
VE RI
TAS

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

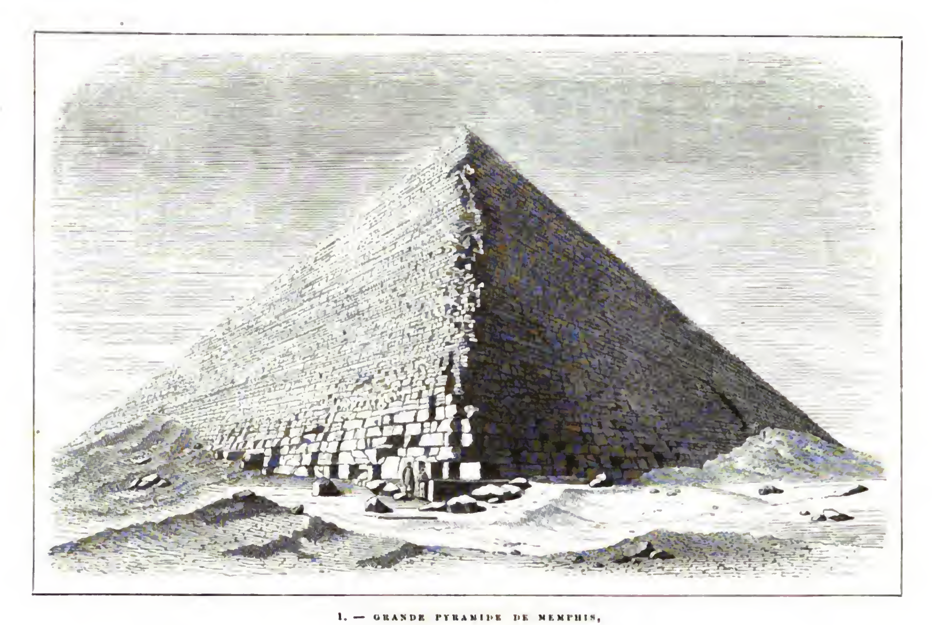
L'ARCHITECTVRE

I

1. 1

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE,

RUE SAINT-BENOIT, 7.



1. — GRANDE PYRAMIDE DE MEMPHIS,

vue sur l'angle nord-est.

HISTOIRE [illegible]

L'ARCHITE[illegible]

DAN[illegible]

[illegible]

PARIS

[illegible]

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ARCHITECTVRE

PAR

DANIEL RAMÉE

ARCHITECTE

Ἅπαντας ἐχθροὺς τῶν θεῶν ἡγοῦ πλέον.
ESCHYLE, *Choéphores*, v 900.

TOME PREMIER



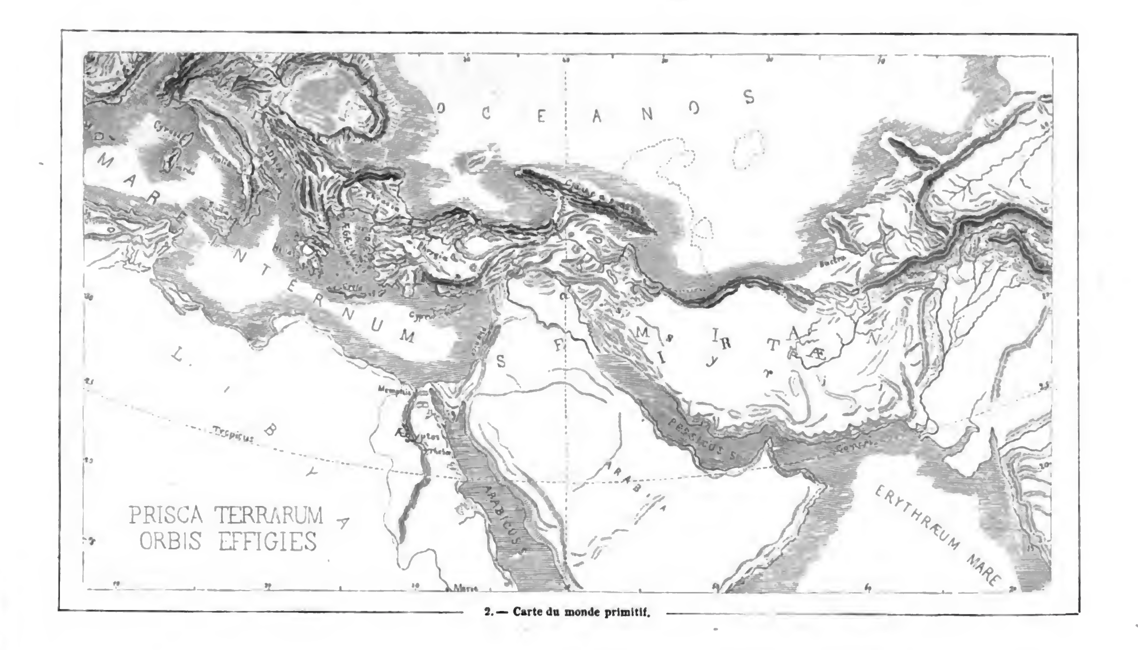
PARIS

AMYOT, ÉDITEVR, RVE DE LA PAIX

M DCCC LX

INTRODUCTION

INTRODUCTION



2. — Carte du monde primitif.

INTRODUCTION

BIBLIOGRAPHIE

RACES HUMAINES.

Zimmermann, E. A. W. von. — Geographische Geschichte des Menschen und der allgemein verbreiteten vierfüßigen Thiere. Leipzig, 1778-1783. 2 vol. in-8.

Blumenbach, J.-F. — Collectio craniorum diversarum gentium. Gœttingen, 1790-1824. In-4.

Sœmmering, S.-T. — Ses divers ouvrages et surtout son « De corporis humani fabrica. » Francfort, 1794-1801. 6 vol. in-8.

White, Ch. — An account of the regular gradation in Man. London, 1799. In-4.

Doornick, J. E. — Wijsgeerig-natuurkundig Onderzock aangaande den oorspronkelijken Mensch, en de oorspronkelijke Stammen van deszelfs Geslacht. Amsterdam, 1808. In-8.

Bakker, G. — Natuur- en geschiedkundig Onderzock aangaande den oorspronkelijken Stamm van het menschelijk Geslacht. Harlem, 1810. In-8.

Rudolphi, K. A. — Beiträge zur Anthropologie und allgemeinen Naturgeschichte. Berlin, 1812. Un vol. in-8.

Prichard, J. C. — Researches into the physical history of Mankind. London, 1813. In-8. — London, 1851. 5 vol. in-8.

Cuvier, G. — Le Règne animal distribué d'après son organisation. Paris, 1817. 4 vol. in-8. — 2e édit. Paris, 1829.

Lawrence, W. — Lectures on comparative Anatomy, Physiology, Zoology and on the natural history of Man. London, 1819. In-8.

Lacépède, B.-G.-E. de. — Histoire naturelle de l'Homme. Paris, 1827. 5 vol. in-8.

Rudolphi, K. A. — Grundriß der Physiologie. Berlin, 1823-1828. 3 vol. in-8.

Virey, J.-J. — Histoire naturelle du Genre Humain. Paris, 1824. 3 vol. in-8.

Edwards, W.-F. — Des caractères physiologiques des Races Humaines considérées dans leurs rapports avec l'Histoire. Paris, 1829. In-8.

Tiedemann, F. — Physiologie des Menschen. Darmstadt, 1830. Un vol. in-8. 3e vol. 1836.

Prichard, J. C. — The natural history of Man. London, 1848. 2 vol. in-8.

Bodichon. — Études sur l'Algérie et l'Afrique. Paris et Alger, 1847. Un vol. in-8.

Courtet de l'Isle, V. — La science politique fondée sur la Science de l'Homme, ou Études des races humaines sous le rapport philosophique, historique et social. Paris, 1848. Un vol. in-8.

Carus, C. G. — Ueber ungleiche Befähigung der verschiedenen Menschheitstämme für höhere geistige Entwicklung. Leipzig, 1849. In-8.

Pickering, C. — The races of Man. London, 1849. Un vol. in-4. — In-12. 1850.

Briggs, Lieut. General. — Two Lectures on the aboriginal Race of India as distinguished from the Sanskritic or Hindu race. Journ. of the Roy. Asiat. Soc., vol. XIII, 1852, p. 275-309.

Hollard, H. — De l'Homme et des Races Humaines. Paris, 1853. Un vol. in-8.

Gobineau, A. de. — Essai sur l'Inégalité des Races Humaines. Paris, 1853-1855. 4 vol. in-8.

Nott, J. C., and Gliddon, Geo. R. — Types of Mankind, or Ethnological Researches based upon the ancient Monuments, Paintings, Sculptures and Crania of Races, and upon their natural, geographical, philological and biblical history, etc. Philadelphia, 1854. Un vol. in-8. 6e édit.

— Indigenous Races of the Earth, or new chapters of Ethnological Enquiry, etc. Philadelphia, 1857. Un vol. in-8.

De Ribeyre de Villemont. — Ethnologie de l'Europe. Origines, migrations et établissements des différentes Races qui ont peuplé l'Europe. Paris, 1856. Un petit volume in-18 de 92 pages.

Pott, A. F. — Die Ungleichheit menschlicher Rassen, hauptsächlich vom sprachwissenschaftlichen Standpunkte. Detmold, 1856. Un vol. in-8.

Deschamps, M.-H. — Étude des Races Humaines. Paris, 1857, 1859. Un vol. in-12.

Pouchet, G. — De la pluralité des Races Humaines. Paris, 1858. Un vol. in 8.

Obry. — Du berceau de l'Espèce Humaine. Paris, 1858. Un vol. in-8.

Pictet, Ad. — Les Origines indo-européennes. Paris, 1859. Un vol. in-8.

LE LANGAGE.

Sharpe, G. — Dissertation on the Origin of Languages. London, 1751. In-8.

Brosses, Ch. de. — Traité de la formation mécanique des Langues. Paris, 1765. 2 vol. in-12. — Autre édit. l'an IX (1801).

Herder, J. G. von. — Ueber den Ursprung der Sprache. Berlin, 1772. In-8. 2e édit. 1789.

Burnet Monboddo, J. — On the Origin and Progress of Language. Edimburg, 1775. 6 vol. in 8.

Dorsch. — Philosophische Geschichte der Sprache und Schrift. Mayence, 1791. 1 vol. in-8.

Adelung, J. C. — Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde, continuée par Vater. Berlin, 1806-1817. 4 vol. in-8.

Payne Knight, R. — Inquiry into the symbolical Languages. London, 1818. In-8.

Humboldt, W. v. — Ueber die Kawisprache auf der Insel Java, nebst einer Einleitung

uber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf geistige Entwicklung des Menschengeschlechts. Berlin, 1836-1840. 3 vol. in-4.

ACKERMANN. — Essai sur l'analyse physique des Langues. Paris, 1838. In-8.

Pott, A. F. — Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der indo-germanischen Sprachen. Lemgo, 1833-1836. 2 vol. in 8.

Benfey, Th. — Ueber das Verhältniß der ägyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamm. Leipzig, 1844. In-8.

RENAN, E. — Histoire générale et systéme comparé des Langues sémitiques. Paris, 1850. 1 vol. in-8.

BUNSEN, Ch. C. J. — Outlines of the Philosophy of Universal History, applied to Language and Religion. London, 1854. 2 vol. in-8.

LAIDLAY, J. W. — Remarks on the connection between the Indo-Chinese and the Indo-Germanic languages, suggested by an examination of the Sgha and Pgho dialects of the Karens. Journ. of the Roy. Asiat. Soc., t. X, 1856, pp. 59-72.

THÉORIE. — HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE.

FÉLIBIEN, J.-F. — Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres Architectes. Paris, 1687. In-4. — Traduit en italien par G. Fossati. Venise, 1747. In-8. — Et en allemand par J. P. Marperger. Hambourg, 1711. In-8.

— Plans et descriptions de deux maisons de campagne de Pline, avec des remarques et une dissertation touchant l'Architecture antique et gothique. Paris, 1699. In-12. — Londres, 1707. In-8. — Traduit en italien par G. Fossati. Venise 1755. In-8, avec figures.

MONIER, P. — Histoire des arts qui ont rapport au dessein, divisée en trois livres, où il est traité de son origine, de son progrès, de sa chute et de son rétablissement, etc. Paris, 1698. Un vol. in-12, 349 pages.

JUVENEL DE CARLENCAS. — Essais sur l'histoire des Belles-Lettres, des Sciences et des Arts. Lyon, 1er vol., 1740; 2e vol., 1744. In-12.

LACOMBE, J. — Dictionnaire portatif des Beaux-Arts. Paris, 1752. In-8. — 1753. In-8. — 1759. In-8. — Traduit en italien. Venise, 1758. In-8.

LAUGIER, le père. — Essai sur l'Architecture. 2e édit. Paris, 1755. In-8.

— Observations sur l'Architecture. La Haye (Paris), 1765. In-12.

ANDRÉ, Ives-Marie. — Essai sur le Beau. 1742. In-12. — 1763. — Dans ses œuvres, 1766.

Winkelmann, J. J. — Geschichte der Kunst des Alterthums. Dresden, 1764. 2 vol. in-4.

— Anmerkungen zur Geschichte der Kunst. Dresden, 1767. In-4. — 2e édit., Dresden, 1808-1820. 8 vol. — 3e édit., Dresden und Stuttgart, 1839-1847. 2 vol. grand in-8, avec atlas.

MILIZIA, F. — Memorie degli Architetti antichi e moderni. Roma, 1768. — Parma, 1781. 2 vol. in-8, publié plusieurs fois auparavant sans nom d'auteur.

BATTEUX, Ch. — Cours de Belles-Lettres. 1774. 5 vol. in-12.

Sulzer, J. G. — Allgemeine Theorie der schönen Künste in einzelnen, nach alphabetischer Ordnung der Kunstwörter auf einander folgenden Artikeln abgehandelt. Leipzig, 1786. 4 vol. in-8. — 2e édit., Leipzig, 1792-1799. 4 vol. in-8.

Schatz, G., und Dyk, J. G. — Nachträge zu Sulzers allgem. Theorie der schönen Künste. Leipzig. 1792-1808. 8 vol. in-8.

Blankenburg, Ch. F. von. — Litterarische Zusätze zu J. G. Sulzers allgem. Theorie der schönen Künste. Leipzig. 1796-1798. 3 vol. in-8.

Quatremère de Quincy, A.-C. — Dictionnaire d'Architecture. Paris, 1786-1828. 3 vol. in-4.

Bromley. R. A. — A philosophical and critical History of the Fine Arts, Painting, Sculpture and Architecture. London, 1793-1795. 2 vol. in-4.

Völkel, L. — Ueber die Wegführung der Kunstwerke aus den eroberten Ländern nach Rom. Leipzig. 1796. In-8.

Gurlitt, J. — Allgemeine Einleitung in das Studium der schönen Künste des Alterthums. Magdeburg. 1799. In-4.

Genelli, H. C. — Exegetische Briefe über Vitruvius Baukunst. Berlin, 1801-1804. 2 vol. in-4.

Sickler, F. K. L. — Geschichte der Wegnahme und Abführung vorzüglicher Kunstwerke aus den eroberten Ländern in die Länder der Sieger. 1er Theil. Geschichte der von den Griechen, Persern, Römern erbeuteten und weggeführten Kunstwerke, ꝛc. Jena, 1803. In-8

Le Grand, J.-G. — Essai sur l'histoire générale de l'Architecture. Paris, 1809. In-8.

Arnold, F. — Ueber den Vorzug der altgriechischen und römischen Baukunst vor der gothischen. Freiburg, 1814. In-8.

Ueber Lord Elgin's Erwerbungen in Griechenland, mit einer Vorrede von Böttiger. 1817. In-8.

Ersch, J. S., und Gruber, J. G. — Allgemeine Encyklopedie der Wissenschaften und Künste. Leipzig. 1818. In-4.

Kunstblatt. Stuttgart, 1820. In-4.

Hirt, A. — Die Geschichte der Baukunst bei den Alten. Berlin, 1821-1827. 3 vol. in-4.

Wiebeking, C. F. v. — Theoretisch-praktische bürgerliche Baukunde, durch Geschichte und Beschreibung der merkwürdigsten Baudenkmale und ihre genauen Abbildungen bereichert. München, 1821-1826. 4 vol. in-4, avec atlas.

Stieglitz, C. L. — Geschichte der Baukunst vom frühesten Alterthume bis in die neueren Zeiten. Nürnberg. 1827. Un vol. in 8. — 2e édit., Nürnberg, 1837.

Dr Wait. — On the primitive sanctuaries and habitations of Mankind. Asiat. Journ. New Ser., vol. II, 1830, p. 56.

Müller, K. O. — Handbuch der Archäologie der Kunst. Breslau, 1830. 1 vol. in-8. — 2e édit., 1835. — 3e édit., publiée par F. G. Welcker. Breslau. 1848. 1 vol. in-8.

Müller, E. — Geschichte der Theorie der Kunst bei den Alten. Breslau, 1834-1838. 2 vol. in-8.

Canina, Luigi. — L'Architettura antica descritta e dimostrata coi monumenti, etc. Rome, 1834 à 1844. 3 vol. in-folio.

Stieglitz, C. L. — Beiträge zur Geschichte der Ausbildung der Baukunst. Leipzig, 1834. Un vol. in-8; un vol. in-4, planches.

Wolff, J. H. — Beiträge zur Aesthetik der Baukunst, oder die Grundgesetze der plastischen Form, nachgewiesen an den Haupttheilen der griechischen Architektur. Darmstadt, 1834. In-8, avec 28 planches.

— Die wesentliche Grundlage der monumentalen Baukunst.

Nagler, G. K. — Neues allgemeines Künstler-Lexicon, oder Nachrichten von dem Leben und den Werken der Maler, Bildhauer, Baumeister, Kupferstecher, Formschneider,

Medailleure, Zeichner, Lithographen, ꝛc. Unter Mitwirkung von Gelehrten, Künstlern, Kunstkennern und Kunstfreunden bearbeitet. München, 1835-1850. 20 vol. in-8.

Bartsch, Fr. v. — Chronologie der griechischen und römischen Künstler bis zum Ablauf des 5. Jahrhunderts. Wien, 1835. In-folio.

Gailhabaud, Jules. — Monuments anciens et modernes, Vues générales et particulières, Plans, Coupes, Détails, etc. Paris, 1839 à 1848. 4 vol. in-4.

Rosenthal, C. A. — Uebersicht der Geschichte der Baukunst. Berlin, 1841-1850. 3 vol. in-4.

Hope, T. — An historical essay on Architecture, illustrated from drawings made by him in Italy and Germany. London, 1835. 2 vol. in-8. — 3e édit., London, 1840. — Traduit en français par A. Baron. Bruxelles, 1839. 2 vol. in-8, dont un de planches.

Batissier, L. — Éléments d'Archéologie nationale, précédés de l'histoire de l'Art Monumental chez les anciens. Paris, 1842. Un vol. in-18.

Kugler, F — Handbuch der Kunstgeschichte. Stuttgart, 1842. Un vol. in-8. — 2e édit., 1847. — 3e édit., 1859.

Schnaase, C. — Geschichte der bildenden Künste bei den Alten. 1. Band. Die Völker des Orients. Düsseldorf, 1843. Un vol. in-8. — 2. Band. Griechen und Römer. Düsseldorf, 1843. Un vol. in-8.

Ramée, Daniel. — Manuel de l'histoire générale de l'Architecture chez tous les peuples et particulièrement de l'Architecture en France au moyen âge. Paris, 1843. 2 vol. in-18.

Batissier, L. — Histoire de l'Art Monumental dans l'Antiquité et au Moyen Age, suivie d'un traité de la peinture sur verre. Paris, 1845. Un vol. grand in-8, 682 pages. — 2e édit., 1859.

Hübsch, H. — Die Architectur und ihr Verhältniß zur heutigen Malerei und Sculptur. Stuttgart und Tübingen, 1847. Un vol. in-8.

Fergusson, J. — Historical Inquiry into the principles of beauty in Art. London, 1848. Un vol. in-8.

Garbett, E. Lacy. — Rudimentary Treatise of the principles of design in Architecture as deducible from nature and exemplified in the works of the Greek and Gothic Architects. London, 1850. Un vol. in-18, avec 87 vignettes.

Freeman, E. A. — History of Architecture. London, 1850. In-8.

Falkener, E. — Museum of classical Antiquities. London, 1851.

Leeds, W. H. — The Orders and their æsthetic principles. London, 1854. 3e édit. Un petit vol. in-8.

Gwilt, J. — Encyclopedia of Architecture. London, 1854. Un vol. grand in-8.

Ruskin, J. — The Seven Lamps of Architecture. London, 1855. Un vol. in-8.

Springer, A. H. — Handbuch der Kunstgeschichte, zum Gebrauche für Künstler und Studirende und als Führer auf der Reise. Stuttgart, 1855. Un volume in-8, 386 pages.

Lübke, W. — Geschichte der Architektur von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart. Köln, 1855. Un vol. in-8. — 2e édit. Köln, 1858. Un vol. grand in-8, avec 448 vignettes sur bois.

Fergusson, J. — The illustrated Handbook of Architecture, being a concise and popular account of the different styles of Architecture prevailing in all ages and countries. London, 1855. 2 vol. in-8, avec 850 vignettes sur bois.

Kugler, F. — Die Geschichte der Baukunst. Stuttgart, 1856. 3 vol. in-8.

Braun, Julius. — Geschichte der Kunst in ihrem Entwicklungsgang durch alle Völker der alten Welt hindurch auf dem Boden der Ortskunde nachgewiesen. Wiesbaden, 1856. 3 vol. in-8. — 1. Band: Das Nilthal und Mesopotamien (Babylon und Ninive) mit den Nebenländern Armenien, Medien, Persien, Syrien, Palästina, Arabien und die phönizischen Küsten mit Cypern und Karthago. — 2. Band: Kleinasien und die hellenische Welt. — 3. Band: Etrurien und Rom.

Rosengarten, A. — Die architektonischen Stylarten. Eine kurze, allgemein faßliche Darstellung der charakteristischen Verschiedenheiten der architektonischen Stylarten, &c. Braunschweig, 1857. Un vol. in-8, avec 426 vignettes sur bois.

Gaucherel, L. — Exemples de décorations appliqués à l'Architecture et à la Peinture, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Paris, 1857. Un vol. in-4.

Viollet-Le-Duc. — Entretiens sur l'Architecture. 1858. In-fol.

Henszlmann, le Dr. — Méthode des proportions dans l'Architecture égyptienne, dorique et du moyen âge. Paris, 1859. Un volume in-folio de planches, et un volume in-4 de texte.

Gailhabaud, Jules. — L'Art dans ses diverses branches chez tous les Peuples et à toutes les Époques jusqu'en 1789. Paris, 1860. In-4.

BIBLIOGRAPHIE AUXILIAIRE.

Hoff, K. E. A. von. — Geschichte der durch Ueberlieferung nachgewiesenen Veränderungen der Erdoberfläche. Gotha, 1822-1834. 3 vol. in-8.

Duncker, M. — Geschichte des Alterthums. 2e édit. Berlin, 1855. Jusqu'à présent quatre volumes in-8.

Böckh, A. — Metrologische Untersuchungen über Gewichte, Münzfuße und Maße des Alterthums in ihrem Zusammenhange. Berlin, 1838. Un vol. grand in-8, 481 pages.

Humboldt, A. de. — Cosmos, Essai d'une description physique du Monde. Paris, 1848-1859. 4 vol. in-8.

Beudant, F.-S. — Cours élémentaire d'Histoire Naturelle, Minéralogie, Géologie. Paris, plusieurs éditions.

Guillemin, J.-J. — Histoire Ancienne. Paris, 1858. Un vol. in-18. 2e édit.

Cuvier, G. — Discours sur les Révolutions de la surface du Globe, et sur les changements qu'elles ont produits dans le Règne Animal. (Introduction aux recherches sur les Ossements Fossiles. Paris, 1821.) Plusieurs éditions.

Ritter, C. — Die Erdkunde von Asien. Berlin, 1832. 1er vol. in-8. (Ouvrage non encore achevé.)

Schlosser, F. C. — Universal-historische Uebersicht der Geschichte der alten Welt und ihrer Cultur. Frankfurt a. M., 1826-1834. 9 vol. in-8.

Gladisch, Aug. — Die Religion und die Philosophie in ihrer weltgeschichtlichen Entwicklung und Stellung zu einander, &c. Breslau, 1852. In-8.

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE PRIMITIVE DES HOMMES.

De même que l'histoire universelle, l'histoire de l'Architecture se divise en trois époques :

1° L'ANTIQUITÉ ;

2° LE MOYEN AGE ;

3° LA RENAISSANCE ET LES TEMPS MODERNES.

Nos livres d'enseignement, par une manière de procéder erronée et incomplète, n'admettent, pour l'Antiquité, que l'histoire des diverses variétés des races humaines qui, considérées sous le rapport de l'ethnologie et de la philologie, ont formé un ensemble historique en se fixant au pourtour du bassin de la Méditerranée. Ces livres laissent de côté les Indiens asiatiques, les Arabes, les Celtes et les Germains, qui ont cependant eu de nombreux et de fréquents rapports avec les peuples dont les capitales étaient Thèbes, Memphis, Carthage, Athènes et Rome.

Thèbes et les habitants de la région dont elle était le centre, cantonnés dans un coin solitaire de l'Afrique et difficilement accessible aux étrangers, ont développé une civilisation particulière et différant essentiellement de toutes les autres ; Carthage aussi a eu la sienne, marquée au coin de l'imperfection et de l'immoralité ; celle d'Athènes et du reste de la Grèce a été brillante de beauté, comme

un météore resplendissant au milieu des ténèbres; la civilisation romaine, composée de mélanges divers et hétérogènes, était toute de conquête. L'histoire des Arabes est restée obscure, fragmentaire et très-incomplète. On ne la connaît, pour ainsi dire, que par les points de rapprochement qu'ils ont eus avec les nations arianes. Leurs monuments sont nuls comme architecture, quant à la science et au sentiment du beau. Les Arabes ont surtout exercé une fatale influence sur les civilisations pour les faire tomber en décadence. Leur histoire mérite donc à ce point de vue d'être étudiée.

Quant aux Indiens, ils ont été un peuple des plus marquants dans l'histoire de l'antiquité; ils ont laissé des monuments d'architecture importants, dignes d'étude, et surtout une littérature variée et riche; ils ont eu une action des plus directes et des plus considérables sur les idées des peuples anciens.

Les Germains et les Celtes, ou plutôt les descendants des Cimbres, ont rempli, à leur tour, un rôle capital en détruisant la suprématie des Romains sur l'occident de l'empire, suprématie qui menaçait d'asservir et de corrompre tout à fait les peuples qu'ils avaient conquis. Les quelques monuments germains et gaulois que le temps a respectés aident à révéler leur génie et à faire connaître le caractère de leur ordre social. Plus tard, l'influence germanique se manifesta dans l'architecture du moyen âge, et surtout dans l'ornementation des édifices, de ce côté-ci des Alpes, et elle a pénétré aussi, avec plus ou moins de puissance et de développement, dans la manifestation des beaux-arts en Italie et en Grèce.

Quand les civilisations, dont nous venons de parler, eurent fourni leur carrière et accompli leur mission providentielle, sur leurs débris s'éleva une civilisation nouvelle, composée d'éléments contradictoires et antagonistes. Cette nouvelle civilisation, au lieu de faire le bonheur des hommes de ce coin du globe appelé Europe, fut un vrai fléau et replongea la raison et l'esprit humains dans les ténèbres en s'efforçant de les ramener, ainsi que les conséquences qui pouvaient en découler, au niveau de ces races bédouines, que l'on dirait maudites et perdues, des déserts de l'Arabie et du nord de l'Afrique.

Enfin, l'ère moderne, ouverte par la Renaissance, fut une réaction contre l'ordre social des mille ans qui précédèrent le XVI[e] siècle. Les trois grandes périodes de l'histoire ne sont donc pas séparées l'une de l'autre seulement par le hasard ou par la chronologie : elles sont au contraire intellectuellement articulées et procèdent logiquement l'une

de l'autre. L'Architecture a suivi pas à pas le développement et la décadence de la culture de l'esprit humain.

Voilà pourquoi la division en trois périodes a été adoptée dans le présent ouvrage : la première, L'ANTIQUITÉ, comprend les phases orientale, égyptienne, grecque, étrusque et romaine; la seconde, LE MOYEN AGE, embrasse la phase germanique avec une religion sémitique; et la troisième, enfin, LA RENAISSANCE ET LES TEMPS MODERNES, comprenant la réaction contre la phase précédente et une réconciliation complète avec l'antiquité.

Mais le sujet commande d'introduire dans ces trois époques deux grandes divisions ethnologiques, sans lesquelles on ne saisirait et on ne comprendrait pas bien l'histoire de l'Architecture et de ses différents styles : l'Architecture si ancienne, si développée, si noble et si belle chez certains peuples; si rare, si rudimentaire, si récente et si grossière chez d'autres qui leur sont plus ou moins voisins. A des formes et à des dates si différentes, il doit y avoir des causes particulières, nées elles-mêmes des contrastes qui existent dans les races humaines; l'ethnologie va nous venir en aide pour expliquer cette variété de formes et de conception. Ne s'en tenir qu'aux monuments seuls ou à leur simple analyse, ce n'est pas pénétrer dans le génie ou l'absence de génie qui a produit les divers styles et les caractères particuliers d'architecture.

Dans l'Architecture de ces trois époques historiques il faut donc distinguer celle qui a été conçue par la race ariane d'avec celle qui a été élaborée péniblement et lentement par les races arabes. Ces dernières n'ont produit que l'incomplet, l'imparfait, le plus souvent même le laid, soit en inventant elles-mêmes, soit en imitant les autres. Avec cette distinction, notre sujet s'éclaircit; on voit que tout a sa raison d'être, et on parvient ainsi à la connaissance vraie et naturelle des causes en vertu desquelles se sont manifestées les architectures diverses et dissemblables qui ont couvert certains pays de la terre. Dans la classification monumentale et architectonique que nous déterminons, il n'y a rien d'arbitraire ni de systématique : elle résulte du concours apporté par l'ethnologie et l'étude comparée des langues, ces sciences modernes qui sont destinées à ouvrir les arcanes de l'histoire primitive, dont l'insuffisance de matériaux et d'éléments a laissé souvent faillir la vérité. L'histoire, telle que nous la possédons, ne rapporte souvent certains faits, soit petits, soit importants, que d'une manière très-imparfaite ; elle se tait même quelquefois tout à fait sur des causes et

sur des effets que l'histoire de l'Architecture, avec la division que nous y introduisons, évoquera et expliquera.

« Si l'histoire examine et étudie l'homme dans son mouvement et dans son activité dans le temps, l'ethnologie envisage l'homme au contraire dans le repos et le calme. La géographie et la chronologie sont les yeux de l'histoire; l'ethnologie en est le corps entier. » C'est ainsi que s'exprime un écrivain allemand distingué, auteur de plusieurs ouvrages célèbres sur la philologie et l'ethnologie [1].

Le tableau du développement de la faculté créatrice et de l'intelligence humaines, manifestées dans les formes données à la matière inorganique, telles que le porphyre, le granit, le marbre, la pierre, l'airain et le bois, est incontestablement un des spectacles les plus instructifs, les plus beaux et en même temps les plus attrayants pour l'homme instruit, pour l'esprit cultivé et au-dessus du vulgaire. C'est dans les diverses parties de ce tableau qu'on saisit avec facilité le degré d'élévation ou d'infériorité du génie et du caractère d'un peuple, et l'abaissement dans lequel tombent quelquefois les nations. C'est au moyen de l'étude des monuments d'architecture de tous genres, témoins irrécusables du passé le plus éloigné et le plus obscur, qu'il est permis seulement de s'initier avec certitude aux civilisations éteintes depuis une longue série de siècles, afin de les faire revivre dans l'esprit et d'en tirer les leçons pour le présent et pour l'avenir. Ce n'est en grande partie qu'à l'aide de l'histoire de l'Architecture qu'on élucide avec justesse et précision l'essence et le génie des religions, la politique, l'histoire, les mœurs et les tendances des temps passés. L'Architecture est donc une des grandes clefs de l'Histoire. L'histoire de cet art est par conséquent de la plus grande utilité, indispensable aux artistes, aux historiens, aux philosophes et même aux législateurs.

Les historiens et les archéologues, absorbés par un esprit exotique, oriental, funeste à l'avancement de la science, n'ont tenu aucun compte d'un point capital prouvé, d'une manière positive, par de nombreux faits de l'histoire ancienne et moderne; c'est qu'il y a eu et qu'il y a toujours de puissantes et d'indestructibles différences entre les dispositions naturelles des races humaines. Non-seulement ces différences existent entre les races caucasique, mongolique et éthio-

1. Pott, *De l'Inégalité des Races humaines.*

pique, mais on les observe également dans les divers rameaux de la race blanche. Il faudrait être aveugle pour ne pas saisir celles qui séparent la race *ariane* et la race *sémitique*, le Grec et l'Arabe, par exemple. Si ces différences sont prouvées par la religion, la politique, les mœurs et les langues, elles le sont encore davantage par les beaux-arts, et surtout par l'Architecture. Nous avons donc dû étudier l'histoire politique et morale des peuples dont nous nous occupons, au point de vue de l'Architecture ; car ce n'est ni l'histoire stérile de la bâtisse, ni l'histoire sèche de la colonne et de l'astragale que nous faisons ; mais c'est du génie qui a présidé à la conception et à la manifestation des œuvres d'architecture que nous voulons retracer l'origine et le développement historique. C'est pour cela que nous avons dû embrasser quelquefois la religion, la politique, les mœurs, les tendances et la littérature des nations qui ont laissé une Architecture. Nous avons été aussi bref que possible pour ne pas nous écarter de notre sujet. Nous renvoyons, pour des développements plus étendus, à un autre de nos ouvrages [1].

Le sol que les Arabes habitaient, la nature qui les entourait et les éternelles angoisses dans lesquelles ils se trouvaient pour subvenir à leur nourriture et à celle de leurs troupeaux, ont formé leur esprit, leur caractère, leurs idées et leurs mœurs, qui sont communs à tous les rameaux de la race sémitique. L'Arabie, grande presqu'île occidentale de l'Asie, située entre 12° 40′ et 34° 7′ de latitude Nord et entre 30° 15′ et 57° 30′ 30″ de longitude Est, a 2,743,900 kilomètres de superficie, avec une population d'environ 12 millions d'habitants. Sa plus grande longueur, de l'isthme de Suez à la mer d'Oman, est de 2,400 kilomètres, et sa largeur, sous le 22e parallèle, de 2,000 kilomètres. Ses côtes et le désert du nord participent de la nature aride des déserts africains, tandis que ses plateaux élevés et intérieurs du sud ressemblent aux régions élevées et occidentales de l'Asie, ou aux plateaux africains de l'Atlas, ou enfin à la nature de la Catalogne. Quelles que soient les conquêtes faites par les Arabes et les colonies lointaines établies par eux, ils ont constamment conservé intacte leur nationalité et ne se sont mêlés à d'autre sang que dans une très-infime proportion. Ils ont repoussé et refoulé, de chez eux et partout, l'étranger, imitant en cela le désert où ils sont nés. D'après les con-

1. *Théologie cosmogonique, ou Reconstitution de l'ancienne et primitive loi.* 1 vol. in-18, Paris, Amyot, 1853.

naissances superficielles que nous possédons sur l'Arabie, il paraîtrait que la presqu'île arabique est entourée de chaînes de montagnes qui forment au centre un vaste plateau élevé au moins de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, montagnes qui s'abaissent en masses énormes vers la côte et y forment des sites d'une grande beauté, d'un aspect unique et imposant. Au nord, entre la Syrie et l'Euphrate, s'étend un désert immense, le désert de Syrie. Dans le nord-ouest, entre le golfe de Suez et celui d'Akabah, la presqu'île est hérissée de montagnes; là se trouvent le Sinaï et l'Horeb de l'antiquité, le Thor moderne. La côte septentrionale, le long de la mer Rouge, est nommée Hedschaz; elle est limitée à l'orient par des montagnes élevées, arides et à pic. Les plus hautes terrasses naturelles circonscrivent le Yémen, pays de côtes du sud-ouest de la presqu'île, et qui touche, à l'orient, à l'Hadramaout, qui lui-même confine au Sedschir, toutes deux provinces maritimes du sud. L'étroite côte la plus méridionale, sur la mer Rouge, est nommé Tihamé. A l'est, enfin, sont les provinces d'Oman, de Bahreïn et de Hedschr. Au sud des montagnes centrales d'Aared [1], entre l'Yémen, l'Hadramaout, l'Oman et le Bahreïn, se trouve l'immense désert de sable que les Arabes nomment Al-Ahkaf. Le centre supérieur, au nord des monts Aared, nommé Nedschd, est une région élevée dont les roches arides s'élèvent jusqu'à 2,800 mètres dans l'espace. Il existe dans les déserts de petites oasis fertiles et arrosées par des sources. Mais il n'y a pas de pays qui, malgré ses montagnes, soit aussi dépourvu d'eau que l'Arabie : aucune rivière considérable ne coule en cette contrée, qui n'a pas d'inclinaison pour ainsi dire. Le nombre restreint de

1. La nature de quelques montagnes connues de l'Arabie, témoins peut-être de la première consolidation de la surface du globe incandescent, conduit à penser que cette contrée est une des plus primitives de notre planète et qui n'aurait pas subi de révolutions physiques postérieures à sa formation première. Sur la route de Djeddah à Taïf, « on entre, dit M. Ch. Didier, dans une gorge assez large d'abord, mais qui va bientôt en se rétrécissant et s'élève par degrés. De grands blocs de schiste porphyritique s'étendent d'un côté et de l'autre en couches horizontales. Le mont Karah, dont nous gravissions alors les premières pentes, dressait devant nous, comme pour nous défier, ses flancs crevassés, déchirés, ses crêtes nues, taillées en dômes et en aiguilles. Les montagnes de première création revêtent des formes beaucoup plus fières, beaucoup plus âpres que celles des époques postérieures. Squelettes du monde primitif, elles ont été, on le voit, agitées, tourmentées par des convulsions profondes, et dévastées par des révolutions effroyables. Tel est le caractère du mont Karah, masse granitique surgie au commencement, comme le mont Sinaï, des entrailles du globe. » (Ch. Didier, *Séjour chez le grand chérif de la Mekke*, p. 224.)

petites rivières qui naissent dans les montagnes se perdent dans le sable et coulent vers la mer, qu'elles atteignent rarement, par des pentes insensibles. Les rivières de l'Arabie tarissent, pour la plupart, quelques semaines après la saison des pluies. La cause du manque d'eau vient de l'absence de chaînes assez élevées pour conserver sous ce climat brûlant des amas de neige suffisants pour alimenter les rivières.

Dans un pareil pays, rebelle à l'agriculture, il ne peut pas y avoir de propriété, excepté pour quelques chefs, partant point de notion du mien et du tien. Aussi les Arabes ont-ils toujours été nomades et pasteurs depuis qu'ils existent, et le sont-ils encore de nos jours. L'aridité du sol, la crainte de la mort par la faim, ont engendré l'esprit de vol et de rapine, et cet esprit est endémique à la contrée; il empêche le sentiment de la justice, de la saine morale, et il entretient la brutalité et la férocité.

La vie de nomades pasteurs, les querelles et les luttes sanglantes pour la possession de l'eau et des pâturages, les guerres, les séparations de familles amenées par l'accroissement du nombre de leurs membres, les tribus nouvelles constituées contre les menaces du dehors, les groupes ou hordes innombrables avec leurs traditions, leur histoire, leurs aventures, leurs sympathies et leurs haines, le détail minutieux et même fastidieux de leurs mœurs monotones et tristes, leurs coutumes, leur étroit cercle d'idées, ont toujours et uniquement absorbé leur mémoire et leur esprit. Chez les Arabes, point d'observation des phénomènes de la nature, point de notions scientifiques, même les plus rudimentaires, point de progrès, mais l'immutabilité : tels ils sont aujourd'hui, tels ils furent au commencement [1]. L'Arabe n'a qu'une poésie et une rhétorique où ne se manifestent que les éternelles misères de la vie du désert, les guerres intestines de horde à horde, la tristesse de caractère et l'ignorance de la marche du monde avec ses accidents et ses événements. Cette poésie, en résumé, ne consiste au fond qu'en déclamations fantastiques, en combinaisons verbales, qui ne saisissent et qui n'intéressent que les esprits atrophiés, les natures malades, ignorantes, aimant le merveilleux; elles n'intéressent

1. « Des chérifs furent frappés par des crayons qui écrivaient sans encre et par des allumettes chimiques qui brûlaient sans feu » (Ch. Didier, *Séjour chez le grand chérif de la Mekke*, 1857, p.287); ce qui n'empêche pas l'auteur de dire que « la nation arabe est savante et lettrée, aussi éminente dans la science et dans l'art, etc. » p. 300. Ouvrage curieux sur l'Arabie et ses habitants.

que les âmes sentimentales, amoureuses du surnaturel, et dénuées de raison, cette étincelle divine qui a rejailli sur l'homme.

L'Arabe, le Sémite, avec son esprit d'égoïsme, de détrousseur par nécessité, est parfaitement approprié au sol de l'Arabie. Mais, hors de son pays, dans des régions septentrionales habitées par des hommes de la race ariane, fiers de se nourrir de leur travail laborieux et assidu, l'Arabe et ses cousins ont toujours été et sont encore un fléau, une désolation, un ingrédient de corruption et de dissolution sociales. Au delà du 42e degré de latitude comme sous le 22e, il abhorre le travail manuel, et tout travail pénible en général qui doit lui procurer sa subsistance. Chez lui, il avait peu de besoins, et en eût-il eu davantage, les déserts ne lui offraient point de quoi les satisfaire. Là, il n'avait pas besoin de travailler. Mais lorsqu'il se répandit isolément ou par essaims parmi les races laborieuses, d'un autre sang et d'un autre esprit, pouvant avouer tous les mobiles qui dirigeaient leur activité matérielle et intellectuelle, l'Arabe continua à ne pas vouloir travailler. Ne pouvant plus conquérir de troupeaux par la violence et le rapt, à trait d'arc, jet de javelot ou de lance, plus tard, à coups de pistolet ou de carabine, son esprit turbulent et inquiet s'escrima à des combinaisons subtiles et aléatoires qui consistent, dans les temps modernes, à faire prendre, par l'adresse ou par la ruse, un corps à des choses abstraites ou imaginaires n'existant que dans la fiction. Quand on les analyse, ces combinaisons ne sont toujours que de purs expédients ne servant qu'à des coups de main d'argent. Ils représentent, sous une forme régulière et pacifique, les rapts faits à coups de fusil dans le désert sur un ennemi inférieur en dextérité, en force et en audace. Ces combinaisons sont envisagées comme profitables au bien par la foule ignorante et niaise, qui, trop souvent cupide par absence de jugement et de conscience, ne s'aperçoit pas qu'elles ne sont que des razzias complètes sur la fortune et le bien publics. Toutes les spéculations des Arabes et de leurs cousins ne sont faites que dans un esprit personnel et égoïste. L'enfant du désert est aussi indépendant que son compagnon le chameau, ce vaisseau de la terre, comme il le nomme. Ainsi que dans le désert, il ne voit que lui et le salut de sa tribu ; car les Sémites reconnaissent avec une grande profondeur d'esprit la puissance et la conséquence de la solidarité qui doit exister entre eux, aux moments solennels et difficiles, dans les riches contrées éloignées du désert, qu'il leur a été permis d'habiter jusqu'à présent. L'histoire confirme les raisonnements et les inductions ethnologiques que nous

venons de poser. Ajoutons encore que les Arabes ont une morale spéciale à eux qui diffère essentiellement de celle des races arianes. Dès la plus haute antiquité, ils étaient ce qu'ils sont aujourd'hui.

L'histoire universelle prouve que hors de l'Arabie, en tous lieux où l'Arabe se trouve, il reste essentiellement Arabe. Sa nature ne varie pas. Il s'est fixé, par moyens groupes, depuis quinze ou dix-huit siècles, au milieu des races caucasiques de l'Occident, et il n'y a point conquis de patrie, il n'y a point dépouillé sa nationalité du désert. Il est resté Arabe et Juif au sein des Français, des Italiens, des Allemands et des Anglais : il a même déteint sur eux.

Nous avons déjà dit que tel qu'il est encore aujourd'hui, tel fut l'esprit du peuple arabe dans l'antiquité, dans tous les pays où il put se répandre. Seulement alors, ce fut par d'autres moyens que l'Arabe manifestait les tendances naturelles et immuables de son caractère, et qu'il continua l'activité cupide et déprédatrice de sa nature. C'est surtout dans les pays maritimes du bassin de la Méditerranée qu'il propagea ses doctrines et ses principes subversifs de toute saine morale, de tout ordre et de toute paix. C'est là, qu'à la faveur du trafic et du brocantage en gros et en détail, il se cantonna avec tous ses vices dès les temps les plus reculés. Après avoir envahi en guerrier féroce l'Égypte, on sait quelle horreur l'Arabe y inspira. Plusieurs fois, il prit et anéantit Babylone et Ninive. Les Grecs, qui avant Pisistrates, ne connurent en fait d'étrangers que les Phéniciens et quelques autres peuples d'origine ou de mélange sémitique de l'Asie Mineure, leur appliquèrent très-justement l'épithète de *barbares*. Les Arabes commerçants ou Phéniciens apportaient dans les marchés grecs de l'ambre, des objets en acier, des tissus de laine de diverses couleurs, surtout rouges, des ustensiles en argent, de l'ivoire, des siéges, des épices de l'Inde et de l'Arabie, de l'ébène, des pierres fines, de l'or, de l'argent, de l'encens, du baume, de la myrrhe, du storax, des herbes pharmaceutiques, des grenades puniques, de l'étain, etc., etc. Le commerce de ces objets suffit pour prouver qu'il y avait des rapports directs et fréquents entre les Grecs et les Arabes. Les premiers devinèrent bientôt l'esprit des derniers. Aussi, avant Solon, le droit de citoyen n'était-il accordé qu'à des Grecs de naissance, et cela évidemment dans le but d'empêcher les Athéniens de mêler leur beau sang d'autochthones à du sang étranger, impur et *barbare*. Mais, à la fin du VIe siècle avant l'ère vulgaire et sous Kleisthènes, on se relâcha de l'observation de cette loi sage par des vues politiques, celles d'augmenter et de fortifier le Demos, le parti

populaire. On permit alors aussi l'*épigamie*, le mariage entre citoyens athéniens et femmes étrangères. Le négoce et la navigation amenèrent une foule de femmes orientales dans les villes et dans les familles grecques. C'est de ce fait que résulta principalement avec le temps la décadence morale de la Grèce antique, son affaiblissement social et enfin la conquête romaine. L'esprit arabe, agissant comme un mordant, avait presque tout anéanti : religion, justice, courage, honneur, dignité, estime de soi, unité morale et politique!

Les Sémites n'ont pas d'histoire, parce que celle des nomades ne consiste qu'en généalogies, par la raison que leurs mœurs ne changent et ne peuvent pas changer aussi longtemps qu'ils restent errants dans les contrées qu'ils habitent. Quand ils abandonnent ces contrées, ils se perdent comme peuple au sein des autres races. Chez eux, la forme principale de la parole est l'unité, l'immobilité; ils ignorent la distinction, le nombre et la séparation; aussi leur langue est-elle sans harmonie, mais saccadée et âpre. Ils confondent aussi le temps; ils reconnaissent peu de différence entre le présent et l'avenir. Ils ignorent l'analyse, les combinaisons réfléchies, les déductions rigoureuses. Le Sémite est polythéiste par nature. Quand il a emprunté aux races arianes ou tatares un certain monothéisme, il n'a jamais pu concevoir qu'un Dieu *un*, pour lui indécomposable, sans les personnes, sans les hypostases. Et qu'est-ce qui peut résulter d'un multiplié par un, multiplié par un, etc.[1]? Avec son monothéisme atrophié, irrationnel, sans science, et d'où l'on ne peut déduire de synthèse pour l'univers, le Sémite est intolérant, impitoyable. Sa foi est de convention, ses éléments ne sont que nominatifs et non réels; aussi n'a-t-elle jamais pu s'accommoder des libres recherches de la science. Le Sémite n'a pas non plus la faculté de la constructivité, parce qu'il ne comprend pas la multiplicité dans l'unité, et en fait d'organisation sociale il n'a connu que celle de la tribu. Quant aux devoirs, il ne tient compte que de ceux envers lui-même. Le Sémite n'a qu'une conception partiale, ignorante et incomplète des attributs de la Divinité, dans laquelle sa puissance absorbe sa bonté. Cette conception exclut le libre arbitre, réglé et gouverné par la raison, la conscience et la vertu; elle y substitue l'arbitraire et le fanatisme, et

1. Il n'y a pas de justice distributive sans la connaissance des hypostases de *l'Être*, attendu que *l'un* ne donne pas la loi de la création des êtres et des corps, ni celle des appropriations normales de choses qu'ils peuvent avoir.

l'élément moral, dans l'idée de la justice divine, en est banni. L'ensemble de l'esprit sémite est le résultat d'une infériorité des facultés morales et intellectuelles et de l'ignorance des choses de ce monde.

Nous prouverons surabondamment, dans la suite de cet ouvrage, que les monuments arabes ont été conçus par des Arians et appropriés par eux aux idées du Koran; car, avant l'islamisme, il n'a pas existé d'édifices sémitiques.

Les principaux traits du caractère arabe que nous venons d'analyser ont déjà été saisis par les auteurs anciens qui en furent frappés. Seulement, les connaissances d'alors n'étaient point assez développées pour que ces auteurs remontassent jusqu'aux causes réelles des effets des phénomènes qu'ils signalent. L'ethnologie comparée leur était inconnue.

« Il est remarquable, dit Pline l'Ancien [1], qu'une moitié de ces nombreuses races (arabes) vit du commerce et l'autre du brigandage. En général, ils sont les peuples les plus riches, parce que les plus grands trésors des Romains et des Parthes s'accumulent chez eux; car ils vendent ce qu'ils tirent de la mer et de leurs forêts, tandis qu'ils n'achètent rien en compensation. » — « Sur ces entrefaites, dit Ammien Marcellin [2], les Sarrazins, que nous ne devrions jamais souhaiter avoir ni pour amis ni pour ennemis, couraient çà et là, ravageant en peu de temps tout ce qu'ils pouvaient rencontrer, semblables aux vautours rapaces qui, lorsque des airs ils aperçoivent une proie, s'abattent dessus et s'envolent aussitôt s'ils l'ont manquée. — Chez ces peuplades, tous, sans exception, sont guerriers, à moitié nus, couverts de vêtements de couleur jusqu'à mi-corps; ils se montrent en tous lieux sur leurs chevaux agiles, sur leurs chameaux souples, tantôt pacifiques, tantôt hostiles. Jamais aucun d'eux ne touche à une charrue, ni ne plante un arbre, ni ne cherche sa nourriture, en général, par l'agriculture. Ils sont toujours errants dans des contrées éloignées, sans maison, sans séjour fixe, sans lois. Ils ne séjournent pas longtemps dans le même climat; ils ne se plaisent pas non plus longtemps dans la même contrée. Leur existence est une perpétuelle fainéantise. » — « L'empereur Trajan a donné à ce pays (l'Arabie) le nom de province et un proconsul, le forçant à se soumettre à nos lois, en étouffant quelquefois l'esprit turbulent de ses habitants, lorsqu'il inquiéta sérieusement la Médie et les Parthes

1. Pline, *Hist. nat.*, l. VI, ch. XXXII. 2. Amm. Marc., l. XIV, ch. IV.

par des guerres [1]. »— « Les Arabes Nabathéens, dit Diodore [2], vivent donc de brigandage, font des excursions continuelles chez leurs voisins, qu'ils pillent impunément, parce qu'ils sont très-difficiles à vaincre à la guerre. » Les Arabes étaient aussi des voleurs d'hommes, ainsi que Diodore nous l'apprend par l'histoire du Grec Jambulus [3].— Strabon dit que les Arabes sont meilleurs négociants et trafiquants que guerriers [4]; il revient nombre de fois sur ce point. « Les Arabes (Nabathéens) sont sobres et industrieux, et à tel point que ceux d'entre eux qui perdent une portion de leur avoir sont légalement punis, tandis que ceux qui augmentent leur fortune, au contraire, sont récompensés [5]. » Strabon dit encore que la ciselure, la peinture et la sculpture leur sont étrangères.

En parlant de la science des nombres, Platon dit [6] : « Ainsi on peut mettre cette science au rang des meilleurs et des plus puissants moyens d'éducation, pourvu que d'ailleurs on ait soin, par d'autres règlements et d'autres disciplines, d'étouffer tout sentiment bas, tout esprit d'intérêt dans l'âme de ceux à qui on voudra rendre profitable l'étude des nombres; sans quoi, au lieu de lumières, on leur donnera, sans s'en apercevoir, cette habileté misérable qui ne sert qu'à tromper les autres, comme nous le voyons dans les Égyptiens, les Phéniciens et beaucoup d'autres nations, devenues ce qu'elles sont par la bassesse de leurs autres professions et des voies qu'elles prennent pour s'enrichir, soit qu'on doive en attribuer la faute à quelque législateur peu clairvoyant, ou à quelque accident fâcheux, ou à une disposition d'esprit naturelle à ces peuples. » Les Égyptiens dont parle ici Platon sont ceux de la décadence de la civilisation nationale des bords du Nil, quand des princes imprévoyants ouvrirent le pays aux races arabes qui l'avoisinaient.

Le mélange de sang et d'idées arabes dans les rameaux de la race européenne, leur influence et leur action incessantes sur l'esprit et le caractère des nations occidentales depuis des siècles, sont les causes principales des désordres qui bouleversent et désolent l'Europe depuis la chute de l'empire romain. Ces mêmes causes ont également amené la disparition du sentiment du vrai et du beau dans la société, comme aussi dans les beaux-arts et dans toute la poésie en général. Aussi est-ce

1. Amm. Marc., l. XIV, ch. VIII.
2. Diodore, l. II, ch. XLVIII.
3. *Id.*, *ibid.*, ch. LV.
4. Strabon, l. XVI, p. 780.
5. *Id.*, l. XVI, p. 783.
6. Platon, *Des Lois*, l. V.

avec une ardeur infatigable et une incessante activité que l'on cherche de nos jours à approfondir ces causes au moyen de l'ethnologie. Nous avons jeté, il y a quelques années, des jalons dans la voie de ces études nouvelles, et nous avons eu la satisfaction de voir nos efforts recevoir l'assentiment des hommes qui cherchent la vérité. L'étude des races humaines est aujourd'hui continuée avec une grande persévérance. Toutefois, une quantité d'écrivains, voyant la nécessité, l'urgence même de cette étude, voyant encore que le courant de l'opinion publique est entraîné du côté des résultats de cette même étude pour en tirer de salutaires conséquences, cherchent à donner le change au public. Ils élucident seulement la question physique des variétés humaines, qui n'est pas, à la vérité, sans intérêt pour la science. Mais il y en a une autre qui est infiniment plus importante, qui est pour ainsi dire la seule qui importe : il s'agit des facultés, des penchants, des tendances, des qualités et des vices, en un mot de l'ensemble du caractère et du sentiment moral chez les diverses races humaines, et principalement chez les races auxquelles nous, hommes du Nord, aux yeux bleus et aux cheveux châtains, hommes de travail et de pratique, n'appartenons pas. C'est cette étude qui importe à la société moderne ; car ses résultats et ses enseignements doivent l'aider à sortir des difficultés dans lesquelles elle s'agite depuis si longtemps. Ces enseignements doivent encore la remettre sur la voie du beau, du vrai et du saint ; car ce n'est qu'en connaissant et en pénétrant dans la source et la cause de l'arbitraire et du laid, du vice en général, qu'on peut y remédier avec efficacité et les saper à la base. C'est aussi en recherchant les causes de la décadence de l'art, qu'on peut découvrir celles qui s'opposent à sa manifestation dans le beau, ainsi qu'à sa renaissance.

Il importe peu à l'ordre social qu'on sache que les cheveux, les dents, les ongles et la peau de telle race diffèrent de ceux de telle ou telle autre race ; c'est de l'histoire naturelle qui ne touche que très-indirectement le monde moral et intellectuel, ainsi que la source des beaux-arts. Chacune des variétés humaines a trop fortement inculqué le cachet de son caractère aux beaux-arts qu'elle a fait naître, pour qu'on ne se préoccupe pas, dans une histoire de l'art monumental, des causes morales et intellectuelles qui ont produit de préférence telle forme, tel détail. Il est donc impossible de tracer l'histoire de l'Architecture avec vérité, si l'on ne tient aucun compte des idées et des inclinations qui, pour un observateur intelligent et profond, différencient si essentiellement les races humaines entre elles.

Au reste, cette polémique intéressée sur l'égalité et l'inégalité des races humaines marche à sa fin ; les défenseurs d'une race unique, ceux qui prétendent que le Nègre, avec son visage repoussant, est sorti de la même famille qu'un Aristote, un Platon, un Alcibiades, ou un Alexandre, perdent du terrain de jour en jour. La science moderne fait remporter des victoires de plus en plus brillantes à ceux qui soutiennent l'inégalité, victoires que l'histoire et l'appréciation des aptitudes intellectuelles, et parmi elles les beaux-arts, viennent appuyer et couronner.

Ce sera un des sujets de ce livre.

Si l'on ne veut pas, en traçant l'histoire de l'Architecture, n'en faire qu'une nomenclature sèche, sans intérêt général, qu'une froide compilation de dates et une série de descriptions d'œuvres seulement remarquables par elles-mêmes, le tout sans ordre réel et sans chronologie exacte, il faut nécessairement la lier à l'histoire universelle des hommes et à l'histoire de chaque peuple en particulier. On apercevra, dans ce travail, une analogie frappante entre les formes des monuments des divers pays et les traditions et les idées de ceux qui les ont élevés, quelle que fut la différence de leurs mœurs et de leur religion comme l'étendue de la distance qui les séparait.

C'est donc surtout l'histoire primitive du genre humain, des religions, la filiation des peuples, leurs migrations, les temps et les circonstances sous l'influence desquelles chaque pays s'est peuplé, la formation des empires enfin, qu'il faut étudier avec soin. De cette étude surgiront des faits qui expliqueront l'analogie dont nous venons de parler ; et de cette analogie naîtront, d'un autre côté, des enseignements sur l'histoire primitive des hommes, que les simples textes des historiens anciens n'ont pas été à même d'évoquer des ténèbres dans lesquelles ils sont restés ensevelis jusqu'à ce jour. Qu'on ne soit donc pas surpris de trouver en tête de cet ouvrage, sur l'histoire de l'Architecture, quelque pages qui appartiendraient, au premier coup d'œil, plutôt à l'histoire universelle qu'à celle dont nous allons nous occuper.

L'Architecture, le premier de tous les arts, cette partie si remarquable des créations de l'intelligence humaine, est aussi une des branches les plus essentielles et les plus intéressantes de l'histoire générale, non-seulement comme œuvre de sentiment, mais encore comme une source riche et féconde en documents historiques. L'his-

toire de l'Architecture doit donc marcher sur la même ligne que l'histoire universelle; son importance est bien démontrée par ce fait, que, pour quelques peuples anciens, les monuments sont leur seule et unique histoire.

Il faut donc commencer d'abord, à l'aide de la géographie physique de la terre, par découvrir le point du globe qui indique naturellement où fut la souche du genre humain, la patrie du plus ancien groupe d'hommes, le *vagina gentium* d'où sortirent les divers peuples. Il faut chercher le siége primitif de l'espèce à laquelle nous appartenons dans les régions supérieures de la terre [1], sur des plateaux considérablement élevés au-dessus de la mer, qui avaient un climat assez tempéré, une fertilité assez naturelle, une végétation assez abondante, pour offrir à l'homme ce que ses besoins physiques les plus essentiels pouvaient exiger. Ensuite, nous interrogerons les plus anciennes traditions nationales, et enfin l'histoire, pour corroborer et certifier même ce que la géographie aura révélé. En résumé, de cet ensemble d'études et d'observations il ressortira que les origines qui semblent se rattacher à la table des descendants de Noé, et qui ont eu cours pendant tout le moyen âge, doivent être bannies pour toujours de l'histoire vraiment sérieuse.

La géographie nous indique trois points principaux qui, propres à avoir été habités primitivement par l'espèce humaine, offrent effectivement aussi le siége de trois races d'hommes distinctes entre elles. C'est dans de hautes montagnes, sur des plateaux d'une élévation considérable au-dessus du niveau de la mer, qu'on doit chercher la patrie des hommes primitifs, avons-nous dit. Le premier point est le versant méridional des montagnes qui, de la mer Noire, s'étendent, vers l'est, jusque dans l'Inde, où leur extrémité orientale, l'Himalaya, le lieu le plus élevé de la terre, sépare, par une barrière insurmontable de sommets inaccessibles et couverts de neiges perpétuelles, l'Asie centrale de l'Asie méridionale. Ces montagnes, avec l'immense plateau qui s'étend au nord, ont toujours été regardées comme les séjours primitifs de la race caucasique ou blanche, quoiqu'on n'ait pu

1. Les historiens et les archéologues qui, par calcul ou par ignorance, suivent toujours les traditions juives et qui placent les premiers hommes en Arménie, dans la Mésopotamie, en Arabie ou même dans des plaines plus basses encore, laissent totalement déserts les points élevés du globe, la patrie et le séjour primitifs de l'homme; ils font nécessairement de notre espèce une sorte d'amphibie, car avec leur système il n'y a pas à sortir de cette alternative.

déterminer d'une manière précise le point absolu de ces contrées qui fut le berceau de cette race. Au delà du plateau en question, et encore plus au nord, du côté septentrional des montagnes nommées Imaüs par les anciens, et à l'orient du même plateau, les formes physiques des habitants, les langues monosyllabiques, et une végétation particulière, indiquent une autre race d'hommes, la race mongolique ou jaune. Le haut plateau central de l'Afrique, où se trouve le lac Uniamezi, et au sud, est le siége secondaire d'une troisième race, celle des nègres, ou race noire.

Nous ne nous occuperons principalement dans ce livre que de la race caucasique, la plus excellente des trois, et plus particulièrement encore du rameau arian, qui est beaucoup plus étendu et qui s'est divisé bien plus anciennement que les autres rameaux de la même race. C'est ce rameau qui a développé au plus haut degré la philosophie, les sciences et surtout les beaux-arts, et qui en est le dépositaire depuis cinquante siècles. Aussi loin que remonte l'histoire de la race caucasique, on ne la rencontre jamais à l'état rudimentaire, dans lequel on aperçoit partout ses deux parentes. L'image du monde, par exemple, s'est révélée primitivement chez elle, au sens intérieur, comme un vague pressentiment de l'harmonie et de l'ordre dans l'univers. La race blanche seule a été en possession d'une théologie savante, et par conséquent vraie. Elle a, en outre, une histoire. Longtemps avant les temps historiques, on la voit dans une phase guerrière et combattant les noirs non à pied, mais montée sur des chariots de guerre. Cette coutume s'est perpétuée pendant un temps immémorial chez les Indiens, les Assyriens, les Égyptiens, les Perses, les Grecs et les Galls, et dénote, dans l'origine même, une sorte de science militaire, un art à travailler le bois, les métaux, le cuir; car on sait positivement que les Iraniens, ou blancs primitifs, connaissaient le tissage des étoffes, qu'ils s'étaient fixés dans des districts formant des villages, ornés, avec les premiers rudiments de l'Architecture, de pyramides et de tumulus, ou montagnes factices de terre. La science moderne commence à constater l'existence d'une race noire au sein même de l'Asie, dont on retrouve des débris çà et là. Ces noirs asiatiques formaient une transition entre la race blanche et la race des nègres véritables, qui est encore en possession aujourd'hui du continent africain. Mais il s'est écoulé une longue suite de siècles depuis la constitution de la terre jusqu'à ce que son refroidissement ait permis la venue de la race blanche.

Par des calculs analogiques, les géologues sont arrivés à penser qu'il a fallu quelque chose comme neuf millions d'années, pour que la terre passât d'une température moyenne de 22 degrés R. (27,50 cent.) à celle de 8 degrés R. (10,00 cent.), c'est-à-dire depuis l'époque houillère jusqu'à présent. M. Boué remarque qu'il a fallu 353 millions d'années pour que la croûte terrestre passât de l'état de matière fondue à l'état rigide, et pour qu'il s'établît à sa surface une température stable. La science admet que les plantes formant les couches de houille ont eu besoin, pour leur croissance, d'une température de 22 degrés R. Aujourd'hui la différence est de 14 degrés (17,50 cent.). Des expériences intéressantes ont été faites sur le refroidissement des laves et du basalte en fusion, qui ont eu pour résultat de démontrer que, pour produire l'abaissement de température dont il est question, il n'a pas fallu moins de neuf millions d'années, comme nous venons de le dire plus haut. Il a fallu également une longue suite d'années à l'homme pour arriver aux temps historiques; et il eut longtemps à se débattre avec les autres races inférieures, avec la race noire surtout, pour arriver à la place que la race blanche est parvenue à prendre.

Tout ce que la science enseigne met en droit d'admettre que l'Asie fut e siége primitif de l'espèce humaine. Il y a, au centre de l'Asie, des plateaux immenses qui, dans leur ensemble; embrassent les deux cinquièmes du continent asiatique et une aréa de 18,660,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire trente-cinq fois la superficie totale de la France. Cette masse de terre se développe dans une longueur de 8,890 kilomètres à travers l'Asie, en partant de la Corée et en allant aboutir à la mer Noire. Sa plus grande largeur vers l'orient, du sud au nord, ou plutôt du sud-ouest au nord-est, est de 2,960 à 3,700 kilomètres, en partant du versant méridional dans la province de Yunnan jusqu'aux hauteurs nord-est des Toungouses; mais à l'extrémité orientale de l'Iran cette largeur n'est plus que de 1,100 kilomètres, en partant du versant escarpé du bord de la mer d'Oman ou de l'ancienne Gédrosie jusqu'au nord, au versant septentrional de la Bactriane. Le plateau se resserre ensuite, d'abord entre la mer Caspienne et le golfe Persique; il reparaît derrière l'agglomération des hauteurs de l'Arménie pour se rétrécir en Asie Mineure, jusqu'à un dixième de sa largeur orientale. Ce haut plateau colossal de la terre apparaît d'une manière complexe, selon sa forme, son étendue ou articulation horizontale et verticale. Il se compose de deux hauts

plateaux différents, qu'on peut considérer comme *deux terrasses* distinctes, l'une plus haute et plus étendue, l'autre plus basse et plus restreinte; car elles ont des formes, des dimensions et des altitudes absolues différentes.

La première de ces deux terrasses est la *Haute Asie Orientale*, avec le plateau du Tibet et de la Haute Mongolie, et le désert de Gobi ou de Chamo, de 2,600 à 3,250 mètres d'élévation moyenne au-dessus du niveau de la mer, mais s'élevant et s'abaissant plus fortement sur plusieurs points. La seconde terrasse est la *Haute Asie Occidentale*, embrassant le système des plateaux de l'Iran, de 3,840,000 à 4,390,000 kilomètres carrés de superficie environ, et d'un dixième de la superficie totale de l'Asie et d'une élévation de 1,300 mètres au-dessus de la mer. Le plus occidental de ces deux plateaux est, pour cette raison, plus tempéré et plus doux que le grand plateau oriental élevé de l'Asie. Ce qui prouve que l'Asie centrale est un plateau élevé et très-élevé, c'est que tous les grands fleuves de cette partie du monde, excepté l'Euphrate et le Tigre, y prennent leurs sources. Tels sont, à l'ouest, le Gihoun (Oxus), le Sir-Deria-Schoun (Jaxartes); au nord, l'Obi (Obius), le Jénisséï, la Lena; à l'est, l'Amour, le Houang-Ho; au sud, le Kin-Scha-Kiang, le May-Kaung, le Meïnam, le Thai-Youan, l'Iraouaddy, le Brahmapoutre, le Gange et l'Indus. C'est encore à la partie septentrionale de ce plateau; et comme lui servant de contre-fort ou de culée, qu'appartiennent les plus hautes montagnes de la terre : l'Himalaya (séjour éternel de la neige en sanscrit) du Cachemire septentrional, à l'est et au midi l'Himalaya principal, avec le pic de Kunchinginga, de 8,588 mètres d'altitude.

Une étendue de pays aussi développée que celle de l'Asie centrale, circonscrite d'une manière aussi absolue par des chaînes de montagnes, franchissables seulement par des défilés dangereux, un plateau aussi concentré en lui-même, avec un aussi petit nombre d'échancrures, est resté longtemps immobile, c'est-à-dire qu'il faut que ses habitants y soient restés longtemps fixés avant d'avoir osé s'en éloigner. La race noire asiatique en fut chassée; elle y habitait primitivement, comme ayant été plus propre à subir la température torride qui régnait à une certaine époque sur la terre. On commence à avoir la certitude du séjour d'une race noire en Asie; on en retrouve des vestiges dans les montagnes de Kouenlouen, dans le Kamaoun, sur le versant sud-est de l'Himalaya, entre les rivières de Kali et du Gaggra, à l'ouest du Neypâl : tels sont aussi les Bhills de Malva, les Parians de Malabar, les Samongs

des îles de la Malaisie et la race noire de l'île de Formose. En parlant des Indiens, Hérodote fait remarquer qu'il y en a de la même couleur que celle des Éthiopiens; il décrit leurs mœurs qui ressemblent à celles des nègres que la civilisation des blancs n'a point encore fait changer. L'agriculture, avec les arts industriels qui en sont le résultat, a toujours été et restera à jamais impuissante à se substituer à la vie nomade, prescrite, pour ainsi dire, par la nature elle-même, aux contrées de la Haute Asie. Toutefois, ces contrées offrent des productions qui leur sont propres, et qui sont recherchées par les habitants de régions plus fortunées et plus tempérées. Quand une fois ils ont profité des avantages produits par l'industrie, les habitants de la Haute Asie y renoncent difficilement. Le génie du commerce n'est pas longtemps à découvrir et à utiliser les nécessités réciproques de la vie, et c'est à travers la Haute Asie que devaient passer les caravanes qui mettaient les pays les plus avancés de l'extrême Orient en communication avec ceux de l'Occident. C'est ainsi que le commerce des choses utiles a amené une sorte d'animation au sein de ces plateaux arides et sous ce climat rigoureux. Mais il ne fut jamais donné aux populations de ces contrées d'arriver à une civilisation supérieure, par suite de leur instabilité et parce que, pour elles, les besoins de la vie y sont très-médiocres, et qu'ensuite ces besoins ne peuvent être satisfaits sans le concours de l'art et de l'industrie. D'un autre côté, l'habitant nomade des steppes est facilement ému par la pompe d'un culte mystérieux : plus sa conscience est vide d'idées sur le monde intellectuel, plus ses doctrines religieuses sont superficielles, surtout quand elles lui sont apportées toutes formulées. Il les adopte sans examen, quand ceux qui les importent lui paraissent posséder des arts qui lui sont inconnus, tels que l'écriture, par exemple.

Le point, auquel se rattachent les plus anciens souvenirs historiques, se trouve dans l'Asie occidentale, entre les 30° et 40° de latitude Nord et les 50° et 70° de longitude Est. C'est en suivant le cours supérieur du Jaxartes, de l'Oxus et de l'Indus, que la race caucasique ou ariane descendit du haut plateau asiatique, aux alentours des sources de ces deux premiers fleuves vers Pamère, Belour et l'occident du Petit Thibet, où est aussi le Kouenlouen, le paradis des Chinois. Au delà des limites du pays ordinairement compris sous la dénomination d'Aria (Iran), c'est-à-dire dans le Touran, Pline place des peuples très-antiques, tels que les Ariacæ, Antariani, Arimaspi, Aramæi, qui font supposer que des tribus nomades envahirent de tout temps la Soghdiane et

la Bactriane, et que ces tribus étaient parentes par la langue, parce qu'elles portaient des noms qui, jusqu'à un certain point, ne peuvent être expliqués qu'au moyen du zend. Les Ariacæ et les Antariani rappellent d'une manière directe l'antique Aria (Arya, en zend). La fréquence du mot *açpa* (le cheval, en zend) pour des noms d'hommes ou de lieux, de celui d'*arvat*, qui a la même signification, est une preuve suffisante de la grande extension de la langue zend. Cette langue était en usage jusque chez les Arimaspes (de *açpa*, le cheval) et les Ari ou Ariyaman, qui ne pouvaient pas être des Arméniens, mais qui étaient des Arians. En descendant du haut plateau asiatique, la race caucasique se rendit sur la terrasse secondaire de l'Iran, l'Airjanem Vaêgo, le premier pays créé, le pays sacré du Zend Avesta, et peut-être l'Arjânaka de l'histoire du Cachemire. Le rameau le plus pur de la race blanche, le rameau indo-cimbrique, se dirigea plus tard vers le nord-ouest, traversa la haute Soghdiane (la grande Boukharie), au nord du Jaxartes, et passa dans les grandes plaines entre le sud de l'Oural, le nord des mers d'Aral et Caspienne qui, depuis le refoulement des Cimmériens, furent appelées la *grande porte des migrations* des peuples de l'Asie en Europe : ce rameau poursuivit enfin sa course vers l'Europe. Un rameau métis, provenant d'un mélange de sang inconnu, et qu'on nomme *sémitique*, qui reconnaissait comme lieu commun d'origine le haut pays du *Nord-Est*, le lieu d'où sortirent aussi dans la suite les Zoroastriens, s'étendit au sud des montagnes qui commencent à l'orient par le Indou-Khou ou Paropamise des anciens, et finissent par le Taurus dont l'extrémité va aboutir à la mer Égée. Cette grande migration s'étendit dans des pays plus tempérés, plus méridionaux et plus à l'est vers les rives de l'Indus, et à l'ouest vers celles de l'Euphrate. Parmi les empires que ce rameau constitua, celui de l'Assyrie supérieure est un des plus anciens connus; mais il ne faut pas le confondre avec la province d'Assyrie sur le Tigre, de beaucoup postérieure à l'empire dont il vient d'être question.

Les Sémites ou Arabes suivirent, dans leur migration de l'est à l'ouest, le versant méridional de la chaîne de montagnes qui s'étend du Paropamise jusqu'au sud de la mer Caspienne et qui forme le bourrelet septentrional du plateau occidental de l'Asie. Ils y trouvaient des cours d'eau, des vallées avec des pâturages pour leurs troupeaux, et de la nourriture suffisante pour eux-mêmes. Ils évitèrent le centre du plateau de l'Iran, le désert montagneux du nord de la Caramanie, l'est de l'Irak-Adjémi et le grand désert salé de Kohestan. Ils traversè-

rent le mont Zagros et arrivèrent enfin sur les rives du Tigre et de l'Euphrate. Là, ils rencontrèrent des races tatares.

Il est dans la nature des peuples montagnards sédentaires de la race ariane, sans des circonstances particulières, de ne songer ni à dominer ni à conquérir. Chaque montagne est une principauté; la chasse et les fruits de la terre appartiennent à quiconque sait s'en saisir; chaque rocher est une forteresse, chaque caverne est une habitation. Tous les rapports sont isolés, individuels. Il ne naît de grandes confédérations entre les peuples montagnards que par la passion ou quand la nécessité le commande. Mais d'immenses plaines, au contraire, rassemblent les nomades et donnent naissance à de grands peuples, surtout s'ils ont le génie de l'agriculture. Les chefs pasteurs polygames ont de nombreuses familles, un grand nombre de parents, des richesses en troupeaux, des intérêts communs et collectifs, des rapports aisés, et enfin le besoin de secours réciproques. Leur union est facile et même nécessaire, parce que les peuples de la montagne convoitent leurs troupeaux et leur bien-être, et enfin parce qu'il faut songer à la défense. Ensuite une vaste plaine n'offre ni protection ni refuge; la sécurité ne dépend que du nombre et de la force. Au bout de peu de temps, une large vallée ou une vaste plaine ne forme plus de ses habitants qu'un seul et même peuple, surtout si ces habitants sont de race ariane; la voie pour une association civile est bientôt ouverte quand le danger des hostilités avec le dehors nécessite d'établir une montagne artificielle, destinée à l'abri et au refuge, et sur laquelle il est aisé de se retirer avec ce que l'on possède et de se défendre avec succès. Un lieu semblable est une ville primitive, c'est-à-dire une immense enceinte, renfermant un guet élevé, et dans laquelle campent provisoirement hommes et bêtes pour s'abriter d'une surprise de l'ennemi. Une des plus anciennes villes dont on ait connaissance est *Bactres :* elle devint le point principal de réunion des peuples nomades qui s'avancèrent du Jaxartes au Tigre. Les hordes dont se détachèrent des colonies qui s'avancèrent de ce point central dans les plaines plus à l'occident, vers le Tigre et jusque sur les rives de la Méditerranée, sont nommées Sur, Assur ou Assyriens. L'invention qui consistait à exiger une muraille de pierre dans la plaine, était une des plus importantes des temps reculés dont nous parlons, et un des événements les plus dignes d'attention. On comprendra que cet art ne pouvait rester longtemps sans imitation à mesure que les peuples pasteurs s'éloignaient de la ville primitive, et à mesure aussi qu'une réunion collective, au moment de

dangers communs, devenait difficile et même impossible. Plus les peuples s'avançaient, plus aussi le besoin d'édifier une nouvelle enceinte spacieuse, pourvue d'un guet, devenait impérieux.

Mais si les Sémites s'étaient répandus dans les plaines herbagées du haut plateau au sud de l'Indou-Khou, des monts Elbours et du Taurus, la race tatare avait elle-même antérieurement suivi ces monts dans la direction de l'est à l'ouest. Elle y forma les peuples primitifs de la montagne, premiers habitants de la Basse Chaldée, où ils étaient arrivés en descendant au sud par le mont Zagros et sous le nom collectif de *Nimrod;* elle attaqua les Sémites assyriens, leur fit rebrousser chemin, dispersa les uns, subjugua les autres qui se fondirent avec elle dans la suite. *Nimrod* attaqua même une ville assyrienne en voie de construction.

Dans Homère, une ville avec des rues est encore une merveille. L'antique Ninive n'était point une ville dans l'acception moderne du mot, mais une ville primitive de l'Orient, un grand camp national, entouré d'une haute enceinte en pierre artificielle ou en terre, où les hommes et les troupeaux prenaient asile dans des circonstances critiques et où habitait le prêtre ou le chef de la colonie. Si Ninive avait été la résidence des rois de l'ancien grand empire d'Assyrie, qui dura plus de mille ans, on y aurait découvert des ruines d'un caractère plus primitif et moins *arian* que celui des vestiges déterrés, il y a peu d'années, à Khorsabad et ailleurs dans le voisinage. La ville retrouvée n'est pas la ville capitale de l'ancien empire d'Assyrie; elle n'est qu'une édition postérieure d'une ville bâtie à la hâte, par une population en déroute, à sa sortie forcée de la Babylonie. Sur le point du haut Tigre choisi pour élever un nouveau camp retranché, on pouvait avoir de prompts secours de la mère patrie.

Ce fut Ninus qui étendit la domination des Assyriens de la plaine dans ces régions ; l'histoire dit qu'il se rendit à Bactres, où il licencia son armée : preuve certaine que là il n'y avait pas d'ennemis à craindre ni à combattre, mais qu'était établi le siége de l'autorité de l'empire d'Assyrie proprement dit.

On trouve chez les peuples sémitiques les noms de Sem, Dschemschid, Schemiramoth [1], Sémiramis. Après ses campagnes et ses voyages, Sémiramis, quelle que soit la signification de ce mot, nom de divinité, de femme ou de peuple, de dynastie ou de famille, Sémiramis réside

1. *Chronique*, I. xv, 18-20; xvi, 5. *Chron.* II, I. xvii, 18.

à Bactres : cette ville était par conséquent la capitale de l'ancien empire sémitique d'Assyrie. Postérieurement, la province d'Assyrie, que dans les temps reculés il faut bien distinguer d'avec l'empire du même nom, est gouvernée par des lieutenants qui, dans ces mêmes époques, sont aussi nommés rois, et qui gouvernent les essaims d'hommes et les princes tributaires de l'occident de l'empire. Ces fonctions de gouverneurs étaient ordinairement héréditaires. Sardanapale (Assardanpal)[1] lui-même n'est qu'un de ces gouverneurs. Il mécontente les peuples d'autre race placés sous son administration, et l'histoire nous apprend qu'il est précisément renversé par une armée envoyée directement de Bactres, siége du gouvernement; cet événement se passa dix siècles avant l'ère vulgaire.

L'histoire de l'Assyrie propre reste obscure jusqu'à Phul, qui fut le premier roi usurpateur et puissant de cette province.

Dans l'histoire primitive, il faut faire deux grandes divisions capitales : la première, celle où les hommes se répandirent de l'Orient à l'Occident, lorsque les continents n'avaient point leur apparence actuelle, lorsque l'Océan et des mers intérieures les couvraient encore partiellement; la seconde, celle où une masse considérable de l'Océan s'est retirée, où les mers intérieures se sont écoulées en laissant à découvert des bassins fertiles et de vastes plaines. Les hommes ont été contemporains de la première époque dont la tradition a conservé de vagues souvenirs, altérés par les siècles et par la mémoire humaine; ils ont été naturellement témoins aussi de la seconde, que des mythes cosmogoniques retracent avec certitude.

Ces époques se rattachent surtout d'une manière particulière au nord-ouest de l'Asie et à l'Europe entière. La vallée du Nil y a aussi un rapport indirect. La migration la plus primitive des hommes de l'Asie en Europe s'est faite par les montagnes : le Taurus, l'Hæmus et les Alpes. La seconde grande migration, celle dont on trouve des preuves historiques écrites dans les annales de certains peuples, s'est opérée non-seulement par les montagnes, mais aussi par les plateaux et les plaines.

Il faut, pour comprendre toutes ces migrations primitives de peuples, avoir sous les yeux une carte où soient tracés les cours des montagnes, des fleuves et la configuration des anciens continents, tels que la géologie et la géographie les font connaître. Nous joignons donc à

1. C'est le Sardanapale dont parle Hérodote, l. II, ch. CL, et non celui de Diodore.

cette introduction une carte où nous avons donné les indications suffisantes pour montrer la position des différents pays dont l'Architecture nous occupe dans le présent ouvrage.

Voyons maintenant comment l'Asie communique avec l'Europe.

Un immense promontoire unit l'Asie presque à l'Europe. Par la masse de ses plateaux élevés, l'Asie Mineure, qui forme ce promontoire, porte encore le caractère des contrées occidentales de l'Asie, dont elle n'est en réalité qu'une presqu'île. Dans l'intérieur, elle présente un haut plateau massif, inaccessible, d'une température fraîche et où l'air est sec; elle offre des étendues de pays arides, pierreuses, pauvres en courants d'eau, mais où il se rencontre aussi des contrées fertiles en grand nombre, pouvant nourrir des peuples considérables, vigoureux et énergiques.

Ce haut plateau est entouré de montagnes dont la plus haute est le Taurus, assemblage énorme de roches qui séparent au sud le centre du pays d'avec les provinces méridionales par un bourrelet élevé offrant des parois gigantesques et abruptes. Vers le nord, sur le Pont-Euxin, les montagnes s'échelonnent en gradins, en longues terrasses, formant des contrées en festons, les unes en dessous des autres, s'abaissant à mesure qu'elles s'approchent de la mer. A l'ouest l'articulation physique est plus irrégulière et plus diverse. Vers la Propontide et l'Hellespont, le bourrelet général de l'Asie Mineure s'élève et forme des montagnes fécondant de leurs eaux les abondants pâturages de belles vallées : telles que, par exemple, l'Olympe et l'Ida troyen. Du côté de l'archipel, une transition rude, violente et escarpée existe entre le continent et les provinces maritimes de l'Asie Mineure. Une méridienne, tirée de Constantinople à travers l'Asie Mineure jusqu'à la côte méridionale de la Lycie, indique, à peu près, la longitude à laquelle la masse des plateaux se rompt subitement; où le pays devient partout fertile pour s'ouvrir en larges et riches vallées fluviales se prolongeant jusqu'à la mer qui, elle-même, vient les entamer par des golfes nombreux. Là commence pour ainsi dire un nouveau monde, une nouvelle nature, un pays totalement différent; on dirait une lisière formée d'une autre étoffe, d'une autre matière, et si l'on voulait différencier les continents par l'apparence du sol, c'est sur cette ligne de démarcation entre le haut plateau et les rivages qu'il faudrait fixer les limites de ces deux parties du monde : l'Asie et l'Europe.

Par son apparence physique particulière, l'Asie Mineure, qui renferme les plus grands contrastes, sans pouvoir les absorber dans

l'unité, ne s'est jamais prêtée à une histoire d'ensemble ou collective ; mais ses contrées en gradins ont été en tout temps le théâtre d'une histoire particulière, le siége de certains peuples qui ont su se soustraire à l'empire de l'intérieur de la presqu'île et rester indépendants.

La lisière occidentale de l'Asie Mineure est formée d'abord par les contrées où se trouvent les embouchures des quatre grands fleuves roulant leurs eaux dans des vallées parallèles : le Mæandre, le Caistros, l'Hermos et le Caïcos. Dans aucune autre région du globe dans l'antiquité, les richesses de l'agriculture et des pâturages n'étaient alliées si directement aux nombreux avantages d'une sinuosité de côtes aussi remarquable. Le contour de l'Ionie, avec toutes ses anfractuosités et tous ses promontoires, donne le développement de quatre fois son étendue en ligne droite du nord au sud. Au nord et au sud de la presqu'île, cette configuration des côtes n'est pas aussi accentuée : elle ne s'y trouve que par intervalles. Cette similitude de configuration terrestre a fait participer ces contrées d'une manière toute spéciale à l'histoire générale de la Grèce [1] sur laquelle l'Asie Mineure a eu une si grande influence, et qui fut le berceau de son Architecture.

On aperçoit sur la carte d'Asie une longue et haute chaîne de montagnes, qui s'étend de l'est à l'ouest, divisant longitudinalement ce pays en deux parties inégales, dont il forme, pour ainsi dire, la charpente générale. La *naissance* principale de ces montagnes se trouve dans l'Inde septentrionale et en Tartarie ; de ce point elles se développent vers l'ouest, le sud et le nord. La chaîne qui s'étend vers le couchant prend plusieurs noms : elle est connue principalement sous la dénomination de mont *Taurus;* elle se rassemble en Arménie, auprès du Caucase, où elle fait naître un second système de hauteurs. Le mont Taurus quitte son nom en Asie Mineure, reparaît en Europe, mais divisé et sous d'autres dénominations.

En Europe, les monts Hœmus et les Carpathes, avec leurs prolongements, s'étendent vers les Alpes, point sur lequel ils forment enfin un troisième système. De là, ces montagnes reprennent vers le sud leur course en Italie, sous le nom d'Apennins ; au couchant, elles passent en France, et vont aboutir en Espagne. On peut très-justement nommer l'ensemble de cette longue chaîne de montagnes, selon un archéologue allemand, la *ceinture historique de la terre,* parce que c'est dans sa position, sa course et ses ramifications qu'on retrouve les pre-

1. Griechische Geschichte von Ernst Curtius. Berlin, 1857. 1 vol., p. 5 et suivantes.

mières et les plus anciennes traces de l'histoire primitive des hommes.

Il est prouvé aujourd'hui par la science que le globe que nous habitons a été exposé, à différentes époques, à de grandes révolutions physiques, que sa superficie a subi des transformations violentes, et que ses divers climats, ainsi que nous l'avons déjà dit, ont éprouvé des changements extraordinaires. Des parties de la croûte terrestre se sont élevées au-dessus des eaux, et des affaissements ont eu lieu en donnant à la surface du globe la configuration que nous lui voyons aujourd'hui. La religion et les traditions des peuples les plus anciens viennent appuyer et confirmer ce que la science a découvert, établi et démontré. Toutefois, il faut observer qu'une de ces révolutions en particulier, la dernière sans doute, est prise pour la création du monde, et qu'on lie à ce grand événement le commencement de l'histoire du genre humain qui peut néanmoins lui être antérieur.

Pendant la dernière révolution du globe, il y a eu de grandes inondations partielles, qui ont fortement modifié sa superficie. Sur des points divers, au contraire, les eaux se sont retirées ou écoulées, et ont mis à sec de grandes étendues de terre. Pendant ces bouleversements, il s'opéra naturellement des changements dans le climat de certaines contrées; c'est ce qu'enseigne l'histoire naturelle. Elle nous apprend, en effet, qu'on rencontre fréquemment, sur la côte septentrionale de la Sibérie, et à très-peu de profondeur dans la terre des ossements d'éléphants; elle montre encore, dans d'autres pays du nord, des palmiers et divers autres arbres pétrifiés qui ne croissent que dans des climats chauds. Il faut donc qu'une autre température, qu'un climat plus doux ait régné dans ces contrées boréales, pour que les animaux et les plantes qu'on y trouve aient pu y vivre[1].

La configuration actuelle de la Méditerranée a conservé les traces d'une division antérieure en trois bassins fermés, voisins l'un de l'autre. Le bassin de la mer Égée est borné au sud par l'arc de cercle que forment, en partant des côtes de la Carie, les îles de Rhodes, de Crète et de Cythère, et qui vient aboutir au Péloponnèse, non loin du cap Malée. Plus à l'ouest est la mer Ionienne, ou bassin des Syrtes,

1. « On a recueilli à Pikerli, près d'Athènes, des ossements fossiles d'éléphants, de rhinocéros, d'antilopes et de girafes; ces débris d'animaux africains étaient empâtés dans l'argile rougeâtre qu'on retrouve encore sur les rivages de l'Afrique, preuve qu'un temps a existé où la Grèce tenait à ce continent, ainsi qu'elle tenait à l'Asie Mineure. Les nombreuses îles de la Méditerranée orientale sont comme les *témoins* laissés au milieu des flots de cette antique union des continents. » *Histoire grecque*, par V. Duruy, 1856, p. 2, note.

qui renferme l'île de Malte; la pointe occidentale de la Sicile n'est distante que de 89 myriamètres des côtes d'Afrique. Le bassin de la mer Tyrrhénienne reçoit les flots de l'Océan, qui pénètre à travers le détroit de Gibraltar : dans ce bassin sont compris la Sardaigne, les îles Baléares et le petit groupe volcanique des Columbrates espagnoles.

Au rapport de Strabon, Straton, philosophe péripatéticien du commencement du IIIe siècle avant l'ère vulgaire, prétendait que le Pont-Euxin n'avait pas eu d'écoulement autrefois auprès de Byzance, que les fleuves qui s'y jettent en auraient seulement produit un par la violence, au moyen duquel les eaux se seraient versées dans la Propontide et dans l'Hellespont. Le même fait aurait eu lieu pour la Méditerranée. L'ouverture auprès des colonnes d'Hercules aurait été produite avec force par la masse d'eau augmentée par les fleuves. Par l'écoulement des eaux auraient paru des points qui étaient submergés auparavant [1].

Dans le poëme du voyage des Argonautes, il est dit que « Neptune, à la sombre chevelure, irrité contre son père Saturne, frappa la Lyctonie de son trident d'or. » La disparition de la Lyctonie désigne une grande inondation qui aurait envahi cette contrée.

Suivant Diodore, certains écrivains affirment que, dans le commencement de la formation du monde, l'Égypte, au lieu d'être un pays de terre ferme, n'était qu'une mer; mais que le Nil y aurait amoncelé le limon charrié par l'Éthiopie avec ses eaux [2].

On sait à quoi s'en tenir sur les alluvions qui auraient entièrement formé le Delta et une partie de la Basse-Égypte. Ce qui est plus probable, c'est que, lorsque la Méditerranée n'était point encore en communication avec l'Océan, elle recevait constamment, sans les perdre, les eaux des grands fleuves qui s'y versent; elle avait un niveau plus élevé qui couvrait par conséquent les contrées basses, telles que celles de l'embouchure du Nil, où la mer formait un assez grand golfe, comme on peut le voir sur le tracé de notre carte.

A l'appui des observations faites et constatées par la science, interrogeons l'histoire et adressons-nous aux écrits sacrés des peuples les plus anciens, ceux de l'Asie centrale. Dans le Zend-Avesta, il est dit qu'Airjanem Vaêgo fut le siége primitif du peuple zend, c'est-à-dire du grand peuple qui habita dans la suite la Soghdiane, la Bactriane, la Médie et la Perse. Là, Ormouzd rassembla d'abord des êtres vivants,

1. Strabon, l. I, p. 49. — Diodore rapporte le même fait.
2. Diodore, l. III, ch. III.

c'est-à-dire que là les hommes se réunirent avec leurs troupeaux en tribus ou en sociétés. Dschemschid forma un peuple de ces tribus et devint dès ce moment chef des peuplades et des troupeaux, ce qui veut dire fondateur d'un empire. Dschemschid reçoit d'Ormouzd, l'être divin, un poignard d'or, c'est-à-dire une charrue, symbole de l'agriculture, et l'ordre d'habituer le peuple à la culture de la terre. Mais l'hiver rigoureux s'était montré dans Airjanem Vaêgo, où autrefois il y avait eu sept mois d'été et seulement cinq mois d'hiver; mais du temps de Dschemschid il y avait dix mois d'hiver et seulement deux mois d'été. Alors, sur l'ordre d'Ormouzd, Dschemschid conduisit son peuple d'Airjanem Vaêgo dans la contrée de la lumière, c'est-à-dire au sud, dans un pays plus chaud. Du siége primitif, l'émigration se dirigea d'abord vers la Soghdiane, de là vers la Margiane et puis dans la Bactriane, le Nischapour, le Hérat, le Caboul, l'Arachosie, le Hindmend et la Rhagiane. Les trois derniers lieux fortunés que le peuple émigré alla occuper sont la Perse, les sept Indes ou le bassin de l'Indus, depuis la rivière Caboul jusqu'au Setledsch, et enfin le Rhengeiao, qu'il faut chercher à l'ouest de la Perse, dans l'Assyrie supérieure, sur le Tigre et l'Euphrate. Cette migration, arrivée dans des régions plus méridionales et plus chaudes, s'étend ensuite à l'est, vers les contrées arrosées par l'Indus, et à l'ouest vers celles que traverse l'Euphrate, jusqu'en Mésopotamie. Au centre, elle se développe principalement dans un pays de vallées entouré de courants d'eau, et que Dschemschid admira. Dschemschid peuple cette vaste étendue de pays circonscrit des quatre côtés, et en même temps il le fertilise et le cultive. Il y fonda des villes de 1000, de 600 et de 300 habitants; il établit des rues et des routes; il introduisit partout l'agriculture et la culture des arbres fruitiers, et se construisit enfin un château sur une éminence.

Sur toute leur route, Dschemschid et son peuple trouvèrent déserts et incultes tous les pays où ils arrivèrent. Dschemschid y conduisit en premier lieu des hommes et des animaux. En comparaison de l'âpreté du climat de son séjour primitif, le peuple se trouva, dans ces contrées nouvelles et fertiles, dans une situation heureuse, en sorte que cette époque fut réputée comme celle de l'âge d'or, suivant la tradition.

Le lieu supposé et probable du siége primitif de la race ariane a déjà été indiqué plus haut, et rien dans l'histoire ne vient contredire l'émigration de cette race ni les directions qu'elle a suivies. Le Zend-Avesta, dans sa forme relativement moderne, n'en retrace pas moins sous un fonds ancien le développement géographique et primitif d'une

partie de la race ariane ou indo-germanique, dont l'unité est constatée par la langue, qui est le sanscrit. La Genèse, au contraire, ne s'occupe que de l'origine et de la dispersion de la race arabe ou sémitique [1], dont la langue, les aptitudes et les sentiments n'ont rien de commun avec celles du rameau arian. Il y a dans la Genèse des emprunts faits à la théologie, à la civilisation et à l'histoire des Égyptiens, des Babyloniens et des Assyriens ; il y en a d'autres faits aux Orientaux, ce qui s'explique par les rapports commerciaux que les Arabes ont eus dès la plus haute antiquité avec les peuples de l'Inde, de la Bactriane et de la Perse. Mais ce fut principalement après la captivité de Babylone que les Juifs sortirent de leur barbarie et de leur ignorance, en restant toutefois dans le génie et l'esprit de leur race. Ils ne concoururent absolument en rien aux progrès de la civilisation ni à ceux du développement de l'intelligence.

Les populations primitives de Tatars, des contrées occidentales, ont disparu sans laisser en aucun lieu de traces de leurs courses ou de leurs séjours, qu'on n'a appris à connaître récemment que par la philologie comparée.

La race sémitique, constituée pour les déserts et la vie errante, se maintint dans les régions où elle s'abattit, malgré l'antagonisme que la race ariane nourrissait contre elle. Cette dernière seule peut s'acclimater sous toutes les latitudes ; mais elle fuit les déserts où son activité pour le travail réel ne peut trouver d'aliment. Elle est la race civilisatrice par excellence et la seule qui ait laissé à la postérité des monuments d'Architecture dans tous les pays où elle a pu parvenir. Mais dans l'origine elle ne pratiqua que la bâtisse ou métier d'élever des cabanes destinées à se garantir contre les intempéries du climat. Il s'écoula des milliers d'années avant qu'elle ne conçût l'édification de temples aux divinités. C'est alors seulement que le sentiment du beau commença à se développer, et c'est alors aussi que du métier on s'éleva jusqu'à l'art, en s'aidant, pour la construction de monuments religieux ou civils, de certaines règles surprises à la nature, du compas, de l'équerre et du niveau.

Tous les peuples de l'Asie occidentale ont eu une antiquité plus reculée que celle qu'on leur assigne habituellement. Il serait vraiment curieux que la civilisation égyptienne se fût trouvée solitaire, unique,

1. Il faut en excepter toutefois les Madaï (Mèdes), les Thubal (Tibarènes), les Meschech (Moschiens), les Gog (Scythes ou Tatars), les Thiras (Thraces), les Javan (Grecs) et les Gomer (Cimbres), qui tous sont des Arians.

dans la vallée du Nil, trois et quatre mille ans avant l'ère vulgaire, et que les autres nations de même race fussent restées errantes et sans culture de l'intelligence. L'histoire de la Haute Asie est encore peu connue. Quand on la connaîtra mieux, de nouvelles lumières jailliront sur l'état des civilisations dont nous n'avons jusqu'à présent que des épaves. Aristote, le grand maître de la pensée humaine, croyait à des civilisations perdues, à des restes heureusement sauvés d'âges antérieurs. Dans sa métaphysique, on voit qu'il était moralement convaincu, sans pouvoir en donner les preuves matérielles, qu'il avait existé des sciences et des arts d'âges plus anciens que ceux admis par le vulgaire de son temps. Il ne reste que très-peu de monuments du véritable monde primitif, de l'époque où les hommes de la race assidue au travail se livrèrent par un sentiment naturel, inné chez eux, aux travaux de l'agriculture et de l'industrie rudimentaire qui en dépend. Les monuments les plus anciens que nous connaissions, à l'exception de ceux de l'Égypte et parmi eux ceux de l'ancien empire, ne sont que des secondes éditions architectoniques, élevés au sein des tourmentes très-considérables occasionnées par les instincts des trois races qui luttèrent pour l'établissement de leur existence politique et civile. Nous parlons des Tatars, des Sémites et des Arians. Pour la haute antiquité dont il est ici question, nous avons cependant quelques indices : le grand âge donné à Zoroastre, aux livres des Turdétans et enfin aux pyramides d'Égypte.

Il est un fait très-remarquable : c'est que trois grands peuples aient vu s'opérer une réforme religieuse dans leur sein à peu près à la même époque. Le dernier Zoroastre paraît dans la Bactriane, Buddha dans l'Inde, et Confucius en Chine, au VIe siècle. Le temps était arrivé où ces trois peuples, ayant parcouru une phase identique de développement, durent se trouver sur une même échelle de civilisation morale et intellectuelle. Du VIe siècle datent aussi un certain nombre de monuments d'Architecture chez eux. L'antiquité de la vieille Égypte seule est restée inébranlable sur ses gonds de vérité !

CHAPITRE II.

MIGRATIONS DES PEUPLES.

Un fait digne de remarque, c'est que les hommes ont suivi dans leurs migrations le cours du soleil, la direction de l'est à l'ouest. L'Europe a été peuplée par l'Asie, et l'Europe à son tour a, dans des temps récents, formé des États en Amérique. Du haut des plateaux dominés au sud-ouest par l'Himalaya, les hommes se sont en quelque sorte refoulés les uns les autres dans une même direction vers l'Arménie et le Caucase. Là, sur cet autre plateau, au pied des monts que nous venons de nommer, ils formèrent une autre agglomération, où le climat et la fertilité du sol leur promettaient un séjour au moins agréable. En tenant compte des découvertes récentes de la philologie, il n'est guère possible d'admettre que les Arians aient traversé des contrées entièrement inhabitées à mesure qu'ils s'étendirent de l'est à l'ouest. Toutes les régions par lesquelles ils passèrent ont dû être occupées par une variété quelconque de l'espèce humaine, soit par des tribus dites aborigènes (nègres?), dont rien de certain n'est encore connu aujourd'hui, soit par des peuples appartenant à la race tatare de l'extrême *orient* de l'Asie, soit par des races dites sémitiques de l'extrême *occident* du même continent. Toutefois, il n'y a nulle apparence qu'une grande nation, habitant l'Asie centrale ou occidentale, ait été en état de résister à leur envahissement; car, jusqu'à présent, on n'a découvert nulle trace d'une telle nation ni aucun vestige d'une langue non ariane, à l'exception des dialectes tatars et des langues sémitiques. Il est constaté aujourd'hui, au contraire, d'une manière positive, surtout par les remarquables travaux anglais et allemands sur la philologie comparée et sur l'ethnologie, que l'Asie occidentale

a été peuplée primitivement par des Tatars, longtemps avant que les races arianes et sémitiques y eussent fait leur apparition [1]. Il est prouvé, par des études philologiques, que la seconde langue de l'inscription de Bisoutoun appartient aux Tatars, et qu'elle se rapporte à la famille ougrienne des langues. Comme elle est la troisième en importance sur les monuments achæménides, il s'ensuit qu'elle a dû être extrêmement répandue encore dans l'empire des Perses. Il est impossible d'admettre qu'elle n'aurait appartenu qu'aux Sakes, habitant l'Orient, et qu'aux restes des Scythes nomades qui inondèrent la Médie en l'année 634 avant l'ère vulgaire, quand bien même ces Sakes et ces Scythes nomades auraient appartenu à la même nationalité que les Tatars sédentaires du centre du pays. L'élément tatare dans l'ouest a dû être infiniment plus puissant qu'il n'aurait pu le devenir par une semblable origine. Il faut donc l'admettre comme constituant la population primitive de ces contrées asiatiques, occupées plus tard par les Arians. MM. Norris et Rawlinson sont en outre d'accord sur ce point que l'écriture cunéiforme a primitivement appartenu à la langue tatare. Il s'ensuit qu'il faut rapporter une partie de la civilisation babylonienne et assyrienne à l'action des Tatars. On est donc encore induit à admettre, et non sans de bonnes raisons, une domination tatare primitive, anté-historique, qui s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Océan indien.

En analysant sans préjugé les traditions des Grecs, en les distinguant de leurs mythes héroïques, on y trouvera les vestiges de la croyance à une domination tatare en Asie, à l'aurore des temps historiques. Cette domination est prouvée par l'existence d'une religion particulière, qui consistait probablement dans le culte des éléments, principalement du feu et des corps célestes. Cette religion était en opposition avec l'idolâtrie pratiquée par une autre race d'hommes. Un nom propre, celui de Zoroastre, était spécialement attaché à cette religion, nom que les

1. Les Parétacéniens (Hérodote, l. I, ch. CI) étaient les restes d'un grand peuple primitif et demeurés libres, qui habitèrent la majeure partie de l'Iran postérieur et plus particulièrement les contrées est et sud du grand désert Salé, et dont la masse avait été soumise par des conquérants arians. Ils s'adonnèrent à l'agriculture et à l'industrie pour les vainqueurs, comme les Romains des provinces furent forcés de le faire pour les conquérants germains. Ces Parétacéniens d'Hérodote étaient des Tatars.

Au nombre des peuples que rassemble Déjocès, sont comptés les Parétacéniens. Selon M. Rawlinson, Déjocès serait identique à Astyages, Ashdahak en arménien, Ajis Dahaka en persan, le serpent vorace, le serpent qui mord, qui dévore ; il serait la personnification de la Médie. Déjocès serait un nom dynastique ; il désignerait une époque de rois médiques dont les noms seraient inconnus.

Grecs ont traduit par « adorateur des astres ». Toutes les fois qu'on rencontre dans l'histoire des faits qui se rapportent au culte des éléments pratiqué par les premiers Tatars primitifs qui ont précédé les idolâtres sémitiques, on y rencontre une analogie directe avec la doctrine d'un Zoroastre primitif. La confusion qui prévalut chez les Grecs par rapport à l'âge de ce personnage, s'explique probablement par la double période de la prépondérance des idées religieuses que ce nom représentait, c'est-à-dire par l'existence d'un culte des éléments, antérieur à la fondation d'une domination sémitique, et par la restauration de ce même culte, ou tout au moins d'un culte qui s'éleva avec le même nom sous les Achæménides, après que les doctrines sémitiques eussent été prépondérantes pendant une période de dix-sept siècles. Quoique Justin semble distinguer entre la soumission des Tatars et la guerre de Ninus avec Zoroastre, et bien que le dernier de ces noms soit remplacé par celui d'Oxyartès dans les extraits de Ktésias, conservés par Diodore, la soi-disant guerre bactrienne ne fut autre que la conquête et la soumission des Tatars par les Sémites babyloniens. Bérose lui-même désigne par *Hæresionym* de Zoroastre la dynastie médique qui fut chassée de la Babylonie dans le XXIIe siècle avant l'ère vulgaire.

L'âge donné par les auteurs anciens à Zoroastre répond bien au commencement historique de la domination des Tatars dans l'Asie occidentale, bien que cet âge ait souvent paru arbitraire ou chimérique. Xanthos de Lydie, qui écrivait vers 470 avant l'ère vulgaire, dit que de Zoroastre à l'expédition de Xerxès en Grèce il s'est écoulé six cents ans. Eudoxe et Aristote, cités par Pline, plaçaient Zoroastre six mille ans avant la mort de Platon. Hermodore prétendait, dans le *Traité des Sciences*, que le premier d'entre les mages, le Perse Zoroastre, était antérieur de cinq mille ans à la prise de Troie : Hermippe de Smyrne avait la même opinion. Selon Plutarque, Zoroastre vivait également cinq mille ans avant la guerre de Troie. Bérose, l'historien national de Babylone, qualifiait Zoroastre de roi des Mèdes, et le plaçait en tête d'une dynastie médique, qui, selon son système chronologique, aurait régné sur Babylone *avant* les Chaldéens, vers 2200 et 2000 avant l'ère vulgaire. Pline dit que le juif Moïse fonda une école de magie plusieurs milliers d'années après Zoroastre.

M. Rawlinson pense que les Tatars zoroastriens primitifs sont identiques avec le Nimrod des livres juifs. Dans la Genèse, le nom de Nimrod représenterait les habitants primitifs de la Babylonie ou de

Dsaanar, antérieurs à l'invasion des Sémites : alors cette population primitive quitta la Babylonie, remonta vers le nord et alla fonder Ninive. Aristote, cité par Diogène de Laërte, assurait, au premier livre de la *Philosophie*, que les mages étaient plus anciens que les Égyptiens; Justin fait de Zoroastre un contemporain de Ninus.

Si, comme le dit Justin, la domination des Scythes (Tatars) dura pendant les quinze cents ans qui précédèrent Ninus ou le règne des Sémites, on arriverait alors à trois mille six cents ans avant l'ère vulgaire. Ces époques reculées ne doivent pas surprendre quand on se rappelle la date de la fondation de la grande pyramide de Gizeh, qui date de 4900 ans avant l'ère vulgaire, et que l'on tient compte ensuite de l'esprit anti-social et destructeur des Sémites qui anéantirent jusqu'aux derniers vestiges de la civilisation qui a dû les précéder. Qu'on songe seulement à ce que les Hyksos firent en Égypte !

Les cinq cent vingt années de domination sur la Haute Asie données par Hérodote[1] aux Assyriens, n'infirment en rien ce que nous avons dit plus haut. Cette période correspond à la durée de la domination assyrienne sur Babylone, portée à cinq cent vingt-six ans par Bérose. Si l'on admet comme point de départ d'Hérodote la première année de la 84e olympiade ou 444 avant l'ère vulgaire, on obtiendra l'année 1278 pour le commencement de la domination assyrienne, et l'année 758 pour la révolution médique. Selon Bérose et le canon de Ptolémée, le commencement de la prépondérance assyrienne, qui a duré 526 ans, serait en 1273 et sa fin en 747 avant l'ère vulgaire. Il est impossible d'avoir une concordance plus exacte malgré l'incertitude du point de départ.

Cette période de la puissance assyrienne, fixée par ces calculs à douze siècles et demi avant l'ère vulgaire, n'est probablement que le commencement de celle qu'elle a exercée sur l'Asie occidentale et qui fut couronnée en dernier lieu par l'agrandissement de la ville de Ninive, fondée antérieurement par des Tatars. Cet agrandissement fut comme la clef de voûte de l'œuvre d'un grand et puissant conquérant fondateur d'un empire considérable et affermi. La domination et la civilisation assyriennes ont été sans aucun doute antérieures de douze siècles et demi à l'ère vulgaire, car ce n'est pas dans l'espace de quelques siècles seulement que, dans ces contrées et au sein de tels peuples, l'art a pu arriver au point de développement et de gran-

1. Hérodote, l. I, ch. CXV.

deur que nous retrouvons dans les palais de Ninive avec leurs étonnantes sculptures. Sans aucun doute les Sémites, qui s'étaient emparés de l'empire assyrien, en avaient été chassés antérieurement à 1250 avant l'ère vulgaire; car l'esprit sémitique est l'antipode de l'art réel et vrai. Les monuments d'architecture et de sculpture de Ninive nous offrent des œuvres d'un grand caractère, d'un mérite incontestable; ces œuvres sont d'autant plus remarquables qu'elles se rapprochent, jusqu'à un certain degré, de l'art égyptien, et que, de plus, elles ont servi de type à l'art de l'Asie Mineure qui, de son côté, est le père de l'art grec européen. Ces types primitifs de Ninive n'ont pas été créés, à coup sûr, par les Sémites. L'histoire entière de l'art nous montre l'inaptitude de cette race dans l'exercice de cette branche des facultés intellectuelles; ces types ont été évidemment conçus et exécutés par des races croisées d'Arians et de Tatars, ces dernières ayant précédé dans ces régions les races sémitiques, qui, à leur tour, furent bientôt subjuguées par la race ariane. C'est ce mélange de races et de nationalités, d'un autre côté, qui a été le germe de la décadence de l'empire d'Assyrie au moment même de sa plus grande splendeur et de sa plus haute puissance. En effet, deux éléments très-opposés par la nationalité et par la religion, ennemis même l'un de l'autre existaient dans cet empire; à l'est et au nord-est vivaient des peuples de races très-diverses, parmi lesquels on reconnaît d'une manière certaine des Arians et des Tatars; à l'ouest, au contraire, séjournaient comme nomades, des races sémitiques.

Reprenons maintenant les Tatars de l'Arménie et du Caucase au point où nous les avons laissés. De ces contrées ils descendirent naturellement dans la Mésopotamie et dans les vastes déserts de la Syrie. De là, ils passèrent dans l'île de Chypre et en Sicile, puis dans la France méridionale et en Ibérie. Cette direction est clairement déterminée par les auteurs anciens qui parlent des temps historiques primitifs. La langue basque moderne atteste aussi l'origine tatare des Ibères. Au pied du Caucase, il y avait une Ibérie et une Albanie qu'on retrouve également en Grèce et en Espagne : ce mot d'Ibérie était probablement le même que celui d'Abar ou Avar, qu'on retrouve dans toutes les migrations des Tatars. M. Rawlinson pense « que le grand torrent tatar qui de l'Asie Mineure passa en Europe était tyrrhéno-pélasgique, » et il renvoie aux anciens Étrusques et avec réserve aux Schypétars modernes, comme une preuve des rapports ethnologiques entre les colons primitifs. « En vérité, dit-il encore, l'ensemble de la

nation illyrienne, (les Macédoniens, les Épirotes ainsi que les Albanais) a pu appartenir à la vraie famille tatare et distincte des Hellènes-Arians. Les Pélasges étaient selon toute probabilité des Tatars-Arians, comme les Étrusques étaient des Tatars-Sémites; et dans cette distinction du caractère complexe d'un élément barbare, qui prévalut respectivement dans le grec et dans le latin, nous devons peut-être voir le motif de la prédominance du sémitisme dans la dernière de ces deux langues, comparée à la première. »

Toutes ces migrations primitives dans une direction sud-ouest ont été accomplies par les Asiatiques à l'époque où l'Asie nord-ouest et l'Europe septentrionale n'avaient point encore leurs formes actuelles. L'Océan qui couvrait alors la Russie méridionale venait baigner le pied des montagnes qui forment le bourrelet nord de l'Iran. Le golfe Persique était plus profond qu'il ne l'est aujourd'hui. La Hongrie actuelle formait un vaste lac intérieur. De grands cataclysmes modifièrent plus tard cette partie de la terre.

Lorsque des perturbations géologiques, des soulèvements partiels sur la croûte terrestre se furent opérés, la migration des peuples prit des directions nouvelles qui furent alors surtout suivies par les Arians, doués au plus haut degré du génie d'expansion. Les peuplades arianes qui suivirent les Tatars, et qui s'arrêtèrent entre la mer Caspienne et la mer Noire, furent nombreuses : elles méritent d'autant plus d'intérêt qu'elles ont peuplé successivement, par leurs colonies considérables, d'autres parties de l'Asie, l'Égypte, l'Éthiopie et même l'Europe, où elles ont fondé des empires puissants qui ont tenu pendant quelque temps le sceptre du monde occidental. Au pied de l'extrémité ouest du Caucase, et presque sur le Bosphore cimmérien, était la province des Indes, que la critique moderne a transformée en province des Sindes. C'est là, que se forma donc une Inde nouvelle ou intermédiaire, dans laquelle les hommes importèrent les noms et les traditions de l'Inde première ou orientale.

Pendant la durée de cette migration, les arts rudimentaires cultivés dans la mère patrie s'améliorèrent insensiblement. Le temps, toutefois, qui s'était écoulé depuis le départ, ainsi que la distance parcourue, avaient affaibli le souvenir du pays primitif. Combien de temps les populations des Arians agglomérées dans cette seconde patrie restèrent-elles immobiles, quelles circonstances les engagèrent à l'abandonner? Peut-être de nouvelles alluvions de peuples, venues de l'Orient qui les forcèrent à s'ébranler et à se pousser vers l'ouest.

Alors elles se dirigèrent sur les monts Cossæiens et vers les montagnes occidentales de la Perse; quelques-unes allèrent en Asie Mineure. De là, étant de nouveau accumulées, elles prirent leur direction vers l'ouest, en Grèce, et ensuite vers le sud, en Égypte et en Éthiopie où elles s'établirent. Dans la province du Pont était situé le temple de Men, très-honoré encore du temps de Strabon; en Phrygie se pratiquait, dans les temps les plus reculés, le culte de la mère des dieux, de la terre, de Rhéa. C'est encore en Asie Mineure, en Phrygie, qu'étaient tenus de se rendre les prêtres d'Osiris ou de Dionysos pour être initiés aux cérémonies du culte. Des obstacles physiques empêchèrent également pendant longtemps les hommes qui habitaient les plateaux du Caucase de suivre sans interruption la chaîne du Taurus vers le couchant; mais quand les rives septentrionales du Pont-Euxin, qui sont fort basses, devinrent praticables, ils choisirent cette nouvelle voie pour se rendre en Europe.

On retrouve encore aujourd'hui les traces de certaines grandes échancrures qui ont séparé l'Europe, il y a des milliers d'années, de l'Asie, malgré l'isthme étroit formé par le Caucase, comme l'est de nos jours l'Asie de l'Afrique. A une époque où le niveau des mers Caspienne et d'Aral était sensiblement plus élevé qu'aujourd'hui [1], elles longeaient vers le nord le pied oriental des monts Ourals, à travers les affaissements profonds et desséchés du sol, parsemés de groupes nombreux de lacs salés. Ces mers étaient unies à la mer Glaciale par un golfe qui traversait le désert de sable de Kara-Koum, dans la direction qu'indiquent les nombreux groupes de lacs situés dans les steppes des Kirghises et des Barabintses, en suivant les lits du Tobol et de l'Ob. Ce golfe s'étendait jusqu'au pied septentrional du haut plateau de l'Iran. Les migrations, de l'orient à l'occident, des peuples les plus primitifs, des Tatars, n'ont donc pu se faire à travers ce golfe; elles suivirent une route qui existait de leur temps comme elle subsiste encore aujourd'hui. L'époque de la prise de possession du Caucase occidental par les premiers hommes remonte à la plus haute antiquité, aux temps anté-historiques; elle reçoit une confirmation indirecte par la chronologie nationale d'un des plus anciens peuples de la terre qui, séquestré dans une vallée presque inacces-

1. Le niveau actuel de la mer Caspienne est de 97 à 113 mètres au-dessous de celui de la mer Noire. Le niveau de la mer d'Aral est de 60 mètres et celui de la mer Caspienne est de 157 mètres au-dessous du niveau de a mer.

sible à ses voisins et appartenant de plus, dans son principal élément à la race civilisatrice, a pu conserver les archives de son histoire presque intactes. Nous voulons parler des Égyptiens.

A l'époque reculée où nous nous reportons, l'Océan du nord s'étendait sur la Parthiène, la Margiane et les immenses plaines de la Sarmatie : il formait pour ainsi dire un étroit, mais long promontoire du Caucase. Le golfe persique de son côté s'étendait infiniment plus au nord-ouest ; il couvrait une partie de la Mésopotamie qui, sur la rive méridionale du Tigre, n'a que 132 mètres au-dessus du niveau de la mer. Mossoul même n'est qu'à 106 mètres au-dessus du même niveau. Le delta égyptien n'existait point encore ; un golfe assez profond échancrait la partie septentrionale de la vallée actuelle du Nil. En Europe, il y avait une vaste mer intérieure formée par la Hongrie qui était entièrement sous les eaux avant que le Danube ne se frayât une voie à travers les Karpathes, aux Portes-de-Fer. Il a fallu un cataclysme pour transformer toutes ces parties d'eau en plaines et en rivières, cataclysme dont les habitants primitifs des alentours du Caucase ont certainement été témoins. La disparition de ces eaux élevées a formé le Bosphore et les Dardanelles, par l'envahissement du Pont et de la Méditerranée. La ceinture alpine de l'Inde s'élève au nord-ouest, dans le puissant nœud de l'Indou-Khou, de 6,245 mètres d'altitude, et qui lie comme par un pont ou une digue élevée le plateau du Thibet au plateau de l'Iran oriental, entre les plaines de la Boukharie au nord et celles de l'Inde au midi. L'Indou-Khou, prolongation occidentale de la grande chaîne de l'Himalaya sur la rive droite de l'Indus, à travers l'Afghanistan, jusqu'à Balk et le Khorassan, servit de pont ou de digue aux peuples qui descendirent du haut plateau oriental de l'Asie sur celui de l'occident.

C'est dans ces hautes régions de jonction, c'est dans le Caucase indien et dans les pays formant la liaison du haut plateau du Thibet avec l'Indou-Khou, ainsi que dans les contrées intermédiaires du Taurus septentrional, les monts Elbours (de 5,009 mètres d'élévation) et l'Ararat, que nous reportent toutes les anciennes traditions relatives à l'histoire des migrations primitives de la race ariane, comme nous l'avons déjà dit plus haut. C'est dans le nord-ouest de l'Inde, sur de hauts plateaux, où l'azur foncé d'un ciel éternellement pur est éclairé par un soleil incandescent, que se trouvent encore aujourd'hui tous nos animaux domestiques dans leur état primitif de nature. Tous les peuples de l'Asie occidentale, ainsi que les Européens, ont conservé

le souvenir de leur origine orientale : les Indiens, de plus, se disent être aussi venus du nord et les Chinois de l'ouest. Les anciens Bactriens et le peuple zend plaçaient le lieu de leur origine sur une montagne dont la position est, à la vérité, incertaine, mais que rien n'empêche d'être les monts Elbours ou le Caucase indien, ou enfin les versants occidentaux du plateau du Thibet.

L'ethnologie et la philologie comparée distinguent, avons-nous dit, deux rameaux différents dans la race indo-caucasique : l'un, le plus parfait, le plus pur et le plus noble, auquel appartiennent les Européens, les Indiens asiatiques, et auquel avaient appartenu les Mèdes, les Perses, les Égyptiens, les Grecs, etc., dans l'antiquité ; l'autre, le rameau *sémitique* ou arabe, inférieur au physique comme au moral aux Indo-Caucasiens ou Arians, et qui comprenait les Phéniciens, les Arabes de la Syrie et de l'Arabie, les Carthaginois, les Juifs et les habitants de presque toutes les îles de la Méditerranée. De ce dernier rameau, descendent sans interruption les Arabes et les Juifs des temps modernes. Il est digne de remarque que précisément la famille des langues les plus parfaites compte parmi ses membres le plus grand nombre de nations ; il semblerait que leur perfection ait contribué à leur développement et à leur diffusion sur la surface du globe. Les langues sémitiques, langues incomplètes, ont eu au contraire peu d'étendue comparativement aux langues arianes. On peut en conclure que, dans les époques reculées du genre humain, l'aptitude supérieure à la culture et au développement de la langue était unie à une énergie physique et intellectuelle supérieure, en un mot, à toutes les facultés dont dépendaient l'ennoblissement futur ainsi que les progrès des peuples qui les parlaient. La langue sémitique dut nécessairement se ressentir de l'esprit de ceux qui la pratiquaient, et subir ensuite l'influence du caractère des régions où elle était en usage.

L'esprit, propre aux races ariane et sémitique, a déterminé d'une manière absolue quel a été le cours de l'existence de ces deux races, la différence de leur religion, de leur politique, de leur science, de leurs mœurs, de leur langue et de leur aptitude aux beaux-arts. Malgré leur contact avec les Arians, il a toujours existé, chez les Sémites, une profonde ignorance, une imagination irrationnelle et mélancolique, pompeuse en phrases et en images empruntées à un monde imaginaire. Cette imagination des Arabes est sans fond comme sans génie réel. Les Sémites ont adopté, d'une manière tout arbitraire, des idées qu'ils donnent comme fondamentales, des images qu'ils ne cessent

de reproduire sous des formes en apparence variées, mais qui, analysées froidement par la raison, sont sans aucune valeur pratique. Ils ont revêtu les choses de symbolismes dont ils ont formé les fondements et les colonnes de l'édifice par eux élevé; ils ont posé des aphorismes que, faute de preuves, ils rattachent à des traditions et à des révélations divines plus ou moins directes! Dans leur ignorance des causes des phénomènes naturels, dont la connaissance conduit à la solution des choses intellectuelles et morales, et guide les hommes dans leur conduite, les Sémites et avec eux tous ceux qui ont embrassé inconsidérément leurs idées, n'ont pu se rendre compte des causes simples de certains effets du monde terrestre, céleste et intellectuel. Ils ont alors inventé ce qu'ils sont convenus d'appeler des *mystères,* dans leur ignorance. Inaptes à la culture des sciences et des beaux-arts, ils ne se sont adonnés qu'aux jouissances grossières de la volupté des sens; les Arabes des déserts seuls y ont joint l'esprit guerrier. La vénération pour certains astres, que leur vouaient, non sans raison, quelques peuples arians, s'était, chez les Sémites, changée en grossier matérialisme. Leurs cultes ont un côté voluptueux, lascif même, qu'on rencontre surtout au sein des villes phéniciennes. Les Sémites pratiquaient le culte de la volupté, consacré aux facultés créatrices de la nature; ils adoraient encore d'autres divinités auxquelles, contrairement à la nature, ils sacrifiaient par une abstinence excessive, un ascétisme cruel, une mutilation corporelle et volontaire, la destruction de la virilité. Ces cultes sensuels, extravagants, sanguinaires, sont le plus souvent absorbés dans le lien mystérieux qui unit étroitement dans le cœur humain la volupté au chagrin; en sorte que ces cultes offrent l'image la plus fidèle de l'esprit sémitique, qui flotte entre la jouissance matérielle et voluptueuse et la mutilation physique issue du fanatisme, entre la soumission servile et la bravade impassible, entre l'abandon efféminé au sein du harem et les actions audacieuses à la guerre[1].

Les peuples sémitiques ne sont point sédentaires; ils sont toujours nomades et pasteurs. L'histoire ignore la cause qui leur fit abandonner leur primitif séjour pour entrer dans l'Iran; elle ignore si leurs migrations furent volontaires ou forcées. Ce qui est certain, c'est que dans leurs courses lointaines, pendant leur séjour dans l'Iran et dans l'Arabie, leur esprit sauvage et leur caractère farouche ne se modifièrent

1. Max. Duncker, *Histoire de l'Antiquité.* Berlin, 1855. Ier vol., p. 151 (en allemand.)

pas. Le désert les conserva tels qu'ils étaient en y arrivant, sans variation comme sans progrès. Le rameau arian, au contraire, se civilisa de bonne heure, fonda des États réguliers, qui furent toutefois détruits de temps à autre par de prodigieuses hordes sémitiques de cavalerie. Ce rameau arriva à une connaissance savante et avancée de la Divinité; il eut une histoire, il porta l'agriculture à un haut degré de perfection, il cultiva et développa l'industrie et le commerce dans des bornes limitées et sages, afin de satisfaire à des besoins naturels, rationnels et non imaginaires. Le rameau arian cultiva également la poésie, la littérature et les beaux-arts ; il créa les langues les plus riches et les plus harmonieuses, qui aident aujourd'hui à pénétrer dans les arcanes de l'histoire, tandis que « les langues sémitiques, moins parfaites d'ailleurs, comme dit A. W. de Schlegel, ont été moins instructives pour l'étude comparée des langues, parce qu'elles étaient circonscrites dans un cercle beaucoup plus étroit, avant que la langue arabe eût fait fortune par la propagation de l'islamisme ».

L'esprit turbulent et sans stabilité des peuples sémitiques, joint à d'autres imperfections, les a privés du génie des arts, et particulièrement du génie de l'Architecture. En parcourant leur histoire et en étudiant les pays qu'ils ont habités, depuis leur origine jusqu'à nos jours, l'on ne rencontre chez eux aucun monument marqué au coin du génie, où l'on reconnaisse la véritable essence et la grandeur architectonique. La tente fut toujours et reste encore leur abri naturel : tous les édifices qu'ils ont élevés en portent plus ou moins le caractère, toutes les fois qu'ils ne sont pas imités des races arianes. En Asie, dans les temps de la plus grande splendeur de l'empire d'Assyrie, on ne trouve que de vastes terrasses ornées de supports en pierre ou en bois, avec des couvertures en charpente légère, décorées de tentures et de draperies, et garanties du dehors par d'épaisses murailles contre les attaques des hordes guerrières que les richesses intérieures auraient pu tenter. Là, vivait l'émir, puissant et heureux, abandonné à la volupté au milieu des femmes de son harem. Le dieu des Arabes est l'image d'un émir puissant, colère et vindicatif, entouré de serviteurs qui remplissent des fonctions secondaires. Chez eux, la fatalité règle la destinée des hommes. L'émir le plus prépondérant par le nombre de ses guerriers est le représentant de la Divinité : il est réputé fils de Bel ou de Baal.

Deux sortes d'émigration ont été entreprises par les hommes, quand ils quittèrent l'Asie centrale. Le sentiment de la sociabilité, la sobriété

et le contentement dans l'état naturel et primitif, en dernier lieu l'amour de la patrie, firent que pendant longtemps les hommes restèrent rassemblés sur le même point. Trois causes puissantes ont dû commander des émigrations du sein des premières et primitives agglomérations d'hommes : 1° le surcroit de la population, l'accroissement du nombre des individus; 2° le changement du climat par l'abaissement des eaux ou par le soulèvement du sol, et 3° le besoin d'espace pour subvenir aux besoins physiques des hommes qui ne se nourrissaient primitivement, ainsi que leurs troupeaux, que des dons libéraux de la terre.

Les premières migrations n'ont eu lieu que vers les hauteurs et le long de certaines chaînes de montagnes dont les plateaux, d'abord affranchis des eaux, étaient par conséquent productifs et offraient aux colons l'alimentation nécessaire; les eaux, stagnantes encore, séjournaient dans les grandes plaines; enfin l'homme habitué aux hauteurs et aux montagnes devait avoir naturellement une aversion pour les plaines et les vallées; car c'est dans les montagnes que les immigrants trouvaient contre les accidents naturels, la sécurité, la protection et l'abri que ne leur offraient pas les plaines ouvertes, quoique déjà délivrées des inondations primitives, parce qu'elles menaçaient d'être submergées par les eaux retenues en lacs sur les hauteurs. Les anciens l'ont si bien compris, surtout Platon, Aristote et le judicieux Strabon, qu'ils ont constaté ce fait par l'histoire, et appelé la vie la plus primitive des hommes, une vie de Cyclopes et de Troglodytes.

Il s'ensuit donc que, plus les montagnes sont élevées et anciennes, plus aussi elles ont été occupées de bonne heure par la race humaine; plus elles sont basses et relativement nouvelles, moins aussi elles ont été peuplées dans les premiers temps. Or, comme la géographie et les traditions historiques et religieuses portent toutes à faire remonter le séjour primitif de notre espèce vers le nœud oriental de la longue chaîne de montagnes que nous avons appelée la ceinture historique de la terre, il est évident que les hauteurs qui y prennent leur naissance et leur cours aient été les premières occupées.

L'histoire est obscure ou plutôt muette sur l'origine de la race arabe. Malgré sa forme poétique, le récit de l'expédition de Ninus dans la Bactriane et de Sémiramis dans l'Inde, doit être historiquement vrai, car ces deux conquérants combattirent un roi indien *Stabrobatès*, nom qui répond au sanscrit Sthavira-Patis (maître de la terre ferme). Ce qui prouve que la domination des Assyriens s'étendit, à une cer-

taine époque, jusqu'aux frontières de l'Inde, c'est que l'histoire attribue à Sémiramis la fondation de la ville de *Kophen* ou d'Arachosia [1]. Un autre fait qui vient encore à l'appui de l'extension de cette domination, c'est qu'Arrien rapporte que les Assascènes, peuple habitant entre la rive droite de l'Indus et le Kophen, obéissaient autrefois aux Assyriens [2]. Ninus, dans sa guerre contre Babylone, avait pour allié Ariée, émir d'Arabie; l'occident de l'Asie du temps de Ninus, antérieurement à 2000 ans avant l'ère vulgaire, était donc déjà peuplé de races arabes. Sémiramis, ou tout autre chef arabe de l'Asie, commandait aussi aux Assyriens ou Hyksos qui soumirent une partie de l'Égypte plus de 2000 ans avant l'ère vulgaire. Enfin, ce qui prouve encore la domination assyrienne sur l'occident de l'Asie, c'est que, en Asie Mineure, un Sardanapale passe pour avoir fondé la ville d'Anchiale, dans la Cilicie méridionale.

Des multitudes du rameau arian, opposées sous tous les rapports au rameau arabe, avaient longé, comme nous l'avons dit plus haut, le Caucase jusqu'en Arménie, en contournant le bourrelet montagneux et septentrional du plateau de l'Iran, la rive méridionale de la mer Caspienne, et en remontant les cours de l'Amardus au Kisil Osen moderne, de l'Araxis et du Cyrus ou Kour moderne. De l'Arménie la race ariane chasse devant elle les Tatars et les Arabes en suivant le cours de l'Euphrate et du Tigre. Là, fidèles à la coutume des peuples primitifs de l'antiquité reculée, les Arians élevèrent l'enceinte d'une ville, qui fut Babylone. Selon Bérose, Alexandre Polyhistor, Abydène et Jules Africain, dix dynasties primitives et indigènes régnèrent en Babylonie pendant 1200 ans. Sous la troisième dynastie, arriva un étranger, *Oannès,* qui venait du Golfe persique; il leur enseigna l'écriture, les chiffres, l'arithmétique, la géométrie, l'Architecture, en un mot la civilisation. Il leur apprit aussi qu'il y avait eu un temps où tout était chaos recouvert par les eaux; alors Bel (Dieu) sépara les eaux et créa le ciel et la terre: le chaos fut anéanti. La dernière dynastie finit avec Xisuthrus. Ensuite régnèrent des dynasties chaldéennes qui furent suivies de dynasties *arabes*. Enfin, Ninus soumet Babylone qui est incorporé à l'empire d'Assyrie plus de 2000 ans avant l'ère vulgaire. L'invasion de l'Égypte par les Hyksos correspond à cette date.

1. Pline, *Hist. nat.*, l. VI, ch. XXV. — Le colonel Rawlinson a découvert les ruines de cette ville au sud de celle de Kandahar. Voyez *Journal of the Royal Geography Society*, t. X, p. 112.

2. Arrien *Indic.*, l. I, ch. I.

L'Assyrie ancienne ou primitive s'étendait jusqu'au Pont-Euxin : Strabon dit que les Cappadociens sont nommés Syriens Blancs, Leuco-Syriens, pour les distinguer d'avec les Syriens, c'est-à-dire Assyriens d'au delà du Taurus. Le même auteur place aussi les Chaldéens sur le Pont, et vient confirmer ainsi ce que nous avons dit de la voie prise par la race ariane pour arriver sur les rives de l'Euphrate. Strabon ajoute qu'on nomme les Cappadociens Leuco-Syriens pour les distinguer de ceux (des Assyriens) d'au delà du Taurus, qui ont une couleur cuivrée [1]. Or, ces derniers étaient des Arabes qui ont tous un teint foncé.

De grands mouvements eurent lieu chez les Arabes soumis à la puissance assyrienne de l'Asie occidentale. L'histoire les fait pressentir, mais elle les laisse dans le vague. Les conséquences de ces mouvements, soit défaites ou victoires, amenèrent des immigrations de peuples dans le sud-est de l'Europe, soit par terre, le long de la rive septentrionale de la mer Noire, soit par la mer Égée; de là, toutes ces populations partielles qui arrivèrent au nord et au sud de la Grèce. Les Arabes de l'intérieur ne s'expatrièrent point; ceux des côtes qui cherchèrent à s'établir dans la Méditerranée, les Phéniciens par exemple, étaient hostiles aux Arians qu'ils rencontrèrent. Io, fille d'Inachus, roi d'Argos, fut enlevée par des Arabes phéniciens et vendue en Égypte où les Hyksos régnaient: ce fait est contemporain ou un peu postérieur à Ninus et à Sémiramis. Les Assyriens en outre soumirent en partie et peuplèrent le sud de l'Asie Mineure. Lors de son expédition contre le roi indien Stabrobatès, Sémiramis fit venir des constructeurs de vaisseaux de la Phénicie, de la Syrie (Asie Mineure) et de l'île de Chypre; elle dominait donc ces contrées où elle était au moins en bonnes relations avec ses habitants qui étaient de même race qu'elle.

Il est un fait remarquable : c'est que sous Teutamus, vingt-sixième successeur de Ninus, des secours furent envoyés par les Arabes assyriens aux Troyens, à l'époque où Agamemnon conduisait les Achéens à la guerre de Troye (1194). Ces secours avaient été demandés par Priam, tributaire du roi d'Assyrie [2]. Les exploits de Thésée et d'Hercules étaient arrivés sans doute à la connaissance des populations de l'Asie Mineure, et par eux, aux Assyriens, au moyen du sacerdoce d'abord, et ensuite par le commerce et les caravanes; les Assyriens ont

1. Strabon, l. XII, p. 544; l. XVI, p. 737. — 2. Diodore, l. II, ch. XXII.

donc dû craindre pour leurs provinces occidentales; c'est ce qui leur fit envoyer des secours à Priam, qui consistaient en cavalerie arabe. Pour la combattre, on lui opposa la cavalerie thessalienne, qui surprit et tua Memnon, fils de Titon, l'Assyrien. La conduite de Pâris envers Agamemnon, qui lui donna l'hospitalité, est celle d'un Arabe; elle fait le pendant du rapt d'Io, dont nous avons parlé plus haut. Assarakos, grand-père d'Anchise, a une physionomie arabe.

Le résultat des recherches et des travaux archéologiques les plus récents prouve qu'avant que des peuplades de race indo-caucasique ne se fixassent d'une manière sédentaire en Angleterre, en France, dans le nord de l'Allemagne et en Scandinavie, ces contrées furent habitées ou plutôt visitées ou traversées par un peuple de race tatare, qui vivait de la pêche et de la chasse, fabriquait ses armes et ses ustensiles en silex, en argile ou en os, se parait de dents d'animaux et d'ambre, mais ignorait ou ne connaissait que faiblement l'agriculture et l'usage des métaux. C'est ainsi que, dans l'Inde, une population au teint foncé et peu civilisée précéda la population ariane. En Italie, au contraire, on ne retrouve point de vestiges d'une nation qui aurait été refoulée ou soumise plus tard, comme les Finnois et les Lapons dans les contrées celto-germaniques, ou les tribus nègres des montagnes de la presqu'île indienne. Jusqu'à ce jour il n'a point encore été prouvé qu'il y eût en Italie un peuple primitif qui aurait disparu, ainsi que cela a été démontré pour l'antiquité germanique, au moyen des squelettes d'une structure particulière, des lieux de repos et de sépulture, ou par la période dite de pierre, comme l'appellent les antiquaires allemands. On n'a rien découvert jusqu'à présent qui pût justifier l'admission que l'existence de l'espèce humaine en Italie serait antérieure à la culture de la terre et à la préparation des métaux; et si réellement l'espèce humaine a existé en Italie avec le degré primitif de civilisation qu'on a l'habitude de nommer l'état sauvage, il est certain que toutes traces en ont entièrement disparu.

Les quelques faits généraux rapportés ici conduisent à admettre qu'il a existé, de l'Indus à la Méditerranée, du Caucase à la mer des Indes, en englobant l'Arabie, une puissance arabo-assyrienne, une agglomération prépondérante de Sémites qui, en barrant souvent le passage à la race ariane, retarda pendant longtemps l'accroissement de la population des pays occidentaux, ainsi que le développement de la civilisation ailleurs qu'en Chine, dans l'Inde et en Égypte. Mais le but et le cours de la société humaine, en Occident, auraient été brisés si la prépon-

dérance du génie arabe avait pu aller en se développant et en se répandant à l'Occident. Le roi Stabrobatès en arrêta le développement sur l'Indus. Deux sentinelles vigilantes mirent obstacle au nord et au sud à ses envahissements incessants vers l'ouest : au sud, l'Égypte le tint en échec, au nord, les Grecs l'empêchèrent d'envahir l'Europe. Mais, entre la Grèce et l'Égypte, la Méditerranée lui restait ouverte : le commerce opéra en partie ce que n'avait pu faire la guerre.

Dans une époque postérieure, des rives du Pont-Euxin les populations d'une autre *alluvion* se poussèrent toujours en avant, dans la direction du levant au couchant, et atteignirent enfin le pied oriental des monts Carpathes. Mais, comme d'après le témoignage des anciens et les observations des modernes, les eaux du Pont-Euxin étaient plus élevées qu'elles ne le sont aujourd'hui, la partie inférieure du Danube, à partir des portes de fer jusqu'au Pont, était encore un grand bras de mer, qui s'étendait au nord jusqu'à la naissance des Carpathes, et au midi jusqu'aux monts Hæmus[1]. Ces deux chaînes de montagnes se dirigent l'une vers l'autre environ au 20e degré de longitude, auprès d'Orschova, l'ancienne Tierna ; plus à l'ouest elles se joignent aux Alpes. Taurunum (aujourd'hui Belgrade) ou Tierna est le point sur lequel passèrent encore plus tard les peuples venant du Pont et se rendant aux Carpathes, et qui, fidèles à la tradition primitive d'émigrer vers le sud, traversèrent le Danube pour aller atteindre la Dalmatie, l'Illyrie et la Thrace. En suivant la direction de l'est à l'ouest, d'autres hordes se portèrent sur les Alpes noriques et la principale chaîne des Alpes. Une partie des peuples qui peuplèrent la Thrace et la Grèce, l'Italie, la France et l'Espagne passèrent le Danube à Taurunum ou à Tierna. Quelques-uns se dirigèrent le long de la Save, d'autres suivirent le cours de la Drave ; mais la plupart se divisèrent en Illyrie, et côtoyèrent à gauche le mont Albius, les monts Bébuis, et et enfin l'Hæmus, ainsi que les montagnes de l'Épire et de la Grèce ; ou, se dirigeant à droite sur les Alpes juliennes et noriques, arrivèrent en traversant les chaînes de montagnes de la Ligurie, en Italie, en France et en Espagne.

En Grèce, les versants des extrémités élevées du sud-est des monts Hæmus offrirent des séjours avantageux aux colonies primitives. Divers

1. Voyez la carte *Prisca Terrarum Orbis Effigies*. — A la droite du Caucase, les mers Caspienne et d'Aral sont indiquées par des lignes de contours ponctuées.

rameaux provenant de la grande fédération colchidienne, ariane, et non sémitique, ayant traversé comme nous venons de le dire les monts Carpathes, occupèrent les monts Hæmus, et, poursuivant leurs ramifications orientales, finirent par repasser dans l'Asie Mineure, où ils allèrent occuper les hauteurs occidentales du mont Taurus. D'autres étendirent leurs courses vers le sud et prirent possession des monts Olympe, Ossa, Pélion, jusque vers la Phocide, la Bœotie et l'Attique; quelques-uns même s'avancèrent vers le Péloponnèse. Ces nations sont connues sous le nom collectif de Thraces; elles sont les premières qui aient introduit une civilisation en Grèce où elles créèrent le dialecte *ionien*. Ces peuples sont comptés aussi parmi les Pélasges. D'autres rameaux de la même souche, suivant la direction occidentale des montagnes, passèrent en Épire; ensuite ils poussèrent jusqu'en Acarnanie, en Ætolie, et, traversant l'isthme de Corinthe, arrivèrent encore dans le Péloponnèse. Ceux-ci surtout portent plus particulièrement le nom de Pélasges; ils créèrent le dialecte *æolien*. Il faut encore observer toutefois que les peuplades de la Thrace sont également des Pélasges, et qu'elles portent aussi véritablement ce nom. Deucalion est un Titan, il règne en Thessalie; Dorus, son petit-fils, passe dans le Péloponnèse, et de lui descendent les *Doriens*[1].

La civilisation s'introduit rapidement chez des nations agglomérées sur un petit espace. Là où les montagnes aboutissent à la mer, et principalement sur les promontoires méridionaux, on aperçoit des civilisations primitives; il en est ainsi auprès du Caucase, dans la Colchide, en Phénicie et en Arabie, sur la mer Adriatique, sur les rives méridionales et sur la pointe orientale de la Thrace, dans le Péloponnèse, dans l'Attique, et enfin encore dans l'Italie inférieure et même dans la partie méridionale de l'Espagne. L'agglomération des hommes sur tous ces points a dû être grande et se réprésenter fréquemment. C'est ce qui arriva plus particulièrement encore vers les extrémités, les promontoires et les caps, comme nous venons de le faire remarquer plus haut. En ces lieux, les colonies devaient considérablement augmenter, et ne plus laisser de place pour de nouveaux émigrés; d'autres étrangers empêchaient de rétrograder et quelquefois même ils augmentaient encore les anciennes populations. La nécessité de pourvoir à leur existence fit naître dans des temps fort reculés des civilisations diverses. Cet état dura jusqu'à ce que l'homme

1. Hérodote, l. I, ch. LVI.

inventât des moyens de transport sur des îles ou dans des pays voisins. De l'Espagne, par exemple, on passa en Afrique, de l'Italie en Sicile, de la Grèce sur l'île de Crète et sur celles de la mer Égée, de la Thrace en Asie Mineure, de l'Arabie en Éthiopie et dans l'Égypte supérieure, de la Colchide enfin en Europe.

Nous voyons par tout ce qui précède que les peuples primitifs doivent avoir habité la montagne, et que par conséquent les pays de montagnes ont dû être les premiers peuplés. Les montagnards restent longtemps barbares et vivent de la chasse; l'antiquité les nommait chasseurs, géants, titans. Les grands plateaux de moyenne élévation ont donc reçu des populations moins anciennes, connues sous le nom général de Scythes, qui devinrent nomades, et vivaient de la pêche et de leurs troupeaux; la fable les appelle enfants et peuples de dieux. Or, cet état nomade et pastoral est le premier pas vers la civilisation; ces populations sont déjà plus civilisées que les montagnards chasseurs; elles se livrent à la culture de la terre et de ses produits, et la civilisation commence à poindre par l'agriculture. Cet art est donc fort ancien, car il a précédé la fondation de la cité. Un dieu ou une déesse enseigna chez tous les peuples l'agriculture; il leur apprit à labourer la terre. Brahma fait connaître l'agriculture aux Indiens, Isis aux Égyptiens, Déméter aux Grecs [1], et Cérès importe cet art en Italie et en Sicile.

Il serait difficile de préciser les époques auxquelles les peuples de la montagne sont descendus dans les plaines pour s'y fixer. Ces époques ne peuvent être admises que dans une acception générale, car elles ne reposent que sur l'observation et la marche philosophique de l'histoire, un peu plus tôt dans un pays, un peu plus tard dans un autre.

Des révolutions physiques du globe ont obligé l'homme de quitter son séjour primitif. Le montagnard devint alors nomade. Il descendit vers le couchant dans les plaines fertiles de la Soghdiane et de la Bactriane, peupla ensuite les rives méridionales de l'Indus, les plaines de la Perse ou l'Aria, vint jusque vers le Tigre et la Mésopotamie.

Dans la Genèse, dont Moïse est l'auteur, dit-on, nous trouvons une table généalogique qui passe pour celle de toutes les nations de la terre, mais qui ne doit être admise que pour celle de certains peuples de l'Asie occidentale ; les peuples sémitiques. Les chapitres x et xi de la Genèse nous parlent de la fondation de Babylone, dans la

1. Diodore, l. v, ch. LXVIII.

plaine de Sennaar, la Mésopotamie, par des hommes venus du levant. Ce récit de l'auteur de la Genèse se rapporte aux peuples assyriens nomades qui s'étaient étendus le long des rives du Tigre. Soit qu'ils se multipliassent considérablement sur ce point, soit qu'ils fussent rejoints et poussés par d'autres hordes qui quittèrent les hauteurs de la Tatarie ou du Paropamise, leur nombre augmenta tellement qu'ils furent obligés de s'étendre; alors ils choisirent principalement les rives du Tigre, et ensuite les montagnes qui se dirigent vers le Pont-Euxin. C'est à cette portion des peuples nomades assyriens, qui sont venus s'établir dans les plaines qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate, que se rapporte le récit de Moïse. Suivant l'usage des peuples primitifs, ces Assyriens se sont répandus au sud, jusqu'au point où s'éleva plus tard Babylone. Les monts Cossæiens, Uxæiens, et les montagnes de la Perse, ont été envahis très-primitivement par des colonies venant de l'Arménie : peut-être en partie aussi par d'autres hordes qui, ayant quitté le Paropamise, étaient également arrivées sur ces montagnes. Les antiques habitants de ces montagnes n'avaient senti jusqu'alors aucun penchant à descendre dans les plaines de la Mésopotamie; poussés toutefois par l'envie et la jalousie de voir les Assyriens s'y établir, ils résolurent à la fin de chasser ces nouveaux arrivés et de s'emparer de leurs établissements. Le témoignage de Moïse correspond à l'histoire profane et à la tradition.

Lorsque les Assyriens anciens, c'est-à-dire les peuples primitifs de la plaine, les plus anciens peuples nomades et pasteurs descendirent le cours du Tigre et vinrent se fixer dans les riches plaines de la Mésopotamie, ils apportèrent une religion qui avait pris naissance dans la mère patrie. Lorsque sur leur point de halte ils jetèrent les fondements d'un établissement immense, la confédération patriarcale devait finir, et une nouvelle association, une autre constitution, devaient régler les droits et les privilèges de ses membres. Les prêtres, étant les plus sages et les plus éclairés, saisirent le sceptre et gouvernèrent le peuple. Comme partout ailleurs, dans les âges primitifs, ils étaient en même temps artistes, architectes, ainsi que nous le prouverons plus tard, et ils ordonnèrent au peuple de bâtir en communauté un monument à la gloire de Dieu. La tour de Babel est l'ouvrage du peuple assyrien; l'immensité de sa dimension et sa forme symbolique sont les liens qu'elle établit parmi les hommes. Ces liens moraux ne sont exprimés cependant que sous une forme matérielle et symbolique, parce que l'homme n'avait point encore trouvé la forme par laquelle il pouvait exprimer

clairement sa pensée. L'apparence architecturale de la tour de Babel indique néanmoins, dans son ordonnance générale, la nouvelle constitution sacerdotale à laquelle les hommes s'étaient soumis.

Il résulte du coup d'œil rapide et général que nous venons de jeter sur la position du siége primitif des hommes, sur leurs émigrations, sur leurs colonisations, et enfin sur leur établissement en divers points de la terre, que les populations de l'Inde sont les plus anciennes, qu'ensuite viennent celles de l'Asie occidentale, de l'Éthiopie et de la haute Égypte; qu'enfin celles de l'Europe sont les dernières venues et les plus récentes. Dans nos études sur l'histoire de l'Architecture, afin de procéder avec ordre, avec clarté, et pour pouvoir tirer les inductions les plus logiques des traditions semblables que nous trouverons chez les peuples et les pays les plus divers, traditions qui se lient les unes au autres, et qui ont une filiation suivie et non interrompue depuis l'Indus jusqu'à la Seine, nous devons commencer, par étudier les monuments de l'Égypte, suivre ceux des peuples qui se sont dirigés de l'est à l'ouest, nous arrêter à ceux de l'Asie occidentale, terminer enfin par l'Europe orientale et occidentale, et prendre à notre passage de l'un à l'autre de ces deux points les monuments de l'Asie Mineure.

Nous espérons rectifier à l'aide de nos recherches de graves erreurs sur l'ancienneté et la date de certains monuments célèbres, qui, pris isolément, ont été le sujet de systèmes historiques et mythologiques fort hasardés, faute de les rattacher à la marche générale qu'ont suivie les hommes en peuplant les différents points de la terre, et à la civilisation progressive que le genre humain a parcourue depuis les temps primitifs jusqu'à l'époque de l'histoire certaine.

Le caractère des divers monuments que nous allons visiter nous oblige de donner quelques notions générales sur les religions primitives. Quoique le sujet soit un des plus intéressants de l'histoire, et qu'il ait influé d'une manière toute spéciale sur l'emplacement, l'ensemble et les détails des monuments, nous tâcherons d'être le plus bref possible, en ne nous occupant que de ce qui a directement trait à notre sujet.

CHAPITRE III.

RELIGIONS DES TEMPS PRIMITIFS.

L'histoire de toutes les religions primitives nous reporte vers un temps où il n'existait qu'un nombre fort limité d'idées sur les dieux et où le culte était encore très-simple. Les idées elles-mêmes sur les dieux étaient empruntées à la nature matérielle; le culte s'éleva tout naturellement par une nécessité humaine. La perception par les sens des grands êtres et des grandes facultés qui constituent l'ensemble de l'univers, qui lui donnent la vie universelle et opèrent cette alternation régulière des phénomènes dont dépendent la vie humaine et la satisfaction de ses besoins naturels, constituèrent le sujet des idées sur les dieux. Le désir bien naturel de se rendre ces grands êtres secourables, de gagner leur bienveillance, la croyance d'obtenir par la prière des bienfaits à venir ou le pardon des fautes commises; la reconnaissance pour les bienfaits reçus, en un mot, les aspirations du cœur humain au sein des vicissitudes journalières, furent l'origine du culte des dieux. La grandeur et la puissance illimitées de la nature, en présence de la faiblesse et de la dépendance de l'homme, amenèrent cette croyance et ce culte. Voilà pourquoi l'histoire de toutes les plus anciennes religions enseigne que les idées primitives sur les dieux sont nées de l'observation du monde physique. L'univers, avec les facultés et les propriétés dont il est doué : la terre nourricière, la voûte incommensurable du ciel, les grands corps célestes, le soleil et la lune, la lumière et les ténèbres, l'humidité et la chaleur, les sources de la naissance et de la vie, voilà ce qui formait le fonds des primitives idées sur les dieux. C'est aussi ce que prouve l'histoire des religions de tous les peuples anciens qui ont eu une civilisation nationale et indépendante, tels que les Égyptiens, les Bactriens, les Indiens

et les Chinois. Les opinions qui admettent un fétichisme, un culte des animaux parmi les races *arianes*, comme constituant les formes religieuses les plus anciennes, ne sont que des rêves modernes, dus en particulier au siècle dernier, rêves souvent intéressés et dont l'histoire ne dit mot. Ces rêves sont déduits des formes actuelles de certaines civilisations déchues et passées, et, considérés sans aucune raison comme formes d'une civilisation naissante, ils ont été appliqués arbitrairement d'une manière fort hypothétique aux temps anciens.

Mais dans un certain âge de la société humaine, une deuxième série subordonnée ou secondaire d'idées sur les dieux vint se lier à celle qui est basée sur l'observation de la nature physique : cette seconde série s'éleva du sein de l'histoire et se développa dans la vie humaine elle-même ; elle dut son origine au souvenir d'êtres d'une nature supérieure qui, après avoir passé sur cette terre, ont survécu dans la mémoire des générations suivantes. L'origine de ces idées théologiques est donc, par conséquent, plus récente, puisqu'elles supposent une existence des âmes après la mort. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elles appartiennent aux temps les plus anciens de l'histoire connue et qu'elles remontent jusqu'au moment où la société humaine commença à sortir de l'état primitif. L'idée d'un anéantissement complet est si insupportable au sentiment de l'homme, que la croyance en une continuation de la vie pour les âmes après la mort, ne serait-elle même que sous l'apparence d'ombres, a dû se produire dès les temps les plus primitifs. On trouve effectivement dans les anciennes religions l'idée d'un monde inférieur, l'idée d'une réunion des ombres ou des âmes après la mort. C'est de cette idée que se développa peu à peu dans la suite la doctrine complète d'une autre vie, d'une vie au delà du tombeau, rémunératrice des actions d'ici-bas. Mais dès que la possibilité d'une continuation de l'existence de l'âme et de l'homme après la mort fut admise dans les croyances, il est facile de s'expliquer comment on en vint à élever des personnages historiques au rang des dieux ; car il n'y a qu'à se souvenir comment la mémoire d'un personnage historique important se conserve parmi les hommes. Il est un fait qui se reproduit dans le cours entier de l'histoire : c'est que plus la mémoire d'hommes célèbres perd de précision et de vérité rigoureuses avec le temps aux yeux de la postérité, plus aussi elle s'accroît en grandeur et en merveilleux, jusqu'à ce qu'enfin ces personnalités deviennent directement des êtres surhumains dans la pensée des générations futures. Le respect qu'on avait pour eux à l'origine soit par

admiration, soit par reconnaissance ou par crainte, se confondit chez les générations avec le culte des divinités vraies : on les identifia avec les dieux eux-mêmes, et ainsi se développa chez la plupart des peuples le culte réel des morts. Il y a même plus, c'est que lorsque les souvenirs historiques attachés à de telles personnalités sont ornés du miraculeux, qu'ils satisfont davantage à l'imagination de la foule et qu'ils sont plus à portée de sa conception que les idées plus universelles et par conséquent aussi plus indéterminées sur les dieux eux-mêmes, il arrive que dans la plupart des croyances le culte des morts augmente toujours dans le cours du temps et qu'il refoule enfin entièrement le culte des idées universelles sur les dieux.

Il y a donc dans la plupart des croyances primitives une double catégorie d'idées théologiques : l'une sortie de l'étude de la nature, l'autre sortie de l'histoire et du sein même de la vie humaine. La première catégorie est étroitement liée à l'idée qu'un peuple se forme de l'univers; car elle a son origine dans l'observation directe du monde physique : elle porte habituellement en elle les germes d'une spéculation religieuse. La seconde catégorie, au contraire, contient le noyau de la mythologie, de la tradition religieuse : c'est à elle que viennent se joindre les contes et les fables que l'imagination d'un peuple emprunte à ses rapports sociaux. C'est surtout cette catégorie d'idées religieuses qui, dénuée de l'essence théologique réelle, a le moins de rapport avec la science issue de l'observation et de la réflexion.

Ce n'est qu'à la suite du développement de cette série des dieux que s'élève, pour la raison, selon le degré de science et de culture intellectuelle, la nécessité de rechercher une explication de l'univers qui lui-même sert de fondement et de base aux idées sur les dieux. Les premiers essais pour établir un corps de science destiné à l'explication de l'univers sont naturellement postérieurs aux autres parties qui constituent le domaine de la foi. Car un peuple doit déjà être en possession d'une grande partie, de la plus grande partie même de son développement, avant qu'il ne sente la nécessité d'une science ; il fallait que sa culture intellectuell fût déjà arrivée à un degré supérieur, il fallait que la pensée eût atteint un certain degré de maturité, pour qu'un penseur fût à même de tenter un essai destiné à satisfaire cette nécessité. L'histoire de tous les peuples dont nous pouvons suivre le développement intellectuel nous montre au moins que chez eux l'activité de l'imagination est antérieure à celle de la raison. Car c'est la poésie et non la réflexion scientifique qui a accom-

pagné les commencements de la civilisation, et lorsque la réflexion scientifique apparaît, la poésie a déjà fourni la plus grande partie de ses créations propres et naturelles.

Si une nation tient sa culture intellectuelle d'un sacerdoce purement religieux, ses premiers essais dans la réflexion emprunteront à ce foyer un caractère religieux. Si, au contraire, ses rapports civils primitifs n'ont pas admis de sacerdoce, son développement ne portera point de traces d'influence sacerdotale, et sa réflexion sera comme sa poésie, sans aucune nuance religieuse particulière. Il en fut ainsi chez les Chinois. Chez les Indiens, au contraire, l'opposé a eu lieu. Mais lorsque le sacerdoce n'embrasse pas l'ensemble de la science, lorsqu'il n'est pas à la tête du développement intellectuel, il y a rivalité et lutte, parce que la science laïque embrassant toutes les branches de la science, profitant de l'expérience et de l'observation des phénomènes de la nature, avance la culture de l'esprit humain et règle avec plus d'ordre les rapports de l'homme avec l'univers. L'étude de la nature, la grandeur et l'unité de ses lois, l'harmonie puissante qu'on y remarque, font connaître la véritable théologie à l'homme, et, jusqu'à un certain degré, lui donnent la mesure de sa conduite, car il n'est qu'une agrégation de ce grand tout de l'univers.

C'est pendant le moyen âge que fut donné le plus révoltant spectacle d'un sacerdoce dont les idées roulaient sur une idéologie sans bases dans le monde, persécutant toujours et partout les idées justes et généreuses qui tendaient au perfectionnement de la société occidentale. Ce sacerdoce ne pouvait subsister qu'au moyen de l'ignorance des masses et par l'anéantissement de toute science réelle et non nominative.

La religion a eu une action directe sur toutes les architectures dès leur origine, à l'exception des constructions d'utilité matérielle, comme canaux, écluses, ponts, silos, citernes, fontaines, etc. Ce qui distingue entre autres les races ou variétés humaines, c'est la théologie de chacune d'elles. Cette distinction n'a point encore été clairement et particulièrement faite par les philosophes et les ethnologues. Elle est cependant d'une grande importance pour l'appréciation du caractère moral et intellectuel des diverses nations, comme pour l'étude et l'appréciation vraie de l'Architecture des monuments religieux.

Il existe dans l'esprit de l'homme une intuition, dans l'âme humaine un certain pressentiment de l'existence d'un Être suprême, d'un Principe premier, source des lois fondamentales de la nature, de leur vie

et des rapports qu'elles ont entre elles. L'homme supérieur et complet arrive à la croyance en Dieu d'abord par l'intuition; en second lieu, en observant, en étudiant l'univers, en remontant des effets aux causes des phénomènes du monde. Il y arrive par l'admirable harmonie qu'il remarque tout autour de lui, tant dans le monde physique que dans le monde immatériel. C'est dans leurs sentiments de noblesse, d'élévation, c'est encore dans leurs idées essentiellement morales et pratiques, c'est aussi en interrogeant le monde visible, ce miroir de la divinité, que certains peuples de l'antiquité, ceux d'origine ariane, sont arrivés à constituer une théologie savante, vraie et utile à tous les hommes sur la terre. C'est cette connaissance de l'essence de l'Être-Principe et de ses facultés, c'est la science de sa manière de travailler et de gouverner dans le monde par les lois invariables qu'il a établies dès le commencement des choses, qui ont porté ces peuples à la distinction morale et intellectuelle que nous sommes obligés de reconnaître en eux, quand nous les étudions sérieusement et avec un esprit libre de préjugés et de calcul.

Tous les grands et profonds ouvrages théologiques des anciens sont malheureusement perdus, soit par le temps et des circonstances fortuites, soit à dessein par la méchanceté et l'intérêt de sectes postérieures qu'incommodait la substance consistante de ces ouvrages savants. On n'en trouve plus que les titres et quelques citations dans les auteurs classiques qui nous ont été conservés. Les recherches de la science moderne nous montrent toutefois que les peuples de race ariane avaient une religion rationnelle au sommet de laquelle était l'Esprit *Un*, l'Être-Principe, *intelligent* et *actif*. Un monothéisme ternaire et savant constituait donc le principe de leur théologie. Tel était Amon en Égypte, Zeus en Grèce, Tinia chez les Étrusques, Brahma dans l'Inde, Zerouana Akarané dans la Bactriane, la Médie et la Perse, et Odin chez les Germains et les Celtes. Chez tous ces peuples, Dieu est toujours agissant; il produit, constitue la nature avec ses lois; ses différents modes d'action dans l'univers reçoivent des noms, sont revêtus d'images allégoriques pour les faire plus facilement comprendre aux intelligences inférieures, incapables de saisir les facultés abstraites, mais réelles de la divinité.

Chez tous ces peuples il y avait un culte aussi utile que la religion l'était elle-même. Il avait pour objet les travaux divins accomplis et en action dans l'univers. Il représentait ensuite les travaux que les hommes, comme êtres finis et intelligents, ont à faire sur cette terre

où ils sont placés, non pour vivre dans l'oisiveté, mais pour travailler et veiller à l'ordre qui y est établi. Ce culte avait des symboles et des allégories conçus par le génie créateur et poétique dont l'homme est doué, et surtout la race ariane. Les différentes formes du culte étaient destinées à la solennisation et à l'embellissement des cérémonies et des fêtes périodiques et nationales qu'amenaient le changement des saisons et la production de la terre fertilisée par l'action directement divine du soleil et par la main de l'homme : et cet ensemble multiple, que le peuple voyait et comprenait, servait autant à ses plaisirs qu'au perfectionnement de ses sentiments moraux.

La religion ainsi conçue et le culte ainsi pratiqué ont produit, au sein des races caucasiques, l'Architecture la plus élevée, la plus noble et la plus élégante. Ils ont donné naissance aux formes les plus pures, les plus imposantes et en même temps les plus gracieuses. Telles furent les architectures égyptienne, grecque, assyrienne ou médique, perse, indienne, et sous un autre rapport celle des Celtes qui, dans sa rusticité matérielle, ne manque pas d'une haute et profonde sublimité.

Il n'en a point été ainsi chez la race sémitique ou arabe et chez les peuples qui en sont issus. Ils vivaient au sein d'une nature triste, pauvre, monotone, dénuée de toute beauté et où il n'y avait aucun des éléments pouvant servir à constituer la science. Aussi cette race est-elle restée ignorante jusqu'à ce jour. Les quelques connaissances qu'elle possède ne sont que des emprunts faits à la science des races arianes. Ensuite l'Arabe a tout aussi peu d'aptitude pour les sciences exactes et naturelles qu'il en a pour le travail manuel et pour le travail honorable. Il aime par excellence l'aléatoire, le trafic, l'usure; c'est dans son caractère, dans ses os, et dans la moelle de ses os. Toutes les races arabes n'ont eu qu'un dieu nominal; elles n'ont jamais pu se rendre raison des lois et des phénomènes du monde; chez elles, tout est hasard ou fatalisme. De là souvent la négation de Dieu et l'immoralité profonde où l'histoire nous les montre tombées. De là aussi cette poésie emphatique et triste, superficielle et monotone, qui contraste tant avec la poésie vraie, nerveuse, gaie, multiple, variée et surtout pratique des races arianes. Le dieu des Arabes est un dieu de colère, un dieu vindicatif, irrité, qui influe et pèse sur les destinées humaines par des moyens directs et surnaturels, en cassant tout en dehors de chez lui, l'ordre et les lois qu'il a établis. Ils n'avaient et

n'ont qu'un dieu imaginaire, qui ne répondait en rien à l'être et à l'essence du principe qui avait établi les lois du monde et l'harmonie universelle. Aussi les natures énergiques, les esprits entreprenants, chez les Arabes, sont-ils devenus athées, ne regardant la société que comme un champ à exploiter dans leur intérêt. Chez eux le culte n'est qu'un mécanisme composé de formes familiales exagérées, sans rapports avec la terre et les travaux que les hommes ont à y faire.

Chez les peuples de race ariane, il y a un fait qui n'a point encore été signalé : c'est qu'ils n'avaient pas d'établissements spéciaux destinés à l'étude, à l'enseignement et à l'interprétation du dogme religieux, de la connaissance élucidée des choses divines. Ils ne connaissaient pas non plus de profession de foi publique, ni d'engagement à y rester fidèlement attachés. Pour eux, il ne s'agissait que de la culture et de la fécondation vivifiantes des sensations nées du sentiment religieux. Ils travaillaient à faire respecter et craindre les dieux; ils travaillaient à l'accomplissement des devoirs par lesquels on les honorait et aimait directement, ainsi qu'au maintien de la croyance en leur gouvernement du monde. Voilà ce que l'autorité politique des peuples caucasiens faisait en faveur de la confiance et de la foi religieuses. Généralement chez eux, point de caste particulière de prêtres; l'autorité laïque et politique exerçait à la fois le pouvoir religieux.

Chez les peuples de race arabe, au contraire, nous voyons des castes sacerdotales uniquement occupées des études et de l'enseignement religieux. Chez les Juifs, par exemple, la tribu de Lévi se consacrait à Jehovah; ces prêtres expliquaient ce qu'ils appelaient la loi sacrée : ils en interprétaient l'esprit et la lettre; ils en développaient non-seulement le contenu, mais ils y ajoutaient encore l'interprétation allégorique en l'étendant à l'infini; ils y ajoutaient leurs commentaires qui, à la longue, aboutirent à une exposition fantastique et à la tradition. Il y eut chez les Juifs des écoles publiques destinées à l'enseignement religieux, et d'autres écoles où se formèrent ce qu'ils ont nommé les prophètes.

Comme chez le Sémite Dieu est un être imaginaire ou une créature de Dieu, relégué hors du monde qu'il a abandonné, une loi sans connexion avec le monde visible est censée régir les hommes. Mais comme les hommes vivent nécessairement dans le monde matériel, qu'ils en ont besoin à tout instant pour en tirer ce qui est nécessaire à leur existence physique comme à leur vie intellectuelle et à la poésie de leur cœur, cette loi, d'une abstraction controuvée, les a

conduits et les conduit à se heurter aux choses qui composent la nature, et par suite à se heurter et se froisser les uns les autres. En thèse générale, la science leur est antipathique et ils la croient oiseuse : d'autre part, ils la proclament un écart de la raison dont les révélations positives ne concordent pas avec les révélations déclarées divines par eux. Chez les Arabes et chez ceux qui admettent leurs idées, l'homme est le roi absolu de la nature. A quel titre? A celui d'un orgueil excessif. Ils ne comptent pour rien les belles créations du génie, les étonnants secrets surpris à la nature, les merveilleuses inventions de la raison humaine qui, disent-ils encore, ne doivent servir tout au plus qu'aux loisirs et aux délassements des hommes. Les Arabes n'ont pas le sentiment inné de la justice comme les Arians; ils n'admettent pas comme ces derniers que les hommes reçoivent dans ce monde la punition de leurs forfaits et la récompense de leurs sentiments pour le beau en tous genres. Chez les Sémites, la religion intimide et effraie les hommes par les menaces de la colère et de la justice de Dieu : chez eux, il n'est question que des peines éternelles qu'il infligera, des supplices perpétuels qu'il fera subir aux méchants dans l'autre monde, sans pour cela que les méchants s'amendent et changent leur manière d'être.

De tels sentiments et de telles doctrines ont été contraires à la naissance des arts. Chez les nations arabes ou cousines germaines des Arabes, point d'architecture, point de sculpture, point de peinture; mais de la poésie qui fatigue bientôt l'esprit arian à cause de son emphase, de ses excentricités, de ses figures plus exagérées que naïves et simples. Il n'y a point d'art chez le Sémite parce qu'il est personnel, incapable de s'élever à la conception de la communauté. Il ne pense qu'à lui, qu'au temps présent; il ne voit pas la postérité dans le temps, il ne voit que le premier plan, et si son imagination lui suggère un *au delà,* elle le lui dépeint avec des charmes voluptueux et matériels.

C'est de l'Asie centrale que l'espèce humaine s'est répandue dans les diverses contrées de la terre; ce point a été par conséquent le berceau d'une civilisation primitive, dont les branches, plus ou moins modifiées, ont suivi les migrations que nous avons tracées dans les chapitres précédents. C'est dans l'Asie centrale qu'on rencontre avec les premières idées religieuses les premiers efforts de l'art se manifestant extérieurement, c'est-à-dire se montrant aux sens par des formes sensibles, palpables. On y retrouve encore les langues primi-

tives et une variété infinie de branches de la science humaine. C'est aussi pour cette raison qu'on aperçoit chez les divers peuples de la terre des analogies frappantes dans leurs idées, dans leurs mœurs et dans leurs arts, analogie dont il a été parlé au commencement de cette introduction. Issus d'une même souche, les peuples n'ont point toujours emprunté leurs connaissances les uns aux autres, mais ils ont puisé à une source commune et primitive. Ce n'est que dans la suite des temps qu'un peuple a reçu ses connaissances d'un autre peuple et qu'il a développé et perfectionné les éléments de sa civilisation.

L'homme dans son état primitif a sans doute mené une vie calme, paisible, naturelle, sans fard et sans art; tel qu'il avait été placé sur cette terre, il représentait la somme totale et le résumé complet de la nature entière; il renfermait en lui tout ce qui avait été donné isolément aux autres créatures. L'instinct seul chez les animaux, l'organisme dans les plantes, propagent les espèces, mais dans des bornes fort restreintes. A l'homme seul fut donné le libre arbitre, et il voyait devant lui un champ immense où il pouvait exercer sa raison et déployer ses facultés. L'homme est le maître, le chef de notre terre. C'est dans la nature de l'homme, dans son âme, que sommeillait, indépendant encore, le perfectionnement de ses tendances naturelles; par l'observation et la science, il avait le pouvoir de s'élever incessamment et sans limites au perfectionnement de ses penchants et de ses sentiments.

La religion, dans le sens le plus étendu, et qu'il ne faut pas confondre avec le culte, est la conscience ou le sentiment de la dépendance des lois naturelles de Dieu. La religion est par conséquent aussi la continuation et la prolongation des principes de la famille hors de la famille, parmi les groupes et les individus de son espèce qui lui sont étrangers, pour la formation, la conservation et le gouvernement de la société politique.

Chez les peuples de race ariane, Dieu se révèle dans ses œuvres, il se révèle dans l'univers : mais ces œuvres, cet univers ne sont pas lui. Cette révélation vraie et réelle pousse au développement de l'esprit et de l'intelligence : elle pousse encore au développement de la science et de la morale naturelle. Chez les peuples de race arabe, Dieu se révèle d'une manière directe, immédiate: le Sémite, qui aime le merveilleux parce qu'il est sans science, croit qu'un des siens, dans un âge reculé, a entendu la voix de Dieu, que Dieu lui a mis la plume en main et lui a dicté ses volontés! Ces codes enfantés dans les déserts

sont bons pour le désert dont les habitants sont d'une incontestable infériorité humaine, comparés aux Arians dont ils n'ont ni les facultés intellectuelles, ni la morale pure, ni la science, ni la poésie divine. Inaptes aux beaux-arts qui vivifient et poétisent les créations humaines, les Sémites se sont toujours contentés de l'écriture, qui n'a point d'âme, de vie ni de mouvement, et qui, pour animer, demande la superstition et le fanatisme.

CHAPITRE IV.

ORIGINE DE L'ARCHITECTURE.

L'Architecture n'est pas une des manifestations matérielles primitives de l'âme humaine. Sa conception par l'esprit et le sentiment ne s'élève qu'à la suite de la poésie chantée, accompagnée de musique et de danse. Elle suppose à son origine quelques connaissances dans les sciences naturelles, plus particulièrement dans les sciences mathématiques, les plus puissants auxiliaires de l'Architecture.

L'Architecture est l'art de manifester matériellement des idées d'objets qui n'existent pas, qui ne sont possibles et qui n'entrent dans la réalité qu'au moyen de l'*art*, et dont l'apparence n'a pas pour objet la nature, mais un but déterminé et arbitraire, en soumettant toutefois la manifestation réelle de ce but aux règles du beau et de l'harmonie. L'Architecture reste limitée à la nature inorganique; c'est la liberté et l'arbitraire dans leur essence qui en font le plus indépendant et le plus original de tous les arts.

C'est par la forme matérielle, par les lignes, les surfaces, les solides et les vides, que l'Architecture vient frapper notre âme au moyen des sens. C'est d'une manière absolue que de l'emploi et de la combinaison raisonnés et mesurés de la ligne droite naît et résulte la beauté de la forme architectonique; c'est dans l'agencement rationnel et proportionné de lignes et d'angles produisant des surfaces et des solides que naissent l'ordre, la pureté et la grâce du monument conçu, et c'est par la sympathie qu'il réveille en nous qu'il nous procure le plaisir et la joie qui nous saisissent à son seul aspect. L'Architecture est un *accord*, un *jeu* harmonieux de proportions géométriques et de lignes variées décrivant des surfaces et des corps solides, en un mot, une *véritable musique de l'étendue*. Mais simultanément

avec le beau en architecture, il faut qu'il s'y manifeste encore le rationnel. Il faut que dans son apparence matérielle le monument d'architecture exprime clairement son but et son usage; c'est là une de ses qualités essentielles.

L'art du dessin et l'art plastique ne sont qu'une imitation de la nature. L'Architecture, au contraire, n'est point un art d'imitation. Elle crée, mais au moyen des règles et de l'âme des formes employées par l'Architecte de l'univers pour faire sortir la nature du néant. La perfection de l'Architecture consiste donc dans le déploiement savant, judicieux et réfléchi de ces règles, en un mot dans leur emploi harmonieux. L'aptitude de l'emploi de cette harmonie musicale par l'imagination constitue le *goût*, qui est aussi en même temps le sentiment et la jouissance du beau et du vrai.

Il y a trois sortes de beauté : la première et la moins élevée est celle qui embrasse la cause d'un plaisir purement sensuel amené par la vue. La seconde espèce de beauté est celle qui repose sur des rapports et sur des combinaisons déterminées de formes et de lignes dont l'action agit non-seulement d'une manière agréable sur le sens de la vue, mais saisit également l'ensemble de l'activité humaine. Cette espèce de beauté a, comme l'harmonie, son équivalent dans l'ordre universel du monde. La troisième sorte de beauté, sans contredit la plus importante pour des êtres intelligents et moraux, repose sur la symbolique des formes, fondée dans la nature même et inaccessible à l'arbitraire de l'homme. C'est au moyen de cette symbolique que ces formes sont converties en indices et en signes, à la vue desquels nous nous souvenons forcément, soit de représentations et d'idées déterminées, soit de sentiments qui sommeillent en nous. Au moyen de cette propriété et indépendamment du plaisir sensuel comme de la beauté de la proportion dont il vient d'être parlé, les formes réveillent une satisfaction morale et intellectuelle qui s'élève, soit du plaisir causé par la vue des images, soit aussi du plaisir direct que produit la simple activité de connaître.

Par rapport à l'art, la beauté en général est celle qui renferme les propriétés des choses qui incitent le sens de la vue en le contentant, ou qui par lui émeuvent l'âme et réjouissent l'esprit. Ces propriétés se divisent en trois catégories distinctes, dont la première n'agit que sur le sens de la vue, la seconde sur ce sentiment inné chez l'homme des rapports qu'il a de l'étendue; la troisième enfin sur la raison, et ensuite, au moyen de l'intelligence, sur le sentiment ou le

cœur. — La première sorte de beauté dont nous avons parlé, qui comprend en même temps la couleur et le clair-obscur, ne peut souvent être observée, isolée ou seule, dans certains objets qui fréquemment satisfont l'œil sensuel sans occuper l'esprit ni réjouir le cœur : ou bien, blessent plus ou moins le sens matériel. Ce qui plaît aux sens dans les arts se manifeste souvent dans un isolement complet; voilà pourquoi les adeptes préfèrent le plaisir sensuel à l'émotion de l'esprit et du sentiment; voilà la raison pour laquelle ils préfèrent aussi un autre genre d'œuvres d'art que celles distinguées par des connaisseurs émérites. Ces connaisseurs au contraire s'élèvent au-dessus de l'impression matérielle et répudient, à cause de leur nullité ou vide intrinsèque[1], ces objets ornés et agréables seulement aux sens.

Il n'a point été possible jusqu'à présent de saisir et d'exposer la loi par laquelle naît et agit le second genre de beauté indiqué plus haut, ainsi que cela a eu lieu pour la proportion et la série des tons en musique. Cette seconde sorte de beauté n'est point variable comme la première : elle est au contraire immuable. Il y a des hommes, à la vérité, qui ne la comprennent pas, soit que leur esprit sommeille, soit qu'elle leur reste inaccessible par des préjugés ou des caprices.

Dans l'action esthétique, l'artiste poursuit et réalise un *idéal* conforme au but qu'il se propose, et qu'il accomplit avec plus ou moins de succès au moyen de l'emploi des lois qui ont produit le beau et le vrai dans la nature. L'Architecture la plus parfaite est celle où se manifeste le plus simplement et le plus complétement la beauté créée à l'instar de celle qui existe dans la nature. Un seul peuple a pu atteindre à cette hauteur : les Grecs.

Si l'Architecture est le plus noble et le plus difficile de tous les arts, elle exerce aussi une influence et une action bien plus directes sur la vie que ne le font les autres. Elle n'inculque pas seulement comme eux un idéal ou une poésie à l'homme; elle ne se contente pas de développer ses tendances intellectuelles, mais elle s'unit encore étroitement à son existence. L'Architecture ne satisfait pas seulement à des besoins réels et urgents, mais en réfléchissant il est aisé de comprendre que nous sommes sans cesse en contact permanent avec ses œuvres. C'est encore une des nombreuses supériorités qu'elle possède sur les autres arts.

1. Voyez Rumohr, Italienische Forschungen. 1827. Vol. I, p. 137 et suivantes.

L'Architecture proprement dite ne s'élève généralement point au commencement des sociétés humaines. Elle n'apparaît que longtemps après la phase patriarcale, lorsque les nationalités se sont formées et que les exigences collectives se sont fait sentir. Pour appeler l'Architecture à la vie, il faut l'idée, la conception d'un Dieu *actif :* il faut des guerres, des héros et de la poésie épique. Alors l'activité et la faculté créatrices de l'homme se réveillent et inculquent leurs émotions à la pierre, au marbre et à l'airain. Dès lors aussi des monuments à la gloire des dieux et des héros, où les lois de l'ordre et du beau sont essayées, s'élèvent en grand nombre. C'est encore ce qui arrive quand avec le culte pratiqué par la famille s'établit un culte collectif et national. Le foyer et la maison de la divinité sont bâtis à l'instar du foyer et de la maison domestiques. L'Architecture est d'abord toujours religieuse : son but primitif fut de concourir à rendre le culte de l'Être suprême plus solennel et plus auguste. L'Architecture est donc à l'origine un art hiératique pratiqué exclusivement par un sacerdoce poëte et en même temps savant. Il forme de père en fils des corporations secrètes où se conservent les règles, les connaissances acquises et les saines traditions. Tous les architectes primitifs sont des prêtres, mais non séparés, comme dans le moyen âge et dans les temps modernes en Europe, des laïques dans la vie des actes sur cette terre.

Dans l'antiquité, à l'origine de l'architecture religieuse, de grandes multitudes, mues par le sentiment de la reconnaissance et du devoir, concoururent volontairement, sans contrainte ni salaire, et d'un commun accord, à l'édification collective des monuments de la souveraineté. Jamais, comme le prétendent quelques auteurs, de grands édifices n'ont été élevés que dans un but futile, ni uniquement dans le dessein d'absorber ou d'anéantir même l'activité populaire pour la détourner de la vie ou des idées politiques ou sociales. Cette hypothèse est complétement fausse, et particulièrement pour les Égyptiens, quant à leurs plus grandes et plus anciennes pyramides, et pour les Grecs et les Romains sous Pisistrates et Tarquin. Jamais ces chefs d'État n'ont voulu énerver le courage et diminuer la fortune du peuple au moyen du travail assidu, au moyen de grandes édifications monumentales qu'ils entreprenaient. Cette idée était antipathique à l'esprit grec et à l'esprit des Romains primitifs. Elle est due dans l'antiquité à un sentiment de fausse démocratie; le travail assidu a été vanté de nos jours par une école athée et démoralisatrice.

Lorsque les peuples entrent dans la phase civile, l'Architecture est

pratiquée par des artistes laïques. Elle se maintient plus ou moins longtemps dans sa pureté originelle, mais tôt ou tard elle finit par trop se séculariser; l'arbitraire y est introduit, les saines traditions sont dédaignées ou oubliées à dessein, le caprice et la mode imposent leur empire, et alors aussi l'Architecture s'altère, dégénère et finit par se rabaisser. C'est ce qu'enseigne l'histoire de l'Architecture de toutes les nations qui en ont eu et qui en ont cultivé le génie. Quand l'art d'élever des édifices, selon les règles du beau ou de l'harmonie, est exercé sans passion, soit directe, soit indirecte sur les multitudes, uniquement pour la gloire et l'utilité de la nation, de la souveraineté, l'art est indépendant et national, les vices de l'égoïsme en sont exclus et l'universalité des citoyens jouissent en chœur et dans un parfait accord des sensations que l'Architecture est destinée à produire; les foules jouissent alors, avec un légitime orgueil, de la gloire des œuvres auxquelles elles ont contribué. Toutefois, il n'en est déjà plus ainsi dans les époques où se prépare la phase civile des peuples. La justice et l'amour disparaissent, l'égoïsme s'infiltre peu à peu dans le corps social; le travail devient forcé à certaines conditions, conditions dures et souvent arbitrairement imposées par le caprice d'un tyran ou d'une classe entière d'oppresseurs politiques; mais comme la liberté est l'essence de l'art, comme il n'y a plus que contrainte et misère, l'Architecture est l'esclave des dominateurs qui la font plier à leurs idées et à leur goût. Alors aussi ce n'est plus le vrai talent qui s'exerce : à sa place se met le savoir-faire et l'intrigue, et la décadence est prolongée indéfiniment. Mais cette décadence est primitivement amenée par celle des idées religieuses et sociales.

La manifestation matérielle de l'Architecture dépend donc primitivement, comme nous l'avons dit, de la conception plus ou moins vraie et élevée de Dieu, laquelle influe aussi sur la forme politique et sociale. Elle dépend en second lieu de la nature des matériaux employés et enfin du degré de civilisation du peuple où elle se développe, de son esprit, de son caractère, du climat et de la nature du pays qu'il habite. Ainsi, en Égypte, l'Architecture sera grave, sombre, sévère comme l'aspect des rives du Nil et des montagnes qui les bordent. En Grèce, au contraire, elle sera élégante, svelte, variée, gracieuse, riche et riante comme la nature au sein de laquelle elle s'est élevée. Dans les plaines de la Babylonie, elle sera simple, régulière et symétrique, comme les matériaux artificiels dont elle était formée et qui se pétrissaient dans des moules. Dans l'Inde, aux sites

gigantesques, elle sera colossale mais sans sévérité, participant à la fois des architectures grecque et égyptienne, parce que les idées religieuses de ces peuples avaient quelque analogie entre elles et parce que les matériaux et le sol de l'Inde ont également quelque ressemblance à ceux de la Grèce et de l'Égypte. Chez les Germains et chez les Celtes, l'Architecture sera primitive, rustique et presque sauvage, comme ces peuples eux-mêmes et les contrées qu'ils habitaient.

Chez les races d'origine ariane seules, adonnées à la vie stable et laborieuse, à l'agriculture et à l'industrie qui en dépend, l'Architecture se développa très-primitivement avec logique et conséquence, avec une majestueuse élévation et une simplicité remarquable. Chez chacune de ces races, elle revêtit une originalité particulière, tandis que chez les peuplades de race sémitique elle ne resta qu'à l'état d'ébauche ou d'imitation atrophiée ou exagérée. Chez ces races sémitiques l'art simple et le bon goût disparaissent sous une exubérance de richesse qui amena la profusion et la confusion. Chez elles l'Architecture est surchargée de détails qui écrasent les masses, détruisent l'harmonie des lignes, le calme et la dignité que doit offrir un monument bien conçu.

L'histoire de l'Architecture retrace ces variétés : elle enseigne les causes diverses de la manifestation des formes architectoniques chez les différents peuples que l'histoire universelle nous fait connaître. L'Architecture est l'expression la plus vraie du caractère des peuples.

Il y avait une idée généralement répandue chez tous les peuples de l'antiquité et intimement liée à celle de Dieu, que le monde est la demeure ou la maison de Dieu et que le ciel est son séjour habituel. L'univers, et plus particulièrement le ciel, étaient pour cette raison considérés comme un véritable temple de la divinité, bâti par elle et regardé comme le temple primitif qu'on devait nécessairement prendre pour modèle, comme type de tous les autres temples élevés ensuite par la main des hommes. Il semblait par conséquent indigne de Dieu et contraire à l'idée qu'on se faisait de lui, d'élever des sanctuaires à l'Être suprême sur le modèle des maisons que l'homme construisait pour s'abriter contre les rigueurs des saisons. On crut donc plus naturel de créer une habitation à Dieu, à l'imitation de l'univers ou du ciel seul, qui devait pour cette raison porter un caractère divin, et dans laquelle la divinité se trouvait pour ainsi dire comme chez elle.

Voilà pourquoi la construction des temples était regardée, dans toute l'antiquité, comme un art religieux ou hiératique dont les inventeurs

et les maîtres étaient les dieux eux-mêmes. Si l'Architecture était l'art de bâtir d'après de certains principes, de certaines règles invariables et de certaines lois sur l'étendue, la dimension et la forme ; si, de plus, les sanctuaires devaient être une imitation de la grande construction du monde et du ciel plus particulièrement, alors la science et l'art d'élever des temples demandaient avant tout la connaissance de la terre et du ciel en général, et de leurs lois en particulier. Mais ces lois sont précisément, dans les religions primitives, l'âme, le cœur de la nature, la divinité même enfin, la divinité immédiate, et ne sont par conséquent connus que de ceux qui ont construit le monde, de ses créateurs, c'est-à-dire, des dieux. Comme architectes primitifs, les dieux étaient aussi les véritables et les premiers maîtres dans l'art de l'Architecture, et cette science se confondait elle-même avec la théologie, qui, dans l'antiquité, n'était autre chose qu'une véritable cosmogonie ou science de la formation de l'univers.

L'Architecture était donc une science, un art purement religieux, dont l'exercice était confié à ceux qui s'occupent de la connaissance des choses divines, c'est-à-dire aux prêtres.

Les Indiens reconnaissent pour architecte primitif Brahma. Il est le créateur de toutes les formes, et cette puissance de créer est représentée par l'image de Visvakarma [1]. Les Égyptiens faisaient honneur à Osiris de l'invention de l'Architecture [2]. Les Babyloniens et les Chaldéens adoraient Oannès [3] comme fondateur de leurs villes et de leurs temples. Les Grecs voyaient dans Vesta [4] la déesse qui avait inventé l'art de construire des maisons, dans Pallas [5], celle qui avait enseigné l'Architecture à Phéréklès.

L'Architecture sacrée, celle des temples était donc un art significatif, un art symbolique. Nous allons expliquer par quelques exemples généraux ce qu'on entend par art symbolique. Quant à ce qui concerne, en premier lieu, la représentation symbolique de l'univers, nous voyons dans l'Inde des temples dans lesquels le créateur, Brahma,

1. *Asiat. Resear.*, t. IV, p. 391. Voyez N. Müller, *Religion, sciences et arts des anciens Indiens*, vol. I, p. 457.

2. Diodore, l. I, ch. XIV.

3. Bérose, auteur grec du IIIe siècle avant l'ère vulgaire, rapporte qu'au commencement, lorsque les Babyloniens étaient encore un peuple barbare, parut Oannès, être fabuleux et ressemblant au poisson, qui enseigna aux Babyloniens primitifs l'écriture, les chiffres, la géométrie, l'architecture, etc., en un mot, toute la civilisation.

4. Diodore, l. V, ch. LXVIII. — 5. *Iliade*, l. V, v. 61.

est représenté comme tel. Les parties essentielles de l'univers entouraient l'espace moyen du monument. On voyait autour de Brahma la nature entière, le soleil, la lune et les étoiles, le ciel, la mer, le Gange (comme représentant des fleuves), les montagnes, les plantes, les animaux; en un mot, le temple représentait l'univers en miniature. Nonnus (poëte grec, né en Égypte, vers 410 de l'ère vulgaire), connu par son poëme en quarante-huit livres, intitulé *Dionysiaques* [1], qui, à ce qu'il paraît, avait des connaissances exactes sur l'Orient et sur l'Inde principalement, décrit le Temple de l'harmonie comme étant construit sur le type de l'univers.

Les temples égyptiens présentent des plafonds peints d'azur, parsemés d'étoiles et de figures de toute espèce qui représentent le firmament; des colonnes énormes, couronnées de chapiteaux peints de diverses couleurs et particulièrement en vert, soutiennent ces plafonds, et le tout représente clairement le firmament s'étendant sur la surface de la terre.

Il y avait, chez les anciens Perses, des temples souterrains qu'ils prétendaient avoir été fondés par Zoroastre, et dans lesquels on expliquait aux initiés la descente des âmes au monde matériel et leur retour au monde spirituel. Dans ce but, l'univers entier, le ciel et la terre y étaient figurés. Le roc représentait le symbole de la matière en général, l'obscurité des lieux se rapportait à l'immobilité et aux ténèbres de la matière; dans l'intérieur du souterrain étaient représentés les éléments, les planètes, les étoiles fixes, les douze signes du zodiaque, une échelle à huit échelons de plusieurs matières pour servir d'escalier aux âmes ambulantes : tout cela était disposé avec ordre et rangé symétriquement en des endroits réservés, séparés à une distance égale l'un de l'autre; et les constellations diverses, ainsi que les divisions du monde visible et invisible, s'offraient aussi aux regards des initiés.

En Grèce, nous voyons également des monuments de ce genre. Creuzer dit que les architectes pélasges ont sans doute voulu imiter, dans les coupoles ou dômes en dessus de la terre et en dessous, la voûte du ciel et peut-être celle de l'abîme chthonique, le sein de la terre [2]. La fondation de quelques villes saintes et célèbres, réputées pour être le siége particulier de quelque divinité, est rapportée par

1. Traduit en français par Fuesli et par Boitet.
2. Creuzer, Symbolik. 3e édit., p. 62.

les mythes de telle manière, que leur description elle-même est une cosmogonie, comme par exemple la fondation de Thèbes, d'Argos, de Mégare, de Mykène et de Sicyone [1]. C'est sans doute encore pour cette raison que les traditions de leur fondation se nomment **κτίσις** et encore **κτίζειν**, comme de la création et de l'édification de l'univers [2].

Lorsque l'homme promène contemplativement ses regards sur le monde qui l'entoure, ce qui le frappe d'abord dans ses réflexions, ce n'est pas tant la matière inanimée, la matière brute, que les règles et les proportions par lesquelles elle est ordonnée et gouvernée. C'est dans l'ordre admirable et symétrique qu'il y aperçoit, qu'il saisit ce qu'il y a en elle d'intelligent et d'immatériel, et il est tout naturel que la méditation de l'homme, que l'activité de son esprit se portent sur cette harmonie. Son entendement ne remarque point dans la matière brute une influence et une activité intelligente et divine; il la saisira plutôt dans les formes extérieures de la matière, dans l'arrangement selon certaines règles et selon certains rapports de la nature. C'est dans cette ordonnance générale que se manifestera l'existence, l'essence de Dieu, c'est-à-dire son immatérialité, sa spiritualité. Mais toute espèce de coordination est indispensablement soumise à de certaines dimensions, produites naturellement par les éléments mêmes des nombres et de l'étendue. Nous voyons que chez les anciens le nombre et la dimension étaient les représentants naturels, les symboles de l'ordre en général, l'expression de la régularité, et plus particulièrement encore le représentant de l'ordre de l'univers, parce qu'il en est le principe, la vie; d'où il suit que les éléments des nombres et des dimensions étaient devenus aussi les attributs et les insignes de la puissance immatérielle de la divinité, de l'intelligence absolue et de la sagesse suprême. Si les anciens se figuraient et se représentaient le monde comme une manifestation, comme une révélation de Dieu, pour que toutes choses dans la création, des plus petites aux plus grandes, fussent ordonnées selon l'arithmétique et la géométrie, alors il fallait aussi que tout ce qui devait être regardé comme divin fût déterminé de même par des quantités et des dimensions. L'arithmétique et la géométrie devinrent donc le criterium, l'apanage de la divinité. Consultons l'histoire à l'appui de nos assertions.

Les Indiens donnent pour femme à Brahma, créateur de l'univers,

1. Nonnus, *Dionys.*, l. v, v. 56-92. — 2. Stephan., *Thesaur. L. Gr.*, p. 5409, 5410.

Vâch, c'est-à-dire l'intelligence primitive, le verbe, la puissance et la force active de Brahma. Vâch est la plus haute sagesse, la reine et la protectrice de toutes les sciences, et pour cette raison elle s'appelle aussi Sarasvatî. Elle a pour attribut la lyre; car elle est encore la déesse de l'harmonie, et par conséquent celle de la musique. La musique était réputée dans toute l'antiquité comme l'image de l'accord parfait, du concert de tous les êtres et la proportion invisible de l'univers. C'est pour cette raison que les anciens la mettaient dans le rapport le plus intime avec la science des chiffres et des mesures, c'est-à-dire avec les mathématiques [1]. Comme créateur des formes matérielles, comme ordonnateur de l'univers, Brahma est représenté comme l'architecte primitif, parce que toute espèce de construction est une formation, est une ordonnance. Il est personnifié comme tel dans la figure de Visvakarma. Son image, comme architecte primitif, telle qu'elle est représentée par une statue dans le temple qui lui est consacré à Élora [2], réunit véritablement les symboles de la création et de la formation; il est assis dans une niche sur un siége, son costume est simple, à ses pieds sont deux lions, images de la puissance et de la force; à chacun de ses côtés est un de ses serviteurs, l'un tient la fleur de lotus, symbole de la création et de la production, et un bâton ou mesure perpendiculaire représentant le sceptre et le pouvoir; l'autre place un niveau en forme de triangle sur une espèce de colonne. Au-dessus de Visvakarma on voit un œil, symbole de la pénétration et de la sagesse ordonnatrice; au-dessus de cet œil est placé un plomb d'ouvrier qui descend sur une ligne horizontale, formant ainsi deux angles droits, principes absolus de toute espèce de création, de formation et de construction régulières [3].

Chez les Égyptiens, Hermès était le conseiller d'Osiris et d'Isis. Il est le révélateur de la loi religieuse et morale, l'esprit incarné dans la personne d'un dieu. Il est le dieu de la sagesse et de la science, la personnification de l'activité des dieux qui font agir, selon certaines lois, tout ce qui est dans le ciel et sur la terre. Hermès montre son activité dans toutes les manifestations quelconques de la nature, dans lesquelles on observe, à un suprême degré, l'harmonie et la régularité [4].

1. Strabon, l. x, p. 467, 468.
2. Voyez notre chapitre sur les monuments de l'Inde.
3. Langlès, *Monuments de l'Inde*, pl. 64.
4. Baur, Symbolik, etc., IIe vol., partie I, p. 45 et suiv. — Creuzer, *Symbolique*, traduction de Guigniaut.

On lui a donné encore comme qualités la manifestation et la révélation divines, parce qu'il réunit en lui les idées de la création et la connaissance universelle des choses. Dans toutes les représentations que les Égyptiens ont faites d'Hermès sur leurs monuments, il porte une tête d'Ibis qui, chez eux, était le symbole des chiffres et des mesures[1]. Quoique Hermès soit l'inventeur de toutes les sciences, il a cependant créé plus particulièrement celles qui s'occupent des nombres et des dimensions : l'astronomie et les mathématiques. Ces deux sciences, comme on le sait, étaient alliées à la théologie chez ce peuple, et étaient regardées plus particulièrement pour cette raison comme une science sacerdotale et sacrée.

L'Hermès arabe est lié à l'Hermès égyptien. Chez les Arabes il est nommé l'écrivain du ciel; c'est le même titre que portait l'inventeur égyptien de l'écriture. Il est représenté une plume à la main, et l'historien arabe Wassaf dit de lui : « L'écrivain du ciel emploie sa plume à retracer le noir et le clair des jours et des nuits, il compte les époques du temps qui est passé; il est donc le grand calculateur qui mesure le jour et la nuit et qui jette par là les principes de toute division du temps[2]. »

Quoique la création ne soit pas indiquée chez les Chinois, au moins dans les œuvres de Confucius, l'idée de l'ordre et de la régularité se montre cependant avec force et avec puissance chez eux. La trinité céleste du ciel, de la terre et de l'homme ne se révèle précisément que dans l'ordre et la régularité qui pénètrent et enveloppent toutes choses[3]. Tao lui-même, c'est-à-dire la raison, l'esprit, le *logos*, n'est que la mesure; et toutes les lois de Tao, tant physiques que morales, ne sont que des mesures. Dans leur énonciation et leur développement détaillés seuls consistent la sagesse et la science des Chinois[4].

Chez les Grecs seuls ces idées étaient aussi fortement répandues; et Hérodote[5] fait dériver (quoique faussement) θεοὶ de θεῖναι, à cause de l'ordre que les dieux mirent dans les différentes parties qui constituent l'univers et de la manière dont ils l'ont distribué. En tant que l'activité intellectuelle de Dieu est manifestée dans la mesure, la division et l'ordonnance de la matière cosmique, Platon disait que

1. Clem. Alex. *Strom.*, 5, 7. p. 567. — Plutarque, *De Is. et Osir.*, c. LXXV.
2. Hammer, Fundgruben des Orients, vol. I, p. 7.
3. Stuhr. Die chinesische Reichsreligion, p. 20.
4. Hegel. Philosophie der Religion, I, p. 245. — 5. Liv. II, ch. LII.

Dieu s'occupe éternellement de géométrie : τὸν θεὸν ἀεὶ γεωμετρεῖν [1]. A cause de l'ordre et des proportions harmonieuses de l'univers, on le nomma κόσμος, ce qui, d'après des explications d'auteurs grecs, veut dire autant que τάξις, ordre, et que κάλλος [2], beauté, élégance; car la mesure, comme le dit Creuzer, est l'éternelle loi de toute espèce de beauté. Les Romains se servaient du mot *mundus* [3] pour rendre le mot grec κόσμος. Les divinités romaines portaient, comme celles des Égyptiens et des Grecs, le *modius* [4], espèce de mesure, et ce symbole représente l'activité divine produisant, créant, mesurant, c'est-à-dire réglant ou ordonnant toutes choses. Les Étrusques, chez lesquels la science de la géométrie et de l'arpentage était une science sacrée, sacerdotale et d'une haute importance, la reportaient à la divinité, à Janus [5], qu'ils adoraient comme le créateur et le producteur de toutes choses.

Chez les Hébreux, la puissance créatrice n'est point personnifiée comme chez les autres peuples de l'antiquité. Elle est confondue avec la toute-puissance, avec la sagesse du Créateur. Dans le livre des Proverbes, au chapitre VIII, verset 22 jusqu'au 30e, la Sagesse ou l'Intelligence se fait entendre en ces termes, après avoir allégué son existence éternelle : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; avant qu'il créât aucune chose, j'étais dès lors. J'ai été établie dès l'éternité et dès le commencement, avant que la terre fût créée. Les abîmes n'étaient point encore lorsque j'étais déjà conçue; les fontaines n'étaient point encore sorties de la terre. La pesante masse des montagnes n'était pas encore formée; j'étais enfantée avant les collines. Il n'avait point encore créé la terre, ni les fleuves, ni affermi le monde, ni la partie la plus haute de la cendre de la terre. Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente; lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes et qu'il leur prescrivait une loi inviolable; lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre et qu'il dispensait dans leur équilibre les eaux des fontaines; lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites, et qu'il imposait une loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes; lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui et je réglais toutes choses. J'étais chaque jour dans les délices, jouant sans cesse devant lui. »

1. Plutarque, *Banquet*, l. VIII, p. 2. — 2. Hesychius, Suidas.
3. Pline, *Hist. Nat.*, l. II, p. 3. — 4. Winkelmann, IV vol. de ses Œuvres, p. 128.
5. Saint Augustin, *De la Cité de Dieu*, 4, 11.

L'application constante à la construction des temples, et en général à tous les lieux saints, que les anciens ont faite de ces idées sur la création et la formation des choses, est naturelle. Si les représentations de l'univers étaient regardées comme la véritable demeure de la divinité, comme la vraie construction de Dieu, on devait aussi nécessairement rencontrer dans leur ensemble et dans leurs parties ce qui constituait la qualité par excellence du type modèle : son essence divine. Ces monuments devaient donc être construits jusque dans leurs plus minutieux détails, d'après des règles et des lois. On devait retrouver en eux les chiffres, le nombre et les dimensions, la géométrie; car ce n'est que par ces règles et ces lois que l'édifice, imité de l'univers, était appelé à porter le caractère réel d'une habitation divine. C'est pour cette raison encore que des lieux sacrés et saints, lorsqu'ils ne sont pas formés par un édifice, un monument quelconque, sont enclos et indiqués par une limite suivie, mesurée et régulière.

On a souvent élevé une question fort puérile : si l'Architecture a tiré l'origine de ses formes de la construction en bois ou de la construction en pierre. L'Architecture en général doit son origine, son apparence matérielle à la construction en bois. Mais chaque nation a employé les matériaux qu'elle trouvait dans les localités qu'elle habitait. Ainsi, dans l'Inde, l'Architecture s'est servie du roc, de la pierre; il en est de même de l'Égypte : de là l'apparence massive et lourde des monuments de ces deux pays. Dans les grandes plaines, telles que celles de l'Euphrate et du Tigre, et en général dans tous les lieux où il n'y avait ni pierre ni bois, on éleva les monuments en pierre factice, en briques cuites et crues. Alors les matériaux affectaient certaines formes qui restèrent inhérentes à cette construction.

En Europe, nos premiers monuments d'architecture étaient généralement construits en bois : car l'Europe, placée au nord, et la dernière à attirer les hommes vers elle, était couverte, lorsqu'ils y arrivèrent, de forêts vierges; et le bois, par son abondance, fut par conséquent préféré à la pierre. Pour des peuples nomades et guerriers, la coupe des bois était plus facile que l'extraction et la taille de la pierre; aussi les monuments primitifs de la religion des peuples du Nord ne se composent que de pierres brutes, élevées perpendiculairement sur le sol, ou placées par rangées symétriques. Dans les temps historiques de notre Europe, qui nous sont parfaitement connus par les écrits de Grégoire de Tours et de Bède, de Witekind et de Dithmar, nous rap-

pellerons que la plupart des églises, construites vers l'époque des rois mérovingiens, étaient des monuments en bois. Il en est de même en Allemagne, en Angleterre, en Russie et en Suède, quoiqu'on ait employé quelquefois aussi, dans quelques parties de ces contrées, la brique et la pierre.

L'Architecture, surtout l'Architecture religieuse, n'a point tiré son origine de la nécessité, ainsi que le prétendent quelques auteurs; car, en admettant cette hypothèse, on ferait de ce grand art une pure industrie, on lui ravirait ses plus belles prérogatives, son essence divine, en un mot, sa poésie. Si elle n'était qu'industrielle, elle serait simple et sans ornements : car c'est l'imagination, le génie et l'inspiration de l'artiste qui donnent naissance aux formes nobles et pures.

Ce n'est point non plus la cabane, comme le prétendent d'autres auteurs, qui a donné naissance à l'Architecture. « Il est faux, dit Gœthe, que la cabane soit la première-née des constructions des hommes. Deux perches en croix devant, deux autres derrière, au-dessus d'elles et en travers une cinquième en guise de faîtage, ainsi que cela se voit encore journellement dans les huttes des champs et des vignobles, voilà ce qui a été et ce qui sera toujours une invention beaucoup plus primitive, et dont on ne saurait déduire le moindre principe pour construire seulement un trou à porcs[1] ».

1. Gœthe, *Memoire sur l'Architecture allemande*, XLIX[e] vol. de ses Œuvres, p. 344. In-8°. Stuttgard, 1831.

CHAPITRE V.

DES NOMBRES EN GÉNÉRAL[1].

Lorsque l'architecte a conçu dans son esprit le monument qu'il veut exécuter, il en combine les parties de telle sorte que l'ensemble général offre ce qu'on appelle l'harmonie. L'harmonie n'est autre chose que le concours et l'alliance des détails, disposés de manière à atteindre le but proposé.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que les premiers monuments exécutés par les hommes étaient des temples, construits en imitation de la demeure de Dieu, c'est-à-dire du monde. L'harmonie qui existe dans la nature frappa les hommes, et, pour s'en rendre compte et l'exprimer, on se servit des nombres; la synthèse mathématique, qui est la combinaison des catégories de la quantité et de la qualité, se forma. L'emploi des nombres, de certains nombres surtout, dans tous les monuments connus, est trop frappant pour faire croire que le hasard seul en est l'auteur; ici l'histoire vient encore à notre aide. Tous les peuples de l'antiquité ont fait un usage symbolique des nombres et des formes, et du nombre et de la mesure en général. Tous les peuples de l'antiquité ont eu un système numérique intimement lié à la religion et à son culte. Ce fait résulte de l'idée qu'on se faisait du monde et d'après laquelle la matière est inséparable de l'esprit, dont elle n'est que l'image et la révélation. La matière a nécessairement la forme et la dimension, le monde est donc une somme de dimensions, or le nombre lui convient, et

1. *Encyclopédie mathématique*, etc., par A. S. de Montferrier, t. I, p. 104 et suiv.; t. IV, p. 110 et suiv. — *Réflexions sur les principes fondamentaux de la théorie des nombres*, par M. Poinsot. — *Compte rendu des séances de l'Académie des sciences*, t. XI, Janvier-Juin 1841, p. 801 à 812.

chaque chose a son nombre ainsi que sa forme et sa dimension. Le nombre consiste en ce qu'il n'est point arbitraire ; il existe par des lois déterminées, auxquelles nul ne peut se soustraire. C'est pour cette raison qu'on n'a pas découvert encore un seul peuple ayant un autre système numérique que celui des décades. Le nombre est l'expression la plus pure et la plus exacte de toute proportion ; il réunit en lui l'impression et l'analogie morales et matérielles de la cause et de son effet ; et pour cette raison on peut opposer l'empire des nombres à celui des choses, car les choses ne sont la révélation de l'esprit et de Dieu que par l'ordre, la justice, la proportion, trois qualités qui sont inhérentes au domaine des nombres, qui forment son caractère, son essence propre, distinctive et précise.

Les nombres surtout qui constituent le fondement de la charpente du monde devaient être regardés comme sacrés, étant l'expression de l'ordre et de l'intelligence, de la divinité même. Mais si on se représentait les choses matérielles comme une enveloppe de l'immatériel, de l'invisible, si on se les figurait comme des symboles, alors les nombres, à plus forte raison, pouvaient-ils être considérés comme cette expression même de la divinité, parce qu'ils sont, jusqu'à un certain point, la manifestation la plus immédiate des lois divines aperçues dans le monde, et qu'en outre ils conduisent à la contemplation des choses métaphysiques. Il s'ensuit que les nombres se prêtèrent facilement à devenir des symboles, des figures des idées simples, et que toute la doctrine des rapports moraux et de leur liaison inséparable avec le monde matériel, c'est-à-dire la philosophie, pouvait par conséquent être exposée et représentée par un système numérique. C'est aussi ce qui eut lieu pour tous les anciens systèmes de philosophie. Nous voyons dans l'Inde la doctrine de San-Khyâ de Kapila ; le nom même de San-Khyâ signifie additionner. L'ancien livre chinois Yking, dont l'auteur est Fohi, qui vivait, dit-on, trois mille ans avant l'ère vulgaire, signifie l'unité. Les Chaldéens avaient leur système numérique appliqué à la philosophie, qui était intimement liée à l'astronomie et à l'astrologie fondues avec la théologie. Les Égyptiens étaient versés dans l'arithmétique ; leurs livres sont perdus, mais on commence à lire leur doctrine chiffrée dans les monuments. En Grèce, même longtemps avant Pythagore, il existait un système de nombre théologique transmis par les oracles.

Si le savoir était le domaine privé et exclusif des prêtres dans l'antiquité, à plus forte raison la science de la philosophie et de la théo-

logie, la science des nombres et des mesures devait-elle être leur prérogative, surtout dans les religions primitives, dans lesquelles les lois qui régissent la nature ainsi que le monde entier sont considérées comme inséparables du nombre et de la mesure et où elles passaient pour être Dieu lui-même. Il en fut ainsi chez les Égyptiens : leur divinité Har-Hat, le grand Hermès-Trismégiste, est une divinité toute sacerdotale ; considérée comme unité, elle représente même la caste des prêtres. Le grand Hermès avait trois formes : 1° Pahitnoufi (celui dont le cœur est bon) ; 2° Arihosnofri ou Arihosnoufi (celui qui produit les chants harmonieux) ; 3° Meuï (la pensée ou la raison). Hermès est l'inventeur des nombres et des mesures, ainsi que de l'écriture.

I. — DU NOMBRE TROIS ET DU TRIANGLE.

Le nombre un, l'unité, est le principe des nombres ; mais l'unité n'existe que par sa connexité avec les autres nombres

Tous les systèmes religieux orientaux commencent avec un être primitif, qui créa non-seulement le monde, mais qui engendra encore les autres divinités. Cet être, chez les Indiens, est Brahma ; chez les Perses, Zerouana-Akarané ; chez les Égyptiens, Amon, l'être suprême et primordial étant son propre père.

Quoique cette abstraction n'ait point encore une existence réelle, elle a cependant un côté positif, qui la rend susceptible d'une existence définie ; c'est ce que les anciens nommaient πόθος, ce qui signifie le désir ou l'action de la volonté de sortir de l'abstrait, afin d'entrer dans le réel ou dans l'action d'être. Cette qualité positive du grand *tout* abstrait est l'unité abstraite τὸ ἕν, qui n'étant telle que par elle-même, c'est-à-dire d'une manière abstraite et non d'une façon définie, a été, pour cette raison, nommée par les anciens simplement le *nombre*.

Dans les systèmes panthéistiques où la divinité est confondue comme unité dans le *tout*, elle porte aussi le nom d'unité. Avec l'idée du nombre existe naturellement aussi celle du nombre isolé et séparé. Car le nombre en lui-même n'existe que par la suite des différents nombres. Le nombre un, ou l'unité τὸ ἕν, le nombre en lui, devient nécessairement l'unité ἡ μονάς, le *nombre un*.

L'unité, en tant que nombre primordial véritable, peut être regardée comme principe et source de toute la série des nombres, et elle peut

être confondue avec le nombre en lui-même. L'unité est employée de préférence cependant pour désigner la *divinité*, comme unité qui réunit et embrasse tout en elle [1].

L'unité n'est ce qu'elle est que par le nombre deux, sans lequel elle reste identique avec le *tout*, identique avec le nombre en lui-même. La nature du nombre deux dans son rapport avec l'unité exprime la division, la différence ; ce nombre devient le signe naturel de l'opposition, et, comme toute dissidence, toute scission porte l'empreinte de l'imperfection et de ce qui est inachevé, il est même le représentant de la ruine et de l'anéantissement. Dans la réalité, le nombre deux indique la matière comme unité en opposition de l'esprit et de Dieu, comme l'élément femelle opposé à l'élément mâle, comme le royaume des ombres et des morts en opposition au séjour des vivants. Le nombre deux représente encore la nuit, le contraire du jour ; l'humidité et son représentant la lune ; le contraire du feu et de la chaleur, le soleil ; il représente encore ce qui est périssable, le contraire de ce qui est éternel. Dans l'imagination, le nombre deux représente le contraire de ce qui est juste et bon : il désigne le faux et le mauvais. Comme le nombre deux est le premier nombre pair, on le considère comme racine, comme source, comme représentant de tout ce qui est droit et direct.

L'inscription de l'empereur Yu, de l'année 2200 avant l'ère vulgaire, est fort remarquable ; elle contient des boules blanches et des boules noires. Les blanches représentent les nombres pairs : 2, 4, 6, 8, et les noires les nombres impairs : 1, 3, 5, 7, 9. Le nombre pair figure tout ce qui est incomplet : le froid, la nuit, la lune, l'eau, la terre, la femelle, la maladie, le malheur. Le nombre impair, au contraire, désigne le parfait, le soleil, le feu, le ciel, la chaleur, le jour, le mâle.

La différence pure qu'établit la nature du nombre deux n'existe plus lorsqu'on y ajoute une troisième unité pour l'opérer. L'anéantissement de la division ou différence pure opérée par une troisième unité redevient toutefois par lui-même une unité. Mais elle n'est plus la même, elle n'est plus l'unité vague, indéterminée, dans laquelle il n'y a pas eu d'intervention ; elle n'est plus l'unité identique avec le nombre lui-même, et duquel sont sortis le nombre deux et l'opposition ; mais elle devient l'unité dans laquelle il y a eu une interven-

1. Voyez Jean Laurentius Lydus, *De Mensibus*. Cet auteur vivait au VI[e] siècle de l'ère vulgaire.

tion, qui a absorbé en elle et anéanti en même temps l'unité véritable, définie et parfaite. C'est cette unité que représente le nombre *trois*. Pour cette raison, on la nommait tout uniment *un*. Elle devint la première unité [1], et représente en général l'action d'être, ce qui existe, ce qui est par soi-même, et ce qui est parfait. Car la perfection demande avant tout l'intégrité, elle demande à être un tout complet et limité en lui-même. Dans la réalité, l'unité est le grand tout du monde qui contient les trois parties du ciel, de la terre et de la mer; du monde supérieur, moyen et inférieur. Le temps se meut, comme toutes choses, dans le passé, le présent et l'avenir. Tout ensemble réel dans l'espace et dans le temps a son commencement, son milieu et sa fin. De sorte que la triplicité divisible de toutes choses était une question décidée chez les anciens, elle était même devenue un proverbe [2]. Dans l'esprit, le nombre trois est celui dans lequel la conception poursuit sa course, c'est pour cette raison que tout ensemble, toute perfection le possède au plus haut degré. Mais comme l'idée la plus noble, la plus élevée et la plus large est l'idée de la divinité, qu'elle est l'idée primordiale, que de plus, toutes choses, tant dans la réalité que dans l'esprit, dérivent de l'Être suprême, et qu'à lui appartient exclusivement toute existence réelle et parfaite, le nombre trois est devenu le véritable nombre céleste, saint et sacré, le signe de l'Être divin, celui de sa nature. Il s'ensuit que tout ce qui est une image, une représentation, un reflet quelconque de la divinité, ou tout ce qui a un rapport direct avec elle, a l'empreinte du nombre trois, dans lequel s'accomplit en général tout ce qui est sacré ou divin.

Le triangle, parmi les surfaces, est la forme qui correspond au nombre trois : il a la même signification. Si le nombre trois est le premier entre tous les nombres, de même aussi le triangle est-il le premier entre toutes les formes ; car le point et la ligne ne sont que des choses imparfaites : il faut, dans l'étendue, les trois dimensions pour qu'un objet soit complet. Le triangle, quoique composé de trois lignes et de trois angles, forme cependant un tout complet et indivisible. Tous les autres polygones ne peuvent être divisés qu'en triangles et composés que de triangles. Ces derniers sont donc les types primitifs

1. Jamblique, *Vita Pyth.*, 1, 28. — Justin, Mart., p. 379. — Joh. Laur. Lyd., *De Mensibus*, 2, 7 ; id., 4, 44. — Psellus, 1, p. 2.
2. Maximus Tyr., *Diss.* XXIV.

qui servent à la construction des autres surfaces, et c'est pour cette raison encore que la figure du triangle est le symbole de l'existence de la divinité, ainsi que celui de sa puissance productrice.

Dans les anciennes religions, nous voyons partout la trinité, le dieu en trois personnes. Chez les Indiens, Brahma, Vischnou, Schiwa, le créateur, le conservateur et le destructeur; chez les Bouddhistes, Bouddha, Dharmas et Sangghas, comme compris dans la révélation, la parole révélée elle-même, la foule des croyants qui suit cette parole. Chez les Chinois, dans le livre de l'Unité, dans le Y-king, la raison, l'unité crée le nombre deux, qui produit le nombre trois; ce dernier a créé toutes choses [1]. Chez les Chaldéens, les Babyloniens et les Phéniciens, la dualité en deux natures, Thaute et Apasson, crée la trinité Anos, Illinos et Aos [2]. Selon Sanchoniaton, chez les Phéniciens, le Chaos engendre le premier être; sa trinité, Ulomus, Olusoros et Elun, est la lumière, le feu et la flamme [3]. Chez les Égyptiens, Amon est l'être primordial; la triade est formée d'Amon, le mâle et le père, de Mouth, la femelle et la mère, et de Khons, le fils enfant [4]. Chez les Perses, entre Ormouzd et Ahriman, émanés de Zérouana Akarané, nous voyons un être intermédiaire, nommé Mithras par Plutarque. C'est ce que prétend Zoroastre, ajoute-t-il, qui vivait cinq mille ans avant la guerre de Troie [5]. La théogonie des Grecs est en partie composée d'éléments orientaux. La religion de l'île de Samothrace nomme comme trinité Axieros, Axiokersa et Axiokersos, qui a tout produit [6]. La théogonie des Grecs primitifs est très-simple et en même temps très-savante. Zeus est l'unité; Dioné est son épouse : l'enfant est le *monde produit*. La théologie des Pélasges s'était réfugiée et conservée dans la religion de Samothrace. Elle enseignait les trois hypostases de Dieu. Dans la religion olympique de l'âge héroïque ou féodal, on voit la trinité de Zeus, Pluton et Poseidon, le ciel, la terre et la mer. Chez les Orphiques [7], il y avait Zeus; comme renfermant le commencement, le milieu et la fin, il était nommé τέλειος. La triade étrusque adoptée par les Italiques était Jupiter, Junon, Minerve.

1. Stuhr, Die chinesische Reichsreligion, p. 6 et suiv.
2. Görres, Mythengeschichte, vol. I, p. 309, 311.
3. Görres, *ibid.*, vol. II, p. 451, 452.
4. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, p. 156.
5. Plutarque, *De Is. et Osir.*, cap. XLVI.
6. Schelling, Die Gottheiten von Samothrace, 1815, p. 39, 116, note 117.
7. Platon, *Lois*, l. IV.

II. — DU NOMBRE QUATRE ET DU CUBE.

Le nombre quatre, considéré dans son rapport avec le nombre trois, semble en être sorti immédiatement; il semblerait même qu'il a été déterminé par le nombre trois. Mais si ce dernier, pris comme l'unité fondamentale et réelle, indique l'Être suprême et tout parfait, il faut que le nombre quatre représente ce qui en est émané et ce qui est sous sa dépendance. Nous avons vu que le nombre trois est l'apanage de l'action divine qui crée, qui produit; le nombre quatre est le signe de ce qui est créé. En un mot, si le nombre trois est le nombre de Dieu, le nombre quatre est celui de la *nature*, la somme de tout ce qui est créé, du monde entier.

L'univers, en effet, porte en lui le nombre quatre dans ses deux formes les plus générales, dans le temps et l'espace. Il y a quatre éléments, quatre points cardinaux, et, ainsi que l'étendue immense, chaque espace se meut dans le nombre quatre, parce qu'il faut ce nombre à chaque corps pour son étendue. Le nombre quatre est par conséquent le nombre de la corporéité. Il est encore celui de la division du temps, en tant que la période première du jour et de la nuit contient en elle les autres subdivisions du matin, du midi, du soir et de la nuit. L'année aussi a quatre saisons : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Les quatre éléments, les quatre points cardinaux, les quatre divisions du temps forment la base de l'ordre et de la régularité de l'univers. La forme carrée, exprimant cette régularité, était devenue la plus belle de toutes. Les anciens l'appelaient κόσμος, c'est-à-dire le type accompli et la somme de toute beauté. Le nombre quatre est celui de la révélation divine, et, en dernier lieu, Dieu, dit-on, s'est servi de quatre évangélistes, dont les symboles, du lion, de l'aigle, du taureau et de l'ange, représentent la puissance, la rapidité, la sagesse et la beauté. Le polyèdre ou corps solide qui correspond au nombre quatre est le cube, terminé de tous côtés par des faces carrées qui ont quatre lignes comme périmètre et quatre angles. Le lieu très-saint du temple de Salomon, à Jérusalem, était un carré de vingt coudées. La hauteur était également de vingt coudées. Il formait un cube.

Chez les Indiens, le Upnekhat établit la reproduction de quatre manières. Les figures de la trinité, Brahma surtout, ont quatre têtes, quatre bras, quatre jambes. Ce peuple se figurait le monde sous la

forme d'un carré. Le Ramayana fait supporter le monde par quatre êtres placés aux quatre points cardinaux : à l'est, Indra ; au sud, Yama ; à l'ouest, Varana ; au nord, Kouvero. Nous citerons encore ici le carré mystique, le signe de Saturne, le signe des planètes, généralement répandu dans l'Inde et qu'on regarde comme un talisman ou qu'on porte comme amulette. Le plus simple de ces carrés se compose de neuf nombres primitifs, placés sur trois rangs et disposés de telle sorte que le produit de chacun, même des diagonales, forme le nombre quinze :

6	7	2
1	5	9
8	3	4

Le nombre cinq est nécessairement au centre. Il est regardé comme l'âme du monde. Les pythagoriciens l'appellent νοῦς.

Dans le système religieux des Égyptiens nous retrouvons encore le nombre quatre. Après Amon, composé de la trinité d'Amon, de Mouth et de Khons, suivent quatre couples de divinités qui ne sont autres que la personnification des principes par lesquels le monde commence à exister, ce sont : le feu et l'eau, le ciel et la terre, le soleil et la lune, le jour et la nuit[1]. Le nombre quatre, admis pour la disposition régulière du monde, semble paraître surtout dans le sistre. C'était un instrument circulaire au sommet, auquel étaient adaptés *quatre* petits bâtons qu'on mettait en mouvement : car la partie du monde, dit Plutarque[2], qui commence et qui finit, est embrassée par le disque de la lune. Dans ce disque tout est mis en mouvement et changé par les quatre éléments : le feu, la terre, l'eau et l'air. On battait la mesure sur le sistre, pendant la musique sacrée, pour indiquer la mesure, c'est-à-dire les lois, l'ordre de la nature. Cette musique rappelle encore la quadruple harmonie indienne du monde. Le nombre quatre a servi de base à la division politique, en classes, chez les Égyptiens. Thoth, le Mercure égyptien[3], dont la

1. Görres, Mythengeschichte, IIe vol., p. 369. — 2. *De Osiride et Iside*, cap. LXIII.
3. Champollion, *Lettres*, etc., p. 150.

trinité forme l'intelligence personnifiée, qui est l'auteur des règles et des lois par lesquelles le monde a reçu son ordre, sa régularité, contient aussi l'idée de la révélation. Il est le dieu moral, il est non-seulement l'inventeur de toutes les sciences, mais encore de la parole et de l'écriture, qui sont les instruments les plus immédiats d'une révélation divine. Hermès est le logos dans ses deux principales significations, la raison et la parole. Il coïncide avec le Bouddha indien. Artémidore d'Éphèse le nomme tout uniment τετράγωνος[1]. Ses insignes sont, comme ceux de Bouddha, le nombre quatre et le carré. Les plus anciennes statues de Mercure ne sont que des polyèdres carrés, dont la hauteur augmenta dans la suite et qui furent surmontés d'un buste. Les Grecs les appelaient des Hermès. Les livres écrits de la révélation des Égyptiens, les livres d'Hermès, qui contenaient la volonté des dieux, étaient divisés, comme ceux des Indiens, en quatre parties[2].

Chez les Pythagoriciens, le τετρακτὺς, *quaternio*, quatre, était non seulement regardé comme l'unité, le nombre primordial de toutes choses, mais plus particulièrement comme l'expression du κόσμος, *modus* et *ratio*, la mesure, la quantité et l'ordre, la disposition, en un mot, le monde ordonné par le nombre et la dimension, le type et la somme de l'ordre, de ce qui est réglé par des lois. En dernier lieu enfin, nous rappellerons que tous les paradis, la première création de Dieu, la plus immédiate, sont carrés; ils contiennent encore *quatre* grands fleuves.

L'antiquité grecque donnait aussi une signification spéciale au nombre quatre. Xuthos, gendre de l'Athénien pélasgique Erechthée, établit la tétrapole athénienne d'Oinoe, de Marathon, de Probalinthos et de Trikorythos. Les Doriens habitaient une tétrapole décrite par Strabon : c'était Erineos, Boïon, Pindos et Kytinion.

III. — DU NOMBRE CINQ.

Le nombre cinq est la moitié de la décade ou dizaine, nombre composé de dix. Il en forme le milieu, le centre, et le divise en deux moitiés égales. En lui est contenu le nombre pair deux et le nombre

1. *Oneirocriticon, ou Traité des Songes*, 2, 37. Artémidore vivait au IIe siècle de l'ère vulgaire.
2. Clement d'Alexandrie. *Stromates*, 6, 4, p. 757.

impair trois, qu'il réunit pour en faire un ensemble. Le nombre cinq considéré dans son rapport avec la dizaine apparaît comme le demi-nombre fracturé de cette dernière, il représente la perfection à moitié, au degré inférieur. Comme centre de la première décade, le nombre cinq représente aussi le centre de ce que la dizaine symbolise, c'est-à-dire l'univers, et en tant que la vie d'une chose sort de son centre, de son milieu, le nombre cinq est la source de vie ou l'âme du monde. Comme nombre impair, le nombre cinq se rapporte avec ce que nous avons dit du nombre trois. Nous avons déjà parlé du carré mystique des Indiens divisé en neuf carrés, et dont le centre contenait le nombre cinq. Les Indiens admettent cinq éléments comme puissances organiques de l'univers. Les Chinois aussi font un emploi du nombre cinq.

Parmi les nombres, disent-ils, trois répondent au ciel, deux à la terre, qui, pris ensemble, produisent cinq, et ce nombre prend le milieu, se place au centre, et tout autour se trouvent les huit autres, chacun à sa place, et dans le cercle des trigrammes. L'opinion des Orientaux sur les facultés organiques de l'univers, l'âme du monde, qui donne la vie, était intimement liée au nombre cinq dont se formaient les planètes. Chez les Perses, ces astres s'appelaient, après la lune et le soleil, Taschter, Mithra, Satévis, Venant, Haftorang [1]. Chez les Égyptiens aussi le nombre cinq était vénéré particulièrement.

Mercure, dit Plutarque, ayant joué aux dés avec la Lune, lui gagna la soixante-dixième partie de chaque jour; de là se formèrent cinq jours, qui furent joints aux trois cent soixante et qui s'appellent encore aujourd'hui jours complémentaires chez les Égyptiens. C'est pendant ces jours qu'on célèbre la naissance des dieux [2].

Le nombre cinq, comme symbole de l'âme du monde, s'appelait νοῦς. Comme représentant la demi-perfection ou l'avant-degré de la perfection divine (la dizaine), il fut même nommé demi-dieu [3].

IV. — DU NOMBRE SEPT.

Le nombre sept est composé de trois et de quatre et se rapporte à ce que nous avons dit de ces deux nombres. Trois est l'expression de

1. J. G. Rhode, Die heilige Sage, ꝛc. der Baktrer, Meder und Perser, p. 255. 1820.
2. *De Iside*, etc., c. XII.
3. Anonymus apud Meursium Den. Pythag., VII, p. 69.

Dieu : quatre, celle du monde ; le nombre sept représente donc l'*alliance de Dieu avec le monde*. Mais, comme les idées de Dieu et du monde forment l'opposition la plus générale, le nombre sept signifie encore l'alliance de Dieu avec le monde, ou son rapport direct avec Dieu, l'alliance, l'union, l'accord, l'*harmonie* enfin ; c'est encore pour cela que le nombre sept est devenu le nombre religieux, sacré et sacerdotal, introduit en même temps dans le culte. Le nombre qui exprime l'alliance de Dieu est le symbole du *salut*, du *bien-être*, de la *bénédiction*. Il est, par conséquent, encore le nombre, le représentant de la *paix*. Dans la flûte à sept tuyaux et qui est l'attribut du dieu Pan, la personnification du *grand tout*, il représente la plus parfaite harmonie.

Les sept tuyaux de cette flûte, dont l'un est toujours plus long que l'autre, pour produire la différence des sons, répondent aux sept planètes qui se meuvent à diverses distances l'une de l'autre ; les plus courtes répondent à la Lune, les plus longues à Saturne. Le même souffle du ciel enflammé passe à travers les sept globes, et produit l'accord des sept sphères concentriques[1]. Cette idée est aussi le principe des hymnes des prêtres égyptiens sur Hermès, auteur et promoteur de toute espèce d'ordre. Ces hymnes, sans paroles, se composaient de sept sons différents, formaient un ensemble harmonieux, et devaient représenter les sept puissances primordiales de l'univers, les sept sons de l'harmonie universelle[2]. Dans la théologie égyptienne, ces sept puissances venaient à la suite de la trinité suprême ; et de Pan, l'Amon générateur, qui unissait tous les dieux, et qui était le huitième. Le peuple égyptien était divisé en sept classes[3] ; et ici encore nous devons rappeler la lyre à sept cordes d'Apollon. Selon la mythologie grecque, la lyre a été inventée par Hermès, ensuite elle est passée à Apollon. Pythagore, a fait de la lyre le symbole de son κόσμος, et il fut ravi de joie lorsqu'il découvrit l'harmonie de ses sphères. Les sept cordes de la lyre représentent, sans en douter, le nombre de planètes, dont la course cadencée ou la danse dans la voûte du ciel figure l'harmonie de l'univers[4]. Chez les Hébreux le sabbat, qui est le septième jour, la circoncision qui se fait un nombre égal de

1. Creuzer, Symbolik, t. III, p. 245, 248.

2. Demetrius Phalerius, *de Elocut.*, 8, 7, apud Meursium Den. Pyth., c. IX, p. 91. — Eusebius, *Præp.* II, 6, fragment d'un hymne dans lequel Hermès parle lui-même.

3. Hérodote, l. II, ch. CLXIV.

4. Baur, Symbolik und Mythologie, etc., vol. II, part. I, p. 314, 315

jours après la naissance, les trois grandes fêtes, celles de Pâques, des moissons et des tabernacles, qui duraient chacune sept jours, et dont les sacrifices consistaient en sept agneaux; l'offrande de Balaam apportée sur sept autels, et consistant en sept taureaux et en sept béliers; toutes ces choses prouvent que ce peuple regardait le nombre sept comme celui de la propitiation, comme celui de la réconciliation.

V. — DU NOMBRE DIX.

Le nombre dix termine la série des nombres primitifs et fondamentaux. Comme le système numérique consiste en décades, et que la première sert de type aux autres, qui se répètent à l'infini, l'essence du nombre s'est développée complétement dans la première décade, et sa signification a complété sa course. Le nombre dix, qui contient et qui réunit toutes les unités en lui, est, par conséquent, le symbole de l'*accomplissement de la perfection même.*

Comme le nombre dix n'est pas, ainsi que les nombres trois et quatre, le représentant des deux idées fondamentales de toute religion et de toute réflexion humaine; comme le nombre dix, disons-nous, ne peut servir de symbole, qu'il indique plutôt une qualité particulière et déterminée, qui convient à l'une ou à l'autre chose, à l'accomplissement ou à la perfection, son usage n'est naturellement pas aussi fréquent que l'emploi des autres nombres. Les exemples ne manquent cependant pas. Nous n'en citerons que quelques-uns : chez les Étrusques, l'époque du monde se divisait en dix périodes; un oracle divin fixa une durée de dix siècles à l'état d'Étrurie. Les habitants du Thibet admettent dix régions du monde. En Égypte, Osiris poursuit sa course accompagné de neuf vierges qui s'occupaient de musique (l'harmonie) et de danse. En Grèce, Apollon Musagète dirige les neuf Muses. Chez les Romains nous voyons les centurions, les décemvirs et les décurions. Chez les Hébreux, les dix commandements de la loi de Moïse.

VI. — DU NOMBRE DOUZE.

Le nombre douze est en dehors de la décade : il n'est donc pas un nombre primitif, mais complexe ou composé. Sa signification, par conséquent, ne peut pas être développée par la position de ce nombre

dans la dizaine. Sa signification est dérivée, et nécessairement dérivée des nombres qui le forment. Ces nombres sont ceux qui, additionnés ensemble, produisent le nombre sept. C'est le nombre trois et le nombre quatre, qui, dans le nombre sept, ne font que s'unir, s'associer. Mais dans le nombre douze, le nombre trois et le nombre quatre se réunissent de façon que le quatre domine, et qu'il embrasse le trois. Le nombre douze est par conséquent, un quatre, mais qui, par l'admission du trois, reçoit en lui une qualité précise. Le nombre douze ne désigne pas, comme le nombre sept, l'alliance et le rapprochement de Dieu et de la terre, mais une communauté dans laquelle Dieu forme le centre, une communauté dans laquelle il se révèle un ensemble qui se meut d'après une ordonnance divine.

Nous ne citerons ici que l'emploi du nombre douze sans entrer dans les détails de sa signification, que nos lecteurs, d'ailleurs, saisiront au premier coup d'œil. Les douze planètes du ciel dans une antiquité reculée, les douze mois, les douze heures, les douze signes du zodiaque, les douze grandes divinités chez presque tous les peuples, les douze tribus hébraïques, les anciens douze nomes et les douze palais composant le labyrinthe d'Égypte, les douze tables des constellations pour les heures de chaque mois de l'année, au tombeau de Rhamsès Méiamoun à Thèbes, les douze tribus d'habitants primitifs des environs de Delphes, les douze villes confédérées des Ioniens sur la côte de la Carie, les douze travaux d'Hercules, les douze prophètes, la loi des douze tables à Rome, les douze apôtres, les douze compagnons de Charlemagne, les douze pairs de France, etc. [1]

1. Voyez aussi sur les nombres le chapitre premier de la *Théologie cosmogonique*.

LIVRE PREMIER

ANTIQUITÉ

ÉGYPTE

BIBLIOGRAPHIE.

BELON, P. — Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étranges, rédigées en trois livres. Paris, 1553, 1554, 1555 et 1558.

ALPINI, P. — Observations et notices dans ses divers ouvrages.

RADZIWIL, N.-Ch. — Voyage à Jérusalem, en polonais, traduit en latin par T. Tretter, sous le titre de Jerosolymitana peregrinatio illlust. Pr. N. Chr. Radzivil. Brunsberg, 1601. In-fol. 2e édition, Anvers, 1614. In-fol. avec figures.

SANDYS, G. — Relation d'un voyage commencé en 1610, contenant la description de l'Empire Turc, de l'Égypte, de la Terre-Sainte, des parties écartées de l'Italie et des îles adjacentes. Londres, 1615. In-fol., avec figures. 7e édition, 1673, en anglais.

SAVARY DE BRÈVES, F. — Relation de Voyages. Paris, 1628. In-4.

LAMBERT, César. — Voyage d'Égypte, dans les relations curieuses de Madagascar et du Brésil par Morizot. Paris, 1631.

VALLE, Pierre della. — Viaggi descritti in lettere familiari al suo amico Mario Schipano, divisi in tre parti, cioè la Turchia, la Persia e l'India. Roma 1650 à 1653. 3 vol. in-4. — Traduits en français : Voyages de Pietro della Valle, gentilhomme romain, dans la Turquie, l'Égypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales et autres lieux. Paris, 1661 à 1663. 4 vol. in-4.

GREAVES, Jean. — Pyramidographia, or Description of the Pyramids, etc. London, 1646. In-8. Réimprimé dans le second volume du Recueil des voyages de Churchill, et en français dans la Relation des divers voyages par Melchisédec Thevenot. Tome Ier. Paris, 1663.

THEVENOT, J. de. — Voyage au Levant, contenant diverses particularités de l'Archipel, Constantinople, Terre-Sainte, Égypte, des Pyramides, Momies, etc. Paris, 1664. Paris, 1665. In-4. Amsterdam, 1727. 5 vol. in-8.

MONCONYS, Balthasar. — Voyages, etc. Lyon, 1665. 3 vol. in-4, avec figures. Paris, 1667. 2 vol. in-4. Paris, 1695. 5 vol. in-12. Traduit en allemand par Chr. Juncker. Leipzig, 1697. In-4, avec figures.

BRUYN, Corneille Le. — Voyage au Levant et dans les principales parties de l'Asie Mineure, etc., en hollandais. Delft, 1698. In-fol. Et en français, Delft, 1700. In-fol. Autre édition française, Paris, 1704. In-fol.

VANSLEB, J.-M. — Nouvelle relation, en forme de Journal, d'un voyage fait en Egypte. Paris, 1677. In-12.

LUCAS, Paul. — Voyage au Levant. Paris, 1704. 2 vol. in-12.

— Voyage dans la Turquie, l'Asie, Sourie, Palestine, Haute et Basse Égypte. Paris, 1719. 3 vol. in-12, avec cartes et figures.

NORDEN, F. L. — Drawings of Ruins at Thebes. London, 1741. 1 vol. in-4.

— Voyage d'Égypte et de Nubie. Copenhague, 1752, 1755. 2 vol. in-fol. Traduit en anglais par Templemann. Londres, 1757. 2 vol. in-fol. Dans cet ouvrage se trouvent ses observations sur la Pyramidographie de Greaves.

SCHAW, Th. — Voyages, ou Observations relatives à plusieurs parties de la Barbarie et du Levant. La Haye, 1743. 2 vol. in-4.

POCOCKE, R. — A Description of the East and of some other countries. London, 1743, 1745. 2 vol. in-fol.

FOURMONT, C.-L. — Description historique et géographique des plaines d'Héliopolis et de Memphis. Paris, 1755. In 12, avec cartes et figures.

PAUW, Corneille de. — Recherches sur les Égyptiens et les Chinois. Berlin, 1774. 2 vol. in-8.

NIEBUHR, Carsten. — Voyage en Arabie et d'autres pays circonvoisins. Copenhague, 1774, 1778. 2 vol. in-4.

PAUCTON, A.-J.-P. — Théorie des lois de la Nature, ou la Science des causes et des effets. Terminée par une dissertation sur les pyramides d'Égypte. Paris, 1781. In-8.

ROSSO, Gius. del. — Ricerche sull' Architettura egiziana. Siena, 1800. In-8. Traduit en allemand par Valentini. Giessen, 1801. In-8.

DENON, Vivant. — Voyage dans la Basse et la Haute Égypte pendant les campagnes du général Bonaparte. Paris, 1802. 1 vol. in-fol.

QUATREMÈRE DE QUINCY, A.-C. — De l'Architecture égyptienne, considérée dans son origine, ses principes et son goût. Paris, 1803. In-4.

HAMILTON, W. — Remarks on several parts of Turkey. Part I, Ægyptiaca, or some account of the ancient and modern state of Egypt as obtained in the years 1801 and 1802. With drawings by Ch. Hayes. London, 1809. In-4, avec atlas in-fol.

DESCRIPTION de l'Égypte publiée par ordre de l'empereur. Paris, 1809 et 1810. In-fol.

CHAMPOLLION, J.-F. — L'Égypte sous les Pharaons. Paris, 1814. 2 vol. in-8.

LEGH, Th. — Narrative of a Journey in Egypt and the country beyond the cataracts. London, 1816. 1 vol. in-4. (Jusqu'à Ibrim.)

BURCKHARDT, J. L. — Travels in Nubia and Egypt. London, 1819. 1 vol. in-4. Traduit en allemand. Vienne, 1823.

PRICHARD, J. G. — An analysis of the Egyptian Mythology. London, 1820. 1 vol. in-8.

WADDINGTON, G., and HANBURY, B. — Journal of a visit to some parts of Ethiopia with maps and other engravings. London, 1822. 1 vol. in-4.

BELZONI, G. B. — Narrative of the operations and recent discoveries within the pyramids, temples, tombs and excavations in Egypt and Nubia, and of a journey to the coast of the Red Sea, in search of the ancient Berenice, and another to the oasis of Jupiter Ammon. London, 1821. In-4, avec atlas in-fol.

GAU, J.-C. — Antiquités de la Nubie, ou monuments inédits des bords du Nil. Paris, 1822. In-fol.

BIOT, J.-B. — Recherches sur plusieurs points de l'Astronomie égyptienne, appliquées aux monuments astronomiques trouvés en Égypte. Paris, 1823. 1 vol. in-8.

CAILLIAUD, F. — Voyage à Méroé, au fleuve blanc, au delà de Fâzoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Syouah et dans cinq autres oasis. Paris, 1823. 2 vol. in–fol.

PARKE, H., and SCOLES, J. J. — Map of Nubia comprising the country between the first and second cataracts of the Nile. From a survey made by H. P. and J. J. S. London, 1824. In-fol.

Minutoli, H. von. — Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der libyschen Wüste und nach Ober-Aegypten in den Jahren 1820 und 1821 von H. v. Minutoli, nach den Tagebuchern desselben, herausgegeben von E. H. Tölken. Berlin 1824. In-4, avec atlas in-fol. — Supplément, Berlin, 1827.

Lilienstern, R. von. — Geographische Darstellungen zur ältesten Geschichte und Geographie von Aethiopien und Aegypten, ꝛc. Berlin. 1827. In-8.

LENORMANT, Ch. — Esquisse de la Basse Nubie, publiée dans la *Revue Française* de novembre 1829.

WILKINSON, J. G. — Topographical survey of Thebes, Thaba or Diospolis magna. London, 1830. Atlas de 6 feuilles in-fol.

Prokesch, A. von. — Erinnerungen aus Aegypten und Kleinasien. Wien, 1829-1831. 3 vol. in-8.

ROSELLINI, Ipp. — I Monumenti dell' Egitto e della Nubia illustrati. Pisa, 1832 à 1844. 8 vol. in-fol. 4 vol. in-8.

CHAMPOLLION le Jeune. — Lettres écrites d'Égypte et de Nubie, en 1828 et 1829. Paris, 1833. 1 vol. in-8.

St. JOHN — Researches in Egypt. London, 1834. 3 vol. in-8.

Ehrenberg, C. G. — Ueber den Cynocephalus und den Sphinx. Berlin, 1834. In-8.

WILKINSON, J. G. — Topography of Thebes and general view of Egypt. Being a short account of the principal objects worthy of notice in the valley of the Nile to the second cataract and Wadee Samneh, with the Fyoom, Oases and eastern desert, from Sooez to Berenice, with remarks on the manners and customs of the ancient Egyptians and the productions of the country. London, 1835. 1 vol. in-8, avec 11 planches.

HOSKINS, G. A. — Travels in Ethiopia above the second cataract of the Nile, exhibiting the state of that country and its various inhabitants under the dominion of Mohammed Ali and illustrating the antiquities, arts and history of the ancient kingdom of Meroe. With a map and 90 illustrations. London, 1835. 1 vol. in-4.

CHAMPOLLION le Jeune. — Monuments de l'Égypte et de la Nubie, d'après les dessins exécutés sur les lieux sous la direction de Champollion le Jeune, et les descriptions autographes qu'il a laissées. Paris, 1835. 4 vol. in-fol.

RITTER, C. — Géographie générale comparée, ou Étude de la terre dans ses rapports

avec la nature et avec l'histoire de l'homme, pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques. Traduit de l'allemand par E. Buret et Édouard Desor. Paris, 1836. 3 vol. in-8.

L'Hôte, Nestor. — Notice historique sur les obélisques égyptiens, et en particulier sur l'obélisque de Louqsor, etc. Paris, 1836. In-8. 70 pages.

Atlante Monumentale del Basso e dell' alto Egitto illustrato dal Prof. Domenico Valeriani e compilato dal fu Girolamo Segato coi disegni tratti dalle opere di Denon, della comissione francese, di Gau, di Caillaud e di Rosellini, etc. Firenze, 1837. 2 vol. in-fol.

Wilkinson, J. G. — Manners and Customs of the ancient Egyptians. London, 1837 à 1841. 4 vol. in-8.

Agnew, H. G. — A letter from Alexandria on the evidence of the practical application of the quadrature of the circle in the configuration of the great pyramids of Gizeh. London, 1838. In-4.

Jefimoff, D. — Brevi cenni sull' Architettura egiziana ed in particolare sui varj generi delle colonne in essa impicgate dagli antichi, proposti alla insigne pontificia accademia di S. Luca. Roma, 1838. In-fol.

Perring, J. S. — The Pyramids of Gizeh, from actual survey and admeasurement: illustrated by notes and references to the several plans, with sketches taken on the spot by E. J. Andrews. Part I. The great Pyramid. London, 1839. Grand in-fol.

Part II. The second and third pyramids, the three smaller to the southward of the third and the three to the eastward of the great pyramid. London, 1840. Grand in-fol.

The pyramids to the southward of Gizeh and at Abou-Roash: also Campbell's tomb, and a section of the rock at Gizeh: from actual survey and admeasurement. With notes and references by J. S. Perring, civil engineer. Accompanied by remarks on the hieroglyphics by S. Birch, Esq. of the British Museum. Part III of Work intitled "Pyramids of Gizeh". London 1842. Grand in-fol.

Gailhabaud, J. — Monuments anciens et modernes. Paris, 1839 à 1848. 4 vol. in-4.

Thierbach, Gh. — Ueber den Ursprung und die Verhältnisse der Kriegerkaste der Pharaonen. Erfurt, 1839. In-4.

Goulianof, J.-A. de. — Archéologie égyptienne, ou Recherches sur l'expression des signes hiéroglyphiques, et sur les éléments de la langue sacrée des Égyptiens. Leipzig, 1839. 3 tomes. Grand in-8.

Vyse, Howard. — Operations carried on at the pyramids of Gizeh in 1837, with an account of a voyage into upper Egypt and an Appendix. London, 1840. 3 vol. grand in-8.

Cherubini, S. — La Nubie. Paris, 1840. 1 vol. in-8, avec planches.

Ideler, J. L. — Hermapion, sive rudimenta hieroglyphicæ veterum Ægyptiorum literaturæ. Leipzig, 1841. In-4 et in-fol.

Osburn, W. — The antiquities of Egypt. London, 1841. In-8.

Horeau, H. — Panorama d'Égypte et de Nubie avec un texte orné de vignettes. Paris, 1841. 1 vol. in-fol.

Nolan, F. — On the cycles of the ancient Egyptians. Trans. Roy. Soc. Lit. London, 1842. In-4. Tome III.

Lepsius, R. — Das Todtenbuch der Aegypter nach dem hieroglyphischen Papyrus in Turin, mit einem Vorworte zum ersten Male herausgegeben. Leipzig. 1842. In-4, avec 79 planches.

— Auswahl der wichtigsten Urkunden des ägyptischen Alterthums. Leipzig. 1842. Planches.

— Ueber den Bau der Pyramiden. Mémoires de l'Académie de Berlin. 1843. In-4.

Schwartze, M. G. — Das alte Aegypten, oder Sprache, Geschichte, Religion und Verfassung des alten Aegyptens, nach den altägyptischen Original-Schriften und den Mittheilungen der nicht ägyptischen alten Schriftsteller bearbeitet. Leipzig. 1843. 1er vol. in-4.

Bellefonds, Linant de. — Mémoire sur le lac Mœris. Alexandrie, 1843. 28 pages in-4.

Wilkinson, J. G. — Modern Egypt and Thebes, being a description of Egypt; including the information required for travellers in that country. London, 1843. 2 vol. in-8.

Jones, Owen, and Goury, Jules. — Views of the Nile from Cairo to the second cataract, drawn on stone from the sketches of Owen Jones and Jules Goury, with historical notices of the monuments. London, 1843. 1 vol. in-fol.

Bunsen, Ch. C. J. — Aegypten's Stelle in der Weltgeschichte. Geschichtliche Untersuchung in 5 Buchern. Hamburg, 1845 à 1857. 5 vol. in-8.

Böckh, A. — Manetho und die Hundssternperiode, ein Beitrag zur Geschichte der Pharaonen. Berlin, 1845. 1 vol. in-8.

Bock, C. W. — Die ältesten Bewohner Aegyptens von denen die Geschichte uns Nachricht gibt, deren Sprache und Hauptgottheiten, ꝛc. Berlin, 1845. In-8. Brochure.

Prisse d'Avennes. — Notice sur la salle des ancêtres de Thouthmès III dans la *Revue Archéologique*. 1845. II, I.

— Suite aux monuments de l'Égypte et de la Nubie. Paris, 1847. In-fol.

Persigny, Fialin de. — De la destination et de l'utilité permanente des pyramides d'Égypte et de Nubie contre les irruptions sablonneuses du désert. Paris, 1845. In-8. 251 pages et 6 planches.

Birch, S. — Gallery of antiquities selected from the British Museum. London, 1846. 1 vol. in-4.

Roberts, D. — Egypt and Nubia, from drawings on the spot, with historical descriptions by W. Brockedom. London, 1846. 3 vol. in-fol. Pittoresque et souvent fantastique.

Henry, D.-M.-J. — L'Égypte pharaonique, ou Histoire des institutions des Égyptiens sous leurs rois nationaux. Paris, 1846. 2 vol. in-8.

Röth, E. — Geschichte unserer abendländischen Philosophie. Entwicklungsgeschichte unserer spekulativen, sowohl philosophischen als religiösen Ideen von ihren ersten Anfängen bis auf die Gegenwart. 1. Band. Die ägyptische und die zoroastrische Glaubenslehre als die ältesten Quellen unserer spekulativen Ideen. Mannheim, 1846. Grand in-8.

Prisse d'Avennes. — Antiquités égyptiennes du Musée Britannique. *Revue Archéologique*. 1846. III, p. 693.

Osburn, W. — Ancient Egypt. London, 1846. In-8.

Gladisch, Aug. — Das Mysterium der ägyptischen Pyramiden und Obelisken. Halle, 1846. In-8.

Lanci, M. — Lettre sur l'interprétation des hiéroglyphes égyptiens, adressée à M. Prisse d'Avennes. Paris, 1847. 1 vol. in-8.

Nolan, F. — The Egyptian Chronology analysed. London, 1848. In-8.

Lepsius, C. R. — Die Chronologie der Aegypter, bearbeitet von C. R. Lepsius. Einleitung und erster Theil. Kritik der Quellen. Berlin, 1849. 1 vol. in-4.

Lepsius, R. — Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien. Berlin, 1849.

Lepsius, C. R. — Briefe aus Aegypten, Aethiopien und der Halbinsel des Sinai. Berlin, 1852. 1 vol. in-8.

Erbkam, G. — Ueber den Gräber- und Tempelbau der alten Aegypter. Berlin, 1852. In-8. 46 pages. Extrait de „Zeitschrift für Bauwesen.“

Camp, Maxime du. — Égypte, Nubie, Palestine et Syrie, dessins photographiques, recueillis pendant les années 1849, 1850 et 1851, et accompagnés d'un texte explicatif. Paris, 1854. 2 vol. in-fol.

Wilkinson, J. G. — A popular account of the ancient Egyptians, with 500 cuts. London, 1854. 2 vol. in-8.

Osburn, W. — Monumental History of Egypt, as recorded on the ruins of her temples, palaces and tombs. London, 1855. 2 vol. in-8.

Feydeau, Ernest. — Histoire des Usages Funèbres et des Sépultures des peuples anciens. Paris, 1856. In-4.

Saint-Hilaire, J.-Barthélemy. — Lettres sur l'Égypte. Paris, 1856. In-8. Le xe chapitre est consacré spécialement à l'Architecture égyptienne.

Chabas, F. — Études égyptiennes. Une inscription historique du règne de Séti I. Châlon-sur-Saône, 1856. Mémoire de 37 pages, in-4.

Wilkinson, J. G. — The Egyptians in the time of the Pharaons, being a companion to the Crystal Palace. Egyptian collections. To which is added an Introduction to the study of the Egyptian Hieroglyphs by S. Birch. London, 1857. In-8. 282 pages.

Teynard, Félix. — Monuments d'Égypte et de la Nubie, photographiés pendant un voyage fait en 1854 et 1855. Paris, 1858. 2 vol. in-fol.

Jolowicz, H. — Bibliotheca Ægyptiaca. Repertorium über die bis zum Jahre 1857 in Bezug auf Aegypten, seine Geographie, Landeskunde, Naturgeschichte, Denkmäler, Sprache, ꝛc. erschienenen Schriften, academischen Abhandlungen und Aufsätze in wissenschaftlichen und anderen Zeitschriften. Leipzig, 1858. 1 vol. in-8. 244 pages.

Frith, jun., F. — Egypt and Palestine, photographed and described. London, 1858. Petit in-fol. ou grand in-4.

Prisse d'Avennes. — Histoire de l'Art égyptien d'après les monuments depuis les temps les plus reculés jusqu'à la domination romaine. Paris, 1858. 2 vol. in-fol. de planches. 1 vol. de texte in-4.

Gladisch, Aug. — Empedokles und die Aegypter. Eine historische Untersuchung. Leipzig, 1858. In-8. 156 pages.

Mariette, A. — Le Sérapeum de Memphis. Historique de la découverte de ce temple, description des ruines et exposé des résultats scientifiques que le déblaiement a produits. Paris, 1858. 2 vol. in-fol.

Chabas, F. — Le plus ancien livre du monde. Étude sur le papyrus Prisse. *Revue Archéologique* du 1er avril 1858. 27 pages in-8.

Gailhabaud, J. — L'Art dans ses diverses branches chez tous les Peuples et à toutes les Époques jusqu'en 1789. Paris, 1860. In-4.

LIVRE PREMIER

ÉGYPTE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'histoire de l'Architecture doit commencer par celle du peuple qui a constitué le plus ancien État politique connu et qui a laissé aussi les plus anciens monuments d'architecture ; quelles que soient l'obscurité et l'incertitude de son histoire primitive, qui remonte pour ainsi dire aux premiers âges des sociétés, on ne peut se dissimuler qu'il eut une influence et une action plus ou moins directes sur l'ensemble de la civilisation de tous les peuples de race ariane de l'occident de l'Asie et du sud-est de l'Europe. Toutefois, dans l'état actuel des connaissances historiques sur les temps reculés de l'histoire des hommes, il est impossible de tracer avec précision les étapes de cette influence et de cette action ; mais les monuments et leur ornementation sont là, devant nos yeux, pour nous les enseigner d'une manière générale et indubitable au moyen de la comparaison. Plus nous avançons et plus aussi l'histoire des Pharaons se développe et se complète. De grandes conquêtes scientifiques ont été faites depuis un demi-siècle dans le domaine de l'histoire de l'Égypte ; car c'est de ce pays que nous parlons en ce moment.

Pour saisir et comprendre le développement et la haute antiquité de l'art monumental égyptien, il faut se reporter à l'histoire primitive de l'Égypte, à l'époque où les continents n'avaient point encore leurs formes et leurs contours actuels. Dans la section sur la migration des peuples, nous avons déjà parlé des indices géologiques qui témoignent en Asie du séjour de l'Océan sur les vastes steppes qui

s'étendent du pied oriental des monts Ourals vers l'est. Un immense golfe formait une profonde échancrure, comprenant la mer Caspienne, s'étendant également vers l'est et baignant le versant septentrional des montagnes qui limitent le plateau de l'Iran au nord. Ce golfe s'étendait aussi sur le Pont-Euxin ou mer Noire.

Il est probable que les premières migrations d'hommes, Tatars, Sémites ou Arians, ont longé le bourrelet septentrional du haut plateau de l'Iran; qu'elles traversèrent l'Hyrcanie, suivirent en partie le cours de l'Amardus et en partie les hauteurs qui relient les montagnes bordant la vallée de ce fleuve jusqu'au Caucase. Dans ces régions sur le Pont, nous avons trouvé une seconde Inde, la Colchide : là était encore la première ou plus ancienne *Éthiopie*. Or, c'est de cette Éthiopie primitive, auprès du Caucase, que l'Égypte a tiré des populations. Les différents dialectes égyptiens se rapprochent dans leur structure du chaldéen : or, le chaldéen est du tatare. Il est tout naturel que, par la domination des Hyksos en Égypte, la langue égyptienne ait porté des traces de la langue arabe, et par un mélange avec les Arians, d'autres traces du sanscrit ou des langues indo-germaniques. Mais l'élément social arian avait repris le dessus : si la langue le prouve, les monuments des arts le prouvent encore davantage.

Dans la région nord-est de l'Afrique, continent qui s'abaisse insensiblement en plateaux du sud au nord, c'est-à-dire du cap de Bonne-Espérance à la Méditerranée, se trouve une vallée formée par le Nil (Nilas, en sanscrit, signifie le noir, le bleu foncé[1]), dont le cours prend sa source dans une immense mer intérieure, découverte en 1855, qui est nommée Uniamezi, et située entre l'équateur et le 10e degré de latitude Sud en longueur et le 25e et le 32e degrés de longitude Est de Paris en largeur. Cette vallée, siége de la plus ancienne civilisation, est arrosée par le Nil du sud au nord, depuis l'île de Philæ jusqu'à Gizeh, l'ancienne Memphis; elle a 860 kilomètres de longueur en suivant les sinuosités du fleuve. Les bras qui renferment le Delta ajoutent à cette étendue 180 kilomètres, en sorte qu'au total on aura 1,040 kilomètres, c'est-à-dire presque le diamètre de la France. La pente du Nil, depuis Syène jusqu'à son embouchure, est de près de 100 mètres. La largeur de la vallée du Nil varie beaucoup; d'Alexandrie à Péluse, elle est de 225 kilomètres. Dans le haut de la vallée, les deux chaînes de montagnes se rapprochent du Nil,

1. Le Nil est appelé Ægyptos par Homère, *Odys.*, IV, 355. — Hésiode connaît le Nil.

et parfois ne laissent sur ses bords qu'un étroit passage. Les rives du fleuve ont encore 7 mètres de hauteur dans la Moyenne-Égypte. L'étendue du domaine agraire de l'ancienne Égypte était de 43,200 kilomètres carrés; c'est un douzième de la superficie totale de la France. Sa population était de six à sept millions d'habitants. La vallée du Nil est encaissée à l'est par les monts arabiques, qui s'élèvent par endroits de 160 à 260 mètres au-dessus du niveau du fleuve : à l'ouest, par les monts libyques, qui n'ont qu'une hauteur de 15 à 30 mètres. C'est dans cette longue vallée que se trouvent les plus anciens monuments élevés par la main des hommes. Les montagnes des deux rives offraient pour leur construction les matériaux les plus convenables. De leur extrémité vers la Basse-Égypte, jusqu'à 10 à 12 kilomètres au sud de Thèbes, elles sont l'une et l'autre de nature calcaire : au delà, c'est un grès habituellement employé dans les édifices de la Thébaïde. Enfin, vers Syène et Philæ se trouvent ces carrières de granit rose, si renommées par les grands monuments qui en ont été tirés et d'où provient aussi l'obélisque de Louqsor, élevé sur la place Louis XV, à Paris.

Il y a dans l'histoire de l'ancienne Égypte deux points qui ont toujours embarrassé les historiens et les archéologues : d'abord l'origine de ses habitants, et ensuite l'ancienneté attribuée à leur existence. Ces deux points s'expliquent en interrogeant l'histoire générale primitive dans son ensemble, en suivant, avec le secours de la géologie, les premières migrations des hommes, et en se guidant, enfin, par la géographie et l'ethnologie. Nous avons tracé précédemment à grands traits la direction que les hommes avaient pu seule prendre en émigrant du haut plateau oriental de l'Asie. Nous les avons vus arriver à l'extrémité nord-ouest du Caucase, et s'y arrêter forcément, parce que l'Océan les empêchait d'aller au delà. Là était l'Indique[1], l'Inde *seconde* dont la route jusqu'à l'Égypte n'était ni longue ni difficile, soit qu'elle se fît par mer, soit, ce qui est plus probable, qu'elle se fît par terre. On trouve dans la vie d'Apollonius, par Philostrates, le souvenir d'une tradition que les Éthiopiens seraient de race *indienne*, et qu'ils furent forcés d'émigrer comme impurs, à la suite d'une révolte[2]. Plusieurs passages du Syncelle et de Jules Africain rapportent également que l'Égypte est une colonie formée par des hommes venus de l'Indus, fleuve qu'il faut chercher au pied du Caucase et non dans

1. Hérodote, l. IV, ch. XXVIII et LXXXVI.
2. Philostrates, *Vie d'Apollonius de Thyane*, l. III, ch. VI.

l'Inde primitive. Il est à remarquer qu'à plusieurs reprises les rois d'Égypte ont cherché à retremper le sang égyptien dans celui des populations de la mère patrie; plusieurs siècles après l'expulsion des Hyksos, Rhamsès III ou Sésostris se rend en Colchide pour renouveler le sang de son peuple, pollué par l'intrusion de celui des Éthiopiens noirs [1] et des Sémites.

La population primitive de l'Égypte a pu venir sans obstacle de l'Inde, au pied du Caucase, par l'isthme de Suez, ou en traversant la mer Rouge. Elle est arrivée en Égypte par le chemin le plus naturel et le plus praticable. Les facultés intellectuelles des Égyptiens étaient semblables à celles des Indiens : il y avait identité chez eux sur beaucoup de points. Strabon et une foule d'auteurs anciens ont saisi avec justesse et reconnu la ressemblance parfaite qui existait entre les civilisation indienne et égyptienne. Pour ce qui regarde les habitants, dit-il encore, ceux des contrées méridionales (de l'Inde) ressemblent aux nègres quant à la couleur foncée, mais non quant aux traits du visage et aux cheveux. Les habitants des régions septentrionales ont tout à fait l'apparence des Égyptiens. Arrien et Philostrates font la même remarque.

Lorsque les premières populations arrivèrent en Égypte par le sud, la Basse-Égypte n'existait point encore et a Moyenne n'offrait qu'une contrée marécageuse. A cette époque, le cours du Nil était à environ 100 kilomètres plus à l'ouest et traversait le désert libyque. La première cataracte du Nil n'était point forcée par le fleuve, et à la place du Delta la Méditerranée formait un golfe qui représentait une assez profonde échancrure dans le continent africain. Ces populations, après avoir franchi l'isthme de Suez, la mer Rouge ou le détroit qui sépare l'Asie de l'Afrique, avaient poussé jusqu'à Méroé, pour descendre ensuite le cours du fleuve; car l'Égypte, on le sait, a été peuplée par le sud [2]. A ces époques reculées, la vallée du Nil offrait de nombreuses et vastes forêts qui devaient disparaître par la suite. On comprend qu'il a fallu des milliers d'années pour que la vallée du Nil inférieur devînt habitable, quand on sait par des calculs et des observations faits sur place par Dolomieu, rassemblés dans un mémoire lu en 1818 à l'Institut, que le lit du Nil et le sol de la vallée du Nil

1. Par exemple, c'est d'Ames ou Ahmes-Nofreari, Éthiopienne, de sang royal, femme d'Amounôph Ier ou Aménophis Resorka, que sont issus la plupart des Pharaons de la XVIIIe dynastie et des dynasties thébaines postérieures.

2. Plutarque, *De Iside et Osiride*.

s'élèvent annuellement de 126 millimètres; que le sol actuel où est situé Thèbes a 6 mètres de profondeur. De là, Dolomieu a calculé que ce sol n'aurait pas plus de 4,800 ans d'ancienneté ou 3,000 ans avant l'ère vulgaire. Sur ce point, la tradition historique et l'étude physique sont en concordance. Diodore [1] affirme avec raison que l'Égypte était encore sous l'eau lors de la formation de la terre et il ajoute qu'elle a reçu sa population primitive des Éthiopiens : nous avons dit, en parlant des migrations, comment l'Éthiopie avait été peuplée par des races arianes venues du Caucase. Les migrations du Caucase se fixèrent dans les hautes régions situées entre Méroé et Thèbes, qu'Aristote nomme encore la vieille Égypte [2]. Le siége sacerdotal primitif était incontestablement à Méroé, mais plus tard il fut déplacé et transféré dans une île du Nil, à Philæ, où se trouvait le champ sacré [3]; car aux époques de migrations, les prêtres préférèrent, pour des raisons connues, fixer leur séjour et celui des colonies qu'ils conduisirent, dans des îles. Or, tous ces faits se sont passés il y a vingt mille ans; ces hauteurs devaient être très-fertiles et se peupler abondamment en peu de temps. L'Égypte est un pays pour ainsi dire *clôturé* dans ses limites. Au temps dont il s'agit, le Delta n'existait point, et à la place de la fertile vallée du Nil étaient encore des forêts qui arrêtaient les populations. Toute la civilisation égyptienne primitive était donc concentrée dans la Haute-Égypte et antérieurement dans l'Éthiopie, dont la Nubie était la partie la plus septentrionale. Diodore rapporte que « quelques écrivains affirment en outre que les Égyptiens ne sont qu'une colonie éthiopienne conduite par Osiris [4] », ce qui veut dire par des prêtres d'Osiris. Ces prêtres étaient des agriculteurs; Busiris, le nom du fondateur de Thèbes [5], l'indique suffisamment.

La théologie primitive des Égyptiens était savante, son culte était très-abstrait, de nature à ne pas admettre de temples. Ce ne fut que lorsque s'éleva le dogme du Dieu actif et travailleur, le Démiurge, que les hommes des bords du Nil donnèrent enfin naissance à l'Architecture religieuse qui précéda, comme partout ailleurs, l'Architecture civile. L'époque sans monuments est celle du règne des dieux, c'est-à-dire du règne de la théocratie gouvernementale, pratique et utile, sans science écrite, sans prêtres autres que les chefs de tribus ou de

1. Diodore, l. III, ch. III. — 2. Aristote, *Météorol.*, l. I, ch. XIV.
3. Diodore, l. I, ch. XXII. — 4. Id., l. III, ch. III. — 5. Id., l. I, ch. L.

familles. A la longue, la nécessité de défendre le pays contre les attaques d'ennemis du dehors, qui étaient principalement des hordes arabes de l'Orient, avait fait naître un corps de militaires. Alors aussi finit l'âge d'or et les âges d'argent et d'airain allaient commencer. Mais une classe d'hommes, savants par l'observation et l'expérience, s'était aussi formée au sein de la nation pour maintenir l'intégrité des connaissances acquises sur le monde et ses phénomènes, ou loi religieuse. Il arriva un moment où les militaires, abusant comme toujours de leur puissance, ne voulurent plus être soumis et obéir aux hommes supérieurs de paix ou prêtres, et alors un chef militaire, originaire de This, s'érigea en maître d'une portion de la nation au moyen d'une révolution. Il abandonna la Haute-Égypte avec une partie des guerriers; la masse du peuple, toutefois, restait encore attachée au culte et aux institutions primitifs. Ce chef militaire descendit dans la Basse-Égypte, qui n'était encore qu'un pays marécageux s'étendant jusqu'au Fayoum. La civilisation développée pendant des milliers d'années et apportée de la Haute-Égypte était très avancée; elle était en possession de la plupart des lois du monde : l'étude des monuments, dont l'histoire et l'appréciation doivent incessament nous occuper, nous le prouve de la manière la plus claire.

Pendant une longue suite de siècles, la Haute-Égypte resta sous l'administration des prêtres, qui étaient eux-mêmes chefs de familles et agriculteurs. Le grand collége sacerdotal était établi à Méroé. L'autorité des prêtres s'étendait jusque sur l'Égypte supérieure qui avait pour captiale Toph, Amonéï ou Thèbes, où se forma, avec les nouvelles connaissances acquises, un autre haut collége hiératique, auquel passa l'autorité de celui de Méroé, qui s'éteignit insensiblement, à mesure que les Égyptiens s'avançaient vers le nord en descendant le Nil.

Ce gouvernement théologique primitif dura, selon Hérodote, 11,600 ans[1]. Manéthon a 11,985 pour la durée de la première dynastie des dieux. Selon l'auteur égyptien, la fin de la dynastie des mânes demi-dieux a lieu en l'année 24,837, formant dix-sept périodes

1. Hercules, dit Hérodote, l. II, ch. XLIII, est un dieu très-ancien chez les Égyptiens; et, comme ils le disent eux-mêmes, « il est du nombre de ces douze dieux qui sont nés des huit dieux, 17,000 avant le règne d'Amasis. » Amasis commença à régner en 573. 17,000 plus 573 sont égal à 17,573. Si Ménès commença à régner en 5,702, on aura · 17,573 moins 5,702 ou 11,871. Différence entre Hérodote et Manéthon, 271 ans.

sothiaques de chacune 1,461 années. Cette chronologie n'a rien d'étonnant ni d'exagéré, si l'on se guide par la raison, la science, par la géologie et la géographie, et surtout par l'art merveilleux déjà déployé dans la conception et l'exécution des pyramides, qui remontent elles-mêmes à 4,500 et même à 5,000 ans avant l'ère vulgaire, contrairement aux opinions émises dans les livres juifs, dont quelques notions, empruntées aux Babyloniens et aux Égyptiens, ne peuvent nullement éclaircir l'histoire primitive des races *arianes*.

C'est à Thèbes que se trouvait le grand collége sacerdotal supérieur du culte d'Amon Rha [1], l'être suprême et primordial. Dans la suite Memphis fut consacré, avec la Moyenne-Égypte, à Phtha, l'esprit créateur actif, le dieu ou la forme la plus populaire de Dieu chez les Égyptiens; et lorsque la Basse-Égypte, avec le Delta, fut habitée et qu'on y établit une division religieuse et politique, on la consacra à Neith, la sagesse, l'intelligence et l'entendement divins, mère du soleil. Thèbes était la ville religieuse et sacerdotale; Memphis la ville royale et Héliopolis *la demeure du soleil*, la ville de la science. Du temps d'Hérodote même, les prêtres d'Héliopolis passaient pour les plus savants de l'Égypte. Manéthon était sacerdote et historiographe sacré d'Héliopolis. L'Égypte était divisée en outre en douze cantons ou districts placés sous la protection d'une des douze divinités, qui n'étaient encore autres que les conceptions des facultés du grand Être suprême. Chaque canton était ensuite subdivisé en trois *nomes*, placés sous la protection des divinités locales et secondaires. Toutes ces divinités n'étaient que des conceptions de facultés, de qualités ou d'attributions d'Amon. La division politique et religieuse de l'Égypte était donc rationnelle et répondait au gouvernement établi dans le ciel, — l'unité au sommet avec la multiplicité à la base.

Thèbes, la ville sacerdotale, fondée par des prêtres agriculteurs d'Osiris de Méroé, était, avec la Haute-Égypte, sous la protection d'Amon Kneph, l'esprit de l'univers qui avait produit Phtha. C'est à Thèbes que s'établit et se maintint longtemps en s'y développant avec une science profonde, substantielle et pratique, une théologie gouvernementale, politique, morale, civile, d'une influence immédiate sur les actes de la vie, théologie qui, de cette ville, s'étendit sur le reste de la vallée du Nil. Cette religion était pratiquée avec un culte solennel, savant, grave, sérieux, gai et joyeux, selon les saisons. Mais la grande

1. Rât, en sanscrit, *roi*.

divinité de Thèbes était Amon, l'Être suprême et primordial, étant son propre père et le mari de sa mère, Neith, sa portion féminine non formée et sa propre essence, à la fois mâle et femelle. L'enfant d'Amon le mâle et le père, et de Neith la femelle et la mère, était Khons, le fils enfant. Toutefois, la théologie d'Amon était trop profonde et trop élevée pour les classes d'intelligence inférieure; aussi, n'était-elle point devenue populaire. Il fallait que l'adoration d'Amon se fît sous une forme plus concrète et plus compréhensible pour la multitude, ce qui arriva effectivement dans la troisième phase religieuse de l'Égypte : la première avait commencé avec Sevek, l'Esprit Un, tout-puissant, en sommeil et n'ayant pas encore agi. Cette époque se trouve consignée de fait dans la chronologie égyptienne donnée par Manéthon. Dans la seconde période, c'est Amon qui était reconnu et adoré comme Dieu suprême et tout-puissant. Dans la troisième phase enfin, qui se développe presque simultanément avec la seconde, c'est Phtha, l'ouvrier divin, l'esprit actif, le démiurge, une des facultés d'Amon, lorsqu'il travaille, crée et conserve, qui devient la divinité adorée par les travailleurs et, parmi eux surtout, par les agriculteurs, toujours en majorité.

« Comme les Égyptiens, dit Hérodote[1], sont nés sous un climat bien différent des autres climats, et que le Nil est d'une nature différente du reste des fleuves, aussi leurs usages et leurs lois diffèrent-ils pour la plupart de ceux des autres nations. » L'Égypte était un pays limité d'une manière très-précise et très-positive; la vie physique et intellectuelle se passait éternellement en regard des mêmes phénomènes dont rien n'altérait la puissance; sous un ciel toujours pur, le paysage offrait continuellement la sévérité des mêmes images et des mêmes impressions; le fleuve n'était jamais autre que majestueux : à ses côtés s'étendait la verte vallée, au loin se dessinaient les contours accentués et secs des montagnes au delà desquelles s'étendait, dans le silence, le désert solitaire sans fin.

La longue durée de la nation égyptienne, interrompue une seule fois par l'invasion des Hyksos, a inculqué un cachet particulier à son génie. Tout ce que le caractère national égyptien a manifesté exprime, avec la plus grande élégance et au plus haut degré, avec un calme solennel et rigoureux, l'immobilité, la stabilité et même l'éternité! L'aspect perpétuel de la longue ligne horizontale et droite à perte de vue du

1. Hérodote, l. II, ch. XXXV.

Nil, et qui ne changeait même pas de caractère pendant l'inondation annuelle; la monotonie de la ligne presque parallèle au fleuve sacré, de celle des montagnes qui le bordaient des deux côtés; cet éternel éclat du soleil dans un ciel d'azur foncé invariablement uni, et dont la chaleur intense semble épaissir et pour ainsi dire solidifier l'atmosphère, et s'étendant toujours sur le pays entier sans jamais en changer l'aspect par des effets d'ombre et de lumière; cette uniformité constante et monotone que la nature offrait au regard de l'Égyptien, dans l'invariable teinte jaune de la terre et le bleu foncé du Nil, — tout cela jetait dans son âme un fonds de calme, de sérieux qui approchait de la tristesse, du repos et de la résignation qu'on ne rencontre nulle part ailleurs chez aucun peuple de la terre. C'est l'immuable uniformité de cette monstrueuse nature africaine qui s'imprima au plus haut degré dans l'esprit et l'imagination des Égyptiens. On la retrouve dans les traits des têtes sculptées et peintes des monuments; et les formes d'ensemble de ces derniers expriment aussi à leur tour le caractère du génie égyptien.

Le caractère physique de l'Égypte explique l'immutabilité et l'uniformité de son architecture, à laquelle concoururent ensuite la théologie et les institutions politiques de la nation. L'Égypte était, de plus, à l'abri des influences étrangères : ce qui conserva si longtemps intact son ordre social et tout ce qui en dépendait. Tout en laissant la spontanéité au génie humain, l'Égypte subjugua cependant l'homme par sa nature africaine et l'asservit aux ressources de cette nature. Avec le temps, le bois de construction devint rare dans la vallée du Nil, tandis que le grès et le granit y abondèrent. Si l'origine de la conception des formes architectoniques est due à la charpenterie ou construction en bois, ces formes doivent leur développement aux matériaux durs que nous venons de nommer; plus tard le climat en commanda d'autres aux Égyptiens. La normalité et la convenance de ces formes, leur impression sur les masses une fois reconnues, le savoir et la sagesse gouvernementale des chefs de la nation en fixèrent les règles, les lois, ainsi que la constante pratique. Si les artistes égyptiens avaient eu la faculté de les modifier suivant leur caprice, s'ils avaient eu la liberté de se livrer à ce qu'on désigne par développement et progrès dans notre époque étique, la décadence s'en serait bientôt suivie. Nous en avons un exemple frappant, entre autres, en Grèce, depuis Périklès.

On a coutume de blâmer souvent l'Égypte de s'être séquestrée volon-

tairement chez elle et de n'avoir pas voulu lier de rapports avec les autres peuples. C'était le fait d'une haute sagesse qui prouvait la profonde perspicacité des hommes d'État de ce pays. En Afrique, l'Égypte n'était entourée que de races noires. Vers le nord et l'est, elle ne rencontrait que la race sémitique d'une fréquentation dangereuse à cause de ses tendances désorganisatrices pour toute société. Sur mer, c'étaient les Phéniciens avec leur commerce d'inutilités, leur morale relâchée et tous leurs genres de brocantage; sur le continent asiatique, les Arabes avec leur sauvagerie. L'Égypte sentit donc qu'elle pouvait et qu'elle devait se suffire à elle-même : et elle eut cent fois raison de se séquestrer dans sa vaste et belle vallée. Elle conserva ses croyances intactes, elle sauvegarda sa politique, ses mœurs, et préserva de toute innovation les règles qui concoururent à créer ces grands monuments que le vulgaire ne comprend peut-être pas, mais qu'il est forcé d'admirer, comme ils sont admirés par les hommes de goût et de génie. En résumé, ce fut l'appréhension et la crainte de se corrompre au contact des races humaines inférieures dont ils étaient entourés qui empêchèrent les Égyptiens de se mêler aux autres nations.

L'Égypte, loin de s'absorber en elle-même, tout en restant clôturée et en ne permettant pas aux nations étrangères d'influencer ses institutions intérieures, a cependant exercé une action considérable sur l'ouest de l'Asie et le sud-est de l'Europe. Sous l'égide de la puissance de ses armes victorieuses, elle répandit partout, parmi les nations arianes où arrivèrent ses étendards, les éléments de sa civilisation, que le caractère et le génie des nations étrangères à l'Égypte s'assimilèrent et développèrent ensuite selon leurs aptitudes et selon la nature du sol et du climat qu'elles habitaient. Mais, d'un autre côté, la métamorphose qu'opérèrent ces peuples étrangers aux Égyptiens fut tellement radicale et originale, qu'elle peut, pour ainsi dire, passer pour une véritable création sans antécédent. Telle est, par exemple, l'Architecture grecque.

Nous n'avons aucun renseignement sur le corps des lois qui guidaient les artistes égyptiens dans la pratique de l'art. Nous n'avons que quelques notions fugitives sur les règlements que les sculpteurs devaient suivre. « Les modèles, dit Platon, étaient déposés dans les temples, et défense était faite aux artistes de rien innover ni de s'écarter en quoi que ce fût de ce qui avait été réglé par les lois. » — « Cette défense existe encore aujourd'hui et pour les figures et pour

les ouvrages de sculpture et de peinture et pour toute espèce de morceaux de musique; il y a plus de dix mille ans, à la lettre, que ces règles ont été posées, et les œuvres de ces temps reculés n'étaient ni plus ni moins belles que celles de nos jours. Elles sont toutes, sans exception, travaillées sur les mêmes patrons ; et le goût du plaisir n'a pas prévalu sur l'antiquité [1]. »

L'art égyptien a écrit et enseigné la théologie et l'histoire du pays ; il a maintenu ou plutôt il a puissamment concouru à maintenir le culte religieux dans son intégrité pendant des milliers d'années; il a exprimé dans ses diverses phases le génie égyptien, il a pleinement rempli sa mission, et, malgré les critiques banales qu'on ne cesse de lui adresser, on continue de l'admirer à mesure qu'on l'étudie plus sérieusement.

Il y a dans les formes architectoniques de détail comme dans la peinture et la sculpture monumentales des Égyptiens une élégance hiératique et de convention : mais on n'y voit pas régner la beauté réelle, la beauté qui naît de la liberté et de l'indépendance de l'esprit; ces formes sont empreintes de puissance, d'une vie voluptueuse de richesse physique et intellectuelle, mais engourdie, pétrifiée pour ainsi dire. L'harmonie gracieuse et la grandeur indépendante y manquent. L'art égyptien frappe surtout l'imagination par ses dimensions colossales.

Toutefois, l'Architecture égyptienne est néanmoins une des plus imposantes, des plus grandioses qu'il est possible de concevoir. *Elle saisit l'esprit* d'étonnement et d'admiration par la puissance qu'elle manifeste, et elle porte au suprême degré au recueillement et à la méditation. En résumé, elle semble exprimer la force et l'autorité subies et non consenties, mais acceptées sans antagonisme par la raison.

Il y avait, dans l'art et le culte égyptiens, du symbolisme, mais rien de mystique; le symbolisme n'était destiné qu'à mettre à la portée du vulgaire ce qu'il n'aurait pu comprendre autrement. Quant à certains symbolismes inconnus jusqu'à présent ou faussement interprétés, il serait curieux de savoir comment un sacerdote thébain ou memphite, vivant sous le règne de la XIIe dynastie, traiterait les dogmes proclamés au XIXe siècle. Dans l'Inde, en Chine et au Japon, il y a des esprits supérieurs et éclairés qui se refusent à admettre les éléments

1. Platon, *Traité des Lois*, l. II.

dont se composent les religions européennes, de même que chez nous on n'admet pas celle des Égyptiens.

Si quelques auteurs de la basse antiquité rapportent que les Égyptiens adoraient, entre autres divinités, des animaux et des végétaux, cela ne doit s'entendre que de l'Égypte en décadence ; cette décadence fut amenée par la prépondérance de l'élément mélanien ou noir, qui s'introduisit insensiblement au sein du peuple égyptien, lorsque cessèrent les tentatives faites à plusieurs reprises par les rois les plus distingués et les plus intelligents pour retremper le sang égyptien dans le sang arian. C'est alors que le fétichisme grossier de la race noire africaine fut peu à peu inoculé aux Égyptiens, et de cette époque, postérieure à la xviii[e] dynastie, date un culte consacré à de certaines créatures terrestres qui n'a rien de commun avec la religion d'un Osortasen, d'un Amenemhé, d'un Thoutmès ou d'un Rhamsès des xii[e] et xviii[e] dynasties. Quand on analyse l'antiquité, quand on veut exposer les éléments de sa civilisation, il faut le faire avec bonne foi, sans parti pris, à l'aide d'une critique saine, éclairée, et ne pas confondre les dates et les choses, comme on semble le faire souvent à dessein. On ne tient pas assez compte des époques et de la chronologie. Les matériaux divers de l'histoire ne doivent point être jetés sur un seul et même tas pour poursuivre un but égoïste et mensonger. La vérité et la science n'ont rien à y gagner.

Au reste, la Thébaïde ne contribuait en rien à l'entretien des animaux sacrés, comme le rapporte Plutarque [1] : elle n'adorait aucun dieu mortel, mais au contraire un Dieu sans commencement ni fin, un Dieu éternel.

RELIGION DES ÉGYPTIENS.

La théologie des Égyptiens partait de l'origine du monde. Toutes les parties qui formaient l'univers constituaient la matière ; la vie simultanément active qui produit, vivifie et pénètre toutes choses, était nommée esprit. Après la matière et l'esprit, intimement liée à eux, les enveloppant, les comprenant même, venait cette étendue infinie où nous apercevons tous les objets que nous offre l'univers, c'est-à-dire l'espace. Par l'observation de cette suite régulière et non interrompue de jours et de nuits, de saisons et d'années en alternance, se

1. Plutarque, *De Iside et Osiride*, ch. xxi.

forma enfin l'idée d'un éternel courant du temps, que les Égyptiens se représentaient comme séparé et indépendant des trois autres parties essentielles et primitives du monde, profluant en toute liberté à côté d'elles. Ces quatre grandes substances étaient, pour les Égyptiens, les éléments constitutifs, primitifs de l'univers; la somme des diverses formes et apparences dans la nature n'était que le produit de l'action collective de ces quatre facultés primitives.

Or, si le monde, dans sa forme actuelle, ne semblait être que le développement d'apparences infinies dû aux facultés précitées, ces facultés devaient avoir existé intactes dans leur ensemble, sans avoir encore rien développé, à une époque antérieure à l'univers, dans un temps où le monde ne s'était point encore formé dans son apparence actuelle par le concours simultané des quatre essences primordiales, incréées et éternelles. Dans leur sein régnait l'unité, composée de ces quatre essences, et cette unité était la divinité primordiale. On n'alla pas au delà de cette divinité : elle était considérée comme la limite extrême de l'imaginable : on la plaça en tête de tout ce qui existe. « Avant l'existence de tout ce qui est, dit Jamblique [1], il n'y a, selon les Égyptiens, qu'une première et unique divinité. »

Les Égyptiens ne concevaient nullement cette divinité primordiale comme un être incomplexe et uniquement spirituel : pour eux, elle était composée, synthétique, renfermant les germes du monde futur, ceux de la masse universelle informe, elle était divinité et monde simultanément, non encore séparés, n'ayant point encore de formes. C'est, par conséquent, dans le sein de cet *Un primitif*, que se trouvait en un faisceau, assemblé et réuni, tout ce qui devait être isolé dans le monde; dans son sein se trouvait de même tout ce qui était particulier à chacune des divinités isolées. La divinité éternelle ne faisait encore qu'un avec le monde, comme dit Plutarque [2]. En opposition au monde créé, la divinité primordiale était nommée Dieu sans commencement ni fin [3], c'est-à-dire éternel. Ensuite comme on n'était parvenu à la conception du Dieu éternel que par voie de conséquence, tandis qu'au contraire l'existence du monde peut être aperçue au moyen des sens, Dieu fut nommé l'invisible, le caché, Amon [4], c'est-à-dire non perceptible directement par les sens. Cette

1. Jamblic., *De Myster. Ægypt.*, s. VIII, ch. II.

2. Plutarque, *De Iside et Osiride*, ch. IX. — 3. Id., ch. XXI. — 4. Id., ch. IX.

conception d'un Dieu primordial, incréé, éternel, invisible, était ce qu'il y avait de plus élevé, de plus majestueux et de plus auguste aux yeux des Égyptiens. Le Dieu était entouré d'une telle sainteté que, par une pieuse crainte, les Égyptiens évitaient de prononcer son nom [1].

Il y avait donc au sommet de la théologie égyptienne une divinité primordiale, composée de quatre essences incréées et éternelles : l'esprit primordial *Kneph*, la matière primordiale *Neith*, le temps primordial *Sevek*, et l'espace primordial *Pascht* [2]; cette divinité ne forme cependant qu'une seule et même unité, une véritable *quadrinité*. Kneph et Sevek étaient mâles, Neith et Pascht, femelles. En tête de cette divinité première était l'esprit premier, Kneph, comme un des membres de l'invisible divinité éternelle, souvent nommé Amon-Kneph, l'esprit caché, invisible. Les Égyptiens n'étaient donc pas sur un degré si inférieur du développement intellectuel, comme on le dit si souvent; ils n'avaient pas des idées si grossières sur la divinité, comme on le prétend habituellement. Il est incontestable qu'ils connaissaient l'existence d'une puissance active antérieure au monde et gouvernant le monde, comme le dit Jamblique [3]. Ils considéraient l'esprit premier comme bonté primordiale : c'est ce que prouve le nom de Hornophré, Agathodæmon, le dieu bon, que Kneph reçoit dans sa forme ultérieure, après la naissance du monde, comme divinité qui entoure entièrement le globe terrestre.

La seconde essence du dieu premier est Neith, l'Athénée des Grecs; c'est la matière primordiale, représentée comme une eau mêlée d'atomes de terre, comme une eau vaseuse. Cette matière primitive n'était pas, aux yeux des Égyptiens, une masse inanimée ou morte : comme tout ce qui existe s'était élevé de son sein, elle était douée d'une faculté créatrice indépendante; elle était, comme les autres essences divines primordiales, infinie et impalpable aux sens.

La troisième essence du dieu premier est le temps éternel, Sevek, le Kronos des Grecs; il était mâle. Le temps était pour les Égyptiens une essence primordiale éternelle, une agrégation de la divinité première, semblable à l'esprit premier Kneph et à l'espace éternel Pascht; la preuve en est que, pour eux, le soleil était une corporification du temps éternel : ils considéraient donc le temps comme antérieur

1. Jamblic., *De Myster. Ægypt.*, s. VIII, ch. III. — 2. Le chaos des Grecs.
3. Jamblic., *De Myster. Ægypt.*, s. VIII, ch. IV.

à l'existence du soleil. Or, comme le soleil était une des huit grandes divinités du premier ordre, issues d'une manière directe de la divinité première, il faut que le temps éternel dont il est émané, ait été envisagé comme une des parties de la divinité primordiale. Le temps éternel, Sevek, semble avoir été une divinité essentiellement malfaisante dans l'esprit des Égyptiens, en tant qu'il produit non-seulement toutes choses, mais qu'il les détruit toutes aussi.

La quatrième essence du dieu premier était l'espace infini et obscur. Les Égyptiens se représentaient l'espace sans bornes, comme obscur; car, à leurs yeux, la lumière ne parut qu'avec le soleil, et ne se répandit sur le globe terrestre qu'au moyen de ses rayons. Malgré son affinité avec Sevek, l'auteur de tout mal dans le monde, Pascht était cependant pour les Égyptiens une divinité bienveillante et bonne, car elle est la première des Érinnyes, les déesses vengeresses, la gardienne de l'harmonie du monde, la dispensatrice de la punition de tout crime. Puis, comme l'espace reçoit toutes les créations de Neith dans son giron, que l'étendue est en quelque sorte la mère nourricière de tout ce qui naît, Pascht était aussi nommée par les Égyptiens « présidente des naissances. » A ce titre, elle était principalement vénérée au plus haut degré à Syène.

Par l'union en un tout, un ensemble, de l'esprit avec la matière, du temps avec l'espace, la spéculation égyptienne avait réuni les raisons éternelles de tout ce qui existe. C'est aussi de cette divinité primordiale, renfermant de toute éternité les parties essentielles comme les principes incréés du monde futur, que sortit le monde par l'opération d'un développement intérieur : une partie de la matière inhérente au dieu premier se détacha pour former un ensemble indépendant. Ce qui venait à l'existence se formait donc de quelque chose qui existait déjà antérieurement. La conception de la création du néant était étrangère aux Égyptiens aussi bien qu'aux autres peuples arians de l'antiquité. Cette idée n'appartient qu'aux races arabes. L'origine du monde hors du giron du dieu premier n'est donc point celle d'une chose nouvelle et qui n'existait pas auparavant; elle n'est point non plus une naissance du néant, elle est un développement de ce qui a forme et de ce qui est formé, provenant de quelque chose qui existait en germe, mais qui était encore informe.

Le rapport de l'univers au dieu premier n'est pas celui de l'œuvre de la création à son Créateur ou artiste; ce rapport n'est pas le contraste, l'opposition muette entre la masse morte, inintelligente

et sans volonté avec son architecte animé, agissant en connaissance de cause et avec dessein ; dans l'esprit des Égyptiens, ce rapport est l'union, le mariage de la matière avec l'esprit : le monde et Dieu, la matière et l'esprit sont une seule et même essence, le monde est lui-même vivant et animé dans toutes ses parties qui, isolées, forment des dieux séparés et indépendants.

Ensuite ce monde, né du sein de la divinité éternelle, fut constitué dans la forme d'une sphère, conception propre à toute l'antiquité ariane. C'est cette idée qu'on symbolisa en faisant naître le monde, sous la forme d'un œuf, du souffle de la divinité éternelle ou Amon. Comme le monde se développa dans le sein du dieu primordial, la divinité resta en dehors du monde, l'enveloppant et le circonscrivant, tout en le renfermant en elle. Kneph est figuré dans les hiéroglyphes sous la forme d'une sphère enveloppée d'un ou de deux serpents. Il est encore figuré ainsi au-dessus des portes d'entrée. C'est, par conséquent, aussi l'esprit éternel, Kneph, qui met en mouvement la voûte éthérée du ciel ; il est le conducteur, le moteur du ciel, Emphé-Emeph, et dominateur ou roi de l'univers, *Hikto*. Il est nommé aussi *Esprit de bonté*. L'univers, selon la conception égyptienne, était donc sous la direction immédiate d'une essence spirituelle qui réunissait en elle la plus haute intelligence et la plus grande bonté.

Le globe terrestre, né dans le sein du Dieu éternel, se développa peu à peu dans son apparence, sous l'influence des parties de ce dieu passées en lui, et ces diverses parties, conjointement avec les grandes facultés qui l'animent, deviennent des divinités terrestres indépendantes. Telle est l'origine des huit grands dieux terrestres, dieux nés, quoique immortels. Ce sont ces huit dieux de premier ordre, que les Égyptiens plaçaient à la tête de toutes leurs divinités nées et qui précédaient les douze dieux du second ordre.

Dans la conception des Égyptiens, le perfectionnement successif de l'univers ainsi que la naissance des huit grandes divinités terrestres n'eurent lieu que lentement et pendant des périodes de longue durée. C'est ce que nous apprennent les extraits des chroniques que le temps nous a conservés et qui retracent le règne des diverses dynasties égyptiennes. Comme ces chroniques partent directement de la création du monde, selon la coutume de tous les peuples anciens, elles commencent aussi par les divinités nées en même temps que le développement du monde ; ces divinités sont réputées comme ayant été les premiers souverains de l'Égypte, c'est-à-dire du globe ; car

chaque peuple de l'antiquité considérait sa patrie comme centre de l'univers. On assigne au règne de chacun des dieux de premier ordre en particulier des milliers d'années; ces dieux ne deviennent actifs qu'après la formation du globe terrestre, c'est-à-dire après la séparation de la masse cosmique encore informe. Voilà donc ce qui constitue les grandes époques que traversa le monde lors de son développement successif, amené par la naissance et l'activité effective des grands dieux, avant qu'il ne fût arrivé à sa forme perfectionnée actuelle.

Les huit grands dieux étaient *Menth* (Phan, Har-Seph, Pé-Kié), *Phtha* (Seph, Thore), *Pé*, *Anuké*, *Ré* (Phré), *Joh* (Chonsu), *Hathor* et *Saté*. Chaque couple de ces huit dieux est une émanation des quatre divinités primordiales : Menth et Phtha, les générateurs spirituel et matériel du monde, sont des émanations d'Amon; Pé et Anuké, de Neith; Ré et Joh, de Sevek; Hathor et Saté émanent de Pascht, l'espace primordial. Ces huit divinités sont donc des êtres cosmiques, des fractions de l'univers. Elles sont à la vérité des dieux nés en même temps que le monde, des divinités ayant commencement, mais qui existent avec le monde; sont impérissables, et se distinguent par là des divinités terrestres mortelles. Ces huit grands dieux sont connus sous le nom de Kabires, les dieux puissants, car le nom de Kabires signifie puissants.

Par la naissance de ces huit divinités premières, les parties extérieures de l'univers, de la voûte du ciel au centre du monde, jusque vers la terre, étaient parfaitement développées. Les grands corps célestes resplendissants et les étendues terrestres étaient venus à l'existence. La terre seule n'était point encore perfectionnée, elle était toujours informe.

C'est pourquoi l'esprit créateur matériel descendit sur la terre pour orner sa superficie actuelle. Lorsque la terre eut reçu la parure actuelle de sa superficie, Kneph, l'esprit primordial de bonté, Neith, la déesse des eaux éternelles, Sevek, le dieu du temps, et Pascht, la gardienne de l'harmonie universelle, les quatre divinités éternelles y descendirent et prirent un corps. Alors naquirent les quatre premières grandes divinités terrestres, les représentants de la divinité primordiale et quadrinitaire sur la terre. Les Égyptiens établirent un étroit rapport entre cette corporification de la divinité éternelle et le Nil, le principal fleuve de leur pays.

Les corporifications des quatre essences divines primordiales et les

huit grandes divinités terrestres forment les dieux du second ordre, les dieux terrestres, ordinairement nommés les douze dieux.

Par la corporification des quatre divinités éternelles, la génération et la naissance vinrent sur la terre alors entièrement façonnée et accomplie. Ce fut non-seulement la nature matérielle qui engendra, mais les essences divines se reproduisirent sur le globe terrestre. La terre donna la vie à une génération de dieux, forte en puissance et en grandeur : les géants, *apophi*, les géants des Grecs.

Mais ce furent surtout les quatre grands dieux terrestres, la corporification du dieu éternel, qui eurent une descendance nombreuse. Ils engendrèrent une nouvelle génération de dieux, ceux du troisième rang, appelés Kronides.

C'était de Kneph-Agathodæmon, l'esprit éternel de bonté, que les Égyptiens faisaient provenir toutes les qualités bienfaisantes et heureuses du Nil. Kneph-Agathodæmon devient dieu-fleuve, *Nil-Okeanos*, car Okeanos est le nom égyptien du Nil. C'est pour cela qu'ils nommèrent le Nil lui-même le dieu bon, Agathodæmon. C'est de l'épouse de Kneph, c'est de la matière éternelle, Neith, la déesse des eaux éternelles du ciel, que les Égyptiens faisaient descendre les eaux de leur fleuve sacré. Neith, l'eau éternelle, placée au-dessus de la voûte du firmament, descendit sur la terre et se fit déesse du fleuve, *Okéamè*. Les courants fertiles et vaseux du Nil, qui produisent toute végétation en Égypte, étaient probablement le motif pour lequel les Égyptiens se représentaient la matière éternelle, dont ils firent naître tout ce qui existe, comme une eau vaseuse mêlée d'atomes de terre. De là aussi le double nom de la déesse du fleuve : *Netpè*, Neith du ciel, c'est-à-dire l'eau éternelle céleste ; c'est la Rhea (la grande mère, Kybèle) des Grecs : — et *Okéamè*, c'est-à-dire le Nil. C'est cette même divinité, la Netpé-Okéamé, la déesse du Nil, qui reçoit, comme nourricière de l'Égypte, le titre de : nourricière du monde, Senek-To, la mère nourricière, la Demeter des Grecs, la déesse de l'agriculture et des blés.

Avec cette corporification des deux premières divinités primordiales dans le Nil, naquit aussi simultanément la forme terrestre du dieu du temps. Comme le Nil produisit les trois saisons de l'Égypte au moyen de ses inondations régulières, le temps, qui jusque-là n'avait pu s'observer que par le mouvement des corps célestes, dans les espaces élevés de l'éther, se produisit aussi sur la terre par l'alternance des saisons amenée par les inondations du Nil. Le temps s'était incarné

sur notre globe ; le temps primordial était devenu temps terrestre, Sevek s'était transformé en Seb, le Kronos des Grecs.

Comme la terre était parfaitement développée, que de plus le Nil lui avait donné la vie et la fertilité, et qu'enfin la succession régulière des saisons y avait été établie, Pascht, la gardienne du cours du soleil et de l'harmonie du monde céleste, s'incarna et descendit sur cette terre pour en être la protectrice, la gardienne de l'harmonie terrestre. Pascht porta alors le nom de Reto, la Leto des Grecs.

Après que les quatre essences divines éternelles eurent pris une forme terrestre ou matérielle, naquirent encore huit autres divinités terrestres ; c'étaient les descendants des huit grandes divinités cosmiques : *Tat-Hermès*, intendant et fondateur du corps entier de la science sacerdotale égyptienne ; *Chaseph* (*Mnemosyne*), intendante de l'écriture et de la science ; *Imuteph* (*Asclepios*) et *Nehimeu* (*Hygieia*), les présidents de la médecine ; *Mui* (*Phœbus*) et *Taphné* (*Daphné*), les dieux de la poésie ; *Pharmuthi* (*Prometheus*), dont les fonctions sont encore inconnues, et *Tmé* (*Thèmis*), la déesse et l'intendante de l'administration de la justice. Ces divinités sont nées postérieurement au genre humain ; elles sont réputées avoir ordonné la société civile et continué à être les présidentes des rapports et des arrangements sociaux.

Nous avons dit plus haut que ce furent surtout les quatre grands dieux terrestres, les incarnations du Dieu éternel qui eurent une descendance nombreuse, une nouvelle génération de dieux, celle du troisième rang et formant les Kronides. C'est pour cette raison qu'Okéamos, Netpé et Seb portent le titre de générateurs des dieux. Netpé (Rhéa) reçoit particulièrement celui de mère des dieux, et la grande mère des dieux, Kybèle des Grecs, n'est autre que Netpé-Rhéa.

Une nombreuse génération d'esprits et de démons descendit d'Okéamos. C'est à Netpé qu'on rapportait un certain nombre de dieux qui sont regardés comme la première dynastie de souverains qui régna sur l'Égypte après la naissance du genre humain. Ces dieux sont : Osiris (Dionysos), Aruéris (Héraklès), Boré-Seth (Typhon), Isis (Perséphone), Nephthys (Hestia), et enfin Schai (le Pluton-Triptolème des Grecs), et son épouse Rannu, la Despoïna grecque. Tous ces dieux sont les enfants de Netpé, mais par plusieurs pères. Osiris et Aruéris avaient pour père Rhé, Ré, le dieu soleil ; celui d'Isis était Taat, le second dieu lumière, la lune ; Seth et Nephthys avaient pour père Seb.

Dans toutes les anciennes croyances de l'antiquité, chez les Indiens, les Bactriens, les Grecs anciens, l'idée de la divinité est une concep-

tion de choses et non de personnes, composée de portions et de facultés de l'univers. Ces parties et ces facultés constituaient originairement l'idée des dieux; admises dans le principe comme des essences ou des êtres doués d'une vie indépendante, et cependant existant dans le monde, dans leur forme réelle, matérielle, dans le temps comme dans l'espace, elles n'étaient nullement considérées comme des anthropomorphisations (sous une figure humaine), ainsi que cela eut lieu lors de la décadence de la civilisation égyptienne. Dans les temps les plus reculés, la conception des dieux était une conception des choses, dans le sens le plus étroit du mot. Dans aucune autre spéculation philosophique que celle des Égyptiens, fondée sur de primitives croyances, la conception du monde n'est développée si purement, si franche de mélange d'idées étrangères, d'une manière aussi complète et aussi logique, ni du sein d'une unité aussi intrinsèque et aussi conséquente.

La conception de Dieu et ses rapports avec le monde physique et intellectuel, les idées sur le genre humain et son rapport à Dieu et au monde, formaient le noyau de la théologie égyptienne; mais ce noyau était revêtu d'une masse d'accessoires qui n'en faisaient pas essentiellement partie. Ce sont particulièrement ces accessoires qui constituaient ce qui est ordinairement qualifié de mythologie; quand, par conséquent, Plutarque dit que la théologie égyptienne est enveloppée, la plupart du temps, de fables et de contes qui n'offraient qu'une faible transparence, qu'une pâle lumière de la vérité, ce qu'il dit est très-vrai; mais cela ne doit pas s'appliquer uniquement à la théologie égyptienne, mais encore à la religion de tous les pays. C'est cette partie mythologique des religions qui est empruntée aux mœurs, aux institutions politiques et aux usages des peuples : elle forme, pour ainsi dire, l'enveloppe de la sphère des conceptions religieuses. Cette enveloppe de sa conception doit nécessairement être empruntée, par chaque peuple en particulier, de son milieu direct, des formes de sa vie domestique et publique : car les intuitions formées par les sens, par lesquelles la conscience se réveille et se développe, doivent nécessairement produire les formes de la réflexion, de la somme des idées. Cette loi se produisait aussi chez les Égyptiens. Ils durent puiser directement les formes de leurs idées religieuses du milieu physique dans lequel ils vivaient, dans leur histoire, dans leurs rapports politiques, dans leurs mœurs et dans leurs usages. De là, naturellement aussi pour nous, l'étrangeté choquante de leurs conceptions théologiques et de leurs traditions religieuses.

La quadrinité divine des Égyptiens est une des conceptions les plus importantes de la théologie : elle a exercé l'action la plus durable sur la doctrine de la divinité dans des temps postérieurs. Car, acceptée par l'école pythagoricienne, métamorphosée par Platon et ses successeurs d'après les idées zoroastriennes, elle amena la doctrine néoplatonicienne d'une trinité d'essences divines primitives, qui passa enfin, mais fortement appauvrie, dans la trinité chrétienne.

La théologie des Égyptiens est essentiellement savante et profonde; elle explique l'origine du monde par la connaissance qu'ils en possédaient, par la conception qu'ils s'en étaient formée au moyen de la science. Pour eux, théogonie et cosmogonie étaient tout un. L'origine du monde n'était autre qu'une action, qu'un travail qui s'était opéré dans l'intérieur ou dans le sein de la divinité éternelle, qu'un développement et une formation des parties essentielles informes, intégrantes à la divinité, avec lesquels une fraction de chacune des quatre essences éternelles passa dans le monde qui naissait. C'était le monde recevant la vie par l'esprit primordial : il tenait la substance de la matière éternelle, les espaces terrestres de l'étendue infinie, et le temps, enfin, de l'éternité. L'idée de la création du monde du néant, par la simple toute-puissance d'un Dieu purement spirituel, était inconnue aux Égyptiens. Cependant, on ne peut appeler l'idée égyptienne de l'origine du monde une émanation, un rayonnement du sein de la divinité, parce que le monde, selon cette idée, restait toujours après son origine dans le sein de la divinité éternelle.

C'est l'imposante grandeur de la conception égyptienne du monde, c'est la connaissance de sa synthèse qui a aussi fait la grandeur de ce peuple, sa grandeur politique; sa grandeur scientifique, sa grandeur dans les arts et la littérature, en un mot, le faisceau imposant de sa civilisation qui a rayonné sur tous les pays et a contribué au développement moral et intellectuel de toutes les nations de l'antiquité, pour revivre enfin, dans beaucoup de ses détails, au sein de la société moderne. La connaissance des lois qui maintiennent le monde dans son indestructible harmonie contribua à développer chez les Égyptiens ce goût et ce sentiment exquis des arts qu'ils ont manifestés dans les monuments, les sculptures et les peintures des beaux temps de leur existence. Au moyen de leur raison, aidés de la science, ils avaient une profonde conviction dans leurs croyances. Chez eux, le caprice, la mode et l'arbitraire n'exerçaient aucune action ni influence; ils partaient d'une base solide, appuyée sur les sciences naturelles,

physiques et mathématiques qu'une imagination grave et saine venait embellir ensuite, et enfin faire épanouir.

Les Égyptiens ne rendaient aucun honneur funèbre aux héros; aucun temple ne leur était consacré [1].

Il est un fait remarquable dans l'histoire de la civilisation égyptienne : sa théologie comprend une série d'idées sur les dieux qui n'ont été introduites qu'à une époque postérieure dans les conceptions religieuses primitives des bords du Nil, et qui n'ont jamais pu parvenir à se fondre avec elles pour former un corps compacte et un ensemble concordant. Ces idées exotiques proviennent évidemment des Hyksos ou Arabes. Un autre fait aussi remarquable, c'est qu'une grande partie des idées religieuses de l'Égypte de ces bas temps historiques se retrouvent chez les races arabes, effet, sans nul doute, d'une rétroaction de la civilisation égyptienne sur ces races.

Sous Amosis I[er], premier roi de la XVIII[e] dynastie, vers 1800 avant l'ère vulgaire, qui chassa les Arabes, fut dressée une exposition par écrit de la théologie égyptienne rédigée par Bithys, grand prêtre de Neith, à Saïs [2]. Ce même Amosis abolit aussi le culte des sacrifices humains pratiqués pendant l'occupation arabe.

Il est certain que pendant l'occupation arabe l'Égypte a dû subir certaines influences, dans les idées religieuses par exemple. Il est certain aussi que l'intrusion du sang éthiopien dans la race royale égyptienne introduisit des idées qui n'appartiennent point aux Égyptiens purs et primitifs.

C'est aux Arabes surtout, croisés avec des Égyptiens, que sont dues les élucubrations ascétiques qui font tache dans la théologie égyptienne postérieure et qui choquent si souvent et si fortement nos idées.

Avec l'expulsion des Arabes commença une nouvelle floraison pour la civilisation égyptienne. Aseth, le dernier roi de la XVII[e] dynastie et père d'Amosis, Égyptien et non Arabe, et sous lequel les Hyksos furent expulsés, paraît s'être élevé comme régulateur politique de l'État affranchi du joug étranger. C'est sous son règne qu'eut lieu une réforme dans le calendrier par l'introduction d'une année de 365 jours, en ajoutant à l'année lunaire usitée jusqu'alors, de 360 jours, cinq jours épagomènes. Cette réforme est indiquée dans un extrait de Manéthon, conservé par le Syncelle; elle a été vérifiée par des cal-

1. Hérodote, l. II, ch. L. — 2. Jamblich, *De Myster. Ægypt.*, s. VIII, ch. V.

culs et trouvée se rapporter à l'année 1780 avant l'ère vulgaire [1].

Ce fait démontre non-seulement les grandes connaissances des Égyptiens en astronomie, mais encore leur prodigieux développement intellectuel, à une époque où les autres nations sortaient à peine encore de l'enfance. Dès cette époque les Égyptiens furent capables d'approcher de très-près de l'année solaire réelle et de composer d'avance un calendrier utile pour tous les genres de travaux à exécuter pendant l'année civile.

ORIGINE DE L'ARCHITECTURE ÉGYPTIENNE.

Il ne peut y avoir d'hésitation sur l'origine des formes de l'Architecture égyptienne. Cette architecture n'est nullement une imitation des cavernes qu'on suppose avoir été habitées par les Troglodytes, peuple tout à fait fabuleux ou imaginaire; elle résulte du développement et du perfectionnement naturels des constructions primitives en terre et en charpente [2]. Les angles et le sommet des murs en terre ou en argile étaient terminés par une sorte de châssis ou bâti composé de roseaux rassemblés et maintenus ensemble au moyen de ligatures transversales. Dans un climat où il ne pleut jamais, on pouvait donner à ces murs, vers l'intérieur de la bâtisse, une légère inclinaison destinée à augmenter leur force. La couverture de ces constructions primitives était plate, car on n'avait nul besoin de se garantir de la pluie. On plaçait horizontalement, soit en longueur, soit en travers de la maison, selon sa dimension, des pièces de bois appelées solives ou soliveaux. Sur ce plancher en charpente on disposait des joncs, des roseaux ou des branches de dattier, sur lesquels on étendait une couche de terre réduite en boue. Cette couverture formait une légère saillie sur les murs de face et de côté.

On voit quelques exemples de ces constructions primitives dans des bas-reliefs et des cartouches, à Ouady-Magara, dans la péninsule du Sinaï, qui se rapportent à Séphuris, huitième roi de la IIIe dynastie (4900 ans avant l'ère vulgaire), à Tanchérès ou Tatchérès, avant-dernier roi de la Ve dynastie (4400 ans avant l'ère vulgaire), à Menchérès (4700 ans

1. Voyez *Journal des Savants*, août 1843, p.481.

2. Nous sommes d'un avis diamétralement opposé à celui de M. Quatremère de Quincy, qui prétend que le bois n'entra jamais pour rien dans les éléments dont se forma l'Architecture égyptienne. P. 26 de l'*Architecture égyptienne*.

av. l'ère vulg.), le constructeur de la 3e pyramide de Gizeh. On trouve encore des imitations de ces constructions en charpenterie dans la décoration de quelques tombeaux situés auprès des pyramides de Gizeh et qui leur sont presque contemporaines. On voit la parfaite imitation de la charpente dans le petit monument vulgairement appelé sarcophage de Mykérinos.

Ce fut, comme chez tous les autres peuples, de ces constructions primitives et particulières que les Égyptiens imitèrent dans la suite l'ensemble et les parties de leurs temples et de leurs palais, en modifiant toutefois avec talent les détails, pour les approprier à la nature de la matière dure qui remplaça la terre et le bois.

La pièce supérieure transversale du châssis dont nous avons parlé plus haut fut l'origine du gros *tore* employé dans les monuments en pierre. La couverture en joncs ou en roseaux avec sa saillie donna naissance au reglet ou bandelette, partie supérieure de la corniche. Ce qu'on pourrait appeler la frise, c'est-à-dire l'étendue formée par l'extrémité apparente des solives, fit naître la gorge de couronnement de tout monument de pierre égyptien. Ces mêmes extrémités apparentes de solives ont été imitées dans la pierre, ainsi qu'on peut le voir aux piliers de Météharra, qui datent de la VIe dynastie. Aux hypogées de Béni-Hassan, ce sont plutôt des chevrons que des poutres ou solives qu'on a voulu représenter. Mais ces hypogées n'en sont pas moins en général une réminiscence de la construction en bois. L'espèce d'entablement formé par les extrémités des solives et la toiture, converties en gorge avec bandelettes, était d'abord très-simple; mais peu à peu on donna plus d'élévation à la gorge et plus d'épaisseur à la bandelette, et l'ensemble de cet ajustement devint en même temps plus saillant. Le peu d'élévation de la corniche primitive n'en marque pas moins l'ancienneté des édifices où elle est observée. Elle ne fut considérablement augmentée que sous le règne des Ptolémées, ainsi qu'on peut le voir aux édifices d'Ombos, d'Edfou, d'Esneh, de Denderah, etc. Le galbe de cette gorge paraît avoir été emprunté, ainsi que celui du chapiteau campané ou cloche renversée, à la fleur du papyrus, la plante favorite et pour ainsi dire nationale des Égyptiens.

On n'employait point de membre architectonique en dessous du gros tore primitif du châssis dont il a été parlé. Les constructions primitives étaient de petite dimension, et l'on ne connaissait point encore les piliers ni les colonnes; mais aussitôt qu'on s'en servit, une architrave fut placée entre le tailloir des piliers ou des colonnes et le

tore. Cela n'eut lieu que lorsqu'on éleva des monuments en pierre aux divinités. Alors aussi l'Architecture proprement dite prit naissance. Antérieurement, il n'existait de la bâtisse qu'à l'usage des particuliers.

Si l'origine de l'architecture égyptienne dérive de la construction en terre, brique et bois, on aperçoit que l'ornementation des monuments primitifs est empruntée aux divers dessins employés dans les nattes fabriquées avec des filaments de bois et d'écorce d'arbres. Cette ornementation est toujours rectangulaire dans tous ses détails; on y trouve le chevron, le damier, le méandre ou grecque, les étoiles. Plus tard on introduisit dans la peinture et les étoffes la ligne courbe, le cercle, les guilloches, les enroulements ou volutes, etc., etc. On développa postérieurement les divers éléments de cette ornementation primitive, qui n'était pas uniquement due au caprice, mais qu'une imagination saine et brillante métamorphosa à l'infini, en se servant toujours d'éléments mathématiques qui entrent tout naturellement dans la confection des nattes et des tapis.

Le soleil ardent de l'Égypte exigeait des habitations où l'on pût trouver de la fraîcheur. Il fallait des murs et des toits épais, des fenêtres ne recevant qu'indirectement les rayons du soleil. La nature des matériaux de construction en Égypte porta les architectes à couvrir les salles d'immenses et épaisses dalles supportées par des colonnes; ces dalles demandaient de leur côté des masses verticales capables de les soutenir dans l'espace. De là, l'épaisseur des murs et le diamètre considérable des colonnes. Indépendamment des pièces destinées à l'économie domestique, des chambres d'habitation, des salles d'honneur et de grande réception, il fallait des lieux aérés et cependant abrités de la chaleur où l'on pût se tenir et se promener. C'est ce que les architectes égyptiens réalisèrent au moyen de la construction de vastes galeries couvertes, sous lesquelles on jouissait de tous les avantages du plein air sans être exposé aux inconvénients des pays chauds, où le soleil ne cesse en aucune saison de darder ses rayons ardents. Comme il n'y a point de pluie en Égypte, les toits n'avaient pas besoin de rampants et ils étaient effectivement plats comme une terrasse.

Comme dans toutes les civilisations arianes de l'antiquité, la femme était très-respectée chez les Égyptiens; elle n'était en contact direct qu'avec ses plus proches parents mâles. En Égypte, comme en Grèce, le palais et la maison avaient leur gynécée, partie habitée par les

femmes, et où n'entrait que le mari. Les palais d'Égypte étaient tous entourés de hautes murailles, et ils étaient bâtis, comme chez les peuples de race ariane en Asie, sur une terrasse artificielle taillée en partie dans le roc, ou formée de terre et entourée d'un mur d'appui et de soutènement presque toujours en briques cuites au soleil. Cette terrasse était autant que possible quadrangulaire. Une telle disposition du sol ajoutait à l'effet des monuments et témoigne du goût de ceux qui l'imaginèrent.

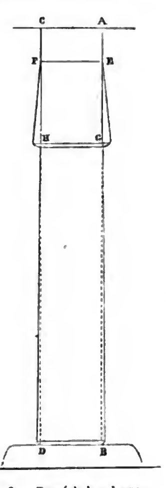
DES STYLES DANS L'ARCHITECTURE ÉGYPTIENNE.

Les monuments égyptiens peuvent se classer chronologiquement selon les supports carrés verticaux ou piliers et les colonnes qu'on y a employés. On peut en former des ordres, à la vérité un peu arbitraires, parce que les monuments offrent de grandes variétés. Le plus ancien ordre ou style qu'on retrouve encore dans les hypogées ou tombeaux, seuls monuments que les Hyksos ont respectés quand ils devinrent maîtres de l'Égypte, a des piliers carrés. Tels sont ceux des hypogées de Météharra, ornés d'une tige couronnée d'une touffe de fleurs de lotus. Ces hypogées datent de la sixième dynastie (elle régnait de 4400 à 4200 avant l'ère vulgaire).

Ce que l'on pourrait appeler le second style ou ordre est déterminé par des piliers octogonaux, tels que ceux des tombeaux de Beni-Hassan, et par des colonnes à quinze cannelures, avec bande plane à la place de la seizième, des hypogées du même lieu. Le troisième style ou ordre est donné par les belles colonnes à faisceau imitant des tiges de plantes réunies, liées ensembles au sommet, et ornées de fleurs en bouton qui forment le chapiteau. « Ce sont, selon M. Prisse, les premiers spécimens des élégantes colonnes qui jouent un rôle important dans les monuments de la xviii[e] et xx[e] dynastie. » On les retrouve avec un fût circulaire et d'une seule tige à Karnac, à Louqsor, à Médinet-Abou, à Kourna, etc. Le quatrième style est celui où la colonne est couronnée d'un chapiteau en forme de campane ou de cloche renversée, imitant la fleur épanouie du papyrus, telle qu'on la voit dans le temple de Khons, à Karnac; ce chapiteau commence à jouer un grand rôle dans l'Architecture à partir de la xix[e] dynastie. Le cinquième ordre se reconnaîtrait à la colonne couronnée d'un chapiteau composé de feuilles de palmier, comme on en voit au grand temple

de l'île de Philæ, aux temples d'Edfou, d'Antéopolis, etc. Le sixième ordre se reconnaîtrait également aux chapiteaux à tête d'Hathôr, tels qu'on peut en voir aux temples de Denderah et de Kalabsché. Le septième style est un ordre composite, offrant des chapiteaux de formes diverses, composés de la fleur de lotus épanouie, surmontés de têtes d'Hathôr, ensuite d'un petit édifice et d'autres formes variées. Une huitième catégorie serait celle où l'on voit les piliers osiriaques, ou avec statues représentant le roi sous la forme d'Osiris, comme on en trouve au temple de Phré à Abou-Sembil, à Karnac, etc. Ces piliers commencent à décorer les édifices égyptiens sous la XVIIIe dynastie et sont fréquemment employés sous les règnes des Pharaons de la XIXe et XXe dynastie, et même sous la XXVIe (M. Prisse). Souvent aussi le pilier carré est orné d'un monstre représentant Typhon.

Il est à remarquer qu'un des caractères essentiels de l'architecture égyptienne consiste dans l'inclinaison ou obliquité extérieure des murs. On observe une règle rigoureuse de statique et de force dans la colonne égyptienne. Elle forme un cylindre parfait depuis sa base jusqu'à son tailloir; le renflement inférieur de son chapiteau et de sa base est placé en dehors de ce cylindre. Notre figure explique mieux cette particularité que nous ne pourrions le faire dans le texte. Les deux lignes ponctuées AB, CD, indiquent les limites du cylindre qui sert de noyau au fût de la colonne.



3. — Tracé de la colonne égyptienne.

Quelle que soit la différence qui existe entre les colonnes égyptiennes de divers âges, il n'en est pas moins clair qu'elles ont emprunté l'une de l'autre et que l'on observe dans leur série un développement méthodique et graduel. Le support carré ou pilier est incontestablement le plus ancien. Mais il ne fut pas abandonné pour la colonne cannelée, sculptée ou peinte. On retrouve le pilier carré employé dans des tombeaux, dans des péristyles, postérieurement à la création de la colonne cylindrique. Il repose fréquemment sur une base ou plinthe; mais il n'a ni chapiteau ni tailloir. L'origine de la colonne polygonale est due à l'abat-

tement des quatre angles : cet abattement est destiné à agrandir l'espace et à empêcher de se blesser. Plus tard, avec le développement du goût, ces huit faces furent insensiblement augmentées jusqu'au nombre de douze, de seize, de vingt et de trente-deux. Ensuite, avec un nouveau développement du goût, l'on convertit les surfaces planes en surfaces concaves, à l'exception de l'une des seize, laissée plane pour y placer une ligne verticale d'hiéroglyphes.

Quant aux piliers carrés, ils furent dans l'origine ornés de peintures, remplacées plus tard par la sculpture: les plantes en faisaient d'abord tous les frais. On y représenta des tiges surmontées de boutons qui formèrent tout naturellement les chapiteaux. Dans cette disposition, les angles ou arêtes du pilier restaient visibles. On les abattit enfin, et on eut la colonne à faisceau semblable à celle qui existe à Béni-Hassan. Mais les quatre tiges de plantes assemblées de cette manière n'offraient point de solidarité entre elles et ne contentaient point non plus l'œil. On remédia à cet inconvénient en simulant une ligature au sommet, à l'endroit où elles rejoignent le bouton ou chapiteau. Là aussi, dans la quantité des ligatures, l'effet et la propriété du nombre se sont fait sentir. Le nombre pair ne satisfit pas la vue, et l'on trouve effectivement le nombre impair cinq dans les bandes formant la ligature supérieure des colonnes égyptiennes, comme à Béni-Hassan, à Médinet-Abou, à Karnac, à Kourna, et partout ailleurs dans les monuments de la belle époque.

Si le faisceau à quatre tiges de la colonne semble né d'une manière naturelle du développement architectonique, il importe cependant de faire remarquer aussi que les Égyptiens vouaient, comme les Indiens, une grande vénération à la belle plante du lotus (*Nymphæa nelumbo, nelumbium speciosum, Nilûfar*). Les Égyptiens représentaient l'univers par cette plante, et Harpokrates, fils du Soleil ou d'Osiris, est figuré s'élevant d'une fleur de lotus épanouie. Au soleil levant le lotus sort des eaux sacrées du Nil et montre les quatre grandes feuilles capitales de son calice gracieux. Il est vraisemblable que les Égyptiens empruntèrent à la forme de la fleur de lotus l'apparence de leurs colonnes à faisceau composé de quatre tiges et qui forment en plan un véritable quatre-feuilles. Il était dans le génie des architectes primitifs de s'inspirer des beautés qu'ils remarquaient dans le règne végétal, pour les faire entrer ensuite, métamorphosées, dans certaines parties des temples élevés aux divinités.

La colonne circulaire ou composée une fois inventée et adoptée,

d'autres combinaisons eurent lieu. La tête d'Isis fut placée comme chapiteau sur le fût, et la figure d'Osiris n'était qu'une addition au primitif pilier carré, comme à Sedinga et au palais de Louqsor.

La lumière et l'air pénétraient dans les salles et les corridors des temples et des palais par des ouvertures pratiquées dans la couverture. Ces ouvertures étaient de médiocre dimension; oblongues, elles s'élargissaient vers le bas dans l'épaisseur de la toiture ou plafond. Il y avait cependant aussi des fenêtres dans les murs verticaux des édifices égyptiens : elles étaient également très-exiguës, de la même espèce que les précédentes, et n'ayant souvent que 0,35 centimètres carrés de baie. D'autres fenêtres, établies dans les murs latéraux des temples avaient environ un mètre de largeur, et la moitié du vide était occupée par les meneaux. Elles avaient des embrasures intérieures à fort évidement; elles étaient établies en retraite sur le mur et offraient un assez large tableau. Ces fenêtres étaient d'une épaisseur telle qu'elles laissaient bien pénétrer la lumière et l'air à l'intérieur, mais sans laisser entrer les rayons du soleil. Les fenêtres, dans les monuments égyptiens, étaient toujours placées sur l'axe de l'entre-colonnement. Le verre, comme vitre, n'était point employé en Égypte.

Les plus anciens monuments égyptiens, qui sont aussi les plus anciens élevés par les hommes, sont les pyramides; elles forment un style particulier d'architecture qu'on retrouve en Assyrie, en Babylonie et en Amérique. Les pyramides d'Égypte sont, indépendamment de leur âge, des constructions très-remarquables par les règles employées dans leur conception, règles qui se sont transmises d'âge en âge, de peuple à peuple, pendant une longue suite de siècles. Il est donc nécessaire de leur consacrer une étude toute spéciale.

CHAPITRE PREMIER.

ANCIEN EMPIRE.

DE L'ANNÉE 5700 JUSQU'A L'ANNÉE 1650 AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

LES PYRAMIDES.

Cinq mille sept cents ans environ avant l'ère vulgaire, Ménès[1] ouvrit une phase nouvelle pour la civilisation égyptienne; il sépara, dans une certaine mesure, le pouvoir temporel du pouvoir spirituel : il limita le gouvernement théologique et sacerdotal. Il fit offrir des sacrifices à la divinité, mais il maintint le monothéisme qui existait dès l'origine de la nation égyptienne. Il entreprit de vastes travaux de tout genre : il déplaça le lit du Nil[2], qui jusqu'alors s'était étendu au pied de la chaîne libyque et l'endigua vers l'est; il fonda la ville de Memphis sur le sol nouvellement formé et construisit le temple de Phtha, la divinité supérieure des Memphites, que ses successeurs continuèrent à agrandir jusqu'à la fin de l'empire d'Égypte[3]. Athothis, qui lui succéda, fit élever le palais des rois à

1. Ce nom rappelle ceux de Manou, Mérou, Minos, Minyas, de Manès le Phrygien, Mannus des Germains, Man du Pont, le premier homme, du sanscrit *Manus*. En citant un passage de Diodore (l. I, ch. XCXIV), au commencement de son exhortation, Justin, dit martyr, s'est permis une falsification, en substituant le nom de Moïse à celui de Mnévis, évidemment le même que Ménès.

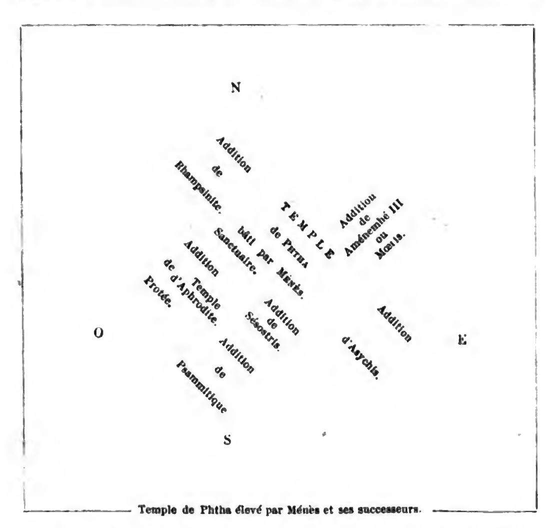
2. *Hapi* en égyptien.

3. Nous indiquons ici la disposition du temple de Phtha élevé à Memphis par *Ménès*, avec les principales additions qui y furent faites dans la suite.

Au rapport d'Hérodote (l. II, ch. XCIX), ce temple était grand et magnifique. Il y avait au-devant de sa façade une figure colossale monolithe (Strabon, l. XVII, p. 807), qui était sans doute celle du fondateur du temple et de la ville. Mœris (Hérodote,

Memphis; ce prince cultivait les sciences physiques et écrivit même un ouvrage d'anatomie. « Les palais des rois, dit Strabon[1], étaient bâtis

l. II, ch. CI) ou Aménemhé III bâtit les propylées septentrionaux, Rhampsinite (Hérodote, l. II, ch. CXX) ceux vers le couchant, Asychis (Hérodote, l. II, ch. CXXXVI) ceux vers l'orient, qu'on dit avoir été les plus beaux. Protée (Hérodote, l. II, ch. CXII) augmenta le temple à l'occident et au sud, et y ajouta un sanctuaire à Aphrodite.



Temple de Phtha élevé par Ménès et ses successeurs.

Sésostris contribua à l'embellissement du temple de Phtha (Hérodote, l. II, ch. CX). Il l'orna de quatre grandes statues, dont l'une le représentait lui-même, l'autre sa première femme Nofré-Ari, ou sa seconde, Isénofré. Ces deux statues avaient trente coudées ou 13m 90 d'élévation. Il plaça encore les statues de ses quatre fils devant le même monument; elles avaient vingt coudées (Hérodote, l. II, ch. CX) ou 9m 26 de hauteur. On a retrouvé le colosse de Sésostris auprès du village de Mit-Rahinéh. Une partie des jambes a disparu, et malgré cela il a encore 11 mètres de longueur, ce qui se rapporte avec la mesure donnée par Hérodote, il y a vingt-trois siècles. Amasis fit placer devant le temple de Phtha une statue colossale de 75 pieds grecs ou 23m14 de hauteur (Hérodote, l. II, ch. CLXXVI). C'était sans doute la sienne. Il orna ensuite le sanctuaire de deux autres statues en granit d'Éthiopie, de chacune 20 pieds grecs ou 6m 17 d'élévation (Hérodote, l. II, ch. CLXXVI). Psammitique enfin ajouta à cet édifice les portiques du midi (Hérodote, l. II, ch. CLIII).

1. Strabon, *Géographie*, l. XVII, p. 807.

sur une hauteur et s'étendaient jusqu'au plus bas niveau de la ville, là où elle touche à un bois et à un lac. » Mais de son temps, ces palais étaient déjà en ruines.

Dans le cours de son histoire, la nation égyptienne s'est distinguée parmi toutes les nations de l'antiquité par l'édification incessante de monuments gigantesques et des plus remarquables.

L'histoire d'Égypte est classée dans les annales du peuple par dynas-



1. — Entrée de la grande Pyramide de Chéops à Gizeh.

ties ou races royales. Dès la IIIe dynastie (5150 ans avant l'ère vulgaire), l'Égypte atteignit une grande splendeur. C'est aussi de cette époque que datent les plus anciens monuments connus : les pyramides de la Moyenne et de la Basse-Égypte qui, au nombre de trente-neuf, sont situées sur la rive gauche ou occidentale du Nil, et

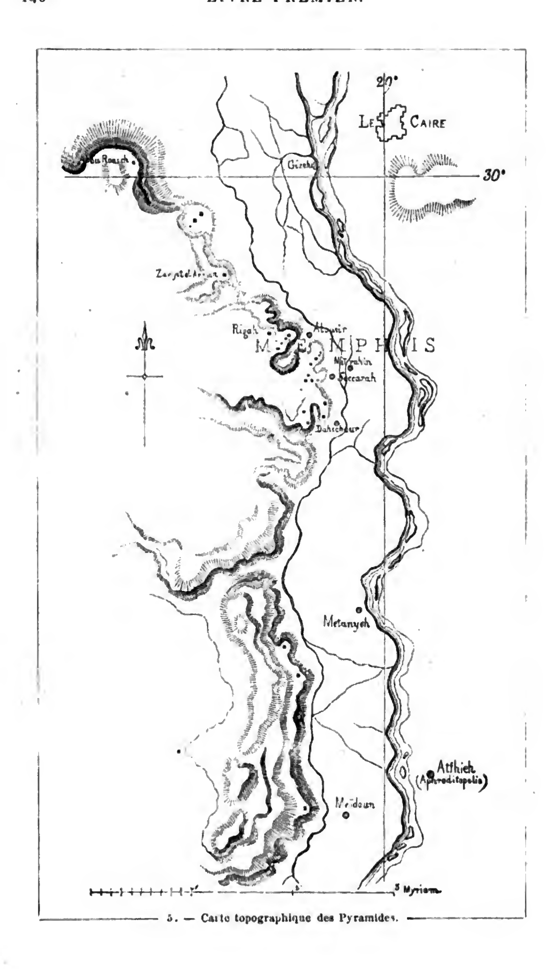
principalement sur des collines arides et désertes qui forment la limite ouest de la vallée, et s'étendent sur une longueur de 86 kilomètres du nord au sud. Il y avait une pyramide dans le nome Latopolite, trente-trois dans le nome Memphite, deux dans le nome Héracléopolite, et trois enfin dans le nome Crocodilopolite.

« Ces Tumuli en maçonnerie, dit M. Prisse, œuvres colossales d'une durée éternelle, succèdent probablement aux collines tumulaires et marquent le début des Égyptiens dans la carrière monumentale. Ces constructions, d'un goût simple et sévère comme toutes celles du monde primitif, témoignent déjà pourtant du culte de la forme qui distingue éminemment l'art égyptien aux diverses époques de son histoire [1]. »

Nous commencerons l'histoire et la description des pyramides par la plus septentrionale de toutes, par celle d'Abou-Roash, située à huit kilomètres au nord-ouest de celles de Gizeh. Sa base, de 97^{m}53 carrée, seule existe. Son entrée et sa galerie inclinée (formant un angle de 22^{m}35), longue de 48^{m}76, sont situées au nord ; cette galerie conduit à une salle centrale oblongue, ayant ses deux petites faces à l'est et à l'ouest. La salle a 12^{m}20 de longueur sur 4^{m}57 de largeur ; au-dessus de cette salle, il paraît qu'il y avait de plus petits espaces vides, semblables à ceux qui existent au-dessus de la chambre du roi de la pyramide de Chéops à Gizeh. La plate-forme nivelée, sur laquelle est bâtie la pyramide d'Abou-Roash, est située à 155 mètres au-dessus de la plaine ; ses faces de l'est et du sud sont presque verticales. Au nord du monument, le rocher a été taillé pour y pratiquer une route en pente qui aboutit à la plaine. Cette route a 1,500 mètres de longueur sur 9 de largeur ; sur quelques points, elle a jusqu'à 12 mètres d'élévation, dont une moitié est construite en maçonnerie.

On présume que la ville, auprès de laquelle est située cette pyramide, était Cochoma, nommée par Jules Africain comme ayant existé sous

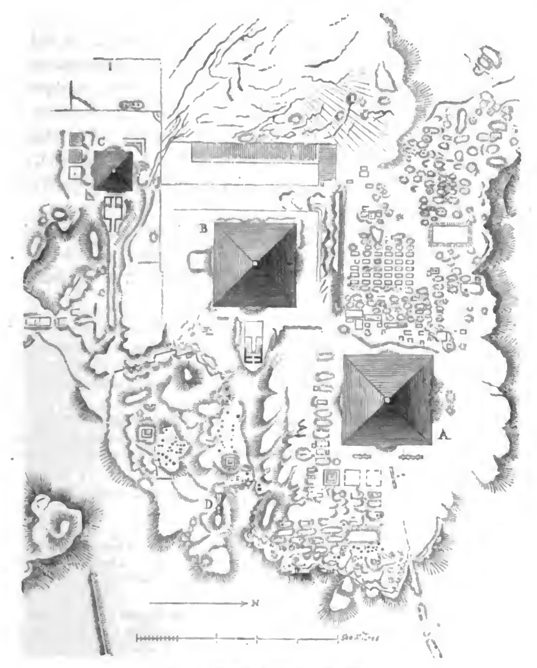
1. M. Prisse d'Avennes, avec sa libéralité habituelle, connue, mais souvent exploitée et payée d'ingratitude, a bien voulu nous communiquer le manuscrit d'un résumé chronologique de l'histoire de l'art égyptien. Nous en avons profité, et nous le remercions publiquement, ainsi que des nombreux renseignements verbaux qu'il a eu l'amitié de nous donner. Il nous a aussi confié quelques planches inédites de son grand ouvrage sur l'art égyptien : c'est d'après ces planches que nous avons réduit sur bois l'élévation, le plan et les colonnes de l'hypogée de Beni-Hassan, la colonne à faisceau de la XIIe dynastie, les piliers de Météharra. Nous lui devons encore les plans du palais de Medinet Abou, du Sphinx avec le tombeau à Gizeh, de l'Aménophéion de Karnac, la tête de Rhamsès, et enfin les diverses fleurs de lotus affrontées.



5. — Carte topographique des Pyramides.

le quatrième roi de la 1re dynastie de Manéthon, Ouanéphis, fils de Cecènes, dont le règne dura quarante-deux ans; car ce prince érigea, dit-on, une pyramide près de la ville de Cochone (Cochoma ou Chœ [1]).

PYRAMIDES DE MEMPHIS (GIZEH).



6. — Plan des Pyramides de Gizeh.

Les pyramides les mieux conservées, et incontestablement les plus remarquables, sont celles qui s'élèvent majestueusement au nord de

1. Vyse, T. III, p. 8.

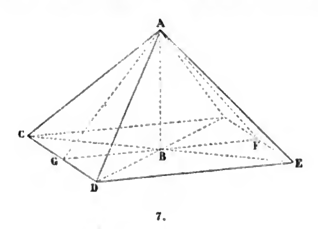
l'emplacement de la Memphis de l'antiquité, au sud-ouest du village moderne de Gizeh, sous 29° 59′ 6″ de latitude nord et 28° 52′ 2″ de longitude est du méridien de Paris. Leur distance en ligne droite de Gizeh est de 8,300 mètres; (la première grande pyramide est à 12,080 mètres du Caire [1]).

Leur site sur la rive gauche du Nil, en face du Caire, forme un plateau de figure elliptique avançant vers la plaine et occupant une anfractuosité de la montagne libyque, entre deux sortes de caps ou de promontoires plus élevés, qui l'entourent vers le sud et le nord. La hauteur du plateau est de 42 mètres au-dessus de la vallée (ce n'est que le tiers de la hauteur de la chaîne arabique) : sa longueur est d'environ 2,100 mètres de l'est à l'ouest, entre la limite des terres cultivées et les derniers rameaux de la chaîne libyque; sa largeur, du sud au nord, est de plus de 1,500 mètres. C'est sur ce plateau artificiel que sont placées les pyramides de Gizeh; on en compte trois principales.

La plus grande et la plus orientale des trois A, est celle de Souphis, Sensaouphi, Choufou, Schioufou, le Chéops ou Chembès des Grecs. Chaque côté de sa base avait 232ᵐ74 [2] de longueur, le revêtement

1. *Description de l'Égypte, ou Recueil des Observations et des Recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française.* Antiquités, Descriptions, t. II, Paris, 1828, ch. XVIII. Description générale de Memphis et des Pyramides. Les pyramides de Gizeh, sans nom sur notre carte topographique, sont celles situées entre les pyramides d'Abou-Roasch et de Zawyet-el-Arrian.

2. M. *Perring* a trouvé 232ᵐ85. Lors de la démolition du premier pylône du sud, celui qui est le plus rapproché du palais de Karnac, un des ouvriers employés à ces travaux présenta à M. *Prisse* une mesure antique en sapin, trouvée parmi les pierres.



7.

Elle était parfaitement conservée et divisée en quatorze parties, dont une est subdivisée en quatre et une autre en deux seulement. Cette mesure, qui approche beaucoup du mètre, a de longueur 1ᵐ050 (ou trois pieds cinq pouces trois huitièmes anglais), et

compris. Son élévation primitive verticale était de 146m 52 (sa hauteur actuelle n'est plus que de 139m 11[1]). L'angle de revêtement est de

paraît à M. *Prisse* être la *coudée doublée*, pour en faciliter l'usage. La coudée d'Éléphantine était égale à 0m570. Appliquée aux édifices de Thèbes, elle correspond parfaitement aux principales mesures, et, d'après M. *Perring*, les passages des pyramides ont exactement pour largeur cette mesure antique. (Voyez *Remarks on the ancient materials of the Propyla at Karnac*. In a letter to *Sir Gardner Wilkinson* by M. *E. Prisse*. Transactions of the R. S. of Literature, 2d series, vol. 1, 1843, p. 76 à 82.)

Le calcaire blanc dont est construite la grande pyramide de Gizeh provient des carrières de Thorrah, situées sur la rive droite du Nil, en face de Memphis, dans la petite chaîne arabique nommée aujourd'hui Mokattam.

Dimensions de la grande pyramide de Memphis (d'après H. Vyse, t. II. p. 109 à 114).

Base primitive DE 764 pieds anglais ou 232m 85 [1].
Hauteur perpendiculaire AB 480 pieds anglais 9 pouces ou 146m 52 [2].
Angle de revêtement AGB 51° 50'.
Angle de la galerie d'entrée 26° 41'.
Longueur totale du passage incliné 320 pieds anglais 10 pouces ou 97m 78.
Chambre souterraine de l'est à l'ouest 46 pieds anglais ou 14m 02.
— du nord au sud 27 pieds anglais 1 pouce ou 8m 48.
Hauteur de la chambre souterraine 11 pieds anglais 6 pouces ou 3m 87.
Hauteur inclinée, depuis la base de la pyramide aux ventilateurs, 331 pieds anglais ou 100m 88.

Dimensions de la seconde pyramide de Memphis (d'après H. Vyse, t. II, p. 114 à 119).

Base primitive DE 707 pieds anglais 9 pouces ou 215m 71.
Hauteur perpendiculaire 454 pieds anglais 3 pouces ou 139m 13.
Angle de revêtement 52° 20'.
Angle de la galerie d'entrée 25° 55'.

Dimensions de la troisième pyramide de Memphis (d'après H. Vyse, t. II, p. 119 à 124).

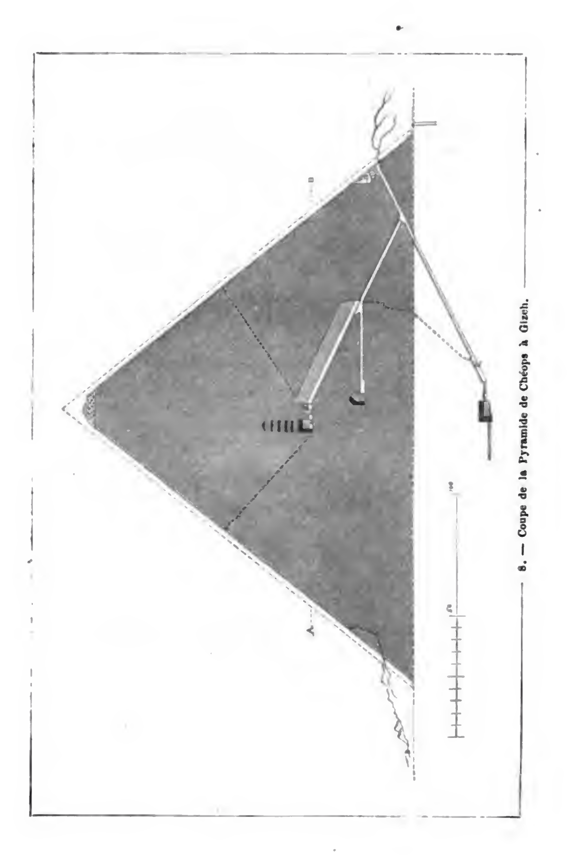
Base primitive DE 354 pieds anglais 6 pouces ou 108m 04.
Hauteur perpendiculaire 218 pieds anglais ou 66m 44.
Angle de revêtement 51°.

Les dimensions des six autres pyramides de Gizeh sont mentionnées par Vyse, t. II, p. 124 à 130.

1. Une pierre, lancée du sommet avec la plus grande force, n'atteint qu'à peine la base de la pyramide; elle ne tombe d'ordinaire que sur les degrés et n'arrive qu'aux deux tiers ou aux trois quarts de l'espace.

1. En chiffres ronds, la base de la grande pyramide est $\frac{27}{1.000.000}$ du rayon de la terre à l'équateur.

2. Le vrai diamètre du soleil est de 146.600 myriamètres.



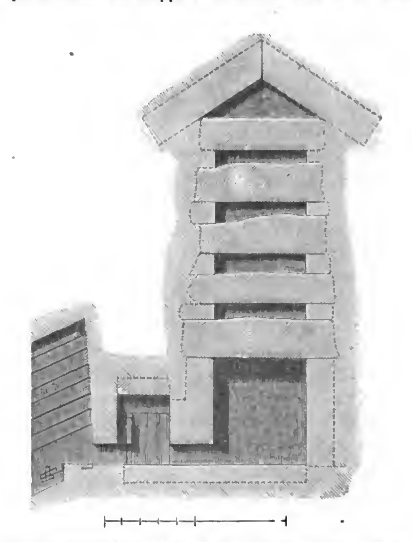
8. — Coupe de la Pyramide de Chéops à Gizeh.

51°50′. La diagonale de sa base a 326^{m}54. La superficie de sa base est de 53,314^{m}81 carrés. Son volume est égal à 2,562,576^{m}34 cubes, sans le socle. Chaque face, indépendamment du socle, a 21,325^{m}92 carrés; l'ensemble des quatre faces est de 8 hectares 53 centiares. Le nombre des assises fut trouvé de 203, mais il en manque au sommet; la hauteur moyenne de ces assises est de 0^{m}685, et leur saillie moyenne est de 0^{m}544. Il existe dans l'intérieur des pyramides des salles et des corridors. L'entrée de la pyramide de Chéops est, sur sa face septentrionale, au centre de la construction, au niveau de la quinzième assise, à 14^{m}60 d'élévation au-dessus de sa base. Un corridor ou passage de 97^{m}78 de longueur, établi dans la direction descendante et vers le sud, d'un angle de 26°41′, conduit à un corridor horizontal de 8^{m}22 de longueur, qui donne accès à une salle de 8^{m}48 de longueur sur 14^{m}02 de profondeur, dont le sol se trouve à 27^{m}43 en contre-bas de la base de la pyramide. De cette salle, en se dirigeant toujours au sud, on passe dans un autre corridor de 16 mètres de longueur. Là se sont arrêtées les fouilles faites jusqu'à présent. A 22^{m}36, en descendant le premier corridor dont il a été parlé, il existe un autre corridor ascendant de 33^{m}13 de longueur : il conduit à un corridor horizontal de 38^{m}79 de longueur, à l'extrémité duquel est une salle de 5^{m}22 de largeur, du nord au sud, et de 5^{m}79 de longueur, de l'est à l'ouest. En retournant sur ses pas et en reprenant le corridor ascendant, on trouve sa continuation de plus de 45 mètres d'étendue sur 2^{m}10 de largeur et plus de 8 mètres d'élévation; mais se rétrécissant vers le haut, ainsi que le montre la *figure* n° 9, le vaste corridor aboutit à un sol horizontal. Ensuite l'on franchit une entrée qui conduit à un emplacement renfermant quatre herses massives en granit. De là un passage conduit dans une salle dite du Roi, de 5^{m}23 de largeur, du nord au sud, et de 10^{m}46 de longueur, de l'est à l'ouest. Le plafond est horizontal, formé de gros blocs de granit. Au-dessus il y a des blocs en décharge séparés par un vide; ces blocs sont au nombre de quatre, laissant quatre intervalles. Au-dessus d'eux sont des blocs inclinés pour décharger encore plus sûrement les blocs qui sont en dessous, laissant un vide triangulaire, ainsi que le montre la *figure* n° 10. Si les deux salles inférieure et supérieure sont à plafond plat ou horizontal, il n'en est point ainsi de la salle intermédiaire,



9. — Passage dans la grande Pyramide.

dite de la Reine; ses parois s'élèvent au nord et au sud verticalement jusqu'à une hauteur de 4m11, son plafond est formé par des blocs inclinés qui déterminent l'apparence d'un toit à deux versants. La



10. — Coupe de la chambre du Roi dans la Pyramide de Chéops à Gizeh.

hauteur totale du sol au sommet de ces blocs obliques est alors de 6m30. La salle du Roi n'est pas au centre de la pyramide. Sa paroi nord est à près de 5 mètres au sud de ce centre, au point -ϕ- de

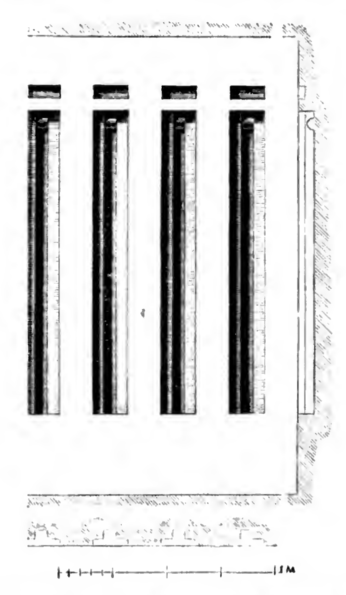


11. — Plan de la salle du Roi, Pyramide de Chéops, sur la ligne AB de la coupe.

notre *figure* n° 11. Le rapport de l'apothème au côté de la base est comme 4 à 5. La différence absolue de ces deux lignes donnait le côté même de l'*aroure*, l'unité de la mesure agraire, la mesure natio-

nale par excellence, et qui servait à partager les héritages. La surface de la base faisait précisément 25 aroures; chaque face en avait juste 10.

La seconde grande pyramide de Gizeh B est située à 121^{m}91 au sud de celle de Chéops. Elle a pour auteur un roi de la IVe dynastie, nommé Souphis, Schafra, le Cephren ou Cabrys des auteurs grecs. Sa



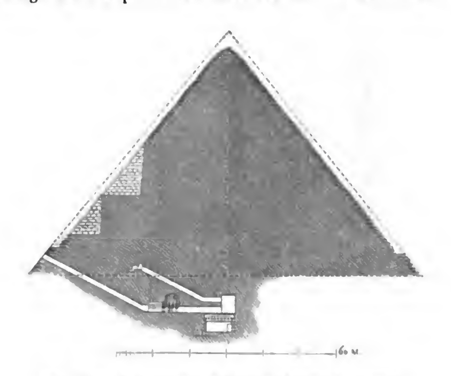
12. — Ornementation des parois de l'antichambre de la Pyramide de Mykérinos à Gizeh.

base primitive avait 215^{m}71 de longueur; sa hauteur perpendiculaire était de 139^{m}13, et son angle de 52°20. L'angle de la galerie d'entrée a 25°55'. Diodore[1] rapporte qu'il n'y avait point d'inscription sur cette seconde pyramide, mais que l'on y avait pratiqué sur l'un des côtés un escalier taillé dans la pierre. Elle n'avait en outre qu'une salle souter-

1. Diodore, l. I, ch. LXIV.

râine taillée dans le roc, à laquelle conduisaient un corridor descendant et un second corridor horizontal. La base de la pyramide de Cephren est à 10^{m}10 au dessus de celle de la grande pyramide.

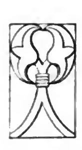
Une troisième pyramide enfin C est située à environ 228^{m}60 au sud de la seconde : c'est celle de Menchérès, Menkera, Mankhéri, le Mykérinos des Grecs. Sa base primitive avait 108^{m} 04 de longueur, sa hauteur verticale était de 66^{m}44 ; son angle de revêtement est de 51°. La base de cette pyramide est à 12^{m}67 au-dessus de celle de la grande pyramide de Chéops. L'entrée de la galerie est, comme aux deux précédentes, sur la face nord. Un corridor descendant E conduit dans un passage dont les parois sont décorées de l'ornementation repré-



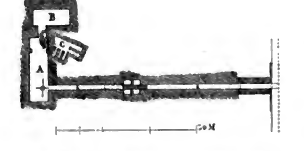
13. — Coupe de la Pyramide de Mykérinos à Gizeh, 3e pyramide.

sentée par la *figure* n° 12 : c'est une des plus anciennes ornementations connues. De ce passage, on arrive aux herses en granit D; poursuivant un corridor horizontal, on trouve la salle centrale A creusée dans le roc, où il existe deux autres salles BC, ainsi que l'indiquent le plan et la coupe. On a trouvé dans la salle principale un petit monument en basalte brun foncé, connu sous le nom de sarcophage de Mykérinos, qui était sans inscription et sans hiéroglyphes. La *figure* n° 18 reproduit ce remarquable monument qui offre la disposition de pièces de charpente employées dans les constructions primitives de l'Égypte, ainsi que le type des formes employées pour les temples et palais des époques postérieures. Ce monument, embarqué en automne

de l'année 1838 sur un vaisseau marchand qui se perdit, disparut dans les eaux[1]. « Taillé en forme de temple ou plutôt de naos, ce curieux monolithe était orné, avec un goût délicieux, de simples lignes architecturales qui forment des piliers et des compartiments.



14. — Fleurs de lotus affrontées.

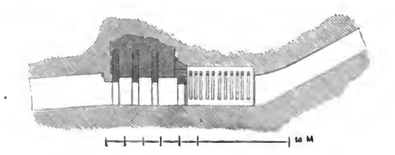


15. — Plan des salles de la Pyramide de Mykérinos, à Gizeh.



16. — Fleurs de lotus affrontées.

A la partie supérieure des principaux compartiments, on remarquait deux fleurs de lotus affrontées ; ornementation originale qui se retrouve sur plusieurs hypogées du voisinage et sur un sarcophage conservé au musée de Leyde » (Prisse). La *figure* n° 14 donne ces lotus affrontés.



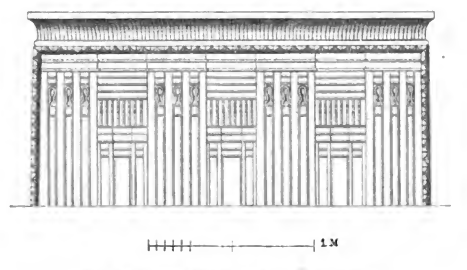
17. — Herses de la Pyramide de Mykérinos à Gizeh.

A vingt mètres sud-est environ des pattes du grand Sphinx existe un monument de 40 mètres carrés, que M. Prisse pense être un tombeau (*voy. figure* n° 22). Cet édifice porte sur sa façade une décoration semblable à celle du monument appelé sarcophage de Mykérinos. Mais l'intérieur, qui aurait pu renseigner sur la véritable destination du monument, n'offre aucune décoration ; les murs sont revêtus d'albâtre et les parements sont de granit. Le tombeau du grand prêtre Pétamounoph (de la XVIII[e] dynastie), qui est décoré de la même façon, a

1. Vyse, *Pyramids of Egypt.*, II, p. 84.

porté M. Prisse à croire que l'édifice en question était un monument funéraire. Il date de la XIIIe dynastie.

La conception, et plus encore l'exécution d'œuvres architectoniques telles que les pyramides, laissent supposer qu'à cette époque l'Égypte était déjà en très-grand progrès sur son état social primitif, lorsqu'elle n'était encore gouvernée que par des chefs de familles. Ses gigantesques constructions font encore supposer qu'elle possédait une population nombreuse, compacte, habituée aux travaux durs et pénibles, et exercée dans l'industrie et les arts mécaniques. Les rois, de leur côté, devaient exercer un grand ascendant moral pour disposer ainsi de l'activité et des bras de leurs sujets. Ces pyramides indiquent aussi une grande expérience dans l'art de construire et une science de ses règles qui ne peuvent être acquises qu'à la suite d'une longue



18. — Sarcophage de Mykérinos, 3e Pyramide de Gizeh.

série d'années de pratique. Ce qui étonne surtout, c'est comment ces blocs immenses de pierre et de granit ont pu être transportés, posés et montés. Vers l'époque de la construction de ces pyramides, la puissance des rois d'Égypte s'étendait même au delà de la vallée du Nil; les mines de cuivre de Ouady-Magara, dans la péninsule du Sinaï, étaient déjà exploitées : on y retrouve des hiéroglyphes du roi Choufou et un monument où il est représenté faisant décapiter des ennemis.

Vers ce temps (4,900 ans avant l'ère vulgaire), Memphis fut habitée par les rois, afin de pouvoir résister plus efficacement aux attaques et aux incursions des Arabes, qui convoitaient toujours les richesses de la vallée du Nil.

Maintenant que nous avons tracé la description des pyramides et

mis sous les yeux du lecteur les vues, plans, coupes et détails de ces monuments remarquables, nous allons en déduire la signification, en nous aidant de la théologie égyptienne et de l'histoire du peuple le plus anciennement civilisé de la terre.

Les pyramides sont des monuments très-anciens, mais non primitifs, dans l'acception imparfaite donnée à ce mot : ils sont primitifs, dans le sens que l'Égypte n'en possède pas qui leur soient antérieurs. Il ne faut pas croire que ces immenses constructions ne manifestent rien de supérieur en fait d'art et de science : on s'aperçoit du contraire en les étudiant avec attention, et on voit facilement que leur conception, leur symbolisme, ainsi que leur exécution, supposent une civilisation ancienne et très-avancée. Beaucoup d'égyptophiles ne font hommage qu'à la XVIIIe dynastie de la naissance réelle de l'art égyptien; le mot de renaissance serait plus exact et plus vrai. Cette renaissance devait naturellement s'opérer après l'expulsion des Hyksos, de ces Sémites barbares, ennemis du travail, des sciences et des arts. Les hypogées de Météharra, de la VIe dynastie, et ceux de Beni-Hassan, de la XIIe, prouvent surabondamment, par leurs élégants piliers et leurs gracieuses colonnes à faisceau, qu'à ces époques reculées l'Architecture était déjà entrée dans un développement surprenant. Or, les pyramides, et surtout celles de Memphis, dans leur genre, prouvent de leur côté un développement tout aussi avancé dès leur édification.

Toutes les pyramides d'Égypte sont situées sur la rive gauche ou occidentale du Nil : il n'y en a pas une seule sur la rive opposée. Tous les obélisques égyptiens, au contraire, sont érigés, par couples, sur la rive droite ou orientale du fleuve; on n'en trouve pas un seul de l'autre côté du Nil. La situation topographique de ces deux sortes de monuments n'est assurément pas fortuite; elle est raisonnée, elle a un but. Nous partageons l'opinion que nous a exprimée M. Prisse : les obélisques sont consacrés au soleil, le représentant du principe actif, mâle ou générateur [1]; ils saluaient son lever sur la rive orientale du Nil. Les pyramides, de leur côté, représentaient le principe passif ou femelle : elles sont situées sur la rive occidentale du fleuve, où s'abaisse et se couche le soleil au déclin du jour, quand cessent ses rayons vivificateurs. Alors aussi la terre, cette grande et bonne mère,

1. Pline, *Hist. nat.*, l. XXXVI, ch. XV, rapporte que le fils de Sesosis consacra un obélisque au soleil.

se repose pour puiser de nouvelles forces dans le sommeil qui enveloppe la nature pendant l'absence du soleil, le père. Les deux genres de monuments en question étaient donc destinés à représenter et à enseigner ce travail du soleil et de la terre, travail réel de la nature établi par Dieu, prouvé par la science des Égyptiens, et retrouvé, expliqué et démontré de nouveau par les découvertes de la science moderne, mais ignoré par les races sémitiques et par le moyen âge.

Le symbolisme des pyramides est profond et significatif; il révèle la science des Égyptiens et son application à leur théologie qui les éleva au monothéisme le plus pur, le plus vrai et le plus *ancien*, et qui prouve en outre qu'ils étaient en possession de la connaissance de la synthèse de l'univers.

Dans les pages qui vont suivre sur la signification des pyramides, il n'y a point d'idéologie, nous laisserons parler ces monuments eux-mêmes : ce sont leurs surfaces, leur solide et leurs proportions qui révèleront leur signification et leur but. C'est le moyen le plus sûr d'arriver à la vérité; procéder autrement, ce n'est qu'échafauder de vaines hypothèses ou de spécieux systèmes.

La forme de la pyramide n'est point non plus accidentelle ni arbitraire. Sa base est un carré, ses côtés sont des triangles. La loi des nombres enseigne que la progression triple donne la loi des voix, des sons, de la conception des êtres et de la production des espèces: — que la progression double et quadruple donne l'argile, les matrices, les formes plastiques et les corps. Les nombres donnent donc les éléments de toute production, et ils en déterminent la proportion et l'harmonie.

Les représentants de ces progressions sont le triangle et le carré, qui se rencontrent effectivement dans la pyramide d'Égypte. Si la pyramide devait représenter la fonction de la femelle, figurer le moule de toute production, aucune autre forme que celle de sa base horizontale, le carré, ne répondait mieux à ce but. Le carré représentait donc la terre, la matière, la mère destinée à recevoir les effets du soleil, le père; car le carré est 2 × 2; c'est le double ajouté à lui-même, et la femelle, qui représente la nature, est double et symbolisée ou rendue par le nombre deux: ce carré est une surface et une surface horizontale, sans hauteur, tandis que le triangle, qui s'élève sur la base carrée, est représenté par le nombre impair trois, qui symbolise ou exprime le principe mâle ou positif; il est impair, parce qu'il contient l'unité, principe de toutes choses, ou l'esprit,

ajouté à deux ou au double. C'est pour cela que le principe positif ou le principe mâle est multiple et maître; c'est en lui qu'est l'autorité, parce qu'il ne s'absorbe point dans la production qu'il émet et ne reçoit pas. C'est le contraire de la femelle, qui reçoit et ne donne pas, ce qui la rend dépendante et subordonnée.

Au-dessus du carré *horizontal* de la base des pyramides s'élèvent quatre triangles *isocèles*[1], réunis à leur sommet sur un seul et même point. C'est identiquement le même couronnement que celui des *obélisques*. Le soleil levant pouvait éclairer les trois faces sud, est et nord; dans la journée, il éclairait également la face occidentale : à un certain moment de l'année et de la journée, il pouvait même éclairer les quatre faces simultanément. La pyramide est le corps solide le plus apte à être entièrement enveloppé à la fois par les rayons vivificateurs du soleil sans y laisser une seule ombre. C'est aussi l'effet que subit la terre, qui, elle, comme sphère, image de l'architecture divine, et devant se mouvoir, tourne sur son axe pour laisser alternativement échauffer ses flancs.

Nous avons indiqué quatre triangles isocèles, car les quatre triangles de la grande pyramide de Gizeh, dite de Chéops, que nous prenons pour exemple, sont effectivement de cette espèce et *non équilatéraux*. L'emploi de cette apparence n'est assurément point due au hasard ni au caprice; il avait un but, car la base est à la hauteur oblique comme quatre est à cinq, et la base est à la hauteur verticale de la grande pyramide de Chéops, comme *huit* est à *cinq*, nombres sacrés et harmonieux, l'*octave* et la *quinte*.

Mais il y a encore un autre symbolisme dans la forme de la pyramide. Elle représente la divinité comme l'unité primitive, le grand Tout, se décomposant dans le quaternaire des éléments, qui, absorbant l'idée du Tout, retourne au sein de l'unité. Ces quatre éléments étaient : la terre, l'eau, le feu et l'air. Vue d'en haut, la pyramide, de son sommet, s'étend de quatre côtés en partant de l'unité, et vue du bas, les quatre faces vont se perdre dans l'unité à son sommet. La pyramide à quatre faces (il n'en existe pas d'autres en Égypte), représente non-seulement le grand et auguste procédé de la vie de la divinité et de l'univers, mais en même temps la manière de procéder de toute naissance et de tout anéantissement des divers êtres isolé-

1. Ils ne sont nullement équilatéraux, comme le dit M. Fergusson, *Hist. de l'Architecture*, t. I, p. 218.

ment, dont la formule égyptienne était : concentration du quaternaire dans l'unité, et expansion de l'unité dans le quaternaire[1].

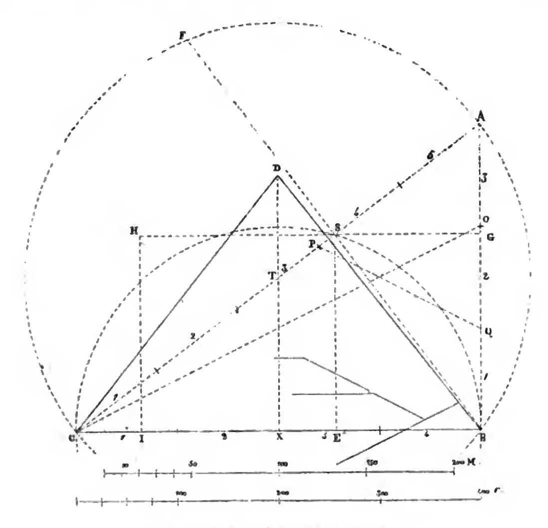
Il y a donc, dans la combinaison des proportions de ces monuments, une harmonie musicale empruntée à la synthèse ou aux lois de synthèse du monde, proportions et harmonie qu'on ne peut nier, puisqu'elles s'expliquent par les nombres que nous venons de rapporter. Dans une civilisation ordonnée et réglée par les lois qui sont le résultat de la connaissance et de l'observation des phénomènes naturels du monde, toutes choses sont disposées et réglées selon ces phénomènes et les rapports plus ou moins directs qu'ils ont entre eux. Il en était essentiellement ainsi dans l'antiquité, et surtout en Égypte. On y voit dans l'ordre social une harmonie, une homogénéité, un ensemble proportionné et imité du rapport de nombres, des proportions géométriques que la vraie science trouve dans la nature entière. Il est curieux de découvrir chaque jour dans les pyramides, dans les formes que ces monuments affectent, des divisions, des proportions et des mesures qui sont tout à fait harmoniques ou musicales, chose qu'on n'avait pas soupçonnée pendant longtemps. Ces édifices étaient consacrés au culte religieux et à la science; ils étaient conçus par des sacerdotes possesseurs et conservateurs de la théologie la plus savante et la plus auguste, la mère de toutes les religions des peuples arians de l'occident. Tout ce qui ne choque pas la raison dans les religions sémitiques est un emprunt fait à la théologie savante et pratique des Égyptiens.

Rapprochons maintenant les proportions de la pyramide et ses mesures en mètres d'un passage remarquable d'un auteur ancien, dont on n'a su tirer aucun parti. Dans le traité sur *Isis* et *Osiris*[2], Plutarque dit que les Égyptiens se sont représenté la nature de l'univers sous la figure du plus beau triangle. Le côté perpendiculaire de ce triangle aurait été de *trois* parties, la base de *quatre* et l'hypoténuse de *cinq*. Le carré élevé sur le côté vertical sera égal à neuf, dit-il, celui sur la base à seize; neuf et seize font vingt-cinq. Le carré élevé sur l'hypoténuse (de cinq parties) sera égal à vingt-cinq. Par consé-

1. Aug. Gladisch, *Empedokles et les Égyptiens*, Leipzig, 1858, in-8° (en allemand.)

2. Ch. 56. — Osiris, époux d'Isis, pratique l'agriculture dans l'île Taurique. Eustach. ad Dionys., 307. — « Écoute moi, toi qui de la courbe immense et éternelle que tu décris autour des sphères célestes, lances obliquement tes rayons, brillant Jupiter, Dionysos, père de la mer, père de la terre, soleil auteur du monde, tout aux mille couleurs, astre à la lumière dorée. » Vers d'Orphée, Macrobe, *Saturn.*, l. I, ch. XXIII.

quent, le carré élevé sur l'hypoténuse sera égal à la somme des carrés élevés sur les deux autres côtés. « On peut comparer la ligne verticale, continue Plutarque, au *principe mâle*, la ligne horizontale au *principe femelle*, et l'hypoténuse à l'*effet* ou le *fruit* de l'un et de l'autre, — *Osiris* comme l'origine, *Isis* comme la conception, et *Horus* comme la naissance. Car trois est le premier nombre impair et parfait; le quatre est le carré du côté pair deux ; le cinq résulte de l'un et de l'autre; il procède du père et de la mère, parce que ce nombre est composé du nombre trois et du nombre deux. Enfin le carré du nombre cinq produit un nombre égal (25) à celui des lettres égyptiennes. » Voilà ce que dit Plutarque.



19. — Tracé mathématique des Pyramides.

Afin que la démonstration soit plus claire, nous joignons ici une figure qui fera saisir du premier coup d'œil les éléments géométriques qui ont donné les proportions aux pyramides et les opérations qui ont été faites pour les déterminer (*figure* n° 19).

Nous ne devons pas oublier de faire remarquer que les essences divines admises par la théologie égyptienne étaient au nombre de vingt-cinq. Il y en avait neuf du genre masculin et seize du genre féminin. Les premières sont : Amon, Kneph, Sevek, Menth, Phtha, Rha, Joh, Seb et Okéamos; les secondes sont : Neith, Pascht, Pé, Anouké, Saté, Hathor, Reto, Netpé, Taphné, Tmé, Nephthys, Isis, Bubastis, Caseph, Rannou et Senek-To.

La ligne perpendiculaire Osiris, le mâle, divisée par Plutarque en trois parties, multipliées par trois, donne neuf, nombre des divinités *mâles*. La ligne horizontale Isis, la femelle, divisée en quatre parties, selon le même auteur, multipliées par quatre, donne seize, nombre des divinités *femelles*. Ce résultat correspond donc exactement avec ce que dit Plutarque; seulement, il ne connaissait que le principe de la doctrine théologique et non les éléments qui le constituaient, parce que, à son époque, la religion égyptienne n'était plus que de la mythologie et que la série primitive des dieux était ignorée du monde scientifique.

Voici maintenant l'explication et la démonstration de la *figure* 19.

Sur l'extrémité de la ligne CB, au point B, élevez la perpendiculaire BA. Ayant divisé la ligne horizontale CB en quatre parties égales, prenez trois de ces parties et faites-en la hauteur de la perpendiculaire BA. Joignez ensuite le point C, extrémité de la ligne CB, avec le point A, extrémité de la perpendiculaire AB. La ligne CA ou l'hypoténuse se trouvera avoir de longueur cinq parties des quatre divisées sur CB et des trois reportées sur la perpendiculaire AB.

Inscrivez le triangle CBA dans un cercle, de telle sorte que la périphérie touche les trois points ou sommets des angles C, B, A; la moitié de l'hypoténuse ou du diamètre CA donnera la hauteur verticale de la pyramide, soit DX; mais une autre mesure donnera également cette hauteur, et qui sera CS, obtenue par une perpendiculaire menée de l'angle droit B sur l'hypoténuse. Il est à remarquer que les apothèmes DC, DB sont égales à la diagonale d'un cube dont le côté HSEI aurait pour mesure la ligne SE, perpendiculaire tirée sur CB du point S d'intersection de la perpendiculaire menée de l'angle droit B sur l'hypoténuse et qui est BF.

Mais ce n'est pas tout; laissons, pour continuer, parler M. Jomard[1] : « Supposons le triangle égyptien, dit-il, formé par des lignes égales à 300, 400 et 500, inscrit dans un cercle; l'hypoténuse sera le dia-

1. *Description de l'Égypte*, A. M., t. I, p. 718.

mètre. Si de l'angle droit on abaisse une perpendiculaire sur l'hypoténuse et qu'on la prolonge jusqu'à la rencontre de la circonférence, cette corde sera représentée par le nombre 480, et les deux segments de l'hypoténuse par 180 et 320. Du pied de cette perpendiculaire qu'on en mène une autre sur le petit côté : sa longueur sera égale à 144, et le petit segment formé sur ce même côté sera égal à 108 [1]. »

« Le grand côté du triangle étant de 500 parties, on peut supposer que ces parties sont des coudées ; il représentera alors la base de la grande pyramide et le grand côté de l'angle droit, son apothème ou 400 coudées, c'est-à-dire le *stade* égyptien. Maintenant si l'on cherche dans mon tableau des mesures le nombre de coudées égyptiennes compris dans le stade babylonien et hébraïque, on trouvera 320, précisément comme au grand segment de l'hypoténuse. Le stade de Ptolémée a 480 coudées ; c'est le nombre que nous avons trouvé pour la corde ou double perpendiculaire abaissée de l'angle droit. Doublez le nombre qui exprime le petit segment du diamètre, vous aurez 360 coudées, valeur du stade de Cléomède, de 240,000 à la circonférence. La perpendiculaire abaissée sur le petit côté (ou 144) étant doublée, l'on a 288 coudées, longueur du stade d'Archimède. Enfin, et pour qu'il ne manque aucune espèce de stade à cette énumération, doublez le petit segment formé sur ce même côté et vous aurez 216, valeur précise du petit stade égyptien, celui d'Hérodote et d'Aristote, mesure qui a été employée dans l'Inde aussi bien qu'en Égypte [2]. »

Ce qui est encore remarquable, c'est que l'inclinaison du canal d'entrée est parallèle à une ligne CO menée de l'angle C au tiers supérieur de la perpendiculaire BA ; que l'inclinaison du grand passage qui conduit à la salle dite du Roi est parallèle à une ligne PQ menée du haut du tiers inférieur de la perpendiculaire BA aux deux tiers supérieurs de l'hypoténuse CA.

Le grand obélisque de Louqsor a 25m031 ou 54 coudées de hauteur ; c'est le quart du stade égyptien, qui était de 216 coudées ou le double de AG de notre figure. L'obélisque d'Héliopolis, aujourd'hui placé devant Saint-Jean de Latran, à Rome, a 33m3 ou 72 coudées de hauteur ; c'est le quart du stade d'Archimède de 288 coudées ou le

1. FB = 480, SA = 180, SC = 320, SG = 144, AG = 108.

2. CB = 400 coudées, stade égyptien. FB = 480, stade de Ptolémée. SC = 320, stade babylonien. SA = 180 + 180 = 360, stade de Cléomède, de 240,000 à la circonférence. SG = 144 + 144 = 288, stade d'Archimède. AG = 108 + 108 = 216, petit stade égyptien, celui d'Hérodote et d'Aristote.

double de SG de notre figure. Un autre obélisque d'Héliopolis a 20^{m}83 ou 45 coudées de hauteur ; c'est le huitième du stade de Cléomède ou AS de notre figure. On voit par ces rapprochements de nombres qu'il y avait une méthode suivie en toutes choses par les Égyptiens, que la science moderne reconstruit successivement.

Le rapport de la hauteur verticale de la pyramide au diamètre du soleil et la base de la pyramide, qui est la 27 millionième partie du rayon de l'équateur, rapports si étonnants et si exacts, viennent prouver ce que l'astronome Achille, qui écrivait avant 350 (qu'il ne faut pas confondre avec Achille Tatius), dit des Égyptiens : « On rapporte que les Égyptiens, dit-il, mesurèrent les premiers le ciel et la terre et inscrivirent leurs découvertes sur des stèles, pour en transmettre la mémoire à leurs descendants [1]. » Les stèles étaient destructibles : on les voyait disparaître. Il arriva une époque de grandeur pour l'Égypte où un roi eut la magnifique conception de profiter de l'édification d'un temple pour y déposer, comme archives, les connaissances acquises sur le monde. De là, la pyramide de Chéops avec toutes ses proportions géométriques et harmonieuses ; car nous supposons qu'après les détails que nous venons d'énumérer, il ne viendra à l'esprit d'aucun homme sérieux de croire que les proportions et les rapports des dimensions de la pyramide entre eux ne sont dus qu'au hasard ou appliqués à un tombeau.

La théorie que les pyramides seraient des tombeaux, quoique fort ancienne, n'en est pas moins entièrement arbitraire. On dit : les pyramides *sont* des tombeaux ; jusqu'à ce jour on n'en a fourni aucune preuve admissible. Par vénération et par reconnaissance pour le prince constructeur, on a peut-être placé son corps dans les « édifices souterrains que Chéops fit faire, pour lui servir de sépulture dans une île formée par les eaux du Nil qu'il y introduisit par un canal [2] », mais il y a loin de profiter d'un monument pour en faire son tombeau à l'idée d'avoir construit un monument dans ce seul et unique dessein.

La dimension horizontale de la salle dite du Roi est de 10^{m}46 de longueur sur 5^{m}23 de largeur. Le plan en forme donc deux carrés parfaits. A 0^{m}12 près, cette longueur de 10^{m}46 est la quatorzième partie de la hauteur verticale de la pyramide. Qu'on se souvienne du dépècement d'Osiris en quatorze parties, qui se rapportent aux jours compris entre la pleine lune et la nouvelle lune. La lune fournit sa course

1. Achilleus Tat., *Uranolog.*, édit. Petav., p. 121.
2. Hérodote, l. II, ch. CXXIV.

en 28 jours = 14 × 2. A 0^{m}32 près, l'élévation de cette salle est la vingt-cinquième partie de la hauteur verticale de la pyramide ; c'est encore un autre rapport avec Osiris. Le soleil tourne autour de son axe en 25 jours et demi. Le canal descendant a 97^{m}78 de longueur ; il est égal en étendue aux deux tiers de la hauteur verticale du monument à 0^{m}10 près.

La dimension horizontale de la grande pyramide avait un rapport avec la terre, *Isis*, et la dimension verticale avec le soleil, *Osiris*. Plutarque avait donc raison.

Le rapport de toutes ces dimensions intérieures de l'édifice est au moins surprenant, s'il n'a pas été conçu et calculé à dessein et dans un but déterminé.

Indépendamment de sa destination comme temple, nous répétons que la pyramide de Chéops, ainsi que toutes les autres pyramides d'Égypte, ont encore servi d'observatoire astronomique et de conservatoire des mesures égyptiennes.

Plutarque[1] rapporte que la voix se répète quatre ou cinq fois dans les pyramides. Ce passage est remarquable en ce qu'il ferait penser que les pyramides étaient ouvertes ou que, du temps de l'auteur, c'était une tradition encore.

Strabon[2] rapporte que, vers le milieu de la face nord de la grande pyramide, il existe une pierre mobile qui pouvait se retirer ou s'enlever à volonté. « La position indiquée par l'auteur, dit M. Jomard, paraît bien se rapporter à l'ouverture actuelle du premier canal descendant qui débouche sur la face du nord. Ce canal est très-étroit ; il a une inclinaison de 26° à 26° 1/2 ; la latitude du lieu est de 29° 59′ 6″ ; l'axe du canal, qui est déjà exactement dans le plan du méridien, ne fait donc qu'un petit angle avec une parallèle à l'axe de la terre, et un rayon visuel dirigé du fond du canal à l'ouverture extérieure embrasse la région voisine du pôle. Ainsi l'on pourrait, du point inférieur, voir passer les étoiles circompolaires au méridien, et observer exactement l'instant du passage. Le canal est très-long (22^{m}36 [3]) et, en proportion, très-étroit (1^{m}11 en carré) ; il formait donc un véritable tube, à l'issue duquel il serait possible, nous le présumons, d'apercevoir les étoiles pendant le jour[4]. »

1. Plutarque, *De Philos. placit.*, l. IV, ch. XX. — 2. Strabon, l. XVII, p. 808.

3. On en a continué la pente, et l'on est arrivé à plus de 100 mètres.

4. Remarques et Recherches sur les Pyramides d'Égypte. *Descrip. de l'Égypte*, A.M., t. II, p. 203.

L'inclinaison du passage ou canal, par rapport à la surface horizontale du sol de l'Égypte, donne un angle qui a tout juste l'ouverture de l'élévation du pôle sur l'horizon, à ce point de la terre ; en sorte qu'un homme placé au fond de ce canal ou passage, et regardant au dehors, ses rayons visuels s'en iraient juste sur le pôle et les constellations du petit entourage.

Les occupations agricoles de la vallée du Nil avec les inondations annuelles du fleuve donnaient suffisamment de travaux à la population de l'Égypte pour ne pas faire supposer, comme on l'a souvent fait dans l'antiquité et de nos jours par ignorance ou naïveté, que les pyramides et les autres grands monuments de ce pays n'ont été édifiés uniquement que dans le but d'occuper au profit du despotisme une immense multitude de bras sans ouvrage, et de la distraire de préoccupations sociales. Les dimensions colossales et le nombre prodigieux des édifices égyptiens ne sont dus qu'à la grandeur de la conception théologique, au sentiment religieux, à la magnificence de l'ordre politique, et enfin au vaste génie de la nation égyptienne et de ses chefs. Sous un gouvernement vrai, honnête, où règnent l'harmonie et des lois à l'instar de celles du monde, le travail incessant pour le peuple est inutile ; chaque corps de métier y trouve l'exercice suffisant de son activité morale et matérielle. Alors aussi il est inutile que les gouvernants s'ingénient tous les jours à concevoir des travaux superflus et ruineux pour la nation, dans le seul but d'occuper des multitudes d'ouvriers, pour les empêcher de réfléchir aux causes de leur misère ou de leur détresse, et aux moyens d'y remédier. L'antiquité ne connaissait ni cet état-là, ni ces moyens d'expédient. Les Arabes et les Juifs, races fatales, ont été employés à fabriquer des briques en Égypte, où sans cette occupation incessante ils auraient encore pu donner un libre cours à la pratique de leur génie pour le mal, ainsi que le témoigne le corps entier de leur histoire.

Notre analyse et la destination que nous donnons aux pyramides prouveront l'erreur et le ridicule des assertions de quelques auteurs anciens qui ne comprenaient déjà plus la profondeur du génie de la haute antiquité, et qui lui supposaient gratuitement des tendances qu'elle n'avait pas. Quand on aura lu et compris les faits que nous avons rassemblés sur ces édifices et les conséquences que nous en avons tirées, on jugera la valeur de ce passage de la Politique d'Aristote[1] : « Un autre principe de la tyrannie est d'appauvrir les sujets,

1. L. v, ch. xi.

afin qu'ils n'aient pas les moyens d'entretenir une force armée, et que, réduits tous les jours à travailler pour vivre, ils n'aient pas le temps de conspirer. Telle fut la cause politique qui a fait construire les pyramides d'Égypte, etc. Le but de tous ces monuments était de tenir le peuple pauvre et occupé. »

Voici maintenant les paroles d'un auteur romain, compilateur assidu qui nous a conservé d'inappréciables renseignements, mais qui est souvent faux dans ses réflexions. « Parlons en passant, dit Pline[1], des pyramides de cette même Égypte, démonstration vaine et insensée de la richesse des rois. Le seul motif qui leur a fait élever ces monuments, disent les uns, fut la crainte d'abandonner leurs trésors à leurs successeurs ou à leurs rivaux, et, selon d'autres, de laisser le peuple dans l'oisiveté. La vanité de ces hommes était grande sous ce rapport; il existe un grand nombre de pyramides qui ne sont que commencées, etc. » Après avoir cité douze auteurs qui se sont occupés des pyramides, et qui ne sont pas d'accord entre eux sur les auteurs de ces ouvrages, Pline dit que les « noms de ceux-ci ont péri par une juste punition d'une telle vanité. » Les Romains ont cependant été le peuple le plus vain qui ait existé dans l'antiquité.

Si l'on possédait encore les ouvrages perdus d'Hécatée de Milet, contenant ses voyages où puisa Hérodote, ceux d'Hécatée d'Abdère qui s'occupa de la philosophie égyptienne, ceux d'Eudoxe de Cnide, ceux d'Archimachos d'Eubée, ceux de Phylarque, du péripatéticien Dinon, de Mnaseas, d'Hellanicus de Milet ou de Mitylène, d'Aristo, d'Hermeas, d'Anticlides et de beaucoup d'autres cités par Plutarque, pertes à jamais regrettables, on n'aurait pas tant de peine à reconstituer la théologie égyptienne, qui est d'un si grand secours pour l'histoire des monuments. Il est un fait remarquable et auquel on n'a point fait attention, c'est que tous les ouvrages importants, spéciaux et savants, sur la théologie de l'antiquité, ont disparu, détruits soit par le fanatisme, soit par la profonde ignorance des sectes qui ont embrassé les idées religieuses des Sémites.

De plus, si nous possédions encore les ouvrages écrits sur les pyramides par Euhemeros, Duris de Samos, Aristagoras, Dionysios, Artémidore, Alexandre Polyhistor, Butoridas, Antisthènes, Démétrios, Démotèles et Apion, on n'aurait pas eu tant de peine à prouver la destination de ces édifices, et on n'aurait pas inventé une foule de sys-

1. Pline, *Histoire naturelle*, l. XXXVI, ch. XVII.

tèmes et d'hypothèses très-ingénieux sans doute, mais foncièrement faux.

Le grand nombre d'ouvrages écrits dans l'antiquité sur les pyramides prouvent l'importance qu'on donnait à ces monuments dès cet âge. Un fait qui vient encore concourir à prouver que les pyramides étaient réellement des temples et non des tombeaux, c'est qu'il y avait une pyramide élevée auprès du labyrinthe. C'était à l'angle où finissait le labyrinthe, dit Hérodote, que s'élevait une pyramide de cinquante orgyies (92 mètres), sur laquelle on avait sculpté en grand des figures d'animaux; on s'y rendait par un souterrain. A côté d'un palais national, destiné aux assemblées législatives générales, était placée cette pyramide-temple. Cela était tout à fait dans le génie du peuple égyptien éminemment religieux. La XIIe dynastie continuait à bâtir les monuments sacrés dans les formes pratiquées par la IVe, à 1450 années de différence.

Comme on avait converti les plus anciennes pyramides en tombeaux de rois, on fit de celle qui dépendait du labyrinthe le tombeau d'Aménemhé III, fondateur du palais en question. Pline dit que le labyrinthe avait été élevé 3600 ans avant son temps. La date qu'il lui assigne n'est pas éloignée de la vérité.

Toutefois, il n'est pas impossible qu'Aménemhé III ait été inhumé dans le temple bâti à proximité du palais des états généraux qu'il avait fait élever. C'est ainsi qu'on pouvait encore honorer après sa mort le prince qui était l'auteur d'une foule d'institutions populaires et nationales.

Un auteur grec du IIe siècle avant l'ère vulgaire, mécanicien célèbre et amateur d'architecture, qui visita l'Égypte sous les Ptolémées, nous a conservé un renseignement unique concernant le revêtement des pyramides. Philon de Byzance nous apprend que les Égyptiens avaient employé à la construction de ce revêtement les matériaux les plus précieux, tels que le porphyre, le marbre blanc, le basalte, le granit, et le vert antique, disposés de manière à former des zones de plusieurs couleurs, plus ou moins larges. Cet auteur est le seul qui parle de la polychromie du revêtement des pyramides. D'après le passage de Philon, il est assez difficile de deviner la combinaison des zones. Comme le porphyre se trouve en Égypte, la plus grande partie des zones en question devait se composer de cette matière. Le marbre blanc, le basalte et le vert antique, matières précieuses étrangères à l'Égypte, ont sans doute été employés avec sobriété. Peut-être la pyramide

avait-elle cinq zones de *porphyre* séparées les unes des autres par des filets de *basalte*, eux-mêmes enveloppés de filets *blancs*, lequel blanc était séparé du porphyre rose par des filets de *vert antique*.

Mais si les sommets des obélisques étaient dorés et surmontés d'une sphère également dorée, représentant Amon, le principe des quatre éléments, il n'en était point ainsi du sommet des pyramides. On sait positivement par quelques monuments égyptiens de peinture, que le sommet des pyramides est figuré en *noir*. Ce sommet noir est l'image la plus fidèle de la théorie de la création telle qu'elle existait chez les Égyptiens : ils se figuraient l'être primordial comme étant une réunion obscure des quatre éléments qui se séparèrent lors de la création. Dans le dialogue d'Isis avec Horus, il est dit littéralement ce qui suit de la création : « Il s'opéra une séparation du sein de l'union qui était encore dans les ténèbres [1]. »

Le revêtement était poli, luisant, ce qui empêchait le sable de s'y fixer, et ensuite ce poli donnait de loin, et de tous côtés, un brillant excessif à la pyramide, qui la faisait distinguer à grande distance, comme il convenait à un monument du culte.

Nous avons dit que les pyramides sont toutes situées sur la rive occidentale du Nil : c'est sur cette rive que sont aussi placés certains tombeaux et les cimetières des villes égyptiennes. S'il y a une exception à la règle à Météharra et à Beni-Hassan, c'est que les montagnes libyques en étaient trop éloignées. En thèse générale, il ne devait pas y avoir de tombeaux sur la rive orientale qui, avec ses obélisques, était consacrée à Osiris, le soleil, le principe générateur, le principe vivifiant.

La pyramide montée jusqu'à son sommet en gradins ou degrés, on commença à poser le revêtement par le haut ; c'est ce que la tradition apprit à Hérodote. « On commença donc par revêtir et perfectionner le haut de la pyramide ; de là on descendit aux parties voisines et enfin on passa aux inférieures et à celles qui touchent la terre [2]. »

Cinq mille sept cents ans avant l'ère vulgaire, Ménès quitta la Haute-Égypte et vint fonder dans la Moyenne la ville de Memphis. Il y éleva un temple à Phtha, le démiurge égyptien. C'était le même dieu qu'Amon : une personnification d'une de ses facultés. Le culte de Phtha devint plus populaire parce qu'il était plus compréhensible. Sept siècles plus tard, Souphi ou Suphis, le Chéops d'Hérodote et deuxième roi

1. Voyez sur ce sujet l'opuscule cité de M. Aug. Gladisch, et les pages 124 et suivantes du présent ouvrage.

2. Hérodote, l. II, ch. CXXV.

de la quatrième dynastie memphite, fit fermer les temples de l'ancien culte et interdit les sacrifices aux Égyptiens : cela veut dire en d'autres termes que sous son règne, et avec sa protection, il s'établit un nouveau dogme théologique. La connaissance des lois de la nature porta les Égyptiens à reconnaître la faculté génératrice du soleil et celle de la conception pour la terre. C'est l'attraction réciproque de ces deux grands êtres que les Égyptiens ont représentés sous l'image d'*Hathôr*, l'Éros des Grecs primitifs, l'Aphrodite des Hellènes postérieurs et qui figure dans le cortége des dieux olympiques. Les pyramides d'Égypte sont des temples élevés en l'honneur d'Isis, la Terre, le principe femelle ; nous le répétons, elles ne sont point exclusivement des tombeaux de rois comme on l'a prétendu depuis vingt-trois siècles.

Si Chéops, en élevant la grande pyramide de Gizeh, ne s'était bâti qu'un tombeau, quelle nécessité y avait-il de supprimer le culte national établi ? Si les pyramides n'ont été que des tombeaux, pourquoi les prêtres auraient-ils haï Chéops et son successeur ? Les pyramides consacraient l'avénement d'un dogme théologique nouveau ; voilà pourquoi le sacerdoce égyptien de l'ancienne école haïssait les deux rois constructeurs qui avaient embrassé le nouveau dogme. Les règnes des deux rois ont duré cent six ans selon Hérodote et cent vingt-neuf ans selon Manéthon [1]. Pendant ce temps, le culte de la nouvelle personnification d'une des facultés de Dieu et de la nature, le culte d'Isis et d'Hathôr avait eu le temps de s'affermir et de se vulgariser. Mykérinos rouvre les anciens temples ; et, quoiqu'il eût bâti lui-même une pyramide, il n'encourut pas la haine des prêtres. Au bout d'un siècle, la vieille école sacerdotale se soumit à la nouvelle. Les prêtres dirent à Hérodote que le corps de Chéops fut inhumé dans la grande pyramide ; mais ils ne lui dirent pas que la seconde pyramide fut un tombeau, parce que notre auteur dit expressément [2] qu'elle « n'a ni édifices souterrains, ni canal qui y conduise les eaux du Nil, comme cela existait dans la pyramide de Chéops. » De son côté, Diodore dit [3] que ces deux rois, frappés des menaces du peuple, ordonnèrent, en mourant, à leurs affidés, de les enterrer secrètement et dans un lieu écarté, ce qui concourt à établir le fait que réellement aucun de ces deux rois ne fut enterré dans les pyramides. Or, la source où puisa Diodore, était l'ouvrage de Manéthon. Quant aux différents sarcophages trouvés dans

1. Dans les temps modernes, Louis XIV régna 72 ans.
2. Hérodote, l. II, ch. CXXVII. — 3. Diodore, l. I, ch. LXIV.

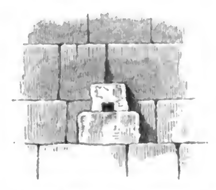
quelques pyramides, ils étaient destinés à conserver une génisse embaumée, symbole d'Hathôr. Ces sarcophages pouvaient aussi être des piscines sacrées remplies d'eau sainte, d'eau du Nil, mêlée de fleurs de lotus en certaines occasions et dans des cérémonies pratiquées par les prêtres.

L'histoire de la fille de Chéops se rapporte au culte d'Isis et d'Hathôr. Il en est de même de celle de la fille de Mykérinos, enfermée après sa mort dans une génisse de bois doré, exposée aux regards de tout le monde, et plus tard au palais royal de Saïs, dans une salle richement ornée, où Hérodote la vit lui-même [1]. Il y a confusion et obscurité dans les récits des historiens grecs. Si l'on a mêlé et confondu avec les cérémonies pratiquées aux pyramides l'histoire de certaines courtisanes, c'est qu'on a confondu l'Hathôr égyptienne, peut-être même Isis avec l'Aphrodite grecque des temps héroïques et de la basse antiquité grecque, et avec la Vénus des Romains, c'est-à-dire avec la beauté et l'amour physiques et matériels. L'étude des monuments d'architecture dissipe cette confusion et cette obscurité; écrire aujourd'hui l'histoire des religions de l'antiquité sans la lier à la connaissance spéciale des édifices religieux, c'est entreprendre un travail incomplet et erroné. — La génisse en question était couverte d'une housse cramoisie, à l'exception de la tête et du cou qui étaient dorés d'or fort épais. Entre les cornes, elle avait un soleil d'or; c'était le symbole de Ra ou d'Osiris. La génisse n'était pas debout, mais reposait sur les genoux; elle était de la stature des plus grandes de son espèce. On la transportait tous les ans hors de la salle. Cette cérémonie se faisait dans le temps où les Égyptiens se frappent et se lamentent pour un certain dieu que je ne dois pas nommer ici, dit Hérodote. C'est alors qu'on exposait cette génisse à la lumière, car les prêtres dirent à Hérodote que la princesse, en mourant, pria Mykérinos, son père, de lui faire voir le soleil une fois par an. Mykérinos est dépeint ici comme le protecteur et adepte de la nouvelle doctrine. Toute l'histoire de sa fille est plus celle d'une partie du culte d'une divinité que celle d'une princesse royale.

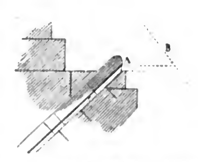
Il y a dans la grande pyramide de Gizeh deux ventilateurs qui, de la chambre dite du Roi, aboutissent à l'extérieur : l'un au nord, a 70^{m}91 de longueur; l'autre au midi, de 53^{m}10 de longueur. Ils ont environ 22 centimètres carrés, et leur issue extérieure est à une hauteur inclinée ou oblique de 108^{m}85 de la base de l'édifice. La

1. Hérodote, l. II, ch. CXXIX et CXXX.

naissance intérieure de ces ventilateurs est à 91 centimètres au-dessus du sol de la salle du Roi. Est-il croyable que ces ventilateurs n'étaient destinés qu'à procurer de l'air aux momies de rois déposées dans la salle en question? Ce qui est plus probable et beaucoup plus certain, c'est que ces ventilateurs avaient pour but de rendre cette salle temporairement habitable aux prêtres et aux savants qui venaient, à certaines époques, y faire des cérémonies et des expériences se rapportant au but de la pyramide, qui était un temple à la terre et le dépôt officiel de tous les étalons des mesures astronomiques et itinéraires du pays.



20. — Ouverture du canal ou ventilateur du sud, grande pyramide.



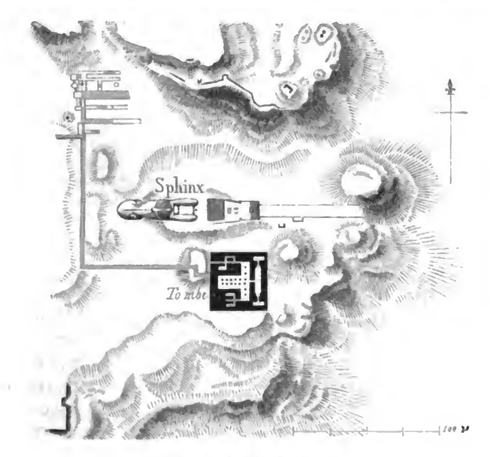
21. — Coupe de l'issue du ventilateur sud de la grande pyramide.

Observons ici qu'on n'adorait pas le soleil ni la terre en Égypte, comme l'on adorait Dieu, Amon. On les *honorait* seulement, et cela au moyen d'un culte d'un degré inférieur et d'adoration secondaire, parce qu'on regardait en Égypte le soleil et la terre comme infiniment augustes. Une des preuves qu'on n'y adorait pas le soleil, c'est qu'un prince appelé Aménophis IV ou Bachénaten, d'origine éthiopienne, qui était un véritable adorateur du soleil, imposa à l'Égypte un nouveau culte, bâtit un temple au soleil à Karnac, et biffa le plus qu'il put le mot d'Amon sur les édifices. Mais ses monuments ont été détruits, quand les vrais rois nationaux ressaisirent l'empire. L'idolâtrie en Égypte n'y est entrée qu'avec des nègres ou avec des princes et sacerdotes d'essence mélanienne.

Il est naturel qu'on ait allié en Égypte le culte d'Osiris à celui d'Isis dans les mêmes temples primitifs : l'un n'a point de signification sans l'autre. Osiris mourait et finissait avec la déclinaison des jours; il n'est pas surprenant qu'on ait converti les pyramides en tombeaux d'Osiris dans les temps postérieurs. Osiris fut peut-être même confondu avec des rois du vieil empire; de là la tradition que les pyramides seraient

des tombeaux. Nous savons aussi que le tombeau de *Bel* se trouvait dans son temple à Babylone. Ce temple n'était autre que la grande pyramide, plus connue sous le nom de tour de Babel.

En convertissant les pyramides en tombeaux, on a été forcé de laisser sans explication le célèbre sphinx D *figure* 6 et de ne le nommer que pour mémoire. Ce colosse monolithe, qui remonte aux fondateurs des pyramides, taillé dans le roc vif, a 39 mètres de longueur et 17 de hauteur depuis le ventre jusqu'au sommet de la tête. Le contour de celle-ci au front est de 27 mètres. Il est placé à 470 mètres à l'est et

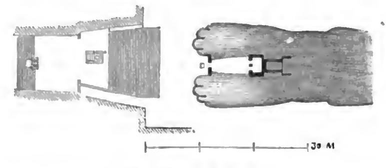


22. — Sphinx de Memphis.

en avant de la seconde grande pyramide, celle de Céphren, et à 325 mètres au sud-est de la grande pyramide de Chéops. En avant de cette figure gigantesque, dont la conception seule témoigne d'une grande puissance intellectuelle, existe un escalier dont les marches ont 30 centimètres de largeur, 20 centimètres de hauteur et plus de 10 mètres de longueur. Une première série de marches commence à environ 6^{m} 50 des griffes du sphinx : elle se compose de trente degrés de 12^{m} 20 de longueur, se rétrécissant vers le haut ainsi que le montre la *figure* n° 23. Alors vient un palier de 13^{m} 70 de longueur;

à son extrémité commence une autre suite de marches au nombre de treize. C'est par cet escalier grandiose qu'on descend au sphinx; mais il n'est point contemporain de ce dernier, il date des Ptolémées, et certaines inscriptions indiquent qu'il a été restauré sous les empereurs Antoninus et Vérus. Mais il y a tout lieu de croire qu'il en remplaça un autre primitif que le temps avait endommagé ou ruiné.

Entre les jambes antérieures, il y avait un petit temple et plus loin une entrée qui conduisait à des passages ou galeries souterraines, évidés dans le rocher et qui se trouvaient en communication avec les deux grandes pyramides. S'il n'y avait point de portes d'entrée extérieures à ces dernières, c'est qu'elles étaient inutiles, ayant d'autres communications avec le dehors et plus appropriées au culte primitif qui s'y pratiquait.



23. — Sphinx de Gizeh.

La tête très-altérée du sphinx n'est dégradée que depuis une quarantaine d'années. « L'accent contemplatif de l'œil, la douce expression de la bouche, dit le capitaine Caviglia, et la belle disposition à l'angle du front, témoignent suffisamment du talent admirable de l'artiste qui l'a exécuté. » Le sphinx avait la tête et la poitrine d'une femme et le corps d'un lion. On a exprimé là, dans un rapport intime avec la signification de la pyramide, l'entrée du soleil du signe du lion dans celui de la vierge. L'axe horizontal du sphinx est dirigé vers l'orient d'été, vers le soleil levant, à l'époque du solstice.

Le sphinx, avec la tête et la poitrine d'une femme et le corps d'un lion, n'a rien d'énigmatique : il représente on ne peut mieux le principe passif et le principe actif, la douceur, la bonté alliées à la puissance. C'est le mariage de ces deux principes, c'est l'union d'Osiris et d'Isis, du soleil et de la terre, du père et de la mère. Le sphinx est dans un repos éternel. Quoique d'un aspect digne et noble, il n'a ni fierté ni action violente. C'est ce qui constitue aussi la nature du principe passif qui reçoit les germes de la vie dans son sein pour les faire

aboutir à maturité et à la perfection sans aucune manifestation extérieure d'énergie ou de volonté. L'Isis égyptienne ne pouvait donc avoir un interprète plus vrai et plus éloquent que la figure androgyne placée auprès de ses sanctuaires principaux. Nous ferons remarquer que Pline est le seul auteur ancien qui ait fait mention du sphinx. Ajoutons encore ici que le lion était consacré au soleil en Égypte et que l'eau des fontaines était crachée par des têtes de lion, parce que le Nil apportait de l'eau nouvelle aux terres ensemencées de l'Égypte à l'époque où le soleil passe dans le signe du lion [1]. Il est probable que le sphinx a été restauré sous Thoutmès III. Il était peint en rouge [2].

Indépendamment des trois grandes pyramides dont il vient d'être parlé, il y en a six autres petites à Gizeh sans nom de fondateur. Il y a encore autour des pyramides de Gizeh une quantité de tombeaux. Ils sont rectangulaires et oblongs avec une couverture plate; leurs faces sont inclinées. Leur entrée est pratiquée dans la couverture, et sur une des petites faces extérieures se trouve une petite construction en avant-corps. Ces tombeaux datent de la même époque que les grandes pyramides; ils sont couverts de bas-reliefs peints assez bien conservés, représentant les mœurs et coutumes des Égyptiens. « Dans ces sculptures, le type des hommes a quelque chose de trapu et de rude ; quelques parties rendent la nature avec vérité. La pose est d'une grande simplicité, pour ainsi dire hiéroglyphique, et l'on sent qu'une loi hiératique a réglé les attitudes comme elle a réglé le système d'écriture déjà complet dans toutes ses parties, et va ravir aux artistes une partie de leur liberté (M. Prisse). » Un des tombeaux les plus remarquables est celui du prince Merhet, prêtre de Choufou et surintendant des bâtiments du roi.

Si les pyramides avaient un but sacré comme temples et un usage scientifique comme observatoires pour certaines expériences astronomiques, elles servaient encore à un autre objet : elles étaient employées comme *trésors,* pour abriter les richesses publiques et particulières en cas d'invasion des races arabes qui avoisinaient, vers l'est, la Moyenne-Égypte. Les herses colossales et multipliées en granit trouvées dans la pyramide méridionale de pierre à Dahschour, dans celle de Saccarah et dans celle de Chéops et de Mykérinos à Gizeh, indiquent suffisamment au besoin cette destination secondaire. Les pyra-

1. Plutarque, *Banquet*, l. IV, 5e question. — Horap., *Hierogl.*, I, XXI. — Pline, *Hist. nat.*, l. XXXVI, ch. XVII.
2. Vyse, T. II, p. 171.

mides défiaient par les dimensions extraordinaires de leurs faces la patience et la cupidité des hordes sémitiques qui ont envahi l'Égypte. Les entrées en étaient soigneusement dissimulées, et les prêtres-trésoriers en connaissaient sans doute seuls les issues réelles. Pour entamer une pyramide afin de pénétrer dans les salles qu'elle cachait dans son noyau, il fallait une aptitude différente de celle des ennemis permanents des Égyptiens, des outils compliqués et enfin un temps plus long que celui qu'ils passaient à opérer leurs razzias. On sait le nombre d'années, le temps et les frais d'argent que les modernes ont employés pour pénétrer par les voies primitives dans l'intérieur des pyramides; la science enfin qu'il a fallu pour se guider avec la boussole! Qu'on réfléchisse aussi que les Arabes furent maîtres d'une partie de l'Égypte pendant plusieurs siècles et qu'ils furent obligés de respecter les pyramides, faute de moyens pour les détruire. Ce ne fut certes pas la volonté qui leur manqua. Les Arabes d'il y a six mille ans étaient aussi cupides que ceux qui nous sont contemporains.

Le nombre des pyramides, en Égypte, ne peut être une objection à ce qu'ils aient été des temples. Qu'on songe que, dans la seule ville de Cologne, il y avait plus d'églises au moyen âge qu'il n'en fallait pour entendre la messe dans une église différente chaque jour de l'année. Pendant plusieurs siècles du moyen âge, on a enterré dans les églises, ce qui cependant ne les a jamais fait passer pour des tombeaux.

Autour des pyramides s'élevaient les cimetières des villes menacées dans les temps fort reculés des inondations du Nil. M. Perring pense que les pyramides d'Abou-Roash ont appartenu au cimetière de la ville de Latopolis, celles de Gizeh à celui d'Héliopolis, celles de Saccarah à Memphis et celles de Dahschour, enfin, à Acanthus. C'est ainsi qu'au moyen âge les églises étaient placées au milieu des cimetières.

Quelques voyageurs prétendent avoir retrouvé de nombreux vestiges de routes qui auraient été fort larges et établies entre deux murs de soutènement, bâtis en briques et d'une élévation telle que l'inondation n'aurait pu les submerger. Mais ces prétendues routes ne sont que les vestiges indestructibles des anciennes enceintes élevées autour des pyramides.

Les pyramides d'Égypte sont les monuments d'Architecture auxquels l'imagination des anciens et des modernes s'est le plus exercée à donner des destinations diverses. Il n'y en a point qui aient fait naître plus de systèmes fantastiques : presque toute l'antiquité en a fait des tombeaux de rois; Aristote, Pline l'Ancien et Josèphe ont pensé que

ces monuments n'étaient destinés qu'à satisfaire la vanité et à flatter le despotisme écrasant des princes; Proclus est d'opinion qu'ils servaient à des observations astronomiques, comme sorte de gnomons; Barthelemi de Salignace, voyageur du XVIe siècle, supposait qu'ils avaient été élevés par Joseph et destinés à servir de greniers à grain. Jean Helfricus, de la même époque, pensait que la grande pyramide était le tombeau du roi qui se noya dans la mer Rouge en poursuivant les Juifs. Goguet, dans son *Origine des lois*, est de l'opinion d'Aristote et de Pline. Un auteur allemand, du nom de Medicus, a écrit un mémoire intitulé : *Les pyramides ne seraient-elles pas une représentation de l'immortalité de l'âme*[1]*?* Diderot croyait que les pyramides étaient destinées à conserver et à transmettre certaines connaissances ainsi que des documents historiques; idée renouvelée dans les *Nouvelles recherches sur l'origine et la destination des pyramides d'Égypte;* ouvrage dans lequel on s'applique à démontrer que ces murailles renferment les principes élémentaires des sciences abstraites et occultes, ainsi que ceux des arts utiles à la société, par A. P. J. de V... Paris, 1812, in-8°, 151 pages. Dans ses notes sur les voyages de Bruce (t. V, p. 243), Blumenbach les considère comme des rochers taillés en forme pyramidale et pourvus d'un revêtement extérieur. Gatterer, dans son *Histoire universelle*, les prend pour des symboles du royaume des ombres ou des morts et comme étant élevés dans des lieux de sépulture. S. Simon Witte, dans son *Essai sur l'origine des pyramides*, 1789, les prend pour des buttes de basalte élevées dans leurs formes actuelles, au-dessus de la surface de la terre, par l'explosion de volcans souterrains. Fr. Chr. Ruhn se déclara gravement contre cette hypothèse dans son *Exposition impartiale des causes qui s'opposent à l'assertion que les pyramides d'Égypte seraient des œuvres de la nature*[2]. Enfin, M. Fialin de Persigny a émis l'opinion que les pyramides étaient destinées à retenir les sables qui viennent du désert. On voit qu'il y en a pour tous les goûts.

La pyramide de Zawyet-el-Arrian est située à environ 1,320 mètres à l'ouest du village dont elle a emprunté le nom. Elle est construite en pierre à chaux du voisinage; ses assises ne sont point régulières et les blocs qui la composent n'ont pas été équarris. Sa construction

1. Rheinische Beyträge. 1781.

2. Neues Magazin für Schullehrer. t. III, 1re partie, p. 80. — Vyse, t. II, p. 179 à 368, fin du tome, donne les traductions anglaises et des extraits des auteurs anciens et modernes qui ont parlé des pyramides.

est très-brute ; sa forme pyramidale est détruite et son aspect ne présente plus qu'un monceau de décombres ; sa base actuelle est de 91^{m} 43, et sa hauteur au-dessus du roc de 18^{m} 60 [1].

La pyramide de Rigah est située sur une éminence, à environ un kilomètre au nord-ouest des pyramides d'Abousir. Ses côtés formaient deux faces inclinées différentes, et elle ressemblait à la pyramide méridionale de Dahschour. Le revêtement de l'inclinaison inférieure était en granit et formait un angle de 75° 20′ ; celui des faces supérieures, composé d'une pierre calcaire du Mokattam, formait un angle de 52° environ ; sa base avait 37^{m} 55 d'étendue [2].

Il y a quatre pyramides à Abousir et la base d'un monument qu'on a pris pour un temple ; elles sont situées à 11 kilomètres sud-sud-est de celles de Gizeh, sur une élévation de 24 mètres au-dessus de la plaine adjacente. La base de la pyramide septentrionale avait 78^{m} 53 carrée ; sa hauteur était de 49^{m} 37. L'angle du revêtement formait 51° 42′ 35″. Son entrée est au centre de la face du nord ; sa galerie d'entrée, longue de 4^{m} 26, est inclinée de 27° 5′, ensuite elle est horizontale. A une distance de 6^{m} 40 de l'inclinaison, on trouve une herse formée d'un bloc de granit de 0^{m} 40 d'épaisseur. A 3^{m} 50 de la herse il existe une salle qui est au centre du monument.

La pyramide du centre ne forme plus qu'un monceau de ruines. Sa hauteur supposée était de 52^{m} 25 et sa base de 83^{m} 50. On y voit un passage muni d'une herse et une salle de moyenne grandeur.

La grande pyramide d'Abousir avait 109^{m} 64 carrée sur 69^{m} 45 de hauteur (mesures supposées). Son entrée était située au centre de la face nord, dans une inclinaison de 26° 3′. Elle avait au centre une salle oblongue ; mais il n'y a aucune herse dans sa galerie.

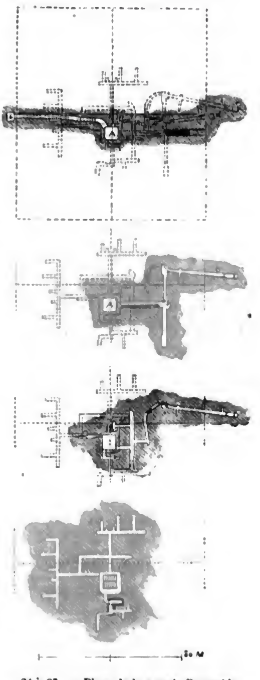
La petite pyramide avait 23 mètres carrée ; ses faces formaient un angle de 22° 10′. Elle a une petite salle dans l'angle sud-ouest. On y descendait par un puits vertical.

Les pyramides de Saccarah [3], attribuées par M. Prisse à la ve dynastie, sont au nombre de onze, sans compter la grande construction nommée « le Trône de Pharaon. » Elles sont construites en pierre, et l'on y arrivait par des routes en pente douce partant de la vallée. Un grand espace autour de la plus vaste pyramide (d'une longueur de 2,300 mètres) offre une grande quantité d'emplacements de momies et de tombes. Au nord de la grande pyramide est un terrain qu'on suppose

1. Vyse, t. III, p. 10. — 2. *Id.*
3. *Description de l'Égypte*, Antiquités, Descriptions, t. II, ch. XVIII.

avoir été le cimetière des criminels, parce qu'on y a trouvé des corps placés, sans cercueil, dans de petites fosses bâties en briques non cuites, et que ces corps avaient été mutilés en leur enlevant les mains et les pieds qui avaient été coupés à leurs attaches.

La pyramide du nord-est semble moins ancienne que les deux qui vont suivre, parce que la route destinée à amener ses matériaux a été construite en briques crues, et ne forme qu'un embranchement de celle qui conduit aux deux pyramides situées plus à l'ouest. Les briques sont grandes, faites de terre d'alluvion; elles ne contiennent que peu de paille, excepté à l'extérieur, et l'on y voit l'empreinte des doigts des ouvriers briqueteurs. Cette pyramide est dans un état complet de ruine. Il paraît qu'elle était bâtie en gradins; on n'y a point encore pénétré. La base actuelle a 64 mètres de longueur; sa hauteur actuelle est de 18 mètres.



24 à 27. — Plans de la grande Pyramide de Saccarah.

Au sud-ouest de cette première pyramide s'en trouve une seconde nommée par les Arabes « Haram el Mekourbash. » Elle est bâtie en grosses pierres non équarries et maçonnées grossièrement. On n'y a trouvé aucun vestige de revêtement, et l'ensemble est très-dégradé. La galerie d'entrée oblique est placée au centre de la face nord; son issue est située en dehors de la pyramide. Au milieu environ de la longueur de la partie horizontale de la galerie, on a trouvé une herse formée d'un bloc de granit. A l'extrémité sud de la galerie horizontale, il y a une chambre dont le centre est d'aplomb sous le sommet de l'édifice. De

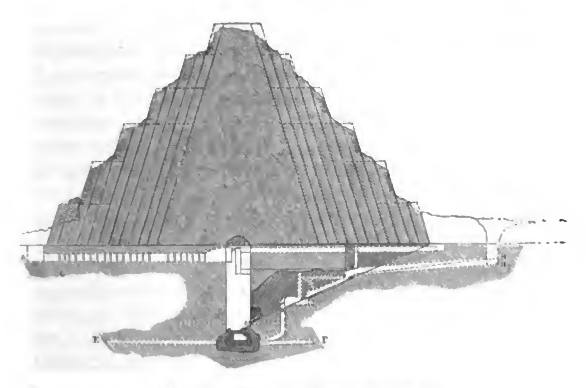
cette première chambre, on passe dans une seconde plus vaste et oblongue. Leur couverture n'est pas en encorbellement, mais à deux rampants unis, comme ceux de la chambre de la Reine de la pyramide de Chéops à Gizeh. Il y avait un sarcophage en basalte uni dans la seconde de ces deux salles. A l'ouest et sur les deux parois nord et sud de cette salle, on a trouvé des entailles qu'on suppose avoir reçu des pièces de charpente destinées à mouvoir le sarcophage. L'ensemble des galeries et des chambres est taillé dans le roc et se trouve au-dessous du niveau de la base de la pyramide.

Un peu plus loin que la herse que nous avons indiquée et à l'est de la galerie est un petit corridor qui communique avec deux petites chambres latérales également taillées dans le roc. Les parois des deux grandes chambres sont revêtues de pierre calcaire des carrières du Mokattam. La base primitive de cette pyramide avait 70^{m} 48 carrée; sa hauteur primitive était de 44^{m} 65; la longueur actuelle de la galerie inclinée est de 24 mètres. Son angle est de 26° 35′. La longueur de la galerie horizontale jusqu'à la herse est de 9^{m} 52; l'épaisseur de la herse est de 0^{m} 68; la longueur de la herse aux chambres est de 8^{m} 15; la longueur totale de la galerie horizontale est de 18^{m} 35. La largeur de la galerie est de 1^{m} 26; sa hauteur du sud au nord, un peu au delà de la herse, est de 1^{m} 26, plus au nord, de 1^{m} 85 jusqu'à la jonction avec la partie inclinée. La première chambre du centre a, de l'ouest à l'est, 4^{m} 13 de longueur sur 3^{m} 12 de largeur du nord au sud. Ses parois verticales ont 3^{m} 17 de hauteur; elle a au centre 4^{m} 31 d'élévation. La grande chambre a 7^{m} 80 de l'ouest à l'est, et 3^{m} 12 de largeur du nord au sud. La première chambre latérale, à l'est de la galerie, a 5^{m} 48 de longueur de l'ouest à l'est, et 2^{m} 43 de largeur; la seconde chambre latérale a, du nord au sud, 10^{m} 36 de longueur et 2^{m} 20 de largeur.

La grande pyramide de Saccarah est appelée « Haram el Modarggeh, » ou pyramide à gradins par les Arabes. Elle est située sur une éminence à 27^{m} 70 au-dessus de la plaine, et la seule pyramide d'Égypte dont les faces ne soient pas orientées d'une manière rigoureuse aux points cardinaux. Son côté septentrional incline à 4° 35′ est du vrai nord. Cette pyramide se distingue aussi des autres par une quantité de particularités, comme par exemple dans sa forme et le genre de construction, dans le nombre et la complication de ses galeries, en ce qu'elle a quatre entrées, dont l'une sur la face du sud en *b*; elle se distingue encore par une quantité de petites chambres taillées dans le

roc, sur les parois de deux desquelles il existe des hiéroglyphes et des ornements d'un genre particulier, en ce qu'elle offre une salle ayant pour plafond de la charpente et pourvue d'une cachette; elle ne semble pas être destinée à un tombeau, etc., etc.

Cette pyramide formait dans l'origine six gradins ou étages, dont chacun avait l'apparence d'une pyramide tronquée, et qui diminuaient de grandeur à mesure qu'ils s'élevaient. La masse consiste en une maçonnerie brute enveloppée de murs des quatre côtés, et qui ont environ 2m 75 d'épaisseur. Les murs sont formés de pierres grossièrement équarries. La longueur de cette vaste construction du nord au sud semble avoir été augmentée par l'addition d'un mur de chaque



28. — Coupe de la grande Pyramide de Saccarah.

côté; sa base paraît avoir eu dans l'origine 100m 93 de longueur du nord au sud et portée ensuite à 107m 03 par l'addition d'un mur de chaque côté de 3m 04 d'épaisseur. La base primitive avait 107m 03 du nord au sud, de l'ouest à l'est 120m 06. Les gradins varient en élévation qui diminue en montant. La hauteur du premier gradin est de 1m 148, celle du deuxième de 10m 94, celle du troisième de 10m 43, celle du quatrième de 9m 92, celle du cinquième de 9m 39, celle du sixième de 8m 88. — Élévation totale 61m 04. — La face de chaque étage forme un angle de 73° 30′ avec l'horizon.

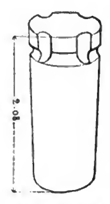
L'entrée, placée (au point *c* du plan et B de la coupe) dans un

creux perpendiculaire ou puits, est à une distance de 15^m 84 du monument, et à 3^m 35 à l'ouest du centre de la face septentrionale. Ce puits donne accès à un passage ou galerie D, qui est presque horizontal dans une longueur de 36^m 57. Alors cette galerie oblique descend à la partie inférieure du grand appartement en décrivant une ligne sinueuse et irrégulière. Cette galerie est taillée dans le roc et paraît avoir été destinée à servir de communication secrète avec la grande chambre, ainsi qu'avec les petites chambres et les galeries inférieures. Auprès de l'entrée de la galerie est un trou pour recevoir le pivot d'une porte. Le milieu de l'entrée principale est situé à 10^m 97 à l'est du centre de la face septentrionale. La galerie a été taillée grossièrement, mais elle forme généralement un angle de 23° 20'; elle a 1^m 06 de largeur au centre et une rampe de chaque côté. Elle a 53^m 76 d'étendue et aboutit à la chambre, à 2^m 28 au-dessus de son sol. Le plafond de cette galerie est plat, et à 6^m 32 en contre-bas de la substruction. Il existe une autre galerie *d* de 54^m 70 de longueur, de 1^m 26 de largeur et de hauteur, grossièrement taillée dans le roc; son entrée commence à 1^m 52 de la pyramide et à 1^m 52 à l'est du centre de la face septentrionale. Elle aboutit horizontalement à une cavité pratiquée dans la partie supérieure de la paroi occidentale de la grande chambre où une tranchée avait été taillée à travers le sol, pour y placer une pièce de charpente destinée à recevoir un câble.

On a découvert une quatrième entrée (en *b* du plan) établie dans un puits de 4^m 26 carré qui a 3^m 04 de largeur et 1^m 93 d'élévation, et placée à 2^m 13 à l'est du centre de la face méridionale. Sa galerie communique horizontalement, dans une longueur de 50^m 67, à une cavité établie à l'angle sud-ouest de la grande chambre A, et située à 21^m 33 au-dessous du sol. Cette galerie est taillée dans le roc, mais comme la masse du dessus n'était point assez épaisse pour supporter les substructions, le plafond en a été étayé par une rangée de vingt-deux colonnes ramassées, formées de blocs de pierre calcaire compacte. Ces colonnes grossièrement exécutées à l'exception d'une seule qui a été enveloppée de quatre bandes d'hiéroglyphes, ont été bandées par des coins en bois, chassés en haut et en bas; mais aujourd'hui elles sont fendues par la pression du poids qui les domine. On y a trouvé trente momies.

La grande chambre A est également taillée dans le roc; sa face occidentale est située à 7^m 77 à l'est du centre de la pyramide du nord au sud, mais elle est d'aplomb sous ce centre de l'ouest à l'est. Cette

chambre a $7^{m}\,31$ de longueur sur $7^{m}\,01$ de largeur et $23^{m}\,46$ d'élévation du sol au plafond primitif formé de charpente. En dessous du sol de cette chambre, qui consiste en blocs de granit, il existe une autre chambre remarquable, de $3^{m}\,04$ de longueur, de $1^{m}\,62$ de largeur et d'autant d'élévation ; son entrée était fermée par un bloc conique de granit, ayant la forme d'un bouchon de bouteille, avec quatre échancrures circulaires, *figure* 29. Cette chambre était évidemment un trésor secret. Le *bouchon-porte* ne pouvait être enlevé qu'à force de bras et de machines, car il est évalué peser au delà de 4,064 kilogrammes. Cette chambre n'a point été un tombeau, dit M. Perring, car on n'a trouvé aucun vestige de cercueil ni de sarcophage, et s'il y en eût eu un, il n'aurait pu être enlevé par l'entrée forcée actuelle qu'en le brisant en morceaux.



29. — Bouchon dans la grande Pyramide de Saccarah.

Les blocs de granit qui forment le sol de la grande chambre A ont de $1^{m}\,06$ à $1^{m}\,37$; ils sont supportés par de petites piles de pierres posées à sec ; ces blocs ne sont point liés entre eux par du mortier, mais bandés à une égale hauteur au moyen de coins en bois. On rencontre sur beaucoup de points de cette pyramide des pièces de bois cassées, des branches d'arbres rabougries, etc., qui ont été employées entre les piliers pour les maintenir ensemble. L'emploi du bois est particulier à ce monument.

A l'angle sud-est de la grande chambre, un passage en contre-bas du niveau du sol communique aux petites chambres. La première a $6^{m}\,24$ de longueur du nord au sud, $1^{m}\,56$ de largeur et $1^{m}\,95$ d'élévation ; l'autre a $5^{m}\,68$ de longueur de l'est à l'ouest, les mêmes largeur et hauteur que la précédente. A l'angle sud-est il y a une petite porte qui donne entrée à une excavation dans laquelle une chambre de la même sorte avait été pratiquée.

Les parois de ces appartements ont été revêtues avec une pierre calcaire et ornées de bandes de pièces convexes de porcelaine d'une teinte verte tirant sur le bleu, avec des hiéroglyphes sur leurs revers, dont l'empreinte est restée dans le ciment. Le roc, nivelé et dressé, formait le sol et le plafond. C'est aux pyramides de Saccarah qu'on voit le premier emploi des carreaux émaillés pour lambrisser les murs [1].

1. On en conserve des spécimens au British Museum.

Du côté septentrional de la seconde chambre une galerie oblique se dirige à l'ouest et communique avec la galerie d'entrée actuelle.

Au sud de la pyramide que nous quittons, il y a encore plusieurs autres monuments de la même espèce; ils sont de petite dimension : comme ils n'ont rien de particulier, nous nous bornons à les mentionner.

Le trône de Pharaon est une construction pyramidale, élevée en très-grosses pierres et construite en deux gradins ou étages, dont l'inférieur consistait en cinq assises de pierre de chacune environ 1m 82 d'élévation. L'étage supérieur est également formé de cinq assises hautes de 1m 60. Les matériaux consistent en une pierre calcaire commune dans laquelle il y a des écailles d'huîtres à moitié pétrifiées.

Les pyramides de Dahschour[1] sont attribuées à des rois de la IIIe dynastie. M. Prisse est aussi de cette opinion. La plus grande du nord, élevée en brique, est due au roi Asychis, dit Hérodote peut-être avec raison. Voulant se distinguer parmi ses pairs, ce roi bâtit une pyramide en pierre artificielle qui portait l'inscription suivante : « Ne me méprise pas en me comparant aux pyramides de pierre; je suis autant au-dessus d'elles que Zeus (Amon) est au-dessus des autres dieux; car j'ai été bâtie de briques faites du limon tiré du fond du lac[2]. » La IIIe dynastie memphite régna 214 ans, de 5,147 à 4,934 avant l'ère vulgaire. On reconnaît aisément dans ces paroles une allusion à la doctrine mystérieuse des quatre éléments ou le mystère d'Osiris. On sait quelle signification les Égyptiens donnaient à l'humidité et au limon du Nil; on sait encore le rapport qu'ils en établissaient avec l'ensemble de la création au moyen de l'art du potier. Les quatre éléments concourent simultanément dans la création : *Noum* est le potier; il est représenté, sous la forme d'un homme à tête de bélier, faisant de la poterie. On sait que chez les Égyptiens *former*, *créer*, étaient figurés par un potier dans l'exercice de son art. Le limon dont Asychis forma des briques pour élever sa pyramide reporte naturellement à l'idée d'Osiris. C'est encore de cette doctrine théologique de l'Égypte que Moïse a emprunté la formation de son premier homme du limon de la terre.

Les pyramides de Dahschour se composent de deux grandes constructions en pierre, d'une plus petite également en pierre et de deux

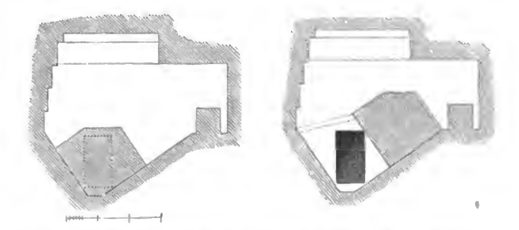
1. *Description de l'Égypte*. Antiquités. Descriptions, t. II, ch. XVIII.
2. Hérodote, l. I, ch. CXXXVI.

autres en briques non cuites. La pyramide septentrionale en brique avait un revêtement en pierre tirée de la petite chaîne arabique nommée aujourd'hui le Mokattam. Elle était située à peu de distance du temple de Phtha, auquel Asychis ajouta le portique de l'est, qui en était le plus vaste et le plus magnifique. On n'a point découvert jusqu'à présent de chambres ni de galeries dans cette pyramide; peut-être sont-elles creusées sous le sol, dans le roc. Ce monument a, ou avait plutôt primitivement 106^{m} 67 sur chacune de ses faces à la base, et 65^{m} 68 d'élévation perpendiculaire. L'angle du revêtement formait 51° 20′ 25″. Sa hauteur actuelle, au-dessus de sa base, est encore de 27^{m} 43 ; elle est située à 25 mètres au-dessus des sables du désert.

La pyramide septentrionale en pierre est bâtie par assises horizontales; la construction en est bonne et ressemble à celle de la grande pyramide de Gizeh. Le milieu de l'entrée est à 3^{m} 67 à l'est du centre de la face septentrionale ; son seuil est à 28^{m} 65 de la base de l'édifice (hauteur verticale). La galerie d'entrée a 1^{m} 05 de largeur, 1^{m} 20 de hauteur; son inclinaison est de 27° 56′; sa longueur primitive était de 62^{m} 63. Cette galerie conduit d'abord dans une première chambre placée au niveau de la base; elle a 8^{m} 36 de longueur du nord au sud et 3^{m} 63 de largeur de l'est à l'ouest. De là, un passage de 3^{m} 14 de longueur sur 1^{m} 20 de largeur et de 1^{m} 26 d'élévation conduit de l'angle sud-ouest de la première chambre dans une seconde qui lui est semblable. A l'extrémité de cette seconde chambre et à une élévation de 7^{m} 70 du sol primitif, un autre passage de 7^{m} 28 de longueur sur 1^{m} 05 de largeur conduit à une troisième chambre de 8^{m} 31 de longueur de l'est à l'ouest et de 4^{m} 15 de largeur du nord au sud. Les parois en sont verticales sur une élévation de 3^{m} 68; ensuite il y a quatorze assises qui forment encorbellement à l'intérieur comme dans les pièces précédentes. La hauteur totale de cette troisième chambre est de 14^{m} 65. La longueur primitive de cette pyramide était de 219^{m} 27; sa hauteur perpendiculaire primitive de 104^{m} 41. L'angle extérieur du revêtement est de 43° 36′ 11″.

La pyramide en pierre du sud est bâtie en deux inclinaisons; la partie inférieure ressemble à une pyramide tronquée, tandis que la partie supérieure représente une pyramide parfaite : on présume que cette forme lui a été donnée pour en achever plus tôt la construction. La hauteur verticale de la partie inférieure est de 44^{m} 90 ; celle de la partie supérieure, dans l'origine, était de 52^{m} 47. Si l'inclinaison des faces du bas eût été continuée, cette pyramide aurait eu 102^{m} 33 d'élé-

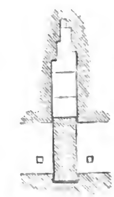
vation. Le revêtement inférieur forme un angle de 54° 14′ 46″ ; celui du haut, un angle de 42° 59′ 26″. Cette pyramide a deux galeries inclinées : l'entrée de la première est au centre de la face septentrionale, au-dessus de la douzième assise du niveau actuel du sol et à une élévation verticale de 10m 60 de la base ; l'autre entrée est à 13m 50 au sud du centre de la face occidentale et à une élévation verticale de 29m 76 au-dessus de la base du monument. La galerie du nord a 78m 30 de longueur, 1m 05 de largeur et autant de hauteur ; la galerie d'entrée septentrionale aboutit à une partie de 4m 92 de longueur sur 12m 40 de hauteur, partie construite comme la galerie ascendante de la grande pyramide de Gizeh. Vient ensuite une chambre de 6m 24 de longueur du nord au sud, de 4m 90 de largeur et de 24m 38 d'élévation. La couverture de cette chambre est composée de quinze blocs de pierre en encorbellement ; au sommet, elle n'a que 0m 30 de largeur. A l'extrémité d'un autre passage ou galerie longue de 3m 04, sur la face méridionale de la chambre, existe une galerie perpendiculaire ou puits, qui communique par une ouverture avec la chambre vers la moitié de son élévation.



30-31. — Herse fermée et levée de la Pyramide de pierre du sud de Dahschour.

La galerie occidentale d'entrée a 67m 86 de longueur, 1m 01 de largeur et autant d'élévation. Elle forme un angle de 26° 36′. Vient ensuite une partie de galerie horizontale de niveau avec la base de la pyramide et de 19m 96 de longueur sur 1m 01 de largeur et 1m 62 de hauteur. Dans ce passage étaient pratiquées deux herses, d'une construction particulière, et telle qu'on peut la voir dans les *figures* 30, 31 et 32. L'extrémité orientale du passage horizontal communiquait à une chambre de 6m 55 de longueur sur 4m 11 de largeur et de 16 mètres d'élévation. Sa couverture est, comme la première, en encorbellement.

L'entrée oblique de cette pyramide, située à l'ouest, est une exception unique dans la règle générale, qui n'offre des galeries biaises que situées au nord ; car la galerie placée sur la face du midi de la pyramide de Saccarah est une galerie horizontale. Il semble que la galerie occidentale de la pyramide qui nous occupe fut l'entrée principale, car celle du nord est d'une main d'œuvre inférieure et n'avait point de herse.



32. — Plan de la herse de la Pyramide de pierre du sud de Dahschour.

A 55 mètres de distance, et vis-à-vis du centre de la face méridionale du monument précédent, existe une petite pyramide de pierre, contenue dans la même enceinte qui renferme également la construction dont nous venons de terminer la description. Elle avait aussi été ornée d'un revêtement en pierre du Mokattam. Sa base primitive était de 55^{m} 16 de longueur, sa hauteur primitive de 32^{m}53 ; son angle d'inclinaison était de 50° 11′ 41″.

Il y a à Dahschour une seconde pyramide en brique, dite du Sud, d'une construction semblable à l'autre pyramide de brique, mais bâtie avec moins de soin. Elle avait également un revêtement en pierre du Mokattam. Sa base primitive mesurait 104^{m} 40 ; son élévation perpendiculaire primitive était de 81^{m} 48 ; l'angle de son revêtement formait 57° 20′ 2″ [1].

Dans un site que quelques auteurs désignent comme devant être celui de l'ancienne Pémé ou Pémeau se trouvent deux pyramides : celle du nord, en mauvaise maçonnerie, est composée de pierres de toutes dimensions, liées entre elles par du limon du Nil, au lieu de mortier. Elle est composée de murs obliques, comme la grande pyramide de Saccarah, et forme aussi, comme cette dernière, plusieurs degrés ou gradins. On pense que ce noyau était enveloppé d'une pyramide en brique, qui avait un revêtement en pierre. La base actuelle a 110 mètres d'étendue ; sa hauteur est de 27^{m} 32. La seconde pyramide du sud, plus grande, est aussi construite avec plus de soin. Sa base actuelle a 137^{m} 15 ; sa hauteur est de 20^{m} 87.

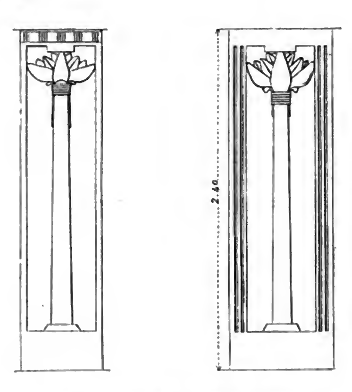
La pyramide du nord de Lisht, ou de Metanyeh, est à environ 18 mètres au-dessus du niveau de la plaine. Sa base actuelle a 109^{m} 72 de longueur ; sa hauteur actuelle est de 27 mètres. Comme elle a été

1 Vyse, t. III, p. 56.

bâtie en pierre tendre, elle n'a pu résister aux ravages du temps comme les pyramides élevées en matériaux durs.

La pyramide méridionale a actuellement 137^{m} 15 carrés; sa hauteur actuelle est de 20^{m} 90 [1].

La pyramide de Meïdoun est appelée la fausse pyramide, parce qu'elle semble avoir été taillée dans un roc saillant et isolé. Sa base a environ 161^{m} 50 carrée; son noyau, qui seul subsiste, est élevée en trois gradins, dont chacun a la forme d'une pyramide tronquée, avec un angle de 74° 10'. Le gradin inférieur mesure à sa base 60^{m} 65 de longueur sur 21^{m} 18 d'élévation; le second gradin a à sa base 38^{m} 70 et 9^{m} 90 d'élévation; le troisième est presque détruit, il n'a plus que 7 mètres de hauteur. La hauteur totale de la pyramide est actuellement 38 mètres [2].



33-34 — Piliers des Hypogées de Météharra

La pyramide d'Illâhoun est située au nord-est de l'ancienne Ptolémaïs, au sud de l'ancien labyrinthe. Elle est construite en briques cuites au soleil, et, pour lui donner plus de solidité, ces briques sont encaissées à l'intérieur dans des murs en pierre dont deux en diagonales et seize autres d'équerre sur les faces, quatre de chaque côté qui au centre vont rejoindre les murs en diagonales. Cette pyramide

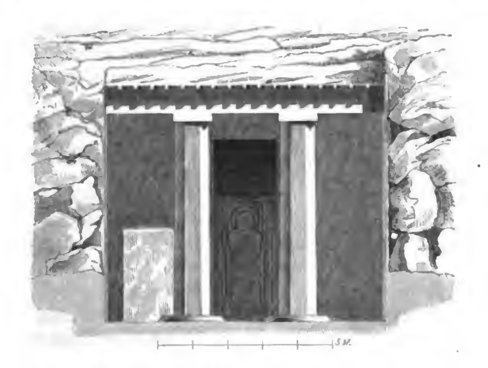
1. Vyse, t. III, p. 77. — 2. *Id.*, p. 78.

avait un revêtement en pierre. Sa base actuelle a environ 109^{m} 72 carrés. Sa hauteur actuelle est de 39^{m} 62 [1].

Au nord-ouest d'Illâhoun, à Howarah est enfin encore une pyramide de 91^{m} 43 carrée à sa base et de 32^{m} 30 de hauteur (actuelle). Elle est bâtie en briques non cuites mélangées de paille; elle avait un revêtement en pierre [2].

A l'ouest, entre Metanyeh et Meïdoun, on retrouve encore les ruines d'une autre pyramide, indiquée sur notre carte topographique, mais sans nom de lieu.

Après les pyramides, les curieux piliers des tombeaux de Météharra, sur la rive droite du Nil, au nord d'Antinoe, donnent une idée des progrès de l'architecture. La tige qui décore ces piliers, si elle n'était pas déjà employée comme colonne, donna bientôt naissance aux fûts



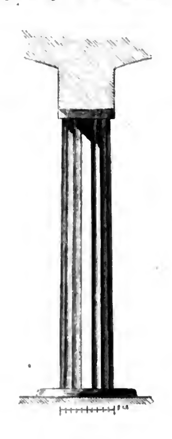
35. — Hypogées de Beni-Hassan.

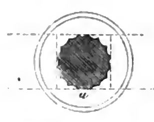
à faisceaux surmontés d'un chapiteau lotiforme ou à bouton de lotus tronqué. Ces piliers sont encore remarquables en ce qu'ils offrent déjà des triglyphes et des métopes, type de ceux que nous retrouverons plus tard dans le dorique grec. On y voit aussi l'origine du tailloir et de la gorge à filets de ce même ordre, *figures* 33-34.

Les Osortasen et les Aménemhé avaient étendu la domination égyptienne au sud; ils élevèrent l'Égypte à un très-haut degré de puissance

1. Vyse, t. III, p. 80. — 2. *Id.*, p. 82.

et associèrent encore les arts à la grandeur de cette époque. Il y a à Beni-Hassan trente-quatre tombeaux, dont quatorze ornés de colonnes. Ces tombeaux sont remarquables par leurs peintures et surtout par leurs simples et belles colonnes à cannelures, prototype du dorique grec, qui a les mêmes proportions et paraît emprunté à l'architecture égyptienne. On voit aussi dans ces hypogées des colonnes à faisceau imitant des tiges de plantes réunies, liées ensemble et ornées de fleurs en bouton qui forment le chapiteau : ce sont les premiers spécimens des élégantes colonnes qui jouent un rôle important dans les monuments de la XVIIIe et de la XXe dynastie. Ces colonnes ont 4m 80 de hauteur, *figures* 38 et 40. Enfin ces tombeaux contiennent encore la plupart des ornements usités depuis dans l'architecture grecque, tels que méandres, enroulements, guillochés, etc., etc. La tombe que nous donnons ici (*figures* 35, 36, 39) est celle d'Aménemhé, qui vivait sous Osortasen. Beni-Hassan est l'ancienne *Nus* ou *Nous* égyptienne.





36-37. — Beni-Hassan. Colonnes *a* du plan fig. 39.

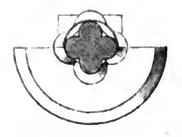
Au règne d'Osortasen appartiennent encore un obélisque d'Héliopolis, une stèle obéliforme à Bigig, dans le Fayoum, et les portions les plus anciennes du grand temple de Karnac[1]. La stèle, qui s'éloigne de la forme ordinaire des piliers commémoratifs, paraît avoir précédé les obélisques. Dans tous les cas, elle mérite d'être citée comme échantillon d'un goût qui a disparu avec l'ancien empire.

On remarque dans les bas-reliefs et les peintures autant de bustes profilés que représentés de face; les deux modes sont employés simultanément, et l'on voit même des têtes de face, témoins les chanteuses et joueurs de flûte double à Benì-Hassan. Les animaux sculptés ou peints à cette époque sont aussi très-remarquables.

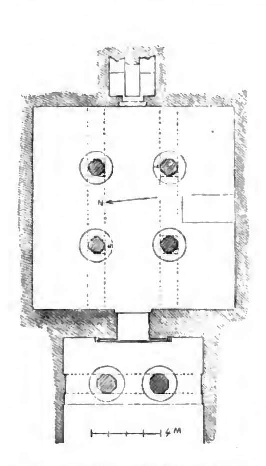
Aménemhé continua la direction guerrière qu'avait prise l'Égypte.

1. Voyez Plan général de Karnac sur l'axe, près E. Là existent des colonnes polygonales, semblables à celles qu'on trouve à Beni-Hassan.

L'on connait les guerres des Égyptiens avec les nègres, et un monument de ce prince, situé dans une vallée transversale de la chaîne arabique qui s'étend un peu en dessous de Thèbes, de Coptos sur le Nil, à l'est jusqu'à Cosseir sur le golfe arabique, représente les batailles de ce roi avec le Pount, peuple éthiopien qui habitait au sud de l'Égypte. Si ces batailles et ces luttes ne furent pas continuées par le second Sesortosis, elles le furent par le troisième de ce nom. Ce roi paraît avoir soumis entièrement la Nubie à la domination égyptienne. Auprès de Semneh, audessus des cataractes de Ouadi-Halfa, on trouve des ruines de fortifications qui furent commencées sous le règne de Sesor-



38. — Plan de la colonne fig. 40.





39. — Beni-Hassan. Plan d'un tombeau.



40. — Beni-Hassan. Colonne à faisceau.

tosis III. Aménemhé III, que les Grecs nomment Mœris, a immortalisé sa mémoire par des monuments utiles et considérables. Héro-

dote[1] dit de ce roi qu'il ajouta le vestibule septentrional au temple de Phtha de Memphis, et qu'il continua à creuser un lac. Ce lac avait 3,600 stades de tour. « On l'a creusé de main d'homme, et lui-même en fournit la preuve, dit encore Hérodote[2]. Ce lac tirait ses eaux du Nil par un canal de communication. Pendant six mois, elles coulent du Nil dans le lac, et pendant les six autres mois, du lac dans le fleuve. Pendant les six mois que l'eau se retire, la pêche du lac rend au trésor royal un talent d'argent chaque jour; mais, pendant les six autres mois que les eaux coulent du Nil dans le lac, elle ne produit que vingt mines[3]. On voit presque au milieu du lac deux pyramides qui ont, chacune, cinquante orgyies (92m45) de hauteur au-dessus de l'eau, et autant au-dessous. Sur l'une et sur l'autre est un colosse de pierre, assis sur un trône. » Diodore rapporte que le Roi avait fait creuser ce lac pour régler les inondations du Nil, afin qu'une trop grande abondance d'eau ne produisît pas des marais, et que de l'autre côté une inondation trop peu abondante ne nuisît pas à la fertilité de la vallée. C'est pour cette raison qu'il aurait mis en communication le lac avec le Nil, au moyen d'un canal de quatre-vingts stades (14,819 mètres) de longueur et trois plèthres de largeur (92m45), et en ouvrant ou en fermant l'embouchure de ce canal, il faisait couler les eaux dans le canal ou les laissait s'en échapper, et qu'ainsi il aurait réglé la quantité d'eau selon les besoins de l'agriculture[4].

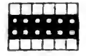
Le but de cette grande entreprise est clair ; ce lac artificiel était un réservoir pour régler l'inondation annuelle. Les étiages du Nil qui se trouvent tracés sur les rochers de Semneh en Nubie, au-dessus des cataractes de Ouadi-Halfa, et qui dataient du règne de ce prince, prouvaient avec quel soin le roi Aménemhé avait songé à tout ce qui pouvait contribuer à la réussite de ses projets. Ces étiages montrent en même temps que la Nubie, attaquée par les Égyptiens depuis le premier Sesortosis, leur était soumise alors jusqu'à Semneh.

A quelque distance au-dessus de Memphis, la chaîne libyque est coupée par une petite vallée qui conduit à une plaine ou contrée appelée aujourd'hui le Fayoum. C'est à travers cette vallée que s'étendait le canal qui menait les eaux dans le lac Mœris (depuis longtemps ce canal n'est qu'un fossé à sec) ; à l'entrée de la vallée jusqu'à moitié

1. Hérodote, l. II, ch. CI. — 2. *Id.*, l. II, ch. CI, CXLIX. — 3. 1,380 francs.
4. Diodore, l. I, ch. LII.

de son étendue, des voyageurs modernes croient avoir reconnu les traces et les ruines des digues régulières et puissantes qui formaient autrefois le lac Mœris. On voulait en même temps gagner toute la plaine du Fayoum sur le désert, et, dans ce but, on y conduisit le trop-plein du lac par de petits canaux d'irrigation. Dans la suite, lorsque les digues ne furent plus entretenues en bon état, il y eut pendant l'inondation une irruption des eaux qui couvrirent les parties basses de la vallée. Voilà l'origine du lac actuel de Birket-el-Kéroum, dans le Fayoum, dont les eaux suffisent toujours à en rendre la plus grande partie une des plus fertiles et des plus productives de l'Égypte.

Parmi les monuments les plus célèbres de l'antiquité se trouve le Labyrinthe, qui était situé auprès du lac Mœris, emplacement compris aujourd'hui dans le Fayoum. La fondation du labyrinthe date du règne d'Aménemhé III (3256 à 3248 avant l'ère vulgaire), roi de la xiie dynastie. Le labyrinthe était destiné à recevoir, pendant les grandes assemblées nationales de l'Égypte, les députés sacerdotaux, civils et militaires des provinces du royaume. Du temps d'Aménemhé III, l'Égypte était divisée en douze nomes, districts ou préfectures : dans la suite, il y en eut vingt-sept, et plus tard, il y en eut trente et même trente-six.

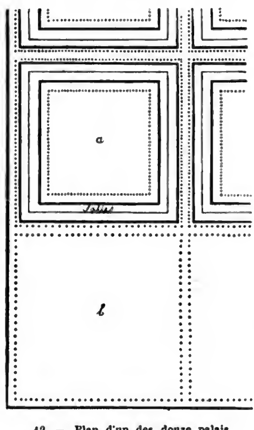

41. — Plan général du Labyrinthe.

Ce palais était un vaste édifice, construit en calcaire compacte, de 1110 mètres de longueur, de l'est à l'ouest, sur 740 mètres de largeur, du nord au sud, dans lequel il y avait douze palais, de chacun 185 mètres carré, ayant au centre une vaste cour *a* de 117 mètres environ carrée, en avant, une autre de 173 mètres carrée. Hérodote [1] parle de douze palais : Diodore [2], qui n'en décrit qu'un seul, donne à chacun un stade ou 185 mètres de dimension en tous sens. Car si l'on admettait que l'ensemble n'eût que 185 mètres, il n'y aurait point eu de place pour les cent cinquante-six colonnes qui se trouvaient dans les cours, car Diodore dit positivement qu'il y avait quarante colonnes sur chaque côté, comptant double les colonnes d'angle, selon l'usage des anciens. En coupant perpendiculairement les palais et les cours *b* par une colonnade de 8 mètres, on aurait 4 mètres de colonnade mitoyenne pour chaque palais, qui avait sans doute des jours pris d'en haut; ensuite un espace de 4 mètres pour arriver au mur des chambres, 2 mètres d'épaisseur de mur, 6 mètres de largeur pour les chambres :

1. Hérodote, l. II. ch. CXLVIII. — 2. Diodore, l. I. ch. LXVI.

2 mètres pour le mur de refend entre les chambres et les salles, qui elles-mêmes avaient aussi 6 mètres; ensuite 2 mètres de mur et 8 de colonnade couverte autour des cours d'honneur, ce qui fait un total de 34 mètres qui, doublés pour chaque palais, donnent 68 mètres à déduire de 185 ; restent donc 117 mètres, sur lesquels il faut placer les quarante colonnes de Diodore, ce qui donne 3 mètres d'axe en axe de chaque colonne.

La cour *b* avait également 185 mètres; il faut en déduire 4 mètres de chaque côté pour les colonnades mitoyennes, de 8 mètres de largeur chacune : reste à 177, ayant sur chaque face vingt-sept colonnes, ce qui résulte des paroles de Strabon [1]. Leur distance d'axe en axe était de 6 mètres environ. La disposition générale que nous donnons ici au labyrinthe résulte des portes et des *aulæ* [2] dont Hérodote fait mention. Il dit qu'il y en avait six exposées au nord et autant au midi.



42. — Plan d'un des douze palais du Labyrinthe.

Il y avait dans ce vaste édifice un souterrain et un rez-de-chaussée contenant chacun quinze cents pièces, ce qui fait pour chaque palais cent vingt-cinq salles et cellules. Les salles devaient donner sur la cour d'honneur et les chambres étaient situées sur les corridors mitoyens. C'est ce qui résulte encore du récit d'Hérodote quand il dépeint les surprises de ceux qui passent des *aulæ* dans les chambres qui les environnent, de ces chambres dans les portiques, et de ces portiques enfin dans d'autres *aulæ*. Les quinze cents salles étaient sans doute destinées à loger les députés des nomes et leur suite, et parmi ces salles il y avait des pièces d'honneur. L'emplacement étant restreint et le nombre de pièces considérable, il s'ensuit qu'elles étaient petites. Comme l'entre-

1. Strabon, l. XVII, p. 811.
2. Aulæ couvertes, c'est-à-dire cours entourées d'une colonnade couverte.

colonnement des portiques n'était pas large, ni les chambres d'une grande étendue, le plafond ou couverture des uns et des autres pouvait consister en une seule pierre ainsi que le rapportent les auteurs.

« J'ai vu ce bâtiment, dit Hérodote, et l'ai trouvé au-dessus de toute expression. Tous les ouvrages, tous les édifices des Grecs, ne peuvent lui être comparés, ni du côté du travail, ni du côté de la dépense ; ils lui sont de beaucoup inférieurs. — Le labyrinthe l'emporte même sur les pyramides. »

Au VIIIe siècle avant l'ère vulgaire, le labyrinthe subit une restauration sous l'administration des douze rois ou sous celle de Psammitique. « L'entrée du labyrinthe égyptien, dit Pline[1], consistait en marbre de Paros. » Ce n'est qu'au VIIIe siècle que les Grecs ont commencé leurs rapports commerciaux avec les Égyptiens. C'est aussi à cette époque que le marbre de Paros fut introduit par eux en Égypte. Hérodote sous-entend aussi la restauration en question, quand il parle des rois qui ont fait bâtir *entièrement* cet édifice.

Pline avoue qu'il lui est impossible de donner la disposition du labyrinthe ainsi que les différentes parties qui le composent, parce qu'il est divisé en districts et en préfectures dont les quarante-cinq nomes sont assignés à autant de vastes salles. Il dit aussi que le labyrinthe renferme des temples de tous les dieux (de l'Égypte) ainsi que quarante sanctuaires consacrés à Némésis. L'existence de ces derniers prouve suffisamment que le labyrinthe était destiné à des assemblées de tribunaux où la justice était rendue. Ces grandes assemblées comprenaient sans doute les cours de dernière instance représentées par nos cours modernes de cassation. Pline dit encore que Charemon, eunuque du roi Nectanèbe, restaura le labyrinthe cinq cents ans avant Alexandre le Grand, par conséquent au IXe siècle avant l'ère vulgaire. Au rapport du même auteur, Démotélès et Lyceas ont écrit sur le labyrinthe : le premier vivait sous les Ptolémées, il avait écrit sur l'histoire et les antiquités de l'Égypte ; le second, de Naukratis en Égypte, vivait au commencement de l'ère vulgaire. Il avait composé au moins trois livres d'un ouvrage sur l'Égypte, au rapport d'Athénée.

« Cet édifice, dit Diodore, dont la forme était quadrangulaire, chaque côté ayant un stade de long, fut tellement enrichi de sculptures ou d'autres ornements fabriqués de main d'homme, qu'il ne laissait à la postérité aucun espoir de le surpasser en magnificence. Lorsque l'on

1. Pline, l. XXXVI, ch. XV.

avait passé le mur d'enceinte, on trouvait une salle entourée de colonnes, au nombre de quarante sur chaque côté, et qui soutenaient un plafond d'une seule pierre, orné de caissons sculptés et chargés de diverses peintures. On voyait dans cette même salle des monuments qui rappelaient le souvenir des villes où les rois avaient reçu la naissance, et d'excellents tableaux exécutés avec grand soin, qui représentaient les temples bâtis et les cérémonies religieuses en usage dans chacune de ces villes. En un mot, on dit que le plan adopté par ces rois, pour leur sépulture, était conçu avec une telle grandeur et un tel luxe, que si l'entreprise n'avait été abandonnée avant d'être achevée, ce monument n'eût laissé à qui que ce soit aucune possibilité d'aller au delà ; mais après un règne paisible de quinze années, la royauté se trouva concentrée dans la personne d'un seul, » etc.[1].

« Ce nouveau roi (Mendès ou Marrhus) ne fut pas guerrier, mais il se bâtit pour tombeau l'édifice connu sous le nom de labyrinthe, moins étonnant par la grandeur du travail que par l'artifice inimitable déployé dans toute sa construction; car lorsque l'on y entrait, il était difficile de pouvoir en sortir sans le secours d'un guide expérimenté[2]. »

« Parlons des labyrinthes, dit Pline, ouvrage prodigieux du génie de l'homme, et qui n'est point fabuleux, comme on pourrait l'imaginer. On voit encore en Égypte, dans le nome d'Heracléopolis, celui qui a été élevé le premier de tous, il y a quatre mille six cents ans, comme on le rapporte, par le roi Petesuccus ou Tithoès, bien qu'Hérodote dise que l'édifice est en entier l'ouvrage des rois, et du dernier de tous, Psammitique. On raconte diversement son origine. Démotélès dit que c'était le palais de Motherude[3]; Lyceas, le tombeau de Mœris; et plusieurs, un temple consacré au soleil, ce qui est l'opinion la plus générale. »

« Il est certain que Dédale y puisa le modèle du labyrinthe qu'il fit dans la Crète; mais il en imita seulement la centième partie, celle qui renferme des chemins remplis de tours et de détours inextricables. Cet ouvrage ne ressemble point à ces pavés d'appartement, à ces allées tortueuses où les enfants s'amusent à courir en suivant des ramifications subdivisées à l'infini et renfermant plusieurs milles dans un court espace, mais c'est un bâtiment qui contient une multitude de portes à égarer les pas du voyageur et à le ramener sans cesse dans les mêmes

1. Diodore, l. I, ch. LVI. — 2. *Id.*, ch. LXI.
3 Ou Moteris ; est-ce le même que Mœris?

détours. Ce labyrinthe fut le second après celui d'Égypte. Le troisième fut celui de Lemnos, et le quatrième existe en Italie. Tous étaient recouverts de voûtes en pierre polie. Le labyrinthe d'Égypte (ce qui est digne d'admiration) a son entrée en marbre de Paros; les autres colonnes sont en syénite : le bâtiment est construit en masses telles que le temps n'a pu les renverser, aidé par les efforts des Héracléopolites. En effet, ceux-ci ont beaucoup endommagé un ouvrage qui leur était odieux. Il n'est pas possible de décrire la disposition et toutes les parties de ce monument; il est divisé en régions et en seize grands bâtiments, autant qu'il y a de préfectures ou de nomes, auxquels on a donné les noms de ces préfectures. Il contient les temples de tous les dieux d'Égypte, et en outre celui de Némésis, avec quinze petites chapelles et plusieurs pyramides de quarante orgyies : les murs en ont six aux fondations. On y arrive, déjà épuisé de fatigue, ayant parcouru des détours inextricables. En avant sont des cénacles élevés; on monte des portiques, tous de quatre-vingt-dix degrés. Au dedans sont des colonnes de porphyre, les statues des dieux, celles des rois et des figures monstrueuses. Plusieurs bâtiments sont disposés de manière qu'en ouvrant les portes, on entend à l'intérieur un bruit semblable à celui du tonnerre. Dans la plus grande partie de l'édifice, on marche au milieu des ténèbres. En dehors de la muraille du labyrinthe, il y a d'autres masses d'édifices, appelées *pteron*, et d'autres constructions souterraines avec des canaux creusés dans le sol. Circammon[1], eunuque du roi Nectabis, est le seul qui ait réparé le labyrinthe, cinq cents ans avant le règne d'Alexandre le Grand, et cette réparation a été légère. La tradition rapporte que, pendant la construction des voûtes en pierre de taille, on s'est servi, pour étayer, de poutres en bois d'épine, bouilli dans l'huile. »

« Apion, surnommé *Plistonices*, a décrit depuis peu qu'il y avait maintenant dans le labyrinthe d'Égypte un colosse de Sérapis, en émeraude, de neuf coudées[2]. »

On pense avoir retrouvé les ruines de ce palais gigantesque auprès de Howara, où l'on voit des blocs de granit et de pierre calcaire d'un blanc éblouissant; là gisent les restes de murs, de chapiteaux et de colonnes. On a fréquemment rencontré le nom d'Aménemhé dans les ruines du labyrinthe, sur des colonnes et des architraves, comme aussi à l'entrée de la pyramide qui, dit-on, était son tombeau. Il reposait au

1. Ou Charemon. — 2. Pline, *Hist. nat.*, l. XXXVII, ch. XIX.

sein de ses grandes créations et à côté du colossal palais qu'il avait fait élever.

Conjointement avec les obélisques d'Osortasen, les monuments de la Nubie, les constructions d'Aménemhé, les tombeaux souterrains de Beni-Hassan, de Berscheh et de Siout dans l'Égypte centrale ou moyenne, donnent une idée et témoignent de l'activité des Égyptiens sous le règne de la xiie dynastie.

« Sous le règne de Timaos, Dieu fut irrité, raconte Manéthon, on ignore pourquoi, et des hommes de race ignoble, venant à l'improviste des régions orientales, envahirent l'Égypte, pénétrèrent dans la contrée et s'en emparèrent en peu de temps, presque sans combat ; ils opprimèrent les chefs du pays, brûlèrent les villes avec fureur, et renversèrent les temples des Dieux. Ils se conduisirent en ennemis cruels contre les habitants de l'Égypte, réduisirent en esclavage une partie des femmes et des enfants ; et, ce qui mit le comble aux malheurs de l'Égypte, ils choisirent un d'entre eux, nommé Salathis, et ils le firent roi. Salathis se rendit maître de Memphis, sépara par là la haute Égypte de la basse, leva des impôts, plaça des garnisons dans les lieux convenables et fortifia particulièrement la partie orientale du pays. D'autres rois lui succédèrent qui cherchèrent de plus en plus à extirper l'esprit national des Égyptiens. On les désignait sous le nom de Hyksos. Car Hyk signifie roi dans la langue sacrée, mais Sos, pasteur en langue vulgaire, et ainsi combiné, naît le mot Hyksos. » Cet événement se passa sous la xve dynastie, plus de deux mille ans environ avant l'ère vulgaire. Ces conquérants de race ignoble, comme les qualifie Manéthon, n'étaient autres que des hordes de Sémites, des Arabes, des Bédouins, cousins germains des Phéniciens, des Juifs et des Carthaginois. Ils se conduisirent en Égypte comme ils se sont toujours conduits partout où ils ont paru et où ils paraissent dans l'histoire. Ils agirent en ennemis cruels à l'égard des habitants de l'Égypte. Aujourd'hui encore ils sont représentés par les Bachi-Bouzouks et les Bédouins, qui leur ressemblent par leur caractère cruel et sauvage. C'est sous les Hyksos ou Arabes qu'Abraham et Joseph trouvèrent un accueil si amical, si fraternel, auprès des Pharaons bédouins : les uns et les autres étaient compatriotes et se valaient.

A la suggestion de Joseph, Apophis, dont il était le favori, dépouilla de leurs biens les deux tiers des habitants de la moyenne et de la basse Égypte ; il les réduisit à la condition de serfs ou vassaux, exigeant d'eux qu'ils lui donnassent le cinquième des récoltes, c'est-à-

dire 20 pour 100 du produit net; prélèvement qui ne laissait pas à chaque famille le tiers du revenu brut du bien qu'elle mettait en valeur. La richesse de la vallée du Nil et la civilisation égyptienne avaient attiré ces hordes sémitiques, et l'ancien royaume de Memphis tomba au pouvoir de ces conquérants sauvages et brutaux. La race sémitique fut en contact avec une race autre qu'elle et qui lui était supérieure autant au physique qu'au moral. L'opiniâtreté et la constance des Égyptiens résistèrent à la cruauté et à la barbarie que nous montre Manéthon chez les vainqueurs; la civilisation et les mœurs des Égyptiens se maintinrent, quoique une immense quantité de monuments de tout genre du vieil empire eussent été détruits lors de l'invasion; et la culture des Égyptiens ne fut point anéantie, quoiqu'elle fût refoulée par ces rois pasteurs et leurs hordes. Ceux-ci anéantirent une partie de la population locale par la misère, ils ruinèrent l'État par leurs rapines. Mais peu à peu, diverses parties de l'Égypte supérieure s'affranchirent du joug des étrangers, et à la tête de cette résistance parurent des princes, descendants des rois égyptiens, que les barbares avaient détrônés. L'un d'eux, Amôsis, délivra enfin l'Égypte; il chassa les Sémites de Memphis et les assiégea dans *Aouara,* non loin de Salahieh. Son fils Aménophis continua le siége et les força à capituler. Les Sémites évacuèrent alors l'Égypte pour se jeter sur la Syrie où ils retrouvèrent la nature pour laquelle ils étaient taillés. Aouara ou Avaris a de la ressemblance avec Gilgal, camp retranché sur la rive occidentale du Jourdain, et d'où Josué et ses successeurs firent la conquête de Chanaan. Amosis est le dernier roi de la XVII[e] dynastie; il régna jusqu'en 1655. Les Hyksos avaient ruiné l'Égypte pendant cinq cent onze ans, selon Manéthon. Dans les monuments égyptiens, les pasteurs ou Hyksos ne sont rappelés que sous des formes propres à entretenir la haine universellement vouée à cette race d'impurs, la véritable plaie de l'Égypte et de toutes les races arianes. Pendant la domination des Hyksos, qui nommaient leurs princes *pharaons,* nom venu d'une corruption de Phra et tout sémitique, il n'est plus question d'édification de monuments d'architecture.

Après une guerre d'indépendance qui avait duré quatre-vingts ans, l'Égypte obéit de nouveau à des princes nationaux, sous lesquels le pays atteignit bientôt l'apogée de sa puissance et de sa prospérité, ainsi que de sa civilisation.

CHAPITRE II.

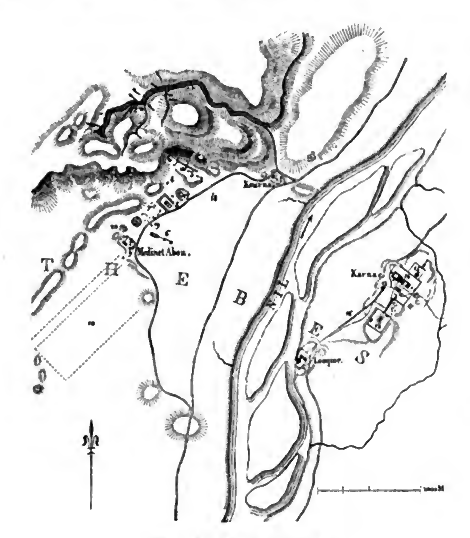
NOUVEL EMPIRE. — RESTAURATION.

DE L'ANNÉE 1650 JUSQU'A L'ANNÉE 332 AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

Aménophis Ier (il régnait de 1642 à 1621) réunit toute l'Égypte sous sa domination et releva le trône des princes nationaux. Son règne entier, qui commence le *nouvel empire,* et celui de ses trois successeurs Thoutmès Ier, Thoutmès II, Thoutmès III, furent consacrés à reconstituer en Égypte un gouvernement régulier, l'ordre moral, et à relever la nation écrasée par les longues années de la servitude étrangère sémitique. Thèbes[1], la ville sainte, la demeure

1. La plus ancienne ville du monde, selon Diodore, l. I, ch. XLV et L. D'après les vestiges de l'ancienne Thèbes et l'étendue qu'occupent encore les monuments existants, on peut conclure que cette ville formait une aréa carrée d'environ 36,000 mètres superficiels, 6,000 sur chacune de ses faces. Le Nil la traversait du sud-ouest au nord-est. L'axe de la plupart des monuments indique cette orientation. La Thèbes primitive avait été fondée par des prêtres d'Osiris. Située sur la rive orientale du Nil, cette ville, la plus ancienne de la terre peut-être, n'avait que 150 stades ou un peu plus de 25 kilomètres de tour. Mais la Thèbes historique et monumentale ne date que de la restauration de l'empire après l'expulsion des Hyksos. Afin d'être plus abrégé et en même temps plus clair dans la description et la situation des monuments de Thèbes, nous en donnons ici le plan général. La renommée de la puissance et de la richesse de cette cité est célébrée par Homère en ces termes : « La ville égyptienne de Thèbes dont les maisons renferment d'immenses richesses et qui a cent portes, etc. » (*Il.* ch. IX, v. 381). L'emplacement de Thèbes est occupé aujourd'hui par quatre villages arabes, Kourna, Medinet-Abou, Karnac et Louqsor. Il va sans dire que le cours actuel du Nil n'est plus ce qu'il était dans l'antiquité. La destruction des monuments de Thèbes date de l'année 525 avant l'ère vulgaire, lors de l'invasion de l'Égypte par Kambyses, roi des Perses. Les Arabes l'ont continuée depuis.

d'Amon, nommée dans la suite Diospolis par les Grecs, redevint la capitale de l'empire et le siége du souverain.



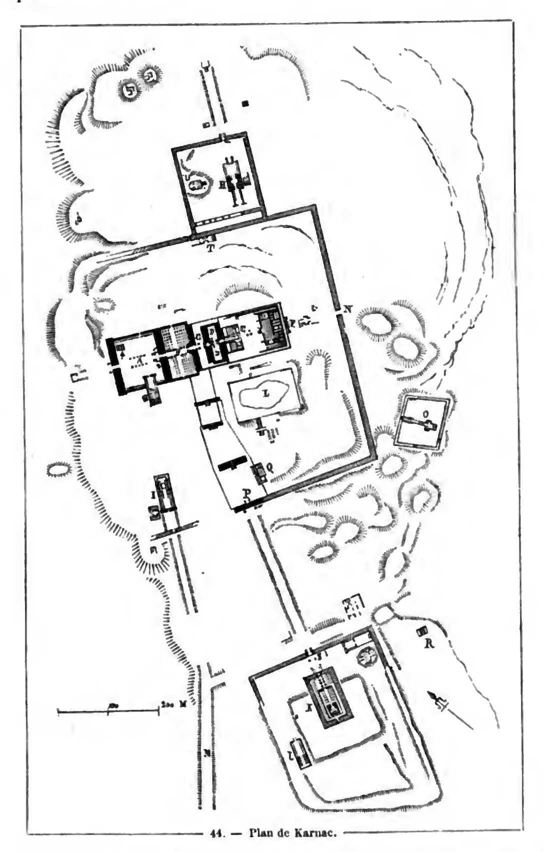
43. — Plan général de Thèbes.

1 Le Menephthéion ou palais de Kourna, fondé par Séti Ier ou Ménephtha (Séthos, Séthosis, Sésostris).
2 Avenue de Sphinx, en ruine, dans la vallée d'El-Assasif, conduisant à des constructions de Thoutmès III.
3 Le plus vaste tombeau de Thèbes, creusé par Pétamounoph, hiéro-grammate et prophète.
4 Temple d'Hathôr, élevé par Ptolémée IV Philopator.
5 Le Rhamesséion de Rhamsès II.
6 L'Aménophéion occidental d'Aménophis III, de l'époque la plus pure et la plus brillante du nouvel empire.
7 Temple-palais de Medinet-Abou bâti par Rhamsès-Mélamoun.
8 Petit temple-palais de Thoutmès III.
9 Gynécée de Rhamsès-Mélamoun.
10 Hippodrome.
11 Palais de Louqsor bâtis par Aménophis III et continués par Rhamsès II.
12 Palais élevé par Thoutmès Ier et constructions de Ptolémée-Philadelphe?
13 Temple de Khons (ou Chonsu) fondé par Rhamsès III.
14 Grands temples et palais de Karnac.
15 L'Aménophéion d'Aménophis III.
16 Allée de Sphinx, de 1970 mètres de longueur, conduisant aux palais de Louqsor.
17 Enceinte en briques.
18 Bloc en pierre du règne de Rhamsès (V) III selon Wilkinson.
19 Ruines d'un temple élevé par Aménophis III.
20 Puits creusés dans le roc.
A. Vallée de Biban-el-Molouk ou vallée des tombeaux.

Les canaux furent recreusés, l'agriculture et les arts encouragés, la religion et le culte rétablis. Les édifices sacrés se relevèrent de toutes parts, et un grand nombre des monuments qu'on admire encore sur les bords du Nil appartiennent à cette intéressante époque de restauration de l'Égypte par la sagesse, la science et la moralité de ses rois. Quelques peuples de l'Asie menaçaient le repos de l'Égypte : plusieurs rois égyptiens les repoussèrent et assurèrent ainsi la tranquillité de leur pays. La phase des guerres étrangères et de conquêtes commença en 1800 et se termina vers 1600 avant l'ère vulgaire. Le plus grand de ces rois guerriers est Sésostris ou Rhamsès II. Ces guerres ouvrent aussi l'ère héroïque ou féodale. Mais en Égypte la poésie épique ne se manifeste ni ne se conserve au moyen de rhapsodes et de l'écriture : la poésie héroïque s'inscrivit dans la pierre, sur les parois des monuments où les héros placent aussi leur statue ou font tailler et peindre leur figure.

Ce fut encore pendant les luttes avec les Hyksos qu'on commença à bâtir les gigantesques temples et palais de Thèbes. Sur la rive droite du Nil et sur une terrasse artificielle circonscrite par des briques et qui forme un rectangle oblong d'à peu près 6 kilomètres de pourtour s'élèvent les ruines d'une partie de ces monuments, auprès du village de Karnac. C'est là qu'était situé le principal temple de Thèbes, le temple national par excellence. Le sanctuaire avait été fondé dès le règne d'Osortasen Ier de la XIIe dynastie, et les restes de son œuvre furent englobés dans les magnificences architectoniques construites dans la suite. Une grande allée, formée de deux rangées de béliers couchés et qui commence au bord de la terrasse, conduit à des propylées suivies de longues colonnades, de salles et de galeries, élevées avec le plus grand luxe de matériaux, en grès de couleur, en marbre magnifique, en granit rouge et noir. Le premier pylône de l'ouest, large de 115 mètres et de 14 mètres d'épaisseur, conduit dans une cour immense de 105 mètres de largeur sur 82^m^ 50 de profondeur, entourée de colonnades dont les plafonds et les couvertures étaient supportés par des colonnes ; elles étaient toutes monolithes, chacune de plus de 22 mètres de hauteur. Un second pylône, situé à 82^m^ 50 du premier, conduit, au moyen de vingt marches, aux ruines les plus imposantes de l'architecture égyptienne, à une salle hypostyle immense de 52^m^ 50 de longueur sur 105 mètres de largeur, dont le plafond est soutenu au centre par douze grosses colonnes de 23 mètres de hauteur et cent vingt-deux colonnes moins gigantesques, distribuées en quatre

massifs de vingt-huit colonnes chacun, disposées sur sept rangs dans l'épaisseur de l'édifice.



44. — Plan de Karnac.

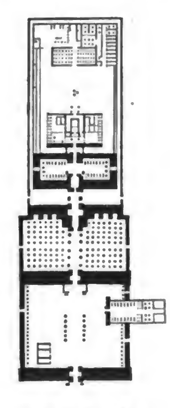
A. Grande cour, non loin du Nil dans l'antiquité.

B. Salle hypostyle construite par Séti ou Séthos Ier, de la XIXe dynastie (XVe siècle avant l'ère vulgaire).

C. Obélisques de Thoutmès Ier.

D. D. Cour avec obélisque érigé par Aménemhé et la reine Amensé.
E. Sanctuaire en granit avec dépendances de diverses époques.
F. Chapelle consacrée à Thoutmès II.
G. Temple ajouté par Rhamsès III.
H. L'Aménophéion oriental du nord-est.
I. Temple de Khons (ou Chonsu), fondé par Rhamsès III.
J. Temple élevé par Ptolémée Philadelphe.
K. Petit palais bâti par Thoutmès Ier.
L. Bassin.
M. Avenue de Sphinx conduisant à Louqsor.
N. Propylon décoré par Nectanèbe.
O. Ruines de constructions de Rhamsès II, selon Wilkinson.
P. Pylône d'Hor-em-heb.
Q. Palais de Thoutmès Ier.
R. Ruines de constructions de Rhamsès II, selon Wilkinson
S. Pylône de Ptolémée Philadelphe, avec statue de Rhamsès II.
T. Temple de Phtha et Hathôr.
U. Temple bâti par Amyrtée.
1, 2 Portions élevées et sculptées par Rhamsès II.
3 Entrée du promenoir de Thoutmès III.
4 Petit temple de Ménéphtha Séti II[1].

A l'extrémité de cette salle hypostyle s'élève un troisième pylône au delà duquel sont deux énormes obélisques. On arrive ensuite à un petit pylône dont l'extérieur forme la face du fond de l'espace où se trouvent les deux monolithes. On pénètre par ce quatrième pylône dans un hypèthre double ou péristyle oblong, environné de piliers osiriaques, où il y avait encore deux autres obélisques de 22^{m}60 de hauteur. Au fond de cette troisième cour, s'élève un cinquième pylône par lequel on passe dans une petite cour. Un sixième pylône conduit enfin aux appartements dits de *granit*, ou sanctuaire divisé en deux salles et précédé d'un vestibule devant lequel il y a deux autres obélisques. Il existe autour du sanctuaire une grande quantité de galeries et de petites salles. Derrière ces dernières et à l'extrémité extérieure du sanctuaire se trouvent quelques colonnes polygonales du règne d'Osortasen Ier, dont Joseph était le contemporain. A la suite de ces débris antiques, on trouve, en suivant l'axe du grand temple, en se dirigeant vers le sud-est, deux piédestaux en granit rouge. Là se terminent enfin ces vastes constructions, dont l'axe a au delà de 275 mètres de longueur. A environ 50 mètres du mur du fond du sanctuaire, on arrive, toujours en suivant l'axe du temple


45. — Plan du palais de Karnac.

1. *Description de l'Égypte. Antiquités*, t. III, pl. 16 et suivantes. — Lepsius, Denkmäler, Abtheilung. I, pl. 79.

que nous venons de traverser, au monument élevé par Thoutmès III. Au centre s'élève une salle entourée de trente-deux piliers; au milieu de cette pièce, il y a vingt colonnes sur deux rangées et dans le même alignement longitudinal que les piliers. Une série de petites salles termine ce palais dont elles formaient les dépendances. Dans l'une d'elles on remarque le nom de Thoutmès III, par ordre duquel elles furent élevées. Ce prince régnait de 1560 à 1551 avant l'ère vulgaire.

Après cette description topographique succincte des constructions principales de Karnac où apparaît toute la magnificence de la royauté égyptienne, nous allons donner l'âge de leurs différentes parties; et, pour être plus clair dans les dates que nous avons à citer, nous commencerons à l'est des constructions, à la partie la plus ancienne et par laquelle nous avons terminé la description topographique. Wilkinson [1] pense qu'il ne reste rien de la fondation primitive du temple; mais le nom d'Osortasen suffit pour revendiquer aux parties qui portent ce nom une antiquité de cent ans antérieure à toutes les autres constructions qu'on trouve à Thèbes. Le sanctuaire primitif, qui était probablement en grès, a pu exister auparavant, mais il existait à coup sûr pendant le règne d'Osortasen dont on retrouve le nom sur des fragments d'architecture découverts derrière le sanctuaire actuel, et qui datent par conséquent du milieu du xxe siècle avant l'ère vulgaire. Les petites salles latérales de gauche et de droite du sanctuaire ont été ajoutées par Aménophis Ier (1642 à 1621 av. l'ère vulgaire). Thoutmès Ier, son successeur, y plaça les deux obélisques qui portent son nom, ainsi que les deux grands obélisques; il fit bâtir les salles méridionales touchant le sanctuaire; celles au nord ont été construites par Thoutmès II; Thoutmès III fit des additions considérables à ces constructions et aux sculptures qu'elles renfermaient. A 50 mètres vers l'est, ce roi éleva un autre monument à colonnes, avec une quantité de salles de diverses grandeurs, et entoura le tout d'un grand mur de clôture [2].

Le sanctuaire détruit par les Perses et reconstruit depuis par Philippe Arrhidée était également de Thoutmès III; ce sanctuaire était primitivement bâti en grès, il le fit élever en granit rouge. Les noms d'Aménophis Ier, de Thoutmès Ier, de Thoutmès II s'aperçoivent dans les différentes salles, corridors et vestibules de ces constructions, auxquelles il faut joindre le second vestibule en avant des appartements de granit et touchant le pylône de la cour ou hypèthre

1. *Topography of Thebes and general view of Egypt*, p. 166 à 170.
2. *Id.*, p. 179.

double, et le pylône avec porte en granit, qui sépare le premier vestibule du second. Le péristyle ou double hypèthre, soutenu par trente-six piliers cariatides, est du règne de Thoutmès Ier (XVIIe siècle avant l'ère vulg.). A l'intérieur de cette cour, la porte est décorée de chaque côté d'un obélisque de la plus grande dimension. Ces deux obélisques furent érigés par la reine Amensé, après la mort de Thoutmès, et au nom du régent Aménemhé, son second mari. A l'entrée occidentale de ce pylône s'élèvent deux autres obélisques d'une moindre proportion; ils portent les cartouches de Thoutmès Ier.

La grande salle hypostyle, avec ses pylônes, est l'œuvre de Séthos Ier, père de Rhamsès le Grand (Sésostris), du XVe siècle avant l'ère vulgaire. Rhamsès le Grand fit ajouter à ces immenses constructions la première cour et le premier pylône d'entrée, avec les deux colosses aux côtés de la porte, ainsi que l'avenue de Sphinx qui y conduit. Du fond de la grande cour de Rhamsès II on voit, parmi les sculptures ordonnées par Scheschonk, le Sésac ou Scheschôk de la Bible, ce roi traînant aux pieds de la trinité thébaine, Amon, Mouth et Khons, les chefs de plus de trente nations vaincues. Parmi ces nations on a retrouvé Joudahamalek, le royaume des Juifs ou de Juda [1] qu'il soumit à son sceptre l'année 970 avant l'ère vulgaire, dans la cinquième année du règne du roi Roboam. Sur l'axe du grand temple, et à quelque distance du palais de Thouthmosis III, on remarque quelques ruines de constructions du temps de Ménéphtha et de Rhamsès II, de Taharaka, de Ptolémée-Physcon, de Denys et de Tibère. Sur le dernier pylône de l'enceinte et à l'est, qui n'a jamais été terminé, on lit les noms de Nectanèbe et de Ptolémée-Philadelphe.

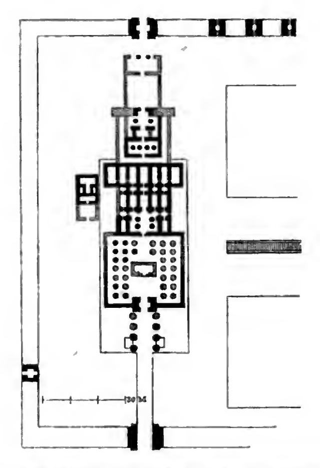


46. — Chapiteau de la salle hypostyle du palais de Karnac.

Il y avait à Karnac d'autres monuments détachés du grand temple. Ainsi, il existait au nord-est de ce dernier un palais temple d'Aménophis III, avec deux obélisques. On retrouve, dans le monceau de ruines de ce monument, encore d'autres noms, tels que ceux de Ménéphtha, de Rhamsès IV, d'Amyrtée, de Bokkoris et ceux de quelques Ptolémées. En avant de ce temple d'Aménophis III et au nord, il y avait un pylône

1. Champollion, *Lettres*, etc., p. 99. — Wilkinson, *Topography of Thebes*, etc., p. 181.

portant des sculptures et les noms de Ptolémée-Évergète, de Bérénice et de Philopator. Cette porte était précédée d'une avenue de Sphinx, suivant toujours la direction du nord. Au sud du grand temple, il y avait un petit monument d'Aménophis II, et un autre où l'on trouve les noms de Thoutmès I[er] et d'Aménophis III. Toujours dans la même direction du grand temple, c'est-à-dire au sud, il y en avait un autre petit, bâti par Rhamsès le Grand ; à l'est de ce dernier, on en voit un quatrième qui est du temps du même prince.

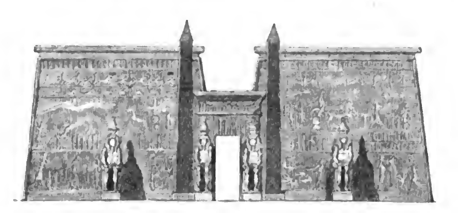


47. — Aménophéion nord-est de Karnac bâti par Aménophis III.

Au sud de Karnac, à 2,500 mètres de la grande salle hypostyle, toujours sur la rive droite du Nil et tout auprès du fleuve, est situé l'immense palais de Louqsor, le Rhamesséion oriental et l'Aménophéion [1]. L'entrée du Rhamesséion est située au nord. Les premiers objets qui se présentent à la vue sont deux obélisques de granit rose, d'un travail pur et d'une belle conservation. Ces deux masses énormes, de 22 mètres de hauteur, ont été érigées par Rhamsès le Grand. Ce sont par conséquent des monuments du xiv[e] siècle avant

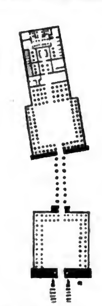
1. *Description de l'Égypte.* Antiquités, t. III, pl. 1 à 15.

l'ère vulgaire; derrière ces obélisques sont deux statues assises. Vient ensuite un pylône de 63 mètres de largeur sur 23m 40 de hauteur, couvert de sculptures représentant des sujets militaires dans lesquels figure Rhamsès le Grand. Derrière le pylône est un péristyle environné



48. — Façade septentrionale du Rhamesséion de Louqsor.

d'une double rangée de colonnes. Cette cour a 45m 50 de large et 55m 50 de longueur ou de profondeur. Là se termine tout ce qui subsiste du Rhamesséion de la rive droite, et on lit partout les dédicaces de Rhamsès ou Sésostris, excepté sur deux points. La porte centrale du grand pylône d'entrée a été restaurée au VIIIe siècle avant l'ère vulgaire, par Schabak ou Sabakon, conquérant éthiopien, et qui pendant de longues années gouverna l'Égypte. Une seconde restauration de peu d'importance a eu lieu au Rhamesséion de Louqsor; trois pierres d'une architrave et le chapiteau de la première colonne de gauche du péristyle ou cour ont été renouvelés par Ptolémée-Philopator [1].



49. — Plan des palais de Louqsor.

Aménophis-Memnon, ou Aménophis III, qui régnait au XVIe siècle avant l'ère vulgaire, a bâti la série d'édifices qui s'étend du nord au sud sur une longueur de 275 mètres, depuis les quatorze grandes colonnes de plus de 14 mètres de hauteur qui s'élèvent à la suite du Rhamesséion jusqu'au Nil [2]. Sous le règne d'Aménophis, on avait encore posé les masses de ces colonnes qui terminaient la série des monuments exécutés par lui, et c'est aussi à cette époque qu'il

1. Champollion, *Lettres*, etc., p. 213 à 220.
2. *Description de l'Égypte*. Antiquités, t. III, pl. I et suivantes.

faut rapporter la décoration de la deuxième et de la septième de ces colonnes en suivant les deux rangées du midi au nord.

En sortant de la cour du Rhamesséion, l'axe des constructions change et tourne vers la gauche ou l'est. Une vaste cour, dont la longueur est incertaine, lie le palais de Rhamsès à celui d'Aménophis ; ensuite on traverse un autre pylône et on arrive dans un péristyle de 46 mètres de profondeur sur 52 mètres de largeur, entouré au nord, à l'ouest et à l'est, d'une double colonnade. Dans le fond est un portique couvert contenant trente-deux colonnes. De cette pièce, on passe dans un emplacement divisé en plusieurs salles moyennes, ensuite dans une grande pièce dont le plafond est supporté par quatre colonnes. Vient enfin le sanctuaire avec ses dépendances. Il a probablement servi de chapelle royale, et n'est décoré que d'adorations d'Aménophis aux deux triades de Thèbes. Dans cette salle, dont le plafond existe encore, est un second sanctuaire emboîté dans le premier : il a été bâti par Alexandre, fils d'Alexandre le Grand. On ne trouve que cette seule partie moderne dans le vieux palais d'Aménophis, et dans la salle qui précède le sanctuaire une pierre d'architrave qui, ayant été renouvelée sous un Ptolémée, est ornée d'une inscription où se lit le nom de ce Lagide[1].



50. — Pilier osiriaque du Palais de Louqsor.

Ailleurs qu'à Thèbes, dans la Basse-Égypte aussi bien qu'en Nubie, on trouve des témoignages de l'activité architectonique des rois de la xviiie dynastie; là, on voit des stèles, des obélisques et des monuments qui datent de leurs règnes, ainsi que beaucoup d'autres vestiges historiques. Ce fut surtout Thoutmès III qui se distingua dans l'édification de palais et de temples.

Du règne de ce roi datent deux obélisques d'Alexandrie, situés presque à l'extrémité du nouveau port; ils sont en granit rose : l'un des deux est encore debout, l'autre est renversé. Ce sont ces obélisques qu'on nomme communément les aiguilles de Cléopâtre. Ces deux monolithes faisaient partie d'un temple élevé par Thoutmès III soit à Memphis, soit à Héliopolis; ils furent transportés à Alexandrie

1. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 207 à 213.

par les Ptolémées ou les Romains. Un autre obélisque de ce prince a été transporté à Rome; c'est celui élevé devant Saint-Jean-de-Latran; il a 72 coudées ou 33 mètres d'élévation. Constantin le fit transporter à Alexandrie, et de là Constance l'envoya à Rome où il fut placé dans le grand cirque en 357 de l'ère vulgaire. En 1588, le pape Sixte V le fit élever par Fontana à la place où il est aujourd'hui. Cet obélisque est en granit rose et le plus grand de tous ceux qui sont à Rome. Un second est à Constantinople (Atmeidan). Sur la presqu'île du Sinaï, Thoutmès III fit agrandir le temple fondé par Aménemhé III; il y ajouta un pylône et une construction en saillie. C'est du règne de Thoutmès IV que date la grande stèle placée entre les pattes du sphinx de Gizeh, ainsi qu'un petit sanctuaire taillé dans le roc situé au sud et non loin de Beni-Hassan, et que les géographes grecs ont nommé Speos d'Artemidos (grotte de Pascht).

Le plus grand nombre de monuments de cette époque appartient aux contrées situées au sud de Thèbes. Eileithyia possédait un temple bâti par Thoutmès III; cette ville était remarquable encore par ses hypogées qui sont pour la plupart de l'époque de la grande guerre de l'indépendance contre les Hyksos. Ces hypogées ou tombeaux sont creusés dans la chaîne arabique, par conséquent sur la rive orientale du Nil. L'un d'eux, dont la commission d'Égypte a publié les bas-reliefs peints, relatifs aux travaux agricoles, à la pêche et à la navigation, est des plus anciens. Il a été creusé pour la famille d'un hiéro-grammate nommé *Phapè*, attaché au collége des prêtres d'Eileithyia (Sowan Kah). Un autre tombeau, celui d'un grand prêtre de la déesse Eileithyia, est du règne de Rhamsès-Méiamoun. Les inscriptions trouvées sur les édifices d'Eileithyia nous reportent aux règnes de Thoutmès III, en partie d'Aménophis III et en partie à ceux de princes postérieurs. Mais les constructions les plus considérables appartiennent au temps d'Aménophis III.

Il y avait dans l'île d'Éléphantine[1] deux temples, deux *Mammisi*, (édifice sacré, figurant le lieu de la naissance du jeune dieu de la triade locale) du règne d'Aménophis III. Le mieux conservé des deux, à la fin du XVIIIe siècle, était celui du sud. Ses proportions étaient élégantes, ses piliers élancés, son soubassement élevé; construit sur une terrasse ou plate-forme, on y arrivait par un bel escalier. Ses colonnes étaient d'un goût accompli; leur fût était composé de huit fortes

1. *Description de l'Égypte.* Antiquités, t. I, pl. 34 à 38.

tiges de lotus, assujetties dans leur partie supérieure au moyen de cinq ligatures transversales si communément employées dans l'architecture égyptienne: leur tiers inférieur était parfaitement lisse, orné au bas de feuilles grimpantes d'une sorte de roseau; et le dessous du chapiteau, dans la partie où il touche aux ligatures, était également enrichi d'un ornement emprunté à des feuilles de roseau ou plantes aquatiques. La base ou plinthe circulaire de ces colonnes était fort saillante, peu élevée et un peu plus large en bas qu'en haut. Quant au temple du nord, il avait absolument la même disposition.

C'est encore au règne d'Aménophis III qu'appartiennent les grottes de Silsilis (Djébel-Selséléh). Les deux rives du Nil, resserrées par des montagnes d'un très-beau grès, ont été exploitées par les anciens Égyptiens, et le voyageur est effrayé, dit Champollion[1], s'il considère, en parcourant les carrières, l'immense quantité de pierres qu'on a dû en tirer pour produire les galeries à ciel ouvert et les vastes espaces excavés qu'il se lasse de parcourir. C'est sur la rive gauche qu'on trouve les monuments les plus remarquables. — On rencontre d'abord, en venant du côté de Syène, trois chapelles taillées dans le roc et presque contiguës. La plus méridionale date du règne d'Ousiréi de la XVIII[e] dynastie; la seconde date du règne de Rhamsès II. Au nord de ces chapelles, on trouve une suite de tombeaux qui remontent jusqu'aux premiers rois de la XVIII[e] dynastie. Il existe aussi à 52 kilomètres à l'est d'Edfou, dans le désert compris entre le Nil et la mer Rouge, un temple taillé dans le roc, ou spéos, offrant tous les traits qui caractérisent l'architecture égyptienne de cette belle époque. Une salle ornée de quatre piliers simples précède le sanctuaire de ce temple; en avant de cette salle est un portique formé de colonnes, dont le caractère approche de celles décrites dans le temple d'Éléphantine.

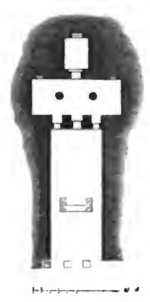
Dans l'île de Béghé, nommée en ancien égyptien *Snem*, et voisine de Philæ, on trouve les vestiges d'un temple bâti sous le règne d'Aménophis II. C'était un des lieux les plus saints de l'Égypte, et une île sacrée, le but de pèlerinages, longtemps avant sa voisine, l'île de Philæ, qui se nommait *Manlak* en langue égyptienne.

A Kalabsché, l'ancienne Talmis, à Dakkeh, l'ancienne Pselcis et à Korte, on a retrouvé les vestiges de monuments antérieurs à ceux qui

1. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, etc., p. 182. — *Description de l'Égypte*. Antiquités, t. I, pl. 47.

existent encore et qui dataient des règnes d'Aménophis II et de Thoutmès III. Il existe à Kalabsché deux temples, un au-dessus du sol, l'autre au-dessous.

Le premier est situé sur la rive gauche du Nil; après avoir franchi de hauts pylônes, on arrive à une vaste cour entourée d'une colonnade. De là, on entre dans un pronaos de 24 mètres de longueur sur 16 de profondeur; puis, on passe dans deux cella de moyenne dimension pour arriver enfin au sanctuaire. Ces trois dernières pièces ont ensemble 23 mètres de longueur sur 15 de largeur hors œuvre. Champollion dit qu'il a acquis la certitude qu'il avait existé à Talmis trois *éditions* du temple de Malouli, fils d'Horus et d'Isis; une sous les Pharaons et du règne d'Aménophis II, une du temps des Ptolémées, et la dernière, le temple actuel qui n'a jamais été terminé, sous Auguste, Caligula et Trajan.



51. — Plan du petit Temple de Kalabsché.



52. — Colonne du petit Temple de Kalabsché.

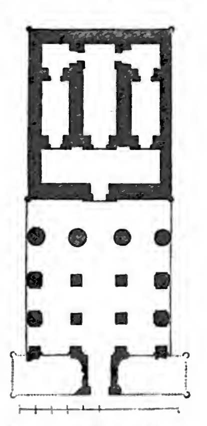
Le culte local de toutes les villes et bourgades de la Nubie et de l'Égypte n'a jamais reçu de modification; on n'innovait rien, et les anciens dieux régnaient encore, le jour où les temples furent fermés par le christianisme [1]. Les derniers monuments élevés par les Égyptiens ne contenaient *aucune nouvelle forme de divinité*. Le système religieux de ce peuple était tellement un, tellement lié dans toutes ses parties, et arrêté depuis un temps immémorial d'une manière si absolue et si précise, que la domination des Grecs et des Romains

1. Champollion, *Lettres*, p. 157.

n'a produit aucune innovation : les Ptolémées et les Césars ont refait seulement, en Nubie comme en Égypte, ce que les Perses avaient détruit; ils ont rebâti des temples là où il en existait autrefois, et les ont dédiés aux mêmes dieux[1].

L'autre petit temple de Kalabsché est un monument souterrain. Il se compose d'un corridor de 15m 20 de longueur et de 6 mètres de largeur, conduisant à une cella de 10m 40 de longueur sur 4m 10 de largeur; on arrive ensuite au sanctuaire de 3m 68 de longueur sur 2m 70 de largeur[2]. Dans la cella se trouvent deux colonnes massives, cannelées et sans chapiteau (*figures* 51, 52).

A Amada, sur la rive gauche du Nil et en face de Derri, se trouve un temple assez bien conservé, fondé par Thoutmès III. Il se compose d'une espèce de pronaos de 9 mètres de largeur sur 10m 70 de profondeur, salle soutenue par douze piliers carrés, couverts de sculptures, et par quatre colonnes proto-doriques, semblables à celles trouvées dans les hypogées de Beni-Hassan, à Karnac et à Bet-Oually. Ces colonnes du pronaos du temple d'Amada ont 3m 70 d'élévation, abaque et base compris; elles sont à 24 pans unis, non cannelés, et elles portent des inscriptions verticales. Au-devant du pronaos était un pylône de près de 11 mètres de longueur sur 2m 40 d'épaisseur. La porte d'entrée à travers ce pylône existe encore. Par une porte centrale, on passait du pronaos dans un corridor transversal de 7m 40 de longueur sur 2m 40 de largeur. Le sanctuaire était situé au centre; il n'avait que 2m 20 de largeur sur près de 6 mètres de profondeur. De chaque côté étaient placées des salles qui lui servaient de dépendances. La profondeur de ce temple était hors œuvre de 23m 70, et sa largeur hors œuvre de 9m 05. Le tailloir des quatre colonnes du pronaos n'a que 0m 32 d'épaisseur : il ne forme pas saillie sur le fût qui a 0m 90 de diamètre. La plinthe ou base a 0m 30 de hau-

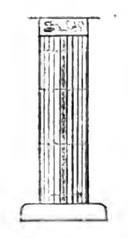


53. — Plan du Temple d'Amada. Échelle de 10 mètres.

1. Champollion, *Lettres*, p. 151. — 2. Gau, *Antiquités de la Nubie*, pl. 12 à 16.

teur, 1m 60 de diamètre; son extrémité supérieure est arrondie.

La dédicace du temple d'Amada, sculptée sur les deux jambages des portes de l'intérieur, est ainsi conçue : « Le dieu bienfaisant, seigneur du monde, le Roi (soleil stabiteur de l'Univers), le fils du soleil (Thoutmès) modérateur de justice, a fait ses dévotions à son père le dieu Phré, le dieu des deux montagnes célestes, et lui a élevé ce temple en pierre dure; il l'a fait pour être vivifié à toujours. » — Aménophis II, successeur de Thoutmès III, fit sculpter les quatre salles à la droite et à la gauche du sanctuaire, ainsi qu'une partie du corridor qui les précède. Thoutmès IV termina le temple, en y ajoutant le pronaos et les piliers.



54. — Colonne du pronaos du Temple d'Amada.

La sculpture du temple d'Amada appartient à la belle époque de l'art égyptien et est bien préférable à celle de Derri, et même au tableau religieux d'Abou-Sembil.

A Ouadi-Halfa est un temple dédié à Amon, qui a été élevé sous le roi Aménophis II, successeur de Thoutmès III. Ses murs ont été construits en grandes briques crues : l'intérieur est soutenu par des piliers ou des colonnes en pierre de grès, qui sont taillés à pans très-réguliers et peu marqués. Un autre temple plus grand est situé plus au sud. Il est du règne de Thoutmès III, construit également en briques, avec piliers-colonnes doriques primitifs : c'était le grand temple de la ville égyptienne de *Béheni*, qui existe sur cet emplacement. Ce grand temple était dédié à Amon-Ra et à Phré, comme la plupart des grands monuments de la Nubie.

Avec Aménophis III, les conquêtes égyptiennes prirent un essor extraordinaire. Ce prince ne se contenta pas d'agrandir ses domaines au sud, il fit des campagnes dans l'Asie occidentale et arriva aussi loin que l'Euphrate et le Tigre.

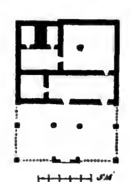


55. — Plan du Temple de Semneh, rive gauche.

A Semneh, sur la rive gauche du Nil, au sud de la seconde cataracte, on rencontre les ruines d'un temple bâti par le roi Thoutmès III. Ces ruines se composent d'une salle oblongue de 8m 60 de longueur sur 2m 14 de largeur et 2m 67 d'élévation. La façade en est unie, et sur l'axe de la salle oblongue se trouve la porte

d'entrée de 0m 91 de largeur. A l'extérieur, les longs côtés de cette salle sont ornés de piliers carrés et d'une colonne polygonale, qu'on peut voir à gauche du plan ci-joint. La façade est orientée au sud, ce qui est remarquable. A l'est, trois piliers carrés restent debout, ainsi que la base d'un quatrième. L'intérieur comme l'extérieur de ce petit temple est couvert de sculptures et d'hiéroglyphes, et l'on apprend par eux que le monument était consacré à Kneph et renfermé, comme tous les monuments égyptiens, dans une enceinte irrégulière en briques.

Au même lieu, sur la rive opposée, celle de l'est ou de droite, il existe un temple de plus grande dimension que le précédent. Il se compose d'un vestibule de 9m 50 de largeur sur 5m 50 de profondeur, ayant au centre deux colonnes cannelées, et au pourtour des piliers ornés, ainsi que les colonnes, d'hiéroglyphes. On y lit le nom de Thoutmès III, et on y trouve les traces des noms de Thoutmès II et d'Aménophis III. Du vestibule deux portes conduisent dans un corridor transversal, à l'extrémité duquel il existe une petite pièce de 2m 32 de longueur sur 2m 30 de largeur. Du corridor on passait dans le sanctuaire, de 4m 67 de largeur sur environ 4 mètres de profondeur. A la gauche de ce sanctuaire existent une pièce de moyenne grandeur et deux petites salles. Les murs sont ornés de sculptures d'un beau style : on y voit les figures de Kneph, auquel il est probable que ce temple était consacré.



56. — Plan du Temple de Semneh, rive droite.

Non loin de Semneh, à Koummeh, existe un autre petit temple qui, dans ses détails, ressemble au précédent[1]. Il paraît avoir été commencé sous Thoutmès II. Plus au sud, dans l'île de Sâys, on trouve les ruines éparses d'un temple, dont les inscriptions portent les noms de Thoutmès III et d'Aménophis II. Plus au sud encore, sur la rive gauche, on voit les vestiges d'un monument religieux élevé par Aménophis III en l'honneur de sa femme Tii : une des colonnes de cet édifice est encore debout.

Dans la vallée d'El-Assasif[2], à l'ouest de Kourna et au nord du Rhamesséion, sont les débris d'un édifice du règne de Thoutmès III, les restes d'un temple dédié à Amon. Le sanctuaire est creusé dans

1. *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, etc., par Lepsius, fol., IIe vol., 1re division, pl. 113.

2. *Description de l'Égypte.* Antiquités, t. II, pl. 38.

le roc; sa façade est en pierre de taille. En avant de ce temple, il y avait des pylônes, des cours et des salles; il reste aussi des vestiges d'escaliers. Ce petit édifice offre des voûtes; il paraît qu'on employait déjà cette invention pour couvrir de petits espaces. Ces voûtes sont formées d'assises de pierres horizontales, avec encorbellement dans le vide. Dans la cour qui précédait le temple, il y avait des galeries formées de colonnes polygonales à huit pans en avant desquelles se trouve une longue avenue de Sphinx (n° 2 *de notre plan général de Thèbes*) qui se dirigeait sur le Nil et vers le palais de Kourna. Dans le voisinage de ce temple de Thoutmès III, on a découvert un tombeau avec une porte voûtée à plein cintre, dont les légendes hiéroglyphiques ne laissent aucun doute sur l'époque où il a été construit. La baie de cette porte a 1^{m}91 de hauteur et 0, 81 de largeur.

Un des plus importants monuments de Thèbes (n° 6 *de notre plan général de Thèbes*), sur la rive gauche du Nil, était l'immense palais bâti par Aménophis III. On en retrouve aujourd'hui les débris dans une longueur de 580 mètres : on y voit des fragments d'architraves, des portions de colosses, des fûts de colonnes et des fragments d'énormes bas-reliefs; là se trouvaient plus de dix-huit colosses dont les moindres avaient 6^{m}50 de hauteur. Vers l'extrémité orientale des ruines et du côté du fleuve, s'élèvent encore, en dominant la plaine de Thèbes, les deux fameux colosses, d'environ 20 mètres de hauteur, dont l'un, celui du nord, est si célèbre sous le nom de *Colosse de Memnon* [1]. Formés chacun d'un seul bloc de grès-brèche, transportés des carrières de la Thébaïde supérieure, et placés sur d'immenses bases de la même matière, ils représentent tous deux un roi assis, les mains étendues sur les genoux, dans une attitude de repos. L'inscription sur le dossier du trône du colosse du sud porte : « L'Aroëris puissant, le modérateur des modérateurs, etc., le roi soleil, seigneur de vérité (ou de justice), le fils du soleil, le seigneur des diadèmes, Aménothph, modérateur de la région pure, le bien-aimé d'Amon-Ra, etc., l'Horus resplendissant, celui qui a agrandi la demeure...... à toujours, a érigé ces constructions en l'honneur de son père Amon, et il lui a dédié cette statue colossale de pierre dure, etc. » Sur les côtés des bases on lit : « Le seigneur souverain de la région supérieure et de la région inférieure, le réformateur des

1. *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, etc., par Lepsius, fol. IIe vol. 1re division, pl. 91.

mœurs, celui qui tient le monde en repos, l'Horus qui, grand par sa force, a frappé les Barbares, le roi soleil, seigneur de vérité, le fils du soleil, Aménothph, modérateur de la région pure, chéri d'Amon-Ra, roi des dieux. » Aménophis III occupait le trône d'Égypte dans le xve siècle avant l'ère vulgaire. L'assertion de Pausanias[1] que d'après les Thébains de son temps ce colosse n'était point l'image de Memnon, mais celle d'un homme du pays nommé Phaménoph, se trouve ainsi justifiée. Ces deux colosses décoraient, suivant toute apparence, la façade extérieure (de l'est) du principal pylône de l'Aménophéion. Dans la décoration de la partie antérieure du trône de chacun d'eux on voit des figures de femmes debout qui n'ont pas moins de 5 mètres de haut : l'une est la mère, l'autre la femme du roi. Sur un autre point des ruines de l'Aménophéion existent deux blocs de grès-brèche, d'environ 10 mètres de long chacun, et présentant la forme de deux énormes stèles. Leur surface visible est ornée de tableaux et de magnifiques inscriptions : les textes en sont expressément relatifs à la dédicace de l'Aménophéion aux dieux de Thèbes par le fondateur de cet immense édifice. On y lit : « Le roi Aménothph a dit : Viens, ô Amon-Ra, seigneur des trônes du monde, toi qui résides dans les régions de Oph (Thèbes)! contemple la demeure que nous t'avons construite dans la contrée pure, elle est belle : descends du haut du ciel pour en prendre possession! » Suivent les louanges du dieu mêlées à la description de l'édifice dédié, et l'indication des ornements et décorations en pierre de grès, en granit rose, en pierre noire, en or, en ivoire et en pierres précieuses, que le roi y a prodigués, y compris deux grands obélisques dont on n'aperçoit plus aujourd'hui aucune trace (étaient-ce bien des obélisques? n'étaient-ce pas plutôt des stèles?)

Quant aux sons que la fameuse statue de Memnon (d'Aménophis III) a dû rendre au lever du soleil, le phénomène s'explique facilement. Il est constaté que les granits et les brèches produisent souvent un son au lever du jour : les rayons du soleil, venant à les frapper, sèchent l'humidité abondante dont les fortes rosées de la nuit ont couvert leur surface; il résulte donc de la continuité de cette action que des grains ou des plaques de la brèche cèdent ou éclatent tout à coup, et cette rupture subite cause, dans la pierre rigide et un peu élastique, un ébranlement, une vibration rapide qui produit un son particulier.

1. Pausanias, l. I, ch. 42.

C'est tout simplement ce son que faisait entendre la statue d'Aménophis au lever du soleil. Ce phénomène naturel paraît surtout avoir été très-distinct, lorsque la statue fut brisée l'an 27 de l'ère vulgaire par un tremblement de terre : il a cessé depuis que Septime-Sévère la fit restaurer [1].

Auprès de Kourna est un tombeau, celui du prince Schamthé ou Scha-em-haï, un des principaux personnages de la cour d'Aménophis III : il était le receveur des impôts maritimes, depuis l'Éthiopie jusqu'aux eaux de Naharain (la Mésopotamie). Ce tombeau présente les plus beaux spécimens de la sculpture en bas-relief, tant par la pureté du style que par la délicatesse du travail et la richesse de la décoration. D'après M. Prisse, il n'y a aucun monument de l'art égyptien qui atteigne à cette perfection. Il est d'avis que le règne d'Aménôph ou Aménophis III est l'époque la plus pure et la plus brillante de l'art égyptien sous la restauration.

Il y a au sud de Thèbes des ruines de monuments élevés par des princes de la XVIIIe dynastie; à Latopolis existait un grand temple de Chnouphis, dont la dédicace avait été faite par Thoutmès III. Dans une autre partie de la ville se trouve un jambage de porte en très-beau granit rose, portant une dédicace de Thoutmès II, et provenant sans doute d'un des vieux monuments de cette ville. On a trouvé à Apollinopolis Magna un seul débris de l'ancien temple, dédié au grand dieu Har-Hat, *seigneur d'Hatfouh* (Edfou) et qui datait aussi du règne de Thoutmès III. Le même roi avait bâti également un temple à Ombos, dédié au dieu Sévek-Ra; un autre à Eileithyia, consacré à Sévek et à Sowan. D'autres temples avaient été élevés par Aménophis III. Les tombeaux ou hypogées creusés dans la chaîne arabique voisine de la ville d'Eileithyia remontent pour la plupart à une antiquité reculée. Celui dont la commission d'Égypte a publié les bas-reliefs peints [2], relatifs aux travaux agricoles, à la pêche et à la navigation, a été creusé par la famille d'un hiéro-grammate nommé Phapé, attaché au collége des prêtres d'Eileithyia. Ce tombeau est très-ancien. Il existe près de cette ville un autre tombeau, celui d'un nommé Ahmosis, fils de Obschné, chef des mariniers, ou plutôt des nautoniers; ce qui reste de l'inscription de cet hypogée nous apprend que ce chef commandait les bâtiments sous le roi Thoutmès Ier. A l'est d'Eileithyia se

1. Voyez sur la statue vocale de Memnon un mémoire spécial de Letronne, *Mém. de l'Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres*, Nouvelle série, t. X.

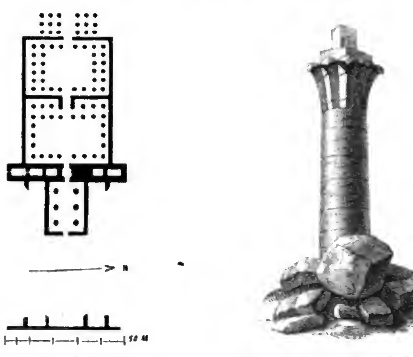
2. *Description de l'Égypte*, t. I, pl. 66 à 71. — *Mémoires*, t. III, p. 134.

trouvent les restes d'un sanctuaire où il y avait une salle avec quatre colonnes à seize pans et un relief avec la tête d'Hathôr, sur la paroi faisant face à la galerie centrale. Au nord de cette même ville se trouvait un temple offrant une disposition particulière : le sanctuaire, à faces extérieures inclinées, était élevé sur un soubassement très-saillant et d'une hauteur moyenne; il était entouré d'un péristyle formé de piliers carrés, sans chapiteaux ni tailloir, et qui s'élevaient sur un mur d'appui. Au centre, sur la face principale, celle de l'entrée, il y avait, au lieu de piliers, deux colonnes à chapiteau de lotus, qui s'élevaient du soubassement lui-même et non sur le mur d'appui qui se terminait à l'endroit des colonnes et laissait ainsi le passage libre entre elles. Au-dessus des piliers et des colonnes, régnait l'architrave, couronnée de la forte gorge consacrée et qui supportait aussi la couverture[1]. Cet édifice était un de ces petits temples nommés *Mammisi*, lieu d'accouchement, que l'on construisait toujours à côté de tous les grands temples où une triade était adorée; c'était l'image de la demeure céleste, où la déesse avait enfanté le troisième personnage de la triade, image qui est toujours figurée sous la forme d'un jeune enfant[2].

A Soleb, sur le cours supérieur du Nil, au sud, au delà de Semneh, où cessent les monuments les plus méridionaux du vieil empire, Aménophis III bâtit un palais et non un temple, comme le prouve la simple inspection du plan (*figure* n° 57). A 183 mètres du Nil se trouve le premier grand pylône. Des restes de murs font présumer que l'espace compris entre ce pylône et la seconde porte formait une enceinte composée de murailles de 25^{m} 92 de longueur sur 13^{m} 70 de largeur. On arrivait ensuite à un péristyle de 21^{m} 30 de longueur sur 13^{m} 70 de largeur, orné de six colonnes, d'un diamètre de 3^{m} 04. A l'extrémité de ce péristyle, il y avait un second pylône de 7^{m} 30 de profondeur, dont chaque aile mesurait 23^{m} 77 de longueur; la porte, placée au centre, avait 3^{m} 35 de largeur, donnant une longueur totale de 50^{m} 89. Ce pylône n'est point massif; il renferme non-seulement un escalier, mais encore des appartements pouvant servir d'habitation : il y a trois salles d'un côté, et de l'autre seulement deux. Au palais de Soleb se voient les plus anciens chapiteaux dactyliformes : là se trouvaient aussi les deux beaux lions de granit qui font aujourd'hui l'ornement du *British Museum*.

1. *Description de l'Égypte*, t. I, pl. 71. — 2. Champollion, *Lettres*, etc., p. 193.

A l'ouest, dans une grande salle, des sculptures représentent les conquêtes du Roi, au sud, qui les étendit jusqu'au pays Karoci qui



57. — Plan du Palais de Soleb.

58. — Colonne du Palais de Soleb.

nous est inconnu et, au nord, jusqu'en Mésopotamie. C'est dans les salles postérieures qu'on trouve ces beaux chapiteaux imitant les rameaux du palmier. Le fût de la colonne est cylindrique sans ornementation. Le chapiteau est formé de huit feuilles, dont le haut recourbé forme saillie sur l'abaque (*fig.* N° 58). L'entrée de ce palais est à l'est[1].



59. — Colonne du Palais de Soleb.

Vers le milieu du règne de la XVIIIe dynastie, il semble que l'état politique et intérieur de l'Égypte ait éprouvé des tourmentes et des oscillations. Plusieurs rois régnèrent simultanément ; on en trouve les traces certaines sur les édifices. Mais les rois usurpateurs et adorateurs d'un culte étranger ne furent pas inscrits sur les listes officielles des princes légitimes et nationaux. Parmi ces rois étrangers se distingua Aménophis IV qui, semble-t-il, voulut changer l'ordre politique et religieux : à la place de l'antique croyance traditionnelle et nationale, il s'efforça d'introduire un culte

1. Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. II, pl. 9 et suivantes. — Hoskins, *Travels in Ethiopia*, pl. 40, 41, 42. — Lepsius, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, Ire division, pl. 116.

au soleil. Aménophis I avait épousé une princesse éthiopienne de sang royal ; par elle, l'esprit de la race mélanienne fut inoculé aux princes égyptiens. Aménophis IV fonda dans la Moyenne-Égypte, dans le lieu nommé aujourd'hui El Tell ou Tell-el-Amarna, une ville nouvelle qu'il choisit pour sa résidence. Il finit par imposer ce nouveau culte et bâtit un temple au soleil, à Karnac; mais ses monuments ont été détruits, il n'en reste que des hypogées remarquables où le style des sculptures emprunte des formes de ce roi quelque chose d'efféminé qui se remarque sur toutes les figures de cette époque; parmi ces figures quelques-unes cependant sont pleines d'expression et de vérité, et parfois même d'une réalité qui frise la caricature. Ce prince idolâtre fit effacer le plus possible les noms d'Amon dans les cartouches des monuments égyptiens. M. Prisse pense que c'est sous ce roi qu'eut lieu le premier emploi des voûtes pour relier les jambages des immenses portes des temples construits en briques crues à Tell-el-Amarna.

Les monuments égyptiens prouvent que l'architecture reçut un très-grand et très-beau développement sous les princes de la xviii[e] dynastie. La conception des pylônes témoigne de la durée du génie égyptien qui cherchait à frapper et à saisir l'imagination par l'effet de grandes masses de construction : on ne rencontre que peu d'exceptions à cette règle générale. Les petits sanctuaires fermés sont animés et enrichis au moyen de piliers, de portiques, de péristyles, de cours et surtout de colonnades. On peut distinguer deux périodes dans la conception et l'emploi de la colonne, et ces deux périodes sont caractéristiques. Dans la plus ancienne, où dominent principalement les monuments élevés par Thoutmès III, la colonne paraît dans sa conception primitive : elle est demandée par la construction elle-même; alors aussi elle est simple, à plusieurs pans non concaves, avec un tailloir, mais sans chapiteau. Dans la seconde période, sous Aménophis III, on introduisit dans la conception de la colonne un goût plus avancé, un sentiment plus développé du beau et en même temps une science plus compliquée. Cette seconde période est caractérisée dans ces piliers carrés, contre lesquels sont placées des statues colossales, qui ne sont pas *servant*, qui ne supportent rien, mais qui ne sont en leur place que comme ornement et symbole de la puissance et de la force royales.

Amentouonkh, dont le cartouche porte en surcharge le nom d'*Horus*, roi légitime, fervent restaurateur de l'orthodoxie égyptienne, détruisit les édifices consacrés au nouveau culte; il ne laissa de monument remar-

quable que le pylône méridional des propylées de Karnac, bâti avec les débris des temples des rois illégitimes. C'est de son règne que date aussi l'immense hypogée du grand prêtre *Pétamounoph*, entouré d'une enceinte dont l'entrée, formée d'un pylône en briques crues, était voûté [1]. Du même règne date aussi un spéos en face d'Abou-Sembil.

C'est sous la XVIIIe dynastie, qui a couvert toute la vallée du Nil de monuments splendides, que la renaissance et le développement des arts se révèlent par diverses tentatives de formes nouvelles en architecture dues surtout à Thoutmès III et à Aménophis III. Les règnes de ces deux princes peuvent être regardés comme l'époque la plus pure et la plus élégante de l'Architecture égyptienne. En ce qui touche la statuaire, qui est arrivée à son apogée sous ces rois, l'imitation de la figure humaine et la manière dont les grandes lignes sont traitées, sont fort remarquables : c'est à cette époque qu'appartiennent les plus belles statues. La sculpture des animaux et de la figure humaine, alliée aux formes des quadrupèdes, est aussi traitée avec une entente, une force et une vigueur qui n'a été égalée ou surpassée à aucune époque de l'art égyptien. On peut en dire autant des bas-reliefs qui atteignent à une perfection admirable.

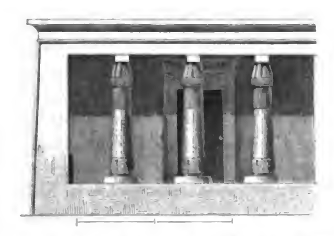
Ce fut au XVe siècle avant l'ère vulgaire que se développa le plus magnifiquement la puissance politique de l'Égypte. L'histoire montre Seti Ier (Sethos, Sethosis, Sesostris) ou Menephtha comme un roi conquérant, habile et victorieux. Parmi les constructions faites par ce roi, on distingue un temple en ruines, à Sescé [2], au nord de la 3e cataracte, dans la Nubie supérieure. Les colonnes de ce monument, dont quelques-unes restent encore debout, sont couronnées du chapiteau élancé et rare, à feuilles de palmier, qu'on trouve dans la partie postérieure du temple de Soleb ; leur fût cylindrique est identique à celui des colonnes de ce temple : il est sans cannelures, mais moins élevé et d'une proportion plus lourde. Seti Ier commença aussi le temple d'Abydos (l'Ebot égyptienne), au nord de Thèbes en descendant le Nil. Là se trouvent les plus belles sculptures de cette époque, tant pour la correction du dessin que pour le fini du travail. Au dire d'une stèle du Louvre, il décora un temple de son père « d'une porte aussi belle que l'horizon au lever du soleil ». Nous avons déjà dit que Seti agrandit le

1. Lepsius, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, 1re division, pl. 94.
2. Cailliaud, *Voyage à Méroé*, etc. IIe volume, pl. 7 et 8. — Sescé est le lieu nommé Sasef sur la carte de Waddington et Hanbury.

palais national de Karnac ; il y ajouta le pylône le plus proche de ce palais, au sud, et la grande salle hypostyle ; il y employa les débris des édifices de plusieurs des rois usurpateurs dont nous avons parlé plus haut.

Sous ce règne il y eut une ordonnance royale destinée à faciliter l'exploitation des mines d'or, situées dans le désert à l'orient du Nil.

Vers ce temps, la sculpture des figures et des hiéroglyphes qui s'allient constamment aux œuvres de l'architecture égyptienne prend un caractère nouveau. Sous Seti, l'*intaglio rilievato*, ou bas-relief dans le contour creusé sans abattre la pierre qui l'environne, est employé pour les grandes représentations; jusqu'alors il n'avait été usité que pour les obélisques, les stèles, etc. L'obélisque flaminien date du règne de ce prince; il a 53 coudées ou 24^{m}57 de hauteur. Il fut transporté, par ordre d'Auguste, à Rome, et placé dans le grand cirque; Sixte V le fit élever en 1589, par Fontana, sur la *place du Peuple, à Rome,* où on le voit aujourd'hui.



60. — Palais de Kourna. Partie de la façade. Échelle de 10 mètres.

Au nord de Thèbes, sur la rive gauche du Nil et en face de Karnac, est situé l'édifice appelé Menephthéion ou palais de Kourna [1], qui appartient à une des époques les plus glorieuses dont les annales égyptiennes aient constaté le souvenir. Son plan général réveille l'idée d'une habitation particulière et exclut celle d'un temple. La magnificence de la décoration, la profusion des sculptures, la beauté des matériaux et la recherche dans l'exécution, prouvent que cette habitation fut jadis celle d'un riche et puissant souverain. Ce qui reste de ce palais occupe l'extrémité d'une butte artificielle, sur laquelle existaient autrefois

1. *Description de l'Égypte.* Antiquités, t. II, pl. 41 et suivantes.

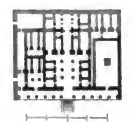
d'autres constructions liées avec l'édifice encore debout. Ce palais est celui que fit bâtir Seti Ier à la fin du xve siècle avant l'ère vulgaire; il a 52m75 de largeur sur 43m50 de profondeur. Sur la face d'entrée s'élève un portique de plus de 12 mètres de hauteur, formé de dix colonnes dont le fût se compose d'un faisceau de tiges de lotus, et le chapiteau des boutons de cette même plante, tronqués en haut pour recevoir un abaque en forme de dé. Cet ordre, qui n'est point particulier aux constructions civiles, puisqu'il se retrouve au temple de Knouphis à Éléphantine et d'Eileithyia, appartient aux vieilles époques de l'architecture égyptienne, et ne le cède, sous le rapport de l'antiquité, qu'aux seules colonnes cannelées, semblables au vieux dorique grec et que l'on trouve employées presque exclusivement dans les plus anciens monuments de l'Égypte. Une dédicace trouvée dans cet édifice constate qu'il fut fondé par Seti ou Sethos Ier, et que son fils, Rhamsès II, en achevant la décoration, l'environna d'une enceinte ornée de propylons, semblable à celle qui renferme chacun des grands monuments royaux de Thèbes.


61. — Palais de Kourna. Chapiteau du portique de la Façade.

Tous les bas-reliefs avec leurs légendes qui décorent l'intérieur du portique et l'extérieur des trois portes, par lesquelles on pénètre dans les appartements du palais, se rapportent à la panégyrie solennelle dans laquelle Amon-Maï (Rhamsès) fit l'inauguration du palais de Sethos Ier, son père, aussitôt que, par ses soins pieux, la décoration intérieure et extérieure de ce palais fut entièrement terminée. Les seules sculptures de l'édifice, postérieures à Amon-Maï, consistent en quelques inscriptions royales onomastiques, placées sur l'épaisseur des portes ou sur le soubassement, et qui ne se lient point à l'ensemble de la décoration primitive : toutes appartiennent au règne de Menephtha Ier, fils et successeur immédiat de Rhamsès II, à l'exception d'une seule, sculptée au-dessous du bas-relief des offrandes, rappelant le nom, le prénom et les titres de Rhamsès IV ou Méiamoun, cinquième successeur de Rhamsès le Grand, avec une date de l'an VI.

La porte médiale du portique donne entrée dans une salle d'environ 12 mètres de largeur sur 15m75 de profondeur; c'est la plus considérable du palais. Six colonnes semblables à celles du portique soutien-

nent le plafond; deux longues inscriptions, toutes deux au nom de Menephtha Ier, servent d'encadrement aux vautours ailés qui décorent ce plafond. L'inscription de droite contient la dédicace générale du palais, faite par son fondateur à Amon-Ra; celle de gauche apprend que cette grande salle du palais, dont elle constate la construction par le roi Menephtha Ier, fut le *manóskh*, c'est-à-dire la salle d'honneur, le lieu où se tenaient les assemblées religieuses ou politiques, et où siégeaient les tribunaux de justice. Cette salle du Menephthéion répond à ces vastes salles des grands palais de Thèbes, soutenues par de nombreuses rangées de colonnes, qu'on désigne sous la dénomination de salles hypostyles; autour de cette grande salle, se trouvent de petites chambres et des dégagements conduisant au sud à une salle à deux colonnes, desservie par une entrée sur le portique principal, ainsi que diverses pièces qui servaient à l'habitation des Pharaons au nord; une vaste enceinte formant cour contient un socle qui portait sans doute une statue. Dans l'axe de la salle hypostyle, à la suite d'une première salle oblongue et étroite, il y avait un sanctuaire dédié à Amon-Ra. L'ensemble de l'édifice était donc à la fois destiné aux dieux, aux Rois et à la justice[1].



62. — Plan du Palais de Kourna. Échelle de 40 mètres.

Rhamsès II, surnommé Méiamoun (aimant Amon), fils de Seti ou Sethos Ier, plus entreprenant et plus heureux encore que son père, étendit plus loin aussi ses campagnes et ses conquêtes. Les auteurs grecs le désignent sous le nom de Sésosis ou de Sésostris. Il conduisit ses armées jusqu'en Éthiopie, en Syrie, en Asie Mineure et en Mésopotamie. Les auteurs rapportent même qu'il soumit à son sceptre les peuples de l'Asie occidentale jusqu'au Ganges, les Scythes (Tatars), les Thraces, et qu'il alla aussi dans la Grèce septentrionale. Quelles que soient l'inexactitude de ces auteurs et l'étendue qu'on assigne à ces campagnes, toujours est-il que le roi dut lever de forts tributs sur les peuples qu'il visita, et ces tributs furent employés magnifiquement à augmenter considérablement le nombre de monuments que la vallée d'Osiris possédait déjà.

Rhamsès II, ou le Grand, continua le palais de Karnac. En les lettres

1. M. Fergusson n'a point mentionné le Menephthéion dans son Histoire de l'Architecture.

F et N, dans l'axe de ce palais (*figure* n° 44, Plan général de Karnac), ce roi ajouta de vastes constructions. Au sud, il construisit le 3e pylône en partant de la grande salle hypostyle. Il fit exécuter de remarquables sculptures en avant du pylône qui termine cette salle à l'occident. A l'extérieur, au nord de cette même salle, il fit sculpter ses batailles et ses victoires de même que sur une partie des parois extérieures au sud. Il augmenta l'Aménophéion d'Aménophis III, au nord du grand palais de Karnac; tout autour de ce grand groupe de monuments gigantesques, on retrouve des vestiges de constructions nombreuses dues à la magnificence de ce grand prince. Nous avons dejà mentionné plus haut les travaux et les agrandissements qu'il entreprit aux palais de Louqsor.

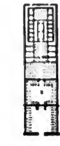


63. — Portrait de Rhamsès II, Sésostris, dans la première année de son règne
Tiré de la salle hypostyle du Palais de Karnac.

Sur la rive gauche du Nil et à Thèbes, entre les villages modernes de Kourna et de Médinet-Abou (n° 5 du plan général de Thèbes, *figure* n° 43), existent les ruines d'un vaste édifice nommé faussement par Diodore[1] tombeau ou monument d'Osymandyas. Ces ruines sont

1. Diodore, l. I, ch. XLVII.

celles d'un immense palais bâti par Rhamsès II, et auquel on a donné le nom de Rhamesséion occidental de Thèbes. Il fait face au Nil et par conséquent à l'Orient. Sa longueur est de 214^{m}40 sur plus de 55 mètres de largeur. « L'imagination s'ébranle et l'on éprouve une émotion bien naturelle en visitant ces galeries mutilées et ces belles colonnades, lorsqu'on pense qu'elles sont l'ouvrage et furent souvent l'habitation du plus célèbre et du meilleur des princes que la vieille Égypte compte dans ses longues annales, et toutes les fois que je le parcours, je rends à la mémoire de Sésostris l'espèce de culte religieux dont l'environnait l'antiquité tout entière [1]. »



64. — Plan du Rhamesséion occidental de Thèbes.

Ce palais était bâti en grès. Il se composait d'un pylône de plus de 5 mètres d'épaisseur et de 55 mètres de longueur, et haut de 20 mètres [2]. Par une porte centrale, on pénétrait dans une cour de 52^{m}36 de largeur sur 46^{m}50 de profondeur, ornée au sud et au nord d'une rangée de onze colonnes. En avant de ces colonnes, existait de chaque côté autant de statues colossales, représentant le roi fondateur du palais. Venait ensuite un second pylône, à travers lequel une large porte donnait accès à un second péristyle de même largeur que le premier, mais de 43^{m},67 seulement de profondeur. Il était orné au sud et au nord de colonnes, à l'est et à l'ouest de statues gigantesques. Venait ensuite une vaste salle hypostyle de 52^{m}36 de largeur sur 29^{m}85 de profondeur. Le plafond de cette salle était supporté par six rangées transversales de colonnes, formant en tout le nombre de soixante, et laissant au centre une large galerie [3]. De cette grande salle on arrivait dans les dépendances du palais, où il y avait aussi un sanctuaire central, auquel on avait accès par des pièces ornées de colonnes formant galerie sur l'axe du monument. La première cour est encombrée des énormes débris d'un grand et magnifique colosse, représentant Rhamsès, d'un seul bloc de granit de Syène. Ce colosse, quoique assis, n'avait pas moins de 11^{m}30 de hauteur, non compris la base, second bloc d'une égale élévation. Cette belle figure s'élevait devant le massif de gauche du second pylône, détruit jusqu'au niveau du sol actuel. Dans la salle hypostyle, trente colosses existent encore

1. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 261. — 2. Diodore, l. I, ch. XLVII.
3. *Description de l'Égypte*. Antiquités, t. II, pl. 33.

intacts. La dédicace de cette salle est sculptée sur les architraves de gauche en très-beaux hiéroglyphes; elle est ainsi conçue : « L'Haroëris puissant, ami de la vérité, le seigneur de la région supérieure et de la région inférieure, le défenseur de l'Égypte, le castigateur des contrées étrangères, l'Hôrus resplendissant, possesseur des palmes et le plus grand des vainqueurs, le roi seigneur du monde (soleil gardien de justice approuvé par Phré), le fils du Soleil, le seigneur des diadèmes, le bien-aimé d'Amon, Rhamsès, a fait exécuter ces constructions en l'honneur de son père Amon-Ra, roi des dieux; il a fait construire *la grande salle d'assemblée,* en bonne pierre blanche de grès, soutenue par de grandes colonnes à chapiteaux imitant des fleurs épanouies, flanquées de colonnes plus petites à chapiteaux imitant un bouton de lotus tronqué; salle qu'il voue au seigneur des dieux pour la célébration de sa panégyrie gracieuse; c'est ce qu'a fait le roi de son vivant[1]. »



65. — Sphinx de Thèbes.

La seconde salle, après la salle hypostyle, également à colonnes, était une bibliothèque. Au bas des jambages de cette porte, et immédiatement au-dessus de la dédicace, sont sculptées deux divinités, la face tournée vers l'*ouverture de la porte* et regardant la seconde salle, qui était par conséquent sous leur juridiction. Ces deux divinités sont, à gauche, le dieu des sciences et des arts, l'inventeur des lettres, Tat ou Thôt à tête d'Ibis, et à droite, la déesse Saf, compagne de Thôt, portant le titre remarquable de *Dame des lettres* et *présidente de la bibliothèque* (mot à mot la *salle des livres*). De plus, le Dieu est suivi d'un de ses parèdres, qu'à sa légende et à son grand *œil* qu'il porte

1. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, etc., p. 272, 273.

sur la tête on reconnaît pour *le sens de la vue* personnifié, tandis que le parèdre de la déesse est le sens de l'ouïe, caractérisé par une grande oreille tracée également au-dessus de sa tête, et par le mot sôlem (l'ouïe) sculpté dans sa légende; il tient de plus en main tous les instruments de l'écriture, comme pour écrire tout ce qu'il entend[1]. « A la suite du promenoir, dit Diodore, venait la bibliothèque sacrée, sur la porte de laquelle on lisait ces mots : MÉDICAMENTS DE L'AME[2]. » Un escalier conduisait du rez-de-chaussée sur le toit de la partie postérieure de ce palais. On y trouvait « un cercle en or ayant 365 coudées de circonférence. Le cercle était divisé en autant de parties que la circonférence comprenait de coudées; chacune de ces divisions représentait un jour de l'année, et contenait une inscription qui indiquait l'heure du lever et du coucher naturel des astres, avec des pronostics sur les variations de l'atmosphère, rédigés d'après les observations des astrologues égyptiens[3]. » Le cercle, dont parle Diodore, ayant 365 coudées de circonférence (168 mètres), son diamètre était donc de 56 mètres; c'est-à-dire la largeur hors œuvre du palais. Ce cercle avait non pas une épaisseur horizontale d'une coudée (0^m4618), mais une hauteur verticale d'une coudée, qui, peu épaisse, pouvait bien être en or, ainsi que le rapporte Diodore. Il est donc impossible d'admettre, avec M. Letronne, que ce cercle représentait un solide de 53 mètres cubes, dont le poids en or égale 4,170,280 marcs, et la valeur 1,850 millions, et que cette circonstance seule rend tout le récit fabuleux[4]. Le récit est véridique, croyable; seulement il ne faut pas confondre hauteur avec épaisseur.

Avant de quitter le Rhamesséion occidental de Thèbes, nous devons faire remarquer une particularité d'exécution matérielle dans cette belle résidence royale. Les bas-reliefs, qui couvrent le bandeau et les jambages de la porte conduisant de la première salle à la suite de la grande salle hypostyle dans la troisième ou bibliothèque, sont d'un relief tellement bas, qu'on l'attribuait à l'effet du temps et à la barbarie; mais une inscription dédicatoire de Rhamsès le Grand, dans les formes ordinaires pour les dédicaces des portes, a fait savoir que cette porte a été *recouverte d'or pur*. On a trouvé ensuite que l'espèce de stuc blanc qui recouvrait encore quelques parties de la sculpture, avait été étendue sur une toile appliquée sur les tableaux; qu'on avait

1. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, etc., p. 285. — 2. Diodore, l. I, ch. XLIX.
3. Diodore, l. I, ch. XLIX.
4. Letronne, *Mémoire sur le tombeau d'Osymandyas*. Paris, 1831, p. 54.

rétabli sur le stuc même les contours et les parties saillantes des figures, avant d'y appliquer la dorure [1].

D'après des recherches et des découvertes faites aux monuments de Louqsor, il paraîtrait que certaines colonnes, avec leurs chapiteaux, auraient été recouvertes d'une fine tôle de cuivre, repousssée au marteau pour lui faire prendre les formes des parties qu'elle enveloppait, qu'ensuite cette tôle aurait été peinte ou dorée [2]. Il est aisé de se figurer l'animation que ce procédé devait donner à l'architecture et l'effet prodigieux de richesse et de magnificence variées qu'il produisait.

A la suite des monuments thébains élevés par Rhamsès le Grand, viennent un certain nombre d'édifices de la Nubie inférieure ou septentrionale dus également à ce prince, ami des arts et de la magnificence. L'encaissement du Nil ne permettant pas de construire sur ses rives des temples élevés au-dessus du sol, on les creusa en partie dans le roc.

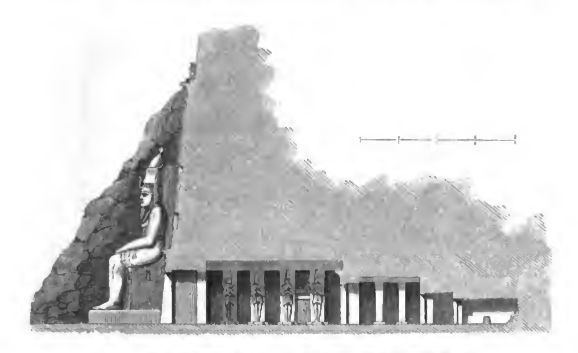
Près de Kalabsché est l'intéressant monument de Bet-Oually. Il consiste en un espace oblong et à jour, orné de sculptures, d'où l'on passe dans une salle couverte, dont le plafond est supporté par deux colonnes ; de cette salle, on pénètre dans le sanctuaire. Ces colonnes sont proto-doriques comme celles des hypogées de Beni-Hassan, d'Amada, de Karnac, etc. Champollion pense que les colonnes du monument de Bet-Oually sont les plus modernes, bien qu'elles datent du règne de Sésostris, ou plutôt de celui de son père. Les colonnes de ce temple ont vingt faces planes, dont quatre sont ornées d'hiéroglyphes. Leur proportion est pesante, car elles ont un diamètre de $1^{m}07$ et une élévation de $2^{m}45$. Leur base est élevée, circulaire, saillante et arrondie vers le haut. Les Perses n'ont pu détruire ce monument, mais ils l'ont ravagé autant que le permettait la nature des lieux.

A Balangné, non loin de la seconde cataracte, il y a un autre petit spéos ou temple souterrain qui appartient également à l'époque de la XVIIIe dynastie. Il offre, dans sa salle principale, quatre colonnes à chapiteaux à boutons fermés de lotus. Le fût de ces colonnes est entièrement uni, leurs bases ou plinthes sont circulaires et de peu d'élévation. Ce sanctuaire est dénué de sculptures et d'hiéroglyphes. Le rocher dans lequel il est pratiqué s'élève isolé dans la plaine, c'est pourquoi on a établi un escalier sur le devant de la cella ; l'adyton est

1. Champollion. *Lettres écrites d'Égypte*, etc., p. 284.
2. H. Brugsch, *Deutsches Kunstblatt*, N° 1, 1854.

un peu plus élevé que cette dernière. A sa droite et à sa gauche, il existe une salle latérale à laquelle on arrive également par des degrés.

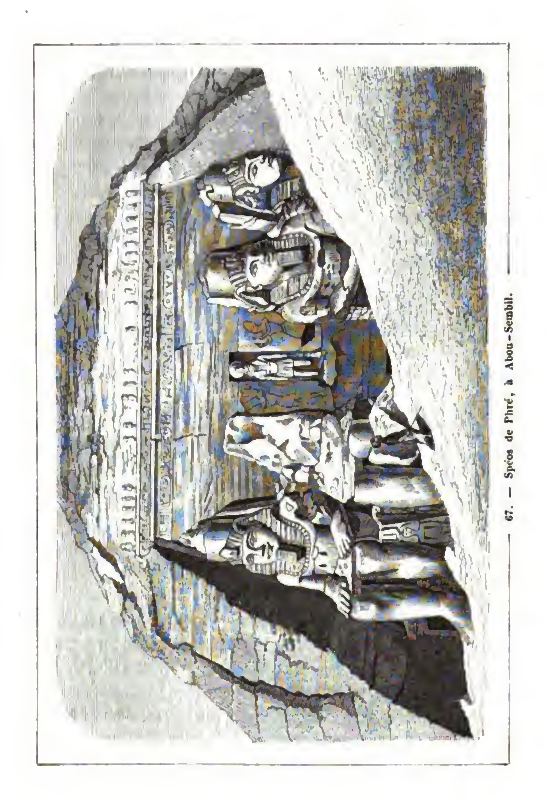
Les spéos ou temples souterrains les plus remarquables de la Nubie sont les deux sanctuaires d'Abou-Sembil [1], situés non loin l'un de l'autre sur la rive gauche du Nil. Leurs façades, d'un effet puissant et grandiose, sont taillées dans le roc. Celle du grand temple, consacré à Phré, a plus de 32 mètres de longueur; elle est ornée de quatre statues assises, de 21 mètres d'élévation, d'un superbe travail, représentant Rhamsès le Grand; les têtes de ces statues ressemblent parfaitement aux portraits de ce roi qui sont à Memphis, à Thèbes et partout ailleurs, On pénètre par une porte centrale dans une première salle ou



66. — Coupe du Spéos de Phré à Abou-Sembil. Échelle de 20 mètres.

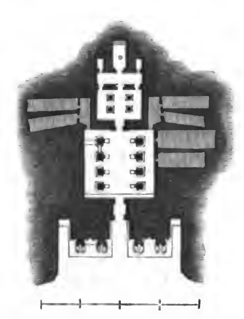
pronaos, soutenue par huit piliers carrés contre lesquels sont adossés autant de colosses, de 10 mètres d'élévation chacun, représentant aussi Rhamsès le Grand; sur les parois de cette vaste salle, de 17^{m} 50 de profondeur sur 16 mètres de longueur, règne une file de grands bas-reliefs historiques, relatifs aux conquêtes de ce roi en Afrique; un bas-relief surtout, représentant son char de triomphe, accompagné de groupes de prisonniers nubiens, nègres, etc., de grandeur naturelle, offre une composition de toute beauté. De la première salle, on pénètre

1. Gau, *Antiquités de la Nubie*, pl. 54 à 61. — Lepsius, *Monuments de l'Égypte*, t. II, 1re division, pl. 109 et 110.



67. — Spéos de Phré, à Abou-Sembil.

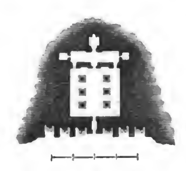
dans une seconde de 7^{m}66 de profondeur sur 12 mètres de longueur, supportée par quatre piliers de 6^{m}20 de hauteur. De cette pièce, on communique par trois portes à une sorte de corridor transversal, de 12 mètres de longueur sur 2^{m}75 de largeur. A l'extrémité enfin est le sanctuaire de 3^{m}80 de largeur sur 7 mètres de profondeur et de 3^{m}60 d'élévation. Cette excavation dans le roc a une profondeur de plus de 46 mètres, à partir de la porte d'entrée jusqu'au fond du sanctuaire qui offre quatre belles statues assises, bien plus fortes que nature et d'un très-bon travail. Ce groupe représente Amon, Phré, Phtha avec Rhamsès le Grand assis au milieu d'eux. De chaque côté du sanctuaire, existent deux petites pièces avec leur entrée sur le corridor en question. D'autres salles flanquent le temple à gauche et à droite.



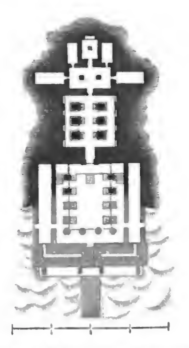
68. — Plan du Spéos de Phré, à Abou-Sembil. Échelle de 40 mètres.

La façade du petit temple d'Abou-Sembil (Abochek en égyptien antique) est ornée de six statues de 10 à 11 mètres de hauteur, les coiffures comprises. Les six colosses répétés symétriquement à gauche et à droite de la porte d'entrée consistent en une figure de femme placée entre deux figures d'hommes. Elles représentent Rhamsès le Grand et des membres de sa famille, sa femme et ses enfants, le roi ayant à ses pieds ses fils, la reine ses filles avec leurs noms et titres. Ces colosses sont d'une excellente sculpture; leur stature est svelte et leur galbe très-élégant. Ce monument avait été dédié à Hathôr, par la reine Nofré-Ari, femme de Rhamsès le Grand : il est creusé dans le roc à une profondeur de 22^{m}55, et se compose d'une salle de 11 mètres de lar-

geur sur 10m 60 de profondeur, supportée par six gros piliers carrés, de 3m 55 de hauteur, ornés d'une tête d'Hathôr, qui, elle-même, est surmontée d'un petit monument. De cette salle principale on pénètre par trois portes dans un corridor transversal de 10m 60 de longueur sur 2m 50 de largeur, qui lui-même mène au sanctuaire de 2m 40 carré. Au fond du sanctuaire, entre deux pilastres couronnés d'une tête féminine, est un relief saillant qui représente la génisse sacrée, dont la dépouille descend jusqu'au sol : c'est l'emblème d'Hathôr, l'Aphrodite égyptienne. La façade du temple d'Hathôr a 27 mètres de longueur. Le temple lui-même est situé au nord et à peu de distance du grand temple : ses parois intérieures sont, comme ce dernier, ornées de peintures et de bas-reliefs représentant les conquêtes de Rhamsès en Afrique.



69. — Plan du Spéos d'Hathôr à Abou-Sembil. Échelle de 20 mètres.



70. — Hémi-Spéos de Phtha à Girsché. Échelle de 40 mètres.

Au nord de Thèbes, sur la rive gauche du Nil, à Girsché [1], existe un temple consacré à Phtha, dont une partie s'élève sur le sol, tandis que l'autre est creusée dans le roc. Ce genre de monument est nommé hémi-spéos : il a 59 mètres de profondeur sur son grand axe, sa façade

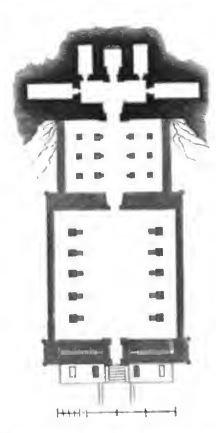
1. Gau, *Antiquités de la Nubie*, pl. 27 à 32.

a au delà de 30 mètres de largeur; la partie isolée est construite en grès. Ce monument était bâti par Rhamsès le Grand. Girsché, en langue égyptienne, portait le nom de *Phthahei* ou *Thyptha*, *demeure de Phtha*. On passait par un pylône dans une vaste cour décorée sur sa face d'entrée de quatre colonnes; de chaque côté de cette cour on voyait quatre piliers carrés, ornés de statues. De cette cour on passait dans la grande salle soutenue par six énormes piliers, dans lesquels sont taillés six colosses. De cette salle on pénètre dans une autre soutenue par deux piliers, et de là enfin dans le sanctuaire et dans quatre autres salles de petite dimension. L'architecture de cet édifice offre un contraste de lourdeur et d'élégance dans les six colosses d'un travail barbare situés à côté de bas-reliefs d'une fort belle exécution. Ce travail barbare se manifeste même dans les quatres colonnes antérieures de la cour, dont les deux centrales présentent des chapiteaux à cloche renversée, tandis que les deux autres sont couronnées du bouton de lotus fermé. Il en est de même des colosses appliqués aux piliers, qui sont d'un travail rude, primitif, tandis que les bas-reliefs des parois latérales de la grande salle sont d'une exécution parfaite. On a donc pensé que ce monument d'architecture datait d'une époque antérieure, et ne fut achevé que sous le règne de Rhamsès le Grand. Peut-être aussi l'édification de ce monument fut-elle confiée à un architecte ou à des sculpteurs moins habiles, l'immense quantité de travaux exécutés par Rhamsès II ayant absorbé le talent et le temps des artistes plus distingués que ceux qui furent les auteurs de l'hémi-spéos de Girsché.

Un autre édifice, qui a une frappante analogie avec le précédent, est le temple d'Essaboue [1] sur la rive droite ou orientale du Nil; c'est également un hémi-spéos. Il se compose d'un vaste pylône de 24^{m} 25 de longueur sur 4^{m} 25 d'épaisseur. Par la porte centrale on pénètre à travers ce pylône dans une vaste cour de 20^{m} 80 de largeur sur 21^{m} 50 de profondeur, offrant de chaque côté cinq piliers carrés. De là on passe par une porte médiale dans une salle, de 15^{m} 80 de largeur et 12^{m} 30 de profondeur, supportée par douze piliers carrés sur trois rangs transversaux; les six piliers du centre sont ornés de colosses, comme le sont aussi les dix piliers de la vaste cour. De la salle on pénètre dans un corridor transversal de 11^{m} 25 de longueur sur 4 mètres de largeur; de ses deux extrémités, on passe dans une salle de 7^{m} 75 de longueur

1. Gau, *Antiquités de la Nubie*, pl. 42 à 46.

sur 3 mètres de largeur. Du centre de ce même corridor on communique avec le sanctuaire de 3m 60 de largeur sur 3m 25 de profondeur, au fond duquel est placé un groupe de divinités. Ce temple avait été consacré à Phré et à Phtha par Sésostris ou Rhamsès le Grand ; il a une étendue de 53m 65 sur son axe principal. Au-devant du pylône d'entrée, dont nous avons déjà parlé, étaient placés quatre colosses debout, représentant Rhamsès II. Là aussi, devant le monument, se terminaient les deux rangées de sphinx qui conduisaient au temple, en quittant le premier pylône situé à 54 mètres du second. En parlant de ce monument, Champollion dit : c'est, sans contredit, le plus mauvais travail de l'époque de Rhamsès le Grand ; les pierres de la bâtisse sont mal coupées, les intervalles étaient masqués par du ciment, sur lequel on avait continué les sculptures de décoration, qui sont d'une exécution assez médiocre. — C'est un véritable édifice de province [1].



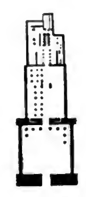
71. — Hemi-Spéos de Phré et de Phtha à Essaboue. Échelle de 20 mètres.

A Derr [2] ou Derri, sur la rive orientale du Nil, en face d'Amada, il existe un monument sacré, taillé entièrement dans le roc, à 33 mètres de profondeur : il se compose d'une salle de 14 mètres de largeur, et

1. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, etc., p. 117 à 148.
2. Gau, *Antiquités de la Nubie*, pl. 50 à 52.

12^{m}70 de profondeur, ornée de douze piliers carrés sur trois rangs transversaux. De là on passe par une porte médiale dans une seconde salle de 12 mètres carrée, ornée de six piliers carrés sur deux rangs en profondeur. Au fond, est le sanctuaire qui est flanqué de chaque côté d'une petite salle. Le temple de Derr est une œuvre du règne de Rhamsès le Grand, qui le dédia à Amon-Ra, le dieu suprême, et à Phré, l'esprit du soleil, Phré qu'on y invoquait sous le nom de *Rhamsès*, le patron du conquérant et de toute sa lignée. Les statues de ce temple n'ont pas la lourdeur de celles de Girsché, mais elles sont d'un travail grossier.

Rhamsès le Grand étendit sa domination jusque sur la Nubie supérieure ou méridionale; c'est ce que prouvent les ruines d'un temple élevé par lui dans les environs de l'ancienne Napata [1], au pied du mont Barkal, au sud de la quatrième cataracte. La longueur totale de ce grand temple était de 152 mètres. On pénétrait par un vaste pylône dans une cour de 45^{m}71 de longueur sur 39^{m}62 de largeur, entourée de vingt-six colonnes, chacune de 1^{m}75 de diamètre, posant sur une base ou plinthe circulaire peu saillante. Ensuite, par un second pylône de 8^{m}53 d'épaisseur, on entrait dans une seconde cour de 38 mètres de longueur sur 31 mètres de largeur. Deux rangées de colonnes, chacune de neuf, formaient une galerie centrale, conduisant du second pylône, à travers cette seconde cour, à la première salle qui précédait le sanctuaire. Cette salle, de 15^{m}54 de longueur sur 17 mètres de largeur, était ornée de deux rangs de colonnes longitudinaux : cinq de chaque côté, d'un diamètre de 1^{m}80, posées sur des bases circulaires qui, elles-mêmes, posaient sur un soubassement ou plinthe carré. De chaque côté de cette pièce, il y avait une galerie. Ensuite, toujours dans l'axe principal, on arrivait au sanctuaire d'une petite dimension, car il n'avait que 4^{m}87 de largeur. Les colonnes de ce temple étaient couronnées par un chapiteau à boutons fermés de lotus, semblables à ceux du Méneplithéion de Kourna.



72. — Grand Temple du mont Barkal.

Au nord-ouest de Thèbes, est une vallée étroite, pierreuse, déserte, circonscrite par des montagnes assez élevées, dénuée de toute espèce de végétation et appelée Biban-el-Molouk, *les Portes des rois* (A du

1. Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. I, pl. 42 et suivantes. — Hoskins, *Travels in Ethiopia*, pl. 25.

plan général de Thèbes, *figure* nº 43), corruption de l'ancien mot égyptien Biban-Ouròou, *les hypogées des rois*. C'était la nécropole des rois des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties qui sont toutes trois des dynasties diospolitaines ou thébaines. On y a trouvé les tombeaux de six des rois de la XVIIIe dynastie et celui du plus ancien de tous, Aménophis-Memnon, inhumé à part dans la vallée isolée de l'ouest. Viennent ensuite le tombeau de Rhamsès-Méiamoun et ceux de six autres rois, ses successeurs, appartenant à la XIXe ou à la XXe dynastie. Notre plan montre onze de ces tombeaux : six à droite en entrant par le levant et cinq à gauche; le troisième à droite est celui de Rhamsès le Grand. L'antiquité connaissait à Thèbes quarante [1] et même quarante-sept [2] tombeaux de rois; mais du temps de Ptolémée Ier il n'en existait déjà plus que dix-sept, dont le plus grand nombre était même détruit, lorsque Diodore visita les lieux en l'année 60 environ avant l'ère vulgaire. Diodore appelle ces monuments admirables, et ajoute qu'ils ont enlevé à la postérité l'espoir d'en égaler la magnificence.

Chaque tombeau était isolé et avait sa porte; toutes ces portes se ressemblent et sont d'un style fort simple. De longs corridors descendants ou horizontaux, séparés par un nombre de marches plus ou moins considérable, conduisent à des distances quelquefois de plus de 100 mètres dans l'intérieur de la montagne. On arrive alors à des salles soutenues par des piliers riches de décorations, jusqu'à ce qu'on pénètre enfin dans la salle principale, que les Égyptiens nommaient la *salle dorée*, plus vaste que toutes les autres, et au milieu de laquelle reposait la momie du roi dans un énorme sarcophage de granit.

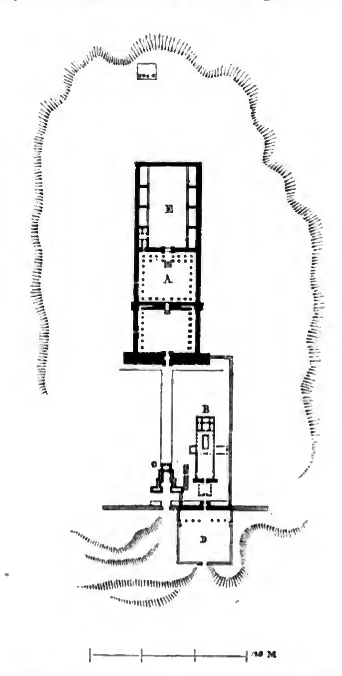
Il existe à Medinet-Abou [3], presque enfouis sous les débris d'habitations particulières qui se sont succédé d'âge en âge, une masse de monuments de haute importance. Ces monuments, étudiés avec attention, montrent, au milieu des plus grands souvenirs historiques, l'état des arts de l'Égypte à toutes les époques principales de son existence politique; ils sont en quelque sorte un tableau abrégé de l'Égypte monumentale. On y trouve en effet réunis : un temple appartenant à l'époque pharaonique la plus brillante, celle des rois de la XVIIIe dynastie; un immense palais de la période des conquêtes;

1. Strabon, p. 816.

2. Diodore, l. I, ch. XLVI. — Lepsius parle de 25 tombeaux de rois et de 15 tombeaux de femmes royales, *Lettres*, p. 270. — Voyez pour les hypogées de Biban el Molouk la *Description de l'Égypte*. Antiquités. Tome II, pl. 77, 78 et 79.

3. *Description de l'Égypte*. Antiquités. t. II, pl. IV.

un édifice de la première décadence sous l'invasion éthiopienne ; une chapelle élevée sous un des princes qui avaient brisé le joug des Perses ; un propylon de la dynastie grecque ; des propylées de l'époque romaine ; enfin, dans une des cours du palais pharaonique, des colonnes qui jadis soutenaient le faîte d'une église chrétienne.



73. — Temple et Palais de Médinet-Abou. N° 7, 8, 9 du Plan général de Thèbes.

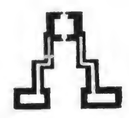
A Palais de Rhamsès III.
B Thoutmoseion. Temple consacré à Amon-Ra.
C Gynécée bâti par Rhamsès III.
D Propylées des Antonins.
E Buttes de décombres.

En arrivant à la butte, du côté qui regarde le fleuve, on rencontre d'abord une vaste enceinte (D), construite en belles pierres de grès, peu

élevée au-dessus du sol actuel, et dans laquelle on pénétre par une porte, dont les jambages, surpassant à peine la corniche brute qui surmonte le mur d'enceinte, portent la figure en pied d'un empereur romain avec cette légende hiéroglyphique : *L'empereur Cæsar Titus Ælius Hadrianus Antoninus Pius.* Au fond de l'enceinte, qui a 32 mètres de profondeur, s'élève une rangée de six colonnes, ainsi que le montre le plan, réunies trois à trois par des murs d'entre-colonnement sans sculpture. Parmi les ruines de ce monument, on trouve des pierres portant la légende déjà citée. L'enceinte et les propylées appartiennent donc au règne d'Antonin le Pieux (138 à 161 de l'ère vulgaire). En traversant ces propylées, on arrive à un grand pylône dont la porte, ornée d'une corniche conservant encore ses couleurs assez vives, est recouverte de bas-reliefs religieux. L'adorateur, Ptolémée-Soter II (de 117 à 81 avant l'ère vulgaire) présente des offrandes variées aux sept grandes divinités élémentaires, et aux dieux des nomes thébain et hermontite. Au pylône de Soter II succède un petit édifice semblable, quant au plan, au petit édifice à jour de l'île de Philæ ; il était supporté par huit colonnes. Tous les bas-reliefs encore existants représentent le roi Nectanèbe, de la XXX[e] dynastie (il régnait de 362 à 350 avant l'ère vulgaire), la Sébennytique, adorant le souverain des dieux Amon-Ra, et recevant les dons et les bienfaits de tous les autres dieux de Thèbes. C'est sous le règne de ce roi qu'apparurent les premiers modèles des élégants chapiteaux à campane ornée de diverses plantes. Derrière l'édifice de Nectanèbe s'élève un second pylône, bâti par le roi éthiopien Taharaka (à la fin du VIII[e] siècle avant l'ère vulgaire). On arrive enfin à l'édifice le plus antique (B du plan) et qui porte à la fois le double caractère de temple et de palais, demeure digne du roi des dieux : cet édifice du Pharaon, son représentant sur la terre, se compose d'un sanctuaire environné de galeries, formées de piliers ou de colonnes, et de huit salles plus ou moins vastes. A la suite d'une de ses nombreuses campagnes dans l'Asie centrale, Thoutmès III (du XVII[e] siècle avant l'ère vulgaire), ayant reçu un tribut, fit élever ce petit temple, de 11[m] 30 de largeur dans œuvre et de 29 mètres de longueur hors œuvre. « Suivant toute probabilité, pense M. Prisse, les petits temples de Medinet-Abou et d'Eileithyia nous offrent l'ordonnance architecturale usitée dans l'ancienne monarchie. Les plans présentaient dans leur ensemble beaucoup de simplicité et d'unité. Avec la restauration de l'Empire paraît surgir le goût d'immenses édifices ornés de colonnades, de pylônes, de propylées et de dromos bordés de

sphinx, vaste assemblage de constructions auxquelles l'architecte trouvait toujours quelque partie à ajouter au gré du roi, qui voulait y laisser un souvenir durable de son règne. Le sanctuaire proprement dit de ce temple n'avait que 9m 04 de longueur et 3m 52 de largeur dans œuvre. »

A la gauche des monuments que nous venons de décrire existe un édifice (C) d'une médiocre étendue (de 24m25 de longueur sur 21m50 de profondeur), mais singulier par ses formes inaccoutumées, le seul qui, parmi tous les monuments de l'Égypte, puisse donner une idée de ce qu'était un *gynécée* ou habitation des femmes, à ces anciennes époques. Il se compose de deux pylônes unis à un grand pavillon par des constructions tournant sur elles-mêmes en équerre; la cour intérieure a 15 mètres de profondeur. Cet édifice a trois étages, dont chacun offre trois pièces ou salles, réunies par un couloir ou corridor de chaque côté. On y remarque des fenêtres décorées extérieurement et intérieurement avec beaucoup de goût, et des balcons soutenus par des prisonniers barbares sortant à mi-corps de la muraille.


74. — Plan du Gynécée du palais de Médinet-Abou.

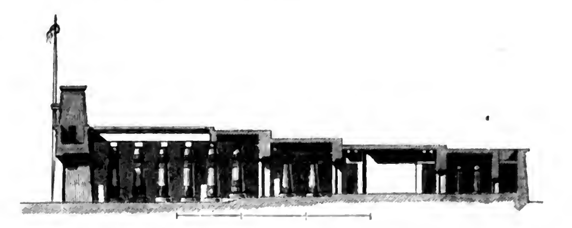
Ce palais contenait les appartements privés du roi. Rhamsès III Méiamoun, son fondateur, est représenté sur les murs, jouant aux échecs et s'égayant avec ses femmes[1].


75. — Chapiteau du Rhamesséion de Médinet-Abou.

En suivant l'axe principal du pavillon dont nous venons de parler, et à 86 mètres environ, on arrive enfin devant le grand et magnifique palais de Rhamsès-Méiamoun. D'abord, se présente un immense pylône, de 64 mètres de longueur sur 22 mètres de hauteur. On passe par une porte centrale dans une cour de 44 mètres de longueur sur 33 mètres de profondeur, ornée au sud d'une rangée de huit colonnes à chapiteaux campanulés, et au nord, d'une rangée d'autant de piliers osiriaques. Au fond de cette cour, à l'ouest, existe un second pylône décoré de figures colossales sculptées en relief dans le creux, et rappelant les triomphes de Rhamsès-Méiamoun. Par une seconde porte centrale en granit rose, on passe dans un péri-

1. M. Fergusson n'a pas compris ce qu'était cet édifice : il en fait l'habitation d'un roi.

style (A), de 24 mètres de largeur sur 25 de profondeur, ayant au nord et au sud cinq colonnes, à l'est, du côté de l'entrée, huit pilastres, et à l'ouest, au fond, également une rangée de huit piliers cariatides ou osiriaques, derrière lesquels s'élève un nombre égal de colonnes à chapiteaux imitant la fleur de lotus épanouie. Ces piliers osiriaques, ou avec statues, représentant le roi sous la forme d'Osiris, commencent à décorer les édifices égyptiens et sont fréquemment employés sous les règnes des rois de la XIXe et de la XXe dynastie, et même sous la XXVIe. La colonne à campane, imitant le papyrus ou colonne papyriforme, commence à jouer un grand rôle dans l'architecture. A la suite de l'immense péristyle dont il a été parlé, viennent les vestiges des appartements (E) du palais, qui n'ont pas moins de 68 mètres d'étendue, mais qui sont tellement enterrés encore et ruinés, qu'il serait difficile d'en faire une restitution.

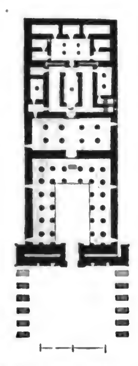


76. — Coupe longitudinale du Temple de Khonsu à Karnac. Échelle de 30 mètres.

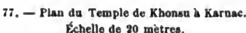
Au sud du grand temple de Karnac, s'élève un vaste monument religieux [1], dédié à Khons ou à Khonsu (I du plan général de Karnac, *fig.* 44). Ce temple fondé par Rhamsès III (XIIIe siècle avant l'ère vulgaire), et dont la décoration a été terminée par Pehor-se-Amon et Picham, grands prêtres parvenus au pouvoir (XIe siècle avant l'ère vulgaire), a au delà de 74 mètres de longueur, sur plus de 28 mètres de largeur. Il était précédé d'une double rangée de sphinx, de plus de 340 mètres de longueur, qui rejoignait l'allée de sphinx qui aboutissait des palais de Karnac à ceux de Louqsor. Un vaste pylône en constituait la façade. On passait à travers ce pylône pour entrer dans une cour

1. *Description de l'Égypte*, Antiquités, t. III, pl. 55 et suivantes. — Gailhabaud, *Monuments anciens et modernes*.

entourée de trois côtés d'une double colonnade. De là, on entrait dans une salle couverte, dont le plafond était soutenu par huit puissantes colonnes, les quatre centrales, avec chapiteaux à calice ouvert. De cette salle on pénétrait enfin dans le sanctuaire et ses dépendances. La petite salle hypostyle était éclairée par les fenêtres pratiquées dans les parties latérales du haut, ainsi que le montre la *figure* n° 79. Le lecteur comprendra suffisamment la disposition de ce temple au moyen du plan et de la coupe. Le pylône de façade offre des entailles verticales destinées à recevoir les grands mâts qui ornaient les parois principales extérieures des monuments égyptiens. Un de ces mâts est figuré sur notre coupe.







77. — Plan du Temple de Khonsu à Karnac. Échelle de 20 mètres.

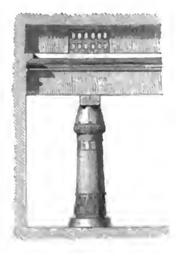
78. — Temple de Khonsu à Karnac. Colonnes de la cour.

Rhamsès III ajouta aussi un petit temple au grand palais national de Karnac; il le dédia à Amon. C'est le monument G enclavé dans le mur méridional de la première grande cour ouest (A de la *fig.* 44). Ce temple a, au nord-est, un pylône qui conduit dans une cour ornée de piliers soutenant des figures. Sur le côté sud de cette cour, il existe des colonnes derrière les piliers. Vient ensuite une salle, dont le plafond est soutenu par huit colonnes; cette salle conduit à un petit sanctuaire avec ses dépendances. Les colonnes sont ornées du chapiteau à bouton de lotus tronqué et fermé. Au-dessous des corniches, on remarque des gargouilles ornées de mufles de lion, ou plutôt de la

partie antérieure de cet animal, idée dont on a tant abusé depuis dans toutes les fontaines.

Sous Rhamsès III, on introduit un nouveau style de sculpture pour les hiéroglyphes, mais qui ne dure guère plus que le règne de ce prince, avec lequel cesse aussi la puissance et la splendeur de l'Égypte.

Il existe une confusion inextricable dans l'ordre de succession des rois qui régnèrent après Rhamsès III. Les successeurs de ce grand prince ne construisirent pas de vastes monuments ; les arts subirent l'influence des temps de troubles, des divisions intestines et des guerres malheureuses, en sorte que la première période de la nouvelle monarchie finit par une décadence.



79. — Temple de Khonsu à Karnac. Colonnes latérales de la salle couverte.



80. — Temple de Khonsu à Karnac. Colonnes centrales de la salle couverte.

Pehor-se-Amon et Picham, grands prêtres parvenus au pouvoir, terminent la décoration du temple de Khons ou Khonsu, fondé par Rhamsès III, et commencent probablement aussi la construction de la cour du palais de Karnac, généralement attribuée aux Bubastites.

Avec Rhamsès (vers 1270 avant l'ère vulgaire), l'Égypte avait cessé d'être la puissance la plus considérable de l'antiquité. Sous Ménephtha et Rhamsès III, l'Égypte est de nouveau réduite à ses anciennes et naturelles limites des bords du Nil, au moment où l'empire d'Assyrie assume la prépondérance; alors aussi plus de nouveaux temples, plus de nouvelles sculptures dans la vallée d'Osiris; plus de combats et de conquêtes à glorifier. Il ne fut fait que quelques additions et quelques agrandissements au vieux palais et à l'antique temple de Karnac. Les tombeaux de Biban-el-Molouk eux-mêmes témoignent de

la modestie architectonique des princes égyptiens. Vers l'année 1000 avant l'ère vulgaire, le roi Smendès transfère dans l'Égypte inférieure sa résidence qui avait été à Thèbes depuis l'expulsion des Hyksos. Il ne choisit point Memphis, où dans les temps primitifs l'Empire avait vu naître ses commencements; mais Smendès se fixe plus au nord; il élut son séjour à Tanis et en fit le siége du gouvernement.

Vers 982 avant l'ère vulgaire, Scheschonk Ier se fixe à Bubaste. Sur une des parois du palais de Karnac, on voit une sculpture où est figuré ce roi traînant aux pieds d'Amon, de Mouth et de Khonsu, les chefs de plus de trente peuplades et nations vaincues, parmi lesquelles on remarque Joudahamalek, le royaume des Juifs ou Juda. La puissante race des rois bubastites s'occupa à guerroyer et laissa à peine quelques œuvres remarquables.

Vers 745 l'Égypte subit un grand désastre. Dès l'ancien Empire, l'Égypte avait étendu son pouvoir au delà de Syène, en suivant le Nil, jusqu'en Nubie, à Semneh et à Kummeh; après la restauration ou pendant le nouvel empire, les rois d'Égypte avaient étendu encore davantage ce pouvoir et avaient gouverné la Nubie tout en résidant à Thèbes; ils l'étendirent même jusqu'au mont Barkal dans le Dongola. Cette prépondérance fut perdue sous les faibles successeurs du grand Rhamsès, et les Éthiopiens prirent enfin leur revanche sur l'Égypte. Sabakon (en égyptien Schabak) s'en empare, et en se coiffant de la double couronne des rois d'Égypte, il imite leur exemple; il fait restaurer les temples ou poursuivre la construction de quelques monuments inachevés. Ses successeurs firent de même; Taharaka, le troisième Éthiopien, fonda un temple sur le mont Barkal.

Au commencement du VIIe siècle avant l'ère vulgaire, il paraît qu'une révolution anéantit l'usurpation d'une domination étrangère. Les descendants de Bokkoris (Bok-Hor en égyptien), de Sais, levèrent l'étendard de l'indépendance, et Taharaka fut obligé de quitter l'Égypte; mais l'unité égyptienne était rompue. Douze princes nationaux assumèrent le pouvoir; ils constituèrent une ligue : le temps de leur gouvernement est nommé Dodekarchie, le règne des douze. Ils restaurèrent le labyrinthe, le palais des assemblées nationales. Vers 680, Psammitique, un des douze princes fédérés, ayant vaincu ses compétiteurs à l'aide de mercenaires grecs de l'Asie Mineure, releva les arts, fonda divers édifices, répara et compléta ceux de ses prédécesseurs. Ce prince ajouta les portiques du midi au temple de Phtha, à Mem-

phis [1]. Vis-à-vis de ces portiques, il fit faire à Apis un bâtiment où on le nourrissait quand il s'était manifesté; c'était un péristyle orné de figures et soutenu par des colosses de douze coudées ($5^{m}54$) de hauteur, qui tenaient lieu de colonnes [2]. Sous Psammitique, l'emploi des voûtes en briques, abandonné depuis la XVIIIe dynastie, reparaît sur quelques tombeaux, à Memphis et à Thèbes. C'est encore du règne de ce roi que date l'obélisque de Monte-Citorio, d'abord érigé à Rome, dans le Champ de Mars. On le retrouva en 1748, et, vers 1789, Pie VI le fit placer devant la Curia Innocentiona où on le voit aujourd'hui. Ce monument égyptien à 21 mètres d'élévation.

Sous cette XXVIe dynastie, se développa une véritable renaissance tout égyptienne, tout archaïque, qui a sa physionomie spéciale et qui ne disparut que lors de la conquête des Perses. Sous les Saïtes, la statuaire fit des progrès admirables; sans sortir du type égyptien, les membres des statues acquièrent plus de souplesse et de vérité; les statuettes surtout deviennent extrêmement gracieuses. Les artistes imitaient alors les formes sveltes des types memphitiques de la XIIe dynastie, époque brillante dont les souvenirs paraissent avoir été en grand honneur et ont exercé beaucoup d'influence. La gravure des hiéroglyphes redevient d'une finesse extraordinaire. L'art saïtique était dans une voie de progrès qui dura peu de temps, mais qui a laissé quelques œuvres remarquables.

Il y a des colonnes dans la grande cour du palais de Karnac qui portent le nom de Psammitique. Ce roi, qui avait pour auxiliaire des troupes grecques de l'Asie Mineure, des Ioniens et des Cariens, affectionnait les Grecs si particulièrement qu'il fit donner à ses fils une éducation toute grecque. Il fut aussi le premier des rois d'Égypte qui ouvrit aux étrangers les comptoirs dans les diverses parties de ses États, et qui donna les plus grandes garanties de sécurité aux navigateurs.

Néko II, fils de Psammitique, entreprit la continuation d'un canal destiné à faire communiquer la Méditerranée, par le Nil, avec la mer Rouge; cette entreprise avait été commencée par Rhamsès II. Mais Néko, après avoir réfléchi et écouté les conseils des hommes sages de ses États, voyant que ce canal ne servirait qu'à infester son pays de barbares (par barbares on entendait les Arabes), abandonna l'entreprise. Alors il porta tous ses soins vers la marine: une flotte sortie de la mer Rouge

1. Hérodote, l. II, c. 153. — 2. Id.

reconnut et explora tout le contour de l'Afrique, doubla le cap le plus méridional, et, faisant voile pour le Nord, arriva au détroit de Gibraltar, rentrant ainsi en Égypte par la Méditerranée. La fin du règne de Néko fut malheureuse; Nabuchodonosor, roi de Babylone, défit les armées égyptiennes et les chassa de la Phénicie, de la Judée et de la Syrie entière.

Vers 570 avant l'ère vulgaire, Amasis succéda au dernier de la race des Psammitique. Il se distingua par l'édification de monuments nombreux, et réussit à donner à l'Égypte la splendeur qu'elle avait eue sous ses plus grands rois. Il augmenta et enrichit de statues colossales le temple de Phtha à Memphis et y fit bâtir le temple d'Isis. Amasis envoya aussi mille talents d'alun aux amphictyons pour la reconstruction du temple de Delphes en Grèce. A Amasis succéda son fils, Psammitique III ou Psamménis, auquel fut réservée la tâche pesante de s'opposer à l'attaque des Perses. Kambyses fut vainqueur en 525, et l'indépendance nationale de l'Égypte à jamais perdue. Mû par une fureur fanatique, enflammé par des motifs religieux, Kambyses porta partout la destruction et la mort; il se moqua de tout ce qui était regardé comme saint par les Égyptiens, détruisit et spolia tous les grands et magnifiques monuments de leur pays, fit transporter en Perse un nombre considérable de statues, et envoya dans ses États une foule d'artistes et d'ouvriers égyptiens pour travailler au palais de Persépolis, de Suse et d'Ecbatane. Dans ses véritables accès de folie, il fit détruire en sa présence les temples, brisa les statues souvent de sa main et viola les tombeaux des rois égyptiens.

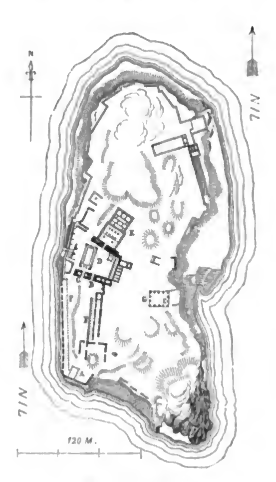


81. — Couronnement de la porte du grand temple de Philæ.

Darius II, ou Nothus, régna sur l'Égypte avec plus d'équité; on le voit recevant les honneurs divins sur un petit temple de l'oasis de Thèbes, construit de son temps.

Le dernier roi de race égyptienne fut Nectanèbe (il régnait de 362 à 350 avant l'ère vulgaire). C'est de ce roi que datent plusieurs constructions situées immédiatement au-dessus de la première cata-

racte, dans l'île de Philæ. Il éleva le grand pylône du temple principal d'Isis (E de la *figure* n° 82), et le petit temple du sud dédié à Hathôr. Ce dernier est un monument ayant quatre colonnes sur sa largeur et six sur sa longueur. A la suite du premier pylône du palais de Médinet-Abou, il existe un petit monument élevé par Nectanèbe et semblable au précédent; il était supporté par huit colonnes; tous les bas-reliefs



82. — Ile de Philæ.

A Temple bâti par Nectanèbe.
B Propylon élevé par Nectanèbe.
C, D, E, Temples et cours, etc., bâtis sous les Ptolémées.
F F Dromos élevé sous les Césars.
G Hypèthre élevé sous les Romains.

encore existants représentent le roi Nectanèbe, de la xxxe dynastie, la sébennytique, adorant le souverain des dieux, Amon-Ra, et recevant les dons et les bienfaits de tous les autres dieux de Thèbes. C'est aussi au petit temple hypéthral de l'île de Philæ, que l'on voit le premier modèle des élégants chapiteaux à campane ornée de diverses plantes, forme préférée sous les Ptolémées et les Césars.

CHAPITRE III.

ÉPOQUE GRECQUE SOUS LES PTOLÉMÉES.

DE L'ANNÉE 332 JUSQU'A L'ANNÉE 30 AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

Alexandre le Grand détruisit la puissance des Perses; en 332 il soumit l'Égypte à son sceptre. Après sa mort, Ptolémée Ier Soter obtint le gouvernement de l'Égypte (324); il fut le fondateur de la race royale des Ptolémées ou Lagides. La conquête grecque eut une très-faible influence sur les institutions locales de l'Égypte; la civilisation égyptienne conserva son caractère national, ses mœurs, ses coutumes, ses arts et particulièrement son architecture, qui continuèrent à fleurir sous les Lagides, sans subir aucune altération étrangère; les temples construits à cette époque en sont la preuve. Ptolémée était un prince habile, mais sans moralité, qui comprit que l'intérêt des Égyptiens était aussi le sien. Il s'occupa de l'achèvement de sa capitale, étendit le commerce des Égyptiens, et concilia leur religion, ses institutions et son culte avec son système politique; il créa une flotte, et forma une armée considérable, ce qui était facile pour un roi qui avait un trésor public immense et une flotte dans la Méditerranée. Avec le temps, il opéra aussi une fusion des religions grecque et égyptienne, et même une fusion des deux peuples. Mais l'esprit grec étant fortement en décadence, et beaucoup plus en décadence encore que l'esprit égyptien, ce dernier conserva la prépondérance dans les arts. Tous les moyens susceptibles de les favoriser furent au pouvoir des premiers Ptolémées. Pendant une longue suite d'années et un règne pacifique, toutes les villes commerciales et toutes les côtes de la Médi-

terranée et de la mer Rouge obéissaient à Philadelphe, ou étaient tout au moins sous son influence; toutes les richesses, toute l'activité industrielle et tous les métiers étaient attirés au sein de la capitale.

Sous le premier des Ptolémées, tout un quartier de la ville d'Alexandrie, appelé Bruchion, était déjà orné des palais fondés par Alexandre et de ceux des grands dignitaires de l'État, ainsi que des monuments publics. Dans le Bruchion se trouvait encore l'édifice appelé Sema, dans lequel étaient les dépouilles mortelles d'Alexandre, qui avaient dû être déposées dans le temple d'Amon. C'est aussi dans ce quartier qu'était le musée, établissement destiné aux savants et aux bibliothèques; ce musée, commencé par Ptolémée-Soter, ne fut achevé que sous Philadelphe qui y plaça les livres rassemblés par Soter[1]. Le quartier Rhakotis, qui touchait au sud-ouest au Bruchion, était également orné des plus beaux édifices. Rhakotis était le siége, le centre du commerce : c'était aussi le quartier de la ville qui contenait le plus grand nombre de monuments religieux; le dieu du commerce ne devait naturellement pas y manquer.

Comme exemple des supercheries employées par les Ptolémées pour fusionner l'ancienne théologie égyptienne avec celle de la Grèce et de l'Asie Mineure, nous dirons que ce dieu du commerce, appelé Sérapis, venait de Sinope où il avait reçu la forme qui le rendait apte à se prêter aux explications et aux symboles les plus divers. Tacite raconte comment Sérapis fut amené de Sinope à Alexandrie par un prêtre Timothée, de la race des Eumolpides[2]. Le Sérapéion était situé dans Rhakotis, sur une éminence artificielle, entouré des quatre côtés de vastes places et voûté en dessous du rez-de-chaussée, où se trouvaient des salles ou souterrains destinés aux cérémonies occultes faites en l'honneur du dieu. Plus haut, dans l'étage, il y avait des siéges et des niches, des salles d'habitation pour les sacerdotes et les croyants qui venaient se soumettre à des privations et à des mortifications. Autour du Sérapéion régnait un portique rectangulaire; au centre était le Sérapéion proprement dit, composé de colonnes et revêtu

1. Voyez *Dissertation sur la Bibliothèque d'Alexandrie*, par Bonamy. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, vol. IX, p. 397. — *Description de la ville d'Alexandrie*, par le même, id. p. 426. — J. K. F. Manso, Vermischte Schriften, Leipzig, 1801, 2 vol. in-8. — L. Kuster, *Dissertation sur le Musée d'Alexandrie*, dans *Thesaurus antiquitatum græcarum*, vol. VIII.

2. Tacite, *Histoires*, l. IV, c. 83, 84.

magnifiquement à l'intérieur de marbres et de métaux précieux [1].

Il y avait dans le Sérapéion une bibliothèque considérable : Ammien Marcellin parle de 700,000 volumes rassemblés par les Ptolémées; mais il confond évidemment la bibliothèque du Sérapéion avec celle du Bruchion qui avait été fondée par Philadelphe, et qui sans doute avait bâti aussi l'édifice qui la contenait. Ce sont les 400,000 volumes de cette bibliothèque qui furent brûlés pendant la guerre d'Égypte, en 46 avant l'ère vulgaire. La collection du Sérapéion ne fut entreprise que longtemps après [2].

Les dernières années du règne de Ptolémée Ier furent consacrées à l'administration intérieure de son empire. Ses sentiments moraux, ses principes et sa conduite envers sa famille furent ceux d'un Démétrius : l'assassinat, la trahison, l'oppression de la liberté, dont il s'était proclamé le protecteur, pour lui étaient d'aussi bons moyens, pour arriver à son but, que la justice, la douceur et l'amour qu'il témoignait aux artistes et aux savants. C'est Ptolémée Ier qui protégea Démétrius de Phalère. Ce premier des Lagides mourut en 283 avant l'ère vulgaire, après un règne de quarante ans.

On voit les Ptolémées sacrifier aux dieux de l'Égypte, sous le costume des anciens rois, et recevoir l'investiture dans la forme consacrée par les colléges sacerdotaux. — L'architecture recommença à élever de nouveau des monuments vastes et imposants, d'après les modèles laissés par les derniers princes nationaux, et sans y mêler aucun élément grec. La sculpture subit peut-être quelque chose de l'influence étrangère; elle sortit des types consacrés : le manque de proportion, la candeur des contours, la rondeur des formes caractérisent le style de la décadence de cet art sous les Lagides.

L'élégance, la justesse et l'ampleur de l'esprit grec n'avaient rien de commun avec l'esprit étroit, fanatique et destructeur des Perses de cette époque, qui s'attaqua si méchamment aux monuments égyptiens peu auparavant. Les Grecs permirent et encouragèrent un nouveau développement de la civilisation des bords du Nil, en lui conservant ses traditions et ses anciens rapports. Les monuments mutilés furent restaurés autant que possible; les temples furent rendus au

1. Voyez aussi C. D. Beck, *Specimen Bibliothecarum Alexandrin.* 1779, in-4°, p. 12.

2. Voyez sur les Bibliothèques en question, F. Ritschl, Die alexandrinischen Bibliotheken unter den ersten Ptolemäern, &c. Breslau, 1838. 1 vol. in-8. — G. Bernhardy, Grundriß der griechischen Literaturgeschichte, &c. Halle, 1836. 2 vol. in-8°, t. I, p. 363 et suivantes.

culte des anciennes divinités ; ceux qui avaient été entièrement détruits furent réédifiés ; d'autres furent décorés à nouveau. De nombreuses parties des palais et des temples de Thèbes, tant de la rive gauche que sur la rive droite, attestent le zèle des Ptolémées pour ces restaurations, destinées à faire disparaître le plus possible les dommages causés aux édifices des anciens rois nationaux par le fanatisme religieux et brutal des princes Achæménides dégénérés.

Ptolémée II Philadelphe, le plus magnifique des Lagides, fut occupé, pendant tout son règne, du règlement des rapports intérieurs de son royaume ; il aimait les arts, les lettres et surtout les constructions et l'architecture. Il agrandit et embellit particulièrement sa capitale, il augmenta sa marine, ses possessions sur les côtes de la Méditerranée et surtout les richesses du trésor public. Il commença les relations de l'Égypte avec Rome et régna de 283 à 247. Ce fut ce prince qui construisit le sanctuaire et les salles adjacentes du grand temple d'Isis de l'île de Philæ.

Ptolémée III Évergètes succéda à son père en 247. Au moyen de la guerre et de conquêtes, ce prince accomplit et termina ce que ses deux prédécesseurs avaient commencé en temps de paix. C'est ce roi qu'on sait positivement être le premier qui sacrifia aux dieux de l'Égypte. Ce dernier bon prince de la race des Lagides mourut en 221.

Ptolémée IV Philopator était cruel et uniquement adonné à ses plaisirs. Sous son règne furent cependant élevés quelques monuments d'architecture. Le premier pylône du grand temple d'Isis de l'île de Philæ est du temps de Philopator, qui encastra dans ce pylône un propylon dédié à Isis par le roi Nectanèbe : l'existence de ce propylon prouve qu'avant le grand temple d'Isis actuel, il en existait déjà un autre sur le même emplacement, lequel aura sans doute été détruit par les Perses de Darius-Ochus. Le second pylône du même temple est de Ptolémée VI Philométor ; le pronaos, d'Évergètes II. Les sculptures et les bas-reliefs extérieurs de tout l'édifice ont été exécutés sous Auguste et Tibère.

Entre les deux pylônes du grand temple d'Isis (E, *figure* n° 82), il existe, à droite et à gauche, deux beaux édifices d'un genre particulier. Celui de gauche (D) est un temple périptère, dédié à Hathôr et à la délivrance d'Isis qui vient d'enfanter Horus. La plus ancienne porte de ce temple est de Ptolémée V Épiphanes (204 à 181), ou de son fils Évergètes II. Les bas-reliefs extérieurs sont du règne d'Auguste et de Tibère. L'édifice de droite est de Ptolémée Philométor. La grande

galerie ou portique couvert qui du petit édifice (A) de Nectanèbe conduit au grand temple est de l'époque des empereurs romains; les sculptures sont des règnes d'Auguste, de Tibère et de Claude [1].

Au règne de Ptolémée-Philadelphe appartient aussi un petit temple de la Nubie, celui de Deboud (l'ancienne Parembole), *Tèbot* en égyptien, un peu au sud de Philæ. Ce temple, situé sur la rive gauche du Nil, présente d'abord trois petits propylons qui conduisent au monument. Cet édifice, qui a 20 mètres de longueur sur 12ᵐ 40 de largeur, a été bâti en grande partie par un roi éthiopien nommé Atharamon, prédécesseur ou successeur d'Ergamènes, qui le dédia à Amon-Ra et à Hathôr. Il a un portique formé de quatre colonnes, deux desquelles ont un chapiteau orné de feuilles recourbées en volute : les chapiteaux des deux autres colonnes sont restés inachevés. Ce petit édifice a été continué mais non terminé sous les empereurs Auguste et Tibère [2].

Plus au sud encore, est situé le temple de Dakkeh (l'ancienne Pselcis), *Pselk* en égyptien, dédié à Thôt, et dont la partie la plus ancienne a été construite et sculptée par le plus célèbre des rois éthiopiens, Ergamènes (Erkamen), qui détruisit le gouvernement théocratique et sacerdotal de Méroé [3]. Il a été continué par Évergètes Iᵉʳ, par son fils Philopator et son petit-fils Évergètes II; l'empereur Auguste en a poussé, sans l'achever, la sculpture intérieure [4]. L'édifice de Dakkeh a un portique à deux colonnes, dont les chapiteaux sont semblables à ceux du portique du temple de Deboud. Il a 9ᵐ 92 de largeur sur 22ᵐ 72 de profondeur.

Derrière l'Aménophéion occidental de Thèbes, sur la rive gauche du Nil, dans un vallon formé par les rochers de la montagne libyque et un grand mamelon qui s'en est détaché du côté de la plaine, il existe un petit temple décrit par la commission d'Égypte sous le nom de *petit temple d'Isis* [5]. Il a été bâti par Ptolémée-Philopator (221 à 204) qui le dédia à Hathôr. A 16 mètres de distance, il est précédé d'un pylône. Le temple lui-même se compose d'un pronaos fermé, d'un corridor transversal, d'un sanctuaire médial ayant une pièce oblongue de chaque côté. Ce monument a 15ᵐ80 de longueur sur 9ᵐ 44 de largeur. Le pronaos est formé de deux colonnes et de deux piliers ornés de têtes symboliques de la déesse Hathôr.

1. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 115, 144, 164. — 2. *Id.*, p. 163.
3. Diodore, l. III, c. 6. — 4. Champollion, *Lettres*, etc., p. 149.
5. *Description de l'Égypte*, Antiquités, t. II, pl. 34 et suivantes. — Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 313 et suivantes.

A la même époque peut aussi appartenir un petit temple situé non loin et au sud-ouest de celui de Khons ou Khonsu à Karnac. On y voit un portique fermé, composé de deux colonnes et un étage offrant une fenêtre à meneaux formant grille et qui semble déchargée à son sommet par un arc plein cintre [1]. De Ptolémée-Philopator datent encore les ruines d'un temple dédié à Amon, et situé à Akhmin (l'ancienne Panopolis).

Vers l'année 200 avant l'ère vulgaire, Ptolémée-Épiphanes construisit plusieurs temples spacieux et leurs dépendances, qui furent continués et achevés sous ses successeurs. C'est à ce prince qu'est due la fondation du grand temple d'Esneh (l'ancienne Latopolis) dédié à Kneph. L'architecture en est assez belle, mais les sculptures en sont détestables. La portion la plus ancienne de cet édifice est le fond du pronaos, c'est-à-dire la porte et le fond de la cella, contre laquelle le portique a été appuyé [2]. La corniche de la façade du pronaos porte les légendes impériales de Claude; les corniches des bases latérales, les légendes de Titus, et, dans l'intérieur du pronaos, les parois et colonnes sont couvertes des légendes de Domitien, de Trajan, d'Antonin surtout, et enfin de Septime-Sévère, qu'on a trouvé là pour la première fois; le monument d'Esneh est un des plus récemment achevés [3] : ses matériaux proviennent des carrières de Silsilis. Le temple d'Esneh a été regardé, d'après de simples conjectures établies sur une façon particulière d'interpréter le zodiaque du plafond, comme le plus *ancien* monument de l'Égypte : et c'est au contraire le plus *moderne* de ceux qui existent encore dans ce pays. Il faut remarquer que les temples élevés en Égypte après la conquête des Perses (postérieurs à 525) sont d'une conservation plus parfaite que celle des monuments de la XVIIIe dynastie. C'est ce qui les a fait étudier davantage, sans doute, par les premiers voyageurs qui visitèrent l'Égypte, et c'est ce qui leur a aussi donné l'importance usurpée qu'ils ne méritent à aucun titre. — Au nord d'Esneh, était situé un autre temple dédié à Kneph, à Neith, etc., construit à ce qu'il paraît par Évergètes Ier et continué par ses successeurs [4].

Ptolémée-Épiphanes commença le grand temple d'Ombos [5] qui fut

1. *Description de l'Égypte*. Antiquités, t. III, pl. 58 et suivantes.

2. *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, par Lepsius, in-fol. IIe volume, 1re division, pl. 98. — 3. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 108, 199. — 4. *Id.*, p. 204.

5. *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, par Lepsius, in-fol. IIe volume, 1re division, pl. 102.

continué sous P. Philometor et Évergètes II; on y voit même des bas-reliefs du temps de Cléopâtre-Cocce et de Soter II. Il était dédié à Sévek, à Hathôr et au jeune dieu Khonsu. Les troupes stationnées dans le nome ombite ajoutèrent un pronaos à ce temple. Le grand propylon voisin du Nil est de l'époque de Philométor; il conduisait au petit temple. Le petit temple d'Ombos, construit par Évergètes II, Cocce et Soter II, était comme l'un des temples de Philæ et le temple d'Hermonthis, un *Eimisi* ou *Mammisi*, c'est-à-dire un édifice sacré, figurant le lieu de la naissance du jeune dieu de la triade locale, où les déesses Hathôr et Tsonénoufré avaient enfanté leur fils Khonsu-Hôr et Pnevtho, les deux fils des deux triades d'Ombos.

Ce fut encore Ptolémée-Épiphanes qui fonda le grand temple d'Edfou (Apollinopolis-Magna, *Hatfouh*, en égyptien), dédié à Aroéris; ce temple fut continué par P. Philométor, Évergètes II, Soter II et son frère Alexandre. Le second édifice d'Edfou, dit le *Typhonium*, est encore un petit temple, dit *Mammisi*, que l'on construisait toujours à côté de tous les grands temples, où une triade était adorée.

En l'an 146 avant l'ère vulgaire, Évergètes II décora le pronaos du temple d'Isis à Philæ : cette sculpture est digne en tout de cette époque de décadence. Mais les chapiteaux isolés en sont toutefois remarquables par leur goût et leur élégance.

De 45 à 40 avant l'ère vulgaire, Cléopâtre, fille du dernier Ptolémée, Aulétès, et Ptolémée-Césarion son fils, fondèrent le temple d'Hathôr à Denderah (Tentyris). Sans être noble, l'architecture en est grandiose[1]; mais la sculpture en est maniérée et détestable. La sculpture à cette époque s'était déjà corrompue, tandis que l'architecture, moins sujette à varier, puisqu'elle est *un art chiffré*, s'était soutenue digne des dieux de l'Égypte et de l'admiration de tous les siècles[2]. C'est de ce règne éphémère que date aussi le petit Eimisi d'Hermonthis, qui fut élevé en commémoration de la grossesse de Cléopâtre et de son heureuse délivrance d'un garçon, Ptolémée-Césarion, le fruit de sa bénévolence envers Jules-César, à ce que dit l'histoire[3].

1. *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, etc., par Lepsius, in-fol., IIe vol. 1re division pl. 66. — 2. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 91.
3. Plutarque, *Vie de César*, ch. LXIX.

CHAPITRE IV.

ÉPOQUE DE LA DOMINATION ROMAINE.

DE L'ANNÉE 30 AVANT L'ÈRE VULGAIRE JUSQU'A L'ANNÉE 250 APRÈS CETTE ÈRE.

A la suite du règne de la dynastie des Lagides, l'Égypte fut réduite en province romaine par Octave-Auguste, en l'an 30 avant l'ère vulgaire; Cornélius Gallus en fut le premier préfet. Les Césars eurent cependant encore moins d'influence que les Lagides sur les mœurs du peuple égyptien : toutes les branches de l'art furent exercées et cultivées comme autrefois par les indigènes, et l'exigence du culte fut telle que les Romains ne purent pénétrer dans l'intérieur des temples sans être initiés. Du reste, par une courtisanerie qui n'avait rien d'étonnant chez un peuple courbé depuis longtemps sous la domination étrangère, les empereurs furent traités, sous le rapport des titres et de l'étiquette, comme les anciens rois nationaux : les louanges, l'adulation furent prodiguées à tous, et Néron même fut vanté pour ses vertus.

Les empereurs romains n'ont rien fait pour l'Égypte; aucun monument remarquable ne date de leur époque, et les édifices sur lesquels on trouve leurs cartouches remontent pour la plupart aux Ptolémées, dont les temples inachevés ont été terminés par les Romains. Quelques constructions insignifiantes furent ordonnées en Nubie par les empereurs; elles témoignent de leur domination étendue considérablement au sud de la première cataracte. Nous avons déjà parlé des travaux des Césars aux temples de Déboud et de Dakkeh; le grand

temple de Kalabsché (l'ancienne Talmis) leur appartient[1]. Il a été élevé sous Auguste, Caligula et Trajan, et n'a jamais été terminé. Il se compose d'un vaste pylône en biais sur la cour à la suite de laquelle est un portique de douze colonnes, et de 16 mètres de profondeur sur 24 de largeur; viennent ensuite trois salles, dont chaque plafond est soutenu par deux colonnes. Ces salles se commandent; elles ont ensemble 23 mètres de profondeur sur 15 de largeur. Le temple de Kalabsché était consacré à *Malouli*, fils de Horus et d'Isis.

A Tafah (l'ancienne Taphis), sur la rive gauche du Nil et au nord de Kalabsché, existent deux petits monuments de la même époque, sans sculptures ni inscriptions hiéroglyphiques[2]. A Kardâssi ou Korte, se trouvent encore les restes d'un petit temple isolé d'Isis, élevé sous les Romains[3]; il a 8 mètres carrés. A Dandour, on voit aussi un petit monument religieux non achevé et du temps d'Auguste : il est relatif à l'incarnation d'Osiris[4]. La façade du pronaos est formée de deux colonnes. Ce monument a 6m 60 de longueur sur 13m 50 de profondeur. A Kesseh, est un édifice du même temps[5]; il se compose d'un pronaos, d'une vaste salle et du sanctuaire; il a 7m 50 de largeur sur 18 mètres de profondeur. Enfin à Méharraka est un temple de l'époque romaine : il forme une cour hypéthrale, entourée de trois côtés de colonnes, six sur les deux longs côtés et quatre en travers; à un des angles se trouve un escalier en spirale. Ce monument a 13m 50 de largeur sur 15m 50 de profondeur[6].

Les temples de Kefth (Coptos), démolis par les chrétiens, appartenaient à Nectanèbe, à Auguste, à Claude et à Trajan. A Syène, Nerva éleva un petit temple à Kneph, à Saté et à Anukis.

A Thèbes, les Romains avaient construit, sur la rive gauche et au sud de l'Hippodrome, un petit temple sans colonnes. Il eut pour fondateur l'empereur Adrien, et le propylon qui y conduit date du règne d'Othon. Nous avons déjà parlé des propylées qu'Antonin le Pieux ajouta au-devant du Thoutmoseion de Médinet-Abou[7].

Sous le règne de Tibère, les habitants du nome Tentyrite ajoutèrent le pronaos au temple d'Hathôr, élevé par Cléopâtre à Dendérah.

L'année 250 de l'ère vulgaire est la dernière date des monuments égyptiens de l'époque romaine. De cette année est un cartouche de

1. Gau, *Antiquités de la Nubie*, pl. 12 à 22. — Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 155 et suivantes.

2. Gau, *Antiquités de la Nubie*, pl. 10 et 11. — 3. *Id.*, pl. 7 à 9.

4. *Id.*, pl. 23 à 26. — 5. *Id.*, pl. 39. — 6. *Id.*, pl. 40 et 41. — 7. Page 240.

17

l'empereur Decius sur le temple d'Esneh, qui fut décoré durant toute la domination des Césars. Après eux, on ne construisit plus ; les temples furent encore desservis jusque sous le règne de Justinien, époque à laquelle une nouvelle religion sémitique s'empara des monuments arians de l'Égypte pour introniser un culte étranger dans la belle vallée d'Osiris.

Nous ne passerons pas sous silence la description du plan des temples égyptiens, que donne Strabon dans le livre XVII, page 805, de sa Géographie.

Devant les *temples*, il y a une avenue pavée en dalles, dont la largeur est d'environ un plèthre (30 mètres) plus ou moins ; la longueur de cette avenue, appelée *dromos*, est triple et quadruple de sa largeur, et elle est même quelquefois encore plus considérable. De chacun des côtés de l'avenue sacrée, et dans toute sa longueur, règne une suite de sphinx en pierre, espacés les uns des autres de vingt coudées ($9^{m}20$) ou environ. Après les sphinx, on trouve une construction étendue en longueur et de peu de profondeur, sur chaque côté de laquelle s'élèvent deux masses de maçonnerie en forme de tours ou pyramides tronquées par le sommet, dont les faces sont plus larges en bas qu'en haut. Au pied des tours et au milieu de ce monument, qui est nommé *propylées*, il y a une porte de passage.

Dans les monuments égyptiens, le nombre des propylées n'est pas déterminé, celui des sphinx ne l'est pas non plus ; il y a quelquefois deux, trois, quatre et même six propylées, comme au grand temple de Karnac. Au delà des propylées s'élève le *naos*, contenant en entrant le *pronaos*, la *cella* et le *sécos*, le sanctuaire, que les auteurs modernes ont quelquefois aussi appelé *adytum*.

Le pronaos est d'une dimension considérable, le sécos de grandeur moyenne, et quelquefois même petit en comparaison du premier. De chaque côté du pronaos s'avance ce qu'on appelle les *ptères*, les ailes. Voici les paroles textuelles de Strabon : « Ce sont deux murs, dont la hauteur est égale à celle du temple, leur éloignement l'un de l'autre est d'abord un peu plus considérable que la largeur du soubassement du naos ; mais ensuite, à mesure qu'on avance, on voit leurs faces se prolonger pendant l'espace de 50 ou 60 coudées en se rapprochant l'une de l'autre[1]. » Ce passage, très-obscur, a donné lieu à beaucoup de controverses de la part des philologues, qui tous ont été très-

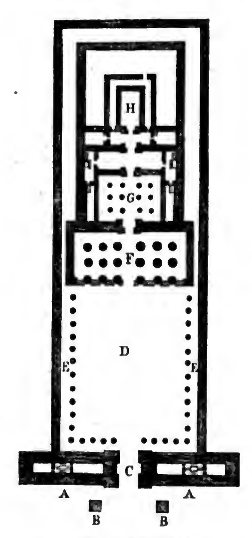
1. Traduction française par Gosselin, Letronne, etc.

embarrassés pour l'expliquer. Ces ailes, selon nous, n'étaient autre chose que les deux murs d'enceinte latéraux de la grande cour qui précédait ordinairement le naos, et suivait immédiatement les derniers propylées. Strabon, tournant le dos au temple, parle du naos devant lequel il se trouvait, et de cet endroit, comme point de vue, les murs latéraux allaient naturellement s'approchant l'un de l'autre par l'effet de la perspective, toutes les lignes horizontales tendant, par les règles de cette science, au point de fuite. On voit clairement que Strabon n'a pas mesuré exactement les parties de constructions dont il donne la disposition. C'est comme simple amateur qu'il en parle, en amateur qui ne connaissait point la perspective; en fait de description de monuments, il ne faudrait s'en rapporter entièrement qu'aux hommes de l'art, qu'à ceux qui savent les construire, et qui en devinent, pour ainsi dire, toutes les parties par un coup d'œil général. Nous ne pouvons admettre l'explication donnée par les traducteurs de Strabon, ni l'exemple du plan qu'ils ont mis à l'appui de leurs assertions. Ce plan fait précisément exception à la règle générale. Nous ne pouvons admettre davantage l'interprétation donnée au texte de Strabon par MM. Quatremère, Jollois, Devilliers et Jomard. Ils parlent de faces inclinées jusqu'à la hauteur de 50 ou 60 coudées, et, dans le texte, il n'est question ni de *faces* ni de *hauteur*, mais de γραμμὰς, c'est-à-dire de lignes se prolongeant sur la terre, et non de faces s'élevant dans l'air.

D'autres commentateurs ont vu dans les ptères les propylées, que nous nommons aujourd'hui *pylônes*, expression dont nous nous sommes toujours servi, lorsque nous avons parlé de ces constructions dans l'architecture égyptienne. Strabon dit explicitement que les murs des ptères égalent en hauteur ceux du temple, et nous savons que les pylônes dépassaient de beaucoup cette hauteur. Les parois de ces ptères étaient couvertes de grandes figures sculptées en anaglyphe (c'est-à-dire en relief). Strabon cite encore un édifice dont le plafond est soutenu par un grand nombre de colonnes; c'est sans doute une de ces grandes salles hypostyles, comme nous en voyons dans les vastes temples et palais de Thèbes. Cet édifice, selon Strabon, est d'une construction barbare; car, excepté, dit-il, que les colonnes en sont grandes, nombreuses et à plusieurs rangées, on n'y voit que du travail inutile, mais rien de gracieux, rien qui sente l'art du dessin. Strabon juge ici avec toute la délicatesse et le goût d'un Grec, et avec le dédain qu'avait sa nation pour tout ce qui était étranger. Les travaux

et les publications modernes sur les monuments égyptiens prouvent que l'auteur grec a jugé trop sévèrement.

Les temples égyptiens avaient quelquefois, indépendamment du pronaos et du sécos, encore d'autres salles et des corridors appropriés au service du culte. Strabon fait une omission grave dans la disposition des temples : il ne parle pas des obélisques et des statues colossales qui décorent presque toujours le devant des pylônes.



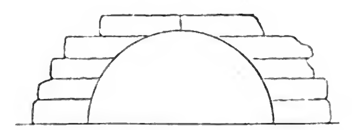
83. — Plan du Temple d'Edfou.

Le temple d'Edfou peut servir de guide dans la description des temples égyptiens de Strabon; voyez la *figure* n° 83. AA. Pylône. — BB. Obélisques. — C. Entrée. — D. Cour ou péristyle. — EE. Portiques. — F. Pronaos, espace carré ou rectangulaire. — G. Naos. — H. Sanctuaire (sécos, adytum).

On a beaucoup écrit sur la *voûte ;* on a émis sur son origine et son emploi les idées les plus singulières, les opinions les plus erronées et

les dates les plus fausses. Aujourd'hui, qu'un nombre suffisant de monuments antiques, où elle existe en entier ou en partie, nous est connu par des dessins exacts et des dates certaines, il est facile de faire son histoire, dont l'emploi est fort ancien et dont l'invention est antérieure aux Romains, qui n'ont fait que la perfectionner et en généraliser l'usage. L'origine de la voûte est due à la nécessité : à l'absence de grandes pièces de charpente et de volumineux blocs de pierre pour couvrir certains espaces. Dans l'antiquité antérieure aux Romains, la voûte n'apparaît que comme une sorte d'auxiliaire, de nécessité matérielle : elle n'aide ni ne concourt à la conception esthétique des monuments; elle n'en détermine en aucune manière l'apparence, ni les dimensions. Elle n'était employée qu'accidentellement, et ne constituait ni un principe, ni un moyen déterminant. Elle n'est que substituée dans de petits espaces à l'entablement ou à la couverture. Dans ce cas, elle apparaît presque toujours primitive, sans claveaux (coins), et est exécutée, pour ainsi dire, avec maladresse et avec très-peu de science.

La ligne courbe se rencontre dans les plafonds des hypogées de Beni-Hassan, dès l'époque de la XIIe dynastie. Il y a lieu d'admettre que ces plafonds étaient, jusqu'à un certain point, l'imitation de couvertures qui approchaient la forme de la voûte. Si la voûte n'était pas antérieure à son imitation, il faut encore admettre qu'un motif de



84. — Arc en pierre dans la vallée d'El-Assasif.

goût fit donner la ligne concave aux espaces qui étaient terminés dans leur partie supérieure par le roc.

Un des plus anciens exemples réels de la voûte et de l'arc existe auprès du temple d'Amon, taillé dans le roc à Thèbes, dans la vallée d'El-Assasif, de l'époque d'un Aménophis de la XVIIIe dynastie. Ils sont formés d'assises de pierres placées en encorbellement, ayant intérieurement la forme du plein cintre, ainsi que le montre la *figure* n° 84; mais cette sorte de construction ne forme que la *fausse* voûte.

Au rapport de Strabon[1], il y avait à Abydos, grande ville de l'Égypte antique, la seconde de la monarchie après Thèbes, une fontaine, à laquelle on descendait par des constructions ayant des couvertures en forme de voûte. Ces voûtes étaient sans doute semblables à celles du monument dont nous venons de parler; elles consistaient en pierres en encorbellement, auxquelles on avait donné intérieurement la forme du plein cintre ou celle de tout autre arc. Aménophis avait un palais à Abydos, de la même architecture que le célèbre labyrinthe; cette fontaine dépendait du palais. Abydos était en outre le lieu de sépulture préféré par les Égyptiens des classes riches et élevées[2].



85. — Voûte à Thèbes.

On voit à Thèbes, dans un tombeau situé près de la vallée dite des Sépulcres des Reines, une voûte elliptique construite en briques, non cuites au feu, de 0m 177 de longueur sur 0m 126 de largeur et 0m 050 d'épaisseur; elle est surbaissée, et a 1m 42 de hauteur à partir de la naissance de l'ellipse, et 2m 59 de largeur. On a trouvé le nom d'Aménophis Ier dans les hiéroglyphes de ce monument. Cette voûte serait donc également de l'époque de la XVIIIe dynastie, et peut-être du XVIIe siècle avant l'ère vulgaire.

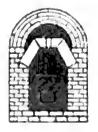


86. — Voûte d'un tombeau à Thèbes.

Sur la route qui conduit du palais d'Aménophis, ou Memnonium, à la vallée d'El-Assasif, et sur un rocher peu élevé, existe un petit tombeau

1. Strabon, l. XVII, p. 813. — 2. Plutarque, *de Iside et Osiride*, c. XX.

peint qui est également voûté, et dont la porte, avec ses jambages et son cintre de couronnement, est celle d'une petite pièce ou sorte de niche au fond du tombeau. Notre *figure* n° 86 représente la voûte établie de chaque côté sur le rocher : les briques, qui la forment, ont les mêmes dimensions que celles de la voûte du précédent tombeau. Les légendes hiéroglyphiques de la porte ne laissent aucun doute sur l'époque où ce tombeau a été construit. Il date du règne de Thoutmès III, du XVIe siècle avant l'ère vulgaire.



87. — Voûte auprès des pyramides de Gizeh.

Auprès des pyramides de Gizeh existe un tombeau où l'on voit une sorte de voûte d'un caractère très-simple et très-primitif; elle est formée de pierres biaises de chaque côté, reliées au sommet par des pierres horizontales. Cette singulière construction est couronnée par une seconde voûte composée de quatre arcs concentriques. Le tombeau, dont la *figure* n° 87 représente la coupe, est du temps de Psammitique (du VIIe siècle avant l'ère vulgaire); il a été découvert par le colonel Campbell.

Les belles découvertes de M. Layard, en Assyrie, montrent que l'emploi de la voûte n'était point ignoré dans ce pays. Dans le palais nord-ouest de Nimroud, du Xe siècle avant l'ère vulgaire, il existe un égout voûté à plein cintre[1]; on en voit un autre dans le palais du sud-est : il en forme l'égout principal, et là, il est à ogive[2]. Dans ce même palais du sud-est, on a découvert des arcs parfaits formés de briques, des mêmes matériaux que les voûtes des égouts dont nous venons de parler. Le palais du sud-est de Nimroud date du VIIe siècle avant l'ère vulgaire.

Les blocs inclinés, placés au-dessus des vides supérieurs et qui couronnent la salle du Roi de la grande pyramide de Chéops à Gizeh (*figure* 10, p. 152), ne constituent en aucune manière la voûte; ils témoignent uniquement d'une tendance à y arriver. Nous verrons dans la suite, en Grèce, des exemples semblables, ainsi que des voûtes et des arcs formés de pierres en biais et en encorbellement.

Nous verrons plus tard la voûte complète à Rome dès le VIe siècle avant l'ère vulgaire, employée dans le grand cloaque.

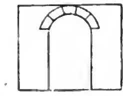
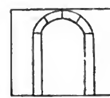
Le portique d'une des pyramides de Méroé, en Éthiopie, a une couverture voûtée à plein cintre avec clef de voûte. La voûte est construite régulièrement et alternativement de quatre et de cinq pierres.

1. Layard, *Discoveries in the Ruins of Nineveh and Babylon*, 1853, figure, p. 162.
2. *Ibid.*, fig. p. 164.

Au mont Barkal, existe une pyramide avec un portique, où l'on voit une voûte à *ogive*. Là, le système de la voûte est réel, complet, et non faux ou simulé comme au monument situé auprès du temple d'Amon, dans la vallée d'El-Assasif. Les pierres de la voûte du mont Barkal sont posées à sec sans ciment. Le dessus est formé de petites pierres liées entre elles au moyen d'une espèce de ciment ou de mortier : on n'y voit point de clef de voûte.




88-89. — Voûtes au mont Barkal et à Méroé.

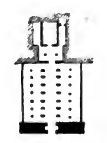
90-91. — Voûtes à Méroé.

Une autre pyramide dans le même lieu présente, dans son portique en avant-corps, une voûte en pierre composée de cinq claveaux ; on y remarque la clef de voûte. Quant aux pyramides de Méroé et du mont Barkal, il paraît certain que ces monuments ne remontent pas au delà du VIIᵉ siècle avant l'ère vulgaire.

Dès l'ancien empire, la puissance égyptienne s'était déjà avancée jusque dans la Nubie supérieure ou méridionale. Ensuite, fuyant devant la barbarie et la férocité des Hyksos-Arabes, les Égyptiens furent obligés de remonter le Nil plus au sud encore. Quinze siècles avant l'ère vulgaire, les rois d'Égypte portèrent leurs armes victorieuses tant au nord qu'au sud de leur empire et même à des distances considérables. La civilisation égyptienne pénétra en Éthiopie et y forma un centre. Par ce moyen, ce pays arriva à assumer une certaine prépondérance : sa puissance alla en augmentant, tandis que les forces de l'Égypte déclinaient. Vers le milieu du VIIIᵉ siècle avant l'ère vulgaire, quelques rois d'Éthiopie réussirent à soumettre l'Égypte. Taharaka, un de ces princes, résida à Napata ; c'était, pense-t-on, le centre de la puissance éthiopienne, qui, plus tard, se porta encore plus au sud, à Méroé, où s'établit un empire puissant jusqu'aux premiers siècles de l'ère vulgaire.

Les monuments éthiopiens les plus anciens se trouvent aux environs de Napata, où l'on a découvert les ruines d'un certain nombre de temples. Ces édifices sont de petits sanctuaires précédés d'une salle hypostyle : d'autres plus spacieux, situés au même endroit, ne sont

pas éthiopiens, mais égyptiens. Nous en avons déjà parlé à la page 245. Mais tous ces petits monuments éthiopiens sont une dégénérescence du style égyptien, qu'on a évidemment imité avec barbarie. L'un d'eux, du règne de Taharaka, et vulgairement appelé Typhonium, consiste en un petit sanctuaire taillé dans le roc, ayant en avant une petite salle où l'on voit deux piliers isolés, ornés de figures de Typhon. La partie creusée dans le roc a environ 14 mètres de profondeur ; la salle hypostyle qui la précède a 15 mètres de largeur sur 17^{m} 70 de longueur du sud au nord. Au centre de cette salle, existent deux rangées de piliers ornés de statues de Typhon ; ils ont pour chapiteau une tête d'Hathôr, couronnée d'un petit édifice de mauvais goût : tous ces monuments sont élevés au pied du mont Barkal, sur la rive droite du Nil.


92. — Typhonium de Taharaka.

Dans le même lieu, sur le penchant occidental de la montagne, existent, en deux groupes, dix-sept pyramides de toutes grandeurs, dont la plus considérable a 26^{m} 80 à sa base : elles sont loin d'avoir l'élégance et l'harmonie des lignes et des angles des pyramides d'Égypte. Leurs faces inclinées forment un angle beaucoup plus obtus, et leur élévation n'est point en rapport avec leur base. L'idée et la combinaison de leur construction n'offrent rien de scientifique ; elles semblent n'être qu'une réminiscence des pyramides de la Basse-Égypte. Les pyramides du mont Barkal sont précédées d'un petit portique dont la façade est rectangulaire avec une corniche de couronnement.

En face, sur l'autre rive du Nil, à Nouri, existe un groupe de trente-cinq pyramides, qui n'ont ni portiques ni hiéroglyphes. La plus grande de ces pyramides mesure à sa base 33 mètres ; leurs faces sont plus inclinées que celles des pyramides du mont Barkal.

A Méroé, existent plusieurs groupes de pyramides au nombre de quatre-vingts. Elles sont toutes ornées d'un petit portique, dont la façade consiste en deux petits pylônes avec une porte au centre. L'encadrement des arêtes extérieures de ces pylônes, au lieu d'être circulaire comme en Égypte, est carré . Ces pyramides sont de fort petite dimension ; la plus grande n'excède pas 18 mètres en carré. Elles sont d'une mauvaise proportion, ayant pour hauteur l'étendue de leur base et souvent davantage.

A Abou-Naga (ou Oud-beit-Naga), en dessous de la sixième cataracte, sur la rive droite du Nil, se trouvent encore les très-faibles

ruines de deux temples, dont l'un était probablement un soi-disant Typhonium; il en subsiste deux piliers carrés, ornés sur une de leurs faces d'une figure de Typhon, au-dessus de laquelle est placée une tête d'Hathòr : le temple auquel appartenaient ces piliers datait vraisemblablement du règne du roi éthiopien Taharaka[1].

A Naga, au sud d'Abou-Naga, existent les ruines de plusieurs temples, dont le plus spacieux, situé à l'orient, avait une salle formée de huit colonnes. Venaient ensuite les pièces postérieures, précédées d'un pylône avec un portail dans le style égyptien. Au-devant du temple s'élevait un péristyle avec cinq colonnes de chaque côté, entre lesquelles il y avait un mur d'appui[2]. On voit à Naga un autre temple, dit de l'ouest, dont il subsiste une salle à quatre colonnes avec un pylône et un portique. Non loin du temple de l'ouest s'élève un autre péristyle remarquable, qui se compose de chaque côté de quatre piliers avec colonnes engagées; son style est un mélange de formes égyptiennes et romaines de la décadence[3].

On a découvert à Meçaourâh un groupe de constructions plus importantes par leur nombre et l'étendue qu'elles occupent que par la pureté de leur style : elles sont de l'époque grecque[4]. A Neloua, au sud de Soleb, existe un temple consistant en un mélange de formes égyptiennes et romaines[5].

Au nord de Soleb, sur la rive gauche du Nil, à Dosché, est un petit monument creusé dans le roc, qui se compose d'une sorte de pronaos et d'un sanctuaire. Le pronaos a 7^{m}25 de longueur; la profondeur du pronaos avec le sanctuaire est de 7^{m} 87. Au fond du sanctuaire, on voit les débris de trois statues assises, d'un travail grossier. On croit avoir découvert sur les parois de ce monument les noms d'Osortasen III et de Thoutmès III[6]. Plus au nord encore, sur la rive droite du Nil, à Amarah, se trouvent des ruines de temples d'un caractère qui se rapproche de ceux de Méroé et de Naga. Ils paraissent avoir été construits par les rois éthiopiens du VIIIe siècle[7].


93. — Spéos de Dosché.

Nous nous sommes arrêté d'une manière assez étendue sur l'architecture égyptienne, parce que c'est la seule architecture qui, dans

1. Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. I, pl. 9 et suivantes. — Hoskins, *Travels in Ethiopia*, pl. 112 et vignettes.
2. Cailliaud, pl. 10, 11 et suivantes. — 3. Cailliaud, pl. 11 et 13 et suivantes.
4. Cailliaud, pl. 22 à 30. — Hoskins, pl. 13. — 5. Cailliaud, t. II, pl. 15.
6. Hoskins, p. 252. — Waddington, p. 291. — 7. Cailliaud, t. II, pl. 16 et suivantes.

l'histoire universelle, ait duré une série d'années aussi considérable. Nous avons vu commencer cette architecture avec les pyramides, plus de quatre mille ans avant l'ère vulgaire, et ne s'éteindre que deux siècles et demi après cette ère : les pyramides nous prouvent que lorsque elles furent élevées, les Égyptiens devaient avoir eu déjà une longue existence pour avoir été ainsi capables d'édifier de semblables monuments.

Dans le cours de l'histoire de l'architecture égyptienne, nous avons rencontré, dès les âges les plus reculés, les prototypes de l'architecture grecque, dite dorique. Nous avons vu des colonnes octogones, à seize et à vingt-quatre pans, cannelées et non cannelées, avec et sans tailloir, à Béni-Hassan, à Kalabsché, à Amada, à Semneh, etc. Nous avons indiqué les dates et les noms des fondateurs des monuments où l'on rencontre ces colonnes. Ainsi a été justifié ce que nous avons dit au commencement des considérations générales sur l'Égypte, à savoir : que les Égyptiens ont exercé une influence et une action plus ou moins directes sur l'ensemble de la civilisation des peuples de race ariane du sud-est de l'Europe. Nous apercevons cette influence et cette action dans la religion et dans les beaux-arts, et surtout dans l'architecture en Grèce; nous verrons que tout en ayant fait des emprunts aux Égyptiens, les Grecs surent toutefois les transformer en une création originale, ornée de tout ce que le goût le plus élégant et le plus accompli peut concevoir. L'architecture grecque a été universelle; elle est de tous les pays et de tous les temps, tandis que l'architecture égyptienne a été immobile comme les statues qui la décorent.

Au moment où nous terminions l'impression de ce travail sur l'Architecture égyptienne, nous avons eu connaissance de deux ouvrages trop nouvellement parus pour que nous ayons pu les utiliser.

Le premier et le plus important est intitulé : *Histoire d'Égypte dès les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours*, par le docteur Henri Brugsch. Leipzig, 1859, t. Ier, grand in-8° (en français). Nous recommandons ce livre, qui est à la hauteur de la science historique actuelle et qui contient des renseignements destinés à fixer les dates des monuments égyptiens.

Le second est un ouvrage anglais portant le titre de : *The Great Pyramid. Why was it built ? And who built it ?* by John Taylor. London, 1859, 1 volume in-8° de 314 pages. Cet ouvrage contient des recherches assez curieuses ; l'auteur est d'avis que les pyramides ont été bâties pour servir à conserver jusqu'à la fin des temps la mesure de la terre, et, chose étrange, il attribue leur fondation à *Noé*, qui, ayant construit l'arche, aurait été selon lui l'homme le plus compétent pour diriger l'édification de la grande pyramide. Il est déplorable d'arriver avec autant de science à un résultat aussi puéril. Ce volume anglais mérite cependant l'attention des archéologues à cause des nombreux rapprochements historiques et mathématiques qu'il renferme. Il est seulement à regretter que l'auteur se soit trop préoccupé des livres juifs dans une matière où ils ne peuvent en aucune manière servir de preuves.

ASSYRIE

BIBLIOGRAPHIE.

Jaubert, P.-A. — Voyage en Arménie et en Perse. Paris, 1821. 1 vol. in-8.

Saint-Martin. — Notice sur le voyage littéraire de M. Schulz en Orient et sur les découvertes qu'il a faites récemment dans les ruines de la ville de Sémiramis en Arménie. *Nouveau Journal Asiatique*. Paris, 1828, t. II, p. 161 à 188.

Rich, J. Cl. — Narrative of a Residence in Koordistan and on the site of ancient Nineveh, etc. London, 1836. 2 vol. in-8.

Lynch, J. B. — The Tigris between Baghdad and Mosul. London, 1839.

Moltke, von. — Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkey. Berlin. 1841. In-8.

Botta, P.-E. — Lettre à M. Mohl sur des découvertes à Ninive. *Journ. Asiat.*, 1843. IVe série, nº 7, p. 61 à 72.

— Monument de Ninive découvert et décrit par P.-E. Botta, mesuré et dessiné par E. Flandin. Paris, 1849. 2 vol. grand in-fol.

Layard, Austen Henry. — Nineveh and its Remains, with an account of a visit to the Chaldæan Christians of Kurdistan and the Yezidis or Devil-worshippers and an inquiry into the Manners and Arts of the ancient Assyrians. London, 1849. 2 vol. in-8. 2e édition.

— The Monuments of Nineveh. From drawings made on the spot. Illustrated in one hundred plates. London, 1849. 1 vol. in-fol.

— Inscription in the cuneiform character from Assyrian Monuments. London, 1850. 1 vol. in-fol.

Rawlinson, H. C. — On the Inscriptions of Assyria and Babylonia. *Journal of the Roy. Asiat. Soc.*, XIIe vol., 1850, p. 401 à 483.

Vaux, W. S. W. — Nineveh and Persepolis, an Historical Sketch of Assyria and Persia. London, 3e édition 1851, in-12; autre, 1855.

Fergusson, J. — The Palaces of Nineveh and Persepolis restored. An Essay on ancient Assyrian and Persian Architecture. London, 1851. In-8.

Rawlinson, H.-C. — Lettre sur une inscription placée sur un taureau du palais de Kouyounjik. Dans « *The Athenæum* ». Londres, 1851, p. 902.

Bosanquet, J.-W. — Mémoire sur la chronologie assyrienne. Dans « *The Athenæum* ». Londres, 1851, p. 977, 1000, 1119.

Layard, A. H. — A popular account of discoveries at Nineveh. London, 1851. In-8.

Hincks, Ed. — Note sur des noms assyriens. Dans « *The Athenæum* ». Londres, 1851, p. 977.

Rawlinson, H. C. — Outline of the History of Assyria, as collected from the Inscriptions discovered by A. H. Layard Esq. in the Ruins of Nineveh. London, 1852. in-8. Aussi dans le « *Journal of the Roy. Asiat. Soc.* » 1852.

Gumpach, J. von. — Die Zeitrechnung der Babylonier und Assyrer. Heidelberg, 1852. In-8.

Gosse, P. H. — Manners, Customs, Arts, etc. of Assyria. London, 1852. 1 vol. in-12.

Bononi, J. — Nineveh and its Palaces. The discoveries of Botta and Layard applied to the elucidation of holy writ. London, 1853. In-8. 2e édition.

Layard, A. H. — Discoveries in the Ruins of Nineveh and Babylon; with travels in Armenia, Kurdistan and the desert, being the result of a second expedition undertaken for the Trustees of the British Museum. London, 1853. 1 vol. in-8. 686 pages.

— A second series of the Monuments of Nineveh including bas-reliefs from the Palace of Sennacherib and bronzes from the ruins of Nimroud. From drawings made on the spot, during a second expedition to Assyria. London, 1853. In-fol. 71 planches.

Brandis, S. J. — Rerum Assyriorum tempora emendata. Bonn, 1853. In-8.

Gumpach, J. von. — Abriß der Babylonisch-Assyrischen Geschichte. Mannheim, 1854. In-8.

Layard, A. H. — The Nineveh Court in the Cristal Palace. London, 1854. Un petit volume in-18 de 80 pages, avec vignettes sur bois.

Jones, Felix. — Vestiges of Assyria. Sheet 1st, an Ichnographic Sketch of the Remains of ancient Nineveh, with the enceinte of the modern Mosul. Constructed from trigonometrical survey in the spring of 1852, at the command of the government of India. Sheet 2d shewing the positions and plan of the ancient cities of Nimroud and Selamiyeh.

As an accompaniment of the 1st and 2d sheets of the vestiges of Assyria. Sheet 3d being a map of the country included in the angle formed by the river Tigris and the upper Zab; shewing the disposition of the various sites in the vicinity of Nineveh. London, 1855. Grand in-fol.

— Topography of Nineveh, illustrative of the maps of the chief cities of Assyria, and the general geography of the country intermediate between the Tigris and the upper Zab. Dans le « *Journ. of the Roy. Asiat. Soc.* », xve vol. London, 1855, p. 297 à 397.

Haug, Martin. — Ueber Schrift und Sprache der zweiten Keilgattung. Göttingen, 1855. In-8.

Norris, Edwin. — Memoir on the Scythic version of the Behistun inscription. *Journ. of the Roy. Asiat. Soc.*, xve vol., 1855, p. 1 à 213; addenda p. 431 à 433.

Rawlinson, H. C. — On the orthography of some of the later royal names of Assyrian and Babylonian history. *Journ. of the Roy. Asiat. Soc.*, xve vol., 1855, p. 398 à 402.

Brandis, S. J. — Ueber den historischen Gewinn aus der Entzifferung der assyrischen Inschriften, &c. Berlin, 1856. In-8.

Ravenshaw, C. E. — On the winged Bulls, Lions and other symbolical figures from Nineveh. *Journ. of the Roy. Asiat. Soc.*, t. X, 1856, p. 93 à 117.

Norris, E. — On the Assyrian and Babylonian weights. *Journ. of the Roy. Asiat. Soc.*, t. X, 1856, p. 215 à 226.

Braun, Julius. — Geschichte der Kunst in ihrem Entwicklungsgang durch alle Völker der alten Welt hindurch, auf dem Boden der Ortskunde nachgewiesen. Wiesbaden, 1856. 1 vol. in-8. Ce volume contient l'histoire de l'architecture assyrienne. L'ouvrage se compose de trois volumes.

Loftus, W. K. — Travels and Researches in Chaldæa and Susiana. London, 1857.

Niebuhr, M. von. — Geschichte Assur's und Babel's seit Phul aus der Concordanz des alten Testaments, des Berossos, des Kanons der Könige und der griechischen Schriftsteller. Nebst Versuchen über die vorgeschichtliche Zeit. Mit Karten und Plan-Skizzen. Berlin, 1857. 1 vol. in-8. 529 pages.

CHRONOLOGIE ASSYRIENNE[1].

	Avant l'ère vulg.
Fondation de l'empire babylo-assyrien par un roi encore inconnu, vers. . .	1274
Ninive est agrandie par des constructions nouvelles et elle devient la capitale du Royaume-Uni.	
Assyriens en Crète.	1240
DIVANOUCHA commence à régner à Ninive. — TIGLAT-PILESER Ier. — Construction d'un palais à Kalah-Sherghat.	1200
ANACHBAR-BETH-HIRA?	1130
MARDOKEMPAD.	
ADRAMMELECH Ier?	1000
ANAKOU-MERODACH?	960
SARDANAPAL Ier? Guerres en Arménie et en Asie Mineure, particulièrement sur les frontières sud-ouest. Ithobal, roi de Sidon, tributaire du roi d'Assyrie. Construction du palais nord-ouest de Nimroud (Ninive).	930
DIVANOUBAR, roi babylo-assyrien. Révoltes en Babylonie, guerres en Perse, dans la Médie, en Arménie et en Syrie. Construction du palais du centre de Nimroud (Ninive) 885 ou.	900
SHAMAS-ADAR?	870
ADRAMMELECH II?	840
SHAMASPHAL? Construction des chambres ou salles supérieures de Nimroud, marquées *C* sur le plan topographique de Nimroud.	800
BALDASI?	790
Les Cimbres (Kimmériens) quittent la rive septentrionale du Pont-Euxin et paraissent en Asie Mineure, poussés par les Tatars.	780
ASHOURKISH?	770
Les Arians de la Médie, devenus puissants, s'élèvent contre la domination assyrienne.	760
La Médie se sépare de l'empire babylo-assyrien.	754
PHUL, PHOULOUKH et TIGLAT-PILESER 748 ou.	750
SARGON, fondateur d'une nouvelle dynastie.	722
Construction du palais de Khorsabad par Sargon.	720
Guerre heureuse contre l'Égypte où régnait Schebek II, ou Sabatok.	714
SANACHARIB, construction du palais de Kouyounjik	703
ESSARHADDON, construction du palais sud-ouest de Nimroud.	690
SARDANAPAL V de 660 à 647.	660
Destruction de Ninive par les Mèdes et les Babyloniens.	606

1. Nous avons dressé cette chronologie d'après les découvertes modernes. Elle est incomplète, mais nous croyons que telle qu'elle est, elle pourra servir à l'intelligence de notre livre et aider le lecteur à suivre les diverses périodes de l'Architecture qui y sont décrites.

ASSYRIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'histoire des Assyriens est encore obscure et incomplète. Les historiens grecs, très-pauvres en renseignements sur ce peuple et le pays qu'il habitait, offrent en outre de nombreuses lacunes et beaucoup de contradictions. Parmi les auteurs modernes, les uns pensent que les Assyriens étaient des Sémites; les autres croient qu'ils étaient Arians. Il y a lieu d'admettre que très-anciennement la population, avec les dynasties qui la gouvernaient, était de race arabe; qu'avec la suite des temps elle fut soumise par les races arianes, d'où sortirent aussi leurs souverains. Il y eut peu de mélange entre ces deux races, mais des *substrats* multipliés et considérables. Les tentatives de lecture des inscriptions assyriennes en caractères cunéiformes ont déjà légèrement éclairci une partie de l'histoire d'Assyrie; mais on n'est pas encore parvenu à y mettre une suite chronologique complète.

L'histoire rapporte que Babylone était plus ancienne que Ninive. Babylone a pu être le siége de populations tatares ou sémites qui la quittèrent pour se retirer sur le Tigre et y bâtir une ville. Mais la Ninive que nous connaissons est une ville bâtie postérieurement par des conquérants arians, qui seuls avaient le génie des arts. L'ancienne Ninive, la Ninive tatare ou sémitique, n'a pu former qu'une agglomération de tentes et de huttes, comme les Arabes en bâtissent encore aujourd'hui sur les mêmes lieux; tandis que la seconde édition de Ninive, celle avec ses splendides palais aux merveilleuses sculptures, dont les plus anciens datent du milieu du XIIIe siècle avant l'ère vulgaire, est non l'œuvre d'Arabes, mais incontestablement d'Arians, qui ont laissé une architecture partout où ils se sont fixés.

Depuis les découvertes récentes faites dans l'Asie occidentale, un chapitre très-important peut être ajouté à l'histoire de l'Architecture. Il s'agit des monuments assyriens qui sont sortis de terre depuis quelques années, après avoir été perdus pendant plus de vingt-quatre siècles. Récents en partie, relativement à l'âge des monuments égyptiens et des constructions grecques des temps héroïques, ceux-ci datent cependant d'une époque très-reculée, car les moins anciens appartiennent encore au VIIIe siècle avant l'ère vulgaire. Nous voulons parler de ce groupe d'édifices royaux et religieux retrouvés sur l'emplacement présumé de l'antique Ninive, une des villes primitives du monde. Ces édifices sont situés sur la rive gauche ou orientale du Tigre supérieur, dans l'angle que le grand Zab forme avec ce fleuve et dans l'ancienne province d'Aturia [1], entre les 36 et 37e degrés de latitude nord et les 40 et 41e degrés de longitude est. Destinés à dominer la vaste plaine où ils sont construits, ces édifices s'élevaient sur des monticules artificiels, soutenus par des enceintes construites en briques cuites au soleil. Ces divers monticules sont nommés aujourd'hui d'après le nom des villages arabes qui s'y trouvent. Au nord, est celui de Khorsabad; au sud-ouest, sont ceux de Kouyounjik et de Nebbi Younous; plus au sud, enfin, on trouve ceux de Selamiyah et de Nimroud.

La découverte des monuments d'architecture de Ninive et la lecture des inscriptions cunéiformes sont de la plus haute importance pour les sciences historiques. Ces inscriptions ont jeté un jour tout nouveau sur les temps primitifs de l'Asie occidentale, et ont ouvert de vastes horizons à la science historique, philologique et ethnologique; elles ont donné aussi une portion des origines de l'art grec qui, jusqu'à présent, étaient restées une énigme. Nous y retrouvons également le type de l'architecture des Perses. Les faits de tous genres, inscrits sur ces étonnants monuments, serviront à suppléer à la déplorable insuffisance des annales sémitiques. Les antiquités de Ninive nous montrent les types qui ont servi aux allégories des poëtes juifs; elles nous apprennent aussi que c'est en Assyrie que l'infime petite tribu des Hébreux alla chercher quelques types de son architecture indigente et rare. Cette tribu eut beau vouloir, par ostentation, rivaliser avec ses voisins les Égyptiens et les Assyriens, son génie ne produisit rien de remarquable en fait d'art.

1. Athura dans l'inscription de Bisoutoun.

J. Cl. Rich, agent diplomatique du gouvernement anglais à Baghdad, est le premier qui explora sérieusement les ruines de Ninive, dès l'année 1820. M. Botta, consul de France à Mossoul, est le premier qui, en 1842, entreprit des fouilles régulières et suivies sur l'emplacement présumé de cette ville. Il les commença sur le monticule nommé Kouyounjik, qui s'élève sur la rive orientale du Tigre, en face de Mossoul; il les continua ensuite dans le village de Khorsabad, également situé sur une colline artificielle et à 22 kilomètres environ du fleuve. En 1845, un Anglais, M. A. H. Layard, aussi savant que distingué dans l'appréciation des beaux-arts, entreprit les fouilles au village de Nimroud; plus tard, il en fit autant à Kouyounjik. Le résultat de l'ensemble de ces fouilles a permis de se former une idée assez exacte de l'architecture assyrienne à diverses époques de son histoire.

Selon Diodore[1], Ninive avait la forme d'un quadrilatère oblong, dont les plus longs côtés avaient chacun 150 stades (plus de 27 kilomètres), les deux plus courts 90 (16 kilomètres), de manière que la totalité de l'enceinte était de 480 stades. Il y a effectivement plus de 27 kilomètres de Kouyounjik à Nimroud, pour la longueur de la ville, et sa largeur de 16 kilomètres se serait étendue jusqu'aux monticules de Karamlès, où l'on a effectivement découvert des ruines. Les palais étaient situés aux extrémités nord et sud de la ville.

Cette immense étendue de Ninive ne doit pas surprendre si l'on se reporte à ce qu'étaient les villes de la haute antiquité, qui contenaient des champs, des vergers, des jardins; toute leur superficie n'était point occupée seulement par des rues et des maisons. Babylone était aussi une très-grande ville, et Strabon[2] dit que Ninive était beaucoup plus grande. Les ruines découvertes confirment ce que disent les auteurs anciens de l'espace immense occupé par Ninive. Le palais de Khorsabad, œuvre d'une nouvelle dynastie, est situé à 14 kilomètres au nord de ceux de Kouyounjik; il était bâti en dehors des limites données par Diodore. Le fondateur de la nouvelle dynastie s'isola de l'ancienne ville, dont le noyau primitif se trouvait sans doute auprès de Nimroud, au confluent du Tigre et du Zab, où l'on a aussi découvert les plus anciens édifices. Le monticule de Nimroud a ses faces régulièrement orientées aux quatre points cardinaux. A Khorsabad, les angles du monticule sont ainsi orientés, comme on peut le voir sur la carte.

1. Diodore, l. II, c. III. — 2. Strabon, l. XVI, p. 737.

Autour de Ninive *, s'élevait un vaste système de fortification : ses murailles d'enceinte avaient 100 pieds grecs (31 mètres) d'élévation, et assez de largeur au sommet pour que trois chars attelés pussent y passer à la fois. Les tours, qui les défendaient, étaient au nombre de 1,500, et avaient 200 pieds grecs (62 mètres) de hauteur.

La destruction finale de Ninive par les Mèdes, sous Kyaxarès, date de l'année 606 avant l'ère vulgaire.

Deux cents ans après cette destruction, le grec Xénophon visita les ruines de cette ville. Après avoir remonté le Tigre avec les dix mille et traversé le Zabate (le grand Zab), ils arrivèrent sur les bords du Tigre, à Larisse, ville grande, mais déserte, autrefois habitée par les Mèdes. Son mur avait 25 pieds d'épaisseur sur 100 de hauteur et 2 parasanges (10,800 mètres) de tour. Il était de briques ; mais ses fondements étaient jusqu'à la hauteur de 20 pieds de pierre de taille. Près de cette ville était une pyramide de pierre haute de 2 plèthres (ou 61 mètres) ; chaque côté de sa base avait un plèthre (ou 30 mètres) de longueur [1].

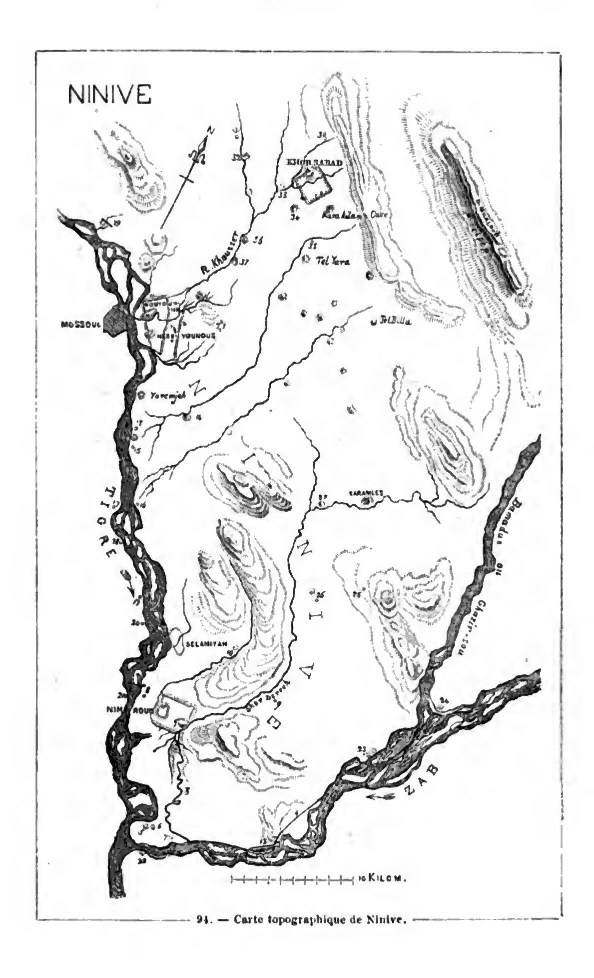
Ainsi se trouve réduite à ses justes proportions cette pyramide que Diodore, d'après Ktésias, avait faite haute de 9 stades, ou 1,665 mètres [2]. Les ruines de Nimroud prouvent la véracité de Xénophon.

* NINIVE.

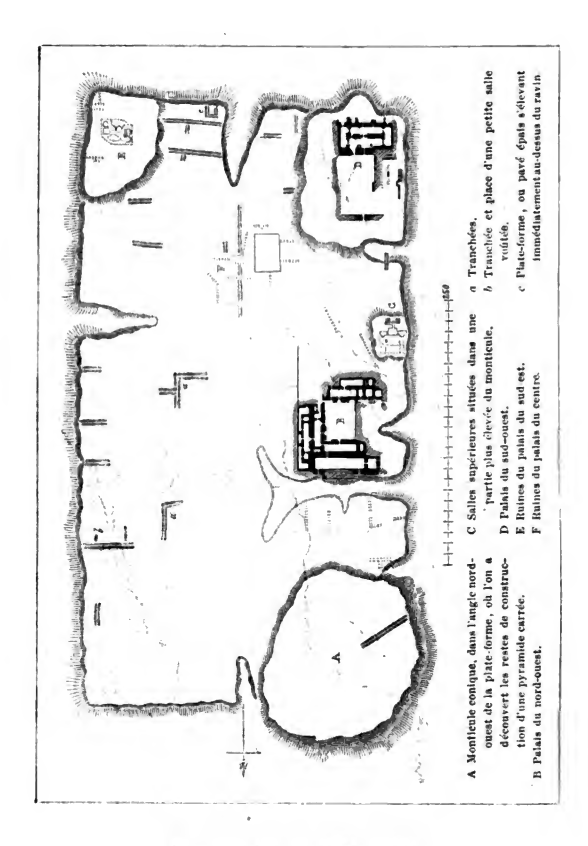
1 Grand fossé intérieur.
2 Fossé extérieur.
3 Ruines d'un canal antique.
4 Ancien canal.
5 Monticule nommé Jaïf.
6 Monticule nommé Kasr.
7 Monticule nommé Qoubbibeh.
8 Village de Naiseh et Nimroud moderne.
9 Khidhr Elyas, monastère de Mar Behram.
10 Tel Agoub ou Yakoub.
11 Digue antique.
12 Tunnel antique et aqueduc conduisant à Nimroud.
13 Village de Shomsiyat.
14 Monticule nommé Jedideh.
15 Village de Kiz Fakra.
16 Village de Kara Kolyinil.
17 Village de Al' bou Jiyara.
18 Village de Kabral' Abd.
19 Village de Tel as Sabt, avec eaux thermales.
20 Village de Jedideh.
21 Village de Mineyreh.
22 Monticule de Keshaf.
23 Monticule d'Abjak.
24 Monticule de Tel al Lebn.
25 Village de Kouberli.
26 Village et monticule de Bellawat.
27 Monticule de Nerkourta.
28 Monticule de Karamles.
29 Canal antique et Temple de Sanacharib.
30 Village de Barimeh
31 Monticule et village de Telthameh.
32 Nejmok.
33 Derek.
34 Chinchi.
35 Village de Semakiyeh.
36 Village de Beibokh.
37 Village d'Abbasiyeh.

Tous les monticules portent des vestiges de fortifications antiques et assyriennes.

1. Xénophon, Anabase, l. III, c. IV. — 2. Diodore, l. II, c. VII.



94. — Carte topographique de Ninive.



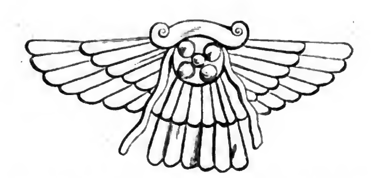
95. — PLAN DES PALAIS DE NIMROUD.

Échelle de 250 mètres.

CHAPITRE I.

MONUMENTS DE NINIVE.

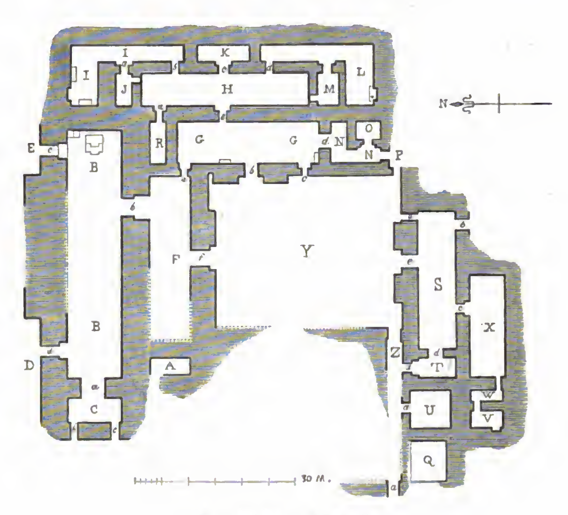
Le palais du nord-ouest de Nimroud (B) est le plus ancien de tous ceux de Ninive. On croit y avoir déchiffré dans une inscription le nom d'Assour-akh-pal, qu'on suppose identique à celui de Sardanapal des Grecs, et qui ressemble au nom indien de *Srid-hanapâla*, qui signifie protecteur des trésors ou trésorier. Dans l'Inde ancienne, des dynasties entières ajoutaient à leur nom celui de *pâla*, qui signifie protecteur. Il y a eu en Assyrie plusieurs Sardanapal. Le Sardanapal du palais nord-ouest n'est point le roi efféminé dont parle l'histoire. C'est un autre qui vivait peut-être avant la guerre de Troie. Dans les inscriptions trouvées dans cet édifice et dans les temples qui l'avoisinent sont mentionnés plusieurs rois d'Assyrie, dont l'un paraît



96. — Symbole de Divinité assyrienne : Palais N.-O. de Nimroud.

avoir régné douze siècles avant l'ère vulgaire. Le palais nord-ouest forme un ensemble de constructions de 90 mètres d'étendue du nord au sud, et de 80 de l'est à l'ouest. Son entrée d'honneur était au nord, au sommet d'un grand escalier qui conduisait de la rivière sur la

terrasse, où était située l'habitation royale. Deux portes, ornées de taureaux ailés, donnaient accès à une vaste salle de 46m, 30 de longueur, sur 9m, 75 de largeur. Derrière cette salle BB et au sud, il en existe une autre F, plus petite, avec une porte *f* ouvrant sur une vaste cour Y de plus de 36 mètres de longueur. A l'est, sont trois rangées de salles et de chambres I, K, M, L, G, etc., plus ou moins spacieuses. Au sud de la cour Y, est une double rangée d'appartements S, X, U, etc., et à l'ouest, enfin, on aperçoit les vestiges très-ruinés d'une autre suite d'appartements qui s'étendait sans doute jusqu'à l'extrémité de la terrasse, à l'ouest. Le colonel Rawlinson a trouvé l'inscription suivante de Sardanapal dans le palais nord-ouest de Nimroud :



97. — Palais N.-O. de Nimroud.

« Ceci est le palais de Sardanapal, l'humble adorateur d'Assarak et de Beltis, de l'éclatant Bar, d'Ani et de Dagon, qui sont les divinités principales; le suprême et puissant maître, roi d'Assyrie; fils « du serviteur de Bar, » le grand roi, le suprême et puissant maître, roi

d'Assyrie, qui était fils de Hevenk, le grand roi, le puissant et suprême maître, roi d'Assyrie [1]. »

Au point C, au sud, existe un petit édifice, en addition au palais du nord-ouest, dû au successeur du fondateur du palais central de Nimroud, dont le nom, selon M. Rawlinson, serait Shamas-phal, qui régnait environ 800 ans avant l'ère vulgaire. Là, on a trouvé deux dalles avec des inscriptions donnant une importante liste de noms royaux.

Au point F du plan d'ensemble, se trouvent les restes du palais dit du centre, bâti par le fils d'Asshour-akh-pal, dont le nom était Shalmanou-bar ou Divanoubar. Il régnait vers 885 avant l'ère vulgaire. Cet édifice paraît avoir été rebâti ou restauré par Phal-luka, ou Phouloukh (Phul) vers 770 avant l'ère vulgaire, ou par Tilgatpalassar (Tiglat-Pileser) ; le nom de Menahem, roi d'Israël, se lit dans une des inscriptions de ce monument.

Au point D, il existe un autre palais, dit du sud-ouest, beaucoup moins ancien que les précédents. Il a été élevé par le roi Assardon-assar (qui régnait de 691 à 667 avant l'ère vulgaire), fils de Sanacharib. Les sculptures de ce palais ne semblent pas avoir été exécutées sous son règne, et il paraîtrait qu'il spolia les autres habitations royales de Nimroud pour élever la sienne.

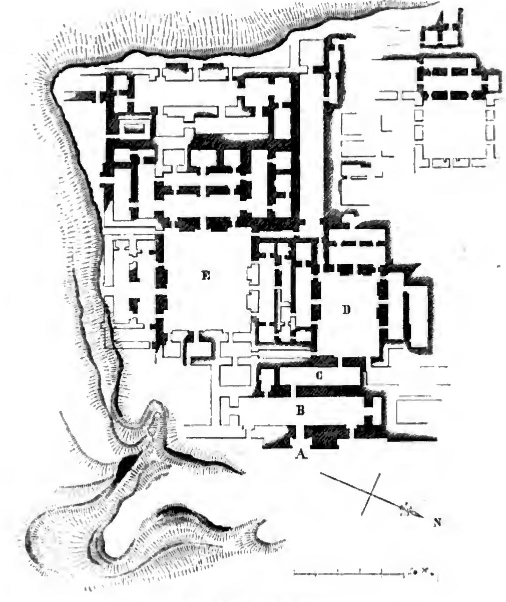
Au sud-est, au point E, il y avait un autre palais de petite dimension et sans sculptures. C'est le dernier découvert en Assyrie, et son fondateur fut peut-être le dernier prince de la famille royale.

Les fouilles récentes faites sur l'emplacement de la pyramide de Nimroud ont fait découvrir un mur de fondation en pierre, formant un carré d'environ 51 mètres d'étendue. Ce mur a 2^{m} 64 d'épaisseur et 6^{m} 10 d'élévation ; il est couronné de créneaux en gradins. La hauteur de ce mur se rapporte à celle donnée par Xénophon aux murs de la ville de Larisse.

Au-dessus de ce mur de fondation s'élevaient, des quatre côtés, des murs en briques cuites au feu : ils formaient sans doute le premier gradin de la pyramide, dont la masse se compose de briques séchées au soleil. Au centre, de l'est à l'ouest, on a découvert une salle oblongue, ou corridor voûté à plein cintre de 30^{m} 50 de longueur, de 3^{m} 65 d'élévation et de 1^{m} 82 de largeur, sans ouverture aux extrémités. Au-dessus des murs en briques cuites au feu, et qui flan-

1. *Journal of the Royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland.* Vol. XIIe, 1850, p. 425. Dans un mémoire sur les inscriptions de l'Assyrie et de la Babylonie, par H.-C. Rawlinson.

quaient les quatre côtés de l'édifice, s'élevaient sans doute d'autres en retraite pour former des gradins. La ruine actuelle a près de 43 mètres d'élévation. M. Layard pense que l'édifice ne pouvait avoir guère moins de 61 mètres de hauteur verticale. M. Rawlinson croit que la pyramide de Nimroud a été élevée par Shalmanou-bar ou Divanoubar, fils d'Assour-akh-pal, fondateur du palais nord-ouest de



98. — Palais de Kouyounjik.

Nimroud, qui régnait 900 ans avant l'ère vulgaire. Les auteurs grecs désignent la pyramide de Nimroud comme étant le tombeau de Sardanapal.

Vis-à-vis de Mossoul, à Kouyounjik, on a retrouvé le vaste et magnifique palais bâti par Sanacharib, fils de Sargina ou Sargon, et qui

régnait de 713 à 691 avant l'ère vulgaire. Ce palais était bâti non loin de la rive du fleuve, dans l'angle nord-ouest de Ninive. Le monticule, sur lequel il s'élève, a au delà de 2,400 mètres de circonférence, et 10 mètres environ de hauteur au-dessus du niveau de la plaine. Ce palais est situé à l'angle sud-ouest du monticule, et forme un carré de constructions d'environ 200 mètres en tous sens. Il a, par conséquent, le double d'étendue du palais nord-ouest de Nimroud. Il renfermait plusieurs cours spacieuses entourées d'une soixantaine de salles plus ou moins grandes et dont quelques-unes ont une prodigieuse longueur. La principale façade A se présentait à l'est en regard d'une partie de la ville. Elle était ornée de dix taureaux ailés, à tête humaine; les quatre saillants du centre étaient séparés par des figures d'hommes de dimension colossale. A la suite du grand portail d'entrée, se trouve une salle B de plus de 53 mètres de longueur sur 13 de largeur : après avoir traversé une seconde salle C, on entre dans une vaste cour septentrionale D, et à gauche, au sud, dans une seconde cour E, encore plus spacieuse, de 39 de largeur sur 48 de longueur. Autour de ces cours se groupent les pièces diverses composant les appartements, ainsi qu'on peut le voir dans notre plan. Ce plan ne donne que les parties qui ont été fouillées; mais il y a lieu de supposer que ce vaste palais avait une plus grande étendue que celle que nous connaissons.

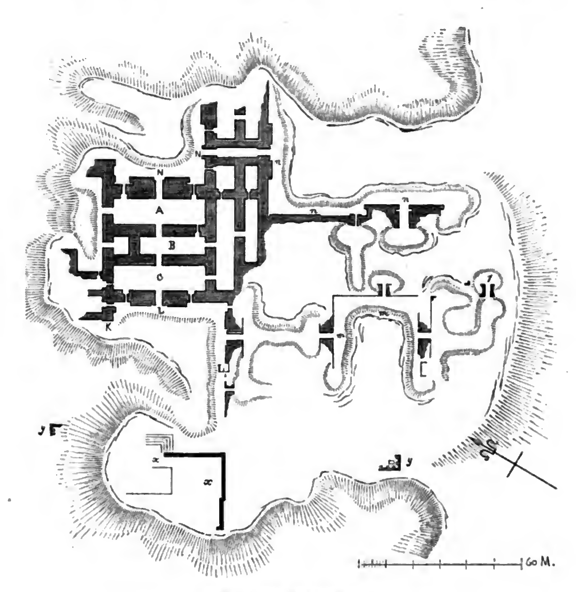
Il existe à Kouyounjik un second palais, en addition à celui de Sanacharib, bâti par son fils Assardan-Assar, auteur du palais de Nimroud, dit du sud-ouest.

Enfin, dans la partie la plus septentrionale de Ninive, on a découvert le palais bâti par Sargina, ou Sargon, qui régnait en Assyrie de 729 à 713 avant l'ère vulgaire; ce palais est connu sous le nom de Khorsabad [1]. Sargon était le fondateur d'une nouvelle dynastie.

Le palais de Khorsabad était bâti sur une éminence artificielle de 10 mètres d'élévation, comme tous les autres palais de Ninive. Cette éminence a 300 mètres de longueur du nord-ouest au sud-est; elle a presque la forme d'un T. Elle mesure environ 300 mètres du nord-est au sud-ouest, et 170 mètres dans sa partie la plus étroite et dans la même direction. C'est sur cette seconde terrasse, moins élevée que la

1. Botta, *Monument de Ninive*. T. I, pl. 1, vue de Khorsabad; pl. 2, plan général de l'enceinte; pl. 3, plan, coupe, élévation et détails de construction de l'enceinte; pl. 4, plan du monument découvert.

première, et où étaient situés les portails, ou entrées, et les dépendances du palais, que s'élèvent les constructions de Sargina. Les façades K, L, N, *m* et *n* donnaient sur de vastes cours, au nombre de quatre. Les lettres A, B, C, de notre plan indiquent les pièces principales, dont les deux extérieures A, C, ont $35^{m}50$ de longueur.



99. — Palais de Khorsabad.

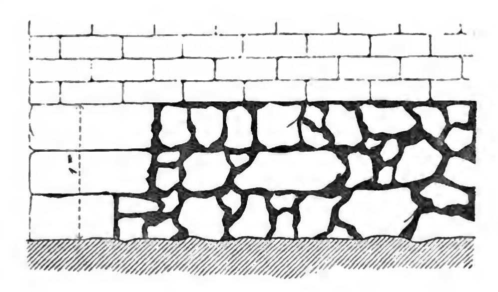
La salle A a 10 mètres de largeur; la salle C, 9. Le palais de Khorsabad a été détruit par le feu; cela est évident par le bois carbonisé et le cuivre fondu[1] qu'on y a retrouvés. Ces vestiges proviennent de la

1. Le cuivre était abondant en Assyrie; il y en avait des mines dans le Taurus en Arménie, non loin des sources du Tigre. On en extrait encore beaucoup aujourd'hui auprès d'Arghana, l'Arghni des Arméniens, la station d'Arsinia des tables de Peutinger (XI. a.). Il y avait d'autres mines de cuivre plus près de Ninive, dans les montagnes de Tiyari au-dessus de Lizan.

couverture en charpente et des chevilles en cuivre de l'assemblage, car, à l'exception d'une certaine quantité d'armes en fer, on n'a pas découvert la moindre trace de l'emploi du cuivre. On a trouvé à Khorsabad, comme à Kouyounjik, de grandes figures sacerdotales, tenant dans le bras gauche un lion destiné au sacrifice ; ces figures n'ont pas moins de 4 mètres d'élévation.

A Khorsabad, les salles sont plus petites et les passages plus étroits que dans les autres constructions assyriennes.

On a retrouvé d'abord à Khorsabad une vaste enceinte quadrangulaire de 1,750 mètres de longueur sur 1,650 de largeur, formée de pierre et de brique.



100. — Enceinte de Khorsabad.

Cette enceinte est composée d'un soubassement formé de grandes pierres de taille aux angles et de petites pierres taillées sur la face extérieure seulement, qui ne paraissent pas avoir été juxtaposées, ni cimentées. Ce soubassement a 1 mètre de hauteur : au-dessus, s'élève un massif de briques crues de douze rangs. Ce mur d'enceinte avait 14 mètres d'épaisseur. En dehors de ce mur, on a retrouvé des traces de fossés. Il est aussi interrompu par des vestiges de tours.

Au nombre des sujets représentés sur les bas-reliefs qui ornent à l'intérieur les différents palais de Ninive, on remarque un arbre de chaque côté duquel se trouve placée une figure d'homme ou de prêtre à tête d'aigle. Cet arbre sacré, qui semble recevoir les adorations de ces deux figures, est l'arbre de vie, dont les Juifs ont fait l'arbre de la science du bien et du mal du paradis. A mesure que les monuments

historiques de l'Égypte et de l'Asie occidentale sont mieux connus, on apprend à connaître l'origine de tous les symboles et de toutes les allégories dont les Juifs et les Arabes se sont servis dans leurs livres sacrés.

On a découvert dans le palais central de Nimroud un obélisque en marbre noir à quatre faces, surmonté de trois gradins. Il est orné de vingt bas-reliefs représentant un roi d'Assyrie recevant le tribut de plusieurs nations conquises. Ce tribut consiste en animaux sauvages divers, en vases de métal précieux, en bois rares et autres objets de valeur ; il est en outre chargé de cent vingt lignes d'écriture en caractères cunéiformes qui retracent les annales de trente et une années. On pense que cet obélisque date du règne de Divanoubar qui l'éleva vers l'année 885 avant l'ère vulgaire. Aujourd'hui, il fait partie de la collection des monuments assyriens du British Museum. Il paraît que les obélisques, de petite dimension à la vérité, étaient en usage sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Théophraste [1] parle d'un obélisque d'émeraude haut de 4 coudées et long de 3, offert à un roi d'Égypte par un souverain de Babylone. On voit sur l'obélisque noir de Nimroud l'éléphant, le taureau, le rhinocéros et le chikara ou grande antilope indiennne. Parmi les peuples tributaires représentés sur les bas-reliefs du palais de Kouyounjik, on en remarque qui portent une coiffure en plumes, ressemblant à celle des peuples de l'Amérique, à celle des Mexicains surtout [2]. Dans le journal *la Presse*, du 2 juin 1857, il y avait dans les faits divers l'article suivant :

« On lit dans l'*Écho du Pacifique* : Un interprète chinois, M. James Hanley, de Chinese Camp, comté de Tuolumne, a transmis dernièrement au *Bulletin* une note fort intéressante qui tendrait à établir que le continent américain a été découvert, il y a quelque chose comme 1,400 ans, par les Chinois. Nous empruntons à cette notice les passages qui nous ont paru les plus curieux.

« L'histoire chinoise contient la description d'un immense territoire situé à 20,000 *le* (mesure du pays), environ 9,000 milles, du Japon, à l'est, de l'autre côté de l'Océan. Cette description semble applicable à la Californie et au Mexique. Les historiens désignent ce continent sous le nom de *Fusang*, et constatent que plusieurs prêtres buddhistes y pénétrèrent en l'an 459.

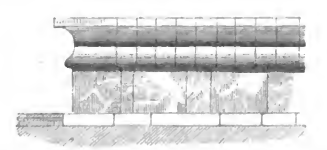
1. Theophrastus. *De Lapidibus*, ch. XLIV.

2. Voy. la pl. 44, *Second Series of the Monuments of Nineveh*, 1853, par Layard, et *Discoveries in the Ruins of Nineveh and Babylon*, 1853, p. 230.

« La manière dont est décrite la terre de Fusang (Amérique) diffère fort peu de la description donnée à l'Amérique par les Espagnols lors de la conquête du Mexique.

« En continuant les rapprochements tirés de l'histoire chinoise et de celle de la conquête du Mexique, par Prescott, on est frappé de certains point de similitude dans la manière de traiter les criminels, dans les usages des juges et dans la religion. Le culte des aztecs a de nombreux rapports avec le buddhisme. Il résulte de là de graves inductions qui font admettre une certaine communauté d'origine. »

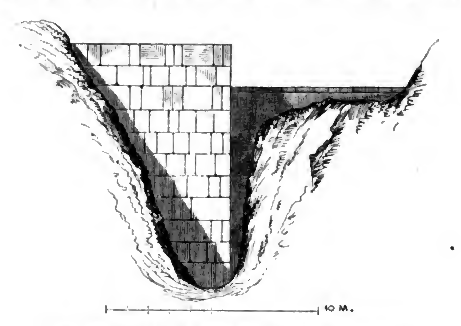
Y aurait-il quelque rapport entre le peuple coiffé de plumes, nommé Tokkari, représenté dans les bas-reliefs de Ninive et celui qui émigra en Amérique? Il y a entre eux un temps de mille ans, il est vrai; mais chez ces peuples de l'orient de l'Asie, et surtout à l'époque dont il est question, le costume ne changeait pas. Il est donc possible que les Tokkari étaient des Mogols et parents de ceux qui s'aventurèrent sur l'Océan et découvrirent l'Amérique. M. Layard dit qu'on a identifié les Tokkari avec une nation asiatique. Le temps n'est plus éloigné où cette question sera résolue.



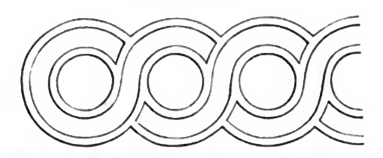
101. — Couronnement d'un mur de soutènement à Khorsabad.

La figure n° 101 représente la corniche couronnant le mur de soutènement de la terrasse du monument *x*. Cette corniche est exécutée en pierre calcaire grise et elle entoure les quatres côtés de la terrasse; elle est d'autant plus précieuse pour l'histoire de l'art, qu'elle présente un des rares vestiges de l'architecture extérieure ou de la décoration des monuments assyriens. Elle a 0^{m} 92 de hauteur; le filet supérieur a 0^{m} 20 de largeur; le tors du bas a 0^{m} 17 de diamètre et 0^{m} 18 de saillie sur le mur. Le filet supérieur est de 0^{m} 35 de saillie sur le nu du mur. Le stylobate a 0^{m} 30 de hauteur. Sur la terrasse que supportait ce mur de soutènement se trouvait un temple élevé entièrement

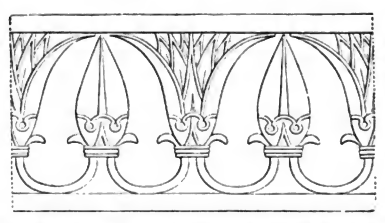
en marbre noir, et qui communiquait au palais. Les bas-reliefs trouvés dans l'emplacement de ce temple ont été publiés par M. Layard[1].



102. — Partie de mur de soutènement en avant de la façade *m*, au point *y*, figure 99.



103. — Guillochés sur une brique peinte trouvée à Nimroud. Layard, *Second Series of the Monuments of Nineveh*, etc. 1853, pl. 55.



104. — Bordure de pavé gravée et peinte du Palais de Kouyounjik. Layard, *Second Series of the Monuments of Nineveh*, etc. 1853. pl. 56.

1. *Monuments of Nineveh*, Second Series, 1853, pl. 32.

CHAPITRE II.

MONUMENTS AU DEHORS DE NINIVE.

On a découvert à Arban, sur le Khabour, au sud-ouest de Mossoul, des taureaux ailés à tête humaine, mais de petite dimension. Le dessin et l'exécution, dit M. Layard[1], en sont hardis et anguleux, et d'un sentiment archaïque qui fait pressentir une haute antiquité. Ils ont avec les sculptures plus élégamment terminées et plus ornementées de Nimroud le rapport qui existe entre les plus anciens vestiges de l'art grec et les monuments exquis de Phidias et de Praxitèles. Il y a lieu de croire que ces sculptures ont appartenu au palais d'un roi dont le nom n'a encore été découvert sur aucun autre édifice. On a trouvé aussi à Arban un beau lion, d'un style animé et grandiose[2]. M. Layard pense que les sculptures d'Arban sont plus anciennes que toutes celles trouvées jusqu'à présent en Assyrie. Arban est peut-être l'emplacement d'une ville qui était située sur la route des grandes caravanes de l'Inde en Asie Mineure, dont l'existence était antérieure à Ninive.

Au nord-est de Khorsabad, on a découvert les sculptures les plus ¡mportantes de l'Assyrie : celles de Bavian sur le Gomel, qui sont tai lées dans le roc[3] et du temps de Sanacharib. Dans les inscriptions qui les accompagnent, il est question des grands travaux hydrauliques entrepris par Sanacharib, de sa conquête de Babylone, ainsi que de la reprise des images des dieux d'Assyrie enlevées quatre cent dix-huit ans auparavant par un roi de la Mésopotamie. Sanacharib remit ces

1. *Discoveries in the Ruins of Nineveh and Babylon*, 1853, p. 266.
2. *Id.* la *figure*, p. 278. Les taureaux ailés, *figures*, p. 276, 284.
3. Voy. *Monuments of Nineveh*, par Layard, 2e série, 1853, pl. 51.

images à leur place. La nature et le nombre des monuments de Bavian font présumer que là était un lieu sacré, destiné à des cérémonies religieuses et à des sacrifices nationaux. Il se trouve encore des vestiges d'une digue-chaussée à travers la plaine qui conduisait de Bavian à Ninive, en passant au nord-est du Djébel-Makloub.

L'Architecture d'un peuple quelconque est en partie déterminée par la nature des matériaux qu'offre le pays qu'il habite et du but donné aux monuments qu'il élève. L'Assyrie était presque entièrement un sol d'alluvion, arrosé par l'Euphrate et le Tigre. C'est sur les rives de ces deux fleuves qui fertilisaient le pays et qui facilitaient les communications entre les provinces éloignées les unes des autres, que les Assyriens fondèrent leurs cités primitives. Ils trouvèrent dans toutes les directions de vastes plaines non interrompues par la moindre éminence, et ces plaines s'étendaient jusqu'au pied des montagnes d'Arménie au nord. Pour bâtir leurs demeures et asseoir les habitations de leurs sujets, les chefs assyriens élevèrent des monticules artificiels : telle est l'origine de ces vastes terrasses dominant les plaines de l'Assyrie et qui ont défié le temps et la main destructrice des hommes, et surtout des Arabes. Bérose, cité par Eusèbe, dit que les fondateurs des villes d'Assyrie, Xisuthros et ses successeurs, venaient de l'Arménie, c'est-à-dire du nord. La contrée, située entre le Tigre et le grand Zab, offrait un site tel que le demandait l'établissement d'une ville destinée à devenir la capitale de l'Asie occidentale.

Dans cette contrée, dénuée de pierre et de granit, on faisait des briques avec de la terre, on y mêlait de la paille hachée pour leur donner plus de consistance et de solidité, puis on les cuisait au soleil. Ces matériaux primitifs sont encore employés aujourd'hui dans les mêmes régions.

Les murs existants des palais de Ninive sont bâtis en briques séchées au soleil; ils ont de 1^{m} 50 à 4^{m} 60 d'épaisseur. Afin de retracer les exploits des rois ou la figure des divinités, les Assyriens se servaient de dalles ou de panneaux d'albâtre, ou de gypse, matières qu'offraient aussi bien les plaines de la Mésopotamie que celles qui sont situées entre le Tigre et les montagnes du nord. Ces panneaux, plus hauts que longs, revêtaient les murs. On avait soin de graver sur le dos, c'est-à-dire sur la face appliquée contre le mur, une inscription contenant le nom, le titre et la généalogie du prince qui entreprenait l'édification du monument. Ces dalles, ou panneaux, étaient

maintenus entre eux par des crampons en fer, en cuivre, ou par des chevilles en bois. Les crampons étaient à double queue d'aronde et encastrés dans les deux panneaux adjacents. Les angles des salles étaient généralement formés par une seule pierre angulaire. Dans les palais en question, tous les murs sont parallèles ou se coupent à angles droits. Après la pose des panneaux, on exécutait en sculpture les sujets qu'on voulait y représenter, et l'on y gravait les inscriptions. Ce mode d'opérer est certain, et il est positif que les artistes assyriens ou autres sculptaient sur place et non sur le chantier. C'est ce qui est prouvé par les figures et autres bas-reliefs qui se terminent souvent sur le panneau suivant, et par ce fait qu'on a trouvé dans un des palais de Nimroud des dalles en place et non encore sculptées.



105. — Lion ailé à tête humaine du Palais N.-O. de Nimroud.

Les entrées principales des salles étaient formées par de gigantesques taureaux et lions ailés à têtes humaines. Les entrées secondaires étaient gardées par des figures colossales, soit de divinités, soit de prêtres. On n'a pas découvert de vestiges de portes ou de grilles, ni de pivots; mais il est probable qu'il y en avait dans ces palais. Sous les dalles des portes d'entrée, il était d'usage de déposer de petites statuettes de divinités, dans le but sans doute de protéger le monument.

Les dalles de revêtement des murs excèdent rarement 3^{m} 65 de hauteur, et, dans le plus ancien palais de Nimroud, on les trouva d'un peu plus de 2^{m} 75, tandis que les taureaux et les lions à tête humaine, formant les jambages des portes, varient de 3 mètres à $4^{m}90$. Toutefois, ces figures gigantesques ne complétaient pas l'élévation

des salles, le mur en brique étant continué au-dessus d'elles. Cette surélévation était donc formée de briques cuites au feu et richement coloriées, au lieu de briques séchées au soleil, couvertes d'un enduit de peu d'épaisseur, sur lequel étaient peints des ornements variés.

La toiture était sans doute formée de poutres reposant par les deux extrémités sur les murs. Sur ces poutres étaient placées des solives transversales, des madriers ou des branches d'arbres : le tout était recouvert d'une couche de terre à brique réduite en boue et que le soleil séchait bientôt. C'est ainsi que sont encore formées aujourd'hui les toitures des maisons modernes des Arabes dans les villes situées dans les sites de l'ancienne Assyrie.

Quoiqu'on aperçoive des portes *voûtées* ou à plein cintre dans les bas-reliefs assyriens, la voûte n'était pas employée à Ninive, pour la couverture des grandes salles au moins. On a découvert une petite chambre à Nimroud qui était voûtée en briques cuites au feu. Mais il n'y a point de trace de voûtes employées pour couvrir de grands espaces.

La lumière n'a pu pénétrer dans les salles des palais de Ninive que par la toiture. Il n'y a point d'autres communications entre les pièces intérieures que par les portes; il faut donc qu'elles aient reçu la lumière d'en haut. Il n'y a même point de traces de fenêtres dans les pièces contiguës aux murs de face. Il est donc présumable qu'il y avait des ouvertures quadrangulaires ou carrées dans les plafonds, qu'on fermait pendant la saison des pluies. Comme on a découvert de petits égouts se dirigeant de chaque pièce sur un canal principal [1], il est probable que l'eau du ciel pouvait tomber à l'occasion dans les salles. Ces égouts étaient destinés à décharger les eaux pluviales.

Quant aux restaurations des monuments assyriens tentées par M. Fergusson, elles n'ont point le cachet mâle et robuste, primitif même, que les vestiges de ces monuments laissent pressentir. Les ornements indiens pour la charpente, ainsi que les emprunts faits à l'architecture persane postérieure, plus jeune de quatre ou cinq siècles que les monuments restaurés, semblent un peu arbitraires et bizarres. L'espace ouvert sur les côtés semble trop élevé : la chaleur y serait entrée d'une manière insupportable. Si l'on admettait des fenêtres spacieuses ou de plus grandes baies, à quoi bon les petits canaux ou égouts trouvés sous les dalles de toutes les salles? Nous ne

1. Voy. la *figure*, p. 164. Layard, *Discoveries in the Ruins of Nineveh and Babylon*, etc., 1853, reproduite dans *Handbook of Architecture*, de Fergusson, vol. I, p. 253.

connaissons encore que trop imparfaitement l'art monumental assyrien pour oser en restaurer les vestiges qui viennent à peine d'être découverts.

Il serait téméraire de nier l'existence d'une Sémiramis historique; mais elle ne fut pas l'auteur de toutes les œuvres que l'antiquité lui attribue. L'Orient sémitique en a fait une héroïne en la douant des qualités qu'il exaltait le plus : le charme et la jouissance de l'amour, et le courage audacieux du guerrier. La tradition orientale a reporté sur elle les œuvres accomplies par une longue suite de princes et de siècles. L'antiquité lui attribuait la construction de la ville de Babylone, de ses murs d'enceinte, de son pont, de ses deux grands palais; l'établissement du grand lac auprès de Sepharvaïm, au-dessus de Babylone, qui est l'œuvre de Nabuchodonosor; la tour de Bélus, un obélisque de Babylone de 130 pieds d'élévation, le parc, les sculptures et les inscriptions de Bisoutoun qui appartiennent à Darius, le palais et le parc auprès de la ville de Chanon, en Médie; la voie stratégique à travers le mont Zagros, le château royal et l'irrigation d'Ecbatane et de ses environs. Indépendamment de tous ces travaux, elle aurait encore frayé des routes en tous lieux à travers les montagnes et établi des digues dans les plaines. En Asie, on lui aurait dû des terrasses, des digues, des châteaux forts, des souterrains, des routes le long des montagnes, des canaux et des ponts. C'est encore Sémiramis qui aurait élevé la muraille médique entre l'Euphrate et le Tigre. La ville de Tyane, dans la Cappadoce, aurait été bâtie sur une éminence créée par elle. Mais Josèphe dit que Bérose blâmait les Grecs d'attribuer faussement à Sémiramis les constructions de Babylone, et Eusèbe, de son côté, dit des Chaldéens, « *De Nino et Semiramide nulla ipsis cura est.* » Dans le huitième livre de ses *Stratagèmes,* au chapitre 26, Polyen trace une énumération curieuse des hauts faits de Sémiramis. Cette figure de l'Orient postérieur réunissait les attributs de Derketo et d'Astarté : la passion de l'amour et la virginité, la guerre et les plaisirs de l'amour, la vie et la mort, la puissance bienfaisante et le pouvoir malfaisant; c'est la même figure que celle de l'Aschera-Astarté des Phéniciens et des Syriens, et que celle de Didon-Anna chez les Puniques.

Le commencement de l'empire d'Assyrie peut être approximativement fixé par les faits suivants. Selon Justin, les Scythes, ou Tatars, conquirent l'Asie trois fois; la dernière fois du temps de Sésostris (l'ancien de la XIIe dynastie qui, selon Bœckh, régna de 3320 à 3270 avant l'ère vulgaire). Ils en gardèrent la suprématie pendant quinze cents

ans, jusqu'à ce que Ninus, roi d'Assyrie, la fit cesser. (3320 moins 1500 = 1820 avant l'ère vulgaire.)

En parlant des Assyriens, M. Layard dit : « Si j'ose m'exprimer ainsi, il y a en même temps quelque chose de particulièrement sémitique dans le génie et le goût déployés par les Assyriens dans leurs monuments. Cela n'est, à la vérité, qu'une simple conjecture ; mais les caractères particuliers des trois grandes races qui ont dominé l'Orient à diverses époques ne peuvent manquer de frapper tout voyageur réfléchi. Les différences qui existent entre ces races sont si prononcées et même si palpables jusqu'à nos jours, qu'elles semblent plus qu'accidentelles... elles sont une conséquence de certaines lois et peuvent être assignées à certaines causes physiques. En premier lieu, voilà le Sémite, soit hébreu, arabe ou syrien, avec sa brillante imagination, sa conception facile et sa répugnance pour toute contrainte et pour toute limite qui pourraient porter atteinte à sa liberté personnelle ou morale. Il conçoit naturellement de belles formes, exprimées par ses paroles ou dans ses œuvres ; ces formes distinguent sa poésie, et elles sont même manifestées dans l'apparence de ses ustensiles domestiques. Cette race possède au plus haut degré ce que nous nommons imagination. Le pauvre et ignorant Arabe du désert ou de la ville modèle les vases, pour son usage journalier, en terre, dans une forme qui peut être retrouvée dans les urnes les plus élégantes de la Grèce et de Rome ; et ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que cette forme est identique à celle représentée dans les monuments élevés par ses ancêtres, il y a trois mille ans. S'il parle, il montre une éloquence facile, ses paroles sont chaleureuses et de controverse ; ses descriptions sont vraies, quoique brillantes ; ses maximes sont justes, quoique plus fantasques qu'autrement. Ces hautes qualités semblent innées chez lui : il ne prend aucun soin de les cultiver ou de les développer. Il ignore tout à fait la manière de les réduire en règles ou de les perfectionner d'après une mesure quelconque. Telles qu'elles sont nées avec lui, telles aussi ont-elles été depuis des temps ignorées chez ceux qui l'ont précédé ; il n'y a eu que peu de variations, — point de progrès du tout [1]. »

1. *Nineveh and its Remains*, by A.-H. Layard, vol. II, p. 238, 239.

BABYLONIE

BIBLIOGRAPHIE.

BEROSUS, Chald. — Historiæ quæ supersunt; cum comment. prolixiori de Berosi vita et librorum ejus indole, cur. J. D. G. Richter. Lips. 1825. In-8 maj.

BEAUCHAMP, J. — Voyage de Bagdad à Bassora le long de l'Euphrate. Extrait communiqué par M. Delalande. *Journal des Savants,* mai 1785, p. 859.

— Mémoire sur les ruines de Babylone. *Journal des Savants*, décembre 1790.

— Mémoire sur les antiquités babyloniennes qui se trouvent aux environs de Bagdad, 1790.

Heeren, A. H. L. — Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt. Göttingen, 1793 à 1796. 2 vol. in-8. 4ᵉ édition, 1824, 5 vol. Traduit en français par W. Suckau.

SAINTE-CROIX, de. — Dissertation sur la ruine de Babylone. Mémoires de l'Académie des Inscriptions, etc. Tome XLVIII. 1808, pages 1 à 36.

RICH, C. J. — Memoir on the Ruins of Babylon. London, 1816. In-4.

— Observations connected with Astronomy and ancient History sacred and profane on the Ruins of Babylon, as recently visited and described, etc. Edited by Th. Maurice. London, 1816. In-4.

RENNEL, major. — On the Topography of ancient Babylon : suggested by the recent observations and discoveries of Cl. J. Rich. *Archæologia*, *or Miscellaneous Tracts relating to Antiquity*, London, 1817. Vol. XVIII, pages 243 à 262.

KER PORTER, R. — Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia, etc., during the years 1817, 1818, 1819 and 1820. London, 1821, 1822. 2 vol. in-4.

Gesenius, W. — Commentar über den Jesaia. Leipzig, 1821. 3 vol. in-8.

VIDAL, Honoré. — Lettre sur les ruines de Babylone. Paris, 1822.

BUCKINGHAM, J. S. — Travels in Mesopotamia. London, 1827. 2 vol. in-8.

Münter, F. — Religion der Babylonier. Kopenhagen, 1827. In-4.

Keppel, G. — Personal Narrative of travels in Babylonia, Assyria, etc. London, 1827. In-8. 3e édition.

Mignan, R. — Travels in Chaldæa. London, 1829. In-8.

Stocqueler, J. H. — Fifteen months' Pilgrimage in Khuzistan and Persia. London, 1832. 2 vol. in-8.

Ainsworth, W. F. — Researches in Assyria, Babylonia and Chaldæa. London, 1838.

Rich, C. J. — Narrative of a Journey to the site of Babylon in 1811 : Memoir on the Ruins; Remarks on the Topography of ancient Babylon, by Major Rennel; second Memoir on the Ruins, with a narrative of a Journey to Persepolis. London, 1839. 1 vol. in-8, avec planches et cartes.

Fraser, J. B. — Travels in Koordistan, Mesopotamia, etc. London, 1840. In-8.

Southgate, H. — Narrative of a Tour through Armenia, Kurdistan, Persia and Mesopotamia, etc. London, 1840. In-8.

Wellsted, J. R. — Travels to the City of the Caliphs. London, 1840. In-8.

Ainsworth, W. F. — Travels and Researches in Asia Minor, Mesopotamia, Babylonia, Assyria, etc. London, 1842.

Texier, Ch. — Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie. Paris, 1842. 1 vol. in-fol.

Ritter, C. — Die Erdkunde von Asien. 7e vol. en deux tomes. Berlin, 1843, 1844.

Rawlinson, H. C. — On the Inscriptions of Assyria and Babylonia. *Journal of the Royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland.* London, 1850. Vol. XII, pages 401 à 483.

Flandin, E. et Coste, P. — Voyage en Perse. Paris, 1850. 2 vol. grand in-8. Atlas de 6 vol. in-fol.

Layard, A. H. — Discoveries in the Ruins of Nineveh and Babylon. London, 1853. 1 vol. in-8, avec cartes et vignettes.

Gutschmid, A. von. — Zu den Fragmenten des Berosos und Ktesias. Rheinisches Museum für Philologie. Achter Jahrgang. Frankfurt a. M., 1853.

Fresnel. — Antiquités babyloniennes. *Journal Asiatique.* Paris, juin 1853.

Oppert, J. — Expédition scientifique en Mésopotamie, exécutée par ordre du gouvernement de 1851 à 1854, par MM. Fulgence Fresnel, Felix Thomas et Jules Oppert. Paris, 1856. 2 vol. in-4, avec atlas.

Rawlinson, H. C. — Notes on the History of Babylonia. London, 1854. In-8.

Fergusson, J. — The illustrated Handbook of Architecture, etc. London, 1855. 2 vol. in-8.

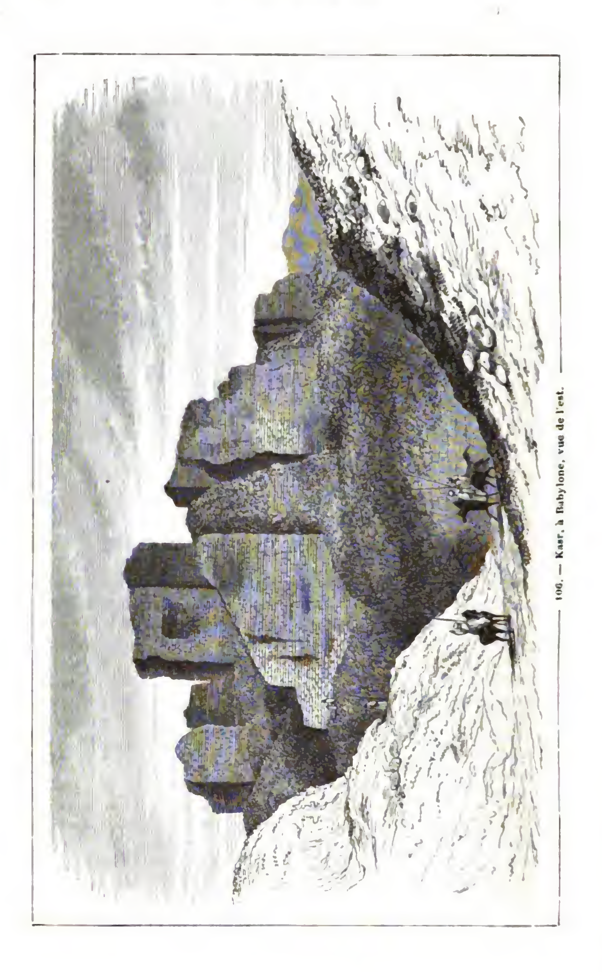
Braun, Julius. — Ouvrage cité page 271.

CHRONOLOGIE BABYLONIENNE

PRIMITIVE [1].

	Avant l'ère vulg.
Les Tatars apparaissent dans l'Asie occidentale.	5000
Arians, habitants sédentaires et primitifs de la Babylonie. Ils nomment les Tatars ou Scythes *Gamiri*.	3000
Babylone, la capitale, avec son territoire et les provinces qui en dépendaient, devient un empire florissant et puissant. — ALOROS, chef de la première dynastie chaldéenne; elle dure 224 années.	2435 ?
De 2500 à 2300 avant l'ère vulgaire, des vaisseaux égyptiens paraissent à plusieurs reprises à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate ?	
Sous le règne de XISUTHROS, dixième roi de la première dynastie, a lieu une grande inondation. Restauration de Babylone; fondation du temple de Bel. Famine qui pousse les peuples assis sur les bords du Tigre et de l'Euphrate à émigrer en Phénicie, en Palestine, dans le nord de l'Arabie et enfin en Égypte.	2300
La Babylonie, affaiblie par l'émigration d'une grande partie de sa population guerrière, tombe sous la domination médique. Fin de la première dynastie chaldéenne, sous laquelle furent faites les observations astronomiques envoyées de Babylone par Callisthènes à Aristote. Introduction de la religion de Zoroastre en Babylonie. Deuxième dynastie médique; elle régna 234 années.	2211
Invasion des races arabes de la Mésopotamie et de la Phénicie en Égypte. .	2166
AMRAPHEL secoue le joug médique; il devient fondateur de la troisième dynastie chaldéenne qui a duré 458 années.	1977
Fin de la troisième dynastie babylo-chaldéenne. Dynastie arabe.	1519
Fin de la quatrième dynastie arabe: elle avait duré 245 années.	1274
La Babylonie vaincue est incorporée à l'empire d'Assyrie par un roi encore inconnu.	

1. Comme pour l'Assyrie, nous donnons aussi la chronologie Babylonienne, telle que nous avons pu la reconstruire à l'aide des découvertes récentes qui ont jeté une lueur toute nouvelle sur cet Empire, dont la civilisation n'avait pu jusqu'ici être retrouvée qu'imparfaitement.



106. — Kasr, à Babylone, vue de l'est.

BABYLONIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Tout ce que nous connaissons des Babyloniens tend à donner une haute antiquité à ce peuple. D'une origine ariane, qui s'effaça dans la suite des siècles, les Babyloniens primitifs, qui s'étaient fixés sur le cours inférieur de l'Euphrate et du Tigre, avaient fait du sol qu'ils habitaient un véritable paradis. Il est certain qu'enviés des peuplades nomades, des essaims arabes de l'ouest, du sud et du nord, comme également des montagnards de l'est, des Tatars, les Babyloniens eurent à en souffrir, et que souvent même ils furent subjugués par eux. Ils étaient essentiellement agriculteurs; l'agriculture et les arts chez eux étaient intimement liés au culte. La vénération de chaque divinité particulière, personnification des facultés de Dieu, provenait et se rattachait à une invention ou à une découverte utile, comme le dit Strabon[1]. Les prêtres étaient savants. Hérodote[2] rapporte que la connaissance du pôle, l'invention du cadran solaire et la division du jour en douze parties, fut empruntée par les Grecs aux Babyloniens. La monnaie, les poids et les mesures, introduits en Grèce par Pheidon, roi d'Argos, qui régnait de 775 à 745 avant l'ère vulgaire, ont été imités de ceux de Babylone. Les Grecs en eurent connaissance par les Phéniciens et les colonies doriennes établies dans les îles de Crète et de Rhodes. La science des Babyloniens est prouvée par leurs poids et mesures. Un cube d'eau de pluie de 822,000 grammes formait le poids de leur talent; ce poids déterminait aussi leurs mesures de longueur. Le côté du carré d'un cube d'eau constituait la coudée babylonienne, égale à 52 centimètres. Deux tiers de cette cou-

1. Strabon, *Géogr.*, l. I, c. XXIV. — 2. Hérodote, l. II, c. CIX.

dée formaient le pied babylonien, 35 centimètres. De semblables résultats ne s'obtiennent qu'à l'aide des connaissances mathématiques et physiques. Un tel peuple a bien été capable d'élever les monuments dont nous allons parler.

L'architecture des Babyloniens, mélange d'Arians, de Tatars et de peuples sémitiques les plus primitifs de l'antiquité, est presque entièrement concentrée dans les limites de Babylone, capitale de l'empire, et ses environs. Les ruines de cette ville antique ne sont point comparables par leur beauté, ni par leur conservation, à celles que nous offrent encore d'autres pays ; mais ces montagnes de décombres et de débris, que des voyageurs modernes sont allés étudier avec autant d'étonnement que de fatigue, méritent néanmoins une attention spéciale. Ces ruines doivent être classées parmi les vestiges que des civilisations très-reculées ont laissés à notre méditation. Mais là, on ne trouve ni colonnes, ni chapiteaux élégants, ni entablement avec frise ornée, ni fronton décoré de statues ; on n'y rencontre que des masses énormes et solides de maçonnerie, des traces d'enceintes, de palais immenses, où l'art ne consiste que dans la conception de l'étendue horizontale et perpendiculaire de colossales dimensions.

Les traditions nationales des Babyloniens ont été recueillies et écrites en langue grecque par Bérose, prêtre du temple de Bel à Babylone, qui vivait sous Antiochus Soter et écrivait entre les années 280 et 270 avant l'ère vulgaire. Selon Bérose, à la suite du chaos, Bel fertilisa la terre et y fit paraître les hommes, qui se multiplièrent beaucoup. Il parut tout à coup un être à tête humaine avec une voix d'homme ; la partie inférieure de son corps avait la forme d'un poisson. Cet être sortit de l'Océan indien ; son nom était Oannès. Du temps de Bérose, on conservait encore son image. Tous les matins, au lever du soleil, cet être s'élevait de la mer ; il ne prenait aucune nourriture. Il enseigna aux hommes à bâtir des temples, à fonder des villes et à cultiver la terre, à l'ensemencer, à récolter en un mot ; il leur apprit tout ce qui a rapport à la vie, et leur révéla les lois, les arts, l'architecture, les sciences et l'arpentage. Aussitôt qu'arrivait la nuit, cet être redescendait dans la mer. Enfin les hommes donnèrent l'empire à Aloros, auquel six autres princes succédèrent. Sous leur règne, parurent encore six autres hommes-poissons qui continuèrent les enseignements d'Oannès. Trois autres princes succédèrent à ces sept rois, et les règnes de tous ces patriarches se montaient ensemble à quatre cent trente deux mille années. Au dernier d'entre

eux, Xisuthros, il fut ordonné par Bel de se sauver sur un vaste vaisseau à cause d'une grande inondation qui allait avoir lieu. Après ce déluge partiel, régnèrent encore, selon Bérose, quatre-vingt-six princes pendant un espace de plus de trente mille ans. Nous remarquerons, en passant, que, ce nombre de 432,000 se retrouve dans le Kaliyouga des Indiens, et que, sans avoir connaissance sans doute des périodes indiennes, le grand Kepler a pris le nombre 432 comme base de ses calculs dans son ouvrage : *Harmonia Mundi* (1619). Les quatre-vingt-six rois demi-dieux de Bérose n'ont rien d'historique. A la suite des dix patriarches, avant l'inondation et après la longue série des princes fabuleux, Bérose fait suivre le règne des rois chaldéens à Babylone qui se disaient descendre de Bel et de Beltis (Mylitta), divinités supérieures du pays. Nous ne connaissons rien de ces rois, à l'exception de deux d'entre eux, dont parle la *Genèse* au chapitre XIV. Les rois Amraphel de Sennaar et Kedorlaomer d'Elam ont dû régner, selon l'auteur de la *Genèse,* durant douze ans sur les tribus méridionales de la Syrie. Ils étaient certainement des Tatars ; c'est avec le dernier des deux qu'Abraham eut à combattre. Ces princes formèrent des États florissants, en utilisant les aptitudes et les talents des populations caucasiennes qu'ils avaient soumises.

Les monuments de Babylone datent de deux époques bien distinctes. Ceux de la première époque remontent à la fondation de la ville, aux dynasties nationales, à l'ancien empire babylonien. Les commencements de cet empire sont en rapport avec les grandes migrations des peuples qui correspondent, quant à la chronologie, avec l'irruption des Hyksos en Égypte, et la fondation du grand empire d'Assyrie par Ninus. C'est à ces époques reculées qu'appartenaient le temple ou tour de Belus, ou Baal, qu'on reconnaît dans le Birs-Nimrod, et l'ancien palais situé sur la rive occidentale de l'Euphrate. Là, comme sur les bords du Nil, on mit le fleuve entre soi et l'ennemi ; la race ariane mit l'Euphrate entre elle et les Arabes. Les monuments de la seconde époque dataient des princes chaldéens qui régnaient au VII[e] siècle avant l'ère vulgaire. Le palais oriental, les jardins suspendus et quelques autres monuments lui appartiennent.

Les auteurs grecs ont nommé avec raison Bel ou Belus, *Zeus ;* c'était dans l'origine un dieu céleste asiatique, qui groupait des nuages et lançait la foudre. Son nom en sanscrit était *Djaus,* le ciel. La divinité babylonienne, Bel, se retrouve à Ninive dans les sculptures qui décorent les parois intérieures des palais. Là, on la voit sous la forme

d'une figure qui marche, tenant la foudre en main, ainsi que les Grecs l'ont figurée plus tard. A Babylone, le dieu céleste asiatique, Zeus, a été allié au fondateur humain de la ville de Babylone, venu par mer de l'Égypte avec une colonie d'Égyptiens [1]. Cette colonisation se rapporte aux vaisseaux qui parurent 2,500 avant l'ère vulgaire à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate. A cette époque il y avait longtemps que les pyramides de Memphis existaient, ainsi que celles qui les avoisinent. Aussi retrouve-t-on la forme architectonique de la pyramide égyptienne dans le temple de Bel à Babylone, comme nous le verrons. On retrouve aussi dans la théologie babylonienne la Nepté, la Neith céleste, sous le nom d'Astarté (Rhéa, Aphrodite). La Mylitta babylonienne et la Héra grecque, identiques entre elles, sont les mêmes que l'Eileithyia égyptienne. A l'extrémité de la rampe, par laquelle on montait au sommet de la pyramide de Belus, se trouvaient les statues de Zeus, de Héra et de Rhéa [2]. Une femme babylonienne passait la nuit dans le sanctuaire pratiqué dans le dernier gradin supérieur, usage égyptien selon Hérodote; car il rapporte qu'une femme passait également la nuit dans le temple d'Amon à Thèbes [3].

Il existait donc plus d'une similitude entre la théologie et l'architecture des Babyloniens et des Égyptiens : par leur comparaison, on arrive à conclure que les premiers ont reçu leur civilisation des seconds, ce qui se rapporte également avec le témoignage de Diodore, dont la principale source était Manéthon, pour tout ce qui concerne l'Égypte et ses colonies. Mais la civilisation babylonienne n'a pu se maintenir intacte, franche de toute influence extérieure, comme celle de l'Égypte. Elle a dû nécessairement subir l'action des Mèdes, des Arabes et des Assyriens qui avait aussi modifié son génie pour les beaux arts et l'expression matérielle de sa manifestation.

Il y a également des coïncidences entre les poids et mesures babyloniens et égyptiens. Le stade babylonien, par exemple, de 320 coudées, est déterminé par une des opérations faites dans le tracé mathématique de la pyramide de Chéops à Memphis [4].

1. Diodore, l. I, c. XXVIII et LXXXI. Selon Apollodore (l. II, c. IV, § 4) Belus a régné en Égypte.

2. Id., l. II, c. IX. — 3. Hérodote, l. I, c. CLXXXII.

4. Voyez figure 19, et page 161 à 163.

CHAPITRE I.

ANCIEN EMPIRE.

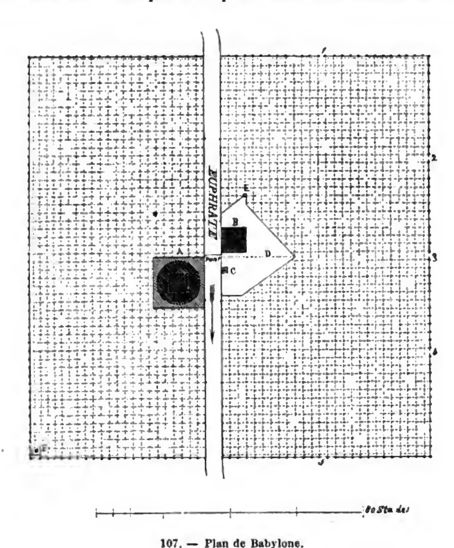
JUSQU'AU VIe SIÈCLE AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

Babylone, que l'on retrouve dans les ruines d'Ard-Babel, près de Hilla, petit village de la province turque Iràk-Arabi, formait un carré parfait, dont chaque côté avait, selon Hérodote[1], 120 stades de longueur (22 kilomètres) et 480 stades (8 myriamètres) de tour. Hérodote est le seul historien qui indique la forme de cette ville. Pline l'ancien[2] et Philostrates[3] sont les seuls qui se rapportent avec lui quant aux dimensions des murs; tous les autres auteurs diffèrent dans leur récit. Ainsi, Strabon, dans sa *Géographie* (l. XVI, p. 738), indique 385 stades de tour; Ktésias, cité par Diodore de Sicile (l. II, c. VII) 360 stades; Klitarque, cité par le même, 365; Quinte-Curce (l. V, c. I) 365, et enfin Philon (*de Sept. orbis spect.*) 360. Quant au nombre de stades donné par Strabon, il faut lire 365 et non 385, ainsi que l'ont prouvé Brisson, Rennel et Letronne.

Babylone[4] était située dans une plaine immense et fertile sur l'Euphrate, qui la traversait du nord au midi et la séparait en deux parties communiquant entre elles par un seul pont en pierre de 5 stades de long[5] (924m 73) et 30 pieds grecs (9m 24) de large. Les piles en étaient

1. Hérodote, l. I, c. CLXXVIII. — 2. Pline, l. VI, c. XXX.
3. *Vie d'Apollonius de Tyane*, l. I, c. XXV.
4. Le plan qu'en donne M. Fergusson, *Hist. de l'Architecture*, t. I, p. 182, n'en est qu'une minime partie, le noyau. Il a omis la tour de Belus.
5. Longueur exagérée par Diodore sans doute.

solidement jetées et à 12 pieds grecs (3^m 70) de distance les unes des autres. Chaque tête de pile se terminait triangulairement, afin de mieux couper la force de l'eau et garantir la construction. Les pierres étaient liées ensemble par des goujons en fer et scellés au plomb. Les poutres formant la charpente du plancher étaient droites, en bois de



107. — Plan de Babylone.

A Palais de la rive droite ou occidentale.
B Palais de la rive gauche ou orientale bâti par Nabuchodonosor.
C Jardins suspendus.
D Jardins ou parc avec passage public.
E Emplacement de Mukelibe.
F Temple de Belus.
1. Porte de Ninus.
2. Porte de Sémiramis.
3. Porte de Belus.
4. Porte de Suse.
5. Porte de Chaldée.

cèdre et de cyprès, et le plancher du pont en madriers de palmier. Quant au tunnel, ou souterrain sous l'Euphrate, il faut le regarder comme un conte destiné à augmenter les merveilles du règne d'une reine déjà si abondamment surchargé de fables.

Un mur en briques cuites de 50 orgyies d'élévation, ou de 50 cou-

dées seulement, selon Ktésias, cité par Diodore[1], formait l'enceinte de la ville. Ici encore les auteurs diffèrent entre eux. Strabon ne donne à ce mur que 50 coudées jusqu'aux créneaux, et 60 de hauteur en les y comprenant. Diodore n'y fait passer que deux chars, Strabon lui donne assez de largeur pour y faire passer deux quadriges. Philon donne 50 coudées de hauteur au mur, Pline 200 pieds, Philostrates 150 coudées. Les briques de cette enceinte étaient posées à joints d'asphalte; sur trente lits de briques, on étendait un lit de roseaux, probablement pour empêcher la cassure des briques qui, sans cette précaution, se seraient écrasées sous le poids supérieur et par le tassement général de la masse de maçonnerie.

Les murs d'enceinte de Babylone étaient flanqués de deux cent cinquante tours, et protégés par un large fossé extérieur arrosé par les eaux de l'Euphrate. Cent portes d'airain, avec encadrements et seuils semblables, donnaient autant d'issues à la ville. Les rues, au nombre de cinquante, se coupaient à angle droit; chaque rue avait environ 15,000 pas de longueur. Quatre autres rues longeant l'enceinte extérieure n'étaient bâties que d'un côté : le côté opposé était formé par le rempart. Ces rues avaient 60 mètres de large et faisaient le tour de la ville. L'intérieur de cette enceinte présentait donc une multitude de carrés, dont la superficie entière n'était pas bâtie. Babylone était un district ou canton immense entouré d'une ceinture de défense, plutôt qu'une ville dans l'acception ordinaire du mot. Au rapport de Quinte-Curce, il n'y avait que 80 stades superficiels (2,736 hectares[2]), environ $\frac{1}{180}$ de la superficie totale, habités et disséminés dans l'enceinte et non contigus. Le reste de la surface était planté d'arbres et cultivé, afin qu'en cas de siége les assiégés pussent trouver de quoi se nourrir chez eux. On comprend que les habitants fussent éparpillés dans cette immense enceinte urbaine. Hérodote rapporte fort justement que, lorsque Kyros se fut déjà emparé des extrémités de la ville, ceux des habitants qui demeuraient au centre n'en avaient encore aucune connaissance. Les quatre étages des maisons, dont parlent les auteurs, ne s'appliquent qu'aux maisons de Babylone dans les derniers temps de son existence, où sa superficie était sans doute fort restreinte.

Le palais de la rive droite (A), ou occidentale, avait une première

1. Diodore, l. II, c. VIII.

2. L'ancienne enceinte du mur d'octroi de Paris, commencée en 1786, contenait 3,450 hectares.

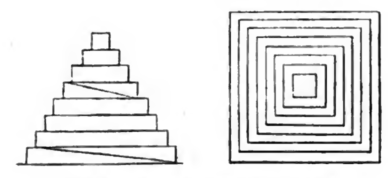
enceinte de 60 stades (plus de 11 kilomètres) de tour[1], fortifiée par des murs très-hauts et bâtis avec beaucoup de luxe en briques cuites. Une seconde enceinte circulaire était formée par une muraille également en briques, sur lesquelles, avant de les mettre au feu, on avait imprimé des figures d'animaux de tout genre, représentés au naturel par des couleurs employées avec infiniment d'art. Cette seconde enceinte n'avait que 40 stades (ou 7 kilomètres) de circonférence. L'épaisseur des murailles était de 300 briques (25 mètres) et leur hauteur, suivant Ktésias, de 70 orgyies (129 mètres). Enfin, la troisième enceinte renfermait la citadelle, qui avait 20 stades de tour (plus de 3,700 mètres), dont les bâtiments surpassaient en hauteur le mur intermédiaire. Sur les tours, on avait figuré une variété infinie d'animaux sauvages parfaitement imités par le relief et les couleurs. On y voyait particulièrement une chasse d'un grand nombre de divers animaux, qui avaient plus de 4 coudées de haut (plus de 2 mètres). On pénétrait dans ces diverses enceintes par trois portes, dont deux, en airain, ne s'ouvraient qu'à l'aide d'une machine.

Le palais de la rive occidentale était donc formé de trois enceintes : la première et la troisième carrées, la seconde intermédiaire circulaire, inscrites l'une dans l'autre. Les murs de l'enceinte intérieure s'élevaient plus haut que ceux de l'enceinte intermédiaire, et ceux de cette dernière étaient plus élevés que les murs de la première enceinte extérieure. Ces murs formaient donc une apparence pyramidale, caractère essentiel et retrouvé dans toutes les architectures primitives, à Babylone, en Égypte, au Mexique, etc. Le savant voyageur artiste, Ker Porter, a reconnu, non loin du village d'Anana, en face du Kasr ou éminence du château (rive est), les ruines du palais occidental de Babylone. Ce fut de ce palais qu'en l'année 324 Alexandre malade se fit transporter en litière, de l'autre côté de l'Euphrate, dans les jardins suspendus, ou *Paradis,* situés sur la rive orientale.

Dans l'angle sud-ouest de Babylone était situé le temple de Belus, le plus ancien monument après les pyramides de Memphis. On a reconnu ce gigantesque édifice dans les ruines nommées Birs Nimrod, situées à environ 9 kilomètres de l'Euphrate. On a été longtemps sans pouvoir assigner d'origine à ces ruines, pensant qu'à cause de cette distance des autres ruines de Babylone elles n'avaient pas pu faire partie de cette ville. Le temple de Bel ou Baal eut d'abord une

1. Diodore, l. II, c. VIII.

enceinte carrée de 2 stades en tous sens, dont les portes d'entrée étaient d'airain et subsistaient encore du temps d'Hérodote[1]. Au centre, était une construction massive, qui avait 1 stade (184^m 94), tant en longueur qu'en largeur. Sur cette première construction s'élevait une autre, sur cette seconde une troisième et ainsi de suite, jusqu'à huit. C'était une pyramide de huit gradins ayant, comme à sa base, 1 stade d'élévation[2]. Au dehors, étaient pratiqués des degrés, par lesquels on arrivait à chaque gradin. Au centre de cet escalier, on trouvait une loge et des siéges où se reposaient ceux qui montaient. Si l'on admet, ce que les textes ne disent pas, que ces gradins étaient d'égale hauteur, chacun d'eux aurait eu une élévation de 23 mètres. Sur la plate-forme du dernier gradin supérieur, se trouvait une grande chapelle; dans cette chapelle un grand lit magnifique, et près de ce lit une table d'or. Il n'y avait point de statues dans ce temple. Les prêtres chaldéens racontèrent à Hérodote qu'une femme du pays y passait la nuit, comme cela se pratiquait aussi dans le temple d'Amon à Thèbes, en Égypte, ainsi qu'à Patare, en Lycie.



108-109. — Élévation et Plan de la Tour de Belus.

Au pied de cette immense pyramide à huit gradins il y avait une chapelle où l'on voyait une grande statue d'or représentant Bel assis. Près de cette statue était une grande table d'or; le trône et le marchepied étaient de même métal. Les Chaldéens dirent à Hérodote que le tout valait huit cents talents d'or (cinquante-six millions de notre monnaie). On voyait aussi à l'extérieur de cette chapelle un autel d'or et un autre autel très-grand, sur lequel on immolait des victimes d'un âge fait, car il n'était permis de sacrifier sur l'autel d'or que des animaux encore à la mamelle. Les Chaldéens brûlaient sur ce

1. Hérodote, l. I, c. CLXXXI.

2. La grande pyramide de Chéops à Memphis avait à sa base 232^m 85, et 146^m 52 d'élévation.

grand autel, tous les ans, à la fête de ce dieu, mille talents pesant d'encens[1]. Il y avait aussi dans l'enceinte sacrée une statue d'or massif de 12 coudées ($5^m 54$) de haut, dont Xerxès s'empara.

Ce fut probablement aussi le sommet de cette pyramide qui servit aux Chaldéens pour leurs observations astronomiques. C'est sans doute là que, même avant Nabuchodonosor, les savants avaient établi leur observatoire. Alexandre avait décidé qu'à son retour de l'Inde il restaurerait le temple de Baal; dans les derniers temps de sa vie, il employa dix mille travailleurs pendant deux mois à cette entreprise; mais il ne parvint qu'à déblayer les décombres des fondations primitives: sa mort suspendit ces travaux. Après lui, personne ne songea à les continuer[2]. D'après les découvertes et les recherches faites par les voyageurs, il est certain que le noyau de cet édifice était construit en briques séchées au soleil et en mortier; que la base était revêtue de briques cuites au feu posées avec de l'asphalte, afin de la garantir de l'humidité. On a observé une particularité dans cet immense édifice : les caractères cunéiformes imprimés dans ses briques sont toujours placés *en dessous* d'elles, tandis que dans les monuments d'un âge plus récent, ces mêmes caractères se voient aussi sur les faces extérieures et même sur les faces en tous sens.

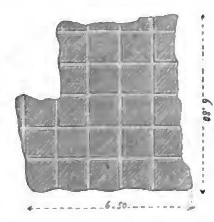
Dans le onzième chapitre de la Genèse, il est parlé de la tour de Babel, à l'occasion de la confusion des langues. Les Juifs ont ignoré l'existence de Babylone jusqu'au règne d'Ezéchias (725 à 696 avant l'ère vulgaire). Le récit, dans lequel il est fait mention de l'histoire de la tour de Babel, n'a été composé que dans l'espace de temps compris entre les années 625 et 539, à l'époque où Babylone était la capitale de l'empire babylonien. Ce récit se rattachait à la pyramide de Bélus, probablement *en ruine* ou fortement *endommagée* dès cette époque. La fameuse tour de Babel, cause présumée de la confusion des langues, a été prise par l'auteur juif pour point de *séparation* entre les langues dérivées du sanscrit et les langues sémitiques. Seulement ce dernier y a mêlé du merveilleux, selon l'habitude des Arabes. Il n'y a donc rien de surnaturel dans la construction du temple de Belus, et il ne faut pas prendre au sérieux ce qu'en dit l'auteur juif.

Le tombeau de Bel était placé dans son temple; il fut ouvert par

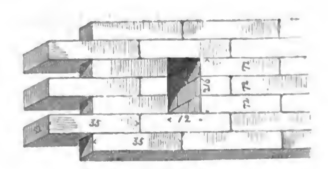
1. Hérodote, l. I, c. CLXXXIII. Environ 24,970 kilogrammes.
2. Strabon, l. XVI, p. 738.

Xerxès[1]. Ce grand monument national fut restauré par Nabuchodonosor avec le butin fait à Ninive.

Le Birs Nimrod est une masse de décombres de 194 mètres de longueur de l'est à l'ouest, sur 150 mètres de largeur du nord au sud ; sa hauteur est de 60 mètres. A 45 mètres de la face nord et à une élévation de 40 mètres de la plaine, on a trouvé des vestiges de murs en briques cuites de terre rouge, ainsi qu'à 60 mètres à l'ouest. Tout au sommet de cette immense masse de décombres existe un pilier ruiné, en briques cuites de terre jaune ; il a encore 10m 50 d'élévation sur environ 6m 60 carré. La *figure* n° 110 en donne le plan et n° 111 en reproduit l'appareil. Cette construction est traversée par des canaux ou vides, dont les axes sont à 1m 20 les uns des autres ; ils ont 0m 12 de largeur sur 216 millimètres d'élévation. Ces ventilateurs étaient d'abord destinés à sécher la maçonnerie, à la préserver au moyen d'air, et ensuite à diminuer le poids de la construction. Les briques, dont est bâti le pilier encore debout, ont 0m 35 de longueur, 0m 32 de largeur et 72 millimètres d'épaisseur.



110. — Pilier ruiné du Birs Nimrod.



111. — Appareil des briques du Birs Nimrod.

« Quel que fut l'édifice primitif, dont le Birs Nimrod est la ruine, quel que fut son fondateur, il est certain que jusqu'à présent on n'a pas découvert de vestiges antérieurs au temps de Nabuchodonosor. Chacune de ses briques a une inscription, et il y en a des milliers et des dizaines de milliers, portant le nom de ce roi. Il faut cependant remarquer que ce fait n'est pas une preuve qu'il fonda effectivement

1. Ælian., vol. II, l. XIII, c. III.

l'édifice; il y a seulement fait des additions ou rebâti un édifice plus ancien. Or donc, quoiqu'il paraisse par les inscriptions de Nimrod que le palais du nord-ouest aurait été élevé primitivement par un roi qui vivait longtemps avant celui dont le nom se trouve sur les parois de ce monument, jusqu'à présent, cependant, aucun fragment appartenant à l'époque de ce monarque antérieur n'a été découvert. Il en est de même pour d'autres ruines assyriennes. Il n'est donc pas impossible que, dans un temps à venir, des restes plus anciens seront découverts au Birs[1].

De même que les pyramides d'Égypte, la tour de Babylone était un temple qui aussi, comme les pyramides, a pu servir d'observatoire et pour conserver en même temps les mesures itinéraires. La tour de Belus a encore pu servir de gnomon : c'est ce qu'indiquerait le haut pilier qui couronnait l'édifice. Les heures pouvaient y être indiquées par l'ombre portée du pilier sur l'arête des degrés ou terrasses. Ce fut des Babyloniens que les Juifs apprirent à connaître les heures; car dans les livres de l'Ancien Testament antérieurs à la captivité, il n'est nulle part question d'heures. Nous savons encore par Hérodote[2] que les Grecs eux-mêmes tenaient des Babyloniens le pôle, le cadran solaire et la division du jour en douze parties. Achas, roi des Juifs, avait pu recevoir de Tiglat Pileser un petit gnomon ou cadran solaire en présent, fait à l'instar des grands gnomons en usage dans la Babylonie.

1. A.-H. Layard, *Discoveries in the Ruins of Nineveh and Babylon*, etc., un vol. 1853, p. 496.

2. Hérodote, l. II, c. CIX.

CHAPITRE II.

NOUVEL EMPIRE.

A PARTIR DU VII[e] SIÈCLE AVANT L'ÈRE VULGAIRE

Si nous passons sur la rive gauche de l'Euphrate, dans le quartier oriental de Babylone, nous y rencontrons également des monceaux énormes de décombres, qui aident à déterminer l'emplacement des divers monuments qui s'y trouvaient. Au nord-est, est une colline désignée sous le nom de Mukelibe sur les cartes topographiques. On présume avec raison que cette colline formait une partie de la primitive enceinte détruite par Darius[1], ainsi qu'une des deux citadelles que renfermait la ville[2]. La maçonnerie en briques, qu'on y a découverte, est rectangulaire, de 476 mètres de tour; elle est orientée, comme le Birs Nimrod, aux quatre points cardinaux : ses faces nord et ouest ont 167 mètres de longueur. La maçonnerie, qui subsiste, n'est que la base du monument ou des constructions qu'elle supportait. On y a trouvé des souterrains et des corridors croisés, tous de dimensions gigantesques.

Au sud du Mukelibe, en face du village d'Anana et vis-à-vis des ruines du palais occidental, existe une autre montagne de décombres, connue sous le nom de Kasr (en arabe, le château). C'est cette montagne qui renferme les ruines du palais oriental, avec les jardins suspendus construits par Nabuchodonosor. Elle a environ 245 mètres de lon-

1. Hérodote, l. III, c. CLIX.
2. Diodore, l. XIX, c. LXXXXI, c. Plutarque, *Vie de Démétrius*.

gueur sur 183 de largeur, et 21 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Euphrate. Là, fut découverte aussi la base d'un monument carré, orienté comme les autres. La résidence royale de l'est était bien inférieure à l'autre en grandeur et en magnificence. Ce palais oriental n'avait qu'une seule enceinte en briques cuites, de 30 stades de tour. Au lieu de figures d'animaux, on y voyait les images en airain de Ninus et de Sémiramis, celles des gouverneurs du pays et une de Belus. On y remarquait aussi quelques représentations de combats et de chasses, dont la variété était infiniment agréable à la vue.

Le célèbre jardin suspendu formait une dépendance du palais oriental établi par Nabuchodonosor, qui mourut l'an 561 avant l'ère vulgaire, après avoir régné quarante-trois ans. Ce prince le fit disposer dans sa jeunesse par amour pour une de ses femmes, Amytis[1], fille de Kyaxarès, roi de Médie, qui manifesta le désir d'avoir, dans la plaine de Babylone, une vue qui ressemblât aux montagnes de la Médie et qui lui rappelât les parcs ou *paradis* de sa patrie. Ce jardin, dont Hérodote ne parle pas, d'apparence amphithéâtrale, composé de terrasses superposées, formait un carré dont chaque face avait 400 pieds grecs (123 mètres) de longueur; il était soutenu par des murailles de 22 pieds grecs ($6^m 80$) d'épaisseur, et espacées de 10 pieds (3 mètres) l'une de l'autre. Le vide, sous la terrasse la plus élevée, et qui était aussi la dernière, avait 75 pieds (23 mètres) de hauteur. La couverture, ou terre-plein, de l'espace entre chaque mur, était formée de blocs de pierre de 16 pieds (5 mètres) de longueur sur 4 pieds ($1^m 20$) de largeur, allant d'un mur à l'autre. Ces blocs pouvaient former un entablement semblable à ceux des temples égyptiens. Sur ces pierres reposait une couverture qui consistait d'abord en un lit de roseaux, mêlé d'une grande quantité d'asphalte, ensuite en une double couche de briques cuites, cimentées avec du plâtre; enfin, elles se terminaient en une toiture de lames de plomb, pour empêcher l'humidité de pénétrer dans les fondations. Sur cette couverture on avait répandu une quantité de terre végétale suffisante pour nourrir les racines des plus grands arbres, et ce sol artificiel, parfaitement dressé, était rempli d'un nombre infini de plantes recueillies dans tous les pays, et remarquables soit par leur élévation, soit par d'autres agréments propres à charmer les yeux. Les galeries, qui recevaient la lumière du côté où chacune d'elles dominait la terrasse inférieure, ren-

1. Elle est nommée Amuhea par Bérose dans la version arménienne d'Eusèbe.

fermaient plusieurs appartements royaux diversement ornés, dont l'un, percé à sa surface supérieure par plusieurs ouvertures, contenait des machines qui élevaient une grande quantité d'eau du fleuve sans que personne pût, à l'extérieur, apercevoir le travail[1]. C'est dans ce jardin, adossé à l'Euphrate, ainsi que nous l'apprend Arrien par le bulletin journalier qu'Aristobule fit dresser de la santé d'Alexandre, que, le troisième jour de sa fièvre, ce prince se fit transporter. Ce jardin existait donc encore en 324 avant l'ère vulgaire. De ces terrasses colossales qui atteignaient la hauteur des murs du château[2], on dominait les deux régions de la ville : à l'occident, le temple de Bel et le vieux palais, l'Euphrate, son pont et les rues dans lesquelles la foule se pressait; à l'orient et au sud, le nouveau palais, les remparts de la ville, et, au loin, les plaines interminables et fertiles, aux bois de palmiers et de peupliers, plaines que l'esprit arabe a rendues des déserts infestés de bédouins ou de brigands!

Ce qui reste de l'architecture babylonienne ne suffit pas pour nous donner le caractère de son style. Nous n'avons que les fondements et les noyaux bruts des monuments; leurs décorations et leurs détails sont à jamais perdus. Heureusement, Ninive est sortie de dessous terre; ses fragments et ses bas-reliefs aideront, dans un avenir peu éloigné, à faire une restitution assez exacte des édifices babyloniens, dont on continue au surplus les fouilles et les déblaiements avec un zèle ardent et un louable amour.

A cause de la rareté du bois de charpente, dit Strabon, les poutres et les poteaux des maisons de Babylone étaient formés de bois de palmier. Autour des poteaux ou pièces de charpente verticales, les Babyloniens tendaient des cordes tressées de paille; ils formaient ainsi le remplissage que dans d'autres contrées on faisait en pisé. La superficie extérieure, formée par la superposition de ces cordes, était enduite et peinte en plusieurs couleurs. Les portes, également formées d'un entrelacement de cordes de paille, étaient enduites d'asphalte. Toutes les maisons étaient couvertes en terre. Ce genre de construction antique indique déjà assez par lui-même qu'il n'était point propre à permettre des maisons à plusieurs étages, comme le rapportent quelques auteurs. Ces maisons, à trois ou quatre étages, dataient sans doute d'une époque où les briques de certains monuments servirent déjà à l'édification des maisons en question.

1. Diodore, l. II, c. X. — Strabon, l. XVI, p. 738. — 2. Quinte-Curce, l. V, c. V.

Les monuments, dont nous venons de nous occuper, prouvent suffisamment que Sémiramis n'est pour rien dans leur édification, car elle n'appartenait pas à la race qui élevait des édifices.

La Babylonie devait à l'Euphrate la fertilité de son sol, comme l'Égypte devait la sienne au Nil. Ainsi que le Nil, l'Euphrate avait ses inondations annuelles. Afin de régler les suites de ses inondations, Nabuchodonosor fit creuser un lac au-dessus de Babylone, auprès de la ville de Sepharvain (Sippara), semblable à celui établi par Aménemhé dans le Fayoum, en Égypte. Hérodote rapporte que ce lac avait 420 stades de tour [1]; selon Diodore [2], chaque côté avait 300 stades de longueur, et sa profondeur aurait été de 35 pieds. Nabuchodonosor fit aussi élever la célèbre muraille médique de l'Euphrate au Tigre, de plus de 80 kilomètres de longueur.

1. Hérodote, l. I, c. CLXXXV. — 2. Diodore, l. II, c. IX.

JUDÉE

BIBLIOGRAPHIE.

Pradi et Villalpandi. — In Ezechielem explanationes et apparatus urbis ac templi Hierosolymitani. Roma, 1596. In-folio. t. II.

Lightfoot, J. — Descriptio Templi Hierosolymitani, dans le premier volume de ses œuvres, p. 553. 1658. In-4.

Leonis, J. J. — Templo Hierosolymitano, libri IV. Helmstadt, 1665. In-4.

Bauer, G. L. — Kurzgefaßtes Lehrbuch der hebräischen Alterthümer. Leipzig, 1797. In-8. 2e édit. revue par E. F. K. Rosenmüller. Leipzig, 1835. In-8.

— Hebräische Mythologie des alten und neuen Testaments. Leipzig, 1802. 2 vol. in-8.

Cassas, L. F. — Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Égypte. Paris, 1799, 1 vol. in-fol.

Hirt, A. — Der Tempel Salomo's. Berlin, 1809. In-4.

Meyer, J. F. — Bibeldeutungen. Frankfurt, 1812. 1 vol. in-8.

De Wette, W. M. L. — Lehrbuch der hebräisch-jüdischen Archäologie. Leipzig, 1814. In-8. 3e édition, 1842. In-8.

Burckhardt, J. L. — Travels in Syria and the Holy Land. London, 1822. 1 vol. in-4.

Kunstblatt, de 1831. Nos 73, 74, 75, 77, 78, 79 et 80. Revision der jüngsten Forschungen über den Salomonischen Tempel, von Grüneisen.

Winer, G. B. — Biblisches Realwörterbuch. Leipzig, 1820. 2 vol. in-8. 2e édition, 1833. 3e édition, 1845.

Meyer, J. F. — Der Tempel Salomo's. Berlin, 1830. In-8.

Bähr, K. C. W. F. — Symbolik des Mosaischen Cultus. Heidelberg, 1837-1838. 2 vol. in-8.

Keil, C. F. — Der Tempel Salomo's. Dorpat, 1839. 1 vol. in-8.

Kopp, E. — Der Tempel Salomo's. Stuttgart, 1839. 2e édition.

Fergusson, J. — An Essay on the ancient topography of Jerusalem. London, 1847. 1 vol. in-8, avec planches.

Bähr, K. C. W. F. — Der Salomonische Tempel, mit Berücksichtigung seines Verhältnisses zur heiligen Architectur überhaupt. Karlsruhe, 1848. 1 vol. in-8.

Ewald, H. — Geschichte des Volkes Israel bis Christus. Göttingen, 1855. 5 vol. in-8, 2e édit. — 1re édit., 1843.

Krafft, W. — Die Topographie Jerusalem's. Bonn 1847. In-8 et in fol.

Saulcy, F. de. — Voyage autour de la Mer Morte et dans les terres bibliques. Paris, 1852. 2 vol. in-8. Atlas in-4.

Braun, Julius. — Geschichte der Kunst in ihrem Entwicklungsgang. Wiesbaden, 1856. 1er vol. in-8.

Salzmann, A. — Jérusalem. Étude et reproduction photographique des monuments de la ville sainte depuis l'époque judaïque jusqu'à nos jours. Paris, 1856. 2 vol. in-fol. planches. 1 vol. de texte petit in-fol.

Saulcy, F. de. — Histoire de l'art judaïque tirée des textes sacrés et profanes. Paris, 1858. 1 vol. in-8.

JUDÉE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Les Hébreux, petite tribu sémitique, habitaient une contrée fort exiguë, de vingt-quatre mille kilomètres carrés d'étendue (les 5/6[mes] environ de la superficie de la Belgique actuelle), située à l'extrémité la plus orientale de la Méditerranée, entre l'Assyrie et l'Égypte.

Pour le philosophe et l'historien qui cherchent à découvrir la vérité dans les annales humaines des temps les plus reculés, le peuple hébreu est de tous les peuples de l'antiquité celui qui offre le moins d'intérêt, quand on étudie son histoire avec attention. L'histoire nationale des Hébreux et la chronique de leurs rois sont une série horrible d'assassinats et d'infamies. Le frère tue le frère (Caïn, Salomon), les frères vendent un des leurs (Joseph), le père tue le fils, le fils tue le père, la femme tue le mari, le mari tue sa femme, et ainsi de suite. L'historien Flavien Josèphe nous a conservé une appréciation des Juifs par Apollonius Molon d'Alabande, l'éloquent maître de Cicéron et de César. Il rapporte que le professeur grec taxait les Juifs d'impies, haïs de tous les autres peuples, braves et lâches à la fois, surpassant en folie les barbares, n'ayant jamais inventé la moindre chose qui pût être utile aux hommes [1]. Leur histoire justifie cette appréciation.

A leur sortie d'Égypte, les Hébreux adoraient un dieu égyptien qu'ils avaient appris à connaître dans ce pays. Il est habituellement nommé Jehovah, mais avec une fausse prononciation. Il était appelé en réalité Jao ou Joh; c'était le dieu égyptien de la lumière, le dieu lunaire, Joh, le Khonsu des Égyptiens, fils de Sévek, le temps primor-

1. Contre Apion, l. II.

dial. Jehovah était inconnu à Abraham, à Isaac et à Jacob[1]. Toutefois, au rapport des écrivains juifs, Jehovah les accompagne à leur sortie d'Égypte ; il veut exister au milieu d'eux, avec eux ; il met les Égyptiens en déroute, et les Égyptiens s'écrient : « Fuyons devant les Israélites, car Jehovah combat pour eux contre les Égyptiens[2]. » Dans son psaume de triomphe, Moïse dit : « Qui est comme toi entre *les dieux*, Jehovah[3]? » Moïse ne renie donc pas les autres divinités, mais il abolit leur adoration, ainsi que la vénération qu'on portait aux animaux sacrés et leurs symboles ; il enlève à Joh, ou Khonsu, Apis, l'animal qui lui était consacré. Mais cependant les Juifs ne l'abandonnèrent pas tout à fait immédiatement, ils retombèrent dans le culte du veau d'or, ainsi appelé par ignorance ; car le veau d'or était le symbole primitif de leur propre dieu, Joh. Le roi d'Israël, Jéroboam lui-même (de 975 à 954 avant l'ère vulgaire), pour détacher les dix tribus révoltées du temple de Jérusalem, érigea deux veaux d'or, et dit au peuple : « N'allez plus à l'avenir à Jérusalem, Israël, voici vos dieux qui vous ont tiré de l'Égypte[4]. » Un auteur égyptien rapporte que les enseignements du dieu Joh avaient été inscrits sur des tables en pierre (des stèles)[5]. Les tables de la loi d'Israël n'en sont qu'une brève imitation. Ce n'est que lentement, et sur toutes les idées traditionnelles, dont le laconisme trahit précisément l'authenticité, que s'est basée l'idée de Jehovah pour arriver au point où elle fut enfin abandonnée à sa propre impulsion. Jehovah, le dieu conducteur des Israélites nomades et campés dans le désert, comme le sont encore aujourd'hui les Arabes, devient à la longue le seul, l'unique dieu et créateur de l'univers. Salomon était lui-même encore dans le doute quand il disait, lors de la consécration du temple : « Est-il donc croyable que Dieu habite véritablement sur la terre ? Car si les cieux et le ciel des cieux ne vous peuvent comprendre, combien moins cette maison que j'ai bâtie[6]? » Paroles qui contrastent singulièrement avec les idées postérieures de ce roi, qui bâtit plus tard des autels à Baal Chammon[7] et à Moloch, sur la montagne en regard de la plate-forme qui contenait le temple ! Moïse lui-même n'a pu établir dans le désert le culte pur de Jehovah, et il fut contraint d'ériger la figure en airain du serpent, qui n'est autre que le symbole

1. Exode, c. VI, v. 2, 3. — 2. Id., c. XIV, v. 25. — 3. Id., c. XV, v. 11.
4. I. Rois, c. XII, v. 28.
5. Manetho apud Syncell., p. 40, ed. Goar. Paris, 1652.
6. I. Rois, c. VIII, v. 27. — 7. Id., c. XI, v. 5.

d'Amon, l'esprit universel[1]. Ce ne fut que le roi Ézéchias (de 725 à 696 avant l'ère vulgaire) qui brisa le serpent d'airain que Moïse avait fait adorer, parce que jusqu'à ce jour-là les enfants d'Israël lui faisaient des encensements[2]. C'est aussi sous ce roi que la conception de Jehovah, quelque mesquine qu'elle soit, se forma avec une entière liberté; on le voit par la prière d'Ézéchias, dirigée contre Sanacharib : « Il est vrai, Jehovah, que les rois des Assyriens ont détruit ces nations-là et leur pays; et qu'ils ont jeté au feu leurs dieux, car ce n'étaient point des dieux, mais des ouvrages de main d'homme, du bois et de la pierre : c'est pourquoi il les ont détruits. Maintenant donc, Jehovah, je te prie, délivre-nous de la main de Sanacharib, afin que tous les royaumes de la terre sachent que c'est toi, ô Jehovah! qui es le seul Dieu[3]. »

Au rapport de l'égyptien Manethon[4], « les Juifs auraient été une foule affligée de la lèpre, qu'on avait d'abord exilés dans les carrières situées à l'orient du Nil, mais qui plus tard parvinrent à s'emparer d'Avaris, ville abandonnée par les Hyksos. Ces Juifs appelèrent à leur secours les Hyksos ou Arabes qui avaient bâti Jérusalem; tous ensemble, ils maltraitèrent les Égyptiens pendant treize années. Mais le chef de ces lépreux fut un prêtre apostat d'Héliopolis, nommé Osarsyph, et connu plus tard sous le nom de Moïse. Il enseignait à mépriser les dieux, à manger les animaux sacrés. Enfin le roi d'Égypte, qui s'était retiré en Éthiopie, réussit à expulser les lépreux et les Hyksos de son royaume. « Cet événement eut lieu, très-vraisemblablement, sous le règne de Ménephtha, fils de Rhamsès II, qui régnait de 1341 à 1321 avant l'ère vulgaire. L'époque de l'esclavage, le temps de la fabrication des briques par les Juifs datent du règne de Rhamsès Sésostris, père de Ménephtha. C'est indubitablement sous ce roi que les enfants d'Israël furent forcés de bâtir les villes de Pithon et de Rhamsès[5].

Lors de leur expulsion de l'Égypte, les Juifs dérobèrent des ustensiles sacrés qui appartenaient sans doute aux temples. C'est ce qui engagea les Égyptiens à les poursuivre : l'historien juif ne parle que d'un emprunt; mais Justin rapporte le rapt tout au long dans le second chapitre du trente-sixième livre de son histoire.

La morale des Hébreux était une morale à part, particulière aux

1. Nombres, c. XXI, v. 8. — 2. II. Rois, c. XVIII, v. 4.
3. Id., c. XIX, v. 17. — 4. Josèphe contre Apion.
5. Exode, c. I, v. 11.

Sémites. Leur patriarche Abraham en partant pour l'Égypte, est-il rapporté, emmena avec lui des *esclaves* qu'il avait faits à Haran; ils étaient trois cent dix-huit. Il s'en servit comme soldats contre Kedorlaomer, émir d'Élam. Arrivé en Égypte avec les Hyksos, Sémites ou Bédouins comme lui, il dit aux autorités hyksos qui gouvernaient alors le pays que sa femme est sa sœur, ce qui n'empêche pas qu'elle fut obligée d'entrer dans le harem royal, quoiqu'elle eût soixante ans! Abraham avait une idée bien excentrique de son Dieu pour avoir conçu la pensée de lui sacrifier jusqu'à son fils! Les Hébreux n'étaient point religieux d'intuition ni de sentiment, puisque Moïse fut obligé de leur annoncer, profitant d'un orage, au milieu des éclairs et du tonnerre, que les peines les plus sévères punissaient la transgression des préceptes moraux les plus rudimentaires du décalogue. Dans les guerres que les Hébreux soutinrent sous David, ils s'abrutirent tellement, qu'ils finirent par ne plus même saisir les sentences du décalogue. Ils retombèrent dans l'adoration des divinités arabes de leurs ennemis ou de leurs rivaux. Sous Salomon, les idées religieuses se bornèrent à la représentation de Jehovah comme une divinité nationale. Le dogme de l'immortalité de l'âme est encore inconnu, ainsi que l'espérance d'une autre vie plus heureuse. Tout est limité à la terre, au temporel. David, par son exemple, avait contribué à la culture de la poésie, mais poésie mélancolique, ne touchant nullement aux événements qui se passent sur la terre, poésie qu'on est convenu de nommer religieuse. Sous son successeur Salomon, l'esprit juif redevient stationnaire. Ce n'est pas qu'il fût tout à fait sans aptitude naturelle, mais l'on apprend par les annales juives jusqu'où allait sa sagesse, et par son temple on connaît l'insuffisance ou le peu de délicatesse de son goût. Six siècles avant l'ère vulgaire, le peuple juif est amené en Babylonie. A son retour dans sa patrie, il est un peu moins ignorant; il avait retenu quelques notions de la religion de Zoroastre, qui florissait chez les Mèdes de race ariane. Les Juifs furent incapables de cultiver les sciences naturelles et mathématiques; ils n'eurent même pas une connaissance bien juste de la grammaire de leur langue. Le vide, la sonorité, un arrangement de mots et de sentences pompeux sont l'essence de leur poésie comme de toute celle des races arabes : elle ne brille que par la quantité des images qu'elle emploie dans la forme. Il ne pouvait en être autrement chez un peuple dont la nature avait façonné l'esprit et les aptitudes en rapport avec le laid et la pauvreté du pays qu'il était destiné à habiter.

Après Alexandre, les Juifs s'hellénisent jusqu'à un certain degré. Les Romains les écrasent, et ils disparaissent enfin comme corps de nation. Plus tard, les chrétiens les remettent en évidence.

Les Juifs ne se contentèrent pas de brûler des enfants en les plaçant entre les bras, rougis par le feu, de la statue de Moloch, dans la vallée de Hinnom [1] qui s'étendait au sud de Jérusalem, au pied de la montagne de Sion; mais ils offraient encore un sacrifice d'hommes en masse à Jehovah, témoin celui des Gabaonites consommé par Saül. David promit aussi la mise en croix *devant l'Éternel* de sept fils de Saül, qu'on exécuta à Gibra, ville située non loin et au nord de Jérusalem. Les Juifs n'avaient pu apprendre ces cruautés en Égypte, elles ne sont que d'essence sémitique, phénicienne. Les atrocités révoltantes commises dans la guerre n'ont rien de commun avec les Égyptiens, elles sont arabes. Quand David eut pris Rabba, capitale des Ammonites et à l'est du Jourdain, il emmena le peuple et le mit sous des scies, sous des herses de fer et sous des haches de fer, et il le fit passer par un fourneau où l'on cuit les briques; et il en fit ainsi à toutes les villes des enfants de Hammon [2]. Ayant battu les Moabites, il les fit mesurer au cordeau, les faisant coucher à terre, et il en mesura deux cordeaux pour les faire mourir, et un plein cordeau pour leur sauver la vie [3]. Quel contraste avec l'Égypte, le peuple le plus humain de toute l'antiquité! L'humanité, c'est-à-dire le respect pour la vie et le droit de l'homme, ne se trouvait que dans la vallée du Nil. Là, la peine de mort était encourue par quiconque tuait un esclave. Dans les bas-reliefs égyptiens, on voit que les prisonniers sont surveillés dans leurs travaux par des hommes la canne à la main; mais jamais on n'y rencontre l'expression du plaisir produit par les mauvais traitements exercés sur autrui; jamais on n'y voit une exécution capitale.

Diodore nous apprend combien le pouvoir des rois d'Égypte était restreint [4].

Toutes leurs actions étaient soumises à des lois précises qui réglaient non-seulement comment ils devaient se conduire dans les audiences publiques, mais encore l'emploi de leur journée et leur régime de vie.

Ce n'est pas chez un petit peuple, manifestant, comme les Juifs, le

1. II Rois, ch. XXIII, v. 10. — Jérémie, ch. VII, v. 31; ch. XIX, v. 5; ch. XXXII, v. 35.

2. II Samuel, ch. XII, v. 31. — 3. II Samuel, ch. VIII, v. 2.

4. Diodore, l. I, ch. LXX.

caractère sémitique au plus haut degré, qu'il faut s'attendre à trouver l'inspiration des beaux-arts. L'esprit turbulent, inquiet et égoïste du Juif lui fit porter son activité intellectuelle sur d'autres sujets que l'Architecture. Il trafiquait et brocantait comme le Phénicien, qui avait toutefois une supériorité fatale sur lui : le courage et l'audace de parcourir des mers lointaines, des rivages inhospitaliers et des pays inconnus et presque toujours ennemis. Le Phénicien y rencontrait des peuples tatars ou arians; il portait à un haut degré d'expansion l'industrie; à la vérité, cette industrie était inutile et portait sur des nécessités imaginaires, et, à la longue, elle devenait préjudiciable, funeste même à tout ordre social régulier. Le Juif ne trafiquait qu'avec l'argent. Le Phénicien a commencé la ruine du beau, du noble et du saint chez toutes les nations bordant la Méditerranée; le Juif l'a continuée par d'autres moyens qu'il a inoculés aux races qui ne sont pas de son sang, c'est-à-dire aux races caucasiennes de l'Europe. La prétention qu'il avait d'être le peuple de Dieu constituait un vrai blasphème, que quelques historiens modernes perpétuent inconsidérément.

Leur séjour en Égypte, où les arts étaient poussés, comme nous l'avons vu, à une grande élévation, ne put profiter en rien aux Juifs. Ils n'en firent que de grossières imitations, auxquelles ils mêlèrent des inspirations empruntées aux arts des Assyriens, et surtout à ceux de leurs plus proches voisins, les Phéniciens. Mais toutes ces copies imparfaites se manifestèrent principalement dans les détails, l'ornementation et l'ameublement du temple national.

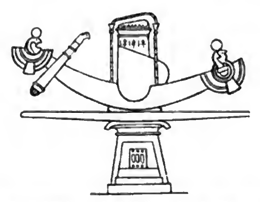
CHAPITRE I.

L'ARCHE ET LE TABERNACLE.

Lorsque, après avoir reçu la loi sur le mont Sinaï, les Hébreux voulurent conserver les tables sur lesquelles les dix commandements étaient inscrits, ils confectionnèrent l'Arche. C'était un petit monument mobile, de 2 coudées 1/2 ou 1m 38 de longueur, 1 coudée 1/2 ou 0m 83 de largeur et 1 coudée de hauteur [1]. Cette boîte était couronnée tout autour, à son sommet, d'une corniche en forme de boudin ou tore. Aux quatre coins, vers le milieu de la hauteur, était fixé un anneau; par deux de ces anneaux, à droite et à gauche, on passait une traverse servant à porter ce dépôt des archives saintes. Les anneaux étaient en or, le reste en bois de Sittim, c'est-à-dire en bois d'acacia. L'Arche était dorée à l'intérieur: son couvercle [2] était en or et orné de deux chérubins [3] en ronde bosse et en or, le visage tourné l'un vers l'autre. Ces chérubins rappellent ces figures ailées de toute sorte qu'on a retrouvées à Ninive. Il ne faut pas oublier que les livres qui portent le nom de Moïse ont été remaniés après la captivité, et que les auteurs ont tiré bon parti des arts assyriens dans leurs visions, leurs images et leurs descriptions. Entre ces deux représentations singulières, qui n'avaient plus les ailes reployées sur le corps, mais libres, en sorte que l'aile d'un chérubin touchait presque celle de l'autre; entre ces figures merveilleuses, disons-nous, on se figurait la présence du dieu Jehovah [4]. Cette idée fait naturellement penser aussi à ces immenses avenues de sphinx au-devant des temples égyptiens, qui représentaient le mystère de la divinité. D'autres peuples encore ont employé le

1. Exode, ch. xxv, v. 10 à 16. — 2. Id., v. 17. — 3. Id., v. 18.
4. Id., v. 22. — Nombres, ch. vii, v. 89. — Psaume xcix, v. 1.

sphinx dans leurs idées religieuses : les Grecs les nommaient Anka; les Perses leur donnaient le nom de Simurg; dans l'Inde même ils apparaissent [1]. L'Arche se plaçait dans le tabernacle, pendant que les Israélites parcouraient les déserts de l'Arabie. Lorsque Salomon eut construit le temple de Jérusalem, l'Arche fut déposée dans le lieu très-saint [2]. Quand Nabuchodonosor livra aux flammes le temple de Jehovah, en 588 avant l'ère vulgaire, l'Arche périt dans cet incendie. Le lieu très-saint des temples de Zorobabel et d'Hérode resta vide. La colonne de feu qu'on supposait voir au-dessus de l'Arche pendant le trajet des Hébreux d'Égypte en Palestine n'est autre que la fumée des sacrifices consommés par les prêtres auprès du dépôt de la loi. L'Arche était une copie des barques sacrées, représentées sur les monuments égyptiens; elle avait seulement une autre destination. La forme des premiers reliquaires chrétiens a peut-être été inspirée par celle de l'Arche.



112. — Barque sacrée tirée d'un bas-relief du temple d'Essaboue.

On nommait tabernacle le petit sanctuaire mobile et portatif que les Hébreux ont construit et gardé avec eux pendant leur voyage d'Égypte dans le pays de Chanaan. Ce tabernacle était un édifice moyen, conçu de telle sorte que les parties qui le composaient étaient facilement jointes et aussi facilement enlevées de l'endroit que les Hébreux choisissaient pour leur séjour momentané.

Le tabernacle se composait de deux parties distinctes : du lieu saint et du lieu très-saint. Il était toujours placé dans une enceinte formant une cour, qui elle-même était fermée par une clôture mobile. Ce tabernacle, de forme oblongue, se composait d'une espèce d'échafaudage en bois formé de quarante-huit petits compartiments en bois

1. Voyez J. G. Rhode, Die heilige Sage und das gesammte Religionssystem der alten Baktrer, Meder und Perser oder des Zendvolks. Frankfurt, 1820. 1 vol. in-8, p. 217 et suiv.
2. I Rois, ch. vi, v. 19.

d'acacia ; il était sans couverture et ouvert par devant. Chaque compartiment était fixé à terre au moyen de goujons semblables au fer pointu des lances, et qui s'adaptaient dans une espèce de virole. En haut, ces compartiments étaient fixés les uns aux autres par des verrous. Quatre tapis, composés chacun de plusieurs pièces, servaient de toiture, et le devant du tabernacle était fermé par une draperie. Le premier tapis était d'un tissu fin de coton de couleur bleu foncé, de pourpre et de nuance de cochenille; il était parsemé de figures de chérubins; — le second tapis était fait de poil de chèvre ; — le troisième, composé de peaux de mouton rouges ou de maroquin ; — le quatrième enfin était fait de peau de chien de mer. La séparation entre le lieu saint et le lieu très-saint consistait également en un rideau.

Cette sorte de sanctuaire rappelle on ne peut mieux les tentes dressées par les Bédouins.

La longueur totale du tabernacle était de 30 coudées ou 16^{m} 52, et sa largeur de 10 coudées ou 5^{m} 54. La hauteur était également de 10 coudées. Il était orienté comme les temples égyptiens et comme en général tous les monuments sacrés de l'antiquité; c'est-à-dire que son entrée, la porte, était placée à l'orient, vers le lever du soleil.

L'enceinte extérieure de la cour avait 5 coudées ou 2^{m} 77 de hauteur, 100 coudées ou 55^{m} 41 de longueur et 50 coudées ou 27^{m} 70 de largeur. La clôture de cette enceinte se composait de rideaux de coton, suspendus à cinquante-six supports en bois avec chapiteaux argentés. Il y avait sur chaque face longitudinale vingt de ces supports, et dix sur la face transversale de l'ouest, six seulement sur celle du levant. Les anciens avaient l'habitude de compter doubles les colonnes des angles, parce qu'elles se présentent sur deux faces [1]. L'entrée avait 20 coudées ou 11^{m} 08 de large; elle était fermée par une grande draperie d'égale longueur.

On pourrait croire que les ustensiles sacrés déposés dans ce qu'on appelait le lieu saint rappelaient par leurs formes le style égyptien. Nous avons vu que les Juifs s'étaient emparés d'objets précieux lors de leur fuite d'Égypte. Mais la description de la table du pain de proposition avec ses ornements et ses dorures, le grand chandelier à six branches, l'arche elle-même avec certains de ses accessoires, cette description, disons-nous, conduit à penser, avec les colonnes et les parois en bois recouvertes d'une tôle d'or et supportant des tentures

1. Winkelmann, Baukunst der Alten, Vorbericht, § 9. Alte Tempel zu Girgenti, § 7.

et des tapis tissés de couleurs diverses, que toutes ces choses étaient une imitation d'objets babyloniens et assyriens. Le voile de pourpre, d'écarlate, de cramoisi et de fin lin orné d'ouvrages exquis, semé de chérubins, qui séparait le lieu saint du lieu très-saint, rappelle également ces animaux fantastiques inventés par les artistes babyloniens et si connus dans toute l'antiquité par leur richesse et leur étrangeté.

Nous devons cependant faire observer que le texte qui nous rapporte tous ces détails n'est pas aussi ancien que les monuments qu'il décrit. Il est probable que, postérieur à la captivité, l'auteur ou les auteurs se sont inspirés des objets qu'ils virent en Assyrie et en Babylonie.

La vision d'Ézéchiel rappelle aussi, on ne peut plus clairement, les grands symboles assyriens. L'homme, l'aigle, le taureau et le lion figurent, comme nous l'avons vu, aux palais de Ninive. Ézéchiel fut emmené en captivité avec le roi Jehojachin. Nous retrouverons ces animaux comme emblèmes des évangélistes pendant le moyen âge. Notre but est d'en constater ici l'origine toute païenne.

Les monuments d'architecture élevés en Judée, que nous venons de décrire, sont en petit nombre. Il en existe quelques autres, mais ces monuments sont encore moins nationaux que le temple et les palais de Salomon. Il y a de nos jours une petite cohorte d'archéologues *hébraïsants* qui s'efforcent, mais sans succès, de prouver que les Juifs ont eu le génie et l'esprit des arts ; ils font remonter à des dates fabuleuses des édifices qui ne doivent leur existence qu'au siècle avant l'ère vulgaire ou aux deux premiers siècles de cette ère. Pour nous, ces monuments avec leurs frontons, leurs triglyphes, leurs pilastres romains et leurs volutes composites ne datent que de la décadence grecque et romaine.

CHAPITRE II.

LE TEMPLE ET LES PALAIS DE SALOMON.

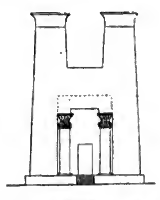
Le roi David avait déjà formé le projet de bâtir à Jérusalem, la capitale de son royaume, un temple en pierre, digne de la grandeur et de la majesté de son Dieu Jehovah. Mais le prophète Nathan empêcha en partie le roi d'exécuter son dessein. Les guerres, que les Hébreux eurent à soutenir contre leurs voisins, contribuèrent encore davantage à faire ajourner l'exécution des projets du roi. Il fut réservé à son fils Salomon[1] d'exécuter son désir. Dans la quatrième année du règne de Salomon, 1012 ans avant l'ère vulgaire, dans le second mois Siv, ou mois de mai, le temple fut commencé; on employa sept années à le construire. Hyram, roi de Tyr, contribua beaucoup à l'érection et à la magnificence de ce monument; il envoya à Salomon des artistes, des ouvriers et des matériaux du mont Liban. Pour asseoir le temple nouveau, on nivela la montagne appelée Moriah, et on éleva de fortes murailles de culées pour soutenir les terres tout alentour. La partie orientale de cette montagne, qui était très-escarpée, demanda surtout un grand travail. La tradition avait donné déjà très-anciennement une consécration religieuse à cette montagne[2] sur laquelle Abraham était allé préparer le sacrifice de son fils Isaac.

Le temple de Jérusalem était placé dans deux enceintes formant deux cours : la cour intérieure, la cour des prêtres, celle qui circonscrivait le temple, n'était destinée, comme celle du tabernacle, qu'aux sacerdotes, qui devaient y dire des prières, y chanter des hymnes sacrés et y consommer les sacrifices; la cour extérieure était destinée à rece-

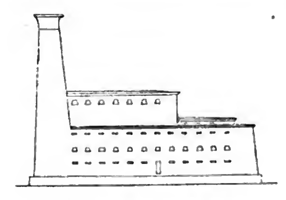
1. Sisak, Sésonchis, Scheschonk, son contemporain en Égypte.
2. Genèse, ch. XXII, v. 2.

voir le peuple d'Israël et les païens. Les cours étaient séparées l'une de l'autre par trois assises de pierres, sur lesquelles il y avait une rangée de poteaux de cèdre[1].

Le temple de Salomon, situé dans la partie occidentale de Jérusalem, et dont la façade était tournée vers l'orient, avait intérieurement 60 coudées ou 33m 24 de longueur, 20 coudées ou 11m 08 de largeur et 30 coudées ou 16m 62 de hauteur. Cette longueur de 60 coudées était divisée en un tiers et deux tiers. Au fond du temple, au couchant, vers Sion, était situé le lieu très-saint, qui avait 20 coudées de long, 20 de large et 20 de hauteur : il formait un cube. A l'extérieur, le lieu très-saint ne s'apercevait qu'à peine et qu'à une grande distance: de près il était tout à fait caché. Vers le levant, à l'est, se trouvait la cella, l'anti-salle de l'habitation sacrée et divine. Elle avait



113. — Façade principale du Temple de Salomon.



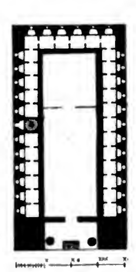
114. — Façade latérale du Temple de Salomon.

40 coudées ou 22m 16 de longueur et 20 coudées de largeur; sa hauteur était de 30 coudées. Elle dépassait donc de 10 coudées, ou 5m 54, la hauteur du lieu très-saint. Sur le devant du temple, au levant, il y avait un pylône ou pronaos, sorte de propylées ayant la même largeur que le temple, c'est-à-dire 20 coudées. Ce pylône avait 10 coudées de profondeur. La hauteur intérieure de cette espèce de vestibule était sans doute aussi de 30 coudées, hauteur égale à celle de la cella ou lieu saint. Pour bien comprendre ce grand vestibule, il faut se rappeler les temples *égyptiens*, avec lesquels les monuments des Hébreux ont eu une ressemblance, qui devait avoir lieu tout naturellement. La hauteur de ce pylône, servant d'entrée au temple de Jérusalem, était de 120 coudées ou 66m 49, dit la chronique. Cette mesure paraît exagérée et nullement en rapport avec les autres parties du monu-

1. I Rois, ch. vi, v. 36.

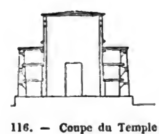
ment; elle est cependant exacte. Les écrivains juifs ont dû être embarrassés quand il a fallu indiquer l'élévation d'un pylône massif vers le le bas, et formant deux tours isolées vers le haut. Nous pensons, avec plusieurs auteurs, qu'ils ont mesuré chaque côté du pylône à part, et qu'ensuite ils ont additionné les deux hauteurs ensemble, ce qui donnait pour chaque tour 60 coudées ou 33m,24 de hauteur, dimension fort en proportion avec la masse du monument.

La cella et le sécos étaient entourés de trois côtés, au sud, à l'ouest et au nord, d'une espèce de corridor ou de cellules à trois étages; ce corridor formait une construction à part et ne faisait que s'appuyer, pour ainsi dire, contre l'extérieur du temple. C'est encore une disposition que nous retrouvons dans les temples égyptiens, et que Strabon nomme les ailes du temple. Le corridor du rez-de-chaussée avait 5 coudées ou 2m 77 de largeur; celui du milieu ou du premier étage avait 6 coudées ou 3m 32, et le couloir supérieur ou du second étage en avait 7 ou 3m 87. Le texte de la Bible ne parle pas de la disposition pyramidale du parement extérieur des murs, ou, si l'on veut, de leur face inclinée; mais c'est une particularité empruntée encore aux sanctuaires égyptiens que la maçonnerie diminue d'épaisseur à mesure qu'elle s'élève. Cette inclinaison des faces latérales donnait aussi plus d'élégance à la façade principale, dont les deux côtés ne s'élevaient pas d'aplomb, ce qui est aussi un des caractères de l'architecture orientale. Les murs intérieurs de la cella et du sécos, étant en bois, avaient à l'extérieur une retraite à chaque étage. Les solives du plancher venaient ainsi porter sur cet immense pan de bois et reposaient sur des sablières que le texte indique spécialement. A l'intérieur du temple, ce pan de bois montait lisse et sans retraite jusqu'au plafond. Les trois corridors autour du monument avaient chacun 5 coudées ou 2m 77 d'élévation, sans compter le plancher; en comptant 0m 33 par épaisseur de plancher, nous aurons une hauteur totale de 9m 30, qui, déduite de 20 coudées ou 11m 08, plus l'épaisseur du plafond de 0m 33, donne une mesure de 1m 78. Cette hauteur excédait donc celle des trois étages de corridors, et était elle-même de 10 coudées ou 5m 54 en contre-bas de celle de la cella. Il y avait à chaque étage des chambres, ainsi que l'indique Josèphe, consacrées à la conservation des



115. — Plan du Temple de Salomon.

archives, des trésors et des objets servant au culte. Peut-être celles du bas servaient-elles d'habitation aux prêtres attachés au temple; celles du milieu, à la conservation des choses précieuses; celles du haut, aux archives. Enfin, peut-être aussi le couloir supérieur devait-il servir de passage en cas d'incendie. A la gauche du monument, c'est-à-dire au midi, se trouvait une porte servant d'entrée aux couloirs ou corridors, et un escalier tournant ou à vis, pareil à ceux des églises chrétiennes. Cela indique que les corridors avaient une destination, et qu'on ménageait l'espace en y pratiquant cette espèce d'escalier qui prend le moins de place possible.


116. — Coupe du Temple de Salomon.

Quant au comble à deux versants que quelques auteurs ont placé sur ce monument, nous pensons que cette forme toute septentrionale ne lui convient pas. Le toit était en forme de terrasse, plat avec une pente double pour l'écoulement des eaux. Cette terrasse, en bois de cèdre recouvert d'une lame d'or, a dû être garnie d'un bout à l'autre de longues lames de fer ou d'acier pointues et dorées. Josèphe rapporte qu'elles étaient destinées à empêcher les oiseaux de se placer sur le toit et d'y laisser tomber leur fiente. « Définitivement, dit M. Arago [1], le temple de Jérusalem, resté intact pendant plus de 1000 ans, peut être cité comme la preuve la plus manifeste de l'efficacité des paratonnerres. » Le temple de Salomon fut brûlé en 588 avant l'ère vulgaire; il ne subsista donc que 417 ans après son achèvement. En 534, Zorobabel construisit le second temple, qui fut détruit par Hérode, 37 ans avant l'ère vulgaire. En l'année 35, ce prince rebâtit le troisième temple; c'est celui que Jésus visita, et qui fut détruit par Titus, l'an 70 de l'ère vulgaire. Quant au témoignage de Flavien Josèphe sur la couverture du temple de Salomon, nous ne pouvons pas y ajouter grande foi : cet auteur vivait onze siècles après sa construction, et n'a pu puiser ses renseignements que dans les livres des Rois et de la Chronique où il n'en est pas fait mention.

Maintenant que nous avons essayé de donner une idée de l'ensemble du temple, nous allons passer aux détails. D'abord se présentent les portes d'entrée. Celle qui était entre la cella et le lieu très-saint avait deux vantaux ou battants; elle était de bois d'olivier

1. Annuaire pour l'an 1838, présenté au roi par le bureau des longitudes. Notices scientifiques, par M. Arago, sur le tonnerre, p. 601, 603.

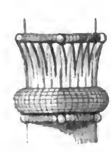
et ornée de sculptures représentant des chérubins, des palmiers et des fleurs épanouies. Tous ces ornements étaient recouverts d'une tôle d'or. La porte entre le pylône et la cella était également à deux vantaux, dont chacun, divisé en deux parties, se repliait sur lui-même par le moyen de charnières, sans doute, mais dont le texte ne parle pas. Cette porte était en bois de cyprès et ornée des mêmes sculptures que la première. Son chambranle était en bois d'olivier. Le texte hébreu n'indique point la place des fenêtres : il dit seulement qu'il y en avait qui étaient larges en dedans et rétrécies en dehors. Nous croyons pouvoir placer ces ouvertures sur les murs latéraux de la cella qui dépassaient de 7ᵐ65 (y compris la corniche de 0ᵐ 33) ceux des corridors. En plaçant douze pièces sur chaque collatéral, et en donnant une fenêtre à chacune d'elles, nous trouvons sur la façade le nombre 12, nombre si significatif chez tous les peuples; et en plaçant les fenêtres de la cella sur l'axe de ces dernières, nous verrons encore apparaître le nombre 7, qui, nous l'avons démontré plus haut, n'est pas produit par le hasard. Les temples antiques n'ont point de fenêtres; le culte israélite en exigeait : les fumigations, les encensements et le sacrifice des parfums, ainsi que les soixante-dix lampes ardentes, demandaient nécessairement des ouvertures pour laisser échapper les odeurs et la fumée. Afin d'établir un courant d'air plus vif et de faciliter l'échappement et l'évaporation, on construisit des fenêtres larges intérieurement et étroites à l'extérieur. Il n'y avait que de fort petites ouvertures horizontales dans le lieu très-saint, où ne se pratiquaient point de cérémonies et où l'on ne voyait ni lampes ni encens. La sainteté du lieu, regardé comme la demeure du Dieu d'Israël, était encore rehaussée par une obscurité mystérieuse et complète, dont parle Salomon [1] lorsqu'il dit que « Dieu veut être adoré dans les ténèbres. »

Il y avait à l'entrée du pylône deux colonnes isolées, qui nous rappellent en partie les obélisques égyptiens; celle de droite se nommait *Jachin*, et celle de gauche *Boas*. Jachin signifie : *il consolidera;* Boas veut dire : *en lui est la force*. Et ce n'est pas accidentellement que ces deux colonnes furent placées là, à l'entrée du sanctuaire : elles devaient représenter le symbole de la puissance créatrice de l'être primitif, auquel le temple était consacré, et servir de symboles et d'images aux éléments de la formation. Jachin représente la ligne

1. 1 Rois, ch. VIII, v. 12.

perpendiculaire, ce qui est d'*aplomb*, Boas figure la ligne horizontale, *ce qui donne la force*. L'union de ces deux lignes ou de ces deux qualités produit l'angle droit, l'élément primitif de toute formation, le principe fondamental de l'Architecture. Et nous trouvons là, au temple de Salomon, le motif qui porta les maîtres dans les arts au moyen âge, d'abord dans les couvents et ensuite dans les confréries de constructeurs, à regarder les colonnes de Jachin et Boas comme symboles principaux de leur association, de leur affiliation.

Le fût de chacune de ces colonnes avait 18 coudées ou 9^{m} 97 de hauteur, leur chapiteau avait 5 coudées ou 2^{m} 77 d'élévation et leur diamètre était d'environ 4 coudées ou 2^{m} 21. Elles étaient creuses, sans cannelures, et coulées en bronze. Le Ier livre des Rois et le IIe de la Chronique ne sont point d'accord sur la hauteur des fûts : le premier leur donne une hauteur de 18, et la Chronique celle de 35 coudées. Ici évidemment, comme pour le pylône, l'écrivain juif additionne les deux hauteurs ensemble: et si on trouve une coudée de plus sur la longueur des fûts, cette coudée doit être divisée en deux pour en faire la base de chaque colonne. Il n'est point question, à la vérité, dans la Bible, de la base de ces deux colonnes; mais cela ne doit pas surprendre, si on se rappelle à cet égard l'absence de base aux colonnes égyptiennes, qui posent souvent sur une simple plinthe, et de fort peu de hauteur; Jachin et Boas ont pu avoir pour base une plinthe pareille. Les fûts étaient lisses et sans ornements. Une grande difficulté s'élève quant à la disposition ornementale des chapiteaux; beaucoup d'archéologues ont tenté de les restituer, mais la plupart ont échoué : tous ont produit des résultats différents s'éloignant plus ou moins de la vérité. Les projets de restauration de Stieglitz et de Kopp sont les meilleurs; mais, quoique se rapportant au texte avec assez d'exactitude, nous croyons cependant que le sentiment esthétique leur manque, et nous donnons ici une restauration qui nous semble remplir les exigences de l'un et de l'autre.



117. — Chapiteau des colonnes du Pronaos.

Nous pensons que les murs extérieurs du temple étaient, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, construits en pierre[1], et que le tout s'élevait sur un soubassement en pierres de taille, quoique la Bible

1. I Rois, ch. VI, v. 7.

n'en parle pas. Tous les matériaux étaient préparés loin de l'œuvre et sur chantier, car il est dit expressément qu'on n'entendit aucun bruit de marteau, de ciseau, ni autre espèce d'outils [1]. Une preuve que les murs de la cella et du sécos étaient en pans de bois, c'est qu'il est dit qu'ils étaient lambrissés en bois de cèdre [2]. Le plancher du temple consistait en madriers de cyprès [3]. Le lieu très-saint avait ses parois de murs recouvertes d'une lame ou tôle d'or.

Sous le règne de Sédécias, Nabuchodonosor, roi de Babylone, prit Jérusalem, et les flammes dévorèrent le temple de Salomon, en 588 avant l'ère vulgaire, après avoir existé 417 ans.

Par la disposition donnée au plan du temple de Jérusalem, bâti par Salomon, sa largeur est juste la moitié de sa longueur totale, vestibule au levant et corridors au couchant compris. Nous retrouvons ces proportions dans le tabernacle qui a servi de type au monument dont nous nous occupons. Notre restauration lui donne en tout 42 coudées ou 23^{m} 27 de largeur sur 84 coudées ou 46^{m} 54.

Le sécos, ou lieu très-saint, formait un cube, et puisque la cella avait la même largeur que le sanctuaire et deux fois sa longueur, plus 10 coudées de hauteur, nous trouvons : 1° le nombre 1 pour le lieu très-saint; 2° le nombre 2 pour la superficie, et 3° enfin le nombre 3 pour le cube de la cella. Si ces dimensions et ces proportions ne résultent pas d'une combinaison réfléchie et calculée, elles sont au moins remarquables. Nous ne pouvons pas voir que l'effet du hasard, et nous pensons involontairement à la signification des nombres et des mesures, si généralement employée dans l'antiquité.

La cella a 20 coudées ou 11^{m} 08 de largeur. Nous avons donné aux pans de bois latéraux, au rez-de-chaussée, 2 coudées 1/4 ou 1^{m} 24 d'épaisseur; aux murs en pierre extérieurs, 3 coudées 3/4 ou 2^{m} 07, ce qui fait en tout 23^{m} 24. Nous n'avons pas tenu compte des 0^{m} 03 en moins sur la largeur totale, afin de conserver un chiffre rond qui correspondît aux mesures hébraïques.

Indépendamment du temple, Salomon éleva encore un magnifique palais, situé non loin du mont Liban. Ce palais, de 100 coudées ou 55 mètres de longueur sur 50 coudées ou 27 mètres de largeur, et 30 coudées ou 16 mètres d'élévation, se composait d'un péristyle de la largeur de 50 coudées et de 30 coudées de profondeur. Venait ensuite une salle hypostyle dans laquelle il y avait quarante-cinq colonnes en

1. I Rois, ch. VI, v. 7. — 2. Id., ch. VI, v. 15. — 3. Id.

bois de cyprès, sur trois rangs transversaux; une quatrième rangée la séparait du vestibule. Les architraves ainsi que les couvertures de ce monument étaient en bois de cyprès; les murs extérieurs et le soubassement furent bâtis en pierres de taille. Ensuite, venait une seconde salle semblable à la première, et plus loin les habitations ou appartements particuliers du roi. Le palais de sa femme, qui était la fille d'un roi d'Égypte, terminait cet édifice, qui lui-même rappelle entièrement les palais des bords du Nil; il ressemble parfaitement au Rhamesséion ou palais de Rhamsès le Grand à Thèbes. La construction en bois, les colonnes, les architraves et la couverture, également en madriers, montrent le rapport de l'architecture des Hébreux avec celle des Phéniciens et des Assyriens leurs voisins.

Les Juifs étaient polygames, comme tous les peuples de l'antiquité. Salomon avait un harem nombreux, composé de plus de mille femmes arabes. Mais la reine, la mère de l'héritier du trône, était fille d'un roi d'Égypte. Les livres juifs se taisent sur les bâtiments qui devaient loger une aussi grande quantité de femmes, dont une partie habitait sans doute auprès du palais de Jérusalem, et l'autre la résidence d'été auprès du Liban. Si le temple et le palais de Salomon se rapprochaient, quant au style, de l'architecture égyptienne, les harems empruntaient le leur aux palais de Ninive, avec des soubassements en pierre et des substructions en charpente. Il y avait bien moins de distance de la Judée à l'Égypte qu'à Ninive : l'influence égyptienne a dû se faire sentir avec plus de puissance que celle de l'Assyrie. Les palais de Ninive sont de plus ornés de nombreuses sculptures, et dans les constructions juives c'est tout le contraire. La grande valeur intrinsèque des métaux précieux employés suppléait à la richesse ornementale.

Salomon étendit encore sa magnificence sur d'autres parties de son petit royaume. Il bâtit les villes de Gaser, Bethoron, Baalath, et Thadmor dans le désert de la Syrie, renouvelée au IIIe siècle par le prince arabe Septimius Odenath et sa femme Zénobie.

PHÉNICIE

BIBLIOGRAPHIE.

Lenz. — Die Götter von Paphos. 1808.

Münter, F. M. — Religion der Carthager. Kopenhagen, 1821. In-4. 2e édit. 1824, dans laquelle se trouve un mémoire sur le temple de la déesse céleste de Paphos.

— Der Tempel der Göttin zu Paphos. Kopenhagen, 1824. In-4.

Bötticher, W. — Geschichte der Carthager; nach den Quellen bearbeitet. Berlin, 1827. In-8. 486 pages.

Movers, F. C. — Die Phönizier: Untersuchungen über die Religion und die Gottheiten der Phönizier, mit Rücksicht auf die verwandten Culte der Carthager, Syrer, Babylonier, Assyrer, der Hebräer und der Aegypter. Bonn und Berlin, 1841 à 1850. 3 vol. in-8.

Barth, H. — Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres. 1845 à 1847. 1 vol. in-8.

Gerhard, E. — Ueber die Kunst der Phönicier (dans Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin aus dem Jahre 1846, p. 379 et suivantes).

Braun, Julius. — Ouvrage cité page 316.

PHÉNICIE

Les Phéniciens étaient des Sémites du rameau araméen, refoulés du golfe Persique, par des peuples d'autre race (Égyptiens?), en Arabie, qui s'arrêtèrent enfin sur les rives les plus orientales de la Méditerranée. De ce point, ils se répandirent dans une grande quantité d'îles et sur presque toutes les côtes de cette mer, surtout dans celles de Rhodes et de Crète, où sans doute ils rencontrèrent les races tatares qui les avaient précédés. Dès les temps les plus reculés, les Phéniciens connaissaient la navigation et l'usage des métaux. Ce fut surtout dans leurs possessions sur la mer Adriatique qu'ils eurent d'abord l'occasion d'augmenter leur science dans l'art de naviguer, à l'occasion de la pêche considérable du thon qui se fait dans la Méditerranée à certaines époques fixes de l'année. Puis, par la construction de leurs vaisseaux ils acquirent une grande pratique et une grande habileté dans l'architecture navale, et par conséquent aussi dans la charpenterie. Comme les Juifs, ils n'ont pas eu le sentiment du beau, ni le sentiment des arts, surtout des arts du dessin. Ils restèrent donc, à cet égard, tout à fait barbares, se contentant de pures ébauches et de symboles grossièrement exécutés. Ils n'ont montré ni talent, ni aptitude pour l'architecture.

La Phénicie était un petit pays, ayant à peine 175 kilomètres de longueur et d'une largeur fort exiguë. C'était une contrée fertile, avec des plaines bien arrosées, accidentée de monticules et limitée principalement à l'est par le Liban, qui fournissait en abondance du bois pour la construction des maisons et des vaisseaux. Auprès de Sarepta, étaient des mines de fer et de cuivre; sur les côtes, on pêchait la pourpre, et avec les pyrites des rivages on fabriquait le verre dont on faisait des vases, des plats, des verres à boire, etc. Les Phéniciens

avaient des comptoirs ou factoreries en Orient, en Espagne, sur la côte septentrionale de l'Afrique, et anciennement aussi dans les îles grecques, en Italie, en Sicile, à Malte, etc. Ils trafiquaient des produits d'un luxe inutile fabriqués chez eux; ils vendaient des étoffes de pourpre et de la verroterie : leur commerce primitif était un trafic d'échange. Des côtes de la Baltique ils tiraient l'ambre, de la Bretagne l'étain; au moyen de leurs possessions dans le golfe Persique, ils commerçaient même avec les Indiens, dont ils étaient connus sous le nom de *Javana*. Par les caravanes, ils envoyaient aussi leurs produits, tant naturels que fabriqués, à Babylone, à Ninive, à Thapsake et à Karchemis (Circesium). Quelle que fût la richesse des Phéniciens, ils ne l'employèrent pas à l'édification de monuments d'architecture dont ils n'apprécièrent ni l'utilité ni le besoin. Ils ignoraient la grandeur des dimensions, et ils ne s'inquiétaient pas de la durée des édifices. Il n'y avait chez eux que la jouissance du moment et des yeux. Incarnation complète de la petite industrie, ils ne s'inquiétaient que du luxe et du faste dans la décoration et les détails; briller aux regards, fixer temporairement les sens, leur suffisait. Leurs temples petits, comme l'idée de leurs dieux, étaient presque en totalité bâtis en bois : certaines parties se distinguaient par la valeur de la matière précieuse dont elles se composaient. C'est ainsi que dans le temple de Melkarth à Tyr, temple de leur dieu urbain et du commerce, Hérodote vit deux colonnes dont l'une était d'or fin et l'autre d'émeraude. Les prêtres lui dirent que ce temple avait été bâti en même temps que la ville, qui était habitée déjà depuis deux mille trois cents ans [1]. Mais, selon Justin, Tyr ne datait que d'une année antérieure à la prise de Troie [2]. Il y avait à Paphos, ville de l'île de Chypre, un autre temple phénicien célèbre dédié à Aphrodite [3]. Selon Strabon, il était situé à dix stades de la mer (1850 mètres); son enceinte, de 150 mètres de longueur sur 100 de largeur, était divisée en deux parties égales : dans l'une des deux était bâti le temple aux dimensions très-exiguës. Sur la face principale, percée de trois petites fenêtres, étaient deux obélisques réunis par une chaîne. Une balustrade semi-circulaire entourait une avant-cour où l'on nourrissait des pigeons. La partie centrale s'élevait considérablement au-dessus des espaces latéraux.

1. Hérodote, l. II, ch. XLIV. — 2. Justin, l. XVIII. ch. III.

3. Ce furent les Assyriens qui l'adorèrent en premier, ensuite les habitants de Paphos en Chypre et ceux d'Ascalon en Phénicie et en Palestine. Pausanias, l. I, ch. XIV.

Dans l'adyton ou lieu saint, on voyait la déesse sous une figure grossière et informe, ayant à chacun de ses côtés un candélabre. « La déesse n'est point représentée sous une forme humaine, dit Tacite [1], c'est un bloc arrondi, plus large à la base et se rétrécissant au sommet comme une pyramide. » Les Phéniciens n'avaient point de disposition pour la plastique, ils ne furent jamais des artistes, mais seulement des industriels. Dans le temple représenté sur les monnaies de Chypre, on voit des colonnes sans entablement, destinées sans doute à recevoir des traverses auxquelles appendaient des draperies. On retrouve donc jusqu'à un certain point, dans l'architecture phénicienne, des réminiscences de la tente, la maison par excellence des Sémites. Le tabernacle nomade des Juifs a de l'analogie avec ce que l'on connaît des temples phéniciens. L'Aphrodite phénicienne se nommait *Astartè;* elle avait son symbole dans le temple de Paphos : c'était un croissant, au-dessus duquel était figuré un soleil, symbole de Bel, le principe mâle de la faculté fertilisatrice de la nature. Astarté en était le principe femelle. On reconnaît là Osiris et Isis, et une influence égyptienne.

Les Phéniciens établissaient au bord de la mer leurs villes, adossées à des montagnes. Ils les concentraient dans un petit espace afin de ramasser leurs boutiques et d'offrir la plus grande quantité de marchandises aux acheteurs dans le moins de temps possible. Ces villes étaient fortifiées par de hautes et épaisses murailles. Leurs maisons à plusieurs étages étaient, au dire de Strabon, plus hautes encore que celles de Rome.

Les Phéniciens avaient bâti un temple du Soleil à Utique, sur le grand promontoire qui forme un triangle avec la Sardaigne et la Sicile. On y voyait une charpente en cèdre de Nubie, qui, au dire de Pline, durait depuis l'origine de la ville, c'est-à-dire 1100 ans avant l'ère vulgaire [2].

On a découvert à Lehîs, à Magraûah et à Mâder, au sud-ouest de Carthage, des tombeaux qu'on attribue aux Phéniciens, comme ceux de la nécropole de Kennûda, dans la province d'Oran [3]. Quelques antiquaires placent au nombre des monuments phéniciens les Nuraghes de la Sardaigne et les Talayots des îles Baléares; il en est de même du grand temple de l'île de Gozzo, connu sous le nom

1. *Histoires*, l. II, ch. III. — 2. Pline, *Hist. nat.*, l. XVI, ch. LXXIX.

3. Voyez H. Barth, Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres. T. I, p. 230 et suiv. — Revue archéologique, I, p. 566.

de Giganteia. Mais cette opinion ne repose que sur des hypothèses.

Quand on envisage ce que les races sémitiques ont produit dans les arts, et surtout dans l'Architecture et la Sculpture, on est logiquement porté à conclure que ces races ne sont pour rien dans la conception des édifices récemment découverts à Ninive. Les Arabes conquis ou vaincus ont pu être employés à former les grands monticules où ces édifices sont situés, à fabriquer les briques, à maçonner les murs, à ébaucher les dalles, à tailler la charpente pour la partie supérieure des palais; mais ils n'en ont à coup sûr conçu ni le plan, ni les élévations, ni exécuté les colossales sculptures, ce que prouvent assez la pauvreté de leur architecture, la grossièreté de leur plastique de tous les temps et de tous les lieux. A ce sujet encore l'ethnologie vient expliquer et confirmer ce qu'enseigne l'histoire. Aujourd'hui l'étude intellectuelle des races est indispensable pour le progrès des sciences historiques.

MÉDIE, PERSE

BIBLIOGRAPHIE.

Barbaro, Josaphat. — Viaggi fatti da Venezia alla Tana in Persia, India e in Constantinopoli, con la descrizione delle città, luoghi, siti, costumi, e della Porta di Gran Turco, etc. Venezia, per Figliuoli d'Aldo, 1543 et 1545. In-8.!

Mandelslo, J. A. — Morgenländische Reisebeschreibung. Schleswig, 1658. In-fol.

Della Valle, Pietro. — Viaggi descritti in lettere familiari al suo amico Mario Schipano, etc. Roma, 1650 à 1653. 3 vol. in-4. Traduits en français sous le titre : Voyages de Pietro della Valle, gentilhomme romain, dans la Turquie, l'Égypte, la Palestine, la Perse, les Indes Orientales et autres lieux. Paris, 1661-1663. 4 vol. in-4.

Bruyn, Corneille Le. — Ouvrage cité page 108.

Niebuhr, C. — Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins. Traduit de l'allemand. Copenhague, 1774-1778. 2 vol. in-4.

Heeren, A. H. L. — Ouvrage cité page 295.

Sacy, A. J. Sylvestre de. — Mémoires sur diverses antiquités de la Perse, etc. Paris, 1793. In-4.

Chardin, J. — Voyages en Perse et autres lieux de l'Orient. London, 1686. In-fol. Nouvelle édition. Paris, 1811. 10 vol. in-8. Atlas in-fol.

Morier, J. — A Journey through Persia, Armenia and Asia Minor to Constantinople in the years 1808 and 1809. London, 1812. In-4. Traduit en français par Eyriès. Paris, 1813. 3 vol. in-8.

Ouseley, William. — Travels in various countries of the East, more particularly Persia. London, 1819 à 1823. 3 vol. in-4.

Hœck, C. F. E. — Veteris Mediæ et Persiæ Monumenta. Gœttinguæ, 1818. In-4.

Dupré. — Voyage en Perse fait dans les années 1807 à 1809. Paris, 1819. In-8.

Ker Porter, Robert. — Ouvrage cité page 295.

Maurice, Th. — Observations on the Ruins of Babylon and Persepolis. London, 1816-1818. 2 vol. in-4.

Rhode, J. G. — Die heilige Sage und das gesammte Religionssystem der alten Baktrer, Meder und Perser oder des Zendvolks. Frankfurt, 1820. 1 vol. in-8.

Rosenmüller, E. F. K. — Handbuch der biblischen Alterthumskunde. Leipzig, 1823 à 1831. 4 vol. in-8.

Alexander, J. E. — Travels from India to England, comprehending a visit to the Burman empire and a journey through Persia, Asia Minor, European Turkey, etc. London, 1827. In-4.

Buckingham, J. S. — Travels in Assyria, Media and Persia, with researches in Ispahan and Persepolis. London, 1830. 2 vol. in-8.

Lassen, Ch. — Die altpersischen Keil-Inschriften von Persepolis. Entzifferung des Alphabets und Erklärung des Inhalts. Nebst geographischen Untersuchungen über die Lage der im Herodotischen Satrapien-Verzeichnisse und in einer Inschrift erwähnten altpersischen Völker. Bonn, 1836. Grand in-8.

Ritter, C. — Die Erdkunde von Asien. Berlin, 1838. In-8. VIe vol., 1re division.

Rich, J. C. — Ouvrage cité page 296.

Ainsworth, W. F. — Ouvrage cité page 296.

Layard, A. H. — Ouvrage cité page 296.

Texier, Ch. — Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie. Paris, 1842. 1 vol. in-fol.

Rawlinson, H. E. — The Persian cuneiform Inscription at Behistun decyphered and translated, with a memoir on Persian cuneiform Inscriptions in general and on that of Behistun in particular. *Journal of the Royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland.* Xe vol. 1847. In-8.

Texier, Ch. — Description de l'Asie Mineure. Paris, 1839 à 1849. 3 vol. in-fol.

Flandin, E. — L'Orient. Paris, 1853. 3 vol. in-folio. — Constantinople et le Bosphore, 40 planches; Scutari, 5 pl.; les Dardanelles, 2 pl.; Smyrne, 4 pl.; Rhodes, 25 pl.; Chypre, 4 pl.; Syrie et Palestine, 20 pl.; Égypte, 7 pl.; Mésopotamie, 11 pl.; Bagdad, 11 pl.; Perse, 11 pl.; Arménie et Mer Noire, 10 pl.

Flandin, E. et P. Coste. — Voyage en Perse. Paris, 1850. 2 vol. in-8. Atlas de 6 vol. grand in-fol.

Fergusson, J. — The Palaces of Nineveh and Persepolis restored. An Essai on ancient Assyrian and Persian Architecture. London, 1851. In-8.

Vaux, W. S. W. — Ouvrage cité page 269.

Braun, Julius. — Geschichte der Kunst in ihrem Entwicklungsgang durch alle Völker der alten Welt hindurch auf dem Boden der Ortskunde nachgewiesen. Wiesbaden, 1856. Contenant la Vallée du Nil et la Mésopotamie (Babylone et Ninive), les contrées limitrophes, l'Arménie, la Médie, la Perse, la Syrie, la Palestine, l'Arabie avec les côtes de la Phénicie, Chypre et Carthage. 1 vol. in 8.

CHRONOLOGIE MÉDIQUE ET PERSE.

	Avant l'ère vulg.
Le premier de 8 rois mèdes commence à régner sur la Babylonie	2435
Le dernier finit son règne en Babylonie en	2211
Béros. Frag. II. édit. Müller, G. Syncelle, p. 147. ed. Dind.	
ZOROASTRE, roi bactro-mède (Justin, I, I.)	2200
PHARNÈS, roi de Médie (Diodore, II, I.)	2100
ARBACE (Diodore, l. II, ch. XXIV.)	878 à 850
Quatre rois mèdes régnent pendant un espace de 152 années (Diodore, l. II, ch. XXXII.).	
Révolution en Médie	754
DÉJOCÈS, fils de Phraortes, secoue le joug assyrien (Hérodote, I, XCVI. C'est l'Artée de Diodore, l. II, ch. XXXII).	714
Il monte sur le trône	708
PHRAORTÈS son fils lui succède (Hérodote, I, CII. Artynès de Diodore, l. II, ch. XXXII.)	655
KYAXARÈS, son fils, lui succède (Hérod., l. I, CIII. Astibaras de Diod., l. II, ch. XXXII.)	633
ASTYAGES, son fils, lui succède	593
KYROS	558
Emigration des Phocéens pour se soustraire au joug des Perses	547
Prise de Sardes	546
Harpage soumet l'Ionie	543
Prise de Babylone	536
KAMBYSES	529
Conquête de l'Égypte	525
Retour de Kambyses en Perse	522
DARIUS I	521
Prise de Babylone par les Perses, sous Darius	518
Incendie de Sardes par les Perses	498
Défaite des Perses à Marathon le 29 septembre	490
XERXÈS	485
Incendie d'Athènes par les Perses. Combat de Salamine le 23 septembre	480
ARTAXERXÈS I	467
Traité de Kimon, honteux pour les Perses	449
XERXÈS II, 45 jours	424

Sogdianos, six mois et demi.	424
Darius II, Nothos.	424
Artaxerxès II, Mnemon.	404
Bataille de Kunaxa.	401
Artaxerxès III, Ochos.	362
Arsès.	338
Darius III, Kodomannos.	335
Alexandre en Asie.	334
Bataille du Granique, le 11 mai.	334
Bataille d'Issus, au commencement de novembre.	333
Alexandre de Macédoine à Persépolis, janvier.	323

MÉDIE, PERSE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Sur les confins extrêmes du plateau de l'Iran, au sud-ouest de la mer Caspienne, était située la Médie, dont le nord formait un pays de montagnes, entrecoupées de riches vallées fertiles en pâturages ; le sud était moins accidenté et formait une vaste plaine. « On ne saurait en dire assez sur la grandeur et sur la force d'un tel pays, dit Polybe. La Médie occupe le centre de l'Asie, et, si on la compare dans ses diverses parties aux autres contrées de ce continent, elle l'emporte sur toutes par son étendue et par l'élévation où elle est placée ; elle domine les nations les plus courageuses et les plus puissantes. Du côté de l'aurore et de l'orient, elle a pour bornes les déserts qui séparent la Perse de la Parthiène ; elle commande aussi les portes appelées Caspiennes, et en est maîtresse ; elle touche aux montagnes des Tapyres qui sont peu éloignées de la mer d'Hyrcanie. Au midi, elle est voisine de la Mésopotamie et des pays des Appoloniates, et elle s'étend jusqu'à la Perse contre laquelle la protége le mont Zagros ; cette montagne est haute de cent stades, tantôt formant de vastes ouvertures, tantôt présentant une chaîne presque continue. Elle est entrecoupée de vallons fort étroits et de longues vallées habitées par les Cossiens, les Corbrenens et les Carchiens et d'autres peuples barbares, habiles en tout ce qui concerne la guerre. A l'occident, elle confine au pays des Satrapiens, situé à une distance peu éloignée des peuples occupant les rivages de l'Euxin. Du côté du nord, elle est limitée par les Élyméens, les Aniaraces, les Cadusiens, les Matiens, et s'élève au-dessus de cette partie du Pont qu'avoisinent les Palus Méotides. Enfin, elle est traversée de l'orient à l'occident par une suite de montagnes au milieu desquelles se déroulent des campagnes pleines de villes et de

bourgs [1]. » La Médie était favorisée par la nature : arrosée par des rivières, elle offrait de riches vallées, des champs fertiles, des montagnes boisées où croissaient des citronniers et des orangers; la vigne aussi y était abondante. Les forêts livraient de magnifiques bois de charpente.

Les Mèdes étaient de race ariane [2]. Ceux du nord parlaient le zend, et ceux du midi le pehlvi. Très-braves et guerriers, il ne leur était pas permis de parler des choses qu'il était défendu de faire. Ils commençaient à cinq ans à instruire les enfants, et depuis cet âge jusqu'à vingt-quatre ils ne leur apprenaient que trois choses : à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité [3]. Comme les Perses, ils étaient polygames.

Les Mèdes avaient pour religion celle de Zoroastre; c'était un pur monothéisme. Elle enseignait un *tout incréé*, un *tout intelligent*, Zoréuana Akarané qui, par son verbe, donna l'existence à deux êtres également éternels tous les deux, indépendants l'un de l'autre et puissants, dont l'un, le bon principe, était nommé *Ormouzd*, c'est-à-dire dispensateur de la lumière, le Soleil, et le mauvais principe *Ahriman*, c'est-à-dire celui qui ternit la lumière, l'ennemi de la lumière. D'après les ordres du *Principe premier*, Ormouzd avait créé le monde intellectuel et le monde matériel; Ahriman, les mauvais génies avec lesquels il s'élève de l'empire des ténèbres, le Touran, pour chercher à détruire éternellement l'empire de la lumière, l'Iran, le siége d'Ormouzd. Mais le second devait être détrôné par le premier qui est beaucoup plus puissant, et retourner même au bien quand le mal serait anéanti. Comme intermédiaire entre les deux, se trouvait Mithras, le Soleil, être mâle et femelle. L'immortalité de l'âme était admise dans cette religion. Des Perses, qui avaient la même croyance, cette doctrine passa mutilée aux Juifs, mais seulement après leur captivité.

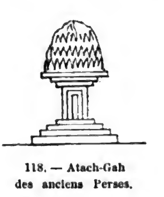
La religion des Mèdes et des Perses, à leur entrée dans l'histoire réelle et positive, était la religion de Zoroastre, mais ayant subi une transformation ou sorte de renaissance. Le Zoroastre historique, celui qui vivait sous le fils d'Hystaspe, c'est-à-dire *Darius*, qui monta sur le trône de Kyros et de Kambyses et en tête de la dynastie bactrienne, branche de la maison perse des Achæménides, reconstitua une religion basée sur cette portion de la religion assyrienne formulée et pra-

1. Polybe, *Histoire générale*, l. v, ch. XLIV.
2. Tout le monde les appelait anciennement Ariens. Hérodote, l. VII, ch. LXII.
3. Strabon, l. XV, p. 733.

tiquée par l'élément arian de l'empire d'Assyrie. Cette religion consistait en un mélange de principes empruntés aux Égyptiens, et d'élucubrations sémitiques. Zoroastre était originaire d'Atropatène où était situé le grand lac de Spauta ou d'Urmia [1], la contrée de la haute Médie où existait le culte du feu. Là, ce culte s'était conservé plus intact à l'abri d'éléments étrangers que dans les plaines. Ce culte du feu est très-ancien, ainsi que nous l'avons déjà indiqué dans notre Introduction : il se rapporte à Hom, le sage, qui fut lui-même divinisé; il est nommé en grec Omanès et est représenté par l'arbre de vie, qui rend immortel.

Le monde fut créé de rien ; il existait par une parole, la parole créatrice, qui prenait une figure, un corps, et qui se plaçait à côté de la divinité primordiale. Cette parole, éternellement pensée et prononcée par la divinité, et d'où naît toute création quelconque et qui est en même temps une figure réelle, était une idée ou représentation très-hardie et même téméraire. Un des évangélistes, Jean, a adopté cette idée zoroastrienne sous le nom de Logos et l'a corporifiée dans le fondateur de la religion qui s'éleva en Judée il y a dix-huit siècles.

On remarque, sur les bas-reliefs des ruines de Persépolis, un taureau terrassé par un lion. C'est le taureau primitif d'Ormouzd anéanti par Ahriman, représentation qu'on rencontre plus tard en Orient et même souvent en Occident, mais dans laquelle le lion est remplacé par une figure humaine coiffée d'un bonnet phrygien, avec un manteau flottant, et poignardant le taureau.


118. — Atach-Gah des anciens Perses.

Tous les auteurs sont d'accord sur ce point que les Perses n'avaient point de représentations des dieux. Pausanias et Strabon sont les premiers qui parlent des Atach-Gah ou autels du feu, tels qu'on en voit encore aujourd'hui chez les Perses. Bérose, de son côté, prétend que dans des temps postérieurs les Perses auraient commencé à faire des images de leurs dieux en imitation de la figure humaine. Artaxerxès, fils d'Ochos, aurait été le premier à introduire ce culte ; il aurait ordonné que des représentations d'Anahite [2] seraient exécutées à

1. Ce lac est à 1,461 mètres au-dessus du niveau de la mer

2. L'Anahite Aphrodite de ce passage de Bérose est l'Ardviçura Anahita. Elle est nommée Aphrodite, pour exprimer l'eau féconde, créatrice, génératrice. Anahita veut dire sans ténèbres.

Babylone, à Suse, à Ekbatane, à Persépolis, à Bactres, à Damas et à Sardes. On voit déjà sur les monuments de Darius des figures symboliques de divinités imitées des Assyriens, et Strabon rapporte que le dieu Omanos (Horma) et la déesse Anahite auraient eu des temples, et que la figure d'Omanos était portée en procession dans certaines fêtes. Au reste, il n'est point étonnant que les Iraniens de l'occident, entourés de peuples chez lesquels les images religieuses étaient usitées, les aient peu à peu introduites chez eux jusqu'à un certain degré.

L'empire des Mèdes et celui des Perses étaient au fond le même; seulement, lors d'un changement de dynastie, la préséance était assumée par d'autres peuples de leur sein. Hérodote [1] explique dans un passage ce qu'il avait dit ailleurs [2], à savoir : qu'un peuple commandait à d'autres, les derniers à ceux qui les touchaient, faisant le moins de cas des peuples les plus éloignés. Il a voulu dire en même temps que, lorsque les Perses assumèrent l'empire, il ne s'opérait autre chose que l'inverse de l'ordre établi antérieurement. Il dit [3] que les Perses habitent jusqu'à la mer Érythrée (océan Indien), vers le nord, au-dessus les Mèdes; au-dessus des Mèdes, les Sapires; et, par delà les Sapires, les Colchidiens. Au chapitre 134 du livre I, il ne fait aucune différence entre les mœurs des Mèdes et celles des Perses. « Les Mèdes les (divers peuples) gouvernaient tous ensemble, aussi bien que leurs plus proches voisins. » Un passage positif d'Aristote ne laisse point de doute sur l'identité des Mèdes et des Perses. « Des généraux d'armée ont souvent attaqué des monarques. Kyros dépouilla Astyages par mépris pour son genre de vie et sa puissance : Astyages passait sa vie au sein des délices, et son armée était sans discipline [4]. » Les Mèdes et les Perses sont également confondus par Strabon.

Les Mèdes étaient un peuple fort ancien, car le sémite Ninus, roi d'Assyrie, leur fit la guerre et les vainquit environ deux mille ans avant l'ère vulgaire. Les Mèdes restèrent sous la domination assyrienne jusqu'à une révolution qui s'opéra sous un Sardanapale, en 714 avant l'ère vulgaire. Ils commencèrent les premiers à se révolter : en combattant pour la liberté contre les Assyriens, ils s'aguerrirent et parvinrent à secouer le joug et à se rendre indépendants; les autres nations soumises aux Assyriens les imitèrent [5]. Les Mèdes élevaient beaucoup de chevaux, et étaient excellents cavaliers. De là aussi leurs avantages sur les Assyriens arabes, experts dans les combats de cava-

1. Hérodote, l. IV, ch. XXXVII. — 2. L. I, ch. CXXXIV. — 3. L. I, ch. XXXVII.
4. Polit., l. V, ch. VIII. — 5. Hérodote, l. I, ch. XCV.

lerie, mais où chaque guerrier ne combattait que pour son propre compte. Les Mèdes, au contraire, de la race qui a la faculté de concevoir l'ordre et l'unité, avaient une tactique militaire et des idées stratégiques. Toutefois, relégués pendant longtemps dans une contrée qu'il fallait convertir à l'agriculture et défendre en même temps contre les Assyriens, les Mèdes durent rester pendant une longue suite de siècles nomades et rudes.

Quelques auteurs se sont appuyés sur un passage de Diodore[1] pour prouver que les Égyptiens bâtirent les monuments perses. — Diodore dit que les Perses (sous Kambyses) transportèrent par la suite en Asie les dépouilles des temples égyptiens, et qu'ayant emmené avec eux des ouvriers égyptiens, ils les employèrent à agrandir et à décorer ces palais renommés que l'on admire à Persépolis, à Suse et dans la Médie. On a voulu fortifier l'hypothèse de l'origine égyptienne de l'architecture des Perses en se référant à un membre décoratif, le couronnement des portes encore debout sur l'emplacement des palais en question, consistant dans cette gorge puissante qui termine le dessus des portes d'entrée des palais et des tombeaux des anciens Perses. Cette gorge est sans doute une des formes employées dans l'architecture des bords du Nil; mais elle est aussi assyrienne, comme le prouve le profil de couronnement d'un mur de soutènement du palais de Khorsabad[2], antérieur d'un siècle et demi aux constructions de Persépolis et autres.

Quant au chambranle à trois retraites, nous le retrouvons aussi au tombeau, dit d'Atrée, à Mykènes, et souvent dans l'architecture grecque et étrangère.

L'architecture perse porte un caractère asiatique : elle n'est nullement africaine dans son ensemble et dans ses détails. Elle a été conçue avec un esprit d'indépendance qui pouvait facilement se soustraire aux lois impérieuses qu'imposait la grande dureté des matériaux en Égypte, et nous voyons effectivement qu'elle a une légèreté qu'on ne trouve pas dans les temples et les palais des bords du Nil, une élégance très-grande qui n'est pas celle des édifices égyptiens. Ce sont les mœurs, la situation géographique de la Perse et de la Médie, le climat et les matériaux, qui ont amené la légèreté et l'élégance dans les monuments de Pasagardes et de Persépolis, élégance née de la liberté d'imagination, affranchie des bornes posées par le granit, le

1. Diodore, l. I. ch. XLVI. — 2. Voyez figure 101, p. 287.

porphyre et l'excessive chaleur africaine, tandis qu'en Perse le bois venait en aide pour la conception des monuments d'Architecture. Ninive n'était pas éloignée ; les routes commerciales entre l'Inde et l'Europe, les itinéraires que suivaient les caravanes, passaient à Ekbatane, à Suse, à Ninive, à Sardes et mettaient en rapport la Perse avec l'Assyrie. De là en partie aussi, la facilité de l'introduction de certaines dispositions architecturales de l'Assyrie en Perse.

Quand Diodore parle d'Égyptiens employés à agrandir et à décorer les palais perses, il ne s'agit point d'architectes mais d'*ouvriers*. On sait qu'il était dans l'habitude des peuples de l'antiquité d'enlever de leur patrie une certaine portion des vaincus pour les transporter dans le pays des vainqueurs; c'est, sans aucun doute, ce que fit aussi Kambyses, lors de sa conquête de l'Égypte. Il envoya dans son empire des ouvriers maçons et briquetiers, pour s'en débarrasser pendant le temps où ils seraient restés sans occupation et auraient pu lui créer des embarras.

CHAPITRE I.

AGBATANE (EKBATANE), SUSE, PASAGARDES.

Les lieux sacrés des Perses étaient des espaces, ou enceintes, cernés de murs avec un autel au centre [1], sur lequel les mages entretenaient le feu éternel. Enclavés dans l'empire des Assyriens et soumis par eux, les Mèdes ont joint dans la suite à leur religion le culte de Vénus céleste ou Uranie. Hérodote dit positivement qu'ils empruntèrent ces cultes aux Assyriens et aux *Arabes*. Chez le premier de ces peuples, Vénus était appelée Mylitta, chez le second Alitta. Les Perses l'appellent Mithra [2].

Si le caractère de leur théologie ne permit pas aux Mèdes et aux Perses d'élever des édifices religieux, les richesses et la magnificence de leurs rois amenerent, à l'opposé de ce qui s'est passé en Grèce, la construction de nombreux et splendides palais. Le climat, les cérémonies religieuses, l'entourage nombreux des rois et de leur harem nécessitaient des habitations royales d'une étendue considérable, renfermant une multitude de cours et de salles de très-grande dimension. C'est aussi ce qu'indiquent les ruines existantes qui viennent confirmer les textes des auteurs anciens.

Il est assez difficile de fixer l'époque où la Médie reçut l'impulsion d'une civilisation nouvelle. Hérodote rapporte que le chef d'une peuplade, que celui qui rendait la justice, fut nommé roi du consentement unanime. D'après des calculs probables, ce roi, nommé Déjocès, monta sur le trône en 708 avant l'ère vulgaire. Il fonda une ville nouvelle qui, comme dans tout l'Orient, marque toujours le commencement d'un nouvel empire. Les Mèdes, guidés par le roi, élevèrent donc une

1. Strabon, l. xv, p. 733. — 2. Hérodote, l. I, ch. cxxxi.

cité fortifiée, dont le circuit extérieur égalait à peu près celui d'Athènes[1], et qui fut Agbatane (Ekbatane). Cette ville, avec son château fortifié, était située dans le plus beau site de la Médie, sur une colline où se trouvaient des sources, et dans le voisinage d'une montagne d'où l'on découvrait la mer Caspienne. Le palais d'Ekbatane était destiné au séjour d'été des rois mèdes qui fuyaient le soleil ardent de leurs provinces méridionales. Ekbatane semble l'avoir emporté sur toutes les autres cités par ses richesses et par la beauté de ses édifices. Au-dessus de la citadelle était le palais du roi. « Ne rien dire du palais, dit Polybe, est aussi difficile que d'en donner la description détaillée. Pour ceux qui aiment à offrir aux lecteurs des récits surprenants, et qui ont pris la coutume de ne rien exposer sans emphase et sans amplification, Ekbatane est une riche matière. Mais un tel sujet ne cause qu'embarras et hésitation à l'historien qui aborde avec une crainte excessive tout ce qui est en dehors des idées ordinaires. Le palais du roi a sept stades de circonférence, et par la magnificence de ses ornements donne une haute opinion de l'opulence de ses fondateurs. Bien que toute la boiserie fût de cèdre et de cyprès, on n'avait rien laissé à nu ; les poutres, les lambris, les colonnades dans les portiques et sous les péristyles étaient couverts de lames d'argent et d'or. Toutes les tuiles étaient d'argent[2]. »

Diodore attribue à Sémiramis la fondation entière de la citadelle royale d'Ekbatane, ainsi que les travaux hydrauliques destinés à amener des eaux abondantes dans toute la ville[3]. On ignore toujours si ces travaux étaient dus à Déjocès ou à un de ses successeurs, ou même à un des princes Achæménides; mais toujours est-il qu'ils n'appartiennent pas à Sémiramis ni à son peuple, qui n'étaient ni constructeurs ni industrieux. Quand on consulte Diodore, il faut le faire avec une grande réserve. Cet auteur crédule et peu scrupuleux attribue à Sémiramis l'inscription et les sculptures de Bisoutoun, qu'on sait aujourd'hui positivement appartenir à Darius.

Ekbatane avait sept enceintes; les murs concentriques étaient renfermés l'un dans l'autre et construits de manière que chaque enceinte ne surpassât l'enceinte suivante que de la hauteur des cré-

1. Hérodote, l. I, ch. XCVIII. — Diodore, l. XVII, ch. CX, dit qu'Ekbatane avait 250 stades de tour, plus de 36 kilomètres. *Hagamata* dans les inscriptions de Darius. On pense que le mot Hagamata signifiait haras.

2. Polybe, *Hist. gén.*, l. X, ch. XXVII.

3. Diodore, l. II, ch. XIII.

neaux. L'emplacement du lieu qui s'élevait en colline en facilita les moyens. Les créneaux de la première enceinte étaient peints en blanc; ceux de la seconde en noir; ceux de la troisième en pourpre; ceux de la quatrième en bleu; ceux de la cinquième étaient d'un rouge orangé. Les créneaux de la sixième enceinte étaient argentés, et ceux enfin de la septième et dernière (intérieure) étaient dorés [1]. Dans l'enceinte dorée, étaient situés le château royal et le trésor. Ces créneaux recevaient leur couleur au moyen de briques ou de carreaux émaillés et cuits au feu, pratique ninivite. Ceux en or et en argent étaient recouverts de tôles d'or et d'argent. Ce furent de semblables créneaux qu'Alexandre fit démolir dans toutes les fortifications à la mort d'Éphestion, ainsi que le rapporte Plutarque dans la vie de ce prince [2].

Le nombre sept des enceintes de la ville d'Ekbatane avait une signification religieuse; c'était un nombre sacré pour les adorateurs d'Ahouramasda. On reconnaît dans la disposition de ces enceintes la forme pyramidale usitée chez les Égyptiens, les Babyloniens et les Assyriens. Le nombre sept fait allusion à la divinité principale et aux six Amschaspands, ou génies de la bonté, de la justice, de la vérité, de la piété, etc. Ce qui prouve que les murailles d'Ekbatane ont eu une grande célébrité dans l'antiquité, c'est qu'un passage intercalé dans le livre de Judith rapporte que ces murs étaient élevés en pierres qui avaient 3 coudées de largeur sur 6 coudées de longueur, et qu'ils avaient une élévation de 70 coudées (plus de 39 mètres); que les tours dans lesquelles étaient pratiquées les portes de la ville avaient 60 coudées de largeur sur 100 de hauteur. Les rois de Perse avaient une telle confiance dans la sécurité du château d'Ekbatane, qu'ils placèrent la plus grande partie de leurs richesses dans le bâtiment du trésor de ce château. C'est encore là qu'ils établirent le dépôt des archives de l'empire, et c'est là enfin que Ktésias put compulser les diphthères royaux (volumes ou registres en parchemin. Diodore, l. II, ch. XXXII). Pendant ses conquêtes d'Asie, Alexandre fit transporter à Ekbatane toutes les richesses des Achæménides trouvées à Babylone, à Suse et à Persépolis [3].

On a retrouvé à Ekbatane la base d'une colonne cannelée [4] du même ordre et du même style que les bases des colonnes des palais de Persé-

1. Hérodote, l. I, ch. XCVIII. — 2. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. LXXII.
3. Strabon, l. XV, p. 731. — Arrien, *Expéditions d'Alexandre*, l. III, ch. XIX.
4. J. Morier, Second Journal, etc., p. 268. — Ker Porter, Travels, etc. II, p. 114.

polis, et offrant une fleur de lotus renversée. L'imitation de cette plante aquatique dans ces lieux n'a pu y être introduite que des bords de l'Indus, ou, ce qui est plus probable encore, des régions marécageuses, riches en roseaux, des plaines de Sennaar, de Suse et de Babylone. On a trouvé encore à Ekbatane, auprès du fragment cité, une terrasse irrégulière tout à fait conforme à l'emplacement d'un palais royal. Quant à l'ancienne fondation de Déjocès, il n'a pu en subsister que peu de chose, car son fils Phraortès, obligé de faire la guerre aux Assyriens, y trouva la mort, et, par vengeance, Nabuchodonosor ordonna, en 625 avant l'ère vulgaire, la destruction complète de la ville nouvellement bâtie.

D'après Polybe, nous ne voyons chez les Mèdes que la construction en charpente usitée dans la Médie montagneuse, formée de poutres et de pilastres grêles, de colonnes et d'entablements dont le style rappelle les grandes salles de l'architecture persane de nos jours, composée de colonnes et de traverses en bois, offrant une polychromie variée et ornée de glaces, de tentures, de tapis, etc., telles qu'on en trouve à Téhéran, à Schiraz, à Ispahan et ailleurs.

Il n'y a rien d'étonnant qu'il existe quelque analogie quant à des détails et des ornements entre l'égyptien, le grec, l'indien et le médique; ces peuples sont de même race : les mêmes facultés, les mêmes aptitudes produisent en général les mêmes tendances et les mêmes résultats, sauf les modifications introduites par le caractère du pays, la religion, les mœurs, les occupations et les influences étrangères. La colonne isolée, plus ou moins élevée, plus ou moins grosse, est une des créations particulières à la race ariane. On la retrouve chez les Indiens, les Mèdes et les Perses, les Égyptiens et les Grecs. Toutes les autres nations l'ont copiée de ces peuples. Dans la Grèce seule, la colonne est arrivée à sa plus haute et à sa plus complète perfection.

Mais ayant vécu longtemps en contact avec les Assyriens, les Mèdes et les Perses en empruntèrent le faste, la pompe et la magnificence, ainsi que presque toutes les formes de leur architecture dont Ninive leur servit de prototype.

En l'année 558 avant l'ère vulgaire, Kyros dépouilla Astyages de sa couronne et termina ainsi la puissance des Mèdes. Quoique l'intention de Kyros fût de régénérer le royaume des Perses, et que, par ce motif, il respectât Pasagardes et Persépolis, la ville où l'on conservait le trésor et les archives de l'empire gravées dans la pierre, qu'ensuite il laissât

à la première de ces deux villes le privilége de sacrer les rois et d'en être la nécropole; il sentit qu'après l'anéantissement de l'empire de Babylone, Babylone serait néanmoins plus convenable comme capitale de l'Asie, qu'une des deux villes nommées de la Perse orientale, ou enfin qu'Ekbatane, l'ancienne capitale des Mèdes. Mais comme il eût été impolitique, peut-être même impossible de transférer du premier coup le siége sacré dans une ville étrangère et immense, Kyros fonda une nouvelle capitale à Suse, qui se trouvait sur le territoire national et cependant peu éloignée de Babylone. Il ne faut pas confondre cette ville avec une Suse plus ancienne, de fondation assyrienne, qui se trouvait plus à l'orient, non loin des sources de l'Eulœus, affluent du Pasitigris.

La ville de Suse, d'une forme oblongue, s'étendait sur la rive orientale du Choaspis; elle avait, selon quelques auteurs, 120 stades de tour, selon d'autres 200. Les murs d'enceinte, les temples et les palais étaient, comme à Ninive et à Babylone, élevés en briques cuites posées avec de l'asphalte. Les maisons étaient longues et étroites parce qu'on manquait de poutres de grande dimension. Il y avait cependant encore un autre motif du peu de largeur des maisons de Suse. A cause de la chaleur excessive du pays, on était obligé de recouvrir les toits de 2 coudées (92 centimètres) de terre, dont la charge aurait fait plier les poutres d'une grande portée. En parlant de ces maisons, Strabon dit que les bois de palmier ont une particularité, c'est que plus ils sont vieux plus aussi ils durcissent; que la charge ne les fait pas plier vers le bas, mais qu'au contraire la convexité s'opère en sens inverse du poids qui le charge [1]. Tous les rois de Perse agrandirent le palais impérial de Suse en y ajoutant de nouvelles constructions. C'est par là qu'ils voulaient immortaliser leur règne, et ces bâtiments servaient en même temps de dépôt pour les impôts qu'ils levaient. Aujourd'hui les ruines de cette ville se reconnaissent dans des monceaux considérables de décombres et de briques, parmi lesquels on trouve des blocs de marbre et de grosses dalles avec de l'écriture cunéiforme, monceaux qui se prolongent dans une étendue de plusieurs kilomètres, comme les ruines de Babylone et de Ninive.

Lors des fouilles entreprises par un voyageur anglais, M. Loftus, en 1851 et 1852, on découvrit les restes d'un édifice de 343 pieds anglais de longueur sur 244 de profondeur. Au centre on trouva trente-six colonnes avec plinthe carrée, semblables à celles de la salle hypo-

1. Strabon, l. xv, p. 731.

style de Xerxès à Persépolis; à l'ouest, au nord et à l'est, on découvrit les ruines de trois péristyles à douze colonnes, sur deux rangs, avec une base en forme de cloche. Dans les inscriptions cunéiformes en trois langues, on a pu lire les noms de Darius, de Xerxès et d'Artaxerxès [1].

L'antique ville sacerdotale, la ville des Mages, Pasagardes, fut embellie par Kyros, qui y vainquit Astyages, et, à la suite de cette victoire, obtint la domination entière sur l'Asie. Il y éleva un palais. On y voit encore une plate-forme appuyée contre une colline. Cette plate-forme a 79^{m} 33 de profondeur sur une face, 58^{m} 70 sur l'autre, et 78^{m} 84 de longueur. Elle était, sans doute, destinée à supporter un temple ou un atach-gah, lieu du feu. Les assises irrégulières en marbre blanc des faces de cette plate-forme, offrent des bossages de refend fort régulièrement exécutés. Voyez la *figure* n° 120.



119. — Plateforme de Pasagardes.

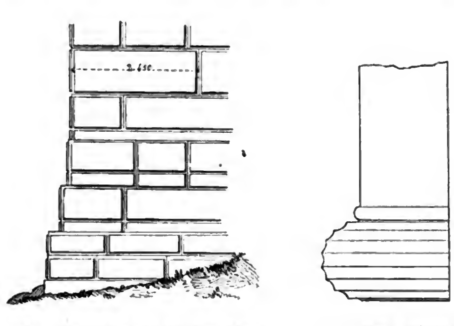
Non loin de là, dans la plaine, existe un groupe de piliers (peut-être des jambages de portes) placé également sur une plate-forme. Ce sont les vestiges d'un palais, mais qui ne suffisent pas pour le restituer. Les gros murs qui étaient en briques, comme à Ninive, ont disparu. Un de ces piliers est très-remarquable en ce qu'il offre sur une de ses faces un bas-relief représentant Kyros en personne [2]. Il est déjà représenté dans son apothéose, car il est orné de quatre ailes. Une inscription en caractères cunéiformes en trois langues

1. *Literary Gazette,* 8 décembre 1855. — 2. Coste et Flandin. T. IV, pl. 198.

accompagne cette remarquable figure. Le texte perse dit : « Adam Kurusch, Kschayathiya, Hakamanischiya, » je suis Kyros, le roi, un Achæménide.

Au milieu de ces piliers, on a trouvé une colonne élevée avec une base grecque-antique, comme celles du temple de Héra à Samos, et composée d'un gros tore à cannelures horizontales. Le tore est séparé du fût par une astragale. Voyez la *figure* n° 121.

En ce lieu, existe un monument remarquable, le tombeau de Kyros[1]. Sur sept gradins, formant une pyramide, s'élève un petit édifice rectangulaire oblong, avec corniche et couverture à deux rampants. Le gradin inférieur a 14ᵐ 40 de longueur sur 13ᵐ 60 de largeur; le dernier, au sommet, a 7ᵐ 60 de longueur sur 6ᵐ 55 de largeur. Le tombeau proprement dit a hors-œuvre 5ᵐ 33 de largeur sur 6ᵐ 35 de longueur. L'intérieur mesure 3ᵐ 18 sur 2ᵐ 30, et 2ᵐ 10 d'élévation.



120. — Appareil des murs de la plate-forme de Pasagardes.

121. — Base de colonne à Pasagardes.

La hauteur de ce tombeau, à partir du dessus du premier gradin jusqu'au haut du toit, est de 11 mètres. Tout cet ensemble est en marbre blanc, et on reconnaît parfaitement dans cet édifice celui que désignent les auteurs anciens comme étant le tombeau de Kyros[2], qui s'élevait au centre des jardins royaux de Pasagardes, entouré de bois touffus, d'eaux vives et de gazons épais. La corniche de couronnement sous la toiture, ainsi que le couronnement de la porte d'entrée,

1. Coste et Flandin. T. IV, pl. 194.
2. Strabon, l. XV, p. 730. — Arrien, *Expéditions d'Alexandre*, l. VI, ch. XXIX.

se compose de profils grecs dont nous devons aller chercher l'origine en Assyrie, où nous trouvons aussi une toiture à deux versants dans une sculpture du palais de Khorsabad[1]. Nous observerons encore qu'on a découvert en Asie Mineure, dans la Cappadoce, en Phrygie et dans la Lycie de nombreux tombeaux ayant des frontons et des versants, du même âge que le tombeau de Kyros.

1. Botta, *Monument de Ninive*, pl. 141.

CHAPITRE II.

LES HABITATIONS OU PALAIS ROYAUX.

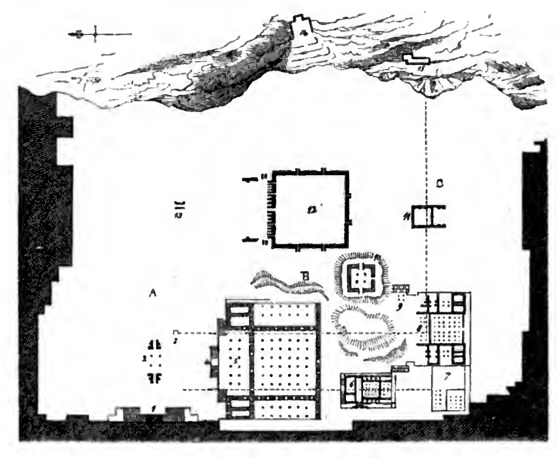
Dans la province centrale de la Perse actuelle, du Fars ou Farsistan, la Perse proprement dite de l'antiquité, à environ 51 kilomètres en ligne directe et au nord-est de Schiraz, dans la plaine de Merdascht, arrosée par le Bend-Emyr moderne, l'Araxès antique, se trouvent encore les magnifiques ruines de Persépolis (aujourd'hui Istakhar), capitale de l'ancien empire des Perses, détruite par Alexandre le Grand, en 331 avant l'ère vulgaire. Persépolis était située sur le versant d'une montagne assez élevée, nommée Rachmed ou Schah-Kouh, c'est-à-dire Montagne du Roi.

Les ruines de Persépolis s'aperçoivent sur une grande terrasse rectangulaire d'inégale hauteur, de moyenne élévation, et dans laquelle il y a trois autres terrasses secondaires [1]. La terrasse principale, circonscrite de trois côtés par des murailles plus ou moins élevées, a, du nord au sud, 434^{m}32 de largeur. Sa face méridionale, de l'est à l'ouest, a 244^{m}44 d'étendue; sa face septentrionale a 282 mètres de longueur. La plus basse et la plus méridionale des trois terrasses en question, large environ de 60 mètres, s'étend jusque vers la montagne; elle est marquée C sur notre plan général des palais de Persépolis. La seconde, marquée A, occupe la plus grande partie du rectangle, la partie septentrionale; elle s'étend également vers la montagne où sont situées les tombes royales. La troisième terrasse enfin, marquée B, qui est centrale, est située entre les deux premières. Elle s'avance davantage dans la plaine que les précédentes et a une élévation d'en-

1. Coste et Flandin. T. II, pl. 65 à 70.

viron 15 mètres au-dessus de l'horizon. Le sol de cette troisième terrasse représente le sol naturel qui a été taillé et nivelé pour recevoir les palais dont nous allons visiter les vestiges.

De la plaine, on monte à l'ouest sur cette grande terrasse principale par un immense escalier à rampes opposées et parallèles de 8^{m}22 de largeur et pratiqué sur le côté occidental de la terrasse la plus septentrionale; cet escalier est à girons rampants. Le palier, au bas de cet escalier, a 14 mètres de longueur; de chaque côté de ce palier, s'élèvent 47 marches qui aboutissent à un autre palier, et de là 57 autres



122. — Grande Terrasse de Persépolis.

1 Grand escalier de l'ouest, conduisant de la plaine aux Monuments.
2 Propylées.
3 Citerne.
4 Escalier conduisant à la salle de Xerxès.
5 Vestibule et salle hypostyle de Xerxès.
6 Palais de Darius.
7 Dépendances du palais de Darius?
8 Palais de Xerxès.
9 Escalier et restes de Propylées.
10 Propylées ou petit palais?
11 Monument religieux.
12 Grande salle du trône de Darius.
13 Propylées.
14 Tombes royales.
15 Grand réservoir.

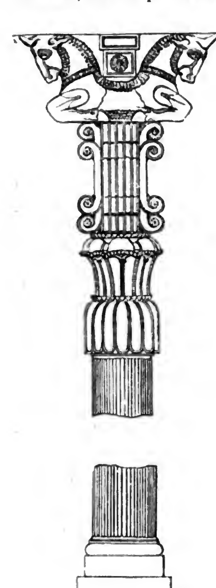
marches conduisent sur le plateau de la terrasse. La hauteur perpendiculaire de cet escalier est de 10^{m}05, donnant une élévation d'environ 0^{m}10 à chaque marche. Il est en marbre noir et construit de

blocs tellement énormes que fréquemment dix et même dix-sept marches sont prises dans un seul bloc qui forme encore souvent plus que la moitié de la largeur de cet escalier gigantesque. Il n'est pas placé au centre de la face de la terrasse, mais environ au tiers septentrional, car il y a de cet escalier jusqu'au mur méridional 293 mètres, et seulement 63m 40 jusqu'au mur septentrional.

Arrivé au sommet de ce grand escalier, sur la plate-forme ou terrasse du nord, on trouve dans la direction de l'est, à environ 21 mètres et sur l'axe central de l'escalier que nous quittons, les restes des propylées par lesquels on passait pour aller aux palais [1]. Les deux pieds-droits d'une grande porte sont encore debout. Cette porte avait près de 4 mètres de largeur. Comme à Ninive, elle était décorée de chaque côté de deux animaux fantastiques dont le type est le taureau, à en juger par les pieds fendus de ces animaux. Autour du cou de ces derniers sont de larges colliers de roses, et le bout de la queue se termine en un gland richement conçu. Ces grands symboles de la force et de la génération n'ont pas moins de 6 mètres de longueur sur 5m 50 de hauteur, et un piédestal les élève à 1m 50 au-dessus du niveau de la plate-forme. Au-dessus de ces sculptures, sur les côtés du portique, sont trois compartiments couverts d'inscriptions en caractères cunéiformes, que M. Rawlinson a déchiffrées [2]. Ces inscriptions apprennent que ces propylées ou salles des gardes ont été élevés par Xerxès, qui régnait de l'année 486 à l'année 465 avant l'ère vulgaire. A 14m 60 des premiers pieds-droits, existent deux autres vers l'orient, ornés également de figures fantastiques, à corps de taureau, à tête humaine et ailées. Au centre de ces sortes de piliers, il y a quatre colonnes cannelées avec chapiteaux d'un caractère particulier [3], mais qui n'a rien d'égyptien. Il est à observer que les cannelures ne se touchent pas comme dans l'ordre dorique où elles forment des arêtes vives curvilignes. A Persépolis, elles sont séparées les unes des autres par des côtes ou listels verticaux, et forment le fût de la colonne *ionique*. Cette colonne persépolitaine a un congé dans sa partie inférieure comme la colonne ionique. En dessous de ce congé, et séparé du fût par un tore, il existe dans la colonne des propylées de Xerxès une base en forme de cloche, de lotus ou de calice renversé, ornée de feuilles tombantes et reposant sur une plinthe circulaire comme cer-

1. Coste et Flandin. T. II, pl. 73 et suivantes.
2. *Journal of the Royal Asiatic Society*. T. X, 1847, p. 329.
3. Ker Porter, pl. 45, B.

taines colonnes égyptiennes. Au sommet du fût, à la naissance supérieure des cannelures, comme première partie du chapiteau, l'on voit une masse en forme de calice renversé orné de larges et puissantes feuilles. Au-dessus de ce dernier s'en élève un autre, mais sans être renversé, dont le pied est séparé du premier par une rangée de perles et dont les feuilles sont ornées verticalement par des perles, objet d'ornementation qu'on retrouve également dans l'ordre ionique. Au sommet du second calice supérieur est placée la rangée d'oves ioniques, accompagnés de leur coque, et destinée à combler ou remplir le calice. Au-dessus de cet ensemble s'élève une espèce de pilier carré orné de volutes sur ses quatre faces. La partie droite du canal n'est point horizontale comme dans l'architecture grecque, mais verticale; les volutes sont placées l'une au-dessus de l'autre et non sur le même niveau. Les deux volutes du haut et les deux du bas naissent aussi du même noyau.



123. — Base et Chapiteau des colonnes des propylées du nord-ouest.

Il existe cependant un prototype de la volute persépolitaine. On voit dans un bas-relief de Khorsabad un petit pavillon orné de deux colonnes surmontées de volutes, du genre de celles employées plus tard dans l'architecture grecque [1]. Dans un autre bas-relief du palais de Kouyounjik, on trouve l'extérieur d'un palais assyrien, à deux étages. On y distingue une rangée d'ouvertures au-dessous du toit de chaque étage, divisées en trois parties par deux colonnes ioniques, avec pilastres aux extrémités. L'Architecture y est clairement représentée, et l'ensemble paraît figurer une construction en bois [2]. Une volute renver-

1. Voyez Botta et Flandin, *Monument de Ninive*, pl. 114.

2. Layard, *Nineveh and Babylon*, 1853, vignette, p. 647. — Layard, Second Series, pl. 40, reproduit dans Fergusson, Handbook, etc., p. 180 du 1er volume.

sée servait aussi dans certains symboles divins, comme par exemple dans celui que nous avons donné p. 279, *figure* n° 96.

Au-dessus des volutes des colonnes des propylées dont nous nous occupons s'élève une sorte de tenon destiné à maintenir un objet. Dans les fouilles faites au pied de ces colonnes, on a effectivement découvert deux figures de taureaux adossés qui formaient la troisième division du chapiteau et étaient maintenus par ce tenon. Ces taureaux, qui sont agenouillés, étaient placés immédiatement sous l'entablement. Cependant, ces animaux ne supportaient rien sur leur dos, ainsi que nous le montre la façade des tombes royales. Là, nous ne voyons sur le dos des taureaux que l'extrémité de poutres transversales. L'entablement ne les touche même point. On a longtemps pris ces taureaux pour des licornes, parce qu'on ne se rendait pas compte que, par l'effet de la perspective, la seconde corne de l'animal était cachée par la première qui prédomine.

Les propylées de Xerxès avaient une troisième porte sur leur face méridionale, faisant face à la salle hypostyle. Au point 3 du plan général, il y avait une citerne qui fournissait l'eau nécessaire aux palais. Entre les propylées et le second grand escalier 4 du plan général, existe un espace de 46 mètres où était situé un jardin. Ce second escalier a la même largeur que celle du premier grand escalier dont nous avons parlé, mais il est moins élevé, car il n'a que 3 mètres de hauteur. Son développement longitudinal est de 64^{m} 60, il est également à girons rampants et enrichi de sculptures magnifiques. D'après l'inscription dont il est orné, ce serait encore Xerxès qui aurait fait élever la face septentrionale de cet escalier, ainsi que le palais, ou salle hypostyle, auquel il donne accès. Dans les nombreuses et belles sculptures qui ornent cet escalier, on remarque encore la lutte du lion avec le taureau. L'effet de la perspective, observé là comme ailleurs dans l'ornementation à Persépolis, ne donne qu'une corne au taureau en question, car les cornes sont vues de profil, et celle de devant cache celle de derrière. Il ne peut donc point être question de licorne comme une foule d'auteurs l'ont prétendu.

Toutes les figures qui ornent cet escalier sont symboliques ou bien ont trait au cérémonial de la cour des rois de Perse. Elles n'offrent rien d'historique relativement aux guerres des rois de Perse avec l'Occident, comme on l'a souvent supposé. On y voit des personnages apportant les tributs des différentes provinces de l'empire; on y remarque des chars, des chameaux, des taureaux, des boucs, des

ânes. A la suite de ce gigantesque escalier, on arrive à la salle hypostyle de Xerxès, marquée 5 sur le plan général; ses ruines sont encore nommées Tschil-Minar, ou les *Quarante colonnes*, par les Persans. Cette salle était formée de trente-six colonnes placées sur six rangées; elle formait donc un espace carré de plus de 60 mètres en tout sens. Les colonnes avaient au delà de 20 mètres d'élévation [1]; leur chapiteau ressemblait à celui des colonnes des propylées dont nous avons déjà parlé. Cet espace central était, de trois côtés, au nord, à l'est et à l'ouest, flanqué de portiques. Les fondations puissantes des murs de refend qui les isolaient de la salle centrale prouvent assez que ces portiques n'étaient point séparés de cette salle uniquement par des tentures, comme on l'a prétendu. Les portiques se composaient de deux rangées de colonnes, ainsi qu'on peut le voir sur le plan général. Au nord, leurs colonnes étaient couronnées du même chapiteau que celui des colonnes de la salle centrale, c'est-à-dire du chapiteau à trois étages, décrit précédemment; mais à l'orient et à l'occident, les colonnes des portiques n'avaient pour chapiteau que les taureaux adossés. La salle était éclairée au sud par des baies qui ont disparu en même temps que le mur méridional qui les contenait; elle ne recevait aucun jour par en haut, la salle hypostyle étant couverte d'un étage en charpenterie qui s'élevait plus haut que les trois portiques. Sur la terrasse supérieure que formaient ces travaux en charpente, était placée l'autel du feu, auprès duquel le roi venait faire ses dévotions et ses prières. Pour se faire une idée de cet étage, il faut se reporter aux tombes royales dont nous parlerons plus tard et qui dans leur façade reproduisent la façade d'un palais perse. Sur les côtés verticaux de cet étage, il a pu y avoir des ouvertures pour donner du jour au bas et destinées aussi à la circulation de l'air. Aucune des sculptures ordinaires, destinées à indiquer l'usage des monuments perses, ne se voit dans cet édifice. Mais il y a tout lieu d'admettre qu'il servait aux grandes réunions des délégués des provinces représentés sur l'escalier qui y donne accès.

Au sud et en avant de notre grande salle se trouve un vaste monceau de décombres. C'est là, présume-t-on, qu'était située la salle incendiée par Alexandre en 331 avant l'ère vulgaire. Le roi se souvint des désastres amenés dans la Grèce par les Perses. Thaïs, courtisane athénienne, de la suite du roi, se souvint, dans un repas à Persépolis,

1. Coste et Flandin. T. II, pl. 90.

de l'incendie d'Athènes par les Perses. A son entrée à Persépolis, Alexandre vit venir à sa rencontre huit cents Grecs qui avaient été enlevés de leur pays et réduits en esclavage par les souverains de la Perse. Ces hommes étaient horriblement mutilés et laissaient voir, les uns les mains ou les pieds, les autres le nez ou les oreilles coupés. On avait eu soin, en les mutilant ainsi, de conserver à ceux qui savaient un métier ou qui pouvaient faire des progrès dans quelque genre d'industrie, les seuls membres qui étaient nécessaires pour l'exercice de leur profession. Ces hommes lui inspirèrent une pitié profonde et un ressentiment violent pour leurs bourreaux ou Achæménides dégénérés. On conçoit qu'échauffé plus encore par la conversation que par le vin, un sentiment de vengeance traversa son âme et qu'il résolut de lui sacrifier l'acropole des rois perses avec les monuments grandioses qui les décoraient [1].

Au sud-ouest de la salle hypostyle de Xerxès, au point 6 de notre plan général, était situé le palais de Darius de 39^{m} 23 de longueur sur 29^{m} 38 de largeur, et dont la façade était tournée au sud. Ses vestiges ont suffi pour en avoir pu faire une restauration quant au plan bien entendu. Au sud ce palais avait, comme les autres, un escalier de grande dimension. Il y existait un portique d'entrée suivi d'une vaste salle dont le plafond était soutenu par seize colonnes. A droite et à gauche étaient de plus petites pièces formant les dépendances. Sur le derrière et au nord étaient de plus grandes salles et les escaliers. La façade de ce palais, avec ses quatre colonnes, ressemblait, comme celle du palais de Xerxès, à la façade du tombeau même de Darius. Les inscriptions placées sur les chambranles des fenêtres ne laissent aucun doute que ce palais était celui de ce roi. D'après la lecture des inscriptions par M. Rawlinson, le nom de l'architecte aurait été Ardosta.

La destination de chaque partie de ce palais est indiquée par les sculptures qui ornent les jambages des portes. Ainsi, l'on sait que les petites salles latérales qui flanquaient le portique d'entrée étaient destinées aux gardes du corps. On les voit représentés avec la lance en main. Les sculptures de la porte qui conduit du portique dans la grande salle centrale nous montrent le roi ayant le sceptre dans la main droite : il est de taille colossale, marchant, enveloppé dans les plis magnifiques de sa longue robe. Sa barbe et ses cheveux sont

1. Quinte Curce, l. v, ch. vii. — Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. xxxviii. — Diodore l. xvii, ch. lxxii.

arrangés avec soin ; dans la main gauche, il tient un lotus. Derrière le roi et moins grand que lui, sont deux serviteurs : l'un porte le chasse-mouche, l'autre l'ombrelle. La même représentation est répétée sur la porte qui conduit de la grande salle dans les pièces du fond ; mais là, l'ombrelle est absente. Quant à ces pièces, on en devine aisément la destination au moyen des sculptures qui s'y trouvent et qui représentent des serviteurs portant des serviettes ou mouchoirs, des roses et des ustensiles destinés à l'encensement.

Aux jambages des portes donnant accès aux dépendances latérales, on voit le roi saisissant par une corne une sorte de griffon à pattes de lion qui se dresse devant lui : le prince lui plonge tranquillement un couteau dans le ventre. Ailleurs, au lieu du griffon, on voit un taureau fantastique qui subit le même sort, ou bien un jeune lion vaincu tenu de la droite par le roi, tandis que sa gauche tient encore le poignard. Toutes ces représentations fantastiques appartiennent au chaos ténébreux et créateur de la cosmogonie babylonienne : elles se sont perpétuées dans les Dews ou diables.

Au sud du monceau de décombres, qu'on suppose avoir été le palais incendié par Alexandre, se trouve un autre palais de 54^{m} 80 de longueur sur 40^{m} 70 de profondeur, au point 8 de notre plan général. La façade de ce palais, qui était celui de Xerxès, n'était point tournée au sud comme celle du palais de Darius ; mais elle était orientée au nord, en face des décombres dont nous venons de parler. Douze colonnes sur deux rangs en supportaient le portique d'entrée. La grande salle hypostyle était formée de six rangs de colonnes en travers et en longueur ; sa couverture était donc soutenue par trente-six colonnes formant le carré. Ces colonnes n'existent plus ; elles étaient en bois, recouvertes de tôles d'or. Le côté sud du palais de Xerxès n'avait point de pièces au centre, mais seulement les pièces latérales. Cette façade n'avait point non plus d'escalier et se terminait à l'extrémité de la terrasse.

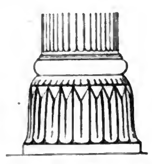
Les constructions, marquées 7 sur le plan général, étaient peut-être les dépendances du palais de Xerxès. Quelques auteurs prétendent que là se trouvait le harem du grand roi.

Le monument 11 de notre plan avait une destination religieuse. Il avait 27^{m} 67 de longueur sur 18^{m} 88 de largeur [1]. C'était là que le roi de Perse venait faire ses dévotions. Les serviteurs, qui accompagnent le souverain et qui sont représentés dans les bas-reliefs des autres palais, ne manquent point non plus ici. On remarque l'absence du porte-

1. Coste et Flandin. T. III, pl. 142 et suivantes.

ombrelle, ce qui s'explique par le fait que le roi ne sortant point de ce monument et les cérémonies qu'il pratiquait se faisant à l'intérieur, l'ombrelle devenait inutile.

Il nous reste encore à étudier un des plus grands monuments de la vaste terrasse de Persépolis, celui marqué 12 sur le plan général [1]. Il contenait la salle du trône proprement dite, de près de 70 mètres carrée. Il est situé à l'est et plus rapproché de la montagne que toutes les autres constructions ; il se trouve au centre de la terrasse, en face de la salle hypostyle de Xerxès et du palais de Darius. Cet édifice qui forme un vaste carré de 76 mètres sur chacune de ses faces est construit en blocs énormes de marbre; ses murs ont au delà de trois mètres d'épaisseur. Son intérieur formait une immense salle hypostyle ayant dix rangées de colonnes en tous sens, soit cent colonnes. A droite et à gauche de la façade septentrionale, est une retraite; son mur formait des deux côtés les faces latérales d'un portique composé de seize colonnes sur deux rangs. A en juger par les fragments de colonnes trouvés dans cette vaste enceinte, sa hauteur n'était point considérable : aussi n'avait-elle de fenêtres qu'au nord, et qui donnaient sur le portique d'entrée. Sur les trois autres côtés du sud, de l'est et de l'ouest, ces fenêtres n'étaient que simulées et formaient des niches, ce qu'indiquent encore les encadrements existants, couronnés de la forte gorge égyptienne. Sur chaque face, il y avait neuf niches semblables, séparées trois à trois par une porte, et par conséquent deux portes sur chaque face, ainsi qu'on peut le voir dans le plan. Les deux portes septentrionales avaient près de 4 mètres de largeur; les six autres n'avaient que 2m 13 d'ouverture. Les salles latérales n'existent plus: mais il y a tout lieu d'admettre qu'il y en avait, car, dans les palais de Darius et de Xerxès, il se trouve aussi des niches dans les parois latérales de la grande salle centrale, derrière lesquelles existaient des pièces de petites dimensions. Quant à la couverture et à l'étage ou aux étages supérieurs de notre grande salle hypostyle, il est difficile d'en déterminer la disposition. Elle consistait sans doute en plusieurs superpositions qui formaient un aspect pyramidal en harmonie avec l'effet pittoresque de l'ensemble de cette vaste terrasse du palais de Persépolis.


124. — Base des colonnes de la salle hypostyle ou salle du trône de Darius.

1. Coste et Flandin. T. III, pl. 158, 159.

Au point 13 du plan, il existe un portail, avec porte au centre de plus de 3 mètres de largeur. Les pieds-droits sont ornés de figures de taureaux dont les plinthes seules ont 5m 50 de longueur sur autant d'élévation; leur largeur est de 1m 52. Ces animaux tournent leur face vers le nord et sont éloignés de 82m 30 des premiers propylées par lesquels nous avons commencé la description du dessus de cette vaste terrasse. Ces propylées précédaient sans doute le grand péristyle situé au-devant de la salle du trône de Darius, car une inscription cunéiforme nous apprend que ce roi est l'auteur de ces immenses constructions.

La terrasse, qui renfermait les palais de Persépolis, était entourée d'un triple mur : le premier, assis sur des fondements bâtis à grands frais, avait 16 coudées de hauteur (plus de 8 mètres), non compris les créneaux dont il était surmonté; le second, semblable au premier, avait le double de hauteur, et le troisième, dont le périmètre était un carré, s'élevait à une hauteur de 60 coudées (plus de 30 mètres); bâti en pierre extrêmement dure, il semblait, dit Diodore [1], destiné à subsister éternellement. Sur chacun des quatre côtés, on voyait des portes d'airain, et en avant, une palissade du même métal, de 20 coudées de haut (plus de 10 mètres), qui causait autant d'étonnement à la vue qu'elle était bien entendue pour garantir la sûreté du lieu.

C'est du haut de ces murs d'enceinte que se précipitèrent une foule d'habitants à l'approche d'Alexandre [2], saisis de désespoir et pour échapper à une mort plus cruelle et plus ignominieuse que leur auraient fait subir les soldats grecs eux-mêmes, pleins du souvenir encore vivace des cruautés commises par Xerxès et ses guerriers, un siècle et demi auparavant.

On poursuit encore le long de la montagne, derrière la terrasse, les traces de ces murs qui étaient élevés en briques cuites au soleil, matériaux dont étaient bâtis la ville et les palais des rois; là encore, nous voyons une imitation de Ninive et de Babylone, et même de l'Égypte, où les palais seuls étaient bâtis en pierre et les villes en terre cuite ou séchée au soleil.

Quant au troisième et dernier mur, en pierre extrêmement dure, destiné à subsister éternellement, selon Diodore, il n'est autre que le mur de la terrasse actuelle orné de palissades d'airain.

1. Diodore, l. XVII, ch. LXXI. — 2. Quinte Curce, l. V, ch. VI.

CHAPITRE III.

LES TOMBES ROYALES.

Au point 14 de notre plan général sont situées les célèbres tombes royales, en regard des palais que nous venons de décrire. Sur le versant occidental du mont Rachmed, qui flanque à l'orient les ruines de Persépolis, s'élèvent, à 140 mètres à l'est de la grande salle du trône de Darius et à une hauteur de 183 mètres au-dessus de la terrasse centrale, les tombes royales de Darius II, d'Artaxerxès II et d'Artaxerxès III [1]. L'ensemble du premier tombeau, car il y en a un autre plus au sud, forme une façade à deux étages. L'étage inférieur, de 16m 80 d'étendue, se compose de quatre colonnes engagées, à chapiteaux composés de deux taureaux adossés. Au-dessus de ces chapiteaux, s'étend un entablement formé d'une architrave et d'une frise, sur laquelle on voit une rangée de lions qui, de chaque côté, s'avancent pour se rencontrer au centre. Le chambranle de la porte centrale simulée est orné de trois rangées de rosettes en haut et sur les deux côtés verticaux. Une petite ouverture pratiquée dans cette porte donne accès à un espace oblong voûté, derrière lequel se trouve une niche, où était placé un sarcophage. Le second étage de cette façade se compose d'un soubassement très-orné, où l'on aperçoit la représentation du sujet principal du tombeau, qui consiste en une figure d'homme âgé, tenant un arc, debout devant un autel sur lequel brûle le feu éternel. Au-dessus de l'autel, est placé un disque; au-dessus de l'homme âgé qui représente le roi, on voit une

1. Julius Braun, Geschichte der Kunst, &c., 1856, vol. Ier, p. 314. — Diodore, l. XVII, ch. LXXI, parle des tombeaux des rois de Perse, situés sur une colline, à environ 4 pléthres de distance (120 mètres). — Coste et Flandin. T. III, pl. 165 et suivantes.

autre figure d'homme qui tient un anneau au lieu d'un arc. La portion inférieure de son corps est cachée par une draperie. Ce bas-relief représente le souverain des Perses, disciple de Zoroastre et adorateur d'Ormouzd.

A trois cent quarante mètres au sud de la tombe dont nous venons de parler, et toujours sur le versant de la même montagne, il existe une autre tombe royale [1], dont la façade a 16m 97 d'étendue, presque la même, par conséquent, que celle du tombeau nord-est, dont nous venons de parler. Les deux façades de ces tombeaux sont identiques, à quelques petites variations de détail près.

Remarquons que, si les tombeaux royaux égyptiens ont une façade extrêmement simple, composée pour ainsi dire d'une seule porte sans ornementation donnant accès à une ou plusieurs salles souterraines décorées avec tout le luxe et la magnificence des palais les plus splendides, ceux des rois de Perse, au contraire, ont des façades des plus riches et un intérieur des plus exigus et des plus simples.

A peu de distance, au nord de Persépolis, sur le versant d'une montagne formée de roches sur roches en marbre blanc aux cimes arrachées et fendues, se trouvent les tombes royales de Nakschi-Roustam. Le soubassement, le rez-de-chaussée et l'étage de ces quatre tombeaux ont une apparence cruciforme. Le bas, ou soubassement avec l'étage, forme le bras vertical de la croix, et le rez-de-chaussée la tige transversale. Ces façades, taillées dans le marbre, se composent, au rez-de-chaussée, de quatre colonnes engagées à fûts lisses et sans cannelures, surmontées d'un chapiteau à deux taureaux adossés, les jambes de devant repliées sous le corps. Au-dessus, s'élève l'architrave, couronnée d'une rangée de denticules. Le second étage est formé par deux rangées horizontales de figures cariatides qui composent ainsi une sorte de catafalque ou trône, reposant sur quatre supports ornés, mais dont on n'aperçoit que les deux antérieurs. Au-dessus de cette plate-forme ou étage, on voit, à gauche, le roi debout sur une estrade formée de trois marches ; il est appuyé sur sa main gauche qui tient un arc, sa main droite est à moitié élevée. Il semble prier avec ferveur devant l'autel du feu placé en face de lui. Il est donc en prière au sommet de son palais, ainsi que le rapporte l'histoire des cérémonies des Perses. Plus haut, entre lui et l'autel, est placé le symbole du Dieu suprême ; ce symbole consiste en un globe ailé, se termi-

1. Coste et Flandin. T. III, pl. 162 et suivantes.

nant vers le haut en une figure d'homme, un anneau à la main, et finissant vers le bas en une robe richement ornée.

La façade de ces tombes reproduit fidèlement celle des palais des rois de Perse, qu'on peut donc restaurer à leur aide. La porte simulée au centre, entre les deux colonnes médiales du rez-de-chaussée, est couronnée de la grande gorge égyptienne. Son chambranle se compose de trois champs en retraite l'un sur l'autre. L'aspect général de ces façades sépulcrales, la disposition de leurs divers détails prouvent qu'elles sont une imitation d'une construction antérieure en charpenterie. Un seul détail n'y appartiendrait pas, et ce détail, c'est la porte simulée avec son couronnement égyptien. L'intérieur de ces tombes ne répond en aucune manière à l'élégance de leurs façades extérieures. En pénétrant par une ouverture pratiquée dans la porte simulée et et qui a à peine un peu plus que le tiers de la hauteur de cette porte, on arrive à un espace oblong et transversal, au fond duquel sont placés trois niches ou renfoncements qui contenaient les sarcophages.

Les inscriptions de ces tombeaux sont, comme d'habitude, en trois langues. Dans l'un d'eux, on a reconnu celui de Darius, fils d'Hystaspes (il régnait de 521 à 485 avant l'ère vulgaire). Les trois autres tombes appartiennent aux rois antérieurs et postérieurs à Darius. La première dans l'ordre est le tombeau de Kambyses (530 à 521), la troisième celui de Xerxès (de 485 à 467), et la quatrième le tombeau d'Artaxerxès I (467 à 424). Ces tombeaux sont établis dans la montagne à une élévation telle qu'on ne peut y arriver qu'au moyen de longues échelles. Ktésias rapporte que Darius ayant fait faire son tombeau sur le mont à deux cimes, « ses parents voulurent le voir : il leur en coûta la vie. Les prêtres qui les guindaient au haut de la montagne, ayant aperçu des serpents, en furent si effrayés, qu'ils lâchèrent les cordes. Le prince et la princesse se tuèrent en tombant. Cet accident causa beaucoup de chagrin à Darius. Il fit décapiter les quarante personnes chargées de monter au haut de la montagne son père et sa mère [1]. »

Il est remarquable que Kambyses ait abandonné le style dans lequel est élevé le tombeau de Kyros pour en adopter un autre complétement différent et se rapprochant du caractère des tombaux de la Lycie en Asie Mineure.

Il est à observer que les tombeaux de la montagne auprès de Persé-

1. Ktésias, *Histoire de Perse*, ch. XV.

polis ne sont point contemporains des palais que nous avons décrits. Quand ces tombeaux furent établis, il y avait longtemps déjà que le siége du souverain de l'empire de Perse avait été transporté à Suse, plus à l'ouest, ainsi que l'exigeaient les intérêts politiques des souverains de la Perse.

Le plus grand nombre des monuments de la Perse les plus splendides furent élevés sous le règne de Xerxès et de ses successeurs. On se fera une idée des immenses richesses de la Perse sous ce prince, si l'on considère que tous les trésors royaux des temps primitifs, de l'Inde jusqu'en Égypte et en Lydie, étaient tombés dans les mains de la noblesse perse, et que ces trésors furent mis en circulation sous le règne du fils de Darius. Il en fut de même des trésors enfouis auparavant dans les temples et détenus jusqu'alors par le sacerdoce; ils furent également mis en circulation, et l'argent des prêtres développa dans la nation les arts, les plaisirs et les vices qui avaient été limités auparavant aux temples et aux fêtes qui s'y pratiquaient. On trouve dans les *Perses* d'Eschyle un tableau fidèle des rapports sociaux des Perses entre eux et avec les Grecs, tableau qui peut aider à donner une idée morale et intellectuelle de ce peuple.

En face et à peu de distance des tombes de Nakschi-Roustam, existe une construction d'un genre particulier, qui était autrefois un temple consacré au feu. Il consiste en une tour carrée de 6m 70 en tous sens, ornée aux angles de pilastres lisses, et sur trois de ses faces, de petites niches en pierres noires en rangées horizontales. L'ensemble, de 10 mètres de hauteur, est couronné d'une corniche composée de denticules. Sur la quatrième face, faisant front aux tombes, est pratiquée la porte, autrefois inaccessible du sol. Le bistre du plafond rend encore témoignage de la destination de cet édifice dont la couverture est formée de deux grandes dalles. C'est là qu'on entretenait le *feu éternel*. Strabon [1] rapporte que les prêtres y entraient journellement, qu'ils y priaient pendant une heure et qu'ils entretenaient le feu éternel sur un autel placé au centre du petit temple. Pendant cette cérémonie, ils étaient coiffés de turbans ou de tiares en feutre dont les jugulaires descendaient jusqu'aux lèvres qu'elles couvraient sans doute pour ne pas toucher le feu sacré de leur haleine. Le feu éternel était ensuite porté sur les autels découverts, appelés Atach-Gah [2].

1 Strabon, l. xv, p. 733. — 2. Coste et Flandin. T. IV, pl. 208.

GRÈCE

BIBLIOGRAPHIE.

LEROY, J. D. — Les ruines des plus beaux monuments de la Grèce. Paris, 1758. In-folio. — 2e édit., 1770.

STUART, J., and REVETT, N. — The Antiquities of Athens. London, 1762, 1790, 1794. 3 vol. in-fol.; le 4e, 1815. — Traduit en français, par L.-F. Feuillet, sous le titre d'*Antiquités d'Athènes*. Paris, 1808 à 1822. 4 vol. in-folio. — Traduit en allemand, par H. W. Eberhard. Darmstadt, 1824-1829. In-folio.

Ionian Antiquities, published by order of the Society of Dilettanti. London, 1769. Un vol. in-folio, contenant le Temple de Bacchus à Téos, le Temple de Minerve Poliade à Priène, le Temple d'Apollon Didyméen à Milet.

MITFORD, W. — The History of Greece. London, 1784-1797. 3 vol. in-4. — London, 1829. 8 vol. in-8. — London, 1838. 8 vol. in-8. — Traduit en allemand, par H. C. A. Eichstädt. Leipzig, 1802-1808. 5 vol. in-8.

Antiquities of Ionia, published by the Society of Dilettanti. Part the first, in-folio. — London, 1821. Seconde édition du précédent ouvrage. On y a ajouté le Temple de Labranda et celui de Samos.

Antiquities of Ionia, published by the Society of Dilettanti. Part the second. London, 1797. In-fol. Contenant : Ruines près du port d'Égine. — Temple de Jupiter Panhellenius. — Temple de Minerve à Sunium. — Temple de Jupiter Néméen, près Argos. — Temple de Cérès à Éleusis. — Arc à Mylassa. — Tombeau à Mylassa. — Colonne d'un temple. — Ruines à Baffi. — Théâtre de Stratonicée. Gymnase à Éphèse. — Fragments d'un temple. — Théâtre de Milet. — Stade de Laodicée. — Plan du grand Théâtre de Laodicée. — Gymnase de Troas. — Théâtre de Jassus. — Théâtre de Patara. — Théâtre de Castell Rosso. — Théâtre de Telmessos.

Antiquities of Ionia, published by the Society of Dilettanti. Part the third. London, 1840. In-folio. Contenant : Cnide, Aphrodisias et Patara.

Riedesel, J. H. von. — Reise durch Großgriechenland und Sicilien. Zürich. 1771. In-8.

CHANDLER, R. — Travels into Greece. Oxford, 1776. Un vol. in-4. — Traduit en français par Servois et Barbié du Bocage. Riom, 1806. In-8.

CHOISEUL-GOUFFIER, M. G.-A.-F. comte de. — Voyage pittoresque de la Grèce. Paris, 1782-1809. 2 vol. in-folio. — Autre édition, 1841. 3 vol. in-folio.

GILLIES, J. — The History of Ancient Greece, its Colonies and Conquests; from the earliest accounts till the division of the Macedonian Empire in the East. Including the History of Literature, Philosophy and the Fine Arts. London, 1786. 2 vol. in-4. — Bâle, 1790. 5 vol. in-8. — Traduit en français, par J.-L. Carra. Paris, 1787, 1788. 6 vol. in-8. — Traduit en allemand. Leipzig, 1787-1794. 4 vol. in-8.

Mannert, K. — Geographie der Griechen und Römer. Nürnberg, 1792-1825. 10 vol. in-8. Le 8e vol., paru en 1822, coutient la géographie de la Grèce septentrionale, du Péloponèse et des îles de l'Archipel grec.

Stieglitz, C. L. — Encyclopädie der bürgerlichen Baukunst, in welcher alle Fächer dieser Kunst nach alphabetischer Ordnung abgehandelt sind. Ein Handbuch für Staatswirthe, Baumeister und Landwirthe. Leipzig, 1792-1798. 5 vol. in-8.

— Die Baukunst der Alten. Ein Handbuch für Freunde der Kunst. Nebst einem architektonischen Wörterbuche. Leipzig, 1796. Un vol. in-8, avec 11 planches.

BROMLEY, R.-A. — Ouvrage cité page 14.

DELAGARDETTE, C.-M. — Les Ruines de Pæstum ou Posidonia, ancienne ville de la Grande Grèce, à vingt-deux lieues de Naples, dans le golfe de Salerne, levées, mesurées et dessinées sur les lieux en l'an II. Paris, an VII. In-folio.

Stieglitz, C. L. — Archäologie der Baukunst der Griechen und Römer. Weimar, 1801. 3 vol. in-8, avec planches.

POUQUEVILLE, F.-C.-H.-L. — Voyage en Morée, à Constantinople et en Albanie. Paris, 1805. 3 vol. in-8.

WILKINS, W. — The Antiquities of Magna Græcia. Cambridge, 1807. Un vol. in-folio.

GELL, W. — The Topography and Antiquities of Ithaca. London, 1807. In-4.

LEGRAND, J.-G. — Monuments de la Grèce. Paris, 1808. In-folio.

AIKIN, Ed. — Essay on the Doric Order of Architecture. London, 1810. In-folio.

LEVESQUE, P.-Ch. — Études de l'Histoire Ancienne et de l'Histoire de la Grèce. Paris, 1811. 5 vol. in 8.

SCHÖLL, M.-S.-F. — Histoire abrégée de la Littérature grecque. Paris, 1813. 2 vol. in-8. — 2e édit., 1824. — Traduite en allemand, par Schwarze et Pinder. Berlin, 1828-1831. 3 vol. in-8.

OUWAROFF. — Essais sur les Mystères d'Éleusis. Saint-Pétersbourg, 1816. In-8.

Thiersch, F. W. — Ueber die Epochen der bildenden Kunst bei den Griechen. München 1816-1825. — 2e édit., 1829. In-8.

The Unedited Antiquities of Attica, comprising the Architectural Remains of Eleusis, Rhamnus, Sunium, and Thoricus; by the Society of Dilettanti. London, 1817. Un vol, in-folio.

GELL, W. — Itinerary of the Morea, being a Description of the routes of that peninsula. London, 1817. Un vol. in-8.

— The Itinerary of Greece, containing one hundred routes in Attica, Bœotia, Phocis, Locris, and Thessaly. London, 1819.

DODWELL, E. — Classical and Topographical Tour through Greece during the years 1801, 1805 and 1806. London, 1819. 2 vol. in-4.

Pouqueville, F.-C.-H.-L. — Voyage de la Grèce. Paris, 1820-1822. 5 vol. in-4. — 2e édit., 1826-1827. 6 vol. in-8. — Francfort, 1838.

Müller, K. O. — Minervæ Poliadis sacra et ædes in arce Athenarum. Gœttinguæ, 1820.

— Handbuch der Archäologie der Kunst. Breslau, 1820. Un vol. in-8. — 2e édit., 1835. — 3e édit., par F.-G. Welcker, 1848.

Wilkins, W. — Atheniensia, or Remarks on the Topography and Buildings of Athens. — London, 1821. Un vol. in-8.

Hirt, A. — Ouvrage cité page 14.

Leake, M. — The Topography of Athens, with some Remarks on its Antiquities. London, 1821. 2 vol. in-8. — 2e édit., 1841.

Klenze, L. — Der Tempel des olympischen Jupiters zu Agrigent, nach den neuesten Ausgrabungen dargestellt. Stuttgart, 1821. In-4.

Hübsch, H. — Ueber griechische Architectur. Heidelberg, 1822. In-4. — 2e édit., 1824.

Gell, W. — Narrative of a Journey in the Morea. London, 1823. In-8.

Clavier, E. — Histoire des premiers temps de la Grèce depuis Inachus jusqu'à la chute des Pisistratides. Paris, 1822. 3 vol. in-8.

Meyer, H. — Geschichte der bildenden Künste bei den Griechen und Römern. Dresden, 1824-1836. 3 vol. in-8.

Monumenti inediti pubblicati dall' Instituto di Corrispondenza Archeologica, sotto la direzione dei signori Od. Gerhard e Teod. Panofka. Rome et Paris, tome Ier, 1824-1833; t. II, 1834-1838; t. III, 1839-1843; t. IV, 1844-1848. In-fol.

Kruse, F. K. H. — Hellas, oder Geographisch-antiquarische Darstellung des alten Griechenlands und seiner Kolonieen, etc. Leipzig, 1825-1827. 3 vol. in-8, avec atlas in-folio.

Stackelberg, O. M. Baron von. — Der Apollo-Tempel zu Bassä in Arkadien und die daselbst ausgegrabenen Bildwerke, dargestellt und erläutert. Frankfurt a. M., 1826. Un vol. in-folio.

Wachsmuth, W. — Hellenische Alterthumskunde aus dem Gesichtspunkte des Staats. Halle, 1826. 2 vol. in-8. — 2e édit., Halle, 1846.

Harris and Angell, H. — Sculptured Metopes discovered amongst the Ruins of the ancient city of Selinus in Sicily. London, 1826. In-folio.

Papworth. — Essay on Grecian Architecture (en tête de son édition des Œuvres de W. Chambers, architecte). London, 1826. In-4.

Inwood, W. — The Erechtheion of Athens, fragments of Athenian Architecture and a few remains in Attica, Megara and Epirus. London, 1827. In-folio.

Woods, J. — Letters of an Architect from France, Italy, and Greece. London, 1828. 2 vol. in-4, avec planches.

Lobeck, Ch. Aug. — Aglaophamus s. de theologiæ mysticæ Græcorum causis. Regim. Pruss., 1829.

Bröndsted, P.-O. — Voyages dans la Grèce, accompagnés de recherches archéologiques, etc. Paris, 1830. In-4.

Rosenthal, C. A. — Ueber die Entstehung und Bedeutung der architektonischen Formen der Griechen. Berlin, 1830. In-4.

Plaß, H. G. — Vor- und Urgeschichte der Hellenen. Leipzig, 1831. Un vol. in-8.

Forchhammer, P. W., und Müller, K. O. — Zur Topographie Athens. Ein Brie aus Athen und ein Brief nach Athen. Göttingen, 1833. In-8.

STACKELBERG, O.-M. baron de. — La Grèce. Vues pittoresques et topographiques. Paris, 1834. In-folio.

Semper, G. — Vorläufige Bemerkungen über bemalte Architektur und Plastik bei den Alten. Altona, 1834. In-8.

SERRADIFALCO (Domenico lo Faso Pietrasanta) duca di. — Antiquità della Sicilia. Palermo, 1834-1842. 5 vol. in-folio.

Quast, A. F. von. — Das Erechtheion zu Athen, nebst mehreren noch nicht bekannt gemachten Bruchstücken der Baukunst dieser Stadt und des übrigen Griechenlands. Nach dem Werke des H. W. Inwood mit Verbesserungen und vielen Zusätzen herausgegeben und durch eine genaue Beschreibung dieses Tempels und eine vollständige Geschichte der Baukunst in Athen vermehrt. Potsdam, 1834. In-folio. — Autre édition, 1843.

Müller, Ed. — Geschichte der Theorie und Kunst bei den Alten. Breslau, 1834. 2 vol. in-8.

DODWELL, E. — Views and Descriptions of Cyclopian or Pelagic Remains in Greece and Italy, with some constructions of a later period. London, 1834. In-folio. 131 planches.

EXPÉDITION SCIENTIFIQUE EN MORÉE, ordonnée par le gouvernement français. Architecture, sculptures, inscriptions et vues du Péloponèse, des Cyclades et de l'Attique, mesurées, dessinées, recueillies et publiées par A. Blouet, Ravoisié, Poirot, F. de Gournay et F. Trézel. Paris, 1835. 3 vol. in-folio. 280 planches.

THIRLWALL, C. — History of Greece. London, 1835. 8 vol. in-8. — Les deux premiers traduits en français, par A. Joanne. Paris, 1847. In-8.

Bartsch, F. von. — Chronologie der griechischen und römischen Künstler bis zum Ablauf des 5. Jahrhunderts. Wien, 1835. In-folio.

Kugler, F. — Ueber die Polychromie der griechischen Architektur und Sculptur und ihre Grenzen. Berlin, 1835. In-4, avec une planche coloriée.

WORDSWORTH, Ch. — A classical tour in Attica, and residence in Athens. London, 1836. In-8. — 1854, in-8.

MÜLLER, K. O. — De Munimentis Athenarum, quæstionis historicæ et tituli de instauratione eorum perscripti explicatio. Gœttinguæ, 1836. In-4.

Stackelberg, O. M. Baron von. — Die Gräber der Hellenen. Berlin, 1837. Un vol. in-folio.

Roß, L., Schaubert, Ed., und Hansen, Ch. — Die Akropolis von Athen nach den neuesten Ausgrabungen. 1. Abtheilung : Der Tempel der Nike Apteros. Berlin, Leipzig, 1839. In-fol. avec 13 planches.

UNGER, R. — Thebana Paradoxa. Sex libris. Halæ, 1839. In-8.

Mure, W. — Ueber die königlichen Grabmäler des heroischen Zeitalters. Dans Rheinisches Museum für Philologie, von Welcker und Ritschl. 1839, p. 240.

Götte, W. — Das delphische Orakel in seinem politischen, religiösen und sittlichen Einfluß auf die alte Welt. Leipzig, 1839. Grand in-8.

Ulrichs, H. N. — Reisen und Forschungen in Griechenland. 1. Theil : Reise über Delphie durch Phocis und Böotien bis Theben. Bremen, 1840. In-8.

Roß, L. — Reisen auf den griechischen Inseln des ägäischen Meeres. Stuttgart und Tübingen, 1840-1845. 3 vol. in-8.

Fiedler, K. G. — Reise durch alle Theile des Königreiches Griechenland in Auftrag der königl. griechischen Regierung in den Jahren 1834-1837. Leipzig, 1840, 1841. 2 vol. in-8, avec planches et cartes.

Buchon, J.-A. — La Grèce continentale et la Morée, voyage, séjour et études historiques en 1840-1841. Paris, 1843. Un vol. in-18.

Becker, W. A. — Charikles, Bilder altgriechischer Sitte. Zur genaueren Kenntniß des griechischen Privatlebens. Leipzig, 1840. 2 vol. in-8. — 2e édit., 1854. 3 vol. in-8.

St John, J. A. — The History of the Manners and Customs of ancient Greece. London, 1840. 3 vol. in-8.

Roß, L. — Reisen im Peloponnes. Berlin, 1841. In-8.

Stademann, Fr. — Panorama von Athen. München. 1841. Grand in-folio.

Curtius, E. — De Portubus Athenarum commentatio. Hallæ, 1842. Un vol. in-8.

Mure of Caldwell, W. — Journal of a Tour through Greece. London, 1842. 2 vol. in-8.

Bötticher, C. — Tektonik der Hellenen. Potsdam, 1842-1852. 3 vol. in-4, atlas in-folio.

Brandis, Ch. A. — Mittheilungen über Griechenland. Reiseskizzen. Leipzig, 1842. 3 vol. in-12.

Strack, J. H. — Das altgriechische Theatergebäude, nach sämmtlichen bekannten Ueberresten dargestellt. Potsdam, 1842. In-folio.

Geppert, C. E. — Ueber die Eingänge zu dem Proscenium und der Orchestra des alten griechischen Theaters. Berlin, 1842. In-8.

— Die altgriechische Bühne dargestellt. Leipzig, 1843. In-8.

Schnaase, C. — Ouvrage cité page 15.

Finlay, George. — Greece under the Romans. A historical view of the condition of the Greek Nation from the time of its conquest by the Romans until the extinction of the Roman Empire in the East. London, 1844. Un vol. in-8.

Gladisch, A. — Einleitung in das Verständniß der Weltgeschichte. 1. Abtheilung : Die alten Schinesen und die Pythagoreer. Posen, 1841. In-8. — 2. Abtheilung : Die Eleaten und die Indier. Posen, 1844. In-8.

Curtius, E. — Die Akropolis von Athen. Ein Vortrag im wissenschaftlichen Vereine zu Berlin am 10. Februar gehalten. Berlin, 1844. In-4 et in-8.

Mauch, J. M. — Neue systematische Darstellung der architektonischen Ordnungen der Griechen, Römer und neueren Baumeister. Potsdam, 1845. 3e édition. Un vol. roy. in-4.

Guhl, E. — Versuch über das jonische Capitäl. Ein Beitrag zur Geschichte der griechischen Architektur. Berlin, 1845. In-4.

Grote, George. — History of Greece. London, 1846. 12 vol. in-8. — 3e édition, 1851 à 1856.

Göttling, K. — Das Pelasgikon in Athen. Dans Rheinisches Museum, 1846, page 321-480.

Wieseler, Fr. — Ueber die Thymele des griechischen Theaters. Eine archäologische Abhandlung. Göttingen, 1847. In-8, 66 pages.

Forchhammer, P. W. — Ueber die cyclopischen Mauern Griechenlands. Kiel, 1847.

Hübsch, H. — Die Architektur und ihr Verhältniß zur heutigen Malerei und Sculptur. Stuttgart und Tübingen, 1847. Un vol. in-8.

Curtius, E. — Ueber die Märkte hellenischer Städte. Archäologische Zeitung, 1848.

Roß, L. — Griechische Königsreisen. Halle, 1848. 2 vol. in-8.

Welcker, F. G. — Alte Denkmäler. Göttingen, 1849, 1850. 2 vol. in-4 et in-folio.

Aubrey de Vere. — Picturesque Sketches of Greece and Turkey. London, 1850. 2 vol. in-8.

PENROSE, F. C. — An Investigation of the Principles of Athenian Architecture. London, 1851. Un vol. in-folio.

Semper, G. — Die vier Elemente der Baukunst. Ein Beitrag zur vergleichenden Baukunde. Braunschweig, 1851. In-8.

Curtius, E. — Peloponnesos. Eine historisch-geographische Beschreibung der Halbinsel. Gotha, 1851, 1852. 2 vol. in-8 avec 30 cartes.

BEULÉ, E. — L'Acropole d'Athènes. Paris, 1853, 1854. 2 vol. in-8 avec planches.

Kortüm, Fr. — Geschichte Griechenlands von der Urzeit bis zum Untergang des achäischen Bundes. 5 Bücher. Heidelberg, 1854. 3 vol. in-8.

Preller, L. — Griechische Mythologie. Leipzig, 1854. 2 vol. in-8.

Schoemann, G. F. — Griechische Alterthümer. Berlin, 1855. 1er vol. in-8.

BEULÉ, E. — Études sur le Péloponèse. Paris, 1855. 1 vol. in-8, 486 pages.

Semper, G. — Ueber die formelle Gesetzmäßigkeit des Schmuckes und dessen Bedeutung als Kunstsymbol. Akademische Vorträge. Zürich, 1856. In-8.

POCOCKE, E. — India in Greece, or Truth in Mythology; containing the sourees of the Hellenic races, the colonization of Egypt and Palestine, the wars of the grand Lama and the Bud'dhistic propaganda in Greece. London and Glascow, 1856. 1 vol. in-8. 2e édit.

Brunn, H. — Geschichte der griechischen Künstler. Braunschweig, 1856, 1859. 2 volumes in-8.

BURNOUF, Em. — D'Athènes à Corinthe. Paris, 1856. In-8.

RANGABÉ. — Souvenirs d'une excursion d'Athènes en Arcadie. Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France. Première série : sujets divers d'érudition. T. V. Paris, 1857. In-4, pages 279-420.

Curtius, E. — Griechische Geschichte. Berlin, 1857. 1er vol. in-8. Il y en aura trois.

STUART, J., and REVETT, N. — The Antiquities of Athens and other Monuments of Greece. London, 1858. Un vol. in-12. 71 planches. 3e édition.

Semler, E. — Die Tempelsculpturen aus der Schule des Phidias im brittischen Museum dargestellt. Hamburg, 1858. Un vol. in-8 de 131 pages.

Braun, Julius. — Geschichte der Kunst in ihrem Entwicklungsgang durch alle Völker der alten Welt hindurch auf dem Boden der Ortskunde nachgewiesen. Wiesbaden, 1858. Un vol. in-8 (deuxième volume de l'ouvrage entier), contenant l'Asie Mineure et le monde hellénique.

Gladisch, A. — Heracleitos und Zoroaster. Leipzig, 1859. In-8.

Lasaulx, Ernst von. — Philosophie der schönen Künste, Architektur, Sculptur, Malerei, Musik, Poesie, Prosa. München, 1860. Un vol. in-8 de 322 pages.

COCKERELL, C. R. — Architectural Antiquities of the Temple of Jupiter Panhellinnus and other Antiquities of Ægenia. London, 1860. In-folio.

Kiepert, H. — Topographisch-historischer Atlas von Hellas und den hellenischen Colonien, in 24 Blättern, unter Mitwirkung des Professors Carl Ritter. Zweite berichtigte Ausgabe. Berlin, 1851. In-folio.

CHRONOLOGIE GRECQUE

Avant l'ère vulg.

Premières populations tatares et arianes en Grèce, suivies de races sémitiques sur les côtes et dans les îles. Pélasges, race mêlée de Tatars et d'Arians. . . . . 3000 à 2000
INACHOS, roi d'Argos. . . . . 1986 ou 1856
OGEN, OGYGÈS, Okéanos, dans l'Attique pélasgique. 1750
DANAOS. . . . . 1600 ou 1571
KEKROPS, roi de l'Attique, contemporain d'Aménophis III. . . . . . 1582 ou 1550
KADMOS le Phénicien. 1500
Grande guerre nationale pour expulser les Orientaux (sémites). . . . . . "
Tétrapole ionienne en Attique. 1420
PÉLOPS, contemporain d'Aménemhé, VIe roi de la XIXe dynastie. 1300
THÉSÉE. — Expédition maritime et commerciale des Argonautes. 1250
Les Sept contre Thèbes. . . . . 1230 à 1225
Fin de la grande guerre nationale contre les Orientaux. 1200
Commencement de la guerre de Troie. 1194
Prise de Troie. 1184
Migrations thessalienne et éolienne. 1124
Migration dorienne. — Commencement de l'esclavage en Grèce. 1104
EURYSTHÈNES et PROKLÈS règnent à Sparte. 1072
Mort de KODROS, roi d'Athènes. 1068
Migrations des Ioniens de Grèce en Asie. 1044
HOMÈRE chante la gloire de la royauté dans l'Iliade. — Les Samiens s'emparent de l'île de Samothrace. 1000
Hérogonie d'HÉSIODE, Panhellènes. — L'Odyssée, esprit injurieux de l'aristocratie contre la royauté. 900
Législation de LYKURGUE. 884
Première Olympiade. 776
Construction du temple d'Éphèse. 768
Introduction de la monnaie, des poids et mesures, par Pheidon, en Grèce. . 748
Trésor de Myron à Olympie. — Colonne ionique. 648
Législation de DRAKON 624
Amasis, roi d'Égypte, le Philhellène. 570
Premier règne de PISISTRATES 568
Papyrus connu des Grecs. 565

Second règne de PISISTRATES. — Incendie du temple de Delphes	548
Troisième règne de PISISTRATES. — PYTHAGORE à Crotone	540
Naissance d'ESCHYLE. — Hipparque fait chanter des rhapsodes aux fêtes des Panathénées	525
Naissance de PINDARE	522
Mort de PYTHAGORE	499
Naissance de SOPHOCLE	495
Bataille de Marathon	490
Premier succès d'ESCHYLE. — Naissance d'HÉRODOTE	484
Bataille des Thermopyles. — Athènes incendiée par les Perses. — Naissance d'EURIPIDE	480
Premier succès de SOPHOCLE	468
Lecture de ses œuvres par Hérodote aux jeux Olympiques	456
PÉRIKLÈS administre la république sans rivaux	444
Première année de la guerre du Péloponèse	431
Mort de PÉRIKLÈS — Naissance de PLATON	429
Mort d'HÉRODOTE	408
Mort d'EURIPIDE	406
Dernière année de la guerre du Péloponèse	403
Naissance d'ARISTOTE	384
ARISTOTE vient à Athènes	368
Bataille de Mantinée	362
Mort de MAUSOLE	353
Bataille de Chæronée	338
ALEXANDRE traverse l'Hellespont	334
Autre visite d'ARISTOTE à Athènes	334
Fondation d'Alexandrie. — DEINOCRATÈS	332
Mort de DARIUS	330
Mort d'ARISTOTE et de DÉMOSTHÈNES	322
Akragas soumise aux Romains	262
Mort d'ARCHIMÈDES	212
Guerre des Romains avec PERSÉE	171
Incendie de Corinthe par Mummius. — La Grèce devient province romaine [1].	146

1. Clinton, H. F. — Fasti Hellenici from the earliest accounts etc. Oxford, 1827. 3 vol. in-4.

GRÈCE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Nous arrivons à l'histoire de l'architecture d'un peuple qui, par sa civilisation, par ses beaux-arts, sa littérature, ses travaux dans la science et la philosophie, attire sans cesse avec un nouveau charme l'attention des esprits supérieurs et des hommes de goût. Si l'étude plus approfondie des antiquités asiatiques démontre aujourd'hui que la Grèce ne fut en quelque sorte qu'un écho retentissant d'une civilisation plus ancienne et d'un ordre encore plus élevé, elle ne doit pas pour cela nous faire méconnaître le rôle éminent que le peuple de ce pays a joué dans l'histoire du monde. La Grèce n'a tiré que jusqu'à un certain degré de son propre fonds les éléments de sa grandeur intellectuèlle; dans l'origine, les Grecs apportèrent de l'Asie et reçurent de l'Égypte les éléments de leurs croyances, de leurs institutions et de leur philosophie; mais ils surent en métamorphoser et faire fructifier largement les germes, et répandre dans tout le monde occidental les idées et les opinions qu'ils s'étaient faites. Tout ce qu'il y a de beau, de vrai, d'utile dans notre civilisation actuelle de l'Europe, émane des Grecs. Quelque grande que fut la déviation, quelque fausse et déplorable que fut la voie suivie durant le moyen âge, alors que les nations européennes se guidèrent par des idées contraires à leur caractère et à leur esprit, toujours est-il qu'elles en revinrent à la fin aux éléments qui avaient constitué la société grecque. Ce fait positif, tout à la gloire de cette dernière, prouve en outre l'excellence et la vérité de la civilisation grecque, qui était basée sur la raison. La lutte ostensible entre l'intelligence et la sentimentalité se poursuit depuis plus de trois siècles et demi; elle se continue aujourd'hui avec succès pour la vérité

et le retour aux opinions qui assurèrent incontestablement aux Grecs, pendant longtemps, le bonheur et la paix intérieure. La civilisation de l'antiquité est sérieusement étudiée; on commence à pénétrer intimement dans le génie et l'esprit véritables de la civilisation de la Grèce, dont toute la beauté est en voie de nous être enfin révélée. De grands et de sérieux travaux se font en ce moment, au sein des races germaniques, sur sa théologie, ses beaux-arts, sa littérature, ses sciences et sa politique; le moment n'est pas éloigné où le vieux monde sera régénéré par une nouvelle synthèse, greffée sur celle des Grecs, en tenant toutefois compte des connaissances acquises et des découvertes faites depuis le siècle de la Renaissance.

L'Architecture grecque doit donc fixer notre attention d'une manière toute spéciale; aussi allons-nous lui consacrer une étude approfondie et détaillée. Mais avant de nous occuper des monuments eux-mêmes, nous donnerons d'abord quelques pages à l'histoire des Grecs et à l'analyse des éléments qui concoururent à former leur esprit et leur goût.

Dans les contrées les plus orientales de l'Asie, en delà des séjours des peuples sémitiques, était le siége d'une race considérable, la grande famille des Arians, qui occupa dans la suite le plateau septentrional de l'Iran. De cette souche, un rameau descendit, en partant du cours supérieur de l'Oxus, dans les vallées de l'Indus et du Gange. Un autre rameau se dirigea à l'Ouest, et après des luttes et des séjours plus ou moins prolongés sur sa route, il passa enfin dans la presqu'île de la Grèce, en traversant l'Asie Mineure. L'époque à laquelle ces Arians quittèrent leurs séjours inconnus ou au moins incertains pour se diriger vers l'Occident, est au delà de toute tradition historique connue. Il est également impossible de savoir si le rameau qui vint en Europe y pénétra en masse, ou s'il y arriva par fractions et à des époques diverses. La parenté des langues prouve néanmoins que la race celtique, ainsi que la race germanique et la race gréco-osque, appartenait à la variété ariane. C'est sur ce fondement que repose le fait, que leurs ancêtres auraient émigré de l'est en Europe. On comprend qu'il est question ici de la première population de l'Europe, de celle qui s'y rendit par le Taurus et non par le nord de la mer Noire. Une seconde alluvion de peuples indo-caucasiques suivit plus tard cette dernière voie.

Lorsque les ancêtres des Hellènes se séparèrent de la grande famille ariane en quittant l'Orient, ils n'étaient pas dans un état sauvage pri-

mitif; ils apportèrent certains éléments de civilisation dans l'ouest. Les dénominations pour les champs, pour la maison, pour les animaux domestiques, ainsi que pour certains ustensiles, sont les mêmes en sanscrit qu'en grec; la connaissance et l'usage de ces choses existaient donc avant que les rameaux ne se séparassent. Lors de la seconde immigration des peuples arians, ceux-ci rencontrèrent les Illyriens et les Thraces, qui étaient les descendants des premiers colons dont nous avons parlé plus haut. C'étaient des pasteurs primitifs, rudes, incultes comme les contrées et surtout les montagnes qu'ils habitaient. Ils avaient un esprit très-guerrier. Ces peuples, ainsi que leurs langues, subsistent encore aujourd'hui chez les Albanais, chez les Roumains de la Valachie et de la Moldavie et chez les habitants du sud des Balkans. Malgré l'influence du latin, que la langue des Thraces a subie dans le cours des siècles, malgré les invasions et les destructions venues à travers les régions orientales des Balkans, la langue roumaine, par la richesse et l'abondance des mots qui la composent, autant que par certaines formes qui lui sont particulières, présente la parenté la plus frappante avec la langue albanaise, composée elle-même des indestructibles restes des dialectes illyriens.

Il n'existe point de vestiges de races non grecques en Épire, en Thessalie et sur les plateaux du Péloponèse dans les temps historiques, à l'exception toutefois de quelques noms de localités fort peu helléniques, et il est constant aussi que la langue grecque ne s'est assimilée aucun élément exotique. A partir des monts Acrocérauniens et du versant septentrional de l'Olympe, jusqu'aux caps Malée et Tenare, le pays fut occupé par les Indo-Caucasiens ou Arians. Les îles de la côte de l'Acarnanie ont dû être peuplées aussi de très-bonne heure par eux; car le nom d'Epire, c'est-à-dire le *continent,* ne peut provenir que de la population grecque primitive. L'acception du mot continent s'étendait anciennement au sud, jusqu'au golfe de Corinthe.

La Grèce, située entre les 36° 10′ et 42° de latitude septentrionale et entre les 18° 25′ et 21° 4′ de longitude occidentale, est une des trois grandes presqu'îles méridionales de l'Europe. Dans l'antiquité elle avait 666 kilomètres de longueur, du cap Tenare au mont Orbelos, et 355 de largeur, de Dyrrhachion à Neapolis. Son contour est excessivement échancré : il forme 5,333 kilomètres de côtes, tandis que l'Italie n'en a que 4,296 et la France que 2,037. La Grèce est coupée en tous sens par de hautes montagnes, dont la mer vient baigner

le pied. La plupart des contrées qui la composent étaient fertiles, riantes et pittoresques ; elles offrent une grande diversité de sites formés par des plaines, des vallées, des plateaux et des montagnes. Le climat de la Grèce est en général doux et tempéré. « Douce et suave est notre atmosphère, dit Euripide. Le froid de l'hiver pour nous est sans rigueurs, et les traits de Phœbus ne nous blessent point[1]. » Le soleil y est éclatant et vivifie prodigieusement les teintes diverses du sol, des rochers, de la végétation et des eaux. L'azur du ciel n'y est pas toujours égal et uniforme ; des nuages viennent fréquemment rompre la lumière du soleil sur certaines parties du paysage et briser la monotonie qui est souvent éternelle ailleurs, comme, par exemple, en Égypte.

L'aspect riant et souvent grandiose d'un tel pays avait nécessairement produit un bonheur, une joie, un contentement et une multiplicité de traits originaux dans le caractère de ses habitants, qui formaient des Grecs anciens le plus policé, le plus aimable, le plus élégant et, sous le rapport moral, le plus noble des peuples. Nous parlons des Grecs, bien entendu, avant qu'ils n'aient subi l'influence du contact avec certains peuples de l'Orient, avant que les idées d'un orientalisme dégénéré les fissent ce qu'ils furent après Alexandre. Anciennement le physique répondait parfaitement au moral. Les types que nous a conservés la statuaire des écoles d'Égine et d'Athènes, nous montrent la figure humaine dans tout son beau idéal, dans toute la plénitude de beauté parfaite dont la nature l'avait primitivement douée.

Il n'y a pas d'autre pays que la Grèce, où toutes les sortes et toutes les formes de la vie naturelle aient été en contact aussi direct, et où elles se soient mêlées aussi diversement, ce qui devait avoir les suites les plus heureuses pour sa civilisation.

La chasse et l'élève des bestiaux dans les montagnes, la culture de la vigne et du blé dans les vallées, la navigation et la pêche sur les côtes et dans les îles ; chaque activité, en un mot, dans ses conséquences et ses images particulières pour la religion ainsi que pour la composition de la légende, se trouvait en Grèce. Ce fut du génie multiple et brillant, souverainement sain et fort du peuple grec, relativement petit en nombre et occupant un territoire qui ne comprenait environ qu'un huitième de la superficie de la France, que sortit la conception de l'ar-

1. Euripide, *Erecht. fr.*, l. v, 15.

chitecture la plus simple, mais la plus élégante, la plus rationnelle et la plus logique que nous connaissions. Cette architecture eut un tel empire et une telle prépondérance sur l'esprit des hommes, que, du point de sa naissance, elle rayonna dans les pays circonvoisins : dans l'Asie Mineure, en Égypte, en Italie, dans les îles principales de la Méditerranée et jusque sur les côtes septentrionales de l'Afrique. Elle ne fut méconnue et abandonnée qu'après huit siècles, par la barbarie et les ténèbres du moyen âge, qui abaissèrent l'humanité occidentale pendant près de douze siècles, jusqu'à ce qu'enfin la Renaissance vînt la rappeler à la vie, et depuis lors jusqu'à nos jours, elle n'a cessé d'exercer son empire sur l'esprit et le goût des sociétés modernes. L'histoire seule de l'architecture grecque est son plus éloquent, son plus vrai et son plus puissant panégyrique !

Il est incontestable qu'il existe une certaine similitude entre les architectures grecque et égyptienne; mais il n'est pas logiquement nécessaire d'admettre, ainsi que le pensent quelques archéologues, que la première ne serait qu'une imitation pure et simple de la seconde. L'architecture grecque s'est évidemment inspirée de certaines portions, de certains détails du style égyptien de l'ancien empire, pour ensuite, dans l'emploi, leur faire subir une puissante transformation. L'ordre dorique, par exemple, offre dans ses colonnes, dans ses chapiteaux et dans son architrave des analogies frappantes avec les colonnes à pans, les tailloirs et les architraves des tombeaux de Beni-Hassan; dans ses triglyphes et ses métopes, avec le couronnement des piliers de Météharra. En Égypte, tous ces détails sont dans leur enfance; le développement du goût ne les a pas émancipés. Il en est tout autrement de ces détails en Grèce; là, ces types ont été tellement modifiés, tellement étudiés dans les inspirations qu'ils ont suggérées, que ces dernières peuvent en toute rigueur passer pour des créations originales. Le génie grec, puissamment créateur, en s'assimilant des idées et des types d'architecture étrangers, osa les faire siens, les acclimater et enfin leur procurer une phase plus brillante que dans la patrie primitive de ces idées et de ces types. Comment ces types d'architecture ont-ils pu venir d'Égypte en Grèce? Voilà un point qu'on ne peut éclaircir encore qu'en admettant que des bords du Nil ils passèrent par l'Asie occidentale et l'Asie Mineure en Grèce. Nous avons effectivement des monuments qui prouvent que cette voie a été

parcourue par l'art grec, dont l'origine remonte jusqu'aux monuments de l'ancien empire d'Égypte.

Il y a encore d'autres indices de cette pérégrination : l'analogie entre le Zeus grec et le Rha égyptien, et ce n'est pas trop avancer que de dire que l'ordre dorique et le culte de Zeus sont originaires d'Égypte. Une grande partie de la théologie grecque vient de l'Égypte. L'Égypte a dû avoir dans des temps très-primitifs une action puissante sur les peuples d'origine ariane, fixés dans les contrées de l'Asie occidentale. Lors de l'expulsion des Hyksos de l'Égypte, les peuples situés à l'orient de la Méditerranée se sont mis en mouvement comme les pièces d'un damier. C'est avec ce mouvement que des fragments de la civilisation des bords du Nil sont arrivés en Occident, dans le sud-est de l'Europe. Le souvenir de cette immigration a constitué la plus ancienne tradition historique des Grecs : c'est avec elle que commence l'histoire de la Grèce.

Un des faits les plus remarquables de l'histoire ancienne, c'est que le même groupe d'hiéroglyphes qui désigne les Grecs dans les monuments des Ptolémées, et qu'on lit « *Uinim,* » se trouve déjà sur des monuments de la xviiie dynastie, datant du règne de Thoutmès III, de Thoutmès IV et de celui d'Aménophis III. Le peuple ainsi désigné est compris parmi ceux soumis aux rois d'Égypte et sédentaires dans leur royaume. Trois tiges de papyrus forment la première partie du groupe hiéroglyphique : elles indiquent la contrée du nord, c'est-à-dire la Basse Égypte ; la seconde partie, formée de trois paniers signifiant sans doute « tous, » semble indiquer une dénomination collective des différents groupes ou peuplades qui y étaient sédentaires. Il est impossible d'admettre qu'il n'existait point dans la langue et dans l'écriture antérieures aux règnes des Ptolémées, un nom quelconque pour désigner les Grecs, et qu'on se soit servi fort arbitrairement d'une dénomination d'un peuple, qui avait une tout autre signification, sur une multitude de monuments nationaux, afin de lui donner une acception entièrement nouvelle. Si nous pouvons donc en toute raison supposer que ce groupe d'hiéroglyphes des monuments des diverses dynasties désigne un seul et même peuple, il s'ensuit que dès les xve et xvie siècles avant l'ère vulgaire, il y avait une quantité de Grecs maritimes qui reconnaissaient l'autorité des rois d'Égypte et qui étaient fixés dans le Delta. Selon Manéthon, ce serait Thoutmès III qui termina l'expulsion des Hyksos, et il y a de très-grandes probabilités que les Phéniciens, qui furent englobés dans cette expulsion, cédèrent la place

à des groupes de Grecs dans le Delta, pour y former une colonisation convenable. Le même groupe d'hiéroglyphes en question se retrouve de nouveau sur les monuments de la XXII[e] dynastie, sous Sesonchis, le Schischak des Juifs ; c'était donc au X[e] siècle avant l'ère vulgaire. Cent ans auparavant, au moins, les descendants de Javan sont déjà connus des Juifs et désignés dans le tableau généalogique de la Genèse comme un peuple nombreux, divisé en un grand nombre de tribus, parlant plusieurs langues et répandus sur les côtes et dans les îles de la Méditerranée. Au IX[e] siècle, le prophète Joel maudit les villes de Tyr et Sidon, parce qu'elles vendent les enfants de Juda et de Jérusalem aux enfants de Javan, et parce qu'elles les vendent au loin dans le monde païen[1].

On se souvient de l'influence et de l'action du commerce au sein des nations de l'antiquité. Les grandes foires commerciales sont très-anciennes. Elles étaient en rapport avec les temples et les sacerdotes. Il y a donc tout lieu d'admettre que c'est au moyen du commerce qu'une partie de la civilisation égyptienne, que des types de l'architecture des bords du Nil, furent apportés dans les ports de l'Asie Mineure, de la Grèce propre et de ses îles. De ces points ils se développèrent pour atteindre la haute perfection que nous allons étudier dans les monuments dont nous nous occuperons.

RELIGION GRECQUE.

De nombreux passages du livre du périégète Pausanias, qui écrivait au deuxième siècle de l'ère vulgaire, apprennent que l'Être suprême, la divinité primordiale des Égyptiens, nommé Ammon en grec, était adoré dans plusieurs localités de la Grece. Le culte de cette divinité était essentiellement grec, et grec primitif ; il n'était en aucune manière introduit de l'Égypte et de la Libye en Grèce dans des temps historiques relativement postérieurs. Une des preuves que la fête des Ammonies était très-antique, c'est que la chronique de Paros en fait remonter l'institution jusqu'au temps de Thésée, 1256 avant l'ère vulgaire.

Pendant tous les siècles de l'histoire grecque, le Zeus arcadien fut vénéré ; il n'avait point de forme matérielle, il était inapprochable, il habitait le firmament lumineux, au-dessus des cimes boisées de chênes du mont Lykaion. Personne n'osait franchir l'enceinte qui lui

1. Griechische Geschichte von Ernst Curtius. 1857. T. I, pages 37 et 38.

était consacrée : on en reconnaissait les limites par cette particularité qu'aucun objet n'y projetait d'ombre. A treize cents mètres au-dessus du niveau de la mer s'élevait, sur le mont Lykaion, l'autel consacré à Zeus, qui resta toujours en Grèce le dieu inconnu, et que l'apôtre Paul reconnut pour tel, lorsqu'il arriva à Athènes.

La seconde essence de la divinité primordiale, la déesse de l'étendue primordiale, la gardienne de l'harmonie universelle, qui, comme régulatrice du destin, veille aux naissances, était une divinité honorée par les Grecs sous le nom d'Eileithyia; l'Odyssée[1] connaît déjà un temple souterrain de cette divinité, situé dans l'île de Crète, auprès de la ville d'Amnisos et établi en imitation des temples égyptiens. On chantait des hymnes dans le temple de Délos en l'honneur d'Eileithyia, et ces hymnes avaient été composés par Olen de Lycie[2] antérieur à Homère. Pausanias[3], cite un de ces hymnes d'Olen, dans lequel on invoquait Eileithyia, comme déesse du destin et même Eros, le dieu créateur qui produisit l'univers, le Har-seph-menth égyptien. Eileithyia est aussi *Némésis*, *Moira*, le destin, et *Anankè*, l'inexorable nécessité.

La troisième essence de la divinité première, était Sevek chez les Égyptiens, c'était le temps éternel; Seb, le temps limité, en était la forme terrestre. Ces deux représentations se confondent chez les Grecs dans *Kronos;* la quatrième essence de Dieu primordial était Neith chez les Égyptiens; c'était la matière primordiale. La Neith égyptienne est l'Athéné des Grecs. La haute position d'Athéné, comme une des essences incréées de l'être éternel, ressort de sa naissance de la tête de Zeus. Toutes les autres divinités olympiques naissent comme de simples mortels: Athéné seule fait exception. Elle avait un temple sur le mont Pontinos, près d'Argos, où se fixa Danaos, selon la tradition.

A la suite de la doctrine de l'Être primordial venait chez les Égyptiens celle de l'origine et de la formation du monde, sous la figure d'un œuf. La formation du monde, non encore ordonné, commença avec la séparation du ciel et de la terre. La terre devint un noyau solide au sein de l'univers, le ciel formait une voûte sphérique autour d'elle. Ouranos, du sanscrit Varouna, était le nom du ciel : il était fils d'Erebos, les ténèbres, et de Ge, Gæa, Gaia, la terre. Le Menth-har-seph égyptien est le dieu de la formation universelle, l'essence créatrice et génératrice : chez les Grecs il se nomme Eros, non l'Eros des temps postérieurs, fils d'Aphrodite, mais l'Eros primitif qu'Hésiode compte parmi

1. *Odyssée*, ch. XIX, v. 188. — Pausanias, l. I, ch. XVIII. — 2. Hérodote, l. IV, ch. XXXV. — 3. Pausanias, l. VIII, ch. XXI.

les êtres sortis directement du chaos, et qu'Olen qualifie de fils d'Eileithyia[1]. Eros est le même que Pan, avec son nom égyptien. Son antiquité est prouvée, entre autres, par son sanctuaire auprès d'une des plus anciennes villes de la Grèce, Lykosura.

Les Kabires se retrouvent aussi chez les Grecs; ils sont nommés les *Maîtres*, les *Grands-Dieux*, les *Puissants*. Parmi eux on en distingue surtout deux, les Dioscures, fils de Zeus[2], c'est-à-dire fils du ciel, car Zeus répond au sanscrit *Dyaus*, la voûte du ciel. Ces deux Dioscures sont les divinités égyptiennes Menth-har-seph et Phtha, les facultés créatrices et ordonnatrices, changées, dans la théologie grecque, en Eros et Héphaistos.

A la suite de ces deux divinités kabires, viennent, dans la théologie égyptienne, les deux déesses Saté et Hathôr, nommées Theia et Phoebe dans la théogonie d'Hésiode. Nous ferons observer ici en passant que l'épopée homérique est l'épopée séculière, féodale ou chevaleresque, telle qu'elle s'était perfectionnée par les Aœdes, au sein des cours des Anaktes; tandis que l'épopée d'Hésiode est plus religieuse et plus didactique, développée qu'elle fut dans le culte des Muses sur l'Hélicon et autres lieux semblables. Hathôr et Saté, gardiennes de l'harmonie universelle du monde avec Pascht, déesse de l'étendue primordiale, paraissent aussi en Grèce sous le nom d'Erinnyes, déesses vengeresses; elles sont nommées Moirai, Euménides, les déesses de la clémence. On honorait sans adoration en Grèce Hélios, le soleil (Ré en égyptien) et Selène, la lune (Joh en égyptien). Le culte d'Hélios fut éclipsé par celui d'Apollon, qui a quelque analogie avec lui.

Parmi les plus anciennes peuplades de la Grèce on compte les Pélasges, race croisée de Tatars et d'Arians. Une grande similitude se rencontrait entre les Pélasges et le peuple zendo-perse, qui pratiquait la religion de Zoroastre. Chez ce peuple existait un dualisme oriental, sous le nom d'Ormouzd et Ahriman; chez les Pélasges, on retrouve Ouranos et Ga, principe ourano-tellurique (du ciel et de la terre). Chez les uns et chez les autres, il y avait une croyance religieuse spirituelle qui bannissait du culte toute représentation plastique. Ces deux peuples avaient aussi de même les oracles et une doctrine de pronostics : la Dodone pélasgique de Perrhaebie, en Thessalie, était le plus ancien foyer hiératique de la Grèce. C'est au sacerdoce savant du collége qui accompagnait cet oracle qu'est due l'introduction de la théologie

1. Pausanias, l. IX, ch. XXVII — 2. « Zeus qui voit tout. » Eschyle, *les Suppliantes*.

égyptienne en Grèce. Cette théologie fut importée par les Grecs primitifs desquels les Hellènes l'empruntèrent plus tard. Hérodote le dit d'une manière positive.

La grande antiquité, en Grèce, du règne de la théologie dont nous venons de parler est prouvée par les dires des auteurs : Kronos, par exemple, a régné en Grèce dans les temps les plus reculés ; l'oracle de Dodone, avant sa translation en Épire, était consacré à Zeus ou à Gæa.

La forme, sous laquelle se manifeste d'abord le sentiment religieux dans la vie populaire, est un fanatisme sombre, qui enfante des idées superstitieuses et des actes de brutalité, dont le moyen âge offre également de fréquents exemples.

Aux premiers âges de la Grèce, comme partout ailleurs, le développement de la raison et de l'intelligence s'absorba entièrement dans la religion. Alors il n'exista point encore d'autre cercle d'idées : il n'y eut qu'une foi sacrée et pieuse. La pratique des mystères saints, l'orgiasme des plus anciens cultes des dieux, le culte de la famille osiriaque, celui de Netpé-Déméter-Kybèle, d'Isis-Koré-Perséphone et d'Osiris-Dionysos-Zagreos, ne sont qu'un culte ténébreux de propitiation, se répandant parmi les masses populaires et particulièrement parmi les femmes, culte persécuté et supprimé violemment par le combat et par le glaive. C'est ce que signifient les luttes de Persée avec Dionysos et ses serviteurs et ses bacchantes. Mais lorsque la civilisation se développa, cette piété ténébreuse et brutale se changea en une adoration des dieux plus digne et plus noble, quoique encore âpre et sévère. Il se forma, en opposition à ce culte ténébreux et fanatique, des institutions sacrées et secrètes : le culte égyptien de la famille d'Osiris, imité de celui d'Osiris et de Netpé-Déméter ; un grand nombre de ces institutions datent de l'époque en question et durèrent ensuite jusqu'à des époques historiques avancées. Telle fut, par exemple, la plus célèbre de toutes, les mystères d'Eleusis. Ces mystères offrent une image fidèle du cercle d'idées et du sentiment religieux des temps primitifs de la Grèce ; au moyen de leur séquestration, de la conservation sacrée des doctrines et des cérémonies traditionnelles, ces mystères furent préservés des métamorphoses auxquelles aurait pu les soumettre l'esprit populaire.

Le caractère fondamental de la religion pélasgico-grecque est essentiellement agricole et pacifique. Le fond et le noyau de cette religion sont une vénération profonde pour la terre, la grande mère qui nourrit tous les animaux et les plantes. Le culte de Déméter et de sa fille

Perséphone était répandu partout en Grèce dans les temps les plus reculés. Hérodote le fait remonter jusqu'aux Pélasges[1]. Les Pélasges ayant été chassés par les Doriens, ce culte se perdit ; il était trop savant et trop cosmique pour eux. Cependant les siéges pélasgiques de ces institutions hiératiques se perpétuèrent dans l'avenir chez les Grecs non Doriens. Nous en avons un témoignage dans Homère : « Athéné, dit-il, qui nourrit Érechthée, né de la terre fertile, et qui l'a placé dans son temple, est reconciliée périodiquement par les fils d'Athéniens nobles qui lui offrent des taureaux et des agneaux[2]. »

La religion des Grecs anciens, née de la raison et de la réflexion, puis d'un sentiment de reconnaissance profond et plein de noblesse pour les bienfaits de Dieu témoignés dans la nature, était, dans l'origine, un pur monothéisme comme celui des races arianes et des Égyptiens en particulier, que nous commençons à mieux connaître par les savantes recherches de tout genre entreprises depuis le commencement de ce siècle. La religion des Grecs anciens n'a rien de commun avec la mythologie que les auteurs et les poëtes civils de la décadence ont constituée. Qu'on n'oublie pas que cette religion grecque forma l'auteur de l'Iliade, Hésiode, Eschyle, Pindare, Sophocle ; que c'est à elle encore que sont dues les plus belles créations de l'art plastique, ainsi que les monuments d'architecture les plus parfaits.

Les facultés de la divinité, les phénomènes de la nature, dans leurs causes comme dans leurs effets, et témoins de la puissance et de la sagesse de Dieu, comme de sa constante sollicitude du gouvernement du monde, sont glorifiés chez les Grecs dans une poésie qui élève l'âme, la remplit de sympathie pour cette vie terrestre, embellie pour elle par les soins tout paternels de l'Être suprême ! La religion grecque chante et célèbre les pompes de la nature, de l'univers entier que les naturalistes modernes, astronomes, physiciens, chimistes, etc., étudient, découvrent et retrouvent de nouveau, par la science, pour le bonheur du genre humain. Quelle différence entre les religions joyeuses des races arianes, si éminemment civilisatrices, et celles des races sémitiques, vides de science, sombres, tristes, qui cherchent à dégoûter de la vie naturelle et terrestre, qui engendrent le fanatisme, la superstition, le despotisme et la cruauté ; religions dont un sacerdoce orgueilleux et avide accapare les jouissances temporelles. Au rebours des religions arianes, la science et la lumière blessent les

1. Hérodote, l. II, ch. CLXXI. — 2. *Iliade*, ch. II, v. 546.

religions sémitiques, les tourmentent, les gênent, car la science et la lumière les réduisent à néant. Chez les Grecs comme chez les Égyptiens, la science et la poésie sont divines et populaires. Dans les beaux temps synthétiques de la Grèce, Eschyle, Pindare, Hérodote et Sophocle lisent, aux jeux Olympiques ou autres, leurs immortels ouvrages devant les Grecs assemblés, et de là ces travaux de littérature théologique, historique et poétique retentissaient en échos incessants dans le foyer domestique. Ces grandes panégyries étaient aussi des fêtes religieuses, où Dieu avait sa part de louanges et d'actions d'amour et de grâces!

CHAPITRE I.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

DES TEMPS PRIMITIFS JUSQU'A L'AN 1100 AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

On ne peut se représenter la dispersion primitive des hommes sur la terre que par des émigrations plus ou moins réglées. Ce n'est aussi que par troupes isolées plus ou moins nombreuses qu'ils ont pu traverser des contrées stériles et des déserts, en luttant continuellement contre la nature, la faim, le froid et les animaux féroces. Tandis que les hommes étaient occupés dans cette lutte, le silence fut momentanément imposé à la conscience de leur vie intellectuelle. Le sentiment religieux seul se maintint vivant, parce qu'il est inné chez l'homme. La réflexion ne pouvait, chez les multitudes forcées de quitter leur siége primitif, renaître et se développer qu'après la naissance de rapports d'amitié ou d'hostilité entre elles, puis après leur constitution en peuples ne formant qu'un corps et qu'une âme dans la nouvelle demeure. Toutefois, l'histoire se tait complétement sur le temps qui s'écoula entre leur départ et la prise de possession de leur nouveau séjour. Les souvenirs historiques ne naissent ou ne se conservent que quand l'homme réfléchit. Mais pendant tout le temps que les multitudes humaines marchaient et émigraient, hostiles peut-être même les unes aux autres, la réflexion et la mémoire disparaissaient dans les nécessités du moment, et ce qui était créé un jour était pour ainsi dire anéanti le lendemain.

Quand, au contraire, un peuple s'est créé une patrie dans une contrée déterminée du globe, il s'en est nécessairement suivi un réveil et

une activité de l'esprit, plus ou moins déterminés par le caractère local de la patrie nouvellement acquise. Ce n'est point par une doctrine extérieure ni par la tradition que les germes du développement de l'esprit se sont primitivement transmis dans la race humaine; mais ils se sont développés au contraire en tous lieux par la faculté créatrice et indépendante de l'esprit, là où la nature ne leur opposait point d'obstacles particuliers.

C'est l'esprit de l'homme qui, dans la plénitude de sa richesse et la puissance intrinsèque de sa faculté de créer, portant ensuite en lui-même les éléments de toute culture intellectuelle supérieure, poussé par un besoin de développement et de progrès continuels, fait épanouir cette culture de son propre sein. Partout, sur le globe, où il y a des proportions harmoniques entre la masse liquide et la masse solide, entre la terre et l'eau; partout où la nature est animée par une chaleur tempérée, et où l'homme a rencontré un séjour agréable, l'essence d'une civilisation primitive et originale s'est développée par le travail incessant de son esprit. Quant à sa vie sur cette terre, l'homme est astreint à une patrie fixe, à un domicile qui est déterminé par l'agriculture. Or, l'agriculture naît partout où les tendances physiques et morales de la vie primitive, d'abord isolées et sans lien d'unité entre elles, se rapprochent et s'unissent dans des rapports de mesure et d'ordre, en produisant une action et une réaction salutaires. Dès cet instant, l'homme devient sédentaire, de nomade qu'il était auparavant, et alors il se développe selon toute la force de son essence. La patrie une fois conquise, la famille sent aussitôt avec une irrésistible puissance le besoin de la maison, et c'est autour du foyer domestique que l'homme revient à soi, et que commence aussi la série des développements intellectuels dont il est doué: or, lorsqu'il y a un foyer, la famille véritable existe. La maison, ou foyer fixe, que fonde l'agriculteur à la place de la hutte légère et du foyer nomade du pasteur est exprimée dans le domaine intellectuel et idéalisé par la déesse Vesta, Ἑστία.

Les mythes et les traditions respectables des peuples de race indo-caucasienne seule conservent le souvenir des développements sociaux dont nous venons de parler. Ces peuples ont évité de se fixer dans des pays arides et des déserts, où la fainéantise et le vol étaient pour ainsi dire endémiques, où le travail assidu des mains était impossible, et où le rapt et la paresse devaient continuellement rester nécessaires, sinon permis et légitimes. Les Grecs furent un des rameaux de la race

ariane qui avaient cherché et trouvé une patrie où l'homme pouvait vivre noblement et selon les destinées de la nature.

Les habitants primitifs de la Grèce sont nommés Pélasges, nom qui a plutôt une signification purement chronologique qu'ethnologique[1], et qui indique l'époque la plus reculée, les ancètres primitifs des Grecs. Au moyen de cette définition, s'explique l'autochthonie de Pélasges, né du sein de la terre, admise par les Grecs. Le premier habitant et le premier souverain de la Grèce est le fils du sol grec. Pélasgos, pour Eschyle, est le fils de l'ancienne terre « *Palaechthon.* » Ce nom lui-même et les traditions des habitants primitifs se rattachent naturellement aux contrées où se sont conservés les souvenirs d'anciens cultes et d'une civilisation reculée ; ils se rattachent aux provinces dans lesquelles les colonies grecques changèrent primitivement leur vie de nomades pour celle d'agriculteurs, mais en même temps aussi aux localités où, dans les temps postérieurs, la vie pastorale, le genre de vie primitif s'étaient conservés. Non-seulement les conditions naturelles de l'Arcadie, de l'Étolie, de l'Acarnanie et d'autres cantons, prouvent qu'il y eut une époque où les Grecs vécurent de l'élève des bestiaux; mais cela est en outre prouvé par les noms des pays qui furent dans la suite célèbres par leur agriculture, comme la Béotie et l'Eubée, par exemple. On comprendra aisément que le nom de Bosphore a aussi une corrélation au fait que nous signalons. C'est le point ou un des principaux points sur lesquels les Grecs primitifs passèrent de l'Asie en Europe. Lorsque les Pélasges, chassés de la Thessalie conjointement avec les Minyens et les Kadméens par les Thessaliens, furent forcés de quitter la Béotie et arrivèrent dans l'Attique, ce furent ces exilés qui, par leur travail, fertilisèrent un versant du mont Hymette et élevèrent une forte muraille à l'entrée de l'Acropole d'Athènes. Quand plus tard ils furent encore obligés de fuir l'Attique, ils traversèrent la mer, se fixèrent dans la presqu'île de Chalcidie en Thrace, et élevèrent ensuite leurs châteaux ou bourgs en Crète, sur la côte de la Troade, dans la Mysie et dans la Lydie. Ces Pélasges (mélange de Tatars et d'Arians) étaient un peuple très-religieux; comme agriculteurs, ils faisaient beaucoup de sacrifices dans leur culte : de là la qualification de Τυρσηνοὶ, de θυοσκόος, habile aux sacrifices, nom changé très-tard en celui

1. Pélasges signifierait *anciens*, Παλαιοί, Ioniens, Ἰάονες, les *recents*. Voyez Pott, *Recherches étymologiques*, etc., 2 vol. in-8, 1833. En allemand.

de Τυῤῥηνοί, Tyrrhénéens, que nous retrouvons aussi en Italie, conjointement avec le nom de Pélasges en Étrurie.

Le nom de Pélasges représentait donc dans la tradition grecque un nom général, collectif, appartenant en commun à toutes les races grecques, comme ensuite ceux d'Achéens, et, encore plus tard, d'Hellènes, leur furent donnés.

Les traditions thessaliennes proclament la gloire des poëtes sacrés qui, les premiers, chantèrent les louanges des dieux. Leur patrie fut au pied du mont Olympe, « aux cimes multiples. » Il est dans l'ordre que les auteurs des plus anciens hymnes, c'est-à-dire des plus anciennes prières, invocations et louanges des dieux, soient placés à la base de la montagne des dieux, au pied de l'Olympe, au nord de la Grèce, où arrivèrent les populations primitives. Le collége sacré des muses fut fondé très-anciennement à Leibéthron, sur le versant septentrional de l'Olympe. Le mot de muse a une signification complexe : il désigne le *souffle* et *l'esprit qui s'élèvent*, et l'*inspiration poétique*. La solitude des hauteurs des montagnes, leur vaste perspective, leur calme paisible, le bruissement de leurs forêts alpestres, la tranquillité et la récréation aux bords de sources argentées et limpides, étaient certes bien propres à inculquer à l'innocence de l'âme une disposition grave et élevée, et la parole suivait en mesure la cadence naturelle du murmure des eaux. Les plus anciens disciples des muses sont ordinairement nommés Thraces, d'après un peuple primitif qui s'était fixé dans la Pierie et qu'on dit avoir émigré plus tard aux environs du fleuve Hebros (la Maritza moderne) et des monts Rhodopes. D'après ce que l'on sait de ces Thraces, il paraît qu'ils furent plutôt un corps ou tribu de poëtes-chanteurs religieux qu'un peuple. Il n'y avait primitivement que trois muses : *Mélété*, la méditation, la sagesse, la source de toutes les connaissances et de leur pratique dans la vie ; *Mnèmé*, la mémoire, le principe de la conservation complète des vérités connues, et enfin *Aœdé*, le chant, l'harmonie dans la culture et le perfectionnement de la pratique intellectuelle et matérielle. Les muses grecques rappellent les musiciennes et les danseuses de la religion indienne, soumises à Indra. Le culte des muses, où les arts et les sciences étaient classés d'une manière encyclopédique, renfermait aussi la somme des connaissances théologiques des Pélasges. Parmi les plus anciens fonctionnaires laïques de ce culte on nomme Orphéus[1], Thamyris, Linos, Hymenæos, Jalemos, Musæos, Pamphos et Eumolpos. Indépendam-

1. « Le père des chants, » comme le nomme Pindare. — Pyth., IV, 171.

ment des poésies destinées au culte, ces poëtes, en même temps savants par l'étude des lois de la nature et des causes des phénomènes du monde, ayant pénétré profondément dans la nature de Dieu[1], ces poëtes, disons-nous, furent les préparateurs de cette haute civilisation des Grecs, que la postérité admire et, pénétrée de son génie divin, est en voie d'imiter. Ces poëtes théosophes ont conduit naturellement plus tard à l'inspiration de l'idéal sublime des arts grecs. Nous terminerons ce qui vient d'être dit des muses, par un passage de Strabon, d'une vérité remarquable.

« Les Grecs et les Barbares, dit-il, ont ceci de commun : c'est toujours en un temps de repos et de fête que les uns et les autres pratiquent les cérémonies religieuses, soit qu'il s'y mêle ou non de l'enthousiasme, du mystère, de la musique ; et cela est naturel. Dans le repos, notre esprit, dégagé des occupations humaines, se porte vers la divinité : bientôt alors arrive l'enthousiasme qui paraît tenir de l'inspiration divine et produire la faculté prophétique ; d'autre côté, le secret mystique des rites sacrés rend, pour ainsi dire, la divinité plus majestueuse, en nous rappelant sa nature qui se dérobe à nos sens : et, par une cause semblable, la musique, cette réunion de la danse, du rhythme et du chant, pleine des charmes et des agréments de l'art, nous rapproche de cette même divinité. On dit avec justesse que « si l'homme ressemble quelquefois aux dieux, c'est surtout quand il fait du bien ; » mais on eût dit encore plus justement : « c'est surtout quand il est heureux. » Or, quoi de plus heureux que de se livrer à la joie, aux fêtes, à la philosophie ? j'ajoute et à la musique ? Car encore que l'on en ait abusé et que les musiciens l'emploient dans les festins, dans les concerts, sur la scène et ailleurs, à flatter les passions, cet art ne saurait être condamnable ; ce que l'on doit considérer, c'est l'essence des institutions dont il est la base. Voilà pourquoi Platon et, plus anciennement, les Pythagoriciens, ont appelé musique la philosophie. Ils ont dit aussi que le monde se maintenait par l'harmonie ; et cela, parce qu'ils regardaient comme un ouvrage des dieux toute espèce de musique. C'est encore pour cela que l'on a voulu voir, dans les muses,

1. Voici avec quelle légèreté on jugeait les cultes de la Grèce, il y a un demi siècle. « La religion grecque n'avait ni doctrine fixe, ni dogmes arrêtés, ni sacerdoce véritablement institué, ni hiérarchie, ni organisation. Composé anarchique de toutes sortes de croyances et de cultes, elle laissait aux rêveries et aux caprices du premier venu la liberté de procréer ou d'introduire des divinités de toute espèce. » Quatremère de Quincy, *de l'Architecture égyptienne*, p. 38. La science allemande a prouvé et prouve tous les jours le contraire.

de vraies déités; dans Apollon, le chef des muses; dans la poésie, une langue toute consacrée aux hymnes; et l'on a de même attribué à la musique la formation des mœurs; chaque moyen de rectifier l'esprit a paru devoir tenir de bien près aux dieux[1]. »

Nous ajouterons que du culte des muses sont sorties les inspirations et les règles qui ont produit l'Architecture, cette musique de l'étendue, comme il a déjà été dit.

Les commencements de l'architecture grecque, pendant l'époque dite pélasgique ou âge d'or, ne montrent qu'une faible tendance vers un idéal conçu. Cette architecture était plutôt dirigée par des exigences de la vie pratique. Utilisée dans ce but, elle a su toutefois se manifester, selon les circonstances, avec puissance et grandeur, en leur alliant ensuite une riche ornementation. Les ouvrages d'architecture pratique des Pélasges se rapportaient à la défense du territoire, à des châteaux forts avec tous leurs accessoires, en silos et en tombeaux qui offraient à peine les plus simples règles d'une ordonnance monumentale. Quant aux sanctuaires religieux, il n'y en avait que quelques-uns, les idées religieuses de cette époque reculée n'en sentant point encore la nécessité. Parmi les travaux d'architecture pratique et ceux qui s'y rapportent doivent être rangés ceux qui étaient destinés à assainir et à fertiliser le sol, tels que les canaux et les voûtes pratiqués dans les vallées et les plateaux circonscrits par des rochers et des hauteurs où il fallait établir des canaux souterrains pour l'écoulement des eaux naturelles et des eaux de pluie.

MONUMENTS DES TEMPS HÉROIQUES.

La clef de voûte de la société des temps héroïques était le duc, ou *Basileus* ou roi. Sa puissance, l'unité, qui faisait du peuple un État, ne lui était point conférée par la nation; c'était Zeus qui lui avait remis le sceptre héréditaire en même temps que sa fonction de souverain. C'est ainsi qu'on trouve chez toutes les races du monde homérique d'anciennes familles princières en possession traditionnelle de leur pouvoir, qui recevaient sans opposition les présents honorifiques et l'hommage de leur peuple. Avec la fonction royale le prince avait en même temps les pouvoirs de général et de juge suprême; il lui incombait de garantir l'État, par la justice et un bras vigoureux, contre les tourmentes

1. Strabon, l. x, p. 467.

intérieures et contre les ennemis du dehors. Le prince était également le représentant des dieux auprès de son peuple; au bénéfice des siens, il élevait des prières et sacrifiait à la divinité protectrice de l'État. Selon sa conduite, il pouvait attirer sur son peuple la clémence des cieux ou l'exécration, et toutes les calamités.

Ce *seul* était le centre et le cœur non-seulement de la vie politique, mais en même temps le centre et le cœur de tous les efforts tentés par les hommes. C'est pour lui que s'éveille et que grandit l'art; d'abord l'art du chant, car les chants qui remplissent le monde homérique propagent de lieux en lieux les éclatantes actions ainsi que les douces et pieuses vertus du roi qui, semblable aux dieux, commande, sauvegarde les lois et répand la prospérité.

C'est aussi pour le roi que l'Architecture et l'art plastique disposent ce qui lui est nécessaire pour sa sûreté et la dignité de son existence. Les meilleurs maitres dans leur art lui forgent des armes qu'ils ornent d'insignes guerriers des plus significatifs; l'ivoire, teint en pourpre par des femmes de la Carie, est conservé pour parer les chevaux des chars royaux. Les constructeurs, venus de loin, élevent les murs du château du souverain, ainsi que les riches et spacieux locaux destinés à sa famille et à sa domesticité. Des voûtes solides renferment les trésors reçus en héritage, que le prince peut laisser reposer, parce qu'il vit de ce que le peuple lui destine et des revenus assignés à la couronne, ainsi que des présents offerts par la communauté.

Les monuments les plus grandioses de cette architecture existent encore, grâce à leur indestructible solidité; ils sont les mieux conservés de la Grèce historique. Ils lui sont même antérieurs, car lorsque les Grecs commencèrent à songer à leur passé, ces châteaux et ces acropoles étaient déjà depuis longtemps des ruines, des antiquités du pays qui dataient d'un temps primitif et obscur, en aboutissant au présent. Si le nom d'Agamemnon avait disparu sans laisser de traces, les murs des villes argiennes prouveraient qu'une race de princes puissants occupa ce pays par la force des armes, et pour la construction de ses châteaux forts posséda de nombreux corvéables, montrant enfin que cette race avait vécu et gouverné dans ces lieux avec une autorité assurée, pendant de longues générations. Ces princes étaient des Achéens ; car lorsque les Doriens pénétrèrent dans le pays, ils rencontrèrent déjà ces villes, et jusqu'au temps des guerres persiques des communautés achéennes habitaient toujours dans le voisinage de ces monuments historiques.

Les plus anciens de ces monuments datant des temps achéens primitifs sont les acropoles. Leur exiguïté prouve qu'ils n'étaient destinés qu'à la famille du prince et à sa suite la plus intime. Cette suite se composait des fils de races nobles qui s'étaient volontairement joints à des princes plus puissants, et qui remplissaient un service honorable, soit comme conducteurs de chars ou hérauts, soit, en temps de guerre, comme compagnons d'armes. Quant au peuple, il vivait dispersé dans la campagne, dans les champs, ou bien réuni dans de petits villages ouverts et sans défense.

Les murs qui circonscrivent l'acropole ne peuvent être appelés ni bruts ni grossiers, et les Hellènes des temps postérieurs songeaient moins que qui que ce soit à les qualifier ainsi, lorsqu'ils les attribuaient aux Cyclopes; car le nom des ces constructeurs démoniaques n'est qu'une expression pour désigner de colossales dimensions, des choses merveilleuses et incompréhensibles, inhérentes aux monuments de ces temps primitifs, comme à peu près le vulgaire se sert en occident du mot de *romain* pour qualifier de vastes murailles, parce que ces constructions ne sont en aucun rapport avec le monde et les circonstances qu'il connaît. Ce que ces murs cyclopéens des châteaux acropolitains ont de commun entre eux, c'est l'excessive dimension de leurs matériaux, qui ont été extraits des carrières, transportés et empilés les uns sur les autres avec un luxe de moyens et de frais, sans égard à aucune espèce de considération; de façon que par leur masse ils devaient rester dans la position qu'on leur assignait et former, sans mortier et sans liaison étrangère, des assises puissamment solides. Mais on remarque une grande diversité et une série entière de gradations dans le style de ces murailles. Dans l'origine, ces constructions ne furent employées que pour des retranchements formés de rocs trouvés sur place, retranchements qu'on n'élevait particulièrement qu'aux lieux accessibles de l'éminence qui portait le château, tandis qu'on abandonnait à leur défense naturelle les faces lisses et escarpées des rochers. Dans l'île de Crète, on voit des châteaux fortifiés de cette manière, dont la circonvallation ne fut jamais complétée entièrement. Mais en règle générale ces éminences formées de rochers sont toujours entourées de murs qui suivent dans leur parcours les bords, là où ils sont le plus escarpés. C'est dans l'Acropole de Tirvns qu'on peut reconnaître la construction des murailles de l'espèce la plus ancienne. Les quartiers de roche de grandeur colossale sont superposés bruts : ce ne sont uniquement

que les lois de la pesanteur qui les tiennent ensemble. Les interstices ou vides restés partout entre les matériaux sont remplis avec de plus petits matériaux. On rencontre à Mykène des portions de murs semblables; mais là, la majeure partie du mur d'enceinte est élevée de telle sorte, que chaque pierre est taillée pour la place qui lui était destinée et est reliée avec le groupe de matériaux qui l'avoisine, de façon que ces pierres se tiennent, se supportent et se bandent réciproquement. Par la multiplicité des faces des diverses pierres et la diversité de leur fonctions on a formé un assemblage qui ressemble à un filet, d'une solidité indestructible, ainsi qu'une durée de milliers d'années l'a prouvé. L'art de la construction des murs, développé à Mykène, n'a jamais été surpassé depuis; et de fait, cet art demande une technique et porte un caractère plus artistique que la construction ordinaire en pierre de taille, pour laquelle les matériaux sont taillés les uns semblables aux autres. Ces mêmes murs d'acropoles étaient en outre ornés d'autres détails qui révèlent un art encore plus élevé et plus développé. A Tiryns, les murs de pourtour, qui ont une épaisseur de plus 8 mètres, sont traversés longitudinalement de galeries ou de souterrains, mis en communication avec la cour extérieure du château par une rangée de fenêtres qui ressemblent à des portes d'entrée. Ces galeries pouvaient être destinées à conserver des provisions, des armes et du bétail vivant. Mais ce sont surtout les portes d'entrée qui distinguent une ville cyclopéenne. Nous parlerons plus loin de celles de Mykène.

C'est dans l'intérieur du pays que les Grecs cherchèrent les commencements de la fortification indigène des villes. Sur le versant du mont Lykaion, on montrait Lykosura, la plus ancienne ville sur laquelle le soleil hellénique ait envoyé ses rayons[1]. On voit encore les restes des murs d'enceinte de la ville, maçonnerie irrégulière de pierres irrégulières et relativement petites. Le patriotisme grec n'osa pas gratifier l'art national des monuments grandioses d'Argos : la tradition désignait des hommes venus de la Lycie comme étant les constructeurs des rois argiens. Si en effet la culture très-primitive des Lyciens est réelle, si les rapports entre Argos et la Lycie sont prouvés par la tradition et le culte, si enfin les Lyciens ont formé un peuple depuis la découverte de leur pays, peuple qui avait une vocation toute spéciale pour la construction et la sculpture, alors ces traditions ont le caractère d'une vérité importante. Dans les époques très-reculées, les Lyciens

1. Pausanias, l. VIII, ch. XXXVIII.

se trouvaient en rapport avec les Phéniciens ; certains arts que nous trouvons pratiqués dans l'Argolide, notamment l'emploi du métal pour l'embellissement des monuments et le revêtement en plaques de métal poli pour de grandes parois de murs, ont certainement été introduits de la Syrie en Grèce avec les procédés nécessaires pour de tels travaux. Plus tard, les Hellènes ont développé un tout autre art original, basé sur de tout autres fondements, art qui n'a rien de commun avec l'ornementation exubérante des anciens monuments de la royauté héroïque, avec la construction inarticulée des Tholos et le peu de relief des blasons appliqués aux portes de villes et de châteaux.

Quiconque étudie la porte des lions de Mykène doit nécessairement, sans même connaître Homère, se figurer un roi tel que l'Agamemnon homérique, un capitaine possédant une armée et une flotte, un prince en relation avec l'Asie, si riche en or et en art, prince qui, avec de puissantes légions, disposant de moyens extraordinaires, fut en état de donner non-seulement une unité assurée à son propre pays, mais fut capable aussi de soumettre à sa suzeraineté des princes moins puissants que lui. Il s'est formé sans doute bien des traditions et des légendes par rapport à des monuments énigmatiques ; elles croissent comme des mousses sur des ruines; mais des poëmes épiques avec des figures aussi diversifiées et aussi caractéristiques que les poésies d'Homère ne naissent point comme ces mousses. Ce ne peut pas non plus être par l'effet du hasard que précisément dans les villes et les sites auxquels s'applique l'éclat de la poésie d'Homère se trouvent des monuments qui ne pouvaient avoir été élevés que dans les temps héroïques. Nous reconnaissons Orchoménos la riche par les restes de ce même édifice, que les Grecs postérieurs comptaient au nombre des merveilles du monde, comme trésor de Minyas. Sur le sol soumis au sceptre des Atrides, sur l'Eurotas aussi bien que sur l'Inachos, il se trouve aussi des tombeaux royaux identiquement de la même architecture. Mais qu'il n'y eut pas de monuments semblables dans tous les lieux où demeuraient les princes chantés par Homère, que des rapports aussi brillants ne furent pas étendus sur la Grèce entière, c'est ce que prouve la surprise de Télémaque lorsque ses yeux furent frappés de la magnificence et de la splendeur du palais de Ménélas.

Ces monuments, témoins fidèles des poésies d'Homère, indiquent aussi que nous ne devons pas considérer les temps dont ces poésies témoignent comme une courte période de magnificence qui serait

épuisée par quelques noms isolés, tels que ceux d'Agamemnon et de Ménélas. La diversité des styles de construction qu'on ne saurait méconnaître, le caractère brut à Tiryns, le caractère plus développé à Mykène, montrent qu'il y a entre les deux genres de murs des périodes entières, qu'il faut admettre de longues époques qui semblent se toucher, vues à distance. Il est remarquable que les Pélopides n'ont aucun rapport avec les traditions sur la fondation d'Argos, de Tiryns, de Mykène, de Midea. On ne nomme que les Persides en relation avec les Lyciens, comme fondateurs de ces acropoles, tandis qu'au contraire la mémoire des Pélopides est liée aux tombes royales et aux trésors qui en dépendent, liaison confirmée par l'origine de cette race, car la Lycie est la contrée mère de cette disposition de Tumuli considérables, avec des caveaux de maçonnerie. Sur le Sipylos, siége de Tantale, il existe des constructions circulaires souterraines de la même espèce que celles de Mykène, et c'est de la même région que l'or, avec son éclat et sa puissance, arriva à la connaissance des Grecs. *Pluto* (prospérité d'or) telle était nommée l'aïeule des Pélopides; *Myken* (riche en or) devait ce qu'elle possédait, sa grandeur et sa magnificence, ainsi que la malédiction de la misère, à l'or, qui s'était introduit dans le pays par ces mêmes Pélopides [1].

MONUMENTS PÉLASGIQUES.

Parmi les plus anciens et les plus célèbres travaux de construction des Pélasges il faut ranger ceux dont les vestiges subsistent encore en Arcadie, dans la vallée où était située la ville de Phénéos, à 720 mètres au-dessus du niveau de la mer. Au nord de cette ville étaient le mont Kyllène, de 2,374 mètres d'élévation, et le mont Aroanios, de 2,355 mètres d'altitude; au sud le Skiathis, haut de 1,935 mètres, et l'Oryxis, haut de 1,812 mètres; à l'ouest le Pentéléion, dont le principal piton a 2,110 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce sont les eaux de la vallée de Phénéos que les populations primitives firent écouler au moyen d'un canal de cinquante stades ou 9 kilomètres 260 mètres de longueur. De chaque côté de ce canal s'élevaient des digues dont le sommet était recouvert de dalles. Ce canal était destiné à conduire le trop-plein des eaux de la vallée aux gouffres situés dans le mont Skiathis, où le Ladon prend sa source [2].

1. Griechische Geschichte von Ernst Curtius. T. I, p. 114.
2. Pausanias, l. VIII, ch. XIV. — E. Curtius, Peloponnesos. T. I, p. 186.

Nous citerons ensuite les canaux souterrains établis entre le lac Kopaïs, en Béotie, et la mer, pour y décharger ses eaux ; canaux nommés *Katabothres*, dégorgeoirs. Cette espèce de tunnels s'étendait dans une longueur de plus de cinq kilomètres et demi, comme le rapporte fort exactement Strabon[1]. Ces tunnels traversent sur une grande étendue les roches du cœur des montagnes, situées entre le lac et la mer. L'élévation des eaux du lac Kopaïs avait au delà de 100 mètres au-dessus du niveau de la mer. Thèbes était à 198 mètres au-dessus de ce niveau. Les tunnels nécessaires ou dégorgeoirs du lac Kopaïs consistaient en puits carrés et perpendiculaires, communiquant à des conduits ou canaux horizontaux. Il paraît que ces travaux ne furent pas entièrement achevés[2].

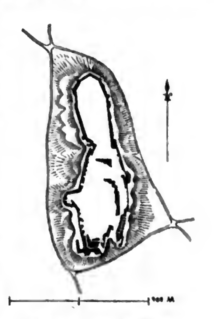
Du temps d'Alexandre de Macédoine, ces canaux étant bouchés ; un ingénieur de Chalkis, nommé Kratès, commença leur déblaiement, mais il se prit de querelle avec les Béotiens, et ces travaux ne furent pas continués[3], sans doute faute de moyens.

Au nombre des autres travaux d'architecture de ces époques reculées, on doit aussi comprendre les colossales murailles des châteaux forts ou acropoles grecques, que la postérité attribua aux Cyclopes, ne pouvant concevoir qu'elles fussent sorties des mains des hommes. Ces murs ont été élevés par les Pélasges à la suite de leur assujettissement par des tribus helléniques guerrières, car un grand nombre de ces ouvrages se trouvent en Arcadie et en Épire, siéges principaux des Pélasges. La plaine d'Argos et le reste de l'Argolide renferment à eux seuls dix villes, sur les trente-trois villes cyclopéennes découvertes en Grèce. Ces villes sont : Argos, Midea, Oinoe, Hysiai, Tiryns, Nauplie, Mykène, Asine, Thyrea, Hermion. Les gigantesques murailles d'Argos, de Tiryns, de Nauplie et de Mykène ont été construites dans un court espace de temps ; on y trouve des progrès successifs dans l'art de construire ; celles de Mykène, par exemple, sont travaillées avec plus d'art et d'habileté que celles de Tiryns. Ces vastes et solides constructions ont été exécutées par des populations entières soumises par la conquête et forcées aux corvées, ou peut-être aussi sous la direction des prêtres, dans un but national ; car il n'y avait point d'esclaves sous les Achéens et les Éoliens. L'esclavage était tellement en horreur chez les peuples autochthones grecs, que les

1. Strabon, l. IX, p. 406. Il dit 30 stades = à 5,557 mètres.
2. Ulrichs. Reisen und Forschungen in Griechenland. 1840, p. 209.
3. Strabon, l. IX, p. 407.

Phocéens et les Locriens, dans des temps relativement récents, interdisaient leur profession à ceux de leurs concitoyens qui louaient à gages des esclaves pour les faire travailler. Le peuple constructeur de la plaine pélasgique d'Argos, les prétendus cyclopes, étaient des agriculteurs conquis et soumis, des Pélasges servant les Achéens comme *télèontes*. Les cyclopes, comme manœuvres, χειρογάστορες, *vivant du travail de leurs mains*, expriment on ne peut mieux, d'une manière mytho-symbolique, les corvées de la multitude. Quand Danaos vint à Argos, il ordonna que le peuple qu'on nommait Pélasgiotes fût appelé Danaéen[1]. Ces cyclopes constructeurs, comme nous venons de le dire, n'étaient que des Pélasges agriculteurs conquis et corvéables. Proitos, descendant de Danaos, leur fit élever les murs de Tiryns[2]. Danaos était un Grec septentrional et non un Égyptien. Il sut établir des puits dans le pays aride qu'il conquit, améliorer l'agriculture par des irrigations, faire profiter les champs de la grande puissance du soleil. Il établit le culte d'Apollon à Argos[3].

C'est sur un rocher oblong ayant la forme d'une semelle, dans la direction du nord au sud et s'élevant seulement à dix mètres au-dessus de la plaine, qu'était bâtie l'acropole de Tiryns[4]. Au nord elle fait face à Mykène et au sud à Nauplie. Elle avait 230 mètres de longueur, dont un tiers formait sa largeur. Le mur d'enceinte antique suit la sinuosité horizontale et supérieure du rocher dans toute son étendue; le rocher est plus escarpé à l'ouest qu'à l'est. Ce mur est entièrement détruit sur plusieurs points; mais il est conservé en plus grande partie dans sa puissance indestructible et comme l'exemple le plus remarquable de la plus ancienne construction solide de maçonnerie, et que les Grecs eux-mêmes regardaient avec stupéfaction comme une œuvre surhumaine. La partie méridionale de l'acropole est la plus élevée; elle est surtout enceinte d'une muraille formidable, et séparée dans sa partie la plus étroite de la partie septentrionale plus basse par un mur transversal. Le



125. — Acropole de Tiryns.

1. Euripide, Archélaos, cité par Strabon, p. 221. — 2. Strabon, l. VIII, p. 372.
3. Pausanias, l. II, ch. XIX.
4. Voyez E. Curtius, Peloponnesos. T. II, p. 384 à 389.

mur d'enceinte n'a point de tours, mais seulement des angles et des saillies répondant à la ligne brisée de la crête du rocher. Deux grandes portes conduisaient dans la partie supérieure de la forteresse. Il paraîtrait que l'une d'elles, la principale, répondant à un abaissement naturel du sol, se trouvait à l'angle sud-est. Une porte extérieure, maintenant disparue, conduisait de la route de Nauplie dans une galerie ou passage renfermé dans des murailles doubles et qui était en outre fermé par une autre porte intérieure. A l'extrémité septentrionale de cette galerie aboutissait la seconde porte principale, dont la disposition peut mieux se comprendre. Une large route carrossable, appuyée sur un puissant mur de soutènement, conduit du nord le long du mur oriental vers la porte. A la droite de l'entrée, qui a environ 4^{m} 90 de longueur, s'élève encore aujourd'hui un avant-corps, de l'apparence d'une tour, de dix mètres de hauteur et de 6^{m} 50 carrée. On n'a pu pénétrer dans la cour du château proprement dit par deux portes extérieures, qu'en traversant une porte intérieure, dont la place ne peut plus être fixée aujourd'hui.

Mais les murs de Tiryns ne formaient point des masses solides; ils étaient sillonnés de passages souterrains. C'est ce qu'on voit le plus clairement dans cette partie du mur d'enceinte située entre les deux portes d'entrée du sud-est et de l'est. Là, toute l'épaisseur du mur est de 8^{m} 15 ; son noyau, composé de trois rangées de gros blocs superposés, forme 4^{m} 90 d'épaisseur; de chaque côté s'étend une galerie ou corridor large de 1^{m} 62 et de 3^{m} 90 de hauteur. Les parois de ces couloirs ou galeries, comme on les a appelées, consistent en quatre blocs de pierre superposés, dont les deux supérieurs sont en encorbellement, afin de former plafond ou voûte, leur inclinaison intérieure donnant un angle de 45 degrés; le tout couronné d'une pierre en forme de coin pour faire clef. Le plus oriental de ces deux couloirs, qui est parfaitement conservé dans une longueur de 29 mètres et fermé à l'extrémité par de la maçonnerie primitive, a dans son mur extérieur six baies ou ouvertures ressemblant à des barbacanes qui descendent jusqu'au sol et qui, dans leur partie supérieure, sont taillées en forme d'ogive dans la pierre. Leur distance l'une de l'autre varie entre 3^{m} 08 et 3^{m} 40 ; leur longueur est de même inégale; elle varie de 1^{m} 46 à 1^{m} 78. Peut-être la galerie occidentale ou intérieure avait-elle également une suite de fenêtres, afin d'être éclairée par le passage conduisant à la porte.

On trouve aussi des traces de corridors semblables sur d'autres points du mur d'enceinte, et il est probable que des recherches appro-

fondies prouveraient que toute la partie supérieure de la forteresse était circonscrite de murs ainsi sillonnés de couloirs. Mais il est difficile d'apprécier l'usage opportun de ces galeries pour la défense contre l'ennemi ou comme asile pour la garnison. Il est donc plus probable qu'elles furent utilisées comme magasins, pour conserver des vivres ou des armes. Peut-être aussi ces galeries percées de grandes ouvertures servaient-elles d'écuries pour les chevaux ou pour le bétail. En tout cas, il faut encore admettre une ligne de défense extérieure en avant du mur percé de fenêtres de ces galeries.

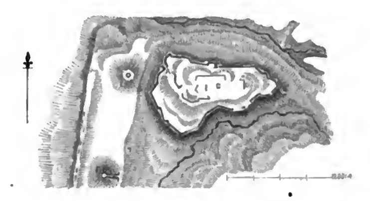
Tandis que la forteresse supérieure était ainsi située derrière des murs doubles et même triples, avec deux portes d'entrée également doubles, la partie septentrionale de la forteresse était en communication avec la ville par des issues très-simples. C'est ainsi qu'on remarque sur la face occidentale, vers la partie la plus étroite de la citadelle, dans un angle rentrant du mur d'enceinte, une poterne d'environ deux mètres de longueur. En face, dans les ruines de la muraille, est l'entrée actuelle de l'enceinte castrale; mais il est incertain qu'il y en eût une dans l'antiquité.

Plus que toute autre forteresse de la Grèce, la situation de Tiryns était exposée à des attaques de l'ennemi. Toute sa force reposait donc dans ses murs, célèbres dès l'époque d'Homère, et qui passaient, aux yeux des Grecs postérieurs, pour le type et le modèle de la construction cyclopéenne dans sa forme la plus puissante. Comme merveille, Pausanias les compare aux pyramides d'Égypte, et si sa remarque que la plus petite pierre de Tiryns ne pourrait être traînée par un attelage de mulets est une exagération, il est cependant certain qu'en général les pierres de toute acropole grecque sont effectivement d'une telle dimension; les plus grosses ont une longueur de 2ᵐ 30 à 3ᵐ 25. Le grand nombre de blocs qui gisent à terre laissent présumer une hauteur considérable. La dimension des pierres est garant de la solidité du mur; elles ne sont maintenues ensemble que par les lois de la pesanteur, car elles sont superposées brutes. De là le grand nombre d'interstices qui existaient entre elles et qui, pendant la construction, demandaient à être remplis et bouchés par de plus petits matériaux.

Proitos bâtit Tiryns pour en faire une place d'armes : c'était une forteresse destinée à commander les côtes et à empêcher des débarquements ennemis. La tradition glorifia ce rocher en en faisant le siége royal de Proitos et le lieu de naissance d'Heraklès.

Les murs de Tiryns furent détruits vers 464 avant l'ère vulgaire[1].

Au nord de la plaine d'Inachos et d'Argos, contre le mont Euboia, haut de 750 mètres, sur une colline rocheuse du second gradin des montagnes qui terminent la vallée dans cette direction, colline d'environ 315 mètres de longueur, était bâtie l'acropole de Mykène[2]. Mykène est placée dans l'angle le plus caché de la vallée de l'Inachos, là où les rochers se réunissent pour former les défilés du nord qui conduisent à Némée. Ce qu'Athènes fut pour l'art dans la splendeur de son développement et de sa perfection, Mykène le fut pour l'antiquité héroïque. Là, on rencontre les différents genres de monuments les plus grandioses dans toutes les formes de construction dont le développement était surtout dû au caractère de cette époque : là on trouve des murs, des portes castrales, des trésors et des tombeaux royaux cyclopéens. Il s'y trouve même de la sculpture monumentale qui dépasse en âge tous les autres monuments de ce genre de la Grèce.



126. — Acropole de Mykène.

A Porte des Lions.
B Petite Porte septentrionale.
C Fondations d'habitations.
D Restes du Palais des Atrides.
E Trésor.
F Trésor d'Atrée.

Ces monuments de l'antiquité, qui ne sont réunis sur aucun autre point de la Grèce dans une telle conservation, deviennent encore plus importants par le seul fait que le lieu même où ils se trouvent fut un des centres les plus connus de la Grèce homérique, que les poëmes épiques parlent précisément des princes qui dominaient là sur la contrée et sur le peuple, possédant assez de butin en or et en tributs conquis par la guerre, pour laisser après eux des monuments indestructibles de leur empire, tels que ceux dont nous allons nous occuper.

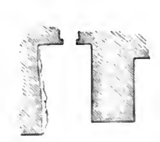
1. Pausanias parle de Tiryns, l. II, ch. XXV.
2. Pausanias, l. II, ch. XVI. — E. Curtius, Peloponnesos. T. II, p. 400 à 414.

Ce sont les chants d'Homère qui consacrent la gloire de ces murailles, et, de leur côté, ces murailles sont les témoins véridiques d'Homère. Elles prouvent qu'il y eut un Agamemnon et avant lui « plus d'un brave. » Toute l'importance de Mykène appartient à l'âge héroïque; elle fut le siége des Pélopides; elle fleurit et déchut avec eux. Mykène ne fut détruite qu'en 468 avant l'ère vulgaire.

Deux ravins s'étendent de l'est à l'ouest, du haut en bas de la montagne; circonscrit par tous les deux, le rocher castral s'étend dans la même direction, et à l'est il est contigu à la montagne; plus bas, au sud-ouest, sur les reins de la hauteur, était située la basse ville. L'acropole a à peu près la figure d'un triangle dont la base se dirige au sud-ouest et dont un angle est tourné à l'est et vers la montagne. Au sud s'étend un ravin profond avec des rochers escarpés et le lit d'un torrent qui ne coule qu'au printemps. Sur le côté opposé, au nord, les pentes sont moins rapides et on y voit de la verdure. Sur les bords de ce rocher saillant et plat, d'environ 325 mètres de longueur, se trouve la vieille muraille d'enceinte dont l'excellente conservation prouve l'habileté de ses constructeurs. Les matériaux se composent d'une brèche dure de couleur foncée. Le mur s'étend dans un contour non interrompu et à une assez grande hauteur. Ce n'est qu'au sud qu'on perd sa trace, le long d'un escarpement presque à pic, sur lequel on crut peut-être inutile d'établir une défense aussi forte que le reste. Ainsi qu'à Tiryns, les quartiers de roche de 6 mètres sont superposés presque bruts dans plusieurs endroits, et les intervalles en sont remplis au moyen de pierres plus petites. Mais la plus grande partie du mur consiste en pierres polygonales juxtaposées avec beaucoup d'art; elles sont tellement polies et adhérentes sur leurs joints latéraux que, malgré le tracé de la diversité interminable des lignes des joints, elles semblent former un parement solide et parfait. Il y a enfin de grandes étendues de murs construites en assises horizontales avec joints d'équerre, entre autres les deux avant-corps qui enveloppent le corridor ou passage conduisant à la porte des Lions. Cette diversité de maçonnerie, à partir du système cyclopéen le plus brut jusqu'à la construction habile ressemblant à la construction en pierre de taille, prouve, par l'égale nature des matériaux, qu'on bâtit à diverses époques et que l'histoire de Mykène s'étend plus loin qu'on ne serait porté à l'admettre d'après les rares témoignages que nous en avons.

L'enceinte castrale suit exactement la sinuosité du sommet du rocher

en formant une infinité d'angles, de ressauts et de retraites. Il n'y a de corps saillants, avec apparence de tours, qu'aux portes d'entrée. La porte[1] principale se retrouve sur la face occidentale, au fond d'un passage formé par deux murs composés de blocs de dimension colossale. Le mur de gauche appartient à l'angle d'un bastion élevé sur un avancement du roc; il est établi sur des rochers escarpés qui s'élèvent du sol en rétrécissant la voie. Le mur du sud, qui est en face du précédent, est à proprement dire un bastion véritable, une tour formant avant-corps d'équerre sur une partie de l'enceinte et qui peut avoir été construit postérieurement pour la défense de l'entrée. Il est remarquable que là les joints verticaux de plusieurs assises soient perpendiculaires les uns sur les autres. Ces deux ailes de maçonnerie forment une ruelle de 16 mètres de longueur, dans laquelle les ennemis ne pouvaient s'avancer que sur huit hommes de front environ, exposés des deux côtés aux flèches, aux frondes et au jet de pierres des assiégés.



127. — Plan de la Porte des Lions à Mykène.



128. — Coupe de la Porte des Lions à Mykène.

La porte d'entrée n'est pas tout à fait au milieu de la ruelle, mais un peu sur la droite. Comme l'entrée est encombrée, il est difficile de fixer sa hauteur primitive. On peut l'estimer de 4ᵐ50 à 5ᵐ20. Cette porte n'est point un corps spécial de construction; elle n'est qu'une baie ménagée dans le mur. Elle se compose de quatre parties: de deux jambages hauts de 5ᵐ 35 environ, légèrement inclinés vers l'axe vertical de la porte au sommet, de l'architrave ou linteau reposant sur les jambages et long de 4ᵐ80, de 2 mètres de hauteur et de 1ᵐ20 d'épaisseur, et enfin du bas-relief encastré dans une ouverture triangulaire produite au moyen de la suppression des pierres formant parement.

1. Das Thor von Mykenä, von K. W. Göttling. Dans Rheinisches Museum für Philologie, von Welcker und Ritschl. 1841, p. 161-175.

La pierre du bas-relief a 1m 70 d'épaisseur, 3m 20 de longueur et 2m 90 d'élévation. La pierre dans laquelle est taillé ce bas-relief est un bloc de calcaire gris fort dur, tirant sur le jaune, comme il en existe dans le voisinage. Le bas-relief lui-même, la plus ancienne sculpture européenne connue, porte un cachet si exotique et si étranger, que rien en lui ne peut être nommé grec, sinon la matière dont il est composé et le sol sur lequel il repose. Le triangle isocèle aigu qu'il forme est divisé au centre par une colonne verticale qui se détache, comme le reste de la sculpture, du fond par des contours peu accusés et mous. Le socle, le fût et le chapiteau de cette colonne ont une apparence qui s'éloigne de toutes les formes architectoniques grecques. Le socle ou soubassement est composé de deux plinthes verticales, dont celle du



129. — Porte des Lions à Mykène.

haut est supportée par deux pieds en forme de scotie, comme l'indique la *figure* nº 129. La colonne s'élève verticalement en grossissant vers le haut. Au-dessus de la terminaison du fût en calotte sphérique s'élève un lourd chapiteau composé de deux tailloirs entre lesquels on voit quatre disques ou corps sphériques. De chaque côté de la colonne se dressent deux *lionnes*, les pattes de devant appuyées sur le socle et celles de derrière posées sur l'architrave ; toutes deux dans une ordonnance symétrique, comme dans un blason. Les têtes des deux animaux sont mutilées, et comme il n'y a pas dans les angles, entre le

chapiteau et les faces du triangle, assez d'espace pour avoir contenu les deux têtes d'animaux, on doit supposer qu'elles étaient en ronde bosse, abandonnant audacieusement la nature du bas-relief. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut s'expliquer comment les deux têtes ont pu être brisées sans laisser de traces sur le fond. Ces lionnes sont là comme les hautains gardiens du château qui présentaient à l'ennemi leur tête terrible. Ces animaux expriment la puissance guerrière des Atrides; la tradition rapporte aussi qu'Agamemnon portait sur son bouclier un monstre à tête de lion. La manière la plus naturelle d'expliquer la colonne, c'est de l'admettre comme symbole d'Apollon, que les descendants d'Agamemnon invoquaient comme le protecteur de l'entrée de la forteresse paternelle. Sur la face inférieure de la puissante architrave l'on aperçoit les deux trous, de chacun 8 centimètres de diamètre, qui servaient à l'assujettissement des deux vantaux de la porte.

Il existe une plus petite porte bien conservée, formée de trois blocs de pierre, dans un rentrant du mur septentrional, sous le sommet à pic de l'acropole. La baie a en bas 1^{m}92, et au sommet 1^{m}73 de largeur. Sur son linteau est posé un bloc de pierre triangulaire qui donne à cette porte une élévation totale de 4^{m}50. Une rampe avec mur de soutènement y conduit; en sorte que, par exception à l'usage général, la gauche de ceux qui montaient longeait le mur d'enceinte. Le sol rocheux est égalisé en contre-bas de la porte, et on y voit des pas d'homme taillés dans le roc.

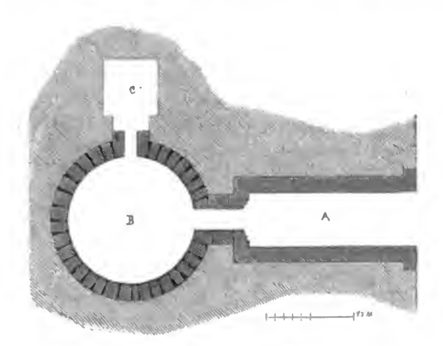
L'intérieur du château est extrêmement exigu, par rapport à son importance historique, comme le remarque déjà Thucydide[1]. Cet intérieur ne forme pas une surface plane; il est en pente abrupte vers la porte des Lions, et s'abaisse en pente douce à l'est. Au bord de ce sommet de l'acropole s'étendent encore les fondations de murailles épaisses, en sorte qu'il ne restait qu'un espace fort exigu pour les châtelains, qui habitaient derrière leurs triples murailles.

La ville de Mykène s'étendait sur la montagne située plus bas que l'acropole, à l'ouest, et qui se dirigeait au sud. C'est dans l'enceinte de cette ville, dont la rue principale suivait la direction des reins de la montagne, que se trouvaient les principaux édifices de la ville. Aux deux côtés des traces de cette grande rue on retrouve des ruines d'anciens monuments, et surtout quatre constructions souterraines, dont deux sont situées sur le versant oriental et deux autres sur le versant

1. Thucydide, l. I, ch. x.

septentrional de la montagne. La plus grande des quatre, dans sa conservation parfaite, est un exemple inappréciable de ces édifices circulaires et souterrains, qui appartiennent aux restes remarquables de l'époque héroïque[1]. C'était le trésor d'Atrée. L'ensemble se compose d'un passage découvert (A), d'une voûte circulaire conique ou tholos (B), d'une salle intérieure (C), et d'un monticule extérieur de terre qui recouvre le tout.

Le passage d'entrée de l'édifice est pratiqué dans le versant oriental de la colline. Le corridor à ciel ouvert, de 6m 25 de largeur et de 19m 50 de longueur, est formé par deux murailles de construction à assises régulières. Ce passage est tellement encombré, qu'il est impossible de savoir s'il était en pente douce, ou si un escalier conduisait

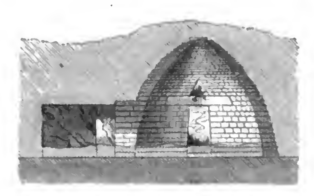


130. — Plan du Trésor d'Atrée à Mykène.

au seuil de la porte. La disposition de la porte ressort de la construction de l'ensemble du monument, qui s'élève en cercle par assises horizontales, dont les pierres saillissent les unes sur les autres à l'intérieur. Ce sont simplement des assises taillées circulairement à l'intérieur et posées en encorbellement l'une sur l'autre, de manière à observer la coupe qu'on a voulu obtenir, après quoi les arêtes inférieures de chaque assise ont été abattues pour les affleurer aux arêtes supérieures des assises qui se trouvent en contre-bas. Ces assises cir-

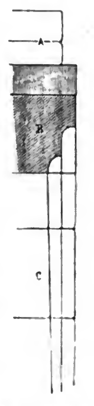
1. Ueber die koniglichen Grabmäler des heroischen Zeitalters, von W. Mure. Dans Rheinisches Museum, von Welcker und Ritschl. 1839, p. 240-278.

culaires, diminuant de diamètre à mesure qu'elles s'élèvent, forment une voûte d'apparence parabolique, terminée par une pierre unique qui lui sert de clef. La porte, dont les murailles ont plus de six mètres d'épaisseur, n'a pu être pratiquée qu'en réservant la largeur de la baie, qui fut surmontée d'une énorme architrave ou linteau, posant sur les deux jambages ou pieds-droits. Par ce moyen, il était en même temps possible de ménager au-dessus de ce linteau une ouverture ou fenêtre triangulaire, destinée à décharger l'architrave et à donner du jour et de l'air, pris dans le passage, dans l'intérieur de la voûte.



131. — Coupe du Trésor d'Atrée à Mykène.

Le linteau (B) est formé de deux énormes pierres superposées. La plus grande, forme pénétration dans la voûte: elle a 8m 15 de longueur sur 6m 50 de profondeur et 1m 22 d'épaisseur. Le second linteau est de la même hauteur, et probablement de la même longueur que l'autre. A la base, la porte a 3m 17 de largeur, et au sommet 2m 32 : sa hauteur est de 6m 30 ; sa hauteur primitive était plus considérable. La face du linteau est ornée de deux moulures parallèles qui se continuent sur les jambages (C) de la porte. Il existe sur la face supérieure de l'architrave et sur les murs au-dessus de la porte, aux deux côtés de l'ouverture triangulaire (A), des rangées régulières de trous qui doivent avoir servi à l'assujettissement d'une décoration. Ces indices sur le monument même donnent d'autant plus d'importance aux fragments d'ornementation découverts dans les décombres du passage. Parmi eux sont une base de semi-colonne de marbre vert avec des monuments formant galons mêlés d'enroulements, un fragment de fût de colonne chevronné avec alternance d'enroulements, des tablettes en pierre, une d'une couleur verdâtre, une autre d'un rouge éclatant, une troisième en marbre blanc, toutes ornées d'enroulements et de détails en coquille et en éventail. Ces fragments se distinguent par les contours corrects et aigus de leur ornementation. On y a trouvé encore enfin



132. — Coupe de la Porte d'entrée du Trésor d'Atrée à Mykène.

une tablette en rouge antique. Mais moins cette espèce de décoration de pierre et ce style bariolé, de couleur et de dessin à moitié barbare, correspondent aux usages postérieurs de l'architecture grecque, moins aussi devons-nous refuser de voir dans ces vestiges remarquables les fragments d'une décoration contemporaine à la construction, et nous figurer la représentation d'un portail richement orné. Les demi-colonnes étaient placées sur les jambages de la porte, leurs chapiteaux étaient fixés dans l'architrave, et les tableaux de la fenêtre étaient ornés de ces tablettes. Les traces qui se trouvent dans l'embrasure de la porte semblent indiquer qu'en cette place le portail était entièrement revêtu de tôles ou de plaques d'airain. Au milieu de la porte, on voit, dans le linteau, les trous dans lesquels tournaient les gonds des vantaux. En franchissant le seuil de la porte, on pénètre dans cette salle circulaire à voûte parabolique de 14 mètres de diamètre et de 12m50 d'élévation (actuelle). Dans une élévation de plus de vingt assises hautes de 66 centimètres, on aperçoit des rangées verticales et régulières de trous, dans lesquels on a trouvé des clous en cuivre qui étaient destinés à maintenir des plaques de métal. Ces trous ne commencent qu'à la quatrième assise d'en bas, à 1m70 du sol actuel, dans laquelle on en compte 46, à 66 centimètres les uns des autres. On a retrouvé des vestiges du revêtement lui-même et des clous à large tête plate. Avant qu'on employât, pour animer les parois des murailles, la peinture et la sculpture, on cherchait, surtout selon une antique coutume argienne, à donner aux intérieurs de la richesse et de la noblesse au moyen de métaux polis. C'est surtout à la lueur des flambeaux que la voûte de cet édifice devait produire une impression extraordinaire, par les éclats et les reflets que se renvoyaient les parois. Aussi Homère a-t-il l'habitude de faire valoir l'éclat de semblables murailles d'airain des palais princiers.



133. — Moulures des jambages de la Porte du Trésor d'Atrée à Mykène.

Dans l'axe du nord au sud du Tholos, au nord à la droite de l'entrée, une plus petite porte, construite de la même manière que la première, conduit dans une salle souterraine creusée dans le roc et qui a 8m60 de longueur sur 6m25 de largeur et 4m50 de hauteur (actuelle). On voit dans les jambages de la porte les trous pour de gros verroux.

Toute cette construction, ainsi que nous l'avons dit, était souter-

raine. Après son achèvement, on la couvrit de la terre qui en sortait, afin que les assises fussent maintenues par un poids d'une pression égale.

La petite salle taillée dans le roc était destinée à une tombe royale : la salle circulaire avait pour but de renfermer des objets de prix et de grande dimension. Si l'on prend en considération l'usage perpétuel et séculaire des Grecs de placer dans les tombeaux une partie des biens terrestres de ceux qui y étaient inhumés, on sera aussi conduit à l'opinion de voir dans notre monument un double but, parfaitement d'accord avec la grandeur d'idées de l'époque héroïque. L'origine et l'essence de ces monuments sont donc funéraires : le grand espace circulaire est un trésor en tant qu'il contenait les objets qui furent les plus précieux aux yeux du héros qui reposait dans le caveau postérieur, tels qu'armes, char de combat et autres objets d'art, bijoux, armures, etc. Ce n'était donc pas un trésor des princes vivants et régnants : celui là était dans l'enceinte de l'acropole ; mais c'était un trésor d'un héros mort, c'était avec son tombeau un sanctuaire public de la ville, auprès duquel on faisait les sacrifices consacrés aux morts qui avaient été mêlés aux faits glorieux de leur histoire.

A environ une trentaine de pas vers l'acropole, à l'ouest, au bas de la porte des Lions, se trouve une éminence de terre de figure semblable ayant une voûte également parabolique, mais qui s'est affaissée. On ne voit que les entrées en ruine de deux autres édifices souterrains qui sont situés sur le versant occidental de la montagne et séparés des premiers par les vestiges de la rue antique dont nous avons parlé. Il est probable qu'il y a encore d'autres monuments semblables sous le sol de l'ancienne ville, qui a été peu fouillé jusqu'à présent[1].

On pense, non sans quelque raison, que les tombeaux-trésors, sur le versant Est, appartiennent aux princes de la maison royale des Atrides, Atrée ou Agamemnon ; que ceux du versant opposé ou occidental, plus éloignés et hors de vue de l'acropole, furent ceux de Klytaimnestra et de son amant Aigisthos.

Auprès de Mykène, il existe un monument de l'époque héroïque : il est petit et forme un rectangle oblong[2].

Il y avait encore en Grèce d'autres monuments semblables à ceux de Mykène : près d'Amyklai sur l'Eurotas ; à Pharsale dans le sud de la Thessalie ; à Elis, bâti par Agamèdes et Trophonios : à Orchoménos

1. Pausanias parle de Mykène, l. II. ch. XV, XVI ; l. V, ch. XXIII ; l. VII, ch. XXV.
2. *La Grèce*, Vues pittoresques et topographiques, par le baron de Stackelberg.

en Béotie. Nous citerons encore la cuve d'airain des Aloïdes et la cuve dite souterraine; le Thalamos de bronze de Danaë et d'Alkmène, etc., etc.

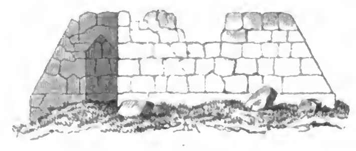
Pausanias[1] rapporte que le monument d'Orchomènos, qu'il nomme le trésor de Minyas, « était de forme circulaire, et que la coupole ne se terminait pas tout à fait en pointe, qu'au sommet était une pierre formant la clef de voûte de tout l'édifice. » Il était entièrement construit en marbre blanc tiré de loin, car il ne s'en trouve pas dans le voisinage. La salle circulaire est détruite; il ne reste plus debout que la porte d'entrée qui, dans sa partie encore visible, a 2m33 de hauteur et 2m50 de largeur au sommet ; elle s'élargit vers sa base. On estime que sa hauteur primitive pouvait être au moins de 6 mètres. L'architrave, d'un seul bloc, a environ 5 mètres de longueur et 1 mètre d'épaisseur; elle est d'un poids d'environ 24,000 kilogrammes. Par le segment de cercle formé à l'intérieur de cette architrave, on a trouvé qu'à cette hauteur la salle devait avoir approximativement 20m30 de diamètre, dimension très-supérieure à celle des monuments de Mykène.

Les Minyens, peuple très-ancien, comme le dit Pindare, avaient pour capitale Orchomènos, située en Béotie, sur le versant sud-ouest du mont Hyphanteïon, sur lequel était bâtie l'acropole. Orchomènos était placée à l'embouchure du Kephissos, au bord du lac Kopaïs. Il ne reste que de bien faibles vestiges des arts et de la richesse des habitants de cette ville, chantée par Homère. Les Béotiens célébraient encore dans des temps très-postérieurs, comme leur plus grande solennité, la fête des *Dédalides*, preuve du souvenir de leur ancienne et très-ancienne pratique dans les arts. Pour les Grecs, Dédale était l'inventeur et le représentant des arts et des métiers. « Quant au trésor de Minyas à Orchomènos, rapporte Pausanias, c'est une des merveilles de la Grèce et qui ne le cède à aucun autre en Grèce ni à l'étranger[2]. » Nous avons déjà parlé des tunnels qui déchargeaient le trop-plein des eaux de la plaine du centre de la Béotie dans la mer. Ces tunnels et le monument dit trésor de Minyas peuvent suffisamment prouver qu'Orchomènos était un centre des arts grecs et des richesses de la Grèce, peut-être le plus ancien de tous. L'état florissant de cette ville s'explique par les exportations de grains qu'elle faisait dans le golfe Pagasétique et surtout pour Iolcos. Nous avons, dans les monuments primitifs que nous venons de nommer plus haut, une preuve de l'habileté des races arianes dans la conception et l'exécution de grands

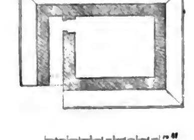
1. Pausanias, l. IX, ch. XXXVIII. — 2. Pausanias, l. IX, ch. XXXVIII.

travaux d'architecture. Les quelques réminiscences orientales que l'on trouve chez les Grecs primitifs ne se rapportent pas à l'orientalisme sémitique, mais à l'orientalisme *arian*, qui est autrement pur et beau.

Si les murs de Tiryns nous montrent déjà diverses étapes de progrès chez les Grecs dans l'art de construire, qui consistent à superposer d'énormes blocs de pierre, à les combiner et à les réunir pour en faire des galeries couvertes, et enfin à dresser les parois intérieures au moyen du ciseau, les murs de Mykène nous offrent des progrès postérieurs. A côté de blocs bruts on trouve là aussi des pierres taillées en polygones, parfaitement juxtaposées, et enfin la construction par assises régulières et pierres carrées. De ces faits il s'ensuit que ces murs sont de différentes époques. L'art grec fit un progrès de plus dans ces salles circulaires de forme conique, dont le type primitif semble se retrouver dans les galeries couvertes de Tiryns. Quant à la sculpture de la porte des lions, la hardiesse du savoir-faire y est surprenante.



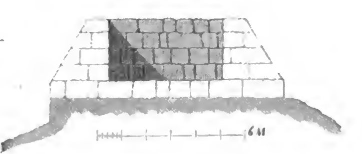
134. — Monument dit de Kenchreai.



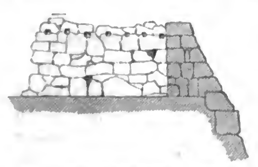
135 — Plan.

A la droite de l'antique route stratégique d'Argos à Tégée, au pied sud du mont Chaon et à vingt minutes de marche de l'Erasinos, existe un monument de forme pyramidale en ruine, dont le genre de construction indique qu'il appartient à l'époque héroïque. Le plan de l'édifice forme un rectangle orienté du nord au sud, de 14^{m}32 de longueur sur 10^{m}35 de largeur. L'angle sud-est est coupé et évidé à angle droit; il s'y trouve une porte, dont le haut est formé par des pierres en encorbellement, comme cela se voit aux galeries de Tiryns, qui conduit à un étroit corridor à l'extrémité duquel on entre par une autre porte à droite dans l'intérieur de la pyramide. Cette dernière a à l'intérieur environ dix pas carrés; elle était divisée en deux parties dans sa longueur par un petit mur de refend. La pyramide s'élève sur un socle peu élevé, de 2^{m}15 de hauteur, formé de grosses pierres de taille. Les murs ont à leur pied de 2^{m}60 à 3 mètres d'épaisseur, et

tandis que leurs parois intérieures s'élèvent d'aplomb dans une hauteur de 3 mètres à 3m25, les faces extérieures, au contraire, s'inclinent vers l'intérieur par un angle de 63 degrés, viennent aboutir au parement intérieur à une distance de 33 ou 66 centimètres. Sur l'arasement des murs intérieurs on voit encore des ouvertures carrées destinées à recevoir la portée des poutres qui portaient la couverture horizontale des salles intérieures. Les murs sont construits en une sorte de pierres de taille de moyenne grandeur; dans leurs assises règne la ligne horizontale, et une inspection minutieuse montre que le mortier fut employé originairement dans la construction. Les jambages des portes sont bien conservés; l'on voit distinctement les trous dans lesquels étaient poussés intérieurement les verroux. Les salles étaient donc disposées à l'intérieur, de manière à ce qu'elles pussent être fermées et défendues. Au-devant de la porte d'entrée extérieure il existe des traces de murs anciens, et sur le versant de la montagne, vers la mer, on reconnaît une plaine artificiellement nivelée. L'ensemble de ce monument semble donc un ouvrage d'architecture militaire, destiné à un poste d'observation de la route et du voisinage, qui n'a pas appartenu à Kenchreai, mais qui fait partie des plus anciens monuments historiques de la contrée.



136. — Coupe transversale du monument de Kenchreai.


137. — Coupe longitudinale du monument de Kenchreai.

Les entraits ou maîtresses poutres ou poitrails étaient en pierre; c'est ce que l'on doit admettre par le peu de profondeur des trous destinés à leur portée. Peut-être étaient-ils soutenus par des piliers. Selon Mure, la construction serait un intermédiaire entre le cyclopéen et le polygonal, consistant en gros blocs irréguliers offrant une tendance à des formes quadrangulaires et à des assises horizontales[1].

1. Ross, Reisen im Peloponnes, p. 142 et suiv. — E. Curtius, Peloponnesos, t. II, p. 365, 366, 564. — Leake, *Morea*, t. II, p. 339. — *Pelop.*, p. 251. — Sup. à

Entre Argos et Epidaure, près de Lessa (aujourd'hui Ligurio), on rencontre les ruines d'un autre monument pyramidal; son plan a environ 13 mètres en carré; l'amorce de ses faces est encore visible. La petite ville antique de Lessa était située sur le mont Arachnaion, dont un piton la domine à une élévation de 1150 mètres. De là, on dominait le golfe saronique et ses côtes orientales. Il y a donc lieu d'admettre que ce monument en pyramide était, comme celui de Kenchreai, un poste d'observation. Là était aussi, dans la série des signaux faits par des feux pour annoncer au château des Atrides la chute d'Ilion, la station intermédiaire des montagnes de la Mégaride à Mykène[1].

Au sud d'Argos, non loin des rives occidentales du golfe d'Argos, sur la rive droite d'une petite rivière, et dans la plaine d'Élaios, on trouve encore des ruines de la catégorie de celles dont nous venons de parler : la base en construction polygonale d'un monument de 13 mètres carré, avec séparation dans l'intérieur[2]. La position stratégique de ce monument nous autorise encore à le regarder comme un poste militaire d'observation. Il y en avait sans doute plusieurs autres se rattachant à la fondation de la puissance de Danaos qui débarqua non loin de ce lieu. C'est l'apparence pyramidale de ces petites forteresses ou grands corps de garde qui fait nommer ces lieux *Pyramia* par Plutarque.

A deux mille pas au nord de la citadelle de Tiryns, passait à travers la plaine la route stratégique antique d'Argos à Épidaure; elle touchait à un monument à faces extérieures inclinées ou de forme pyramidale élevé en mémoire du combat entre Proitos et Akrisios et de leur réconciliation. Pausanias[3] dit qu'on y avait représenté des boucliers de forme argienne dont on se servit alors pour la première fois. Il ajoute que, comme ceux qui étaient tombés des deux côtés étaient des concitoyens et des parents, on leur érigea un tombeau commun. C'était sans doute encore un poste avancé d'observation, ou peut-être cet édifice indiquait-il la limite des territoires des deux villes voisines[4].

Au pied sud-ouest de la montagne de la pointe occidentale de la presqu'île de l'est de la Lakonie, au nord de la presqu'île Onugnathos, se trouvent, au pied d'un rocher à face à pic, les ruines d'un édifice

Stuart., p. 23. — *Expéd. de Morée*, t. II, pl. 55. Stackelberg, *La Grèce*, Vues Pitt. et Topog., titre de l'Arcadie. — Mure, *Tour through Greece*, t. II, p. 187.

1. E. Curtius, Peloponnesos, t. II, p. 418. — 2. Id., t. II, p. 372.

3. Pausanias, l. II, ch. XXXV. — 4. E. Curtius, Peloponnesos, t. II, p. 384.

pyramidal en pierre de taille, entouré de trois côtés d'un fossé de 6m 50 de largeur et de 1m 35 de profondeur; le quatrième côté est appuyé contre le roc[1]. La situation de ce petit monument porte à admettre qu'il fut un guet de l'espèce de ceux que nous venons de décrire.

Il existe un autre monument de l'époque pélasgique dans le sud de l'île d'Eubée, dans la montagne d'Ocha, au-dessus de Karystos. Il consiste en une petite construction rectangulaire oblongue, élevée en blocs de pierre de la nature de l'ardoise; posés horizontalement en assises irrégulières. A l'intérieur, ce monument a 10 mètres de longueur sur 4m 90 de largeur; les murs en sont à plomb, de 1m 95 d'épaisseur et hauts de 2m 40 à l'intérieur. La couverture est formée de dalles en pierres en encorbellement à l'intérieur, laissant une ouverture au centre du toit. La face sud principale a, avec une porte d'entrée, deux petites fenêtres. On n'aperçoit aucun détail ni ornement architectonique dans ce petit édifice que M. Ulrichs pense avoir été un temple de Héra; mais M. Ross croit plus justement que ce genre de construction appartient aux chalets destinés aux pâtres de la montagne.

Il n'y avait encore qu'un petit nombre de temples en Grèce dans les temps héroïques. Les lieux réputés sacrés ne formaient qu'un espace découvert limité par une défense, entouré d'un bois sacré; au centre s'élevait un autel rustique. Nous avons cependant quelques renseignements vagues et épars sur quelques-uns des temples des âges héroïques. Deukalion avait dédié un temple à Zeus Olympien à Athènes[2]. Du temps d'Erechthée, roi d'Athènes, Sciras, prêtre de Dodone, fonda un temple d'Athéné à Phalère[3]. Agamemnon en éleva un à Mégare qui fut dédié à Artémis, lorsqu'il vint dans cette ville pour engager Calchas à le suivre à la guerre de Troie[4]. Aleus, descendant de Pélasge, éleva un temple à Athéné, à Tégée[5], dans le sud-est de l'Arkadie. Épopée, prince de Thessalie, en bâtit un à Athéné, à Sicyone, en reconnaissance d'une victoire[6]. Quelque temps avant la destruction de Troie, Pitthéos, grand-père maternel de Thésée et roi de Trœzène, dédia un temple à Apollon Théarée (qui rend des oracles); c'était le plus ancien que connût Pausanias[7]. A son retour de son expédition en Crète, Thésée éleva plusieurs temples à Trœzène[8]. Il y avait à Orchomènos, en Béotie, un très-ancien temple dédié aux Grâces, qui appartenait aux

1. E. Curtius, *Peloponnesos*, t. II, p. 295. — 2. Pausanias, l. I, ch. XVIII.
3. Id., ch. XXXVI. — 4. Id., ch. XLIII. — 5. l. VIII, ch. IV.
6. Id., l. II, ch. VI. — 7. Id., l. II, ch. XXXI, XXXII.
8. Id., l. II, ch. XXXI, XXXII.

temps héroïques, ainsi que celui que le roi Saron fit élever à Artémis sur le golfe saronique[1]. D'après une tradition postérieure, le premier et plus ancien temple d'Apollon à Delphes, en Phocide, était construit en bois, en branches de laurier, qui avaient été cherchées dans la vallée de Tempé[2]; il représentait donc une espèce de chaumière, dit Pausanias. Le second temple, disait la tradition, avait été bâti par des abeilles avec leur cire et des plumes. Le troisième était en airain[3]. Le quatrième temple avait été bâti en pierre par Agamèdes et Trophonios; il subsista jusqu'à l'incendie de la première année de la 58e olympiade ou de l'année 548 avant l'ère vulgaire[4]. Comme la plus belle des récompenses, Apollon est dit avoir envoyé aux architectes un sommeil doux et imperceptible qui n'eut point de réveil. L'hymne d'Homère sur le Dieu pythique ne connaît que ce quatrième temple en pierre. Sous terre, en dessous du monument, il y avait un sanctuaire, un *adyton*, formé de cinq pierres colossales, œuvre d'Agamèdes et de Trophonios. C'était un de ces trésors comme il y en avait dans les temps primitifs et qui étaient destinés à conserver les ustensiles sacrés ainsi que des richesses de tout genre. Le nom de θησαυρὸς se rapporte à un âge anté-hellénique, où l'or en Grèce n'était point encore nommé χρυσὸς, mais comme en Italie αὖρον.

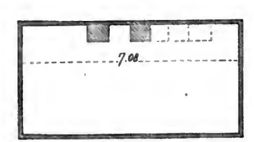
Parmi les plus anciens temples de l'époque qui nous occupe, il faut encore citer l'ancien temple d'Artémis, à Aulis, en Béotie, sur le détroit de l'Euripe. Il était en bois, selon Pline qui en parle; mais on a oublié en quelle sorte de bois, dit-il. Ce monument datait de quelques siècles avant la guerre de Troie[5]. Il y avait aussi à Sparte un temple très-ancien, celui d'Athéné Poliuchos (qui protége la ville) et Chalciœcos (à maison d'airain). Tyndare, oncle de Pénelope, est réputé pour avoir commencé cet édifice; après sa mort, ses descendants le continuèrent et employèrent à cet effet le prix des dépouilles remportées sur les Aphidnéens; mais l'entreprise étant restée de nouveau inachevée, les Lacédémoniens élevèrent longtemps après, vers la 60e olympiade ou 540 ans avant l'ère vulgaire, un nouveau temple qui était d'airain, ainsi que la statue de la déesse, dit Pausanias[6]. L'artiste dont ils se servirent était Gitiados, originaire de Lacédémone, qui avait aussi composé plusieurs chants sacrés et entre autres un hymne pour Athéné, sur des airs doriens.

1. Pausanias, l. IX, ch. XXXVIII et l. II, ch. XXX. — 2. Id., l. X, ch. V.
3. Id., l. X, ch. V. — 4. Id. — 5. Pline, *Hist. nat.*, l. XVI, ch. LXXIX.
6. Pausanias, l. III, ch. XVII; l. X, ch. V.

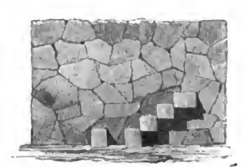
Un autre sanctuaire des temps héroïques est celui de Stymphale, à six stades de Mantinée, bâti, dit Pausanias[1], par Agamèdes et Trophonios; il était en charpente de bois de chêne. Il ajoute qu'ils en fermèrent l'entrée par un simple fil de laine, témoignage du respect qu'on avait alors pour les lieux sacrés. Ce temple était consacré à Poséidon Hippios.

Quoique Homère ne cite en fait de temples que celui d'Athéné à Athènes et celui d'Apollon à Pytho ou Delphes, on ne peut en conclure qu'il n'y avait que ceux-là de son temps en Grèce. C'étaient les deux plus importants, mais il y en avait d'autres dans un grand nombre de villes. C'est ce que pourrait prouver un passage de l'*Odyssée*, où le poëte fait la description de la fondation de la ville des Phœaques par Nausithous : « il éleva une enceinte, bâtit des maisons et des temples et distribua les terres[2]. » Les compagnons d'Odyssée promettent à Hélios de lui élever un temple riche, en expiation de l'offense qu'ils lui ont faite[3]. Comme temples également très-anciens, Pausanias[4] cite encore ceux d'Athéné chez les Phocéens en Ionie, et d'Apollon Pythios chez les Samiens; mais, ajoute-t-il, ils sont moins anciens que le temple des Trœzéniens.

Il est souvent question dans les auteurs anciens de temples de bronze. Ces édifices de petites dimensions étaient élevés en bois de charpente et revêtus de tôles de bronze ou de cuivre repoussé. De là aussi la facilité avec laquelle ils furent incendiés; car s'ils avaient été en bronze massif, ils auraient brûlé avec plus de difficulté. Ces temples en charpente sont une importation de l'Asie Occidentale.



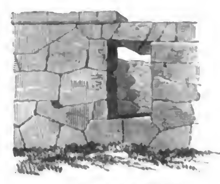

138. — Plan d'une Ruine à Lykosura.


139. — Ruine à Lykosura.

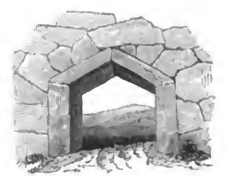
Parmi les constructions des temps héroïques nous nommerons encore les suivantes. A Lykosura, en Arkadie, la pente orientale de la

1. Pausanias, l. VIII, ch. X. — 2. *Odyssée*, ch. VI, v. 9. — 3. Id., ch. XII, v. 345.
4 Pausanias, l. II, ch. XXXI.

colline conserve des restes de l'enceinte de la ville, avec une tour carrée au milieu. Le terrain qui descend en talus sous le mur oriental,

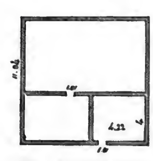


140. — Tour près Mykène.



141. — Portes d'Alée.

est jonché de ruines antiques. L'une d'elles, à une petite distance de la tour, est un carré long, dont le mur du fond ou occidental, long de 7m 08, est conservé jusqu'à une hauteur assez considérable. Il est en calcaire gris, du plus beau style polygonal; des pierres en saillie forment une espèce d'escalier. Cette ruine est peut-être celle du temple d'Arés qui, d'après Pausanias [1], précédait immédiatement le mur de la citadelle. Dans la partie sud-est de l'Arcadie était située la ville d'Alée. Les portes de cette cité avaient un couronnement triangulaire formé de deux pierres, ainsi que le montre la *figure* nº 141. Les murs dans lesquels ces portes sont engagées sont d'un appareil polygonal d'un caractère très-rustique.



142. — Plan de la Tour près Mykène.



143. — Porte des murs d'enceinte de Phigalie, à l'orient.

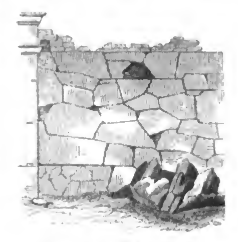
Dans une petite vallée près Mykène, qui se dirige à l'est vers le

1. Pausanias, l. VIII, ch. XXXIX, cité par Rangabe, *Souvenirs d'une excursion*, p. 372.

mont Eubée, et qui domine Mykène, existe un édifice très-antique. C'est une tour carrée, du style polygonal le plus parfait, dont chaque côté avait 11m 04 de longueur. Elle est conservée jusqu'au sommet, à



144. — Murs d'Argos.



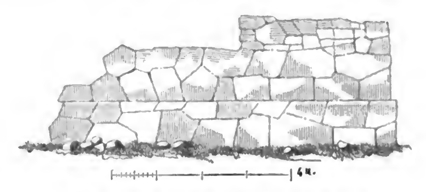
145. — Murs de Nauplie.

la hauteur de 3 mètres, avec une porte au sud-ouest et trois divisions à l'intérieur qui ne sont conservées qu'en partie. « Cette ruine si précieuse pour son état de conservation et par l'époque reculée à laquelle



146. — Murs de Lépros.

elle appartient, dit M. Rangabe, est le seul édifice des temps héroïques, autre que les murs d'enceinte ou tombeaux, qui existe encore dans toute la Grèce. Je crois que c'est ce qui dépendait des approches de la

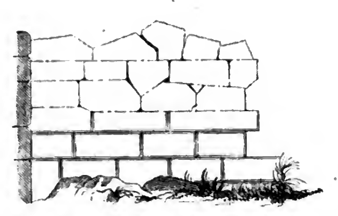


147. — Murs sur la colline Saint-Georges, près Mantinée.

ville d'Agamemnon. Peut-être y peut-on reconnaître celle de Polygnote, où Aratos, parti d'Argos pour surprendre Sicyone, donna rendez-vous

à ses affidés, et d'où il continua avec eux sa route pour Némée. La position de cette construction correspond exactement à ces détails, que Plutarque donne dans la vie d'Aratos[1]. »

Les murs anciens de Phigalie, en Arkadie, sont conservés sur presque toute leur étendue. Ils sont construits sur des rochers qui, du côté de la Néda, descendent en précipices. Leur système de construction est polygonal, mais de styles divers : à l'ouest, la taille de la pierre est plus régulière et se rapproche de la construction isodome (ou également construit), tandis qu'à l'orient et au nord les formes des pierres sont plus variées, et leur habile agencement est du plus bel effet. Les murs ont, plus ou moins, l'épaisseur de 2m60, et sont flanqués de tours circulaires assez rapprochées, mais placées à des distances inégales d'environ une quarantaine de pas plus ou moins; sur le côté oriental s'ouvrent deux grandes portes et trois petites, dont le sommet est composé d'assises en encorbellement et affectant la forme triangulaire[2].



148. — Murs de l'Hippodrome du mont Lykaion.

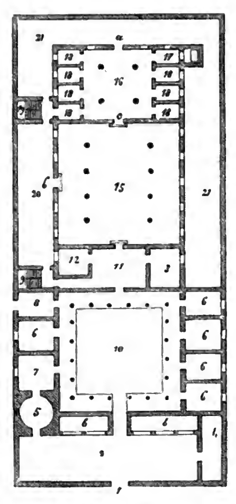
Nous donnons encore ici les exemples de murs polygonaux, tels qu'ils existent à Argos, à Lépros, dans le sud de l'Élide (en Triphilie), à Nauplie et à l'hippodrome du mont Lykaion. Dans ce dernier lieu, il est remarquable que l'appareil polygonal irrégulier surmonte des assises établies d'une manière parfaitement régulière.

MAISONS GRECQUES.

Nous n'avons aucun renseignement précis sur les habitations primitives des Grecs. Leurs plus anciennes maisons étaient sans doute des huttes bâties d'abord en terre ou en argile et en paille. Le torchis et

1. Rangabe, *Souvenirs d'une excursion*, etc., pages 415, 416. — 2. Id., p. 363.

le pisé furent mis en usage plus tard. Le bois fut sans doute aussi employé et la maison couverte d'un toit à quatre versants ayant une couverture en paille, en douves de bois ou en argile, comme était la



149 — Palais d'Odyssée.

1 Porte d'entrée à deux vantaux.
2 Cour de service.
3 Bain.
4 Écuries et étables.
5 Cuisine.
6 Dépendances.
7 Dépendance de la cuisine.
8 Petite salle.
9 Escalier.
10 Cour pavée avec un autel de Zeus Herkelos.
11 Vestibule.
12 Dépendance conduisant dans la cour.
15 Salle des hommes, moins haute que le sol extérieur.
16 Salle de travail des femmes.
17 Chambre à coucher.
18 Autres chambres.
19 Escalier.
20 Cour et passage.
21 Cour et jardin.
a Porte de sortie de la salle des femmes.
b Porte de sortie de la salle des hommes.
b b Remise et hangar donnant sur la cour de service 2.
c Porte de communication entre la salle des hommes et celles des femmes.

couverture de l'Aréopage, à Athènes, conservé jusqu'au temps de Vitruve comme un modèle de l'antiquité[1]. Lorsque les populations

1. Vitruve, l. II, ch. I.

s'augmentèrent et que la société civile se fonda, la nécessité de l'abri pour la famille se fit plus fortement sentir. Alors commença le développement de la maison particulière. On conçut l'atrium ou cour centrale et des pièces circonvoisines : le tout entouré d'un mur sans fenêtres, disposition que nous retrouvons dans les maisons du temps d'Homère, qui en suivirent encore l'usage, toutefois en le modifiant. La plus ancienne aristocratie pélasgique, qui ne se distinguait que par la supériorité intellectuelle, la noblesse de caractère, une haute moralité, la sagesse et la justice, habitait sans doute déjà dans des espèces de châteaux situés au-dessus des plaines, sur des collines ou des versants de montagnes. Les villages, les bourgs et les petites villes venaient se grouper autour. Cela suffisait à des peuples agriculteurs qui n'avaient pour industrie que la fabrication des outils et ustensiles qui se rattachent aux travaux de la terre.

L'âge héroïque produisit les habitations décrites par Homère. Nous arrivons aux palais et aux forts des petits princes grecs, ou rois, ou *Anaktes*. Nous possédons non-seulement des descriptions de ces constructions dans les auteurs classiques, mais nous en avons encore même des restes. Homère nous a donné des indications sur ces palais[1], en parlant de l'habitation d'Ulysse dans l'île d'Ithaque, de celle d'Alcinoüs, dans l'île de Schéria, Corcyre, aujourd'hui Corfou, et enfin de celle de Ménélas.

Les grandes maisons d'habitation chez les Grecs du temps d'Homère, les palais de la noblesse, étaient composés d'une cour, d'un corps de logis pour les hommes et d'un autre, tout au fond, pour les femmes. C'est ce que le poëte nous apprend en parlant de la maison de Pâris[2]. En avant de la cour principale, une autre cour était destinée au service de la maison et sur laquelle donnaient les dépendances. Chaque maison ou palais était circonscrit par une enceinte composée d'un mur épais et élevé, plus ordinairement en bois, mais en pierre chez les riches. Les murs de clôture du palais d'Ulysse ressemblaient à ceux d'une forteresse. Ils étaient surmontés d'une espèce de créneaux ; sur la face du devant était pratiquée une porte d'entrée à deux vantaux[3]. Ces créneaux indiquent que le mur servait de rempart et de défense en cas de besoin. Il devait donc être épais et élevé et avoir par derrière, ou à l'intérieur et en contre-bas des créneaux, une plate-forme où l'on

1. *Odyssée*, ch. IV, v. 72; VII, v. 81 — 2. *Iliade*, ch. VI, v. 312.
3. *Odyssée*, ch. XVII, v. 266.

pouvait circuler. Aux deux côtés de la porte d'entrée il y avait des bancs en pierre où s'asseyaient les hommes pour converser. Après avoir franchi la porte de l'enceinte, on entrait dans la cour de service sur laquelle donnaient les écuries pour les chevaux et les mulets, les étables, les remises pour les voitures et les chars de combat, les magasins à fourrage, les logements des domestiques, etc. De cette avant-cour, on entrait dans la cour d'honneur; au milieu s'élevait l'autel consacré à Zeus Herkeiòs, le protecteur des cours[1], et destiné aux sacrifices solennels. Cette cour était entourée d'une colonnade sur une partie de laquelle ouvraient les appartements des hommes et des étrangers. Au fond et au centre étaient les salles de bain et le passage qui conduisait à la salle des hommes, pièce principale de toute l'habitation. Cette salle était spacieuse, ornée de plusieurs rangs de colonnes supportant la toiture, et éclairée à droite et à gauche par des fenêtres. Tout au fond de l'habitation se trouvait le corps de logis des femmes, nommé *Gynécée*, renfermant des salles de bain, des salles de travail et d'autres pièces plus élégantes, où elles recevaient leurs parents et leurs amies. Mais la demeure principale des femmes et filles grecques était au premier étage, nommé ὑπερῷον. Après Homère, l'habitation des femmes, au premier étage, n'était déjà plus une règle générale, mais seulement une exception. Des cours latérales et parallèles à l'axe de l'ensemble flanquaient des deux côtés la salle des hommes et établissaient un passage libre des appartements des hommes à ceux des femmes. Ces maisons avaient un étage supérieur au-dessus du rez-de-chaussée et plus particulièrement au-dessus du Gynécée[2]. Sous terre étaient pratiquées des caves pour les besoins de la maison; on y conservait les vins, l'huile et la farine. Elles servaient en même temps de trésor; on y plaçait l'or et l'argent et les vêtements précieux[3]. Dans l'origine, ces palais étaient bâtis en charpente comme les plus anciens temples. Plus tard, quand on les éleva en pierre, les plafonds et les toits furent probablement en charpentes[4], qui recevaient pour couverture, soit des joncs, soit des lames ou plaques de métal, en cuivre, or ou argent.

Il n'est point question de serrures pour la fermeture des portes. Elles se fermaient intérieurement par des loquets ou des verrous en bois ou

1. *Odyssée*, ch. XXII, v. 334. — *Iliade*, ch. XI, v. 772.
2. *Odyssée*, ch. I, v. 330; II, v. 358; XVI, v. 449.
3. Ibid., II, v. 338; XV, v. 99. — *Iliade*, ch. XVI, v. 288.
4. *Odyssée*, ch. XIX, v. 37; XX, v. 354.

en métal, ou bien on assujettissait les vantaux par des ligatures en cordes ou en écorces d'arbres[1].

L'espace contenu entre l'enceinte et l'habitation était plus ou moins étendu. Celui du palais d'Ulysse devait être fort spacieux, puisque Pénelope y avait un verger qui rappelle aussi le grand jardin du palais d'Alcinoüs[2], planté de poiriers, de figuiers, de grenadiers, d'oliviers, de pommiers, de vignes, et dans lequel il y avait deux fontaines, dont les eaux venaient en serpentant baigner le pied du palais.

Les Grecs, au x[e] siècle, n'avaient point de cuisines, car elles ne sont mentionnées nulle part. Il paraît qu'on apprêtait les mets dans la salle où les hommes prenaient leurs repas[3]. Il en était de même chez les femmes[4]. Les ustensiles de la table étaient également nettoyés dans cette salle; on ne connaissait pas encore les lavoirs.

Nous avons dû nous occuper de la maison particulière des Grecs, parce que sa disposition générale a influé sur celle des temples. On ne peut bien comprendre la conception et l'origine du temple grec, qu'avec la connaissance de l'habitation des Grecs.

En Grèce, les maisons n'étaient rien moins que spacieuses et riches jusqu'à la guerre du Péloponnèse. Il n'y avait qu'un nombre restreint de maisons de ville. Les Athéniens et les autres Grecs préféraient la vie de la campagne à celle de la ville, comme le rapporte encore Thucydide[5]. Voilà aussi pourquoi les maisons de la campagne étaient plus étendues et plus belles que celles de la ville. Ces dernières sont décrites comme très-exiguës, par Dicéarque. Le Grec aimait la vie publique, le commerce avec la foule, en plein air, dans les assemblées populaires, dans les tribunaux; la maison semble n'avoir été que la demeure réelle de la femme, et elle n'était qu'une hôtellerie pour l'homme.

Il y avait chez les Grecs, dès le temps d'Homère, des édifices appelés Lesches, λέσχη, où les hommes se rassemblaient pour causer. Là logeaient aussi pendant la nuit les étrangers qui n'avaient point d'amis pour les héberger[6].

1. *Iliade*, ch. XXIV, v. 452. — *Odyssée*, ch. XVIII, v. 267 : XXI, v. 390.
2. *Odyssée*, ch. VII, v. 112. — 3. Ibid., XVIII, v. 44. — 4. Ibid., ch. VII, v. 7 à 13.
5. Thucydide, l. II, ch. XIV. — 6. *Odyssée*, ch. XVIII, v. 329.

CHAPITRE II.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

DE L'ANNÉE 1100 AVANT L'ÈRE VULGAIRE JUSQU'A 580 OU 50e OLYMPIADE.

Onze siècles avant l'ère vulgaire, il arriva en Grèce des événements et une époque qui anéantirent ou métamorphosèrent les débris survivants de sa civilisation primitive, mais déjà sensiblement modifiée par l'âge héroïque. Il s'agit de la migration dorienne et de ses conséquences. Ce fut un puissant ébranlement au sein même des peuplades grecques qui, des versants de l'Olympe et des limites septentrionales de leur territoire, transporta les Doriens[1] dans la presqu'île de Pélops, sur les rives les plus méridionales de la Grèce, en transformant la propriété foncière dans la moitié orientale et supérieure de la presqu'île grecque, où se trouvaient précisément les provinces les plus riches et les plus fertiles. L'Attique sur le continent et l'Arkadie dans le Péloponnèse furent seules préservées de la conquête des Doriens, qui, eux-mêmes, avaient été forcés d'émigrer, chassés qu'ils avaient été par les Thessaliens. Ces derniers, venant de l'Épire, avaient su franchir les hautes et inhospitalières cimes du Pinde.

Les premiers habitants de la Grèce étaient venus de l'Inde par l'Asie Mineure et les îles de l'archipel grec, parce qu'il n'y avait point d'autre voie encore. Les Doriens, comme une sorte d'arrière-garde des peuples indo-pélasgiques, après avoir fait forcément halte aux environs du Caucase, au midi duquel ils rencontrèrent les peuples sémitiques

1. Oi Δωριεῖς, c'est-à-dire les lanciers, les hommes à la lance, τὸ Δωρικόν. La Δωρὶς λόγχη est assez célèbre, δωρίδος λόγχης ὕπο. Eschyle, *Perses*. 819.

de l'Assyrie, arrivèrent en Grèce par les rives septentrionales du Pont-Euxin et par le Nord. De là leur différence d'avec les Pélasges et les Ioniens.

Il y avait un contraste frappant de caractère entre les Doriens et les anciennes populations grecques qu'ils soumirent. Les Doriens avaient une grande capacité militaire ; ils obéissaient passivement à la discipline et à la loi ; ils étaient hautains et d'un esprit impérieux. A leur caractère lourd et sévère ils joignaient infiniment de ruse naturelle ; à une certaine dureté de cœur ils alliaient beaucoup de candeur, et sous un extérieur loyal, enfin, ils cachaient souvent une dissimulation réfléchie. Les Doriens étaient durs et cruels comme les Sémites. « Les Doriens ont tué plus de monde en trois mois, sans jugement, que notre ville n'en a jugé pendant tout le temps de son empire, » dit Isocrates dans son Panégyrique[1] ; et Pline dit que c'est chez les Lacédémoniens qu'on retrouve en premier l'esclavage[2].

Ces dispositions venaient de ce qu'il n'y avait ni synthèse ni ensemble dans les idées chez les Doriens, mais seulement solution de continuité dans les vues, ce qui était le résultat de leur ignorance complète. Peuple violent, cavalier et remuant, sans goût pour les travaux pacifiques et tranquilles de l'agriculture, sans besoin d'art, sans industrie, sans commerce et sans notions scientifiques, les méprisant au contraire, et ne cherchant de distraction et d'occupation que dans la guerre et dans la gymnastique, forçant les autres à travailler durement pour eux, tenant les populations pélasgiques conquises dans un esclavage atroce, l'occupation de l'âme chez de tels hommes, menant une telle vie, devait être la violence, l'orgueil intérieur du pouvoir, de la force brutale et un pur mentalisme fanatique.

Ce qui entretenait et augmentait ces dispositions, c'est que les Doriens avaient pour divinité particulière un Apollon abstrait, célibataire et sans famille, qui n'a rien produit, qui est étranger à l'arrangement de l'univers et à son harmonie, qui n'a aucune corrélation avec les lois du monde ; en un mot, qui n'est qu'une abstraction vide, comme le Jéhovah des Juifs, antérieur à leur captivité, et avec lesquels les Doriens ont du reste quelque ressemblance.

Les Ioniens[3] avaient dans le caractère une mobilité pleine d'indépendance et de joie ; ils étaient sincères et vrais, mais aussi impétueux, fougueux et pétulants ; pleins de sérénité, ils cherchaient avec un

1. Isocrates. Panégyrique, ch. XXXII. — 2. Pline, *Hist. nat.*, l. VII, ch. LVI, § 9.
3. Les archers, les frondeurs? ἰώ, ἰός; — ou les récents, *juvenes*, Ἰάονες, selon Pott.

esprit facile et léger à modeler la vie par des beautés infinies, saisissant rapidement le présent et échangeant volontiers le traditionnel pour la nouveauté. Le Dorien, au contraire, regardait la tradition comme éternelle.

Les Ioniens avaient une synthèse qui leur donnait de la suite dans les idées. Leur théologie était basée sur la science des lois du monde, tandis que les Doriens, en n'embrassant pas la nature visible pour l'expliquer, ne s'occupaient que de l'être et de l'abstrait, et séparaient la pensée de la physique. La réalité captivait les Ioniens; l'idéal abstrait et spéculatif saisissait le Dorien.

Les Ioniens possédaient au plus haut degré un des sentiments les plus prononcés des races indo-germaniques, le sentiment de l'indépendance et de la liberté; ils contrastaient dans leur républicanisme avec les Doriens, foncièrement attachés à l'oligarchie. Aussi luttèrent-ils longtemps et combattirent-ils encore avec une grande exaspération dans la guerre du Péloponnèse, six siècles trois quarts après leur migration.

Les Ioniens seuls, et parmi eux surtout les Athéniens, ont compris et résolu le difficile accommodement de l'équilibre entre le domaine intellectuel et le bien matériel. Des lois douces et sages empêchaient des révolutions du prolétariat et des émeutes suscitées par la faim et la nécessité, souvent même par le désespoir, si fréquentes chez les durs et inflexibles Doriens.

Quand un peuple comme les Doriens imposait ses lois et son pouvoir, il devait nécessairement faire naître la discorde, le trouble et l'anarchie dans les idées, les mœurs et le gouvernement, et c'est ce qui arriva effectivement en Grèce, à la suite de l'établissement des Doriens hors de leur siége primitif.

Il s'éleva donc un antagonisme entre les États Ioniens restés indépendants et les Doriens, et entre ceux-ci et l'ancien élément autochthone dans les provinces conquises. Il ne faudrait pas supposer, parce que le plus ancien ordre d'architecture grecque porte le nom de dorique, qu'il est dû au génie dorien; celui-ci ne créa jamais rien en fait de beaux-arts. Il ne doit ce nom que parce qu'il fut conçu ou importé de l'Asie Mineure dans une province dévenue dorienne, mais qui était restée en grande partie attachée à l'esprit ionien; il s'agit de Corinthe.

Mais avant d'essayer de tracer l'esquisse de l'origine des ordres d'architecture, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'histoire intérieure de la Grèce.

La migration dorienne, loin de favoriser les arts, en retarda le développement. Les Doriens contribuèrent beaucoup à la décadence de la religion pélasgique, ainsi qu'à celle de l'antique monarchie nationale et héroïque. Ils amenèrent une réaction violente contre la royauté, que les riches, aidés du peuple, favorisèrent pour s'enrichir davantage et encore mieux l'opprimer. Détestant les troubles civils, les *meilleurs*, à la conscience droite, à la morale simple et pure, s'exilèrent, et une grande partie de la force intellectuelle et de l'esprit de justice émigra pour chercher ailleurs une autre patrie. Des colonies grecques s'étendirent alors de la mer Méotide jusqu'aux Pyrénées. En même temps se formaient aussi dans la Grèce des gouvernements d'essences diverses : en Étolie, une barbarie féroce; un industrialisme maritime sans unité ni foi à Corinthe, qui imite le luxe et la corruption des villes phéniciennes; une espèce de bourgeoisie à Thèbes, en Béotie; une aristocratie théurgique et déprédatrice à Sparte; une démocratie turbulente à Athènes, mais que le génie particulier du peuple athénien pour le beau a fait oublier, pour ne rappeler que les œuvres immortelles qui en sortirent.

Les anciens temples élevés postérieurement à la migration dorienne disparurent insensiblement les uns après les autres. Tout ce que nous savons de ces monuments nous est rapporté par Pausanias, qui avait voyagé en Grèce et qui écrivit son livre sous le règne de Marc-Aurèle, vers l'année 174 de l'ère vulgaire. Toutefois, il ne nous donne que quelques vagues notices sur les anciens temples en question; mais comme elles se rapportent à des édifices construits en charpente, elles ne laissent pas que d'être remarquables. Il vit sur le marché à Élis un monument en forme de temple, bas, sans murs, et dont le toit était supporté par des colonnes. On lui dit que c'était un tombeau, celui d'Oxylos[1], Étolien, sous la conduite duquel les Héraclides entrèrent dans le Péloponnèse. A Olympie, il vit dans le temple de Héra une des deux colonnes de l'opisthodome, qui était en bois de chêne. L'ancien temple dont cette colonne faisait partie datait de la huitième année du règne d'Oxylos (1096 avant l'ère vulgaire[2]). Il put encore voir dans la même ville une autre colonne en bois, dite d'Œnomaos, roi de Pise (au commencement du XIIIe siècle avant l'ère vulgaire). Elle était abritée par un toit appuyé sur quatre colonnes et maintenue par plusieurs colliers en fer. Cette colonne avait appartenu à la maison

1. Pausanias, l. VI, ch. XXIV. — 2. Id., l. V, ch. XVI.

d'Œnomaos et qui avait été incendiée par la foudre, à l'exception de cette colonne seule. Nous avons déjà parlé du temple en charpente de Poseidon Hippios, à Mantinée. De son côté, Pline parle d'un temple de Héra à Métaponte, dans la grande Grèce, dont les colonnes étaient en sarment ou ceps de vigne[1]. Nous avons aussi parlé du temple d'Artémis à Aulis, qui était en charpente.

Il y avait à Olympie un trésor élevé par Myron et par les citoyens de Sicyone, qui fut construit vers 648, à l'occasion du triomphe de Myron dans la course à chars à quatre chevaux. Il se composait de deux petites pièces ou cellules, l'une d'ordre dorique et l'autre ionique; elles étaient en airain[2]. A Sparte il y avait dans une rue conduisant au marché un édifice nommé *Skias*, où se tenaient les assemblées populaires. On attribuait ce monument à l'architecte Théodore de Samos, fils de Teleklès, contemporain du tyran Polycrates (de 532 à 522), et qu'il ne faut pas confondre avec Théodore, fils de Rhœkos[3]. Non loin de la Skias, l'on voyait une rotonde élevée, dit Pausanias, par Épiménides, qui vint à Athènes en 596, pour purifier la ville de l'attentat criminel contre Kylon. Le premier de ces deux monuments était un lieu d'assemblée couvert, à l'abri du soleil, et destiné aux délibérations du peuple. Quant à Épiménides, Dorien-Crétois, que Diodore qualifie de théologien, Diogène Laërte dit qu'il fut aussi architecte : « Lobon d'Argos, dit-il, lui attribue, dans le traité des *poëtes*, la construction du temple des Euménides à Athènes. On dit aussi qu'il est le premier qui ait institué les purifications et élevé des temples[4]. »

ORIGINE DE L'ORDRE DORIQUE.

L'hypothèse que l'Architecture grecque aurait tiré son origine de l'imitation de la construction en charpente est primitivement due à Vitruve[5]. Cette opinion a été reprise et développée depuis le siècle de la Renaissance. On ne peut l'admettre que dans une certaine mesure et seulement pour une certaine partie architectonique des monuments grecs. On sait, par des constructions existantes et par des ruines assez considérables, que les plus anciennes populations de la Grèce bâtissaient

1. Pline, *Hist. nat.*, l. XIV, ch. II.
2. Pausanias, l. VI, ch. XIX. — 3. Id., l. VIII, ch. XII.
4. Diogène Laërte, *Vies et doctrines des philosophes*, l. I, ch. X, Epiménides.
5. Id., ibid., l. IV, ch. II.

des silos, des canaux, des murs et des portes de villes, des trésors et même de petits autels en *pierre*. L'édification de grands monuments du culte ne date en Grèce que de la seconde phase théologique, à la suite de la conception des dieux olympiques, d'origine toute dorienne. Au surplus, le besoin de la manifestation extérieure ou matérielle du sentiment architectural ne s'éleva en Grèce qu'après la naissance de la poésie épique, et sur une plus grande échelle encore, lorsque le commerce eut donné des richesses au pays. Mais alors l'art resta jusqu'à un certain degré individuel, l'État ou la vraie souveraineté n'étant pas encore constitué. C'est en quelque sorte dans la phase de dégénérescence de la théologie grecque que les premiers grands monuments, doués du vrai cachet du beau, furent élevés en Grèce. Lorsque les derniers vestiges de la royauté et de l'aristocratie féodale luttaient contre la prépondérance de l'élément civil et désorganisateur, on commença chez les Grecs à élever des temples et autres monuments magnifiques. Pour ne citer qu'un exemple, Pisistrates, à Athènes, construisit de grands et d'utiles édifices, tant profanes que religieux, et il les construisit en pierre. Dans quel style? Dans l'ordre dorique qui existait déjà.

L'ordre dorique a un rapport indirect avec l'émigration dorienne, arrivée 1104 avant l'ère vulgaire. Mais ce n'est qu'un rapport relatif et de temps. L'extension donnée auparavant au luxe particulier, au développement d'une grande richesse dans les objets servant à la vie domestique, fut tout à coup ramenée dans d'étroites limites par l'influence dorienne qui devint presque partout maitresse en Grèce, et la société grecque, Ioniens et Doriens indistinctement, retourna à une simplicité, riche seulement d'un sentiment exquis du beau qui aida considérablement à l'élévation des arts. Les artistes, réduits à une extrême sobriété de moyens matériels, méditèrent, étudièrent certains phénomènes de la nature, pénétrèrent dans quelques-unes des lois qui en sont la cause, et finirent enfin par reconnaître que le beau était dans *l'harmonie* que donnaient ces lois, et alors ils les appliquèrent aussi à la réalisation matérielle de leurs conceptions architectoniques. La statique et l'optique leur furent d'un grand secours pour l'expression de leurs idées. Guidés par l'art égyptien ils employèrent certaines formes rudimentaires et typiques. De ces formes sortirent peu à peu, et par degrés plus parfaits, les formes élémentaires qui, en restant stables, devinrent enfin, au moyen d'essais et de modifications, d'une valeur inappréciable pour le développement postérieur de l'Ar-

chitecture en Grèce. Tels sont les seuls rapports et l'influence qu'ont eus les Doriens sur l'Architecture grecque. Mais ce n'est pas chez eux exclusivement qu'il faudrait chercher l'origine de la conception de l'Architecture dorique, quoiqu'elle porte leur nom. Chez les Doriens, l'archaïsme des ancêtres, la religion et les mœurs traditionnelles étaient subordonnés à leurs propres inventions d'idées. Leur orgueilleuse élévation d'esprit, qui soumettait et qui modelait toutes les choses sur des idées enracinées profondément chez eux, ne se plia jamais de bonne grâce à la facile émotion, ni à la belle sensibilité du génie ionien qui savait embrasser, avec amour et avec un intérêt des plus passionnés, toutes les découvertes qui s'offraient à lui et les innovations qu'on lui présentait. De plus les Doriens avec leur dieu d'une éternelle jeunesse, avec leur dieu un, mais non multiple, ne furent pas inventifs. De la conception théologique d'un peuple dépend toujours la beauté ou la laideur, la perfection ou les vices de sa civilisation. La société humaine, qui n'est qu'un des détails de la nature, doit se gouverner par les lois qui régissent l'univers. Or, elle ne peut le faire si elle ne connaît pas la nature de l'*Être*. Jamais les Doriens n'eurent de notions scientifiques : voilà pourquoi aussi ils restèrent ce que nous les voyons, braves et héroïques à la guerre, mais dans la vie sociale sans arts, sans science, sans esprit inventif.

C'est chez les Ioniens, d'origine pélasgique, qu'il faut chercher la naissance des arts, des sciences et des découvertes du monde grec. C'est chez quelques peuples de race dorienne, mais *ionisés* par le commerce et la navigation maritime, qu'il faut suivre, et simultanément chez les Ioniens, les progrès et les développements de l'Architecture. La province qui donna naissance à la belle Architecture nous est suffisamment indiquée par Homère[1] : il dit qu'elle fut enseignée à Phéréklès par Pallas Athéné, la déesse tutélaire de l'Attique et d'Athènes; si cet art était né ailleurs aurait-il pu dire à ses contemporains, qui devaient certainement savoir où s'était pratiquée d'abord cette architecture, que la déesse qui siégeait au Parthénon de l'acropole pélasgique l'avait enseignée? Comme pour tant d'autres sujets de ces temps primitifs, acceptons donc comme vrai le témoignage d'Homère et affirmons que la grande Architecture, avec ses éléments tels que nous les voyons si magnifiquement dans les monuments grecs que le temps nous a conservés, s'est constituée et

1. *Iliade*, ch. v, v. 61.

développée en Attique, et dans Athènes même. Tel est notre point de départ.

L'architecture domestique n'est point confondue chez les Grecs avec la grande, la belle Architecture hiératique. C'est Vesta *le foyer même*, et sœur de Héra, qui inventa l'art de construire les maisons[1]. Or, Vesta représentait l'esprit de famille : elle en était le symbole et le lien. Les Grecs ne confondaient donc pas l'invention de l'architecture comme art avec l'architecture comme bâtisse ou métier. Phéréklès était fils d'Harmonide qui construisit des vaisseaux pour Pâris. Voici donc une date : la fin du xii[e] siècle avant l'ère vulgaire, c'est-à-dire une génération après Thésée dont les fils allèrent à la guerre de Troie, commencée en 1194, environ deux siècles avant Homère. Le poëte était dans le vrai en rapportant que Pallas Athéné, la personnification de la Sagesse divine, enseigna les règles du bien, du vrai et du beau en architecture ; car ce fut dans l'œuvre parfaite de cette sagesse absolue et accomplie que les artistes puisèrent les éléments au moyen desquels ils conçurent leurs créations.

Cest donc par l'influence auxiliaire de la migration dorienne qu'il y eut une renaissance des arts en Grèce. C'est aussi cette influence qui fit donner le nom de dorique à l'architecture qui en sortit. Elle fit encore donner le nom de dorique aux triglyphes[2], à la cymaise ou gorge placée en dessous de la corniche. Deux voyageurs anglais[3] ont trouvé auprès du trésor d'Atrée, à Mykène en Argolide, des fragments de colonnes qui, par la combinaison de la forme ainsi que par la richesse de l'ornementation, surprennent extraordinairement d'une part, mais qui, par le lieu où elles se trouvaient comme par le caractère qui diffère essentiellement de tout ce qu'on connaît, appartiennent certainement, de l'autre part, à l'époque anté-historique, où l'on n'hésite pas non plus à les placer.

Depuis les trois degrés où s'élèvent les temples grecs jusqu'au-dessus de l'abaque de la colonne, tout est un développement de l'Architecture égyptienne. A l'exception des tympans, tout, depuis l'abaque jusqu'au faîtage, est une réminiscence grecque de la charpenterie. C'est ce que nous allons développer.

Le système de la colonne comme support n'est qu'une imitation du poteau en charpente, carré ou circulaire. La colonne est une con-

1. Diodore de Sicile, l. v, ch. LXVIII.
2. Euripide, *Oreste*, v. 1366, représenté en 408 av. l'ère vulgaire.
3. W. Gell, *Argolis*, pl. 7. — Dodwell, *Classical Tour*, etc., t. II, p. 229, 240.

ception de la raison guidée par l'expérience, dans le but d'élever un monument entièrement en pierre. La colonne est la forme ou le corps solide qui offre verticalement le plus de résistance au poids perpendiculaire avec le moins de volume possible, et surtout une colonne qui n'a pour hauteur que quatre fois son diamètre inférieur, telles que le sont les plus anciennes connues. Mais le détail de l'entablement retrace évidemment des réminiscences de la charpente des toits à deux versants. Il faut convenir toutefois que cette charpente a subi une telle métamorphose qu'elle équivaut réellement à une création spontanée, originale. Lorsque les temples avaient encore des dimensions exiguës, ils étaient à toits à croupes, c'est-à-dire à quatre versants, deux grands sur les longs côtés et deux petits sur les faces principales. Si les temples étaient carrés, la toiture était à quatre croupes semblables. Lorsque la tyrannie fut détruite en Grèce et remplacée par l'esprit démocratique, la vie en plein air et presque collective pour ainsi dire des Grecs, imposa à l'artiste constructeur un nouveau problème à résoudre qui était d'offrir à la nation des monuments où l'on fût en plein air et cependant à l'abri des intempéries plus ou moins fortes des saisons. Ce problème fut résolu de la manière la plus complète et la plus satisfaisante par les architectes grecs. Deux écoles voisines, de races différentes, l'une dorienne et l'autre ionienne, rivalisèrent dans la solution de ce problème. On a déjà deviné qu'il s'agit d'Égine et d'Athènes. Il ne faut cependant pas oublier qu'une célèbre école existait à Samos l'Athénienne et à Corinthe la Dorienne. Les cérémonies religieuses, les fêtes nationales, et surtout le commerce, établissaient de faciles et de fréquentes communications entre ces différents points, et de là aussi une grande rivalité dans toutes choses entre eux. Si Byzes de Naxos, la Ionienne, inventa dans la 50ᵉ olympiade (580 à 577 avant l'ère vulgaire) les tuiles en marbre taillé, s'il inventa vers 580 un détail de construction ne pouvant convenir qu'à la construction de pierre, c'est que cette dernière existait déjà : la colonne et l'entablement en pierre étaient donc alors en usage, et la charpente en bois avait disparu. Mais il n'y avait plus d'intervalle vide entre les triglyphes : les métopes existaient déjà aussi, car il est inadmissible, par des raisons que les architectes comprennent, qu'on eût construit des triglyphes en pierre en laissant des métopes à jour. Il existait cependant des monuments avec des ouvertures à jour entre les triglyphes. Vers la 92ᵉ olympiade, ou 412 avant l'ère vulgaire, Euripide nous apprend qu'il y avait encore de

son temps des temples avec des triglyphes isolés. Dans *Iphigénie en Tauride*[1], au moment où Oreste et Pylade se concertent sur les moyens d'entrer dans le temple d'Artémis, pour enlever la statue de cette déesse, Pylade propose à son ami de passer *entre* les triglyphes, à l'endroit où il y a une ouverture. Un temple dont le haut était ainsi disposé devait avoir une couverture en bois, et si Euripide n'en vit plus ainsi lui-même, il utilisa peut-être une tradition qui devait remonter à l'époque où vivait Oreste. Ce que nous voulions constater, c'est qu'antérieurement à l'édification de temples en pierre avec triglyphes *et* métopes, il en existait avec triglyphes *sans* métopes. Ces derniers étaient en pierre, couverts en charpente apparente à l'extérieur et n'ayant pour la garantir que des tuiles en terre cuite.

Tout changea lorsque les architectes conçurent et élevèrent des temples entièrement en pierre, colonnes, entablement et couverture, et cela fut dès que l'on ajouta un tympan ou fronton sur chacune des faces principales. C'est ce qui eut lieu en premier à Corinthe[2], ville dorienne, à l'époque où l'esprit dorien, que la moralité et la noblesse des temps héroïques avaient délaissé depuis longtemps, se relâcha de son ancienne immobilité oligarchique pour en faire une caste orgueilleuse n'aimant plus le vrai, le beau et le bien moral. Cette aristocratie avait été pervertie par un commerce et un industrialisme maritime, sans unité ni foi, mais poussant à un grand développement du luxe et des beaux-arts. Les Corinthiens subissaient, en outre, l'action de l'Apollon de Delphes.

Le dorisme pur ou absolu ne produisait rien de beau ni d'élevé. Il y avait un rhètre ou loi de Lykurgue[3] contre le luxe : que dans chaque maison qu'on bâtit, on n'emploie pour la couverture que la hache, et pour les portes que la scie, mais absolument point d'autres outils. C'est cette rusticité spartiate qui fit demander au roi Léotychides, le même qui, avec le général athénien Xantippe, vainquit les Perses à Mykale en 479, à son amphitryon dans un repas chez un Corinthien et en regardant le plafond de la salle de festin qui était richement travaillé : Est-ce que le bois pousse carré chez vous ? Pour modifier ce dorisme sévère, il fallait la renaissance ou l'importation d'un élément étranger, cet élément fut l'esprit ionien. Il lui fallut un intermédiaire ; il le trouva tout naturellement dans les puissances maritimes doriennes, dans Corinthe et Égine. Corinthe se saisit de bonne heure

1. V. 113. — 2. Voy. Böckh, *Expl. ad. Pind.*, O. XIII, p. 213, 214.
3. Plutarque, *Vie de Lykurgue*, ch. XIII.

du monopole du commerce du nord-ouest de la Grèce, des pays situés sur le beau golfe de Corinthe. Égine, île de 12,000 hectares de superficie, située dans le golfe saronique entre l'Attique et l'Argolide, servit de suture aux deux races grecques.

La floraison de l'État d'Égine paraît avoir commencé dès l'émigration dorienne, car la tradition ne laisse pas longtemps régner la race d'Éacus, qu'on dit avoir vécu du temps de Minos, dans l'île. Homère la connaît à peine; suivant lui, elle resta même longtemps encore insignifiante et dépendante des Épidauriens, jusqu'à ce que le petit commerce que les Grecs appelaient ironiquement « commerce d'Égine, » devint si important que les Éginètes purent s'affranchir et exercer la piraterie sur les Épidauriens et autres habitants des côtes. Vers cette époque le commerce était déjà au pouvoir des îles et des villes de l'Asie Mineure : Égine y participa et s'éleva enfin à une puissance extraordinaire, relativement à l'exiguïté de son territoire. Les Éginètes faisaient leur occupation constante de la navigation et de l'industrie; ils approvisionnaient d'objets de première nécessité les îles trop agglomérées de population, objets que leur fournissait en abondance le Péloponnèse.

Parmi les Grecs, c'est Égine qui la première commença à frapper monnaie, vers la 8e olympiade ou 748 avant l'ère vulgaire; elle réunit chez elle le commerce et les industries que plus tard se partagèrent Athènes et Corinthe et elle maintint constamment des flottes considérables. Elle avait 470,000 esclaves, chiffre qui d'abord paraît excessif, mais qui est admissible si l'on réfléchit qu'ils étaient répartis dans les ateliers et dans la marine marchande et militaire. Pendant ses guerres avec Samos, la victoire fut alternative, mais les Éginètes conservèrent une telle haine contre les Samiens que plus tard ils saisirent toutes les occasions de leur nuire. Leur inimitié était si grande contre Athènes, que les Corinthiens regardaient comme leur plus grand mérite d'avoir envoyé dans une certaine circonstance vingt vaisseaux en aide aux Athéniens. On blâma beaucoup, pour cette raison, les Éginètes de se plier aux événements ainsi qu'il l'est commandé à de petits États, surtout quand ils font le commerce; on les blâma d'avoir fait acte de soumission au roi Darius, quoique toutes les îles en eussent fait autant et que les habitants de Naxos eussent même démoli leurs fortifications. Les Spartiates, qui avaient la prépondérance dans le Péloponnèse, au sein de la partie dorienne de la ligue, entreprirent de forcer les insulaires au patriotisme. Égine ne se soumit pas d'abord aux

prétentions des Spartiates; ce fut en vain que ceux-ci envoyèrent leur roi Cléomènes (492) pour demander compte de leur conduite aux récalcitrants. Cette opposition irrita tellement le despotique Cléomènes que, pour se venger des Éginètes, il trama une odieuse cabale contre leur intercesseur, son collègue Démaratos, qui fut obligé de fuir chez les Perses. Les Éginètes eurent un nombre considérable de vaisseaux à la bataille de Salamine; ils prouvèrent l'amour de la patrie par leur courage, mais Thémistokles avait déjà résolu leur ruine; ils succombèrent bientôt après (456), et alors Athènes et Corinthe se partagèrent le commerce et la domination des mers qu'Égine avait possédés jusqu'alors exclusivement.

Occupée par les Doriens d'Épidaure, Égine reçut le culte d'Apollon. L'Apollon de Delphes y était aussi adoré; les fêtes apolliniennes étaient les Delphinia et les Hydrophoria. Les Éginètes rendaient encore un culte à Artémise, en rapport avec l'Apollon (Artémis) Aphæ et qui se rapportait à la navigation. Le culte d'Asclépios, de Damia et Auxesia (Déméter et Perséphone) y fut apporté d'Épidaure. Des cultes qui dataient de l'époque antédorienne, le culte mystérieux d'Hékate s'y maintint avec force; glorifiés par la poésie, les Éacides furent à la longue honorés. Le culte de Zeus dodonéen y était aussi établi; les mythes et les temples, l'Éacion, le Panhellénion sur la montagne du même nom y étaient célèbres, ainsi que les statues et les jeux des Éacides. A côté de Zeus, Héra, la Dione dodonéenne, y vit aussi célébrer son culte; elle fut rajeunie par la Héra argienne, et ses fêtes, Héræa ou Hécatombées, se célébraient selon les usages des Argiens. Quant à leurs rapports avec la mer, ils avaient le culte de Poséidon, à la fête duquel se joignait une fête d'Aphrodite Limnésie et Galénée.

Il y avait donc des éléments de la théologie des Pélasges dans les cultes des Éginètes. On y retrouve le Zeus et la Dione de Dodone, le culte de Déméter, la Terre. Les Éginètes n'étaient pas des Doriens purs malgré leur Apollon delphinien. C'est à ce mélange de pélagianisme qu'ils durent l'élévation qu'ils atteignirent dans les arts ainsi que la puissance qu'ils exercèrent de très-bonne heure, quelque exigu que fût leur territoire. Le culte agraire mène à l'ordre et à des idées saines sur la nature des choses. Il forme de grandes et de belles natures, un esprit de justice, un sentiment du beau et du vrai.

Dans des temps reculés, les Éginètes furent de hardis marins; ils avaient un sentiment ardent pour la liberté, et ils aimaient surtout les

arts et particulièrement la plastique. Ils montrèrent de la répugnance pour Épidaure et pour l'hégémonie d'Argos, et une audacieuse confiance en eux-mêmes vis-à-vis de Sparte et d'Athènes. Les écoles d'art éginètes rivalisèrent toujours avec celles d'Athènes ; elles leur étaient supérieures en gravité comme en élégance sévère.

Nous avons dit que la colonne était le corps solide qui offrait verticalement le plus de résistance au poids perpendiculaire dans le moins de volume possible. Voilà pourquoi ce corps solide cylindrique a été préféré. On y a pratiqué vers le haut, au col, une diminution afin de faire paraître la colonne encore plus solide qu'elle ne l'est. Sans cette diminution elle semblerait lourde, et par un effet d'optique, plus large en haut qu'en bas. Car la perspective n'agit que peu sur une colonne de quatre diamètres d'élévation. Mais une ligne droite limitant verticalement un solide semble concave, et, pour détruire cet effet, les architectes ont inventé un renflement, appelé en grec *entasis*, qui est pratiqué vers la moitié de la hauteur de la colonne. Tous les monuments doriques d'Athènes, comme ceux de beaucoup d'autres localités, offrent ce renflement, mais à peine perceptible. Au Parthénon, il n'est que de $\frac{1}{548}$ de la hauteur du fût de la colonne, et cela suffisait pour le but proposé. Mais dans son diamètre, ce renflement est toujours moindre que le diamètre inférieur. Les colonnes doriques sont cannelées à vive arête dans toute leur hauteur. Les cannelures sont ordinairement au nombre de vingt ; on trouve cependant des exceptions : au grand temple de Pæstum, il y en a vingt-quatre, et à celui d'Athéné Sunias, il n'y en a que seize. Ces cannelures ont pour but de concentrer, et par là aussi de diminuer l'apparence solide de la face extérieure sur les arêtes verticales, tandis que les concavités circulaires entre ces dernières expriment une loi de concentration élastique qui tend au centre. Par cette articulation, la force de la colonne se ramasse en elle-même et se produit verticalement avec d'autant plus de puissance et d'énergie [1]. La colonne dorique n'a point de *base*. Il y a cependant des exceptions : comme au temple de Zeus olympien à Agrigente, par exemple.

Quoique n'ayant pour hauteur qu'un demi-diamètre, le chapiteau dorique offre une forte saillie, à cause de l'étendue de sa projection. Il rend un service essentiel de statique, car il diminue de beaucoup la longueur de la portée de l'architrave. Il se compose de trois parties distinctes, du *col*, de l'échine et de l'abaque carré, sur lequel pose

1. Kugler, *Hist. de l'Architecture*, t. I, p. 189 (en allemand).

immédiatement l'architrave. Le col est séparé du fût par plusieurs entailles, — par une seule dans les monuments d'une date relativement plus récente, — les cannelures toutefois continuent à travers l'entaille jusqu'au-dessous de l'échine. Là où l'échine s'assied sur le col ou la gorge, il a dans sa partie inférieure plusieurs minces filets. Dans la belle période, l'échine a peu de renflement. On rencontre dans son profil une grande diversité.

L'architrave qui est placée sur les abaques des colonnes est un parallélipipède rectangle, plus haut que large et posé sur champ. Ces parallélipipèdes sont doubles et portent de colonne en colonne; il y en a trois au Parthénon. L'architrave est lisse, ornée seulement en haut d'un listel ou filet, en dessous duquel, et verticalement sous les triglyphes, est placée la plate-bande avec les six gouttes. La frise dorique a pour ornementation particulière les triglyphes et les métopes. Les premières sont ornées de leurs canaux, entre lesquels on voit les cuisses ou fémurs de triglyphes. Les métopes qui alternent avec les triglyphes étaient primitivement lisses, unies, sans sculpture; elle n'y fut adaptée que beaucoup plus tard. Le triglyphe est aussi épais ou profond que large : il est à sa place comme un bloc destiné à porter. Entre les triglyphes sont emboîtées les métopes. Les métopes ne doivent rien porter; elles sont indépendantes de la construction. La corniche de couronnement se compose d'un larmier saillant terminé en haut par une moulure. Le dessous du larmier, y compris son ornementation, les mutules avec leurs gouttes, suit parallèlement le rampant du toit. Il y a une mutule au-dessus de chaque métope et de chaque triglyphe : elle est ornée de dix-huit gouttes, placées sur trois rangs. Les mutules se trouvent, à peu d'exceptions près, employées à toutes les corniches doriques. Les pilastres ne sont adaptés qu'aux angles et aux extrémités des murs pour recevoir les architraves et ne se trouvent en aucun rapport avec les colonnes quant à la largeur et au chapiteau. La première est déterminée par celle de l'architrave, et leur chapiteau a des moulures toutes différentes et une saillie moindre que celles des colonnes. Jamais on ne voit dans les monuments grecs, comme dans les monuments romains, un pilastre placé vis-à-vis de chaque colonne, et au-dessus, l'architrave et la frise, pour établir une sorte de symétrie superflue et sans vie. Les pilastres n'ont aussi la largeur de l'architrave que sur les côtés où elle aboutit.

La couverture, comme la charpente du toit, était primitivement en bois : mais dans tous les édifices que le temps a préservés, cette

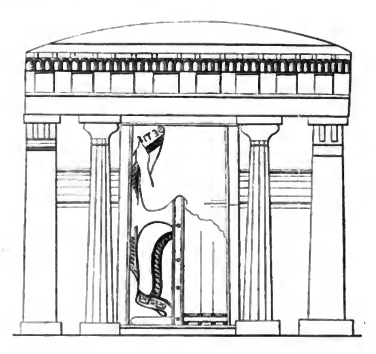
dernière est en pierre. Autant qu'il est permis de le reconnaître dans la charpente de pierre encore existante à Pæstum et en Sicile, il y avait des exemples de vestibules ou pronaos, couverts en bois ; mais dans tous les autres monuments conservés, les couvertures des galeries extérieures étaient en pierre. La cella en avait toujours une en bois ; car malgré l'exiguïté des temples grecs, elle n'aurait pu être couverte en pierre, sans employer la voûte. Les petits monuments seuls, tels que le temple de Pandrose et la tour des Vents à Athènes, avaient des couvertures en pierre. Elles étaient généralement de pierre dans les propylées d'Athènes et d'Éleusis ainsi que les ruines le prouvent et que Pausanias le mentionne comme une rareté. Une petite superficie, comme au temple de Pandrose, n'était couverte qu'au moyen d'épaisses dalles de pierre, ornées au-dessous de champs évidés et carrés, nommés caissons, n'ayant pour objet que de diminuer le poids de la couverture sans nuire à sa solidité.

La seconde espèce de couverture était employée pour tous les espaces d'une plus grande étendue. On la couvrait sur les côtés avec des chevrons en pierre. On recouvrait ces chevrons de dalles. Les caissons étaient taillés de part en part dans ces dernières et recouverts de dalles très-minces. On a retrouvé cette couverture dans le pronaos du temple de Thésée à Athènes. Là, les chevrons sont si faibles qu'on serait autorisé à penser qu'ils devraient se rompre : ils ont une portée de quatre mètres. Mais le temps a justifié la confiance que les Grecs mettaient dans la solidité de leur marbre. C'est encore ainsi qu'étaient couverts les Propylées, le Parthénon et le temple d'Érechthée ; au premier de ces monuments, la portée des chevrons est de 6^{m} 16. Le temple de Némésis, à Rhamnus, et les Propylées étaient également couverts ainsi. Cette ingénieuse construction, qui supprimait tout poids inutile et qui diminuait le nombre des chevrons de grande longueur, suppléait à la voûte chez les Grecs.

Le toit, dont la pente était peu rapide, formait, devant et derrière, les tympans ou frontons ; sur les faces latérales, des saillies. La couverture consistait en tuiles de terre cuite, et plus tard de marbre, qui avaient la forme de celles encore en usage en Italie et en Grèce, mais d'une plus grande dimension. Au-dessus des tuiles plates étaient posées les tuiles creuses dont l'extrémité apparente, au-dessus de la corniche, fut ornée. La charpente du toit n'avait pas la largeur totale du monument, en sorte que la rangée inférieure de tuiles reposait déjà sur le couronnement de pierre de l'entablement.

Le fronton s'élevait d'aplomb sur l'architrave et la frise ; sur les côtés rampants du fronton se répétait le larmier qui s'étendait horizontalement à sa base : mais on n'y plaçait point de mutules. Sur ce larmier s'élevait la corniche destinée à empêcher les eaux pluviales de tomber sur les frontons. Elle ne s'étendait point sur les faces latérales, afin que les eaux pussent couler sans obstacle.

Ce qui constitue surtout la beauté sévère de l'ordre dorique, c'est l'emploi presque exclusif, absolu, de la ligne droite. Stylobate, colonnes, paroi des murs, entablement, fronton, tout est formé de lignes droites. Tous les détails de cet ordre naissent de la ligne horizontale, de la ligne perpendiculaire et ils se coupent, de plus, en angles droits, à l'exception des mutules et des deux côtés du triangle isocèle qui forment le tympan sur les faces principales. On ne rencontre de ligne courbe dans cet ordre qu'à l'échine, partie centrale du chapiteau, immédiatement au-dessous du tailloir. On ne la retrouve encore qu'au bec de chouette dont est composé le chapiteau des antes, et, enfin, dans les cannelures des colonnes.



150. — Sujet du vase d'Ergotimos et de Klitias.

L'entasis ou renflement des colonnes, la courbure donnée aux grandes lignes du stylobate et de l'entablement, n'ont été appliquées que dans le but d'obvier à un effet d'optique et pour conserver aux lignes toute la force et tout le caractère de la ligne droite absolue.

Un des plus anciens exemples de l'architecture dorique a été con-

servé sur un vase exécuté par le potier Ergotimos et découvert en 1845 sur le territoire de Chiusi, l'ancien Clusium en Étrurie.

Parmi les nombreux sujets de ce vase, peints par Klitias, dont le principal représente le mariage de Pélée et de Thétis, on remarque la façade d'un monument dorique à colonnes. L'entablement se compose d'une architrave, d'une frise et d'une corniche. L'architrave est lisse. La frise est ornée de métopes et de triglyphes (ces dernières étaient probablement peintes dans le monument imité par le peintre du vase en question). La corniche est formée d'une haute gorge ornée de feuilles et qui rappelle les gorges de couronnement des façades des monuments égyptiens. Les colonnes doriques de notre vase ont une plinthe ou base unie, comme nous en avons rencontré sur les bords du Nil. Les colonnes ont un chapiteau à échine et tailloir [1].

Quant aux architectes des temps reculés de la Grèce, les auteurs ne nous en nomment que trop : mais leur âge et leur histoire sont enveloppés d'obscurité. Parmi les plus anciens est cité Dédale, habile dans l'architecture et la sculpture en bois. Il résume, dans son nom, l'origine et le développement de ces deux arts : il en embrasse plusieurs siècles, et paraît dans l'Attique, en Crète, jusqu'en Italie et en Sicile. Les traditions crétoises qui se rapportent à Dédale paraissent être les plus anciennes. Là, il exécuta un taureau pour Pasiphaé, le labyrinthe pour le minotaure, la salle de danse pour Ariane, expressions figurées pour les merveilles du ciel et de la terre, en sorte que Dédale pourrait bien avoir eu, dans la connexion primitive de ces mythes, la signification d'un demiurge cosmique [2]. Plus tard, on en fit un artiste en rapport avec la plus ancienne architecture, manifestée dans des constructions souterraines, des tombeaux imposants, des murs de colossales dimensions, aussi bien que dans la sculpture au service du culte qui demandait, dans les temps les plus primitifs, des statues, ξόανα, δαίδαλα [3]. Dédale est donc le représentant général de cette activité de l'esprit et le fondateur et la personnification héroïque des corporations ou associations qui la pratiquaient ; le signe caractéristique, toutefois, de ses propres créations, fut l'inspiration divine, quelque rude que fût d'ailleurs leur exécution matérielle [4]. C'est dans cette acception qu'il

1. Braun, *Monumenti Inediti*, t. IV, pl. 54 à 57. — *Annali*, t. XX, p 299 à 382. — Archeologische Zeitung, 1850, pl. 23, 24.
2. *Mythologie grecque*, par L. Preller, 1854, t. II, p. 345.
3. Pausanias, l. XI, ch. III. — 4. Id., l. II, ch. IV.

fut tout particulièrement honoré dans l'Attique par les sociétés d'artistes qui y étaient établies ; ce fut là aussi que son histoire fut composée et racontée d'une manière toute spéciale : on le fit même paraître sur le théâtre. Il est censé né à Athènes, était fils d'Eupalamos, c'est-à-dire l'agile, l'expert dans les arts, et membre de la race royale des Érechthides. Il était architecte distingué et le premier qui imagina de représenter l'homme par la plastique. Sa sœur Perdix avait un fils qui fut son élève, et cela avec un talent si prononcé qu'il menaça de surpasser son maître. Dédale le précipita du haut de l'Acropole. C'est le plus ancien exemple de la tradition du maître et de l'élève que le moyen âge avait aussi adopté. Dédale fut obligé de fuir chez Minos pour se soustraire à sa condamnation à mort par le tribunal de l'Aréopage : en Crète, il continua l'exercice de son art. Pour comprendre ce qu'il bâtit pour Ariane, c'est-à-dire un emplacement pour la danse, il faut savoir qu'Ariane, la très-sainte, était une divinité ou une personnification représentant la terre fertile, telle qu'elle alterne pendant le cours des saisons avec joie et peine, tantôt en une vie voluptueuse et productive, tantôt en un sommeil engourdissant. Les danses d'Ariane, dans le culte, sont l'image de son union avec Dionysos : encore un exemple que les arts les plus primitifs concouraient aux solennités du culte. Dans la suite, les poëtes civils et les littérateurs firent voyager Dédale en Italie, en Sardaigne, en Sicile, en Orient, en Asie Mineure, et même en Égypte.

La tradition de deux autres architectes de la même catégorie, toujours nommés ensemble, et spécialement comme constructeurs de souterrains, de caveaux, de trésors et de temples en forme de cryptes, est d'origine grecque, mais très-défigurée par des éléments se rapportant aux contes orientaux, ainsi que l'a prouvé K.-O. Müller. Il s'agit d'Agamèdes et de Trophonios. On leur attribue les trésors de Minyas à Orchomènos, d'Hyriée à Hyria, d'Augeias à Élis, et ils les volent précisément de la manière qu'Hérodote rapporte le vol du trésor de Rhampsinite[1]. Ils élèvent aussi d'autres monuments, des temples et des châteaux royaux[2] ; on leur attribuait les plus anciens sanctuaires de diverses contrées, entre autres le temple de Delphes. Mais tout porte à croire que Trophonios n'est autre que l'Hermès chthonique, dispensateur de la prospérité, ἐριούνιος, qui en même temps entre et ressort furtivement et avec ruse dans les profondeurs de la terre. Aga-

1. Hérodote, l. II, ch. CXXI. — 2. Id., l. IX, ch. XXXVII.

mèdes ne serait que le très-auguste Aidoneos ou Pluton, le dieu des enfers et des trésors chthoniques.

L'histoire nous transmet encore le nom de plusieurs autres architectes d'époques reculées : Gitiados, Lacédémonien de la fin du XIIe siècle avant l'ère vulgaire ; il bâtit à Sparte le temple d'Athéné Poliuchos (qui protége la ville) et Chalciœcos (à maison d'airain). Il était en même temps poëte théologien et religieux[1]. Smilis bâtissait, sous Proklès, à Samos, vers 1044[2]. Eupalinos de Mégare, vers 620? perça, à Samos, une montagne de 275 mètres de hauteur pour y pratiquer un chemin qui avait deux ouvertures. Ce chemin avait 1300 mètres de longueur, 2m 46 de hauteur et autant de largeur. Le long de ce chemin on avait creusé un canal qui traversait toute la montagne. Il avait 9m 26 de profondeur sur 0m 92 de largeur et conduisait, par des tuyaux, l'eau d'une grande fontaine à la ville. Dans sa ville natale, Eupalinos établit une construction semblable pour conduire dans Mégare l'eau de la fontaine consacrée aux muses sithniques[3]. Ce travail fut fait par l'ordre de Théagènes, tyran de Mégare, beau-frère de Kylon.

Rhœkos et son fils Théodore, aidés d'un autre Smilis, élevèrent vers 680 (?) le labyrinthe de l'île de Samos[4] qui avait 150 colonnes. Les deux premiers élevèrent aussi à Samos, vers la même époque, le temple de Héra, qui était d'ordre dorique, et le plus grand dont on eût connaissance, dit Hérodote[5]. Antistatès, Kalleschros, Antimachidès et Porinos, commencèrent à Athènes les fondements du temple que Pisistrates faisait élever à Zeus olympien[6]. Après la bataille d'Himère, en 480, où Gelon défit les Arabes sous leur suffète Amilcar, un grand nombre de fuyards et de prisonniers carthaginois tombèrent entre les mains des Agrigentins : la plupart devinrent une propriété publique et furent employés à tailler les pierres qui devaient servir non-seulement à la construction de vastes temples consacrés aux dieux, mais encore à celle des égouts souterrains, destinés à l'écoulement des eaux hors de la ville, ouvrages remarquables par leur imposante grandeur. L'architecte qui dirigeait ce travail se nommait Phœax, et les conduits souterrains prirent de lui le nom de *Phœaques*[7].

Le Dorien Mandroklès de Samos est l'architecte qui bâtit pour Darius, roi des Perses, le célèbre pont sur le Bosphore de Thrace[8]. Ce pont

1. Pausanias, l. III, ch. XVII. — 2. Id., l. VII, ch. IV ; l. V, ch. XVII.
3. Hérodote, l. III, ch. LX. — Pausanias, l. I, ch. XL.
4. Pline, *Hist. nat.*, l. XXXIV, ch. XIX ; l. XXXVI, ch. XIX.
5. Hérodote, l. III, ch. LX. — Vitruve, préf. du l. VII. — 6. Id., ibid.
7. Diodore, l. XI, ch. XXV. — 8. Hérodote, l. IV, ch. LXXXVII, LXXXVIII.

était en bateaux et situé auprès du cap Hermée, au nord de Nikopolis, là où sont aujourd'hui les vieux châteaux de Eski-hissar et où le détroit a de 7 à 900 mètres de largeur. Darius satisfait du travail de l'architecte lui fit de riches présents, et celui-ci, en vil flatteur qu'il était, fit faire un tableau qui représentait le pont du Bosphore avec le roi Darius assis sur son trône et regardant défiler ses troupes. Il fit hommage de ce tableau au temple de Héra, à Samos, et y ajouta une inscription en ces termes : « Mandroklès a consacré à Héra ce monument, en reconnaissance de ce qu'il a réussi, au gré du roi Darius, à jeter un pont sur le Bosphore. Il s'est, par cette entreprise, couvert de gloire, et a rendu immortel le nom de Samos, sa patrie. » Ne croirait-on pas entendre un Grec moderne ou un Juif? Bupalos était un architecte habile dans l'édification des temples; il était de Chios et florissait vers 536 avant l'ère vulgaire. Il était en même temps statuaire [1].

Si nous passons dans la Grèce asiatique, nous y trouverons l'architecte Chersiphron, né à Gnosse, en Crète, qui, avec son fils Métagènes, éleva le premier temple d'Artémis à Éphèse, détruit par l'incendie qu'Hérostrate y alluma en 356 avant l'ère vulgaire. Ce premier temple avait été commencé par Théodore, fils de Rhœkos, qui vivaient longtemps avant que les Bakchiades fussent chassés de Corinthe [2], ce qui arriva en 655 avant l'ère vulgaire. Théodore consolida le sol mouvant au moyen de couches de charbon qui en même temps l'assainissaient ; ce fut là-dessus qu'il établit des batardeaux et des grillages. Chersiphron, sous Krœsos (de 571 à 557), en éleva les colonnes, hautes de 20 mètres, presque toutes monolythes, et dont ce prince fit hommage. Toutes les provinces grecques de l'Asie Mineure concoururent à cette vaste construction. Métagènes posa les architraves de 10 mètres et plus de longueur ; pour les mettre en place, il se servit de paniers ou de sacs remplis de sable qu'il empila à l'extérieur en pente douce, jusqu'au-dessus des chapiteaux. C'est là-dessus que furent conduites ces architraves jusqu'à leur hauteur, et, une fois posées, on vida les sacs. Les entraits ou maîtresses poutres transversales étaient en bois de cèdre. Si Vitruve n'a pas été induit en erreur, ou s'il ne confond pas le temple bâti après l'incendie de 356 avec celui élevé par Chersiphron, ce dernier aurait été ionique [3]. Chersiphron était-il de sang

1. Pausanias, l. IV, ch. XXX. — Pline, *Hist. nat.*, l. XXXVI, ch. IV.

2. Id., ibid., l. XXXV, ch. XLIII.

3. Id., ibid., l. XVI, ch. LXXIX; l. VII, ch. XXXVIII; l. XXXVI, ch. XXI. — Hérodote, l. I, ch. XCII. — Vitruve, préf. du l. VII.

ionien? il était de cette partie de la Crète où il y avait eu et où il y avait des Pélasges. Sous Servius, dit Tite-Live[1], le temple de Diane à Éphèse avait une grande célébrité. On disait qu'il était l'œuvre de la piété commune de toutes les cités de l'Asie. Servius régnait de 578 à 534. Il est au moins remarquable que la renommée du temple d'Éphèse arriva jusqu'à Rome, à cette époque où les deux pays avaient peu de rapports entre eux.

Spintharos est encore un autre architecte du VI[e] siècle avant l'ère vulgaire. C'est lui qui bâtit le quatrième temple de Delphes après l'incendie de l'année 548[2]. Cet architecte était de la Corinthe dorienne. Les Amphictyons ayant fait marché à trois cents talents (1,242,000 fr.) pour rebâtir le temple, les Delphiens, taxés à la quatrième partie de cette somme, firent une quête de ville en ville et en rapportèrent de grands présents. Ceux qu'ils reçurent en Égypte ne furent pas les moins considérables. Amasis leur donna mille talents d'alun, et les Grecs établis en Égypte leur en donnèrent vingt mines. Les Alcmæonides, famille athénienne, alors en exil, s'engagèrent envers les Amphictyons à bâtir pour un certain prix le temple en question. Ils le rendirent encore plus magnifique que le modèle sur lequel ils l'avaient entrepris; et, entre autres choses, quoiqu'on fût convenu avec eux qu'ils le bâtiraient de pierre de Poros, ils construisirent la façade de marbre de Paros[3]. Le temple d'Apollon de Delphes, avait un pronaos, un naos avec un hypèthre et un adyton[4]. C'était un ἑκατόμπεδος ναὸς[5]. Dans les temps modernes on y a trouvé des fragments de colonnes d'ancien dorique ayant deux mètres de diamètre[6]. Kastri, aujourd'hui, est établie sur l'emplacement de l'ancienne Delphes. Le quatrième temple de Delphes ne fut terminé qu'en l'année 480.

Au nombre des architectes des temps héroïques, il faut placer encore Agrolas et Hyperbios, Athéniens pélasgiques, qui exécutèrent des travaux à l'Acropole d'Athènes[7]. Pline dit qu'Hyperbios était Corinthien[8], et qu'il inventa le tour à potier. Il lui attribue aussi d'avoir le premier bâti des maisons et fabriqué des briques, conjointement avec son frère Euryalos.

1. T. Live, l. I, ch. XLV. — 2. Pausanias, l. X, ch. V.
3. Hérodote, l. II, ch. CLXXX; l. V, ch. LXII. — Strabon, l. IX, p. 421.
4. Justin., l. XXIV, ch. VIII. — Euripide, *Ion*, v. 1568.
5. Philostrates, *Vie d'Apollon de Tyane*, l. VI, ch. XI.
6. Dodwell, t. I, p. 174. — Gell, *Itin. in Greece*, p. 189.
7. Pausanias, l. I, ch. XXVIII. — 8. Pline, *Hist. nat.*, l. VII, ch. LVII.

L'ARCHITECTURE HIÉRATIQUE.

Le temple grec apparaît devant nous, terminé, achevé comme l'épopée d'Homère, sans que l'on puisse remonter jusqu'à son origine d'une manière positive. Le temple est un tout, un ensemble complet, un organisme clos, fermé ; il est la réalisation d'*une* idée, et toutes les variétés qu'on remarque dans les monuments ne sont que des déviations postérieures de la règle primitive.

Le temple grec n'est point une maison commune, mais il est une maison de Dieu. Par conséquent, il n'y eut point de temples tant que les Grecs ne furent que des Pélasges, et qu'ils vénérèrent Zeus comme l'*Invisible* par un culte célébré sur des autels. C'est seulement avec l'adoration de symboles et d'images sacrés que le besoin se fit sentir d'établir pour eux un emplacement qui en fût digne, un lieu sacré. Ce qui d'abord parut plus naturel fut de choisir les arbres consacrés à la divinité pour en faire son sanctuaire. En effet, il se trouve en Grèce des lieux saints de cette espèce : Apollon placé dans un buisson de laurier, Artémis dans le tronc d'un cèdre ou d'un orme. Plus tard, on sentit la nécessité d'offrir un abri plus durable et plus solide aux divinités, afin d'empêcher leurs images, gages du bien public, d'être enlevées ou touchées par quelque main criminelle. Il est possible qu'on se soit servi dans l'origine du bois sacré pour constituer une clôture destinée à sauvegarder l'image ; dans tous les cas, une construction solide ne s'est développée seulement que dans la construction en pierre, et depuis que les Hellènes avaient commencé à utiliser l'inépuisable provision du métal le plus précieux que fournissaient leurs montagnes, pour les besoins du culte ; ils ont aussi articulé et formé toute la construction selon les qualités et les propriétés des matériaux. C'était une création indépendante due à l'esprit grec, et quel que fût l'emprunt qu'ils aient fait à des peuples constructeurs plus anciens qu'eux, par rapport à la technique de la construction en pierre, toujours est-il que l'ensemble, selon son essence intellectuelle, fut une création purement hellénique et, dans son espèce, une nouveauté. Car un peuple d'un génie aussi puissant et aussi fertile, d'un génie aussi inventif que les Hellènes, n'a pu penser, en dépit de la différence naturelle des matériaux, à bâtir en pierre de taille comme on bâtirait avec des poutres ou en charpente, et à se créer un joug insupportable quant au développement de son architecture sacrée.

L'idée fondamentale du temple grec est aussi celle qui ordonnait chez les Hellènes toutes les dispositions du culte ; cette idée est celle de la séparation impérieuse et absolue du sacré d'avec le profane : voilà pourquoi le sol naturel du roc est aplani d'abord pour y élever ensuite une large terrasse en pierres taillées et extraites des carrières, terrasse qui, d'un côté, était destinée à assurer une base solide au temple et une liaison inébranlable avec le sol du pays, et qui, d'un autre côté, devait le faire paraître comme une chose à part, une chose solennellement fondée et élevée sur sa propre base, et au-dessus du sol, que les hommes foulent en vaquant à leurs affaires. C'est au but de cette fondation solennelle que concourent aussi les larges degrés ou gradins, élevés au pourtour de l'édifice, et qui sont au nombre de trois, afin que, selon un augure heureux, la première et la dernière marche fussent foulées par le pied droit.

Selon sa destination, le lieu où était placée la représentation de la divinité, devait être solide, stable et clôturé tout autour. Par conséquent, de fortes murailles, élevées en pierres massives, circonscrivent l'espace occupé par la cella sacrée qui est carrée, et tournée vers l'Orient. Ces murs, semblables à des draperies épaisses, dérobent la vue de l'image aux yeux des profanes. Mais cette cella doit en même temps être accessible et visible. Car en avant de la façade du temple est placé l'autel des sacrifices, et les sacrificateurs doivent exercer leurs attributions à la face de la divinité. Il fallait donc un intermédiaire entre le local obscur du centre et l'enceinte extérieure. Cet intermédiaire fut obtenu en laissant la face orientale ouverte. L'extrémité des murs longitudinaux se termine par des pilastres, et au centre entre les deux pilastres, limitant les murs, ou *Antes*, s'élèvent deux colonnes qui indiquent la façade principale de l'édifice ; elles forment aussi, avec la saillie des murs latéraux, l'ante-cella, espace éclairé, préservé de l'extérieur par un grillage. Un espace en tout semblable limite à l'ouest le noyau de l'édifice.

Les colonnes et les antes sont réunies au moyen de l'architrave. Sur cette dernière s'élèvent d'autres supports verticaux, adaptés à l'origine sur les antes et sur l'axe des colonnes. Ces supports sont les triglyphes, blocs parallélipipédiques, dont les intervalles, les métopes, restent vides, afin d'écairer l'intérieur. Derrière les triglyphes sont posés, à courte portée, les poitrails longitudinaux qui, avec les poitrails transversaux, forment une partie essentielle de la couverture du plafond. Ces diverses pièces de construction constituent comme un filet de pierre

qui s'étend au-dessus de l'ensemble de l'intérieur du sanctuaire. Au sommet, les triglyphes sont de nouveau reliées entre elles par un membre de construction horizontale composé de la corniche. Si les colonnes supportent l'architrave, les blocs formant les triglyphes supportent de leur côté l'extrémité en saillie du toit de l'édifice; ils en déversent le poids sur les axes des colonnes et sur les antes. Le toit s'étend dans toute la longueur de la construction inférieure et forme sur les faces est et ouest un fronton triangulaire. Sur les faces longitudinales sud et nord, ce toit laisse écouler les eaux pluviales par deux versants, à l'extrémité inférieure desquels ces eaux se ramassent dans un chéneau ou gouttière, pour être vomies ensuite par des têtes de lion sans atteindre les parties inférieures de la construction.

Tel est le squelette du temple grec. Chacune de ses parties est un membre indispensable et essentiel du tout, et qui remplit, à la place qu'il occupe, le but général sans être quelque chose pour soi. C'est le Kosmos de l'État dorien symbolisé dans la pierre. L'ensemble est conçu d'après les proportions des nombres les plus simples, et néanmoins il existe une grande diversité d'alternation d'effets et de fonctions, un contraste vivant du vertical et de l'horizontal, des espaces libres et des espaces fermés, de ce qui supporte et de ce qui est supporté. Mais tous ces contrastes s'effacent dans une harmonie plus élevée qui frappe le spectateur d'une sévérité imposante, qui rassure l'esprit et qui porte la signification sacrée de la mesure et de la loi à ses yeux d'une manière vivante.

Cette impression morale du monument ne doit être amoindrie par aucune parure extérieure, telle que la chérissait l'art inintelligent des barbares et l'art grec quand il était encore dépendant de ce dernier. L'articulation intérieure doit se montrer dans sa pure vérité, dans sa complète essence, sans voile comme le corps du gladiateur. Aussi, si un détail quelconque est ajouté à la pierre achevée pour la place qui lui est destinée, détail qui ne servirait pas à son utilité comme construction, ce détail d'ornement n'est cependant pas une parure indifférente qui plaît uniquement à l'œil comme un jeu de formes ou de couleurs agréable et gracieux, mais il a la mission et le but de manifester extérieurement ce que le détail de construction est pour l'ensemble. Comme cylindre lisse de pierre, la colonne porterait également bien l'entablement. Le fût de la colonne est orné de bas en haut de cannelures peu concaves, qui se serrent tellement les unes contre les autres, qu'il ne reste de la superficie primitive que des côtes

qui s'élèvent comme de fines lignes vers le sommet; la colonne est ainsi figurée aux yeux de tous, qu'on en ait conscience ou non, comme étant une partie verticale de la construction destinée à supporter une chose quelconque. C'est également pour cette raison que les cannelures sont rappelées sur les triglyphes, qui sont au toit ce que les colonnes sont à l'architrave. Mais il ne s'agit pas uniquement d'exprimer la fonction de chacun des détails de la construction, il s'agit encore d'exprimer l'alternation par rapport aux membres de construction entre eux. Sur ce point se manifestent deux idées, deux conceptions, soit que les parties de l'édifice se terminent librement au sommet, soit qu'elles reçoivent un poids. La terminaison franche de tout poids est le plus naturellement représentée par un couronnement de feuillages; la charge, au contraire, par une corniche à larmier. Enfin, il s'agissait encore de caractériser avec analogie tous les membres ou détails qui se rencontrent et se touchent, dès qu'ils exercent avec efficacité une activité quelconque. Si donc le mur est métamorphosé en pilastre, et que par là il devient, comme la colonne, susceptible de produire le vide et de servir de support, il revêt aussi un caractère extérieur semblable à celui de la colonne.

C'est donc ainsi que la carcasse nue de l'édifice est ornée d'une enveloppe transparente de formes, produites par le ciseau ou le pinceau. Ces formes témoignent que la pierre, semblable à une masse inerte dans la carrière, a reçu une animation plus élevée, un but idéal comme pierre de construction ou comme partie inhérente de l'édifice. Ces formes ne sont rien en elles-mêmes, elles ne sont que le miroir de l'essence monumentale. Mais là aussi, l'arbitraire est interdit; le langage des formes est basé sur une symbolique sacrée rapportée par des traditions stables et assurées, symbolique dont il n'était pas permis au caprice de l'artiste de s'écarter.

Tout l'édifice est une conception indépendante, une création libre de l'esprit, qui n'a point de modèle dans la nature. Cet édifice n'est point non plus inventé au hasard, mais il a été formé avec la parfaite conscience d'un but déterminé, et il est l'expression complète d'une direction précise de l'esprit. Or, comme cette direction intellectuelle correspondait en tous points à l'esprit qui animait les législations de Crète et de Sparte, on pouvait appeler ce style du nom de dorique. A la vérité, il est aussi peu conçu par les Doriens que ces constitutions elles-mêmes l'ont été par eux; mais ce style fut le type artistique de l'État, qui, ainsi que des pierres réelles de con-

struction, devait être réalisé d'une manière active par sa propre autonomie. Si la pensée politique des Doriens s'est développée essentiellement sous l'autorité de l'oracle de Delphes, il est vraisemblable que le temple dorique a eu une origine identique. Par la distinction rigoureuse de ce qui a rapport aux dieux et de ce qui regarde les hommes, distinction qui règne dans toute la conception du temple, on voit bien qu'il y a là, comme base, une loi sacerdotale. Or, qui aurait déterminé cette distinction, sinon les initiés officiels à la loi divine, les races sacerdotales? C'était une loi hiératique dans l'État dorien que les portes et les plafonds des maisons particulières ne fussent façonnés qu'avec la scie et la hache, ce qui voulait évidemment dire : la maison élevée en pierre est une prérogative des dieux; leurs demeures doivent seules être durables et défier le temps. Mais ce ne sont pas seulement les matériaux qui sont privilégiés, c'est l'apparence architectonique à donner au temple, au moyen de ces matériaux, qui est un privilége divin, et il aurait été regardé comme une infraction orgueilleuse aux droits des dieux d'orner le pourtour de la maison particulière de marches ou de l'embellir au moyen d'un fronton triangulaire.

Le rapport direct qui existe entre l'ordre de l'Architecture sacrée et la religion apollinienne est manifesté par ce fait qu'Apollon lui-même est toujours nommé dans les traditions qui se rapportent à la fondation de ses temples, comme l'architecte divin. De même que sa lyre est le plus ancien symbole d'un assemblage rhythmique de pierres, de même aussi c'est lui qui, ainsi que le figurent les hymnes sacrés de Delphes, parcourt le pays, choisit les lieux qui lui sont agréables, y place lui-même les larges degrés ou marches pour fonder sa demeure que bâtissent et achèvent ensuite, sous sa direction, des artistes aimés des dieux, tels que Trophonios et Agamèdes. Le développement et la propagation du style dorique sont certainement en rapport avec le sanctuaire d'où sont sortis les principes fondamentaux doriens en fait de politique. Les idées d'art qui ont servi de base ou de point de départ pour le temple se sont constamment développées d'une manière plus complète dans certains États que dans d'autres; toutefois, l'île de Crète, où le développement de l'idée politique dorienne s'est opéré le plus anciennement, a commencé à secouer le joug imposé par la rudesse des matériaux au moyen de l'action de ses anciennes corporations d'artistes qui façonnaient le marbre; ce ne sont toutefois pas les États doriens de l'isthme seuls, Corinthe et Sicyone, qui

furent appelés à achever jusqu'à sa perfection la construction hiératique au moyen du génie d'invention et de l'activité industrielle de ses habitants. Les colonies qui allèrent en Occident sous la conduite de prêtres delphiens ont certainement eu, sous ce rapport, une grande influence, et elles réagirent avec efficacité sur les villes de la même patrie. Si ce fut un Corinthien, nommé Spintharos, qui fut chargé de la réédification du temple de Delphes vers la LVIII[e] olympiade, cela prouve qu'à cette époque l'école corinthienne était regardée comme celle dans laquelle l'idée du temple dorique était arrivée à son développement le plus parfait, en conformité de l'opinion des prêtres de Delphes.

Quand bien même l'architecture dorienne aurait offert un vaste champ à l'esprit d'invention de l'homme et aurait pu arriver insensiblement à sa conclusion définitive au moyen d'efforts et d'émulation, cette architecture fut néanmoins, dès l'origine, quelque chose de strictement fixé par des règlements sacerdotaux, et lors de son apogée et de sa perfection, elle resta achevée et immuable. C'est pour cette raison même que cette architecture, comme les constitutions doriennes, a pu tout aussi difficilement se répandre; elle ne pénétra et ne fut adoptée que dans le rayon sur lequel s'étendait l'influence de Delphes.

Il se forma, en opposition de l'ordre dorique, une architecture ionique dont le développement était indépendant et franc des règles immuables et libre de s'assimiler ce qui pouvait lui convenir. Dans cette architecture la colonne est affranchie du rapport forcé qu'elle avait avec le mur du temple dorique. La cella du temple est distincte du portique, et une galerie à jour formée de colonnes circonscrit l'ensemble du temple à l'extérieur. Le pied de chacune des colonnes ne pose pas immédiatement sur le sol commun, elle reçoit une base spéciale et elle revêt le caractère d'une chose particulière et existant pour elle-même. Dans l'ensemble des rapports du soubassement avec le monument qui y est élevé, il y a un adoucissement qui se manifeste aussi dans les divers détails. On y voit au lieu du strict possible, du strict admissible, une grande variété de formes. Cette architecture ouvrit un vaste champ aux exigences locales, au goût personnel, et tandis qu'il existe dans tous les monuments dorien une grande sobriété d'ornementation et, quant à la disposition générale, selon le précepte delphien, la mesure en toutes choses, les Ioniens agirent plus librement avec leurs moyens, qu'ils semblen

avides d'exposer aux regards, ce qui est cause aussi que leurs plus anciens temples ont eu une étendue prodigieuse.

Cette opposition à l'ordre dorique est née et s'est développée dans l'Ionie asiatique. Au commencement du VIII[e] siècle avant l'ère vulgaire, l'influence de l'Asie Mineure commença à se faire sentir sur les côtes de la Grèce européenne; la population ionienne, asservie par les Doriens dans ces régions, s'émancipa et alors aussi le style ionien y fut introduit et pratiqué. Cela eut donc lieu sous la tyrannie et fut une déclaration hostile au dorisme et à la puissance illimitée du trépied de Delphes, lorsque Myron bâtit à Olympie un trésor d'ordre ionique tout à côté du dorique qui y existait[1].

1. E. Curtius, Griechische Geschichte, 1857, vol. I, p. 428.

CHAPITRE III.

TROISIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS L'ANNÉE 580 JUSQU'A L'ANNÉE 460 AVANT L'ÈRE VULGAIRE, DEPUIS LA Lᵉ JUSQU'A LA LXXXᵉ OLYMPIADE.

Vers la Lᵉ olympiade environ, ou 580 ans avant l'ère vulgaire, certaines circonstance influèrent d'une manière favorable sur le développement des beaux-arts en Grèce. Les Grecs avaient fait une connaissance plus particulière avec les peuples et les souverains de l'Asie et de l'Égypte; un commerce étendu avec les étrangers leur procurait une grande abondance de richesses: l'or surtout devenait moins rare, et les villes de Corinthe, d'Égine, de Samos, de Milet et de Phocée prospéraient d'une manière extraordinaire. Le goût inné pour le beau et les arts stimulait les chefs d'État grecs à élever des monuments d'architecture dignes de la souveraineté; ils bâtissaient des temples spacieux, des palais; ils approvisionnaient les villes d'eau au moyen d'aqueducs et de fontaines, et ces travaux divers occupaient les bras du peuple et lui donnaient ensuite des jouissances intellectuelles en répandant en même temps l'aisance générale. L'architecture et la statuaire se développèrent peu à peu, lentement, mais avec assurance, et ce développement fut un des plus puissants moyens pour constituer la nationalité grecque; basés sur la religion et la patrie, ces deux arts suivaient les idées mytho-théologiques déterminées par les poëtes et les législateurs; mais ils ne créaient pas de leur essence propre ni d'une manière spontanée et libre avant que ces idées ne leur eussent concédé une partie de leur domaine qui, jusque-là, s'était maintenu

d'une façon trop absolue et avec grande réserve. L'évolution fut amenée par les progrès intellectuels et la vie sociale des peuples grecs.

D'autres mobiles et des leviers peut-être encore plus puissants, inhérents à l'esprit des Grecs d'alors, contribuèrent au développement en question. La vie intellectuelle était alimentée jusqu'alors par la poésie épique qui, de son côté, avait préparé par la théologie un vaste champ à la pratique de la plastique et épuisé à peu près ses sujets vers la Lᵉ olympiade. Le génie créateur d'une nation aussi poétique et aussi intellectuelle que les Grecs devait se faire jour dans son activité incessante et saisir enfin l'apogée de l'art en consacrant toutes ses aptitudes au perfectionnement de l'architecture. Pendant l'absence de cette dernière, la synthèse et l'épopée de l'art restaient incomplètes. La spontanéité du génie grec fit jaillir tout à coup ce plus beau brillant de son diadème intellectuel. Aux autels et aux monuments exigus consacrés aux personnifications multiples des facultés de-la divinité. Une succédèrent des temples spacieux où les âmes pieuses, les esprits élevés et reconnaissants pouvaient lui adresser leurs prières et lui offrir leurs actions de grâce, loin de la foule et du bruit de la vie civile. La simple famille, l'agglomération des familles avait constitué l'État ; l'Architecture, en créant les grands temples, créa aussi les grands foyers de la souveraineté de la prière. Pour les Grecs, l'époque était arrivée où le lien le plus puissant pour les hommes devait avoir sa représentation matérielle afin d'arriver jusqu'aux intelligences les plus incultes.

Ce qui favorisa en grande partie le développement de l'esprit des Grecs, c'est qu'il n'existait point chez eux une caste séparée de prêtres : les sciences et les arts n'étaient point le domaine exclusif ni le monopole d'un corps spécial. Sous les constitutions républicaines de la Grèce, la plus grande publicité régnait; ces constitutions favorisaient de plus l'enseignement public et les travaux intellectuels de tout genre.

Cette grande théologie, élaborée dans la phase pélasgique, détruite en grande partie par le dorisme au moyen de la spéculation et du raisonnement dans le vide, eut une renaissance scientifique qu'amena la philosophie ionienne. Elle s'occupa de l'origine du monde, elle fit des observations sur la terre et le ciel, et fit faire des progrès aux mathématiques, indispensables pour l'étude de la nature. Thalès calcula et prédit une éclipse du soleil pour l'année 585. Anaximandros proclama la sphéricité de la terre qu'on avait crue plane ou en forme de disque auparavant; il inventa le cadran solaire et grava dans le bronze une

carte géographique générale, comme Aristagoras de Milet en composa une sur une planche en cuivre où était gravée la circonférence entière de la terre, avec toutes les mers et les rivières dont elle est arrosée [1]. Vers 527, Xénophanès de Kolophon se servait comme exemples, pour appuyer ses théories, de coquilles de mer, d'empreintes de poissons dans des roches, etc. Issu d'une ancienne famille fixée à Samos depuis la campagne péloponneso-dorienne de Phlius, initié au culte de Démeter et né en 570, Pythagore avait fondé une école de théorie et en même temps pratique, saisissant la nature des choses et mettant les idées à exécution. Pythagore avait visité l'Égypte, et ce qui survit de ses doctrines ferait penser qu'il visita l'Asie jusqu'en Chine [2]. Toute l'école d'Élée, Xénophanès, Parménides, etc., etc. suivit les idées des Indiens sur l'univers [3]. Héraklitos introduisit une partie de la théologie zoroastrienne en Grèce, et Empédocles initia ses compatriotes à celle d'Égypte. Tous ces faits concoururent, avec ceux énumérés précédemment, à développer les principes et les éléments d'harmonie d'où se forma, au VIe siècle, l'art de construire en employant les lois du beau. Aussi l'Architecture s'émancipa-t-elle de l'apparence servile et lourde, écrasée, qu'elle eut sous le dorisme victorieux : les Ioniens devaient lui donner, avec la gravité dorienne, ce brillant, cette élégance transparente de la beauté dont témoignent les monuments de cette époque.

Si le culte, la constitution politique, la science et l'art, sans détruire la manière d'être des peuples et des provinces, unissaient au contraire, par un lien puissant, le lien moral et intellectuel, la nationalité divisée des Grecs, nous voyons un autre ressort plus *matériel* concourir au même but, un moyen plus physique et plus palpable qui était la lutte émulatrice du tournoi ou des jeux. Les grandes panégyries et les amphictyonies avaient déjà existé pendant l'âge héroïque, et Sainte-Croix a dit avec une grande vérité que le besoin rapproche les hommes, que le plaisir les rassemble, que la crainte les unit. Les jeux Olympiques célébrés en Élide étaient antérieurs à la migration dorienne; ils ne furent que réorganisés en 884 par Iphitos et Lykurgue. Seuls, les Grecs y étaient admis; aucun barbare n'osait y paraître. Depuis que Koroïbos remporta la victoire dans le stade, en 776 avant l'ère vulgaire, le nom des vainqueurs fut retenu et noté, et c'est ainsi que la Grèce, en honorant le succès des lutteurs dans les arts, voulut aussi

1. Hérodote, l. V, ch. XLIX. — Strabon, l. I, p. 7.
2. Voy. l'ouvrage de A. Gladisch, cité à la page 377 de notre Bibliographie sur la Grèce. — 3. Id.

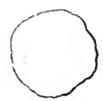
rattacher leur nom au calcul du temps. Des jeux semblables avaient lieu dans d'autres localités; ceux qui étaient purement locaux, à Némée sur l'Isthme, en l'honneur de Zeus, et que présidaient les Argiens comme juges, devinrent *helléniques* dès 573 et se célébraient tous les deux ans. Ils sont connus sous le nom d'isthmiques, et depuis leur transformation nationale ils étaient célébrés en l'honneur de Poseïdon. C'est à Delphes qu'on s'assemblait tous les cinq ans depuis 586 pour célébrer les jeux Pythiques en l'honneur d'Apollon sous la surveillance des amphictyons comme juges; on offrait au vainqueur un prix de valeur, à l'origine; mais depuis 582, avec l'accroissement de gloire, on ne le récompensait plus que par une couronne de laurier. C'est à ces jeux qu'on doit les hymnes immortels de Pindare qui chante les races héroïques auxquelles appartenaient les triomphateurs, la gloire de la ville qui leur donna naissance et les dieux en l'honneur desquels se célébraient les panégyries. Ce fut à Olympie qu'Hérodote lut, en 456, une partie de ses Histoires. Pendant ces fêtes, la guerre cessait, le commerce devenait très-actif, l'échange des idées avait lieu ainsi que la communication des découvertes et des inventions; tout ce qui avait été vu et entendu profitait à l'éducation intellectuelle de la nation et stimulait avec émulation le développement de ses facultés spirituelles. Il va sans dire que ces fêtes étaient en plein air, à ciel ouvert, et que tous y prenaient part sans distinction de rang ni de position : elles étaient éminemment nationales.

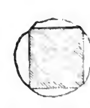
Pendant cette époque de 580 à 460, l'architecture hiératique, secondée par les efforts les plus méritoires et les plus extraordinaires des particuliers et des États grecs, a donné naissance à des monuments qui n'ont jamais été égalés et encore moins, à plus forte raison, surpassés en élégance, en beauté et en grâce. Les deux styles du dorique et de l'ionique, chacun dans son caractère et son but propres, ont été développés et perfectionnés, le premier d'une manière noble, imposante et majestueuse; le second brillamment, avec une gracieuse délicatesse, avec un tact et une finesse de goût jamais atteints depuis. Le type traditionnel étant fixé depuis longtemps, les temples ne purent s'agrandir que de la seule manière possible pour ne pas s'écarter de ce type, et à cet effet on employa des colonnades intérieures sur lesquelles vinrent reposer les couvertures ou toits, ayant au centre une grande ouverture oblongue nommée *hypæthron*.

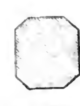
Partout, dans la Grèce propre, dans le Péloponnèse, dans l'Asie Mineure, dans la grande Grèce, en Italie, en Sicile et dans toutes les

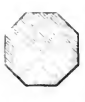
colonies grecques, de vastes monuments furent élevés, intéressants pour l'histoire de l'art et dont, heureusement, le temps nous a conservé des ruines assez considérables pour pouvoir les reconstruire en grande partie ; et si quelques-uns ont disparu du sol, ce qui en subsiste avec les édifices qui leur sont contemporains, joint aux textes des auteurs anciens, suffit pour apprécier ce qu'ils devaient être.

Nous avons vu que ce n'était pas du sein du dorisme que se développa le perfectionnement de l'architecture grecque. Né de la nécessité, le temple dorique ne fut qu'une ample modification de la maison particulière, telle qu'elle était bâtie par les Pélasges, et qu'un type traditionnel, conservé perpétuellement en Grèce, tantôt ici, tantôt là, nous fait connaître au moins dans ses dispositions générales. Les types en venaient de l'Asie et de l'Égypte. Toute architecture primitive est incontestablement exécutée, en grande partie, en charpente, et le support vertical est un de ses plus anciens détails. Le pilier d'abord et la colonne ensuite sont indispensables. Quand la maison particulière s'agrandit et que l'art est forcé de faire des assemblages, des tenons et des mortaises, les bois sont équarris au moyen de la hache, instrument très-primitif. Alors aussi les étais ou supports verticaux sont carrés, sans chanfreins ou abattement d'angles ; le goût ne va pas encore jusque-là. Mais lorsque l'usage a démontré que les angles aigus déchirent et blessent, on les a abattus. Toutefois, on n'eut pas encore le type de la colonne, les faces restant inégales. Avec des types venus


151. — Plan du poteau naturel.


152. — Plan du poteau carré.


153. — Poteau à angles abattus.


154. — Poteau à huit faces égales.

de l'étranger, avec plus de réflexion, avec un peu plus de science et une étincelle de goût, en abattant les quatre angles du pilier carré, on les abattit de telle sorte que les quatre faces naissantes ressemblaient aux quatre faces primitives. C'est ainsi qu'on eut tout naturellement, au moyen des progrès lents et forcés de l'art, le type de la colonne dorique, pour ne pas dire cette colonne elle-même. Mais le sommet du support vertical se fendait par l'action de l'air et la pression de ce qui s'élevait dessus : pour y obvier, on lui mit un chapeau,

une sorte de virole qui, plus tard, lorsque le goût commença à poindre, devint le chapiteau. Indépendamment du poteau carré, du support à quatre faces, de l'étai à chanfreins inégaux ou réguliers, existait aussi le support vertical circulaire ou rond. La nature l'enseigne et le donne dès l'origine; aussi les Grecs l'ont-ils employé, puisqu'ils l'ont imité dans le bas-relief placé au-dessus de la porte de l'Acropole de Mykène, appelée porte des Lions. Là, la colonne, plus mince du bas que du haut, rappelle évidemment l'emploi primitif du palmier, qui affecte effectivement cette forme. Ce témoin est irrécusable; il est contemporain des derniers rois de la dix-huitième dynastie égyptienne.

La colonne, et même la colonne à huit pans égaux et plans, ont existé pendant l'âge héroïque en Grèce; avec l'épuration et le raffinement du goût, les faces en furent multipliées pour donner plus d'élégance et de légèreté à la colonne; et pour y contribuer encore dans un plus haut degré, les architectes rendirent enfin les faces concaves.

Au nombre des plus anciens monuments susceptibles de former, jusqu'à un certain degré, une suite chronologique, il faut ranger deux colonnes monolythes, découvertes dans l'enceinte sacrée de l'Artémis Brauronia, dans l'Acropole d'Athènes, dont l'antiquité est déterminée par les inscriptions qu'elles conservent. Le fût en est circulaire, sans cannelures; leur chapiteau, quoique aussi simple que possible, est proportionné. Il consiste en une face circulaire biaise, dont le plus petit cercle s'adapte sur le fût et dont le plus grand rejoint un abaque ou tailloir également circulaire.

A Trœzène, dans le sud-est de l'Argolide, on a retrouvé des vestiges de colonnes de forte dimension, d'une pierre basaltique foncée et dont les tambours étaient maintenus ensemble par des goujons ou chevilles *en bois*. Ces colonnes n'étaient point cylindriques, mais à *huit* pans plans; leur grosseur diminuait sensiblement du bas en haut [1]. On croit que ces vestiges pourraient avoir appartenu au temple d'Apollon Thearios, bâti par Pittheos (grand-père maternel de Thésée), le plus ancien temple connu de Pausanias [2].

Mais le génie du peuple grec, « peuple unique, comme le dit un auteur contemporain, chez lequel les objets les plus infimes, ceux destinés aux usages les plus humbles, étaient toujours conçus par des artistes et exécutés naturellement, avec une simplicité, une grandeur, un

1. Gell, *Argolis*, p. 121; id. *Itinerary of the Morea*, p. 195.—E. Curtius, Peloponnesos. t. II, p. 437.
2. Pausanias, l. II, ch. XXXI.

caractère empreint d'élégance, de goût et de sobriété, » le génie grec ne se heurta pas longtemps au nu et au laid des faces planes et prismatiques des colonnes. On donna donc une surface concave à ces faces, dont on détermina le nombre à vingt, afin que leur arête formât un angle droit, ce qui ne peut avoir lieu d'une manière aussi absolue avec aucun autre nombre. Il n'y a que peu d'exemples de colonnes à seize cannelures ; ils sont très-anciens. Là, la division en seize cannelures a évidemment été adoptée dans le but de produire de l'effet, vu de loin. Cette division en vingt produit aussi une arête sur les diagonales du tailloir et une arête de la plus forte saillie possible dans cette disposition, pour recevoir la pression de la masse qui s'élève au-dessus.

Il n'y a évidemment que trois manières simples de canneler les colonnes : 1° par des convexités seules ; 2° par des concavités seules ; 3° par l'alternance de concavités et de convexités. Les Grecs eurent encore le tact et le bon goût de choisir et de se servir de la plus élégante de ces trois manières. Dans les cannelures doriques, l'œil voit toutes les lignes verticales qui les forment, ce qui produit la fermeté et la force ; dans ces cannelures, il y a une distribution de lumière qui, par ses clairs et ses ombres, contribue beaucoup à accentuer la forme du cylindre cannelé et met dans l'ombre et le reflet la partie non éclairée de la colonne, de telle manière à lui donner beaucoup de puissance tout en lui laissant une grande légèreté. Ces effets ne sont point produits par une surface godronnée (à convexités seules) ou ondée (à convexités et concavités alternantes). La cannelure dorique offre un aspect de moelleux et d'harmonie dans les clairs, les reflets et les ombres, que *toutes* les autres formes sont impuissantes à donner. C'est dans la découverte de cette qualité et dans son intelligente application qu'on reconnaît encore le tact fin, le bon goût et le sentiment du beau chez les Grecs. Tout dans leur architecture est ferme, accentué, et cependant rien n'y est dur, sec, ni choquant le sens de la vue et l'esprit.

Quoique les temples grecs aient tous une forme à peu près semblable, quoiqu'ils se composent tous d'un rectangle plus ou moins grand, plus ou moins oblong, on en distingue cependant plusieurs espèces qu'on reconnaît entre elles par la disposition du plan et le nombre des colonnes.

D'abord par la disposition du plan :

1° Le temple *in antis* est celui qui a des antes, *antæ*, des pilastres aux angles des murs de face, deux colonnes sous le fronton, et point

de portique. De cette espèce sont les temples de la Victoire sans ailes à Athènes, et de Dionysos à Myus en Ionie ;

2° Le temple *prostyle,* celui qui a un portique sur sa face principale. Aucun monument antique de cette espèce ne s'est conservé ;

3° Le temple *amphiprostyle,* comme celui sur l'Ilissus à Athènes, qui a des portiques sur ses deux façades principales ou transversales ;

4° Le temple *périptère,* qui est entièrement entouré d'une colonnade, comme le Parthénon, le temple de Thésée à Athènes et celui de Zeus à Némée ;

5° Le temple *pseudopériptère,* celui qui est entouré de demi-colonnes engagées. Il ne nous en a été conservé aucun exemple ;

6° Le temple *diptère,* entouré d'une double rangée de colonnes, comme celui d'Apollon Didyméen, près Milet, bâti par Chersiphron ;

7° Le temple *pseudodiptère,* comme celui d'Artémis Leucophryne à Magnésie, entouré d'une seule rangée de colonnes, mais qui laisse à l'intérieur la place pour une seconde rangée.

Secondement par le nombre des colonnes sur la façade à fronton :

1° Temple tétrastyle, à quatre colonnes sur la façade ;

2° Temple hexastyle, à six colonnes ;

3° Temple octastyle, à huit colonnes ;

4° Temple décastyle, à dix colonnes ;

5° Temple dodécastyle, à douze colonnes.

On distingue encore les temples grecs par l'entre-colonnement de leurs galeries ouvertes ou colonnades.

On nomme temple *pycnostyle* celui dont l'entre-colonnement n'a qu'un diamètre et demi de la colonne à sa base ;

Systyle, celui de deux diamètres ;

Eustyle, celui de deux diamètres un quart ;

Diastyle, celui de trois diamètres ;

Aréostyle, celui dont l'entre-colonnement est plus grand que ceux des précédents, et dans lequel il est arbitraire.

Le temple hypèthre était périptère, mais il se distinguait des autres temples par une disposition particulière de l'intérieur. Il y avait dans la cella, au centre et sur chaque face, une rangée de colonnes ; par cette ordonnance, la cella était divisée en trois nefs ou vaisseaux, dont celui du centre était ouvert et sans couverture.

Voici les principales parties dont se composaient les temples grecs :

1° Le soubassement et les marches, *suggestus,* κρηπίς ou κρηπίδωμα ;

2 Le temple, proprement dit, ναὸς, σηκὸς, *cella*, quelquefois double dans le même édifice, et qui comprenait : 1° τὸ ἕδος, le lieu entouré de grillages, où se trouvait la statue de la divinité ; 2° ὕπαιθρον, l'hypèthre, l'emplacement central et découvert ; 3° στοαὶ, les portiques de pourtour ; 4° ἄδυτον, le lieu très-saint ;

3° Le pronaos, πρόναος, ou anti-cella ;

4° L'opisthodome, ὀπισθόδομος, l'arrière-maison, le trésor ;

5° La colonnade extérieure, πτέρωμα, *alæ*, et comprenant le prostyle, ou portique de la façade principale.

Les moulures sont l'alphabet de l'architecture. Elles sont les éléments, les membres qui servent à exprimer, à déterminer les différentes parties d'un monument. On en distingue de deux sortes : les moulures simples ou primitives, et les moulures composées ou secondaires.

Les moulures simples sont :

1° Le filet ou listel, *quadra* en latin, formé de deux lignes horizontales et d'une ligne perpendiculaire ;

155.

2° La bande, *tænia*, qui est un filet large ;

3° L'astragale, *astragalus*, ἀστράγαλος, formé de deux lignes horizontales et la moitié du cercle. L'astragale est, avec le filet, la plus petite moulure ;

156.

4° L'échine ou quart de rond, *echinus*, ἐχῖνος, formé de deux lignes horizontales et du quart du cercle. Cette moulure est convexe ;

157.

5° Le cavet, le quart de rond ou échine renversé, ou cymaise dorique. Cette moulure est concave et forme une gorge ;

158.

6° Le tore ou boudin, *torus*, formé comme l'astragale de deux

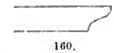
lignes horizontales et de la moitié du cercle. Mais le tore est plus large que l'astragale.



159.

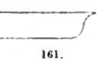
Les moulures composées sont :

1° La cymaise ou talon, ou cymaise lesbienne, κυμάτιον, composée du quart de rond et du cavet. Cette moulure est convexe en haut et concave en bas ;



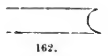
160.

2° La doucine, composée comme la cymaise du quart de rond et du cavet. Cette moulure est concave en haut et convexe en bas ;



161.

3° La scotie, *trochilus*, σκοτία, moulure cave composée du cercle, mais de deux rayons différents.



162.

De ces neuf moulures principales sont formées toutes les autres.

Il est aisé de voir que les formes des détails d'architecture que nous venons d'énumérer sont produites par la géométrie. C'est cette science qui vint en aide à l'homme pour exprimer sa pensée ; et ici encore les lois de la nature lui prêtèrent leur concours. Elles seules étaient susceptibles de donner de la noblesse et une signification véritable aux formes de la construction ; elles seules pouvaient introduire la poésie dans l'art de bâtir. Les lois de la nature furent exprimées dans des formes où chaque objet ne recevait son cachet que dans la plus stricte nécessité, et dans la plus grande harmonie avec l'ensemble et les détails. Quelques-unes de ces formes mêmes manifestaient aux sens le résultat de la combinaison des éléments géométriques.

Les mathématiques seules ne peuvent cependant pas produire un beau monument d'art, un beau monument d'architecture. Il faut en

outre l'imagination créatrice, l'inspiration brillante, variée et féconde de l'artiste, pour animer la combinaison du mathématicien.

Les Pisistratides trouvèrent Athènes dans un désordre complet ; les quartiers de la ville étaient les uns à côté des autres, mais sans liaison aucune entre eux. L'oligarchie s'était efforcée de maintenir sur tous les points une séparation entre la ville et la campagne; la tyrannie fit disparaître cette désunion, afin de rétablir les anciennes traditions et de fondre en une seule et même masse les hautes et les basses classes, les anciens et les nouveaux citoyens, les habitants de la ville et les campagnards. Athènes fut mise en communication dans toutes les directions avec les bourgs et les cantons ruraux au moyen de routes nouvelles, qui furent régulièrement mesurées pour l'indication des distances et vinrent toutes aboutir au Kéramique, au centre duquel fut élevé un autel aux douze dieux. De ce lieu, qui devint le nouveau centre de la ville et de la campagne, on calculait la distance aux divers cantons ruraux, aux ports et aux lieux sacrés et sanctuaires de la patrie commune. Des bornes milliaires furent placées le long des voies publiques ; elles n'étaient pas toutes de la même forme, c'étaient au contraire des monuments dus aux arts, des Hermès en marbre, élevés à des endroits convenables sur les routes et où l'on pouvait se reposer à l'ombre de la verdure qui les entourait. Un hexamètre, placé sur l'épaule droite de l'Hermès, faisait connaître les lieux auxquels aboutissait la voie. Sur l'épaule gauche, on lisait un pentamètre contenant une courte sentence renfermant un salut inspiré par la sagesse qu'emportait le passant sur son chemin. C'est ainsi que toute l'étendue du pays, qui avait souffert par de longues tourmentes, reçut non-seulement la paix et la sécurité, mais aussi un ordre réglé, humain, philanthropique et hospitalier, de sorte que tout voyageur devait nécessairement reconnaître aux frontières de l'Attique qu'il mettait le pied sur un sol où la vie civile avait pénétré avec une civilisation supérieure.

A ces institutions grandioses, dont l'âme était Hipparque, plein d'une si grande sollicitude pour la culture intellectuelle de sa patrie, se rattachent aussi ces vastes travaux hydrauliques et ces canaux qui, des montagnes voisines, amenaient, au moyen de conduits pratiqués dans des rochers, l'eau potable dans la capitale. Afin de pouvoir inspecter et curer ces conduits sur tout leur parcours, on creusa à de certaines distances des regards verticaux à travers le roc, qui conduisaient la lumière et l'air dans ces souterrains obscurs. Sur la lisière de

la ville, ces eaux de source se réunissaient dans de vastes bassins creusés également dans le roc; là elles déposaient et se clarifiaient avant d'arriver dans la ville pour alimenter les fontaines publiques. Ce qui prouve que ces ouvrages remarquables, qui sont restés en fonctions sans interruption jusqu'à nos jours, appartiennent en grande partie à l'époque de la tyrannie, c'est que Pisistrates, aussi, orna la source de Kalirrhoe d'un portique et de neuf ouvertures d'où jaillissait l'eau. Cette décoration fut pour ainsi dire l'action de grâces qu'il adressa à l'antique fontaine de la ville en témoignage de remerciement pour les services fidèles qu'elle ne cessait de rendre. Mais cette fontaine fut en même temps regardée comme source sacrée, en devenant superflue pour l'usage quotidien, et alors ses eaux furent réservées exclusivement à l'usage du culte.

Lorsque Pisistrates eut enfin consolidé son pouvoir du haut de la citadelle, il voua une attention toute particulière au culte d'Athéné. Comme un second Thésée, il renouvela et régénéra l'antique fête d'été des Panathénées; il imita encore ce prince par le rétablissement de la solennité célébrée à Délos. Il fixa pour la fête d'Athéné un cycle de quatre ans, afin de donner lieu à une pompe particulière tous les cinq ans; il en étendit largement l'accès, car aussi longtemps que les lices et les jeux gymniques ne furent réservés qu'aux chevaliers et à la noblesse, les riches seuls en profitaient. Dès la troisième année de la 53e olympiade (566), des jeux gymniques avaient été institués : alors on introduisit aussi dans les fêtes nationales le récit des rhapsodes, qui non-seulement donnait une libre entrée au talent, mais encore concourait par cet accessoire nouveau, plein d'expression et de sens, à l'embellissement de la solennité.

La réédification du monument, destiné au renouvellement des Panathénées, date aussi de cette époque. Les Pisistratides acquirent encore un mérite particulier par la culture et la propagation de l'olivier; c'est ainsi que se confirme par une série de faits le rapport intime et important dans lequel se trouvaient les Pisistratides avec l'Athéné Poliade, comme souverains de l'Acropole et protecteurs du sanctuaire, comme ordonnateurs des fêtes et gardiens du trésor sacré de la déesse, qu'ils ne cessaient d'augmenter.

Un autre culte public et sacré, que la tyrannie éleva de nouveau à une haute signification, fut celui de Dionysos. Cette divinité des agriculteurs contraste partout avec les dieux des races militaires; voilà pourquoi tous les chefs d'États la favorisèrent en vue de briser le

pouvoir de l'oligarchie. La tragédie s'est élevée des chœurs chantés en l'honneur du dieu des vendanges. Si les premières tragédies ont été représentées à Athènes, sous l'empire des Pisistrates, si Thespis lui-même, leur fondateur, était originaire d'Ikaria, un des cantons de la Diakrie, dont les habitants avaient eu de tous temps une affection et un attachement tout spéciaux pour la famille des tyrans, on peut admettre avec certitude que Pisistrates fut l'auteur et le promoteur de cette innovation. Il semblait lui-même si étroitement uni avec ce dieu, qu'on croyait reconnaître dans les traits d'une tête de Dionysos ceux du tyran.

Par la lustration de Délos, les Pisistratides avaient déjà rendu un hommage éclatant à Apollon, dieu paternel des anciennes familles ioniennes. A Athènes même, dans le quartier sud-est, ils agrandirent et ornèrent l'enceinte du dieu pythique : là, Pisistrates, le petit-fils, consacra pendant son archontat l'autel d'Apollon, dont l'écriture fatiguée put encore être lue et transcrite par Thucydide qui nous a ainsi conservé un des documents historiques les plus anciens de l'histoire d'Athènes[1]. Dans ce même quartier de la ville, Pisistrates l'Ancien commença la construction du temple de Zeus ; c'était dans ce lieu qu'on montrait le gouffre dans lequel s'écoula l'eau après le déluge de Deukalion. Là fut élevé un temple destiné au plus ancien culte des Athéniens, et qui reliait entre elles toutes les classes de la nation. Ce temple était encore destiné à devenir le monument le plus important et le plus magnifique de la tyrannie ; il devait faire un pendant à l'Artémision d'Éphèse et à l'Héraion de Samos.

Dans la région nord-est de la ville, on disposa en l'honneur d'Apollon le Lycée, qui comprenait de vastes emplacements pour les exercices de la jeunesse. Du côté occidental, on ordonna de nouveau et l'on enrichit le double Kéramique avec les faubourgs contigus, avant tout l'Académie, dont la vallée, ombragée par le feuillage d'une multitude d'arbres et sanctifiée par le culte d'Éros, fut toujours de plus en plus le lieu le plus recherché des Athéniens pour leurs récréations.

C'est ainsi que la vie publique des Athéniens fut transformée dans toutes les directions. A l'intérieur comme à l'extérieur, Athènes devint une ville nouvelle. Avec ses nouvelles voies stratégiques, avec ses routes, avec ses temples et ses fêtes sacrées, elle s'élevait brillamment au-dessus de la grande masse des villes grecques ; les

1. Thucydide, l. vi, ch. liv.

Pisistratides ne négligèrent rien pour lui donner une importance croissante, au moyen des rapports étroits qu'ils établirent entre elle et les îles et les côtes de la mer Égée.

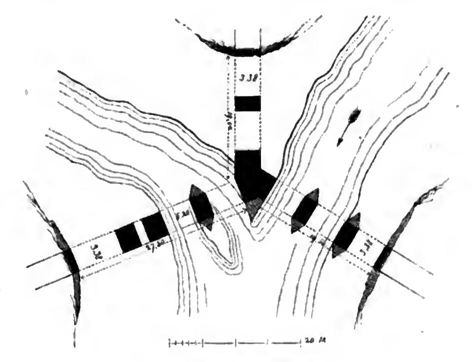
Dans ce but, Athènes devait s'approprier les trésors intellectuels des rives d'en delà de la mer, où s'étaient épanouis avec tant de bonheur la recherche et l'examen sérieux, ainsi que l'art doux et gracieux du chant. Dans ce dessein, Pisistrates imita les efforts tentés par Solon, qui consistaient à vulgariser à Athènes l'Homère de l'Ionie, afin de concourir à l'éducation de la jeunesse comme à l'ornement des fêtes publiques. Mais sur ce point aussi, un ordre plus sévère et plus grave devait être introduit; Athènes devait avoir la gloire que, dans son sein, les antiques poëmes fussent en premier appréciés dans leur ensemble et arrivassent à une rédaction exacte et positive. Voilà pourquoi Pisistrates réunit autour de lui un cercle d'hommes savants qui avaient mission de recueillir des manuscrits, de comparer des textes, de déterminer les lectures vraies, de rejeter ce qui était étranger, de rassembler ce qui était dispersé et de déterminer définitivement, dans une forme universellement acceptable, l'épopée comme un vaste ensemble, comme un titre, comme un document hellénique national.

Mais les Pisistratides ne voulaient pas seulement empiler, emmagasiner ce que les temps passés avaient créé et légué; leurs efforts tendaient à protéger et à faire fleurir un art vivant, un art contemporain, et à s'entourer de ceux qui en étaient les maîtres. Tous les esprits et les génies, qui brillaient dans les arts et les sciences, se donnaient rendez-vous à Athènes. Les hommes les plus illustres du temps apprenaient à se connaître et à s'apprécier [1].

L'administration des Pisistratides avait donc jeté les fondements d'une heureuse et brillante époque pour la civilisation toute ionienne d'Athènes et de l'Attique. Elle donna une nouvelle impulsion à l'activité humaine dans toutes ses branches. Si la Grèce avait pu jouir de la paix et de la tranquillité, elle serait immédiatement entrée dans une phase favorable aux arts; mais le résultat des conjonctures qui se développèrent en décida autrement. Les menées des partis oligarchiques, la guerre avec les Perses brisèrent tout et réservèrent au siècle de Périklès le déploiement de cette magnificence athénienne qui fait encore aujourd'hui, après vingt-deux siècles, l'admiration de la postérité. Si les plans et les vues de Pisistrates eussent été exécutés

1. E. Curtius, Griechische Geschichte, t. I, 1857, p. 297 et suivantes.

et eussent abouti, le génie grec, le génie athénien en particulier, eussent pris un autre essor, un autre caractère, et leurs créations dans les arts y eussent gagné une conception et un cachet encore plus grandiose et plus important. Mais les dissensions intestines, les principes et l'action d'une mauvaise et fausse démocratie, fondée principalement et d'une manière funeste sur le nombre arithmétique, et non sur le nombre géométrique, enfin la guerre avec l'étranger brisèrent les ressorts naturels et les ressorts conçus par les Pisistratides et qui devaient fonctionner dans la société hellénique. Ces querelles et ces luttes avec l'extérieur entravèrent la reconstitution sociale telle que Pisistrates l'avait imaginée. L'esprit de la Grèce orphique, les éléments constitutifs



163. — Pont sur le Pamisos.

de l'ordre des temps pélasgiques, ne purent revendiquer leur empire ; ce fut au contraire l'esprit d'une multitude avec des aspirations et des tendances généreuses, mais fourvoyée par des sophistes et des égoïstes, qui prévalut pour faire déchoir le caractère moral des hommes d'Athènes et les mettre dans un état d'anarchie où le premier tyran venu aurait pu imposer impunément un despotisme odieux. Les arts souffrirent momentanément de cet état de choses ou plutôt s'ensevelirent dans une sorte de linceul pendant plus d'un demi-siècle.

Sur le confluent du Balyra des anciens (aujourd'hui Maurozumenos) et du Pamisos, en Messénie, existe encore un pont de forme triangulaire, remarquable par cette forme même. Comme on avait deux

rivières à traverser, on chercha à simplifier le problème en construisant un pont double sur le confluent des deux eaux et dont la combinaison répondait à la rencontre des trois routes sur ce point. Chacune des trois branches du pont formait un passage de 3m 38 de largeur; une des branches se dirige du nord au sud; son pied est placé comme un coin dans la portion de terre comprise entre les deux rivières; il ne conduit pas à travers l'eau; il sert à pratiquer un passage à travers la rive basse en ce lieu, qui est souvent inondée. De l'extrémité sud de cette branche, où aboutissaient les routes d'Arkadie, en partent deux autres : celle du sud-ouest traverse le Balyra, celle du sud-est l'Amphitos; la première se dirige sur Messène, la seconde sur Thuria. Toute la disposition de ce pont est antique : dans chacune des trois branches on reconnaît les anciens piliers et les anciennes ouvertures pour le passage des eaux, qui sont recouvertes à angle droit de blocs carrés de pierre[1].

Il serait difficile de déterminer si ce pont, la construction la plus remarquable dans son genre de la Grèce antique, serait plus ancien que les murs de Messène. Dans tous les cas, il donne une idée de la science des architectes grecs, en dehors de leur talent pour la construction des temples et des fortifications.

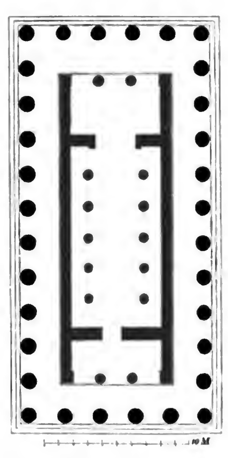
Au nombre des plus anciennes colonnes doriques connues[2] sont sept colonnes qui appartenaient à un temple périptère de Corinthe; elles sont d'une pierre poreuse et grossière, partout recouverte d'un stuc fin et dur en deux couches; d'un seul bloc jusqu'au chapiteau, elles ont 6m 48 d'élévation sans ce dernier, et 7m 21 le chapiteau compris. Le diamètre du bas a 1m 78, celui du haut 1m 42. Ce qui reste de l'architrave a 1m 29 de hauteur. Les gouttes sont rondes et détachées de l'architrave. Les colonnes ont vingt cannelures. L'entre-colonnement est de 2 mètres. Les proportions de ces restes sont d'un caractère ramassé et massif, mais non pas lourd. La hauteur des colonnes est moins de 4 diamètres; l'entre-colonnement est de 1 diamètre 1/3; celui des angles est considérablement inférieur. L'échine du chapiteau a une très-forte saillie, son profil accuse une ligne courbe assez fortement prononcée, et il est plus large ou plus épais que le tailloir qui le couronne. La gorge du chapiteau est formée par trois

1. Curtius, Peloponnesos, t. II, p. 150, 151.

2. E. Curtius, Peloponnesos, t. II, p. 525. — Stuart, t. III, ch. VI. — Leake, *Morea*, t. III, p. 245, 268. — Le Roy, *Mon. de la Grèce*, part. I, p. 42, pl. 25. — *Expédition de la Morée*, t. III, pl. 77 et suiv. — Stakelberg, *Vues pittoresques, etc.*

cavets. On n'a point observé, dans les longues lignes horizontales des restes de ce temple, les courbes convexes et concaves dont il sera parlé dans les paragraphes sur le Parthénon.

Les colonnes dont nous venons de parler appartenaient au temple d'Athéné Chalinitis (qui bride, qui met un frein) que cite Pausanias[1]. Cela est probable d'après la direction topographique qu'il suit dans son récit. Les détails des chapiteaux des colonnes de Corinthe ne permettent pas de leur donner une date antérieure au commencement du v[e] siècle avant l'ère vulgaire.

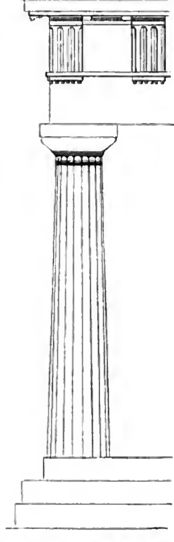


164. — Plan du Temple d'Athéné à Égine.

Le caractère architectonique du temple d'Athéné à Égine ne permet pas de le placer, quant à l'âge, au delà du commencement du v[e] siècle avant l'ère vulgaire. Il a une grande similitude avec le temple de Thésée à Athènes, commencé en 469. Il est probable que celui d'Égine, consacré à l'Athéné ionienne, ne fut élevé dans l'île Dorienne qu'après qu'elle eut été soumise par les Athéniens, ce qui arriva en 456, comme nous l'avons déjà rapporté plus haut. Cet édifice a

1. Pausanias, l. II, ch. IV. — E. Curtius, Peloponnesos, t. II, p. 532.

30m 10 de longueur sur 12m 70 de largeur. La hauteur des colonnes, qui ont vingt cannelures, est de 5m 25 y compris le chapiteau; leur diamètre inférieur est de 0m 97, celui du haut 0m 71. L'entablement a un peu moins que les deux cinquièmes de la hauteur des colonnes. Ce monument est bâti en grès jaunâtre recouvert de stuc; le toit et la corniche étaient en marbre; il était périptère, hypèthre avec un pronaos et un posticum. L'échine du chapiteau a une moyenne saillie et son profil forme une courbe légère et gracieuse. Il y a quatre filets sous l'échine; l'astragale est formée par trois entailles ou cavets rectilignes. La corniche de l'entablement est peu saillante. La cella hypéthrale était formée par deux rangées de colonnes doriques, cinq de chaque côté. Ces colonnes, avec un entre-colonnement d'un peu plus de 2 diamètres et un peu moins fortes que celles de l'extérieur, ne supportaient pas de galerie supérieure. La cella avait 6m 36 de largeur sur 13m 24 de longueur.



165. — Angle de la façade du Temple d'Athéné à Égine.

Au sommet du fronton et à ses deux extrémités, les Grecs avaient l'habitude de placer des socles ornés de feuillages, d'animaux fantastiques et quelquefois même de statues de divinités. Ces acrotères, comme on les nomme, rachetaient, par leur effet, l'impression qu'occasionnait la nudité des lignes inclinées du tympan, et semblent aussi arrêter la poussée de ces lignes et effectuer d'une manière convenable leur liaison avec les lignes horizontales. Un des plus beaux et des plus anciens acrotères est celui du temple d'Athéné à Égine. Le griffon dont il se compose et dont l'origine est assyrienne et même babylonienne, a un grand caractère, évidemment asiatique (voyez la *figure* 166).

Après l'incendie d'Athènes et de ses monuments par les Perses, en 480 avant l'ère vulgaire, Thémistokles entoura la ville d'un mur d'enceinte; il en fit diriger un autre de 35 stades ou 6 kilomètres 480 mètres de longueur sur le port de Phalère, et deux autres enfin

de 40 stades ou 7 kilomètres 400 mètres chacun sur le port du Pirée. De ces deux derniers, celui du nord et le mur conduisant à Phalère étaient terminés dès l'année 457. Périklès éleva le mur central, celui du sud allant au Pirée. Sous les trente tyrans, de 404 à 399, ces murs furent détruits, mais Konon les fit rebatir après la bataille de Knide livrée en 394. Le port du Pirée était divisé en trois parties : la première avait reçu son nom de Kantharos, d'après un ancien héros; la seconde celui d'Aphrodisium, d'un petit temple d'Aphrodite, et la troisième se nommait Zéa. Thémistokles établit son arsenal dans la première; les vaisseaux chargés de blé abordaient dans la troisième,

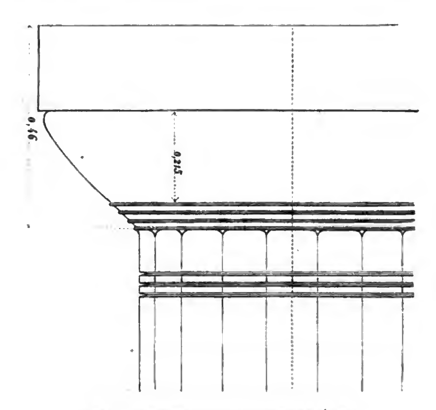


166. — Acrotère du Temple d'Athéné à Égine.

et près du port de Kantharos, où Thémistokles avait son tombeau. Quelque temps après sa mort (449), les Athéniens allèrent chercher ses restes à Magnésie, sur le Mæandre, où il avait terminé ses jours. Mais Thémistokles n'éleva point l'Odéon d'Athènes, comme le dit Vitruve; c'est encore une des nombreuses erreurs de cet auteur. Plutarque cite des vers de Kratinos, contemporain de Périklès, qui ne laissent aucun doute sur le véritable fondateur de l'Odéon d'Athènes, qui était Périklès.

L'ancien Parthénon datait sans aucun doute du règne de Pisistrates. Ce monument était destiné à célébrer le renouvellement de la fête des

Panathénées; il était nommé Hékatompédon, à cause de la largeur de sa façade qui avait cent pieds grecs (30m 82). Comme l'ancien Parthénon n'était point un monument du culte, il n'était pas bâti non plus dans le style ionique, comme le temple d'Athéné Polias, mais dans le style dorique. Dans l'origine, il servit probablement à la conservation des trésors de la déesse protectrice de la ville. Il fallait pour cet usage un local nouveau, car les Pisistratides s'efforçaient de tout leur pouvoir d'augmenter les revenus de la déesse. Eux-mêmes l'ont sans doute enrichie de présents de valeur tirés de la dîme qu'ils prélevaient sur le butin de guerre; on attribue aussi expressément à Hippias l'in-

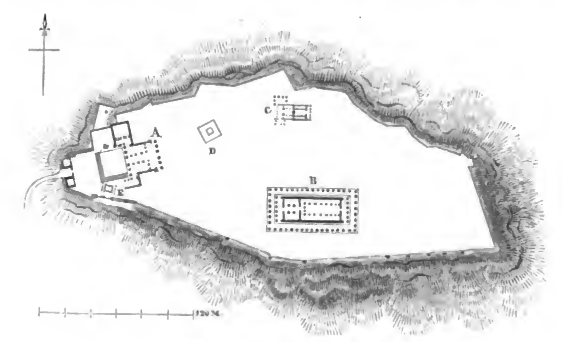


167. — Chapiteau du Temple d'Athéné à Égine.

stitution de l'impôt d'une mesure de blé, d'une mesure d'avoine et d'une obole sur chaque naissance comme sur chaque décès arrivés dans l'Attique. Cet impôt était destiné à la prêtresse d'Athéné. Les Pisistratides furent eux-mêmes les administrateurs des trésors sacrés; ils placèrent sous la protection de la déesse acropolitaine leurs trésors eux-mêmes, dont leurs archives de famille et la collection des oracles faisaient partie.

On a retrouvé les vestiges de l'ancien Parthénon dans la maçonnerie du mur septentrional de l'Acropole, au nord de l'Érechthéion : ce mur fut élevé à la hâte et en employant tous les matériaux disponibles, en

l'année 479 avant l'ère vulgaire, lorsque les fortifications d'Athènes furent relevées par Thémistokles avec toute la promptitude possible, afin de se mettre à l'abri de la jalousie de Sparte. On a retrouvé une certaine quantité de débris de fûts de colonnes doriques à *seize* pans, d'entablement, de marches et de blocs ayant servi dans les murailles. Les morceaux de fûts sont en marbre pentélique : ces fûts n'étaient qu'épannelés, preuve de l'état inachevé dans lequel le monument était resté. Les cannelures sont amorcées dans la partie inférieure et supérieure de ces blocs cylindriques. Les vingt-six tambours en question sont en marbre pentélique. Les fragments d'entablement sont en



168. — Plan de l'Acropole d'Athènes.

A Les Propylées.
B Le Parthénon ou Temple d'Athéné.
C Temple d'Érechthée.
D Statue d'Athéné Promachos.
E Temple de Nike Apteros ou de la Victoire sans ailes.

pierre ordinaire, ce qui ferait supposer qu'ils étaient recouverts d'une sorte de stuc destiné à recevoir les couleurs et la dorure. Les débris de métopes sont en marbre de Paros. D'après les fouilles qui ont été faites en dessous du Parthénon actuel, qui est élevé sur l'emplacement de l'ancien, ce dernier aurait eu $20^{m}11$ de largeur sur $53^{m}62$ de longueur. Ces dimensions sont celles de la marche supérieure ou sol sur lequel s'élevaient les colonnes. La longueur serait donc à la largeur comme 8 à 3. L'ancien Parthénon était hexastyle et il avait quatorze colonnes sur ses faces latérales [1].

1. F. C. Penrose, *An Investigation of the Principles of Athenian Architecture.*

Lors des fouilles faites en 1835 et 1836 sur les côtés latéraux du Parthénon, on a trouvé un certain nombre de fragments d'architecture qui appartenaient incontestablement aux différents temples de l'Acropole détruits par les Perses. On y a découvert une doucine en marbre blanc, ornée de palmettes peintes en vert sur un fond blanc, des fragments en terre cuite qui appartenaient à la décoration de la toiture d'un monument, enrichis de peintures jaunes sur un fond brun foncé [1].

A mesure de l'augmentation du nombre de ces fragments architectoniques divers, on parviendra à préciser le caractère de la décoration qui fut en usage à l'époque des Pisistratides et qui a dû influer sur celle du temps de Périklès.

1. Voyez le rapport de L. Ross, *Travaux faits sur l'Acropole d'Athènes*. Kunstblatt de 1836. N[os] 16, 24 et 57 des 25 février, 24 mars et 10 juillet, pages 61, 93 et 237.

CHAPITRE IV.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS L'ANNÉE 460 JUSQU'A 336 AVANT L'ÈRE VULGAIRE;
DEPUIS LA LXXX[e] OLYMPIADE JUSQU'A LA CXI[e]; DE PERIKLÈS
A ALEXANDRE LE GRAND

Les grands événements qui se passèrent dans le courant des guerres des Grecs avec les Perses (500 à 449) influèrent considérablement sur le développement de la civilisation des premiers. Pendant ces luttes, toutes les passions humaines furent soulevées et excitées. La conviction d'avoir consommé de brillantes actions pour ce qu'il y a de plus saint au monde, le bonheur d'avoir sauvé la liberté de la patrie, la joie de ce bonheur presque inespéré, les actions de grâces rendues aux divinités protectrices des vainqueurs, le souvenir pour les guerriers tombés héroïquement dans les batailles pour le salut du peuple et de la Grèce, — tout cela émut et anima avec force les esprits et les cœurs. L'immense butin pris sur les Perses, et ensuite les richesses acquises par le commerce donnèrent aux Grecs les moyens matériels de satisfaire leurs tendances, leurs facultés et leurs désirs. Leur penchant naturel et inné pour la culture des arts de la paix, favorisé et nourri par la sage direction que les Pisistratides avaient donnée à l'intelligence grecque, les empêcha de se fourvoyer. Voilà ce qui produisit, vers le milieu du v[e] siècle avant l'ère vulgaire, cet épanouissement général de toutes les beautés de l'esprit humain en Grèce.

A partir de la fin des guerres persiques, pendant l'espace de cinquante années, la Grèce marcha rapidement à la plus haute pros-

périté[1]. Dans cet espace de temps, les arts, les sciences et les lettres, protégés par les richesses, fleurirent, et les plus célèbres artistes et auteurs se montrèrent. Nous rencontrons alors, en effet, Iktinos, Mnésikles, Scopas, Micon, Phidias, Polykleitos, Polygnotos, Zeuxis, Pindare, Hérodote, Platon, etc. Le serment que, selon Isocrates[2], les Grecs firent sur l'isthme après leur victoire sur les Perses, de laisser en ruines les temples détruits par ceux-ci, pour que leur aspect nourrit continuellement le sentiment de la haine et de la vengeance, fut plus que contre-balancé par l'ardeur que les Grecs mirent à élever de nouveaux temples. « Voilà pourquoi aussi les Ioniens, dit-il, méritent des louanges, parce qu'ils ont maudit quiconque changerait quelque chose aux temples incendiés ou les remettrait dans leur état primitif, non par absence de moyens pour les restaurer, mais afin que par là ils fussent un souvenir pour la postérité de l'impiété des barbares, et que personne ne se fiât à ceux qui sont capables de profaner ainsi les choses divines. »

Dans un espace de moins de dix ans, les Grecs créèrent des chefs-d'œuvre dans les arts et les lettres, surtout dans l'architecture, la sculpture, la peinture, dans l'art dramatique et la poésie, dans l'art d'écrire l'histoire, etc., etc., chefs-d'œuvre qui sont restés à un tel degré l'admiration des âges suivants, que des peuples entiers ont abandonné leurs arts, leurs styles, leurs conceptions pour prendre comme modèles ceux de la Grèce. Cela seul suffirait comme preuve de leur supériorité et de leur excellence!

Nous avons déjà dit dans le cours de ce livre que les nations sémitiques, habitant les bords de la mer et pratiquant un commerce de futilités, inutile au bonheur des hommes, avaient été incapables d'atteindre à la conception des beaux-arts, d'un caractère au moins élevé et beau. On pourrait objecter que les plus sublimes monuments d'architecture n'ont été conçus et élevés dans l'Attique et ailleurs, dans la Grèce, qu'après la guerre avec les Perses, qu'à la suite de l'établissement à Athènes d'une activité et d'une prépondérance maritimes, qui en fit la reine des mers. L'hégémonie maritime d'Athènes ne fut établie par Thémistokles que par nécessité, pour sauver sa patrie de l'esclavage asiatique. C'est au commencement du ve siècle avant l'ère vulgaire que ce fait a eu lieu, et c'est aussi très-peu de temps après, avant qu'un commerce excessif, des rapports directs et incessants

1. Diodore de Sicile, l. XII, ch. I. — 2. *Panégyrique*, ch. XLI.

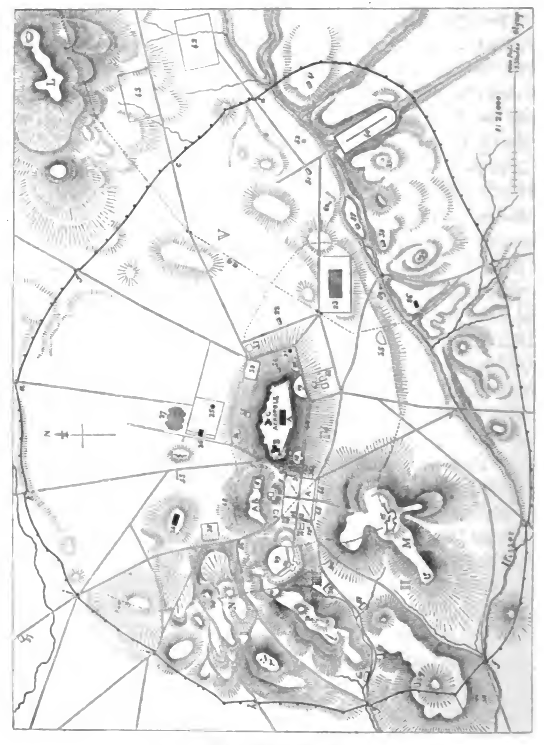
avec les races arabes du levant et des côtes septentrionales de l'Afrique eussent corrompu les Grecs, que les plus beaux monuments de la Grèce furent élevés. Le génie qui présida à leur conception avait encore toute la pureté nationale, l'élévation dont les Grecs ont fait preuve en toutes choses. C'est à la fin du ve siècle avant l'ère vulgaire que se montre dans le goût des Grecs la décadence qui arriva à son plus haut point du temps d'Alexandre. C'est l'époque aussi où un nombre considérable de petits poëtes civils égarent de plus en plus l'esprit public en faussant les doctrines et les traditions séculaires. Le commerce et une sorte de bourgeoisie ou de tiers-état amenèrent en partie les tristes circonstances qui mirent la Grèce sous le sceptre spoliateur des Romains.

La corruption de toute espèce, qu'amènent le séjour au bord de la mer et le commerce, avait été remarquée par les anciens. Strabon ne trouve pas étonnant que, vu la préférence donnée par les Grecs au commerce et les injustices qu'il fait commettre, Homère ait qualifié de justes et vénérables des peuples qui vivaient sans commerce, qui ne connaissaient point ce que c'était que d'amasser de l'argent, et chez lesquels, hormis l'épée et le vase qui leur servait à boire, tout était en commun [1]. « Notre manière de vivre actuelle, dit encore Strabon, s'est étendue chez presque tous les peuples, et a dépravé leurs mœurs par l'introduction du luxe, des plaisirs, et en leur donnant l'envie d'acquérir, par des moyens illicites, de quoi les satisfaire. C'est ainsi qu'une grande partie de cette corruption a pénétré chez les peuples barbares, et entre autres chez les nomades. Dès qu'ils se sont appliqués à la navigation, ils se sont pervertis au point de piller et de tuer les étrangers; et par leurs liaisons avec diverses nations, ils en ont adopté le luxe et le trafic, deux choses qui paraissent tendre à la civilisation, mais qui corrompent les mœurs, en introduisant chez les hommes l'intrigue à la place de cette simplicité dont nous parlions tout à l'heure [2]. »

« Le voisinage de la mer est doux pour une ville, à ne faire attention qu'au moment présent, dit Platon [3], mais, à la longue, devient réellement amer. Le commerce que cet élément facilite, l'appât du gain qu'il présente, et les marchands forains qu'il attire de toutes parts, corrompant les mœurs des habitants, leur donnent un caractère double et frauduleux, et bannissent la bonne foi et la cordialité des

1. Strabon, l. VII, p. 300. — 2. Id., l. VII, p. 301. — 3. Platon, *les Lois*, l. IV.

rapports qu'ils ont, soit entre eux, soit avec les étrangers. » Platon pense encore qu'il ne faudrait à une ville maritime rien moins qu'un génie puissant qui veillât à sa conservation, et des législateurs vraiment divins, pour empêcher que, dans une telle position, elle ne donnât entrée chez elle à toutes sortes de mœurs bigarrées et vicieuses.



169. — Plan d'Athènes.

1. Autel des douze Dieux.
2. Statues d'Harmodios et d'Aristogeiton.
3. Le Buleutérion.
4. Le Tholos.
5. Statues.
6. Temple d'Arès.

7. L'Hésychéion et le Kylonion.
8. Téménos des Euménides.
9. Léokorion?
10. Temple d'Aphrodite Uranie.
11. Temple d'Héphaistos.
12. Eurysakéion.
13. Kolonos Agoraios (Misthios).
14. Pylis d'Hermès Agoraios.
15. Monument de Philopappos.
16. Temples de Thémis et d'Aphrodite Pandémos.
17. L'Asklépiéion.
18. L'Odéion d'Hérode ou de Régilla.
19. Théâtre de Dionysos.
20. Odéion de Périklès.
21. Monument de Lysikrates.
22. Temple d'Eileithyia.
23. Olympiéion ou Temple de Zeus olympien.
24. Temple de Thésée.
25. Horloge d'Andronikos.
26. Stoa d'Athéné Archégétis.
27. Gymnase d'Adrien?
28. Gymnase de Ptolémée.
29. Pnyx Ekklésia.
30. Gymnase d'Hermès.
31. Temple d'Héraclès Alexikakos.
32. Prytanée.
33. Temple de Sérapis.
34. L'Éleusinion.
35. Odéion.
36. Temple d'Artémis Eukléia.
37. Temple de Déméter et de Koré.
38. Phéréphattion?
39. Temple de Tyché.
40. Stade Panathénéen.
41. Temple d'Artémis Agrotéra.
42. Le Lycée.
43. Kynosarges.
44. Stoa Euménéia.
45. Stoa Basiléios.
46. Stoa Eleuthérios.
47. Stoa Poikile.
48. Amazonion?
49. Temple d'Artémis Aristobule.
50. Autel de Poseidon Hélikonios.
51. Temple d'Aphrodite des jardins.
52. Temple des Muses Ilissiennes.
53. Stoa des Géants.
54. Vaisseau Panathénéen.
55. L'Aglaurion.
56. Pélasgikon.
57. Temple d'Hékate ou d'Artémis Kalliste.
58. Tombeaux de l'époque de Kimon.
59. Fontaine Kallirrhoë ou Enneakrunos.
60. Le Pompéion.
61. Temple de Déméter.
62. Le Delphinion?
63. Le Métroon.
64. Temple d'Apollon Patroos.
65. Temple de Dionysos.

ACROPOLE.

A Le Parthénon.
B Les Propylées.
C Temple d'Érechthée, d'Athéné Polias et de Pandrose.

Portes.

a. Porte funèbre (Pylai Erial)?
b. — des chevaliers (Pylai Hippades)?
c. — Dioméia.
d. — de Dinocharès.
e. — d'Itone.
f. — Mélite.
g. — du Peirée.
h. — Heptachalkon.
i. — Sacrée.
j. — Dipylon, ou Thriasienne ou du Kéramique.
k. — d'Acharnai.

Quartiers.

I. Skambonide.
II. Kolyttos.
III. Mélite.
IV. Kydathénaion.
V. Dioméia.

Montagnes et collines.

AR. Areos Pagos.
N. Colline des Nymphes.
P. Pnyx.
M. Colline des Muses.
L. Mont Lykabettos.

A. L'Agora.
o o. Enceinte élevée par l'empereur Valérien.

Aristote, dans sa *Politique,* dit que le commerce et le courtage sont des moyens factices pour se procurer la subsistance. L'art factice est ce commerce de courtage qui procure la richesse uniquement par le moyen du trafic, et dont la monnaie paraît être l'agent naturel parce

qu'elle est la base et le dernier résultat de toute transaction de commerce. Il y a deux espèces d'industrie : l'une naturelle et faisant partie de l'économie ; l'autre factice, et consistant dans les opérations du trafic. La première, essentielle à nos besoins, est un art noble et honnête ; la seconde est justement méprisée, parce qu'elle n'existe que par l'avarice des hommes qui l'ont créée[1].

« Loin de favoriser le commerce, dit Mably, les États de l'antiquité les mieux gouvernés eurent soin de l'avilir ; il fut abandonné à des esclaves ou à des citoyens méprisés, pour que l'intérêt du commerce ne devînt pas l'intérêt de la république[2]. »

A l'appui de ces théories, il suffit de nommer Tyr, Sidon, Carthage, Byzance, Corinthe, Alexandrie et beaucoup de villes modernes.

Après le grand mouvement héroïque des guerres persiques, il arriva une époque pour Athènes où la suprématie politique, des ressources particulières, des circonstances extérieures ou une énergie intellectuelle uniquement intrinsèque, lui donnèrent le rang de capitale de la Grèce. Cette prépondérance embrassait en même temps le domaine de l'intelligence, de la civilisation, des lettres et des beaux-arts. Athènes n'eut pas seulement alors sa littérature particulière qui se développait dans toutes les branches, mais elle assuma encore la suprématie en fait de critique, de jugement et de goût. L'essence de cette suprématie avait sa source dans la nature du peuple athénien, ionien d'origine. Athènes sut habilement saisir les prérogatives qui lui étaient offertes, et elle atteignit une position qu'aucune autre ville n'a surpassée depuis.

Quand les Athéniens élevèrent les temples de Thésée, de la Victoire sans ailes, le Parthénon, les Propylées, l'Odéon, les sanctuaires d'Érechthée et d'Athéné Polias, Thémistokles commençait l'éloquence politique ; Héraclite d'Éphèse, Anaxagoras, Archélaos de Milet, Diogènes d'Apollonia, Xénophonès de Kolophon, Parménides d'Élée et Mélissos de Samos avaient enseigné ou enseignaient ; Pindare chantait ; Hérodote écrivait ; Phrynichos donnait au théâtre ses émouvantes poésies ; Eschyles faisait représenter ses *Perses*, les *Sept contre Thèbes*, les *Suppliantes*, le *Prométhée ;* Sophocles enfin donnait son *Antigone*. Sans nous occuper des grands hommes d'État et des grands guerriers d'Athènes, il n'est donc point étonnant que cette république ait produit en un aussi court espace de temps tous les chefs-d'œuvre que nous connaissons. Il n'est

1. Aristote, *Politique*, l. I. — 2. Mably, *Principes des Lois*, t. IX, p. 136.

point étonnant non plus que ces chefs-d'œuvre soient nés au sein d'un peuple qui comprenait des pièces comme celles que nous venons de citer et qui s'y intéressait. Le peuple d'Athènes n'était point une race vaine et ignorante comme tant de peuples occidentaux contemporains; il n'avait pas un culte extérieur sans religion vraie; ses croyances étaient anciennes, traditionnelles, nationales, utiles et pratiques, développées d'après la raison humaine et en harmonie parfaite avec la nature; il était attaché à ces croyances parce qu'elles n'avaient jamais amené de perturbation dans l'État. C'est cette justesse de l'idée que les Athéniens s'étaient faite de l'essence et des facultés de la divinité qui, aidée de la science et de l'imagination, les porta à cette perfection, pour ainsi dire universelle, qu'ils atteignirent dans le ve siècle avant l'ère vulgaire. Si le peuple athénien applaudissait les pièces d'Eschyle et de Sophocle, ce qui prouve son bon goût et l'élévation de ses sentiments, le degré de son éducation et de son élégance n'était pas moins avancé. Théophrastes d'Érésos, qui avait vécu et enseigné pendant de longues années à Athènes, n'avait cependant pu s'approprier entièrement les formes attiques; un jour il fut qualifié d'étranger par une femme du marché à laquelle il achetait des herbes!

Sous Kimon et Périklès, Athènes s'est encore distinguée par la pénétration réfléchie avec laquelle elle ordonna et pratiqua ses cultes et ses fêtes; elle s'est distinguée par l'art extraordinaire avec lequel elle orna les temples, art qu'on fit aussi concourir à l'ordonnance générale du culte public. Athènes devint donc le centre et le foyer du développement le plus achevé de l'esprit et de tous les sentiments de l'âme, le type pour toute imitation à l'étranger.

Ce qui est remarquable dans l'histoire des Athéniens, c'est que pendant les plus fortes tourmentes politiques, malgré les plus grands sacrifices pour le salut et l'agrandissement de l'État, Athènes vit éclore dans son sein les créations les plus accomplies de la poésie et de l'art. Ce phénomène est dû au sentiment de liberté qui régnait chez ses citoyens et qu'ils eurent la science et la volonté de maintenir.

Ce fut la connaissance et l'observation des devoirs et des droits religieux, politiques et civils, ce fut chez les citoyens le respect de soi et celui pour autrui qui contribuèrent à faire naître, à maintenir et à développer le sentiment et la connaissance du bien et du beau et l'amour de la liberté, sans lesquels il n'y a point de société, de littérature et de beaux-arts. D'un autre côté, les Grecs avaient le jugement

trop sain pour admettre l'égalité (autre que l'égalité civile dans la punition des délits et des crimes), qui n'est point dans la nature, qui n'est point dans l'essence des races arianes, et que, dans les sociétés modernes, l'on poursuit sans qu'il soit possible de jamais l'atteindre, parce qu'elle n'est qu'une chimère. En voulant l'établir, on fait bon marché de la liberté; chez les Grecs anciens, rien de semblable. Ils ont su allier les hiérarchies sociales avec la liberté qui est la mère de toutes choses, quand elle existe de fait et non-seulement en paroles. Car la liberté donne un calme et un bonheur à l'âme qui enfantent, fertilisent les idées et les créations de l'intelligence humaine. Sans liberté, il n'y a que décadence.

Mais l'éclat de la grandeur ionienne d'Athènes souleva l'envie et la jalousie des Doriens. Athènes et Sparte commencèrent bientôt à s'observer d'un œil inquiet. « Par des institutions de jeux et de fêtes annuelles, disait Périklès, par les agréments et les douceurs de la vie privée, nous offrons à l'esprit des délassements de ses fatigues, et chaque jour a chez nous ses plaisirs qui dissipent les ennuis. Notre république, par l'étendue de sa domination, reçoit tout ce qui naît sur la terre entière, et nous ne recueillons pas moins pour notre jouissance les productions des contrées étrangères que celles de notre sol. — Nous offrons notre ville en commun à tous les hommes; aucune loi n'en écarte les étrangers, ne les prive de nos institutions, de nos spectacles; chez nous, rien de caché, rien dont ne puissent profiter nos ennemis. — Nous avons le goût du beau, mais sans parade; nous nous livrons à la philosophie, mais sans nous amollir. Si nous possédons des richesses, c'est pour les employer dans l'occasion, et non pour nous vanter d'en avoir. Il n'est honteux à personne d'avouer qu'il est pauvre, etc. En un mot, j'ose le dire, notre république est l'école de la Grèce[1]. » Voilà ce que Sparte ne pouvait souffrir, et voilà ce qu'elle voulait détruire pour rendre Athènes aussi pauvre qu'elle. Mais une guerre de vingt-sept ans ne fit pas chanceler Athènes : elle sut toujours maintenir sa prépondérance intellectuelle. Il y eut des hauts et des bas dans sa situation, mais, en fin de compte, elle sut conserver sa supériorité.

Pendant un intervalle de paix, non exempt de tourmentes intérieures entre les partis aristocratique et populaire, jusqu'à l'époque de la guerre des Perses, les arts, avec leur style archaïque, furent florissants dans les États grecs nouvellement constitués. Alors aussi

1. Thucydide, l. II, ch. XXXVIII à XLI.

furent jetées les bases sur lesquelles les arts devaient s'élever si majestueusement dans la suite. Les germes de la beauté furent déposés dans des conceptions vastes, mais simples, beauté qui devait s'épanouir si magnifiquement avec le temps, et de laquelle les Grecs seuls étaient appelés à écarter ce qu'elle avait d'austère et de grave.

Ce puissant développement de l'art dut malheureusement subir une interruption par la guerre que les Perses portèrent en Grèce, pendant la 68e olympiade, environ 504 ans avant l'ère vulgaire. Cette guerre enraya ce que l'activité de l'intelligence de plusieurs siècles avait conçu. Toutefois, les batailles de Marathon, de Platée et de Mykale délivrèrent les Grecs du joug étranger qui les menaçait, et la Grèce devint plus forte et plus brillante qu'elle ne l'avait jamais été.

C'est à Périklès qu'est due cette situation. Son administration dura de 464 à 429. Périklès, si puissant par sa parole, sa volonté et son action, établit, consolida et augmenta la prépondérance d'Athènes. Il régnait en maître absolu par ses vertus et par son caractère personnel, et parce qu'il avait le secret de rapporter toute sa puissance et la décision des questions politiques à l'assemblée du peuple, sachant habilement le faire plier à ses volontés, tout en ne dérogeant pas à l'honneur. Il est tout aussi glorieux pour Périklès d'avoir su comprendre la manière de guider le peuple, que pour ce dernier de s'être laissé guider. N'ayant pas acquis son autorité par des moyens illégitimes, il ne cherchait pas à débiter au peuple des phrases qui lui fussent agréables; mais il conservait sa dignité et osait même le contredire et lui témoigner son ressentiment[1]. Par son talent à offrir au peuple les jouissances intellectuelles les plus nobles et les plus délicates, malgré le joug de son autorité sans bornes, à laquelle il donna en outre un nouveau mais honorable auxiliaire dans les chefs-d'œuvre de l'art et de la science qu'il évoqua et favorisa avec tant de magnificence, Périklès commande d'autant plus d'admiration pour sa personne, qu'il est certain qu'à sa place la plupart des hommes, ayant ses défauts, n'auraient point eu ses vertus, et, de plus, ne les auraient point eues aussi brillantes! Il prenait pour guide l'idée formée dans son esprit d'une existence entourée de beauté et de noblesse, digne en tous points de l'homme, digne d'être traversée par lui, et, cette existence, il avait la volonté de la réaliser à Athènes. Selon lui, le corps entier

1. Thucydide, l. II, ch. LXV.

du peuple souverain devait se pénétrer de la puissance calme du génie et de conceptions aussi belles que vastes : le peuple en fut effectivement pénétré aussi longtemps que Périklès le conduisit, et même à un degré supérieur à celui qu'on rencontre ailleurs dans l'histoire universelle. Périklès se trouvait au sein d'un peuple d'hommes libres, possédant la participation indépendante aux affaires publiques, le libre arbitre dans la vie politique et domestique. Sa position, au milieu de cette nation d'hommes libres, était celle d'un simple particulier, sans charge publique importante, sans puissance politique ; il avait moins de pouvoir qu'un édile romain pour assurer l'obéissance à ses ordres. Cependant, il exerçait une autorité intellectuelle sur les masses, telle que ne l'exerça jamais un souverain de sang royal. On peut juger le plus clairement où Périklès voulait amener le peuple, dans quel but il amassait dans Athènes les vigoureux moyens de la puissance et de la richesse, quand on embrasse d'un coup d'œil les restes de l'architecture et de la plastique exécutés sous son administration. Car, lorsque d'abord Thémistokles, Kimon et Périklès lui-même eurent assuré la sécurité de l'État par la fortification de la ville et du port, par l'établissement des longs murs, Périklès eut le pouvoir d'amener le peuple athénien à dépenser la plus grande partie de son budget des recettes à l'embellissement de la ville par des œuvres d'architecture et de sculpture en grand nombre et d'un mérite qui ne fut jamais atteint, ni avant ni après, sous la république ou sous la monarchie[1].

Périklès, ayant transféré le trésor des alliés de Délos à Athènes, y puisa pour embellir cette ville, et justifia publiquement devant le peuple l'emploi magnifique qu'il en faisait. Dans la suite, lorsque ses ennemis le calomnièrent, il demanda au peuple s'il croyait véritablement qu'il eût dissipé les deniers publics ; ayant reçu une réponse affirmative, il s'écria : « Eh bien ! soit ; mais ce n'est point votre fortune que j'ai employée, c'est la mienne, et je mettrai mon nom sur les vases sacrés ! » Alors le peuple étonné et ému le laissa libre de l'emploi du trésor public[2].

Par son intuition du beau, par la sage conception des œuvres à créer et le choix éclairé des artistes chargés de les exécuter, par son génie en un mot et sa puissante volonté, Périklès poussa au plus beau développement de l'Architecture et de l'art plastique en Grèce. Il

1. K. O. Müller, *Hist. de la littérature grecque*, 2 vol. in-8, 1857, v. II, p. 13.
2. Plutarque, *Vie de Periklès*, ch. XIV.

n'en pouvait être autrement sous l'administration d'un homme qui avait pour amis et maîtres un Damon, un Anaxagoras, un Pythakeidès et un Zénon; un Phidias, un Korœbos, un Mnésiklès, un Métagènes, un Kallikratès et un Iktinos.

Sous l'administration de Périklès, lorsque les alliés payaient un tribut de 600 talents, on suppose que les revenus de la république étaient de 1000 talents. Si l'on considère que les Propylées et leurs dépendances coûtèrent 2,012 talents, on ne saurait estimer en dessous de 8,000 les frais des constructions faites sous Périklès : l'Odéon, le Parthénon, les Propylées, le temple d'Éleusis et les autres sanctuaires de l'Attique, ceux de Rhamnus et de Sunion, y compris les peintures, les statues d'or et d'ivoire, telles que la Pallas du Parthénon, etc.[1]. L'or mobile employé à la gigantesque statue protectrice de la ville, exécutée par Phidias, ne montait pas à moins de 40 talents.

La constitution politique d'un peuple exerce toujours une action puissante sur le développement de son architecture : cela est surtout frappant en Grèce. Le gouvernement appelé tyrannie en grec, auquel il ne faudrait pas donner la mauvaise acception du mot français, et la démocratie mûre, sage et ordonnée, ont été on ne peut plus favorables aux beaux-arts, et particulièrement à l'art de construire selon les règles du beau. Nous avons vu ce que la tyrannie avait su produire en fait de monuments; ce qu'elle commença à ébaucher fut continué et achevé par la démocratie mûrie qui sut sauvegarder la liberté tout en conservant les hiérarchies sociales, les hiérarchies naturelles, sans lesquelles il n'y a ni société ni état possibles.

La démocratie grecque maintint les hiérarchies, parce qu'elle sentait qu'elles donnaient des garanties d'intelligence, de vertu et de sécurité sociales qu'une multitude sans rapports réciproques refuse à la grande assemblée de la tribu des familles. La démocratie grecque maintint encore les hiérarchies sociales, parce qu'elle voulait empêcher le jeu de l'intrigue, la surprise, la ruse de tout aventurier qui, autrement, aurait pu faire main basse sur le pouvoir, anéantir la constitution, la remplacer par ses idées et ses conceptions personnelles, et détruire ce que des générations entières avaient élaboré pour la paix, le bien-être et la prospérité nationale.

Quand la théologie d'un peuple est rationnelle, quand elle enseigne,

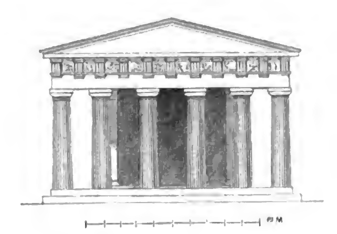
1. K. O. Müller, l. c. p. 13.

au moyen de la science, comment a travaillé et comment continue à travailler le démiurge, ses conceptions diverses sont également rationnelles et harmoniques. Chez les Grecs, Dieu n'était point qu'un pur esprit, qu'une unité nominale, qu'une entité nue. Les corps d'ouvrages scientifiques sur la théologie de l'antiquité grecque n'existent plus en entier, on n'en possède que des fragments épars; mais ces fragments suffisent surabondamment pour prouver que les auteurs grecs étaient versés dans la connaissance du monde, dans l'action et les résultats de la création. Ils s'étaient expliqué comment l'esprit agit pour former, conserver et gouverner le monde; ils avaient saisi la multiplicité harmonique liée au grand Dieu de l'univers et formant un ensemble musical avec lui. Ce fut d'après ces lumières qu'on régla la vie, la pratique et la connaissance des affaires, les positions légitimes des hommes et des choses dans la société, la particularité, la distinction de la famille, celle de l'individu dans la tribu des familles ou sociétés. C'est ainsi enfin qu'on établit et qu'on vivifia la liberté individuelle et celle des vocations.

L'idée de Dieu chez les Grecs était ensuite, comme chez les Égyptiens, conforme à la véritable nature des choses : elle renfermait la science de l'esprit productif ou le dogme du mariage divin de l'esprit avec la matière, dogme qui conduit à la loi politique ou à la réalité, d'où découle l'aisance en raison de l'intelligence et des vertus. Cette idée sur la divinité, qui comportait la science et l'amour du beau et du vrai, éleva l'esprit des Grecs et conséquemment celui de leurs artistes. La beauté de l'architecture et de la statuaire, pendant le siècle de Périklès, n'est que l'expression du résultat de la science hiératique, théologique de plusieurs siècles, qui fit explosion à la suite d'un immense mouvement national et social. La concentration indissoluble du pouvoir religieux et de l'autorité politique et civile dans les mêmes mains aida aussi puissamment au développement de la beauté des arts en Grèce.

L'Acropole d'Athènes renfermait les plus beaux monuments de l'antiquité grecque, qui sont tous postérieurs aux guerres persiques et sont dus à l'administration de Kimon et de Périklès. L'Acropole, située au centre de la ville, était un rocher escarpé tout autour, d'environ 178 mètres de hauteur, de 360 mètres de longueur de l'ouest à l'est et de 157 mètres de largeur du nord au sud. Athènes a eu deux enceintes différentes. La plus ancienne, qui datait d'une époque antérieure aux guerres persiques, était restreinte; elle est

indiquée par une ligne ponctuée dans notre plan topographique de la ville ; elle ne renfermait que les monticules du Pnyx, de l'Aréopage et une partie de celui du Musée. L'enceinte, construite à la hâte par Thémistokles, avait, selon Thucydide [1], 35 stades de tour, ou 6 kilomètres 483 mètres. Cette seconde enceinte était beaucoup plus considérable, ainsi qu'on peut le voir par notre plan. L'Acropole renfermait les Propylées, le temple de Nike Apteros, du Parthénon, ceux d'Érechthée, d'Athéné Poliade et de Pandrose. La ville, qui s'étendait autour de l'Acropole, contenait les portiques du roi, les temples de Thésée, de Zeus Éleuthérios, d'Héphaistos, d'Aphrodite Uranie, d'Apollon Patroos, d'Arès, d'Aphrodite Pandémos, des Dioscures, des Euménides, le monument choragique de Lysicrates, la tour des Vents d'Andronikos Kyrrhestes, etc., etc. Nous avons indiqué dans notre plan la position des monuments qui subsistent encore par une teinte noire.

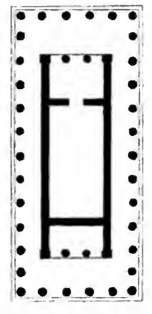


170. — Façade du Temple de Thésée.

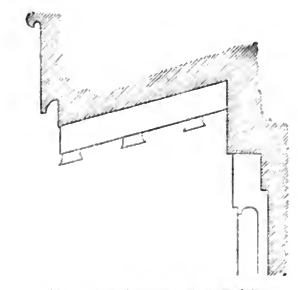
L'édification d'un temple à Thésée, avec droit d'asile, fut le résultat d'un culte consacré aux héros. Aucun auteur ne dit précisément que le temple de Thésée ait été élevé par Kimon, mort en 449 avant l'ère vulgaire; mais il est cependant certain que ce monument fut érigé à son instigation, lorsqu'il rapporta les restes de ce héros de l'île de Skyros à Athènes [2]. Le *Thèsèion* fut commencé vers la quatrième année de la LXXVIIe olympiade ou 469 avant l'ère vulgaire. Quelques sculptures et surtout celles de la frise des petits côtés de la cella portent le caractère de l'école de Phidias, ce qui prouve qu'on travailla

1. Liv. II, ch. XIII.
2. Plutarque, *Vie de Thésée*, ch. XXXI, XXXII, XXXVI. — Id., *Vie de Kimon*, ch. VIII. — Diodore, l. IV, ch. LII.

pendant de longues années à ce monument. Le temple de Thésée, qui s'élève sur deux gradins, est périptère et hexastyle d'ordre dorique, en marbre pentélique : il a treize colonnes sur ses faces longitudinales. Il se compose d'un pronaos à l'est, d'une cella et d'un posticum à l'ouest ; il a 13m 76 de largeur sur 31m 75 de longueur. Du dessus de la marche supérieure jusqu'au-dessus de la corniche, il a 7m 62 d'élé-

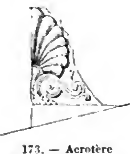


171. — Plan du Temple de Thésée.



172. — Corniche du Temple de Thésée.

vation. La mesure moyenne de l'entre-colonnement est d'un diamètre deux tiers; la hauteur des colonnes est de cinq diamètres cinq huitièmes; la diminution du diamètre supérieur de la colonne est d'un peu plus d'un dixième du diamètre inférieur; la hauteur de l'entablement est de quatre onzièmes de celle des colonnes. L'échine des chapiteaux accuse une mâle et forte souplesse. Le col de la colonne est marqué par une étroite, mais profonde entaille. Le renflement de la colonne, peu sensible, aboutit au milieu de sa hauteur, où il est de un cent quarantième du diamètre inférieur. Il n'existe plus de vestiges des sculptures du fronton oriental, qui se composaient sans doute de hauts-reliefs semblables à ceux du Parthénon. Les dix métopes de la façade orientale représentent les exploits d'Héraklès ; les huit métopes en retour au nord et au sud, ceux de Thésée. La frise du pronaos contient des combats héroïques sous la conduite des dieux : on pense que c'est la lutte de



173. — Acrotère du Temple de Thésée.

Thésée avec les Pallantides. Dans le posticum, la frise représente les combats des centaures. L'intérieur de la cella du temple, sur une hauteur de six assises à partir du socle, était couvert d'un stuc épais, sur lequel étaient peintes les grandes compositions de Mikon, dont parle Pausanias.

D'autres parties architectoniques du Théséion offrent des traces de peintures qui animaient et enrichissaient le monument ; pendant le moyen âge, il a servi d'église chrétienne, et de nos jours il sert de musée.

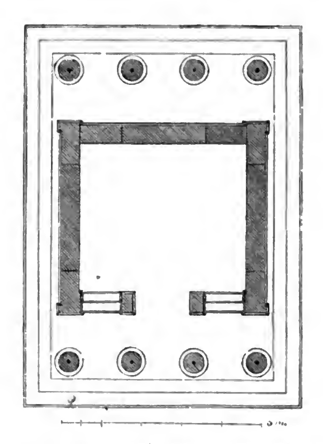


174. — Temple de la Victoire sans ailes.

En montant vers la citadelle, à la droite des Propylées, était un temple de *Nike Apteros*, ou de la Victoire sans ailes[1]. C'était un petit sanctuaire formant le couronnement d'une solide tête de muraille qui terminait au midi l'enceinte de l'Acropole à l'ouest. Cette muraille avait été élevée par Kimon, dont elle portait le nom. On présume que ce temple fut élevé en commémoration de la double victoire remportée par ce capitaine sur les Perses en 470 sur l'Eurymédon, dans la Pamphylie. Vers la fin du XVII[e] siècle, les Turcs démolirent cet édifice et se servirent de ses matériaux pour la construction d'une batterie.

1. Pausanias, l. I, ch. XXII. — Ross, Schaubert et Hansen, Tempel der Nike Apteros.

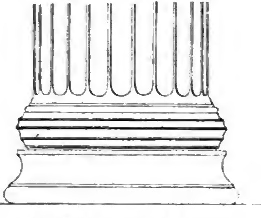
Cette dernière fut à son tour détruite en 1835 et l'on retrouva de nombreux fragments du temple qui furent replacés dans le lieu qu'ils occupaient primitivement. Le temple de la Victoire, de moyenne grandeur, était amphiprostyle, à quatre colonnes d'ordre ionique; faute d'espace, sa cella n'était que peu profonde. Il y avait également quatre colonnes sur sa façade occidentale. De belles sculptures en ornaient la frise qui régnait extérieurement autour de la cella; elles représentaient des épisodes des guerres persiques, des réunions de femmes se rapportant à la Victoire, qui elle-même s'y trouvait personnifiée.



175. — Plan du Temple de la Victoire sans ailes.

En représentant la Victoire sans ailes, on voulait exprimer qu'elle ne quitterait plus jamais Athènes et qu'elle la protégerait toujours comme elle l'avait fait pour l'armée athénienne combattant les Perses. Le temple s'élevait sur un stylobate formé de quatre gradins dont celui du haut a 5m 54 de largeur sur 8m 26 de longueur. La face d'entrée à l'orient était ouverte ou à jour. La porte était formée par deux pilastres étroits; entre ces pilastres et les antes des murs latéraux, ainsi qu'entre les antes et les colonnes d'angle, il y avait des grilles de clôture en bronze. Le temple de la Victoire est, comme celui

de Thésée, bâti en marbre pentélique. Ses proportions sont courtes et ramassées en comparaison des monuments ioniques postérieurs. Les colonnes ont une forte diminution à leur sommet : leur diamètre supérieur a $\frac{2}{11}$ de moins que celui du bas : leur hauteur est un peu plus de sept diamètres $\frac{2}{3}$; l'entre-colonnement est de deux diamètres ; l'élévation de l'entablement est de presque $\frac{2}{7}$ de la hauteur des colonnes. Le chapiteau est simple, mais d'une composition parfaite. La base participe de la base ionique et de la base attique. La principale gorge repose sur un tore de faible dimension : le tore supérieur est cannelé horizontalement ; il rappelle celui d'une colonne à Pasagardes[1]. Au-dessus de ce tore se trouve une forte astragale, puis un filet et enfin un congé. La base est très-élevée et ses membres sont peu saillants. L'entablement est très-simple : il n'y avait point de gouttes au larmier.



176. — Base au Temple de la Victoire sans ailes.

LES PROPYLÉES.

Nous arrivons maintenant aux monuments élevés sous Périklès.

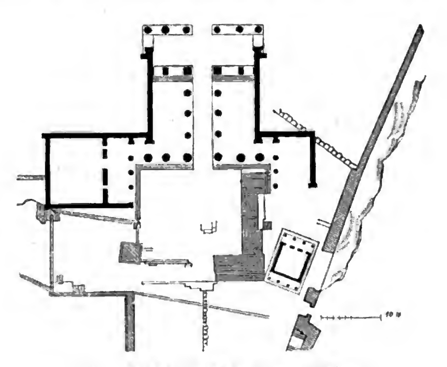
L'Acropole d'Athènes fut, après l'incendie des Perses, ornée par Périklès des plus beaux monuments de la ville, des Propylées et du Parthénon, édifices qu'on doit placer parmi les chefs-d'œuvre de l'art pour leur conception, leur élégance, leur exécution soignée, pour la perfection de toutes leurs parties et de leurs détails, qui offrent des formes nobles, gracieuses, et en même temps l'aspect le plus imposant et le plus agréable.

Périklès eut soin de donner à l'enceinte qui renfermait le temple d'Athéné une entrée digne de ce monument. A l'ouest de la citadelle, au haut d'un escalier[2] de plus de vingt mètres de largeur, de trente-trois de profondeur et de quinze de hauteur, s'élevaient les Propylées, commencés dans la seconde année de la LXXXVe olympiade ou 439

1. Voyez notre *figure* 121, p. 357.

2. Voyez l'ouvrage de Ross, Schaubert et Hansen cité dans notre bibliographie, p. 376.

avant l'ère vulgaire, par l'architecte Mnésiklès et terminés dans l'espace de cinq années. Ce monument est bâti en marbre pentélique. Son sol est situé à environ 68 mètres au-dessus de la marche supérieure du temple de Thésée; il se compose de trois travées longitudinales de l'ouest à l'est, qu'on traverse au moyen de cinq ouvertures. Les Propylées ont 18m 03 de largeur dans œuvre et 23m 70 de profondeur de l'ouest à l'est de l'extérieur des colonnes des deux portiques, dont la hauteur est de 8m 55. Les deux portiques de l'ouest et de l'est sont d'ordre dorique, et les six colonnes qui divisent l'intérieur en trois travées, d'ordre ionique. Le portique oriental est de 1m 50 plus élevé que celui de l'occident. Les marches transversales de l'édifice



177. — Plan des Propylées de l'Acropole d'Athènes.

sont coupées par une rampe en pente douce destinée aux chars, aux chevaux et aux animaux offerts en sacrifice, compris dans le cortége des Panathénées, se rendant dans l'Acropole, tel qu'il est représenté dans la frise de la cella du Parthénon. Quatre piliers carrés terminaient à l'orient la salle ionique. Les deux portiques extérieurs étaient hexastyles; leurs colonnes ont 5 $\frac{1}{2}$ diamètres de hauteur; l'entasis ou renflement du fût est d'un quatre-vingtième du diamètre : ce renflement a lieu dans le milieu de la hauteur. Les frontons et les frises paraissent n'avoir contenu aucune sculpture. Les six colonnes ioniques supportaient les architraves ou poitrails ou solives d'une grande longueur, sur lesquels en reposaient d'autres transversaux qui, à leur

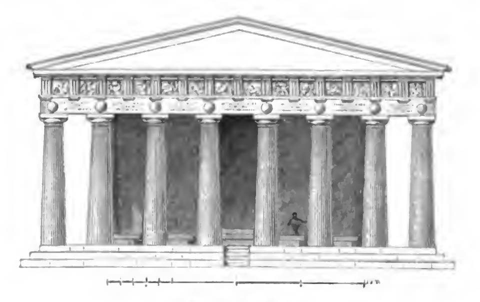
tour, soutenaient les riches caissons de la couverture. La combinaison de cette dernière peut être restituée à l'aide des vestiges du portique du temple d'Éleusis qui en fut une copie. Les colonnes offrent le développement sévère et noble de l'ordre ionique dans sa simplicité primitive. Les volutes des chapiteaux, à une simple gorge, sont modelées avec puissance et sévérité, avec un canal très-accusé; leur abaque a un profil qui tient de l'échine et qui était orné de feuillages peints tirant sur le dorique, tandis que l'échine véritable offre des oves effectivement sculptées. La base est attique, elle a peu de saillie; le tore supérieur est simplement cannelé. Elle repose sur une plinthe circulaire avec profil à gorges plates. Les portiques des ailes latérales répondent dans leurs parties essentielles aux portiques du corps principal. La salle du nord servait de musée nommé *Pœkile;* elle était ornée de peintures murales exécutées par Polygnote, et pour lesquelles il ne demanda point d'honoraires[1]. On ignore quel était l'usage de la petite salle de droite ou du sud. Les Propylées furent achevés dans l'espace de cinq ans, avons nous dit. Les Grecs mettaient le temps nécessaire à leurs œuvres d'architecture, aussi leurs chefs-d'œuvre sont-ils encore, après vingt-trois siècles, l'admiration de la postérité. Ils n'avaient pas hâte d'achever tant bien que mal leurs édifices, ils ne voulaient pas étonner la foule; mais ils travaillaient, artistes et hommes d'état, pour leur propre satisfaction et celle de leur goût exquis. Harpocration rapporte, d'après Héliodore, que les Propylées auraient coûté 2012 talents ou 8,329,680 francs (le talent valant 4,140 fr.) Les Propylées avaient une si grande célébrité, qu'Épaminondas manifesta le désir de les transporter à Thèbes pour les replacer sur l'Acropole de Kadmos[2].

LE PARTHÉNON.

Nous arrivons maintenant à l'histoire du plus parfait et du plus beau monument d'architecture sorti de la conception de l'homme, et, comme le dit à bon droit un auteur contemporain, « la gloire de la Grèce et la honte du reste du monde. » Il s'agit du Parthénon d'Athènes, Παρθενὼν, *conclave virginis,* appartement de la Vierge, sanctuaire dédié à Athéné. « Le Parthénon, temple de l'Acropole, bâti par les Athéniens, dit Hesychios, grammairien d'Alexandrie du

1. Plutarque, *Vie de Kimon*, ch. IV. — 2. Eschines, *Fausse Ambassade*, ch. XXIX.

IVe siècle, a cinquante pieds de plus que le temple brûlé par les Perses [1]. » Commencé en 448 avant l'ère vulgaire, ce monument prit dix ans à construire et fut terminé seulement en 438. Iktinos et Kallikrates en furent les architectes. Le premier avait aussi élevé des temples célèbres dans d'autres provinces de la Grèce, et il rédigea avec Karpion un livre sur le Parthénon [2]; il paraît encore avoir été le véritable architecte de l'édifice quant à sa conception architecturale. Kallikrates, employé aussi à la construction des longs murs qui reliaient le port à la ville, était chargé de la partie technique de l'œuvre. Le Parthénon était en partie destiné à la célébration de la fête nationale des grandes Panathénées et au dépôt du trésor public. Il est périptère, hypèthre d'ordre dorique en marbre pentélique et le seul temple octo-



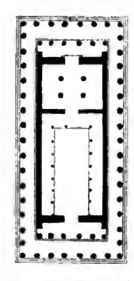
178. — Le Parthénon.

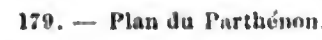
style de la Grèce. Il se compose d'une colonnade extérieure, d'un pronaos ou anticella à l'orient, d'une cella hypèthre de 30m 05 de longueur de l'est à l'ouest sur 19m 04 de largeur, de l'opisthodôme fermé, avec quatre colonnes centrales placées sur deux rangs, lequel avait 13m 33 de profondeur sur 19m 04 de largeur et d'un second pronaos occidental. La longueur totale du monument de l'est à l'ouest est de 68m 90, et sa largeur est de 30m 47 de l'extérieur à l'extérieur des colonnes. La hauteur du dessus du gradin supérieur, au-dessus de la corniche de

1 Hesych. in voc. Εκατόμπεδος. — L'ancien Parthénon fut détruit lors de l'incendie de l'Acropole d'Athènes par les Perses, en 480 avant l'ère vulgaire. Hérodote, l. VIII, ch. LIII.

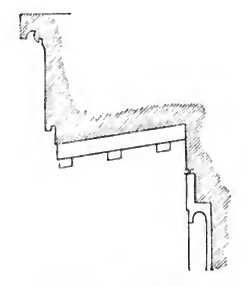
2. Vitruve, l. VII, introd.

l'entablement est de $13^m 68$; la hauteur totale y compris le fronton est de $17^m 93$. Le Parthénon repose sur un stylobate formé de trois gradins. Le corps du temple proprement dit s'élève entre la colonnade sur deux autres gradins ou marches. Sur les faces longitudinales l'édifice a 17 colonnes; au centre, sur les deux façades, les gradins formant stylobate sont divisés en deux et forment ainsi six marches destinées à l'accès du monument. La hauteur des colonnes de la galerie extérieure est de $10^m 38$ y compris le chapiteau ; leur diamètre inférieur est de $1^m 85$ (les quatre colonnes d'angle ont $1^m 90$ de diamètre), et celui du haut de $1^m 44$: leur hauteur est de 5 diamètres $\frac{5}{9}$. L'entre-colonnement est de 1 diamètre $\frac{5}{18}$; celui des angles est moins fort. La hauteur de l'entablement est presque d'un tiers de celle des colonnes. L'entasis des colonnes du péristyle est de $\frac{1}{44}$, leur diminution supérieure $\frac{13}{30}$.





179. — Plan du Parthénon.



180. — Corniche du Parthénon.

Il y a dans le Parthénon certaines dispositions statiques qui caractérisent spécialement le génie des Athéniens. Des hommes de l'art ont découvert que les murs de certains temples n'étaient point tracés au cordeau, qu'ils décrivaient une courbe dont la concavité est tournée à l'intérieur, que le soubassement n'offrait pas une ligne parfaitement horizontale, mais une courbe légèrement convexe, que l'entablement suivait cette même courbe, que sa face forme une ligne concave sur chacun des côtés du monument, de sorte que les angles ne sont pas absolument droits, mais légèrement aigus ; que les colonnes sont inclinées vers l'intérieur du temple et que leur axe n'est point perpendiculaire au sol, que les colonnes des angles ont une inclinaison double

pour prévenir avec plus de force la poussée ou écartement de l'édifice ; qu'en résumé toutes les arêtes verticales du monument, ainsi que les axes de toutes les colonnes suivraient des lignes qui, prolongées dans l'espace, aboutiraient à un point commun fixé sur une perpendiculaire élevée au centre de l'édifice. Cette disposition savante était en partie destinée à préserver les monuments autant que possible des effets des tremblements de terre si fréquents dans l'Attique, et c'est sans doute à elle que nous devons la conservation des temples grecs qui subsistent.

La concavité des longues lignes horizontales à l'extérieur du Parthénon a été découverte et observée par des architectes étrangers. Elle est proportionnellement plus forte sur les faces principales que sur les faces latérales, et un peu moins forte aux entablements de ces faces qu'aux gradins formant stylobate. M. Penrose donne le résultat de ses études ainsi qu'il suit :

	Longueur totale.	Hauteur de la convexité.	Hauteur de la convexité sur une longueur de 100 pieds.
Gradins des faces principales.	101,3 pds angl.	0,228 pds.	0,225 pds.
Id. latérales...	228,1 —	0,355 —	0,156 —
Entabl[ts] des faces principales.	100,2 —	0,171 —	0,171 —
Id. latérales...	227,0 —	0,307 —	0,135 —

Dans le tympan oriental du Parthénon, on avait représenté la naissance d'Athéné avec tout ce qui s'y rapportait. Dans cette gigantesque composition, il y avait de vingt-quatre à vingt-cinq figures et quatre chevaux. Le fronton occidental, celui tourné vers les Propylées, retraçait la victoire d'Athéné sur Poséidon. On y voyait également vingt-quatre à vingt-cinq figures en ronde bosse et quatre chevaux. L'extérieur de la cella contenait la célèbre frise représentant les Panathénées, et qui, placée à une hauteur de 12 mètres du sol, avait un développement de 158 mètres et 1 mètre d'élévation. On a évalué à trois cent vingt le nombre de figures qu'elle devait contenir. Ces sculptures, par leur peu de relief, étaient savamment calculées pour produire de l'effet de la place qu'elles occupaient. Les métopes, les frontons et la frise, chefs-d'œuvre de la statuaire, sont l'œuvre de Phidias.

Dans l'hypèthre à l'ouest au fond, était placée la statue colossale d'Athéné, également l'œuvre de Phidias. Cette figure, de 16 coudées grecques ou 12 mètres d'élévation, était en ivoire et en or. La seule dimension de cette statue assise, dont la tête aurait touché le faîte du temple, semble avoir été destinée à faire concevoir l'idée que tout

sanctuaire était insuffisant pour une telle divinité. Quand Phidias proposa de l'exécuter en marbre de préférence à l'ivoire, parce que le marbre conserve plus longtemps une belle apparence, les Athéniens y consentirent; mais lorsqu'il ajouta que cette matière coûtait aussi moins cher, ils lui imposèrent silence[1], exemple de la noblesse et de l'élévation de sentiments des Grecs! La statue fut donc exécutée en ivoire, et le manteau mobile en or de la Pallas Athéné du Parthénon pesait 44 talents d'or ou 2,950,000 francs[2].

L'architecte et l'homme de goût doivent consacrer une étude approfondie au Parthénon, œuvre parfaite qui n'a jamais été égalée. Expression de la plus grande élégance architecturale, de la plus juste proportion dans ses diverses parties, de l'harmonie la plus accomplie dans ses détails, elle réalise la manifestation des plus belles formes données à la matière inorganique dans le but que se proposait l'artiste. La sévérité dorienne s'y rencontre alliée et unie étroitement à la grâce et à la délicatesse ionienne.

Dans la vie de Caton l'Ancien, Plutarque rapporte un fait qui aurait eu lieu après l'achèvement du Parthénon. Le peuple athénien, ayant rendu la liberté aux mulets qui avaient montré le plus de courage et d'activité pendant la construction du temple, les laissa pâturer en liberté. Un de ces animaux serait retourné de lui-même aux travaux, en précédant ou accompagnant les bêtes de trait qui montaient les voitures sur l'Acropole, comme s'il avait voulu les encourager; il fut décidé que cet animal serait nourri jusqu'à sa mort aux frais de l'État[3].

L'ODÉON.

Antérieurement à l'année 443, Périklès éleva à Athènes, sur les fondations d'un monument commencé en 499, un Odéon destiné aux concours pour les prix de musique, et surtout de la flûte, qui avaient lieu pendant les fêtes des Panathénées. C'était un vaste édifice contenant à l'intérieur une infinité de siéges et de colonnes. Sa couverture était probablement une sorte de coupole, si l'on en juge par des vers de Kratinos qui, en parlant de l'Odéon de Périklès, fait allusion au crâne élevé de ce grand homme[4]. Pausanias dit en

1. Valère Maxime, l. I, ch. I.
2. Voyez Pline, *Hist. nat.*, l. XXXIV, ch. XIX; l. XXXVI, ch. IV.
3. Plutarque, *Vie de Caton l'Ancien*, ch. V. — 4. Id., *Vie de Périklès*, ch. XIII.

outre que ce monument curieux devait figurer la tente royale de Xerxès, roi des Perses[1]. Il subsista jusqu'au temps de Sylla, lorsque Aristion le fit incendier en 86 avant l'ère vulgaire, de crainte que le général romain ne se servît de la charpente pour construire les machines de guerre avec lesquelles on aurait pu attaquer l'Acropole[2]. Il ne reste plus aujourd'hui que quelques faibles vestiges des fondations de ce théâtre célèbre, qui était situé au pied sud-est de la citadelle, entre le théâtre de Dionysos et le monument de Lysikrates[3]. Vitruve se trompe en disant que ce fut Themistokles qui fit bâtir l'Odéon[4], mais il a raison quand il dit que cet édifice était du côté gauche, en sortant du théâtre de Dionysos.

THÉATRES GRECS.

Les théâtres grecs formaient une catégorie très-étendue de monuments, car ils étaient destinés au spectacle de luttes et de concours soit de musique, soit de gymnique ou tout autre exercice intellectuel ou physique. Ces théâtres étaient des édifices de forme très-simple et le plus souvent consacrés à Dionysos ou à Aphrodite, divinités de la joie et des jeux. Comme les théâtres grecs étaient aussi destinés à l'usage des assemblées populaires, à Athènes et à Taras, par exemple, ils étaient de dimension infiniment supérieure aux temples. Les mêmes principes ont été suivis pour leur établissement dans tous les lieux de la Grèce. Quand cela était possible, on les plaçait sur le versant d'une montagne et avec vue sur la mer, comme à Sicyone, à Taras et à Tauroménion. Une infinité de ces théâtres sont situés au couchant, mais aucun au midi. Leur forme était généralement un hémicycle sur la base duquel se trouvait la *scène* pour les acteurs avec ses accessoires, c'est-à-dire deux murs latéraux élevés, avec des peintures, un mur de fond, qui représentait un palais. Ce mur de fond avait trois portes : celle du centre était destinée aux rois, celle de droite aux personnages de second rang et celle de gauche aux acteurs remplissant des rôles inférieurs. Le *théâtre des spectateurs* constituait la seconde partie du théâtre grec : il était compris dans le pourtour de l'hémicycle ; enfin la troisième partie du théâtre grec était formée par l'orchestre entre la scène et les spectateurs, destiné

1. Pausanias, l. I, ch. XX. — 2. Appien, *Mithridate*, ch. XXXVIII.
3. Voy. le n°.20 de notre plan. — 4. Vitruve, l. V, ch. IX.

aux chœurs et établi en contre-bas de la scène. Dans l'orchestre et au niveau de la scène se trouvait la thymèle, dans l'origine un autel consacré à Dionysos : là aussi, pendant les assemblées populaires, était placée la tribune. Il existait une espèce d'estrade sur la scène, avec face de derrière, destinée à élever certains personnages au-dessus de la multitude, à les transporter pour ainsi dire dans une sphère étrange, merveilleuse ou poétique.

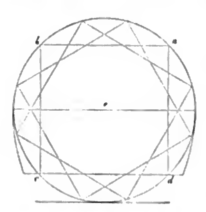
De cet ensemble il s'ensuivait qu'on avait : I. l'orchestre avec la thymèle au centre et les issues découvertes (δρόμος) aux côtés; II. les constructions scéniques avec : 1° leurs décorations fixes et à plusieurs étages, *episcenia*, formées de colonnes, de murs de refend et de charpentes; 2° leurs murs ou ailes latéraux (παρασκήνια, *versuræ procurrentis*); 3° l'espace en avant du mur de fond de la scène et entre les ailes, plus élevé au moyen d'une estrade en charpente (ὀκρίβας, λογεῖον); 4° la face apparente de cette estrade tournée vers les spectateurs et qui formait l'espace couvert nommé ὑποσκήνιον, *proscenium;* III. Le théâtre proprement dit (κῶλον) avec les siéges au pourtour et s'étendant dans l'hémicycle, concentriquement divisés par de larges couloirs (διαζώματα, *præcinctiones*) contenant des degrés, couloirs ayant en plan la forme d'un coin. Les gradins en amphithéâtre, destinés aux spectateurs, étaient primitivement en charpente. Mais, dans la suite, on plaça les théâtres sur des collines ou des versants de montagnes, et alors on tailla dans le roc les siéges pour la multitude; IV. La colonnade circulaire au-dessus et enveloppant les siéges supérieurs, destinée à donner à l'ensemble une clôture intérieure imposante et utile aux effets d'acoustique et de perspective, deux sciences qui entraient dans les études principales des constructeurs de théâtres chez les anciens [1]. Il y avait aussi derrière la scène des portiques destinés au public.

Vitruve dit [2] que dans un cercle tracé sur la terre les Grecs figurent trois carrés (semblables à *abcd*), dont les douze angles vont toucher la ligne circulaire. Le côté du carré (la ligne *cd* de notre figure) qui est le plus près de la scène et qui fait une section dans le cercle, détermine le devant du proscénium. Une ligne parallèle à ce côté, et tracée à l'extrémité du cercle, constitue le front de la scène. On tire encore une autre ligne qui, passant par le centre (*e*) de l'orchestre, suit la direc-

1. Vitruve, l. v, ch. v. — Id., l. vii, Introduction.

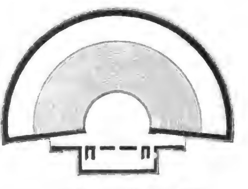
2. Vitruve, l. v, ch. viii. — Notes sur ce passage dans la traduction française de Vitruve, par M. Ch.-L. Maufras. Paris, 1847, 2 vol. in-8. Vol. I, page 561 et suivantes.

tion de celle du proscénium; les points où, coupant à droite et à gauche la circonférence, elle forme deux angles dans chaque hémicycle, deviennent deux centres. En appuyant la pointe d'un compas au centre droit, on trace une ligne courbe de l'intervalle gauche au côté droit du proscénium; en posant également un compas à l'angle gauche, on trace une autre ligne courbe depuis l'intervalle droit jusqu'au côté gauche du proscénium.



181. — Tracé des Théâtres grecs.

La conception et l'ordonnance des théâtres en pierre chez les Grecs ne sont pas relativement très-anciennes : il y a tout lieu de croire qu'elles appartiennent aux Athéniens, si toutefois les Ioniens asiatiques ne peuvent pas les revendiquer. Toujours est-il qu'Athènes eut pendant longtemps un théâtre en charpente. « Pratinas, fils de Pyrrhonides, ou d'Encomias, du bourg de Phlya, poëte tragique qui disputa le prix avec Eschyle et Chærillos dans la LXXe olympiade [1], écrivit d'abord des satires; pendant que l'on jouait une de ses pièces, les échafauds qui portaient les spectateurs s'enfoncèrent. Après cet événement les Athéniens se firent bâtir un théâtre en pierre [2]. » Le théâtre, dont parle ici Suidas, était, pense-t-on, celui de Dionysos,situé au pied méridional de l'Acropole, qui devait son nom au temple de cette divinité auprès duquel il était établi [3]. Le théâtre de Dionysos avait au delà de 80 mètres de diamètre; il resta longtemps inachevé, et ne fut enfin terminé que par Lykurgue l'orateur, qui mourut 328 avant l'ère vulgaire.



182. — Plan du Théâtre de Jassos.

Le théâtre le plus spacieux de la Grèce était celui de Mégalopolis, en Arcadie; le plus beau, celui d'Épidaure en Argolide, bâti par Polyklètes vers la XC^e olympiade ou 420 avant l'ère vulgaire; d'autres théâtres se trouvaient à Argos, de 137 mètres de diamètre; à Sicyone, de

1. 500 ans avant l'ère vulgaire. — 2. Suidas, voce Πρατίνας.
3. Le n° 19 de notre Plan d'Athènes indique la situation du théâtre de Dionysos.

122 mètres; à Sparte, à Thorikos, à Chæronée, à Mélos, à Nicopolis, auprès de Rhiniassa en Épire, auprès de Dramyssos, dans le voisinage de Janina, de 135 mètres de diamètre; à Égine, ayant quelque ressemblance avec celui d'Épidaure, à Messène. En Asie Mineure, on cite ceux d'Assos, d'Éphèse, de 201 mètres de diamètre; de Milet, de Linde, de Stratonicée, de Jassos, de Patara, de Telmissos, de Kisthène, d'Antiphellos, de Myra, de Limyra, de Side, d'Hiérapolis, de Laodicée, de Sagalassos, d'Anemurion, de Selinus en Cilicie. En Syrie, particulièrement ceux de Gerasa, dont l'un à scène découverte et à colonnes, et l'autre à scène couverte. En Sicile, on distingue les théâtres de Syracuse, bâtis par Demokopos-Myrilla, avant Sophron, en 500 avant l'ère vulgaire, de Tauroménion, de Catane, d'Himera et d'Égeste.

Chaque théâtre était affermé à un théatronès ou architecton, qui devait pourvoir à son entretien. Il lui était permis de prélever sur les spectateurs un droit d'entrée qui, pour les places ordinaires, était de 2 oboles ou 23 centimes, et afin de ne pas priver du spectacle les moins fortunés de la nation, Périklès avait établi la theorika, c'est-à-dire le don de monnaie destiné à payer leur entrée au théâtre. Ce don était imputé sur le trésor public. C'était une institution juste et digne d'éloges.

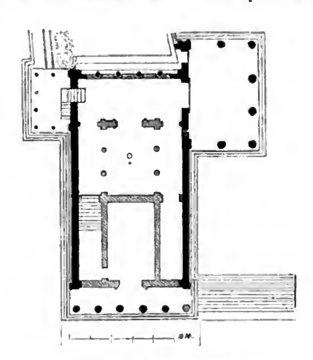
L'ÉRECHTHÉION.

Sur l'Acropole d'Athènes était un édifice d'une haute antiquité, la solide et magnifique habitation d'Érechthée[1], connue d'Homère, qui fut incendiée avec les autres monuments athéniens par les Perses en 480 avant l'ère vulgaire. Cet édifice était consacré à Pallas, déesse des orages, de laquelle dépendaient la fertilité de la contrée, pauvre en cours d'eaux, et encore la prospérité de l'agriculture. C'est dans ce sanctuaire double, l'Érechthéion, qu'on honorait conjointement avec Athéné Polias, l'Athéné protectrice de la ville, Érechthée; on y vénérait donc la tutrice et son pupille. C'était là que la déesse avait élevé, selon Homère, Érechthée; là était placée l'antique statue en bois de la déesse, qu'Érechthée passait pour avoir érigée; là brûlait encore le feu éternel[2] dans une lampe à mèche d'amiante. Cette statue, assise avec son égide ou bouclier, représentation du nuage

1. *Odyssée*, l. VII, v. 81.
2. Pausanias, l. I, ch. XXVI. — Strabon, l. IX, p. 396.

produisant le tonnerre, était vêtue d'une longue robe, le *peplos*, et coiffée du bonnet rond, le *polos*, comme symbole du ciel chargé de nuages. Dans l'Érechthéion, on voyait le puits salé, creusé par Poseidon avec son trident, et l'ancien olivier que Pallas avait fait croître, lorsque ces deux divinités, le dieu des eaux terrestres et la déesse des eaux célestes, se disputaient la possession de la contrée.

L'Érechthéion actuel ne paraît avoir été bâti qu'après la mort de Périklès (429 av. l'ère vulg.). C'est ce qu'indiquerait surtout le style du monument et des circonstances extérieures qu'on doit y rapporter.



183. — Plan du Temple d'Érechthée.

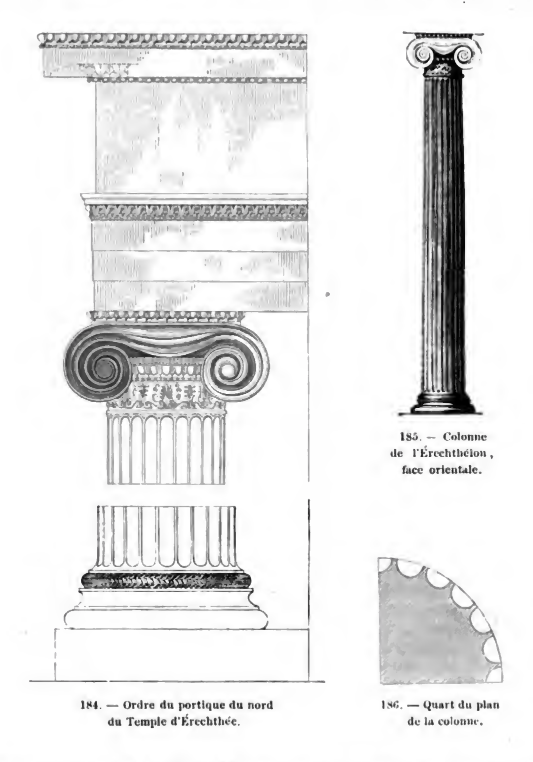
Tandis que s'élevaient les Propylées et le Parthénon, on semble s'être peu inquiété de la réédification de l'Érechthéion, dont les auteurs font à peine mention. Quelques archéologues modernes pensent que ce fut une réaction aristocratique contre le système et les idées de Périklès, qui amena la remise en évidence et la nouvelle glorification de l'ancienne tradition qui se rapportait à Pallas, déesse des orages et à son élève Érechthée. Il est probable que la construction de ce temple fut activée jusqu'à ce que la guerre du Péloponnèse en arrêta la continuation. Ce ne fut qu'en 409, ainsi que l'apprend une inscription en partie conservée [1], qu'on s'occupa de son achèvement.

Ce monument [2], en grande partie debout, formait un temple double

1. Bœckh, *Corpus Inscript. græc.*, nº 160.

2. Tétaz, Mémoire explicatif et justificatif de la restauration de l'Érechthéion d'Athènes. *Revue archéologique*. T. VIII.

d'ordre ionique, dont le sol avait plusieurs niveaux. Il est construit en marbre pentélique; à l'est s'élève d'abord un portique de six colonnes de plus de 11 mètres de longueur sur 2m 30 de profondeur. Le corps principal du temple a 22m 60 de profondeur y compris le portique. Les



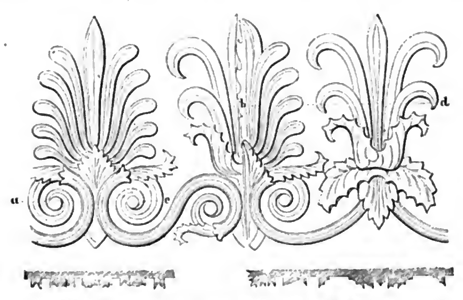
185. — Colonne de l'Érechthéion, face orientale.

184. — Ordre du portique du nord du Temple d'Érechthée.

186. — Quart du plan de la colonne.

faces est et sud sont de 2m 60 environ plus élevées que les autres faces; la façade occidentale, rappelant celle de l'est, offre des antes et quatre colonnes engagées, le tout s'élevant sur un soubassement qui compense ici la différence de niveau du sol. Entre les colonnes enga-

gées étaient pratiquées trois fenêtres. Aux angles nord-ouest et sud-ouest s'élevaient deux salles, la première formée de six colonnes et la seconde de ces six supports magnifiques, appelés cariatides[1]. A l'est, il y avait dans l'Érechthéion un sanctuaire séparé, comme on peut le voir dans le plan. Le reste du sol du temple se composait des dépendances en contre-bas du sol du sanctuaire au sud duquel il y avait un escalier



187. — Ornementation du haut des colonnes de l'Érechthéion.

conduisant dans les parties basses. Un espace central à l'ouest du sanctuaire formait un hypèthre, derrière lequel se trouvait une autre salle à laquelle appartenaient les fenêtres dont il a été parlé plus haut. Cette dernière salle communiquait avec le portique du nord et le petit portique du sud où étaient les cariatides.

1. Vitruve, qui n'est ni architecte ni artiste, mais ingénieur, se perd souvent dans des petitesses de détail. Il rapporte une origine des cariatides de son invention. Comme il n'alla jamais lui-même en Grèce, il parle de ce pays par ouï-dire. Voici ses paroles sur l'origine des cariatides : « Carie, ville du Péloponnèse, se ligua autrefois avec les Perses pour faire la guerre à la Grèce. Les Grecs, ayant glorieusement mis fin à cette guerre par la victoire, voulurent marcher immédiatement contre les Cariates. La ville fut prise, les hommes passés au fil de l'épée, la cité détruite, les femmes traînées en servitude. Il ne leur fut point permis de quitter leurs longues robes ni les ornements de leur condition, afin qu'elles n'en fussent point quittes pour avoir servi au moment du triomphe, mais que, portant à jamais le sceau infamant de la servitude, elles parussent souffrir la peine qu'avait méritée leur ville. Aussi les architectes du temps imaginèrent-ils de les représenter dans les édifices publics placées sous le poids d'un fardeau, pour apprendre à la postérité de quelle punition avait été frappée la faute des Cariates *. » Il y avait dans le Péloponnèse deux villes du nom de Carya, l'une en Arkadie, l'autre en Laconie, mais toutes deux étaient trop petites et trop impuissantes pour admettre

* Vitruve, l. I, c. I.

TEMPLE SUR L'ILISSOS.

Le petit temple amphiprostyle à quatre colonnes élevé sur la rive méridionale de l'Ilissos, auquel on a donné diverses dénominations, telles que temple d'Artémis, d'Agrotéra, de Panops, de Triptolème, était un monument ressemblant beaucoup au temple de la Victoire sans ailes. Il était d'ordre ionique et d'une grande élégance; sa cella était oblongue et non carrée comme au temple de la Victoire. Son architrave est simple, de l'ordre dorique, c'est-à-dire sans subdivisions horizontales. Il y avait probablement des bas-reliefs dans la frise. La hauteur des colonnes était de 8 diamètres $\frac{2}{3}$, l'entre-colonnement de 2 diamètres; l'entablement avait plus de $\frac{2}{9}$ de la hauteur des colonnes. La base de celles-ci est déjà plus élégante et plus correcte que celles du temple de la Victoire. Le tore supérieur est cannelé horizontalement, mais d'une façon plus accentuée que celui du temple de Nike Apteros. De centre en centre des colonnes d'angle, ce temple a 5^{m} 12 de largeur, et de centre en centre des colonnes de face à celles du fond, 18^{m} 86 de longueur. Cet édifice, qui existait encore au XVIIIe siècle, a disparu; il y a tout lieu de croire qu'il appartenait à la fin de l'administration de Kimon.

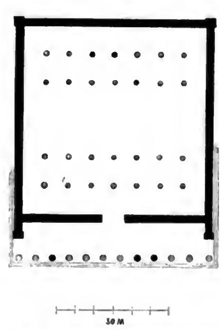
TEMPLE DE DÉMÉTER A ELEUSIS.

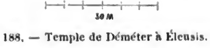
Le temple mystérieux et d'une forme exceptionnelle, consacré à Éleusis au culte de Déméter et qu'on nommait Mégaron ou Anaktoron,

qu'elles se fussent exposées aux chances d'une alliance avec les Perses. Pausanias dit de son côté : « Deux jeunes vierges demeurent auprès du temple de Minerve Polias; les Athéniens les nomment Kanéphores, Κανηφόροι, *portant des paniers* *. » Voici maintenant ce que rapporte Suidas : « Sous le règne d'Érichthonius, on institua pour la première fois l'usage que deux vierges de condition élevée porteraient des corbeilles, κάνης, de la déesse, dans lesquelles on plaçait les objets dont on se servait pour les sacrifices de la fête des Panathénées et dans d'autres cérémonies imposantes. Ces jeunes vierges se nommaient alors Κανηφόροι » Les belles jeunes filles, au temple de Minerve Polias, ne sont autres que ces Kanéphores revêtues de brillants habillements qu'elles portaient dans l'exercice de leurs fonctions pendant cette fête solennelle des Athéniens, appelée Panathénées. L'inscription, dont il a été parlé plus haut dans le texte, porte des vierges et non des cariatides. L'Érechthéion et le grand temple d'Agrigente sont les seuls exemples dans l'antiquité grecque où l'on ait employé des figures humaines, au lieu de colonnes. Pline l'Ancien (*Hist. nat.*, l. XXXVI, ch. IV) cite les cariatides de Praxitèles sur le Capitole, et les cariatides aux colonnes du Panthéon d'Agrippa, œuvres de l'Athénien Diogènes.

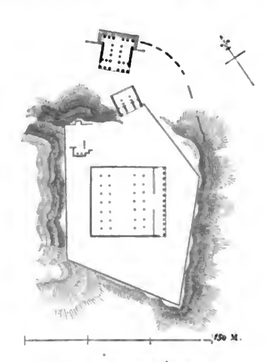
* Pausan., l. I, ch. XXVI.

avait été élevé sous l'administration de Périklès. Iktinos en conçut le plan [1]. Ce monument était d'une dimension extraordinaire, d'ordre dorique, sans colonnes au dehors, afin de laisser plus de place pour les sacrifices; c'était là que se faisaient annuellement les grandes initiations [2]. Koroebos en commença l'exécution, mais il mourut lorsqu'on en fut à la hauteur de l'architrave. Métagènes continua l'œuvre : il posa la frise et les colonnes supérieures. Xénoklès fit exécuter la couverture du temple [3]. Le temple de Déméter, par son plan, rappelle les pyramides d'Égypte; il formait un carré de 52^{m} 40 dans œuvre, divisé en cinq nefs par quatre rangées de colonnes





188. — Temple de Déméter à Éleusis.



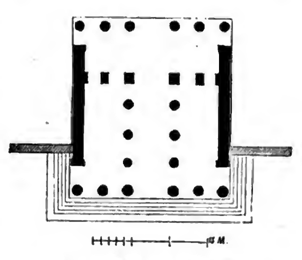
189. — Acropole d'Éleusis.

doriques transversales, dont la centrale avait une largeur de 20^{m} 32 de centre en centre des colonnes. Au premier étage, il y avait des galeries composées de colonnes doriques plus petites. En l'année 318 avant l'ère vulgaire, Démétrios de Phalère fit ajouter par Philon, au-devant du temple, un portique dorique de douze colonnes, dans une ligne parallèle aux colonnes de l'intérieur. Ce sanctuaire était situé dans un lieu qui avait deux enceintes. Un fait est remarquable, c'est qu'il y avait 28 colonnes dans la vaste cella du temple de Déméter; or, les plus célèbres astronomes ont divisé l'orbe terrestre en dix parties

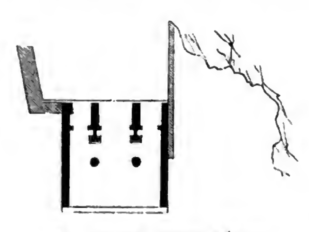
1. Vitruve, l. VII, préf. — 2. Voyez page 390 de ce volume.
3. Plutarque, *Vie de Périklès*, ch. XIII, Pollux II, 54. Xénoklès est l'architecte qui fit élever le mur méridional d'Athènes au Pirée, qu'on appelait aussi mur central, parce qu'il y en avait un autre plus au sud qui conduisait d'Athènes au port de Phaléron.

égales; au moyen de cette échelle, on a trouvé pour le rayon de l'orbe de Cérès ou Déméter le nombre *vingt-huit*. Cette concordance est au moins curieuse si elle n'est pas l'effet du hasard. Les matériaux de ce monument sont de la pierre calcaire d'Éleusis; on y a employé peu de marbre.

Il y avait en dessous de ce temple une crypte ou souterrain formé de colonnes sans diminution vers le haut. Il n'était point hypèthre, mais l'espace qu'aurait occupé l'hypèthre consistait en une grande ouverture pour l'entrée de la lumière et que Xénoklès voûta. Sénèque [1] attribue l'invention de la voûte à Demokritos philosophe, très-savant, qui était versé dans la religion de Zoroastre, initié à toutes les sciences des Égyptiens, et s'occupait beaucoup de mathématiques et d'art. Vitruve rapporte que Demokritos et Anaxagoras écrivirent sur les décorations théâtrales et enseignèrent le moyen, un point fixe étant donné pour centre, d'imiter la disposition naturelle des lignes qui sortent des yeux en s'élargissant, au point de faire illusion et de représenter sur la scène de véritables édifices qui, peints sur une surface droite et unie, paraissent les uns rapprochés, les autres éloignés [2]. La perspective était donc connue des Grecs: mais elle disparut avec tant d'autres belles choses de l'antiquité dans la barbarie et les ténèbres du moyen âge. Demokritos avait beaucoup voyagé; il a pu connaître les voûtes qui existaient en Égypte, en Assyrie et dans certaines parties de la Grèce.



190. — Propylées extérieurs d'Éleusis.



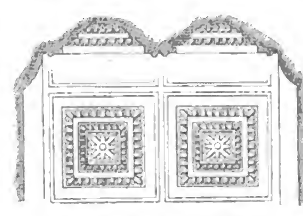
191. — Propylées intérieurs d'Éleusis.

1. Sénèque, lettre 90. — « Democr. dicitur invenisse fornicem ut lapidum curvatura paulatim inclinatorum medio saxo (clef de voûte) alligaretur. » Demokritos était né en 460, et il est mort en 357 avant l'ère vulgaire. — 2. Vitruve, l. VII, préface.

Avec son savoir il a pu en perfectionner le système et y introduire les claveaux et la clef de voûte.

Il n'y aurait donc rien d'étonnant que le temple de Déméter à Éleusis offrît une voûte dans notre acception du mot.

Nous avons dit qu'il y avait deux enceintes au temple d'Éleusis. On pénétrait dans l'enceinte extérieure par des propylées imités de ceux de l'acropole d'Athènes, et élevés probablement du temps de Démétrios de Phalère. Seulement ceux d'Éleusis n'avaient point de voie pour les chars, et n'étaient pas non plus situés sur une aussi forte pente que ceux d'Athènes. Le portique extérieur a six marches, celui de l'intérieur n'en a qu'une; la marche inférieure du dehors a 21^{m}22 de longueur.


192 — Caissons des Propylées d'Éleusis.

Le dans-œuvre, en largeur des murs latéraux, est de 18^{m} 07; la profondeur, les colonnes comprises, est de 23^{m} 96. Les six colonnes de l'extérieur sont doriques. Le centre des propylées est formé de six colonnes ioniques.

Les seconds propylées ont une disposition toute particulière; ils sont formés d'un vestibule de 12^{m} 26 de largeur sur 15^{m} 13 de profondeur, avec deux colonnes doriques; vient ensuite la porte, composée de deux vantaux dont on reconnait encore les trous pour les pivots et les rainures circulaires pour le roulement des galets. Ce monument date du dernier siècle avant l'ère vulgaire.

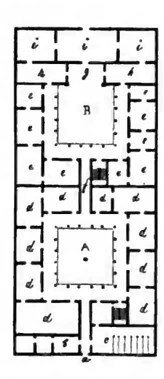

193. — Antéfixe du temple d'Artémis à Éleusis.

En avant des propylées extérieurs du temple de Déméter et de Kora à Éleusis, existait un petit temple consacrée à Artémis Propylæa [1]; c'était un amphiprostylos d'ordre dorique. Son toit était orné sur les faces latérales de très-beaux antéfixes en terre cuite (voyez *figure* n° 193). Les détails de ce petit monument semblent devoir le faire classer parmi ceux élevés postérieurement à Périklès.

Depuis Homère jusqu'à la guerre du Péloponnèse, nous n'avons

1. Pausanias, l. I, ch. XXXVIII.

pour ainsi dire aucun renseignement sur la disposition de la maison grecque ; mais rien ne prouve que les habitations à nous connues à partir de cette époque fussent considérablement différentes de celles du temps de Solon et des Pisistratides. Toutefois, il y eut des modifications dans la maison grecque pendant le siècle qui s'écoula depuis le commencement de la guerre du Péloponnèse jusqu'à Alexandre. Ce sont les maisons de cette époque que nous allons essayer de restituer. Après Alexandre il y eut de très-grandes modifications dans la demeure des Grecs ; mais jusqu'au règne de ce prince, elles ne furent que peu sensibles.



194. — Maison grecque des temps historiques.

a. Porte du vestibule ou corridor d'entrée, αὔλειος θύρα
A. Cour ou péristyle de l'Andronitis, ou habitation des hommes.
b. Portier.
c. Écuries.
d. Salles et pièces de l'Andronitis.
f. Vestibule ou corridor séparant et conduisant de l'Andronitis au Gynækonitis.
e. Diverses dépendances en salles et pièces du Gynækonitis.
B. Cour ou péristyle du Gynækonitis.
g. Portique ou salle spacieuse : Prostas.
h. Thalamos et l'Amphithalamos.
i. Salles à filer et de travail.

Il serait tout à fait oiseux de prendre pour type de la maison grecque les palais des héros chantés par Homère. Quand bien même les anciennes coutumes et les mœurs auraient été ébranlées et modifiées par les tourmentes violentes qui s'opérèrent pendant la migration des races, il faut tenir un compte plus large d'un autre côté de l'influence

venue de l'Ionie : en un mot, la maison grecque, dont-il est question en ce moment, avait déjà été complétement métamorphosée. Ce fait découle suffisamment de ce que, dans Homère, l'habitation des femmes se trouve placée exclusivement dans l'étage supérieur, ὑπερῷον, tandis que cela n'eut lieu postérieurement que par exception. Ce n'était à coup sûr pas la règle générale, comme de nombreux auteurs le prétendent.

Cette liaison de l'andronitis et du gynækonitis au rez-de-chaussée détermine l'ensemble du plan de la maison. Ensuite il faut remarquer encore que l'agglomération des habitations de ville donnait lieu à des modifications importantes dans la construction des maisons.

La maison qui nous occupe avait sur la rue ou la route une porte qui donnait accès à un corridor, sur un côté duquel étaient placées les écuries et les remises et sur l'autre la loge du portier. Ce corridor aboutissait au péristyle des hommes, sorte de cour à ciel ouvert circonscrit des quatre côtés par un espace étroit limité d'un côté par des colonnes et couvert en appentis. Autour de cet espace, sorte de promenoir couvert, étaient placés les appartements du maître de la maison et les chambres habitées par la domesticité ainsi que les pièces servant à l'économie domestique.

Au fond et au centre du péristyle de l'*andronitis* il y avait un second corridor conduisant dans le *gynækonitis* ou gynécée, habitation des femmes. Au centre de ce gynécée existait également un péristyle avec galerie, seulement au-devant et à droite et à gauche (voyez la *figure* nº 194). Autour de ses trois côtés, étaient disposées les pièces destinées aux servantes ou esclaves du sexe féminin. Au centre, au fond, était placée une salle spacieuse appelée *prostas;* à sa gauche était situé le *thalamos*, la chambre à coucher; à droite l'*amphithalamos*. Plus au fond encore et derrière ces pièces d'autres étaient destinées au travail des femmes.

On voit que la maison grecque de cette époque, ainsi que celle du temps d'Homère, était divisée en deux parties distinctes : l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. On saisit dans cette disposition une des nombreuses expressions de la grande moralité des Grecs anciens. Les sexes n'y étaient point mêlés et confondus, comme ils le sont dans notre civilisation chrétienne, qui laisse vivre, pêle-mêle et dans des espèces de piéges à vertu, les hommes et les femmes.

Chez les anciens et surtout en Grèce, l'homme, revêtu de la dignité gouvernementale, n'était considéré comme représentant de la souverai-

neté que pendant l'exercice de ses fonctions politiques et religieuses. Hors de ces fonctions, il rentrait simplement dans la vie privée qu'il aimait, et alors il n'existait plus pour lui d'autre distinction que le respect, la reconnaissance et l'amour qu'on lui témoignait, si toutefois ses actions l'en avaient rendu digne. Il n'habitait point de palais, mais une simple maison tout aussi modeste que celles de ses concitoyens suffisait à la grandeur et au bonheur de l'État.

Le gynécée n'était point une prison, il n'était point non plus un harem à toujours fermé, mais un espace limité, essentiellement assigné à l'existence du personnel féminin de la maison. Cela était surtout vrai pour les jeunes filles qui devaient vivre dans la retraite jusqu'à leur mariage et ne quittaient leur parthénon qu'à certaines occasions pour assister au spectacle d'un cortége ou d'une fête ou même quelquefois pour y prendre une part active. Après le mariage, la femme vivait retirée dans le gynécée, aucun homme étranger n'osait y pénétrer; cela était conséquent et moral. La femme mariée fréquentait l'andronitis, mais elle le quittait aussitôt que des hommes étrangers s'y présentaient; alors elle se retirait dans le gynécée qui n'était une retraite absolue que pour les jeunes filles de la maison.

Par la distribution de la maison grecque, l'on voit que les esclaves des deux sexes vivaient également séparés; les hommes avaient leur logement et leurs occupations dans l'andronitis, les femmes dans le gynécée. Cela maintenait les bonnes mœurs.

« Si quelqu'un de vous connaît encore aujourd'hui l'habitation d'Aristides, de Miltiades et des hommes qui furent célèbres alors, disait Démosthènes [1], si quelqu'un de vous sait comment elle était disposée, il verra qu'elle n'était pas plus belle que la première venue du voisinage. Car ils n'administraient pas les affaires de l'État dans le but d'augmenter leur fortune particulière, mais chacun pensait devoir agrandir la puissance de la souveraineté. »

Les auteurs qui ont entrepris la restitution de la maison grecque ont admis arbitrairement qu'elle était isolée des quatre côtés. Cela pouvait être le cas pour celles de la campagne et pour celles qui étaient situées près de la ville; mais les maisons de la ville étaient mitoyennes. Plusieurs passages d'auteurs grecs le prouvent; lorsque les Platéens résolurent d'en venir aux mains avec les Thébains, pour se concerter entre eux, sans être découverts dans les rues, ils percèrent les murs

1 Démosthènes, 3e Olynthienne, p. 36, édition Reiske. 1770.

mitoyens de leurs maisons [1]. Dans son plaidoyer sur l'héritage de Philoktémon, Isée parle aussi d'une maison *mitoyenne*. Dans son discours contre Androtion, Démosthènes emploie une phrase qui indique la mitoyenneté des maisons en citant une fuite par le toit, dans la maison voisine.

Il reste à faire remarquer qu'anciennement en Grèce l'homme privé ne pouvait encore posséder une habitation spacieuse et élégante; la richesse et l'étendue étaient réservées aux monuments publics, séjour habituel des hommes. La maison particulière n'avait pas alors, à coup sur, déjà deux péristyles. Sur le devant de la maison était situé l'αὐλή, le péristyle, auquel on arrivait par l'αὔλειος θύρα, porte ou entrée du péristyle, où se trouvaient les salles et les pièces qui appartenaient à l'andronitis. De l'autre côté du péristyle et en face commençait le gynækonitis, séparé du péristyle par une porte. « Il n'est pas d'usage dit Plutarque, d'entrer dans une maison étrangère, sans avoir frappé auparavant à la porte; on a aussi aujourd'hui des portiers, et anciennement il y avait des heurtoirs (ou marteaux) à chaque porte, qui annonçaient l'arrivée d'un étranger, afin que la maîtresse de la maison ou ses filles ne fussent pas surprises [2] ». S'il y avait eu deux péristyles, la surprise eût été assez difficile.

Nous avons dit plus haut que les maisons grecques n'étaient rien moins que spacieuses et riches jusqu'à la guerre du Péloponnèse; il en fut certainement de même pendant cette guerre à Athènes; la campagne était préférée à la ville. Isokrates, dans son *Aréopagitique*, dit que les Athéniens vivaient dans une plus grande sécurité à la campagne, où leurs maisons avaient une plus belle et plus riche disposition que dans les murs de la ville, et que beaucoup de citoyens n'assistaient même pas aux fêtes de la ville, préférant le séjour rural et la jouissance de leur avoir à celle que donnait le bien public.

Ce ne fut que vers l'époque macédonienne, quand l'esprit public eut disparu de plus en plus, et qu'on ne se contentait plus de la participation à la splendeur de l'État, que, l'égoïsme s'étant introduit dans la société grecque, les maisons particulières s'agrandirent et devinrent plus splendides; alors, dès ce moment, on négligea les monuments publics.

« A cette époque-là, à la vérité, la puissance de l'État était dans son plus grand éclat, aucun citoyen ne s'élevait comme simple particulier

1. Thucydide, l. II, ch. III. — 2. Plutarque, *De la Curiosité*, ch. III.

au-dessus de la masse du peuple. On trouve, au contraire, que les monuments et les établissements publics étaient si grandioses, si étendus et si magnifiques, que la possibilité de les surpasser n'est point permise à la postérité. J'entends parler des propylées, des quais et des chantiers pour la construction des vaisseaux, des portiques, du Pirée et de tout ce dont vous voyez encore la ville ornée. Aujourd'hui quiconque administre les affaires de l'État possède une fortune personnelle d'une étendue démesurée, de sorte que plusieurs d'entre eux se sont élevés des maisons particulières plus splendides que les monuments publics, comme aussi plusieurs ont seuls acheté plus de biens fonds que vous n'en possédez tous ensemble, vous qui administrez la justice. » Telles sont les paroles de Démosthènes dans son discours contre Aristokratès. Il répète encore ces paroles dans son discours sur l'ordonnance de l'État.

Les toits des maisons grecques étaient en général plats, en terrasse, de sorte qu'on pouvait s'y promener. Les toits à versants n'étaient cependant pas exclus. Bâties en pierre, en briques ou en bois, les maisons n'étaient parées sur la façade que d'un enduit, dans la composition duquel les Grecs étaient très-experts. La décoration intérieure était fort simple. Le sol était généralement en terre battue ou pilonnée, ou carrelé en carreaux de terre cuite. Les dalles de marbre ne parurent que plus tard, et nous n'entendons parler de mosaïques que sous les rois de Pergame.

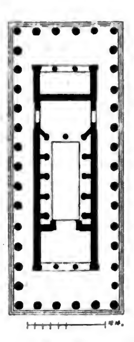
Mais la terre battue pour le sol des salles de la maison grecque n'empêche pas d'admettre un plancher polychrome fait avec le concours du goût et de l'art. C'est ce qu'entend Pline[1], quand il dit que les pavimenta, planchers battus, doivent leur origine aux Grecs, chez lesquels ils étaient travaillés à la manière de la peinture jusqu'à ce qu'ils fussent remplacés par les lithostrota ou travail en mosaïque.

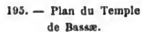
Jusqu'au IVe siècle les parois des murs paraissent avoir été simplement blanchies. Dans Alcibiades nous voyons le premier exemple de la peinture des murs. En effet, il enferma Agatharchos dans sa maison, et ne lui rendit la liberté qu'après qu'il l'eut décorée de peintures et qu'après l'avoir récompensé largement pour son travail[2]. Hippias imposa les portes dont les vantaux ouvraient sur la rue en y formant saillie. Ces portes étaient précédées de grilles ou de clôtures, que

1. Pline, *Hist. nat.*, l. XXXVI, ch. XXV (60).
2. Andocides *in Alcib.* — Plutarque, *Alcibiades*, ch. XVI.

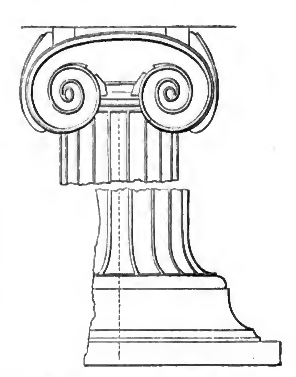
Thémistokles et Aristides interdirent pour empêcher le rétrécissement des rues, par une loi émanée de l'Aréopage.

Parmi les autres temples et monuments de l'Attique, il nous reste à nommer ceux de Rhamnus, du cap Sunion et de Thorikos. Le premier[1], au nord-est de l'Attique, est un temple dorique, hexastyle, périptère de 21 mètres de longueur sur 10 de largeur; dans ce sanctuaire se trouvait la célèbre statue de Némésis, exécutée par Agorakritos. Le temple du cap Sunion[2], dédié à Pallas Athéné, était hexastyle, périptère, avec des propylées. Les temples de Rhamnus et du cap Sunion datent du temps de Périklès. A Thorikos[3], au nord-est de Sunion, il y avait une stoa ou péristyle d'ordre dorique de 14 mètres de largeur sur 31 mètres de longueur, ayant sept colonnes sur les petits côtés et quatorze sur les longues faces. La destination de ce monument est énigmatique.





195. — Plan du Temple de Bassæ.



196-197. — Chapiteau et base du Temple de Bassæ.

Dans le Péloponnèse, nous mentionnerons le temple d'Apollon Épicurien à Bassæ, près de Phigalie, en Arcadie[4], dont Iktinos fut l'archi-

1. Pausanias, l. I, ch. XXXIII. — Strabon, l. IX, p. 396, 399. — *The Unedited Antiquities of Attica.* 1817, ch. VI, VII. — Roß, Wanderungen in Griechenland. T. II, p. 160.

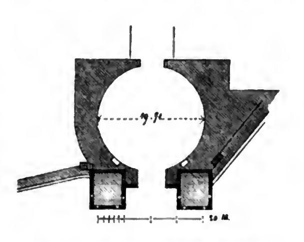
2. *Ionian Antiquities*, p. II, 1797, ch. V. — *The Unedited Antiquities of Attica*, ch. VIII.

3. *Unedited Antiquities*, etc., ch. IX.

4. Pausanias, l. VIII, ch. XLI. — Stackelberg, der Apollo-Tempel, ꝛc. — *Expédition de la Morée*, t. II, pl. 4 et suivantes. — *Antiquities of Athens*, supplément, pl. 1-10. —

tecte, et qui fut bâti vers 428 avant l'ère vulgaire. Selon Pausanias, ce monument était le plus beau de tout le Péloponnèse après le temple de Tégée; le sol sur lequel il s'élève est à plus de 925 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le temple de Bassæ est hexastyle, périptère et hypèthre; il a 37 mètres de longueur sur 13^{m}25 de largeur; à l'extérieur il est dorique, et ionique à l'intérieur, des piliers saillants terminés par des colonnes ioniques engagées forment des espèces de niches ou chapelles ayant au centre un hypéthron. A l'extrémité de l'hypéthron et derrière la statue d'Apollon, il a été trouvé une colonne avec un chapiteau corinthien. A Némée sont les ruines d'un autre temple consacré à Zeus[1], dorique, périptère, hexastyle, ayant treize colonnes sur ses faces latérales. Les colonnes sont élancées; elles ont 6 diamètres 3/5 de hauteur. Penrose observe que l'architecte de ce monument avait dû faire une étude toute spéciale du Parthénon. Le temple de Némée avait 40^{m}70 de longueur sur 20^{m}25 de largeur; il offre déjà la décadence du dorique hellénique.

La fin de la première moitié du IVe siècle avait vu s'élever dans le Péloponnèse un grand nombre de monuments et de constructions diverses. Épaminondas avait rompu la suprématie de Sparte par la bataille de Mantinée (362) en affranchissant la Messénie tenue longtemps en servitude. Messène, ressuscitée de ses ruines, devint une ville nouvelle puissamment fortifiée et ornée de monuments divers. Quant à ses fortifications, une des portes est surtout intéressante : elle est située au nord et formée de deux tours carrées, derrière lesquelles était établi un genre de fausse braie circulaire de 19^{m}71 de diamètre; cette porte avait 5^{m}32 de largeur; la distance d'une tour à l'autre était de 9^{m}67, la face des tours avait 6^{m}50 de longueur et 4^{m}50 en retour d'équerre[2]. Quelques détails de cette porte sont d'une époque postérieure à sa fondation et témoignent d'une restauration.



198. — Plan de la Porte de Messène.

1. Pausanias, l. II, ch. XV. — *Expédition de la Morée*, t. III, pl. 72. — *Ionian Antiquities*, p. II, 1797, ch. VI, pl. 15 à 18.
2. *Expédition de la Morée*, t. I, pl. 42.

Dès les temps les plus reculés de la Grèce, on remarque une particularité dans les portes des villes et des châteaux, qui se rapporte à la défense des places. A la gauche, on trouve un éperon ou un petit bastion avancé, au pied duquel les assaillants devaient nécessairement passer, en présentant leur droite : or, ce côté de leur corps n'étant point protégé par le bouclier, ils étaient harcelés par les assiégés qui pouvaient les blesser, les tuer même avec leurs armes et leurs frondes. Cette disposition s'observe aux murs d'Athènes et aux portes des acropoles de Tiryns et de Mykène.

Mégalopolis et Mantinée en Arcadie furent rebâties en même temps que Messène en 371. Nous avons déjà parlé du théâtre de la première de ces deux villes, le plus spacieux de toute la Grèce[1]. Sur une des faces du marché de Sparte était situé le portique des Perses, construit avec le butin fait sur eux; des statues de marbre blanc[2] surmontaient les colonnes. A Argos, Eupolémos éleva le temple de Héra qui est postérieur à l'année 423, mais dont on n'a retrouvé aucun vestige. Il en est de même de l'Olympeion de Mégare[3], bâti avant l'année 432. Le temple d'Athéné Alée à Tégée, construit après l'année 393 par Skopas, était le plus vaste et le plus beau du Péloponnèse[4] : d'ordre ionique, périptère, il avait une cella hypéthrale ornée à l'intérieur de colonnes doriques, et surmontée de galeries à colonnes corinthiennes. On n'a retrouvé que de faibles vestiges de ce monument remarquable pour l'histoire de l'architecture, entre autres des restes de colonnes doriques de 1m52 de diamètre[5]. Le temple de Zeus à Olympie, bâti avec le butin fait à Pise (vers 580 avant l'ère vulgaire) ne fut achevé que vers 436. Son architecte fut Libon, Éléen; ce temple avait 29m28 de largeur sur 70m89 de longueur et 21 mètres de hauteur jusqu'à la naissance des tympans[6]. Il était d'ordre dorique, en pierre de Poros (tuf calcaire), hexastyle, périptère, composé d'un pronaos, d'un épisthodome et d'une cella étroite avec des galeries supérieures[7]. Dans ce temple se trouvait la célèbre statue de Zeus, exécutée par Phidias. C'est aussi à Olympie qu'on voyait le Philippeion, construction circulaire élevée en briques

1. Dodwell, *Views*, pl. 23. — 2. Pausanias, l. III, ch. XI.

3. Pausanias, l. I, ch. XL. — 4. Id., l. VIII, ch. XLV.

5. Dodwell, *Classical Tour*, etc., t. II, p. 419. — Leo von Klenze, Aphoristische Bemerkungen, gesammelt auf seiner Reise nach Griechenland. Berlin, 1838, in-8, p. 647.

6. Pausanias, l. V, ch. X.

7. J. Spencer Stanhope, *Olympia, Topography illustrative to the actual state of the Plain of Olympia*, etc. London, 1824, in-fol., p. 9.

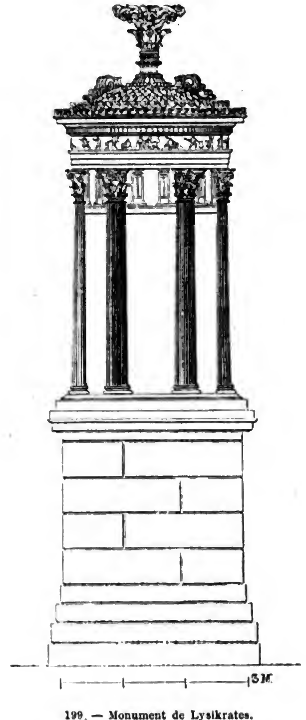
cuites, entourée d'une colonnade et bâtie par le roi Philippe de Macédoine, en commémoration de la victoire de Chœronée, en 338 avant l'ère vulgaire. Sa couverture était conique, formée de chevrons, maintenus au sommet par une tête de pavot en bronze[1]. Nous avons déjà parlé du temple de Delphes[2] achevé vers 480; c'est sur son entrée qu'on lisait la célèbre maxime : Γνῶθι σεαυτόν, connais-toi toi-même[3], et attribuée à Phémonoé, première pythie de l'oracle d'Apollon, à Delphes. L'île de Délos possédait un temple d'Apollon d'ordre dorique avec colonnes de 5m20 d'élévation et de 0m654 de diamètre dans les cannelures. Ce temple fut détruit par Ménophanès, général de Mithridates, en l'année 85 avant l'ère vulgaire. Il y avait dans cette île un autre monument bâti par Philippe de Macédoine, père d'Alexandre. Les proportions en étaient légères, la hauteur des colonnes était de 5m85 sur 0m90 de diamètre. On mesure 3m34 de centre en centre des colonnes. On a trouvé encore à Délos des fragments d'un monument d'un style tout particulier : ils consistent en demi-colonnes doriques engagées et adaptées à des piliers rectangulaires ayant pour chapiteau l'avant-corps de deux taureaux agenouillés; les triglyphes sont ornés d'une tête du même animal. On présume, non sans raison[4], que ces fragments appartiennent au soi-disant autel orné de cornes, construction fantastique, placée au nombre des sept merveilles de l'antiquité, et qui date du IIIe siècle avant l'ère vulgaire[5].

Dans l'ile de Théra (Santorin), peuplée anciennement par des Phéniciens, on a découvert des tombeaux creusés dans des rochers: ce sont de petites niches, ornées de pilastres, d'architraves et de frontons[6]. Leur style les fait rentrer, quant à l'âge, dans l'époque dont nous nous occupons. L'acropole de Lindos dans l'île de Rhodes, offre des ruines de quelques temples d'ordre dorique qui, par leur caractère, appartiennent au IVe siècle avant l'ère vulgaire. C'est sur une colonne d'un des temples de Lindos, celui d'Athéné, qu'on inscrivit en lettres d'or des chants de Pindare.

Un autre monument du commencement du IVe siècle avant l'ère

1. Pausanias, l. V, ch. XX.
2. Page 451. — Voyez aussi : E. Curtius, *Anecdota Delphica*. Berlin, 1843, in-4.
3. Plutarque, *Sur l'EI de Delphes*, ch. XVII. — Diogène Laerte, *Vie de Thalès*.
4. Kunstblatt des 7 et 9 février 1837, n° 11, 12, articles de J. Osann.
5. *Expédition de la Morée*, t. III, pl. VII.
6. *Monumenti Inediti*, etc., t. III, 1839-1843, pl. 25, 26. — L. Roß, Reisen auf den griechischen Inseln, etc. 1840, t. I, p. 69.

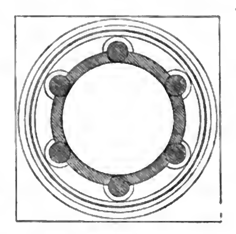
vulgaire est une élégante construction, appelée le monument de Lysikrates, situé dans Athènes, à l'est de l'Acropole (n° 21 du plan d'Athènes). Il fut élevé en 335 en commémoration du prix du chant que les jeunes gens du dème Acamantide, présidés par Lysikrates,



199. — Monument de Lysikrates.

remportèrent aux jeux publics pendant les fêtes de Dionysos; ce prix consistait en un trépied de bronze. Ce monument est un petit édifice d'une composition ingénieuse, destiné à servir de piédestal

au glorieux trépied. Il a en tout 10m 33 d'élévation et la partie cylindrique, élevée au-dessus du soubassement de 2m 87 carré, a 1m 80 de diamètre dans œuvre; ce soubassement repose sur quatre marches peu saillantes, la partie cylindrique est ornée de six colonnes engagées d'ordre corinthien, dont les chapiteaux témoignent par leur caractère que l'art grec était déjà en voie de décadence. La couverture du monument est formée par une seule pierre en forme de calotte sphérique. L'entablement est d'ordre ionique avec des denticules. Les bases des six colonnes engagées sont attiques. Les figures de la frise sont très-élégantes. Les habitants d'Athènes du siècle dernier ont appelé cet édifice « Lanterne de Démosthènes; » on lui donna ce nom à cause de sa forme, et parce que c'était là, suivant une tradition populaire, que l'orateur grec s'était retiré pour s'exercer à l'éloquence. Le nom de Diogènes est aussi peu approprié à ce petit édifice. Le petit monument de Saint-Cloud en est une mauvaise copie.



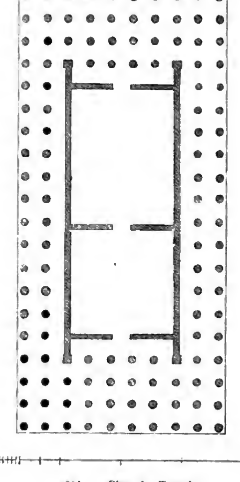
200. — Plan du monument de Lysikrates.

Le monument choragique de Thrasyllos de Décélie à Athènes, qui date de l'année 320 avant l'ère vulgaire, est une grotte pratiquée dans le flanc sud-est du rocher de l'acropole, décoré d'un encadrement dorique, derrière le théâtre de Dionysos (marqué nº 19 sur le plan d'Athènes). Sa façade à 7m 50 de longueur sur 9 mètres d'élévation; elle se compose de trois pilastres couronnés d'un entablement qui lui-même est surmonté d'une sorte de piédestal, orné d'une belle statue, ajoutée, pense-t-on, avec le pilastre du centre en l'année 269, lorsque Thrasykles, fils de Thrasyllos, fut, comme Agonothète, vainqueur dans deux jeux musicaux.

Vers l'année 168 avant l'ère vulgaire, Antiochos Épiphanes entreprit la continuation du temple de Zeus Olympien, commencé par les Pisistratides. L'architecte qu'il employa, Cossutius, citoyen romain[1], continua dans l'ordre corinthien le temple, qui ne fut achevé que sous l'empereur Adrien, après l'année 117 de l'ère vulgaire. Ce vaste monument avait 52m 20 de largeur sur 108 de longueur; son enceinte

1. Vitruve, l. VII, Préface.

était de 131 mètres de largeur sur 207 mètres de longueur. Les colonnes du temple de Zeus Oympien d'Athènes avaient la prodigieuse élévation de 20 mètres; Sylla en fit transperter quelques-unes à Rome pour orner le temple de Jupiter Capitolin[1].



201. — Plan du Temple de Zeus Olympien.

Nous nommerons encore, parmi les monuments de cette époque, celui d'Andronikos Kyrrhestes, vulgairement appelé la tour des Vents, situé à Athènes au nord de l'acropole (nº 25 de notre plan d'Athènes). Il est octogone, de 6ᵐ 80 de diamètre dans œuvre, et de 12ᵐ 15 d'élévation jusqu'au dessus de la corniche de l'entablement. La matière dont il est construit est du marbre blanc. La frise extérieure du haut se compose de la représentation des huit vents principaux sous des figures d'hommes ailés qui ne manquent pas de mouvement, mais d'une apparence grossière. Au centre du toit conique, mais très-plat, s'élevait un triton en bronze qui, monté sur un pivot et tenant une baguette à la main, se tournait du côté du vent et en montrait la direction. Sur les parois extérieures existent le tracé d'un cadran solaire, et à l'intérieur, sur le sol, les rigoles servant à l'écoulement de l'eau par laquelle une horloge était mise en mouvement. Les chapiteaux des deux portes d'entrée sont dejà une corruption du corinthien.

Au sud de la tour des Vents existent encore les arcades d'un aqueduc qui conduisait l'eau et faisait mouvoir une horloge. Aristophanes cite déjà les clepsydres. Il est probable que cet aqueduc est contemporain du monument d'Andronikos.

La guerre du Péloponnèse arrêta momentanément l'édification de

1. Pline, *Hist. Nat.*, l. XXXVI, ch. V.

monuments en Grèce. L'esprit dorien et l'esprit ionien se livrèrent à une lutte désastreuse pour la civilisation grecque. Le sentiment de liberté des États ioniens se révolta contre l'oligarchie dorienne qui les menaçait de sa prépondérance. L'état politique des provinces grecques favorisa l'établissement du despotisme; la recherche d'alliés puissants, l'or des rois de Perse, le régime de l'égoïsme et celui de l'ambition, corrompirent la nationalité grecque, et à la fin l'hégémonie maritime d'Athènes fut détruite. La seconde tyrannie de Sparte fut pire que la première : elle fit à la fin aboutir la Grèce à une impuissance absolue. Les chefs de la république qui vinrent après Périklès, plus égaux entre eux, et voulant tous avoir le premier crédit, étaient réduits à flatter le peuple et à lui abandonner les affaires. De là résultèrent bien des fautes. Dans l'intérieur, ces chefs furent les premiers dont les querelles réciproques troublèrent les affaires de l'État[1]. A cette époque il n'y avait plus, dans les différents états grecs, de noblesse, de vertu, de respect du droit; la majorité était formée par le bas peuple, et les hautes classes étaient devenues les corruptrices incessantes, égoïstes et perverses de la chose publique. L'ancienne tragédie avait été protégée par l'État athénien : elle avait influé sur la vie civile et politique. Les hommes d'Athènes voyaient dans cette tragédie l'image de la dépendance de la royauté héroïque du destin, la nullité de la vanité terrestre, l'anéantissement de l'orgueil humain devant le courroux des dieux. La vieille comédie au contraire, née de l'ironie envieuse de la démocratie de Mégare, avait exprimé la raillerie des classes aisées. Elle devait, dans l'État, selon l'expression d'Aristophanes, rendre les hommes meilleurs; le poëte comique devait être un maître pour les adultes; la comédie ne devait s'occuper que de ce qu'il y a de plus élevé et n'embrasser que l'ironie contre des individus choisis dans la masse. Mais elle ne fut pas longtemps à transgresser ces limites et elle entraîna le public à un esprit de moquerie qui ne ménagea plus rien.

Le pouvoir politique en Grèce veillait au développement, à la culture, ainsi qu'à la fécondation de l'esprit religieux qui surgissait spontanément de l'intelligence et des sentiments du cœur. Le pouvoir travaillait à faire vénérer et craindre les dieux, à faire accomplir les devoirs qu'on devait leur rendre, et enfin, à faire respecter la foi en leur gouvernement du monde. Il eut à sévir dans une circonstance mémorable.

1. Thucydide, l. II, ch. LXV.

Un sujet de la décadence de la Grèce fut l'enseignement de Socrates, fondé sur de fausses prémisses, dénué de science et purement verbal et logique. Socrates ne s'adressait point aux hommes savants, aux hommes qui avaient développé leur raison au moyen de l'observation et de la connaissance de la loi des choses, mais aux artisans, au peuple, à ceux le moins capables d'apprécier le fond, la véritable nature de ses idées, de juger par eux-mêmes leur bonté ou leur imperfection et leur vice. Il ne s'occupait point des lois du monde, il n'embrassait point la nature visible pour l'expliquer et faire comprendre les rapports de l'homme avec elle et ensuite ses rapports avec la Divinité. Il ne s'occupait que d'abstraction, et séparait la pensée du monde terrestre et matériel à la manière des Arabes et des Juifs. Il fut l'auteur de l'idéologie qui a amené et qui perpétue la perturbation dans le monde. Il enseigna pendant trente ans, faisant un grand mal aux saines doctrines, car il parlait d'idées, d'esprits, du démon, qu'il disait être les dieux de la religion nationale, et prêchait une morale déduite de ces abstractions. Par sa manière de raisonner, il faisait disparaître les compas de mesures, les criteriums du juste et de l'injuste, ce qui eut pour résultat d'établir l'arbitraire comme juge et décision. La religion se trouva sapée à sa base, et l'aréopage condamna fort justement Socrates à mort; car il offensait la raison, la saine raison *ariane*, il offensait l'intelligence en lui demandant la foi en certaines choses que les sens ne saisissent pas, toutefois que la science découvre et démontre, mais que Socrates entendait faire accepter sans science, parce qu'elle lui manquait. Au rebours des grands hommes assassinés pendant le moyen âge pour avoir fait usage de leur raison, Socrates fut condamné à mort par l'aréopage pour avoir voulu mettre une foi aveugle et ignorante à la place de la raison et des croyances théologiques séculaires et rationnelles, qui avaient procuré une tranquillité morale non interrompue aux Grecs. Le tyran Kritias, et l'ennemi politique de l'État athénien, Alcibiades, furent ses élèves[1].

L'idée que Socrates se faisait de Dieu était conforme à la vue sémitique. Il disait une vérité en posant un esprit. Mais en n'expliquant pas comment cet esprit produisait les êtres et les choses du monde, il ne disait rien d'utile : car l'homme, tout en étant une de ces choses, a besoin de connaître la nature des autres choses dont il se sert et dont il vit. La conception de Socrates sur Dieu et la nature, identique à la

1. Voyez sur Socrates : P.-W. Forchhammer, *les Athéniens et Socrates, les partisans de la légalité et le révolutionnaire*. Berlin, 1837, in-8. En allemand.

conception sémitique, ne rendait raison de rien : elle fut naturellement attaquée par les vues supérieures de l'esprit, et alors par ces attaques, l'enseignement sur l'esprit cessant d'être unique, un enseignement purement humain fut donné au nom de la raison humaine et non plus comme dictée par Dieu. Un ordre civil et des biens dans la société furent produits par cette nouvelle forme, mais alors par l'habileté, par la finesse ; et la position matérielle de chacun, dès ce moment, ne fut plus en raison des talents et des vertus. Voilà ce que l'histoire des temps de la décadence grecque nous enseigne et nous prouve. L'importance malheureuse de la doctrine de Socrates ne reçut de l'importance que par sa mort, la nature humaine se portant toujours en faveur de ceux qu'elle croit avoir été des martyrs. Ce fut aussi à la suite des doctrines de Socrates que s'éleva l'*avocasserie*, inconnue auparavant. Anciennement le droit était divin, ainsi que l'invoquait encore Démosthènes en 352 avant l'ère vulgaire, dans son plaidoyer contre Aristokrates. Les doctrines de Socrates, étant irrationnelles et en désaccord avec le monde intellectuel et physique, ont contribué avec puissance à faciliter l'introduction de l'arbitraire dans le monde, et par voie de conséquence le laid, ainsi que leur action dans les arts.

A la suite des guerres civiles postérieures à la guerre du Péloponnèse, les luttes des États grecs entre eux avaient ravalé le caractère de leurs habitants[1]. Il y avait égalité entre Athènes, Sparte et Thèbes, mais cette égalité ne consistait point dans la puissance, seulement dans la faiblesse. Dans cette situation, l'aspect de la Grèce, et celui d'Athènes surtout, remplit l'âme de tristesse. Il y existait des hommes braves et courageux, mais l'amour de la patrie avait disparu. La guerre était devenue une nécessité, mais elle se faisait par des bandes indisciplinées qui ne servaient que pour l'or et le butin. La passion, la corruption et la trahison chez les gouvernants produisaient l'absence de confiance chez les gouvernés. Les rapports avec l'Asie avaient introduit un

1. Isokrates, dans son *Discours de la Paix*, dépeint fidèlement le caractère du temps. Il est probable que ce discours date de 358 avant l'ère vulgaire. Il dit entre autres « que les races de tous les hommes célèbres et des familles les plus considérées, échappées aux tourments sous la tyrannie (c'est-à-dire les Pisistratides) et aux guerres persiques, sont anéanties pendant la puissance, l'autorité et le pouvoir dont on cherchait à se saisir et à s'emparer (du temps et avant lui, Isocrates). » — L'esprit et le sentiment du beau ne se transmettent que par le sang et par la tradition, quand ils restent purs d'un mélange inférieur. Le sentiment du beau donne naissance à la noblesse, qu'il ne faut pas confondre avec une caste *titrée* avec priviléges octroyés par du parchemin et par une main le plus souvent indigne. La noblesse est une vertu de race, dit Aristote.

besoin de jouissances matérielles, qui fut porté à l'excès. L'avidité des biens et l'injustice avaient remplacé la sobriété, les mœurs et les coutumes antiques; le commerce et l'industrie, peu actifs chez les Grecs, ne purent empêcher l'accroissement de la pauvreté; l'inculture du sol augmenta de plus par les charges d'énormes impôts. La foule se portait au théâtre, mais les héros de la scène ne formaient plus de héros dans la vie réelle. Les folies, la légèreté et la trivialité étaient bafouées au théâtre sans réveiller la gravité ni la vertu. A côté de profonds philosophes, il y avait de grands artistes, mais ni grands hommes d'État ni grands capitaines.

Un fait à lui seul, considérable en lui-même, prouve à quel point de décadence étaient descendus les Grecs au IVe siècle. Un Phocidien, nommé Philomelos, s'étant emparé du temple de Delphes, fut battu par les Béotiens et d'autres gens, et se tua; son frère, Onomarchos, lui succéda dans le commandement de l'armée sacrilége. Le temple fut pillé, toutes ses richesses séculaires furent distribuées aux différentes provinces grecques. Une immense quantité de métal précieux fut mise en circulation en peu d'années; ce métal fut monnayé et tomba dans les mains de gens sans moralité et qu'on a coutume de poursuivre dans tout État bien ordonné. Onomarchos avait fait convertir en monnaie une partie des trésors d'Apollon, pour subvenir à la solde des troupes étrangères qu'il avait enrôlées. Phayllos, son frère, fit frapper les cent briques d'or du poids de deux talents chacune, que Krœsos, roi de Lydie, avait consacrées à Delphes, et employa de la même manière trois cent soixante vases d'or du poids de deux mines (huit hectogrammes) chacun, un lion d'or, une statue de femme de même métal, pesant en tout 30 talents, de manière qu'en estimant, dit Diodore, en argent, suivant le rapport[1] qui existe entre les deux métaux, la valeur de l'or converti en monnaie, cette valeur s'élève à 4,000 talents d'argent, auxquels ajoutant les offrandes en argent consacrées également par Krœsos, et divers autres de même nature, on trouva que les généraux avaient dépensé 6,000 talents[2] et même plus de 10,000[3]. Au livre XIII, Athénée rapporte dans quelles mains impures tomba cet argent, dont les Athéniens et les Spartiates ne dédaignèrent point eux-mêmes de recevoir leur part. C'est ainsi que s'ouvrirent les voies au conquérant macédonien, comment son

1. Ce rapport était alors comme 1 à 10, c'est-à-dire que dix onces d'argent valaient une once d'or, selon Pollux. Hérodote le porte à treize fois la valeur. L. III, ch. XCV.
2. Trente-trois millions de francs. — 3. Cinquante-cinq millions de francs.

or lui ouvrit la Grèce, lui procura des soldats pour augmenter son armée, et qu'un homme comme Phokion était pénétré de l'idée qu'il valait beaucoup mieux soumettre les États libres à un maître héréditaire et constitutionnel, que de courir les chances d'avoir tôt ou tard pour despote un brigand ou un aventurier quelconque.

A l'époque dont nous nous occupons, le luxe s'introduisit dans la société grecque, mais un luxe indépendant du sentiment du beau, qui consistait surtout en produits industriels inutiles à la société. Ce luxe fit naître une foule de professions mécaniques, contraires à la noblesse des sentiments. C'est ce qui faisait dire à Platon [1] : « Qu'il n'y ait chez nous ni or ni argent, qu'on n'y travaille point à s'enrichir par de vils métiers, par des usures, par des trafics honteux de bétail, mais par le seul commerce des choses que produit l'agriculture. » Aristote, de son côté, prétendait que « ce peuple d'ouvriers, de boutiquiers, de gens de peine, exerce des professions qui ne le portent point à la vertu [2]. — Dans les temps antiques de la Grèce, dit-il encore, les peuples supportaient la royauté, parce qu'ils n'étaient ni pillés ni troublés dans leurs travaux, ce qui laissait aux uns la facilité de s'enrichir, et aux autres celle d'arriver à l'aisance. » « Si l'on passe continuellement d'un changement à un autre, dit Platon, si les jeunes gens ne se plaisent jamais aux mêmes choses, et n'ont point de règle uniforme et invariable pour ce qui est décent ou indécent dans les vêtements destinés à couvrir les mêmes corps et dans les autres choses qui sont à leur usage; si on rend parmi eux des honneurs extraordinaires à quiconque invente toujours quelque chose de nouveau, introduit dans les vêtements, les couleurs, et toutes les choses de ce genre, des modes différentes de celles qui sont établies, nous pouvons assurer, sans crainte de nous tromper, que rien n'est plus funeste à un État. L'amour des richesses ne permet point de s'occuper d'autre chose que de sa propre fortune; de sorte que l'âme de chaque citoyen, suspendue tout entière à cet objet, ne peut penser qu'au gain de chaque jour. Ils sont donc tous très-disposés à apprendre et à cultiver en leur particulier toute science, tout exercice propre à les enrichir, et ils se moquent de tout le reste. — Pour satisfaire le désir insatiable de l'or et de l'argent, on embrasse volontiers tous les métiers, tous les moyens, sans avoir égard si ces moyens sont honnêtes ou non, pourvu qu'ils

1. *Des lois*, l. v. — 2. *Politique*, l. vi, ch. iv.

nous enrichissent; et qu'on se porte sans répugnance à toute action légitime ou impie, même aux plus infâmes, dès qu'elles nous procurent, comme aux bêtes, l'avantage de manger et de boire tout ce qui nous plaît, et de nous plonger dans les plus sales plaisirs. » De son côté, Isokrates dit que la prospérité naturelle périt dans toute la Grèce, excepté à Mégare. « Les citoyens de cette ville, ajoute-t-il, étaient dans une contrée limitée et stérile, sans ports, sans mines d'argent; ils cultivent sur des roches, et ils ont néanmoins acquis les plus grandes richesses au sein des Grecs. » Écoutons encore ce que dit le plus grand orateur politique, Démosthènes : « Eh bien! ces hommes, qui ne caressaient pas leurs orateurs, qui n'en étaient pas chéris aussi tendrement que vous l'êtes par les vôtres, commandèrent quarante-cinq ans[1] à la Grèce librement soumise, déposèrent au delà de 10,000 talents dans la citadelle, exercèrent sur le roi de Macédoine l'empire qui appartient à des Grecs sur un barbare; vainqueurs en personne sur terre et sur mer, ils érigèrent de nombreux et magnifiques trophées; et seuls de tous les mortels, ils laissèrent dans leurs œuvres une gloire supérieure aux traits de l'envie. Tels ils furent à la tête des Hellènes : voyez-les maintenant dans leur patrie, hommes publics et simples citoyens. Pour l'État, ils ont construit de si beaux édifices, orné avec tant de magnificence un si grand nombre de temples, consacré dans leurs sanctuaires de si nobles offrandes, qu'ils n'ont rien laissé à surpasser à la postérité. Pour eux-mêmes, ils furent si modérés, si attachés aux vertus républicaines, que celui de vous qui connaîtrait les demeures d'Aristides, de Miltiades, ou de leurs illustres contemporains, les trouverait aussi modestes que la maison voisine. Car ce n'était point pour s'élever à l'opulence qu'ils dirigeaient l'État, mais pour accroître la fortune publique. Loyaux envers les peuples de la Grèce, religieux envers les Immortels, fidèles au régime de l'égalité civique, par une voie sûre ils montèrent au faîte de la prospérité[2]. » En parlant de ses contemporains, il dit encore : « Jamais fierté juvénile, jamais courageuse hardiesse n'enflammeront des hommes asservis à de misérables et viles actions. Car la vie est nécessairement l'image du cœur. — Aux yeux de nos pères, le droit de cité était important, respectable, et d'un prix qui l'élevait au-dessus de tout service. Aujourd'hui, hommes d'Athènes,

1. De 476 à 431 avant l'ère vulgaire, ou depuis qu'Aristides obtint le commandement supérieur jusqu'au commencement de la guerre du Péloponnèse.

2. Troisième Olynthienne.

vous le vendez, comme vile denrée, à des misérables; vous faites citoyens des esclaves fils d'esclaves! »

La religion fut, de son côté, attaquée et ébranlée par les sophistes. Il ne subsista plus rien de l'ancien culte que son échafaudage; l'édifice réel, avec toutes ses bases, s'affaissa; il s'ensuivit alors qu'en Grèce de même qu'en Italie la populace et les gouvernants seuls crurent aux dieux en raison de l'utilité qu'ils pouvaient en retirer. La populace, par impuissance ou par paresse de réflexion, entraînée par la surexcitation des cérémonies du culte et de la pompe qui y était déployée, s'enfonça de plus en plus dans la fange de la superstition. Les classes moyennes, élevées et fourvoyées par la sophistique, se créèrent un système religieux particulier et se moquèrent de l'antique religion fondatrice et distributive. Les gouvernants se servaient de cette religion comme d'un moyen d'action, quand cela leur paraissait utile et nécessaire. Mais l'abandon de la religion chez les Grecs du IVe siècle n'était pas causé par l'imperfection de cette religion qui, fondée sur la raison, appuyée sur la science des lois de l'univers, n'était plus d'accord avec l'ignorance et le raisonnement dans le vide continués et augmentés de plus en plus à cette époque; cette religion était un obstacle constant aux faits et gestes illicites et arbitraires, immoraux et impies des hommes d'alors. Les idées abstraites de Socrates, les élucubrations importées de l'Orient sémitique, aidèrent avec puissance à la dissolution des liens moraux et religieux, élaborés et transmis par l'antiquité orphique, pendant une longue suite de siècles.

Il existait alors en Grèce, comme dans nos sociétés modernes, un chancre qui énervait les États : les armées permanentes, formées de mercenaires et constituant des machines compliquées, dévoraient les finances et appauvrissaient les populations. Les grands engins de guerre, construits par des artistes, absorbèrent leur génie. Ce fut surtout Démétrios Poliorketes, prince syrien, qui contribua à l'abaissement intellectuel et moral de la Grèce. Après lui, régnèrent ou administrèrent des intrigants, des rhéteurs, des débauchés de tout genre. Cette époque n'était cependant point dénuée de génie ni vide de jouissances, d'activité, de mobilité ni même d'un certain éclat : mais le sérieux, la bienséance, la dignité, l'honneur, la justice, l'estime de soi — tout s'était évanoui, parce que l'esprit et le sentiment qui lient les âmes aux âmes avaient disparu.

A tous ces ferments intérieurs de décadence sociale venait se joindre

l'action des Macédoniens, ces Doriens du Nord, amis et soumis aux Perses et aux Achæménides dégénérés.

Ces vices sociaux influèrent sur l'architecture du temps. La construction de beaux et grands édifices devint de plus en plus rare et plus difficile. Le goût étant en décadence comme la moralité, les règles séculaires de l'art furent négligées, le caprice, la fantaisie et la mode régnèrent en maîtres, et la magnificence des monuments s'éclipsa en même temps que celle de la Grèce!

Le chapiteau corinthien, composé et développé par un mariage heureux et intelligent des volutes ioniennes avec des formes végétales d'une grande richesse et de beaucoup de liberté, parut vers la LXXXVe olympiade ou 440 ans avant l'ère vulgaire. Il n'eut de règles positives et stables que peu à peu. Dans l'origine, on ne l'employait qu'isolé; plus tard, il se répète, mais seulement dans des parties secondaires des édifices. Ensuite on ne le voit exclusivement utilisé que dans les petits monuments commémoratifs. Deux monuments corinthiens grecs seuls sont connus : le petit monument choragique de Lysikrates et la tour des Vents à Athènes.

D'après ces exemples, il parait que l'usage simultané des ordres dorique et ionique fut en partie arbitraire; qu'il ne dépendait que de la prédilection de l'architecte ou de celui qui faisait bâtir, quand il n'était pas déterminé par des motifs de construction. Les colonnes ioniennes étaient choisies de préférence dans l'intérieur des édifices, parce que à cause de leur légèreté elles occupaient moins d'espace et qu'elles étaient assez fortes, assez solides, pour porter les plus légères couvertures. On n'a point rencontré de grands monuments d'ordre corinthien, par la raison sans doute que pour l'entre-colonnement spacieux qu'il demandait on ne trouvait que très-rarement des architraves assez longues.

Vitruve[1] dit que Callimaque inventa le chapiteau corinthien. En parlant du temple d'Athéné à Tégée, Pausanias ne parle pas de Callimaque : c'est Skopas qui, selon lui, le construisit. Ce monument était d'ordre ionique, hypèthre, les colonnes du bas étaient doriques, celles du haut, corinthiennes. L'ancien temple d'Athéné avait été incendié en 393 avant l'ère vulgaire.

1. *De l'Architecture*, l. IV, ch. I.

LA SICILE ET LA GRANDE GRÈCE.

La civilisation grecque ne devait pas être limitée à la Grèce propre, mais elle devait encore s'étendre à l'Occident et y anéantir l'esprit phénicien. Les discordes civiles, l'âpreté et la décadence de l'aristocratie, la lutte des Doriens avec les Ioniens, l'esprit d'expansion des Grecs, le désir de développer le commerce, engagèrent de nombreux mécontents et de hardis navigateurs à chercher une nouvelle patrie au delà des mers, dans le Couchant. Suivant encore principalement le cours du soleil, ces intrépides émigrants dirigèrent enfin vers l'Italie et la Sicile leurs courses aventureuses au milieu des vaisseaux des Phéniciens. Dès le milieu du XIe siècle avant l'ère vulgaire, des habitants de Chalkis la Ionienne, vinrent se fixer à Cumes[1] : d'autres les suivirent vers 800 et en occupèrent les colonies de Dikæarchia (Puteoli) en 521, de Neapolis (Parthénope), dont la fondation remontait à une expédition de pirates rhodiens. Rhegion, colonie chalkidique et messénienne, fut fondé en 743 et 668; Métapont, en 774; Kroton, en 710 (ou 735); Sybaris, en 703 (ou 720); Lokres, en 683; Taras (Tarente), en 708 par des Spartiates. Pæstum (Poseidonia) était une colonie de Kroton (580).

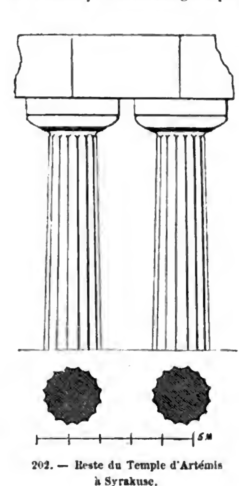
En Sicile[2], les Grecs fondèrent également de nombreuses colonies. Le Corinthien Archias établit Syrakuse en 734, qui devint puissante et populeuse par son commerce, son agriculture et la guerre. D'après l'ordre de la Pythie, des Ioniens avaient élevé sur la côte orientale de la Sicile le premier autel à Apollon. Les colonies de Syrakuse furent Akræ (663), Enna (663), Kasmenæ (vers 643) et Kamarina (vers 598). En 689, Gela est fondée par des Rhodiens et des Crétois et elle devient elle-même, en 581, la fondatrice d'Agrigente (Akragas), de Hybla ou de Mégare (ancienne possession des Mégariens vers 727), et enfin, en 627, de Sélinunte (Selinos). En 736, des Ioniens fondent Naxos, la ville mère de Leontini et de Katane (730)[3].

1. Velléius Paterculus, l. I, ch. IV. — Tite-Live, l. VIII, ch XXII. — Denis d'Halicarnasse, l. VII, ch. III. — Strabon, l. V, p. 243.

2. Ile de 19,300 kilomètres carrés de superficie.

3. W. Brunet de Presle, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile, jusqu'à la réduction de cette île en province romaine*. Paris, 1845, 1 vol. in-8. — D. Raoul-Rochette, *Histoire critique de l'établissement des colonies grecques*. Paris, 1814, 4 vol. in-8. — D. H. Hegewisch, Historische und geographische Nachrichten, die Kolonien der Griechen

L'architecture des temples de la Sicile, île éloignée du grand centre grec, et préservée, par conséquent, pendant un certain temps, des innovations importées de l'Asie dans la mère patrie, conserva un caractère d'archaïsme dont témoignent les édifices existants aujourd'hui. Le sacerdoce de l'Apollon de Delphes avait étendu son action et sa prépondérance jusqu'en Sicile où il introduisit les règles hiératiques consacrées à l'architecture religieuse. Cette action religieuse dût être d'autant plus puissante et plus absolue dans cette île, que les Grecs y furent longtemps en contact avec les Phéniciens et avec certains peuples africains, d'une religion toute différente, qui, selon Thucydide, s'étaient logés autour de toute la Sicile et s'étaient emparés des promontoires et des îlots adjacents pour commercer avec les Sicules. La race ariane eut donc encore à lutter contre la race sémitique, pour faire prévaloir l'ordre et la civilisation.



202. — Reste du Temple d'Artémis à Syrakuse.

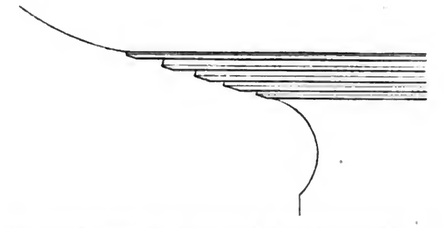
Les colonies grecques de la Sicile devinrent puissantes, et la conscience de cette force se manifesta par des monuments d'architecture de colossales dimensions.

Il existe encore aujourd'hui à Syrakuse[1], dans la presqu'île d'Ortygia, qui forme une partie de la ville, quelques colonnes avec leur entablement qui ont appartenu à un temple d'Artémis. L'échine du chapiteau de ces colonnes est très-saillante (72 centimètres sur le fût), et ressemble aux échines des plus anciens temples de Sélinunte.

betreffend, nebst Betrachtungen über die Veranlassung und Schicksale dieser Kolonien. Altona, 1808-1811, 2 vol. in-8.

1. Syrakuse était la patrie d'Iketas, qui enseignait déjà le système astronomique de Copernic. Il prétendait que le ciel, le soleil, la lune étaient immuables, et qu'excepté la terre, rien ne se mouvait dans l'univers; et comme la terre tournait sur son axe avec la plus grande vitesse possible, s'ensuivaient les phénomènes naturels, comme si, par exemple, la terre était immobile et que le soleil tournait autour d'elle. Voyez les *Académiques* de Cicéron, l. II, ch. XXXIX.

Ces colonnes, à 16 cannelures, n'ont point d'entaille au-dessous du col : elles ont 8m27 de hauteur, chapiteau compris, 1m81 de diamètre inférieur, 1m55 de diamètre supérieur; l'entre-colonnement est de 1m65. Ce qui subsiste de l'architrave a plus de 2 mètres d'élévation [1]. Le second temple de Syrakuse, celui dédié à Athéné [2], également situé dans la presqu'île, était hexastyle, périptère, d'ordre dorique, comme le précédent, de 22m36 de largeur sur 56m80 de longueur, ayant quatorze colonnes sur les faces latérales. Les colonnes du pourtour de 8m59 d'élévation avaient 2m 04 de diamètre au pied et 1m52 au haut. Ce temple, orné avec de grandes richesses, fut pillé par Verrès, préteur romain, vers 74 avant l'ère vulgaire. Sur une éminence, à l'ouest du grand port de Syrakuse, on voit encore les



203. — Détail des annelets des chapiteaux du Temple d'Artémis à Syrakuse.

vestiges du temple de Zeus Olympien, dont les colonnes ont, comme celles du temple d'Artémis, seize cannelures qui témoignent de son antiquité. En 212, avant l'ère vulgaire, Marcellus assiégea et prit Syrakuse. Le butin qu'on y fit égala presque celui fait à Carthage [3]. Le général romain fit transporter à Rome les plus beaux ornements de cette ville célèbre.

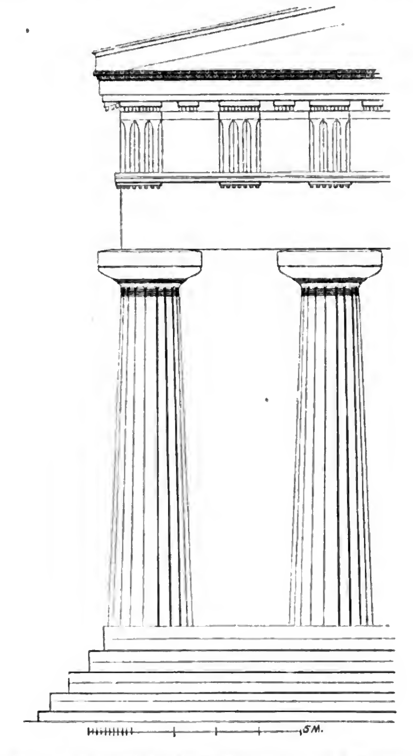
A Sélinunte [4], colonie dorienne de Mégare, il y a des ruines d'un certain nombre de temples des plus remarquables qui sont : quatre sur l'Acropole et trois dans l'ancienne enceinte de la ville. Le plus méridional des premiers (*figure* nº 205) était hexastyle, périptère,

1. Serradifalco, t. IV, pl. IX. — 2. Id., t. IV, pl. V et suivantes.

3. Tite-Live, l. XXIV, ch. XXIV à XXXIV; l. XXV, ch. XXIII à XXXIII. — Polybe. l. V, ch. V à IX; l. VIII, ch. XXXVII; l. IX, ch. XX. — Plutarque, *Vie de Marcellus*, ch. XIII à XXIII. — Zonaras, l. IX, ch. IV, V.

4. H. Reinganum, Selinus und sein Gebiet. Leipzig, 1827, in-8.

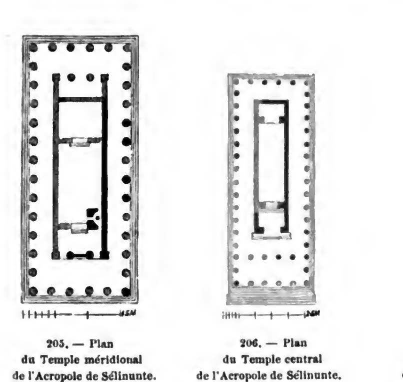
d'ordre dorique, avec quatorze colonnes sur les faces latérales, de 38m 33 de longueur sur 15m 58 de largeur. Les colonnes ont 1m 20 de diamètre et l'entre-colonnement est de 1m 64; les premières ont



204. — Partie de la façade du Temple central de l'Acropole de Sélinunte.

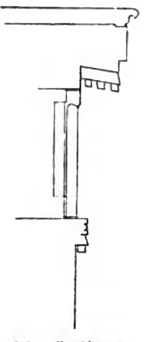
vingt cannelures. Le temple du centre de l'Acropole (*figure* n° 206) s'élève sur quatre marches, disposées sur la face d'entrée en neuf

degrés, pour en faciliter l'accès. Il a 62^{m} 06 de longueur sur 23^{m} 29 de largeur; il est hexastyle, avec dix-sept colonnes sur ses faces latérales; il est presque pseudo-diptère[1]. Ses colonnes ont 1^{m}85 de



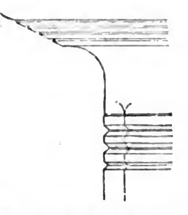
205. — Plan du Temple méridional de l'Acropole de Sélinunte.

206. — Plan du Temple central de l'Acropole de Sélinunte.



207. — Entablement du Temple central de l'Acropole de Sélinunte.

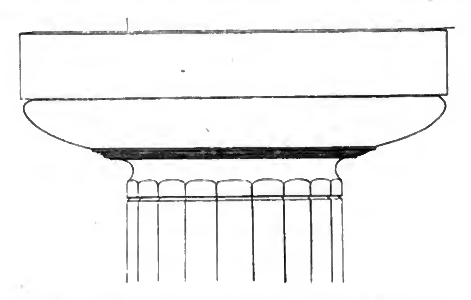
diamètre inférieur et 1^{m}35 de diamètre supérieur, avec seize cannelures à celles de la face, et dix-huit à celles des côtés. Ces colonnes ont 8^{m} 79 d'élévation, le chapiteau compris; l'entablement a 4^{m} 18 de hauteur. Le temple proprement dit est très-oblong et étroit : on y voit un pronaos, un opisthodome et un double prostyle. Ce monument a un caractère d'ensemble archaïque, sévère et un peu lourd; ses colonnes toutefois sont élancées et élégantes, la corniche de l'entablement a peu de saillie, l'échine du chapiteau est très-saillante, et son profil doux et moelleux. Il y a tout lieu d'admettre que ce temple est le plus ancien des six qui subsistent à Sélinunte, et qu'il date du VIe siècle avant l'ère vulgaire. C'est à ce monument qu'appartiennent les métopes découvertes dans les ruines, en 1823, par deux Anglais, MM. W. Harris et Sam. Angell.



208. — Détail de filets et annelets du Temple central de l'Acropole de Sélinunte.

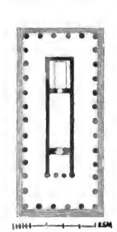
1. Serradifalco, t. II, pl. IV et suivantes.

Elles représentent Héraklès nu, portant les deux frères Kerkopes, Kandale et Atlante; Persée coiffé du pylos ou chapeau de feutre rond d'Hermès, et portant des ailes à la chaussure; Athéné ornée du *peplos*;



209. — Chapiteau du Temple septentrional de l'Acropole de Sélinunte.

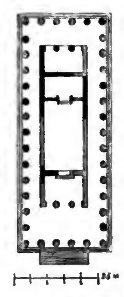
Méduse avec Pégase. On fixe la date de ces sculptures à la Lᵉ olympiade, 580 avant l'ère vulgaire, ou bien de cinq à dix olympiades antérieurement, 600 à 620, avant l'ère vulgaire. — Le temple septentrional de l'Acropole de Sélinunte s'élève sur quatre degrés; il a 53ᵐ 55 de longueur sur 23ᵐ27 de largeur. Il est d'ordre dorique, hexastyle, avec treize colonnes sur les faces latérales (qui ont 8ᵐ 79 d'élévation), 1ᵐ 79 de diamètre en bas, au fond des cannelures 1ᵐ 14 de diamètre en haut. L'entablement a 3ᵐ 90 d'élévation et les colonnes ont vingt cannelures. Le temple proprement dit est très-étroit et fort oblong; il se compose d'un pronaos ayant sur sa face deux colonnes, et, au lieu d'antes, des colonnes engagées, ainsi que le montre notre plan. Vient ensuite la cella et dans le fond est un adyton. Les canaux des triglyphes se terminent au sommet en demi cintre, tandis que dans le temple précédent elles ont la forme ogivale. L'échine du chapiteau est mince, très-saillante, avec une gorge sous les filets et une seule entaille en dessous de cette dernière. La corniche de l'entablement a peu de saillie.



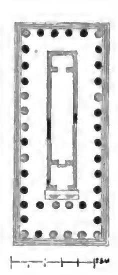
210. — Plan du Temple septentrional de l'Acropole de Sélinunte.

Le temple le plus méridional de la ville, ou de l'est, s'élève sur

trois gradins, sur la face principale; on y arrive par un vaste perron de dix marches. Ce temple, d'ordre dorique, hexastyle, périptère, a quinze colonnes sur ses faces latérales. Il a 68m 14 de longueur sur 25m 51 de largeur. La hauteur des colonnes est de 10m 23, leur diamètre du bas est de 2m 25, celui du haut 1m 68, la hauteur de l'entablement 4m 32. Les galeries en avant du pronaos et du posticum sont assez profondes, en sorte que les antes du pronaos ne commencent qu'après la troisième colonne des faces latérales. L'entre-colonnement n'est guère de plus d'un diamètre. Le style de ce monument est élégant et léger. On y a découvert des métopes sculptées qui ont appartenu au pronaos et au posticum; d'un caractère éginète, archaïque, elles sont cependant beaucoup plus développées que celles du temple du centre de l'Acropole. On y voit Aktéon enveloppé d'une peau de daim, Hèraklès avec la reine des Amazones, Pallas et Arès, Apollon et Daphné.



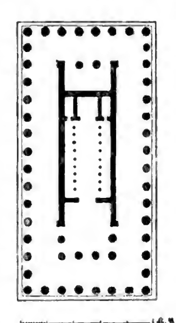
211. — Plan du Temple méridional de la ville de Sélinunte.



212. — Plan du Temple central de la ville de Sélinunte.

Le temple central de l'est est d'ordre dorique, hexastyle, périptère, avec quatorze colonnes sur les faces latérales; sa disposition ressemble à celle du temple du centre de l'Acropole. Il a 61m 95 de longueur sur 24m 30 de largeur et s'élève sur quatre gradins. Les colonnes qui ont de hauteur 9m 24 ont en bas 1m 89 et en haut 1m 25 de diamètre; elles sont à vingt cannelures. L'entablement a 3m 96 d'élévation, un peu moins que la moitié de celles des colonnes. L'échine du chapiteau des colonnes est très-saillante. Les métopes de ce temple ressemblent aux sculptures de l'école d'Égine et sont par conséquent

plus émancipées et plus élégantes que celles des autres temples de Sélinunte. Ce monument date du commencement du v[e] siècle avant l'ère vulgaire. — Le temple du nord-est, dit vulgairement temple de Zeus Olympien, est de dimensions colossales ; il est, avec le grand temple d'Agrigente, le plus considérable de la Sicile. Il s'élève sur deux gradins, et a 49[m] 78 de largeur sur 110[m] 03 de longueur. Il est octastyle, avec seize colonnes sur les faces latérales[1], hypèthre et d'ordre dorique. Ses colonnes ont 15[m] 13 d'élévation selon Courtépée (17[m] 62 selon Serradifalco), 2[m] 885 de diamètre inférieur (3[m] 34 selon Serradifalco), 2[m] 42 de diamètre supérieur selon l'antiquaire sicilien. L'entablement avait 5[m] 92 de hauteur. Ce monument n'a pas été achevé, car il n'y a que deux colonnes qui soient cannelées; ces cannelures sont au nombre de vingt. Le sanctuaire était divisé en trois parties et rappelle la disposition des temples étrusques.



213. — Plan du Temple dit de Zeus Olympien de la ville de Sélinunte.

La ville de Gela existait à peine depuis trois générations, qu'augmentée par des Grecs de la mère patrie, elle alla fonder à l'ouest, sur la côte méridionale de la Sicile, la ville d'Akragas (Agrigente). Cette colonie éclipsa bientôt l'éclat et la puissance de sa fondatrice. Le commerce de l'huile avec Carthage devint la source de son opulence. Elle s'occupa, dans ses prairies fertiles et étendues, de l'élève des chevaux, et ses carrières lui fournissaient de nombreux matériaux de construction qu'elle utilisa avec surabondance. Ce fut sous Théron, 488 à 473 avant l'ère vulgaire, qui participa à la victoire sur les Carthaginois en 480 avant l'ère vulgaire, qu'Agrigente commença à fleurir et vit élever dans ses murs un nombre considérable de monuments. La splendeur de cette ville finit en 405 avec sa destruction par les Carthaginois.

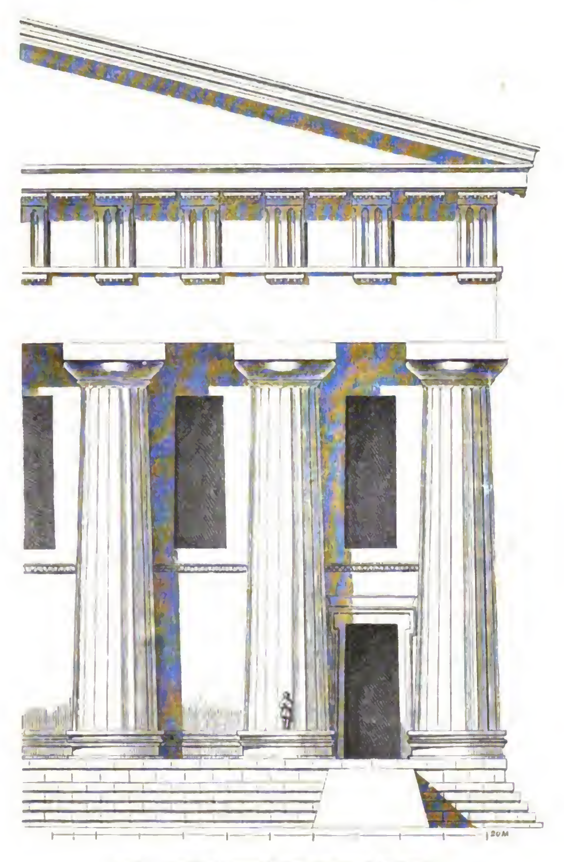
Il subsiste à Agrigente[2] un assez grand nombre de temples passablement conservés.

D'abord, au sud-est, celui dit de la Concorde[3], de 17 mètres de

1. 17 selon Serradifalco.

2. O. Siefert, Akragas und sein Gebiet. Ein Beitrag zur Geographie und Geschichte Siciliens. Hamburg, 1845. In-4. — 3. Serradifalco, t. III, pl. IX.

largeur sur 39m48 de longueur, d'ordre dorique, périptère, hexastyle, avec treize colonnes sur les faces latérales. Il s'élève sur quatre



214. — Partie du Temple de Zeus Olympien à Agrigente.

gradins. Les colonnes ont 6m 87 d'élévation, avec 1m 47 de diamètre en bas et 1m 16 à leur sommet. L'entablement a presque la moitié de la hauteur des colonnes pour élévation. L'échine du chapiteau est peu saillante et d'un profil lourd; ses annelets sont plats et sans caractère. Ce monument date sans doute du dernier quart du v[e] siècle avant l'ère vulgaire.

Vient ensuite le temple d'Héraklès, également dorique et périptère, hexastyle, avec quinze colonnes sur ses faces latérales; il s'élève sur quatre gradins élevés, divisés en huit marches sur la face d'entrée. Il a 25m 24 de largeur sur 67m 04 de longueur. La hauteur des colonnes est de 9m 85, leur diamètre inférieur de 2m 20, le supérieur de 1m 55.

Un autre temple d'Agrigente situé au sud-est de la ville est celui dit de Héra-Lacinia. Il s'élève sur quatre gradins placés sur un soubassement élevé. Sa largeur est de 16m 87, sa longueur, 38m 33. Il est périptère, hexastyle, avec treize colonnes sur les côtés. Il se compose d'un pronaos, d'une cella et d'un posticum, avec des escaliers disposés entre le pronaos et la cella. La hauteur des colonnes est de 6m 46, leur diamètre du bas 1m 35, celui du haut 1m 04. L'entre-colonnement est d'environ 1 diamètre un tiers. La hauteur de l'entablement ne peut pas être fixée, mais la frise semble avoir moins d'élévation qué l'architrave, ce qui lui donne un caractère d'archaïsme. L'échine des chapiteaux est d'un profil énergique et beau. Au col de la colonne il existe trois entailles. La plupart des colonnes sont encore debout; elles ont vingt cannelures[1].

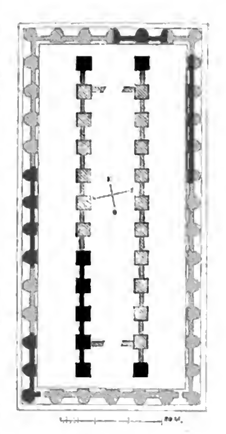
On retrouve encore de faibles ruines de plusieurs autres temples d'Agrigente, comme celles d'un temple de Zeus Polieos, d'un autre d'Asklepios, d'un troisième de Déméter.

Le troisième temple sud-ouest de la ville est celui de Zeus Olympien[2]. C'était un des plus grands temples de l'antiquité grecque. Construit sur six gradins élevés, il est pseudo-dorique. Il avait 53 mètres de largeur sur 108m 24 de longueur, et 112m 60 en y comprenant les gradins. Dans œuvre, ce gigantesque monument avait 43m 40 de largeur sur 100m 10 de longueur; il était divisé longitudinalement en trois travées : celle du centre avait 12m 58 de largeur, les deux latérales chacune 11m 27. Sept colonnes engagées décoraient les deux faces

1. *Monuments antiques et modernes de la Sicile*, etc., par A.-L. Lusson. 1824, in-folio.
2. Serradifalco, t. III, pl. XX et suivantes. — Diodore, l. XIII, ch. LXXXII.

est et ouest : celles du nord et du sud en avaient quatorze également engagées.

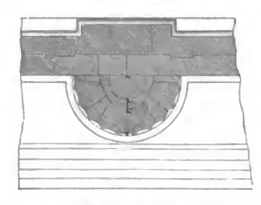
Nous avons en Grèce un autre exemple de colonnes engagées : ce sont les quatre de la face occidentale de l'Érechthéion d'Athènes. Un pronaos précédait à l'est et à l'ouest la travée centrale, formée de chaque côté de douze piliers ornés, sur lesquels s'en élevaient autant d'autres plus légers et décorés de figures nues d'hommes, les bras élevés et les mains sur la nuque, et soutenant une sorte de console qui, elle-même, recevait la charpente du toit. Les piliers du rez-de-chaussée étaient apparents dans les trois travées. A leur axe correspondaient sur les faces latérales intérieures des pilastres peu saillants, qui étaient placés eux-mêmes sur l'axe des faces latérales. Les grandes figures en question, hautes de plus de 7m 60[1], et nommées par les Grecs *Atlantes*, et par les Romains *Télamones*, rappellent les cariatides du temple d'Athéné Polias d'Athènes, et les figures osiriaques adaptées aux piliers des temples égytiens. Mais dans l'architecture égyptienne, ces colossales figures ne supportent rien, tandis qu'au temple d'Agrigente, elles servent à recevoir le poids de la couverture. La galerie extérieure de ce temple n'était point à jour, comme dans les autres monuments grecs. Un mur reliait entre elles les colonnes. Comme ce temple n'était point construit en marbre, mais en tuf calcaire, friable, l'architecte n'osa point le construire au moyen de colonnes isolées qui auraient compromis la solidité du monument, eu égard à ses colossales dimensions; car les colonnes de pourtour avaient, sans leur base, mais chapiteau compris, 18m 86 d'élévation, 3m 96 de diamètre inférieur, avec 20 cannelures, si larges et si profondes que des hommes pouvaient s'y tenir debout sans se toucher. L'échine des cha-



245. — Plan du Temple de Zeus Olympien à Agrigente.

1. Leurs têtes ont 1m 20 de hauteur, 0m 92 de largeur; la poitrine a 1m 83 de largeur.

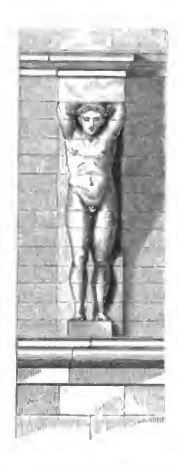
piteaux est proportionnellement épaisse, peu saillante; les annelets sont camus, suivis en dessous d'un cavet au congé, sur lequel se terminent les cannelures, et qui n'est point suivi de l'entaille. L'entablement de ce grand édifice avait à lui seul 7m89 d'élévation. Un point remarquable qui atteste une réminiscence égyptienne, c'est que ces gigantesques colonnes ont des bases. Ce monument étant en ruines, on en a restitué l'ensemble au moyen des débris retrouvés sur place. Nous avons suivi la belle restitution entreprise par M. Cockerell [1]. Le temple de Zeus Olympien, à Agrigente, était le second en dimension de toute la Grèce. L'Artemiseion d'Éphèse avait 129m50 de longueur sur 67 de largeur, mais il était moins élevé : car l'Olympeion avait 37 mètres de hauteur à la pointe du fronton. En raison de la disposition exceptionnelle de cet édifice, on a voulu en faire une basilique, destinée à des usages profanes, en dépit du témoignage de Diodore, qui en parle comme d'un monument religieux, comme d'un sanctuaire consacré à Zeus [2]. En 405 avant l'ère vulgaire, les Carthaginois prirent Agrigente et l'incendièrent : à cette époque le temple n'était pas encore achevé; il avait été commencé longtemps auparavant. En 405 seulement, on se disposait à y placer le toit. Après la bataille d'Himère [3], la plupart des fuyards et des prisonniers carthaginois, qui n'étaient autres que des Arabes, des Sémites, devinrent une propriété publique, et furent employés par les Agrigentins à tailler les pierres qui devaient servir non-seulement à la construction de vastes temples consacrés aux dieux, mais encore à celle des égouts souterrains pour l'écoulement des eaux hors de la ville. Nous avons déjà parlé de l'architecte agrigentin qui surveillait ce travail [4] et qui se nommait Phæax; c'est peut-être cet artiste qui érigea ou qui commença à construire l'Olympeion. Partout où, parmi les nations de race ariane, il s'est trouvé de grandes masses de



216. — Détail des colonnes engagées du pourtour extérieur du Temple de Zeus à Agrigente.

1. *Antiquities of Athens*, etc., Supplement, by Cockerell, etc. London, 1830. In-folio.
2. Diodore, l. XIII, ch. LXXXII; l. XXIII, eg. XIV.
3. Livrée le même jour que le combat de Salamine, le 23 septembre 480.
4. Voyez p. 449. — Voyez aussi Diodore, l. XI, ch. XXV.

vaincus ou de prisonniers de la race sémitique, en Égypte, en Babylonie, en Sicile, ces prisonniers n'ont pu être employés qu'à des travaux manuels grossiers, tels que la fabrication des briques et la taille des pierres; originaires du désert et faits pour lui par la nature, ils n'aimaient pas l'agriculture et ne savaient pas la pratiquer. Lorsqu'en 255 avant l'ère vulgaire, Karthalon, général carthaginois, se rendit maître d'Agrigente et la livra aux flammes en renversant les murailles, les habitants qui survécurent se réfugièrent dans l'Olympeion[1]. Ce monument était donc encore debout? Polybe, qui



217. — Atlante au Temple de Zeus à Agrigente.



218. — Atlante vu de côté au Temple de Zeus à Agrigente.

écrivait au milieu du second siècle avant l'ère vulgaire, dit que le temple de Zeus Olympien « n'est pas encore terminé; mais autant qu'on en peut juger par la grandeur et l'étendue de ce qui est construit déjà, il ne le cède à aucun temple de la Grèce[2]. »

A l'angle sud-ouest d'Agrigente, existait un autre temple, actuellement en ruine, consacré à Hephaistos, et composé d'éléments dori-

1. Diodore, l. XXIII, eg. XIV. — 2. Polybe, l. IX, ch. XLIII

ques et ioniques; il s'y trouvait encore un temple des Dioskures, à l'ouest de la ville et de son agora, de 31m80 de longueur sur 13m44 de largeur. La hauteur des colonnes est de 5m98, leur diamètre du bas de 1m21, celui du haut de 0m98. Il existe à Agrigente un petit monument de 5m70 de largeur sur 5m95 de longueur dans œuvre, communément appelé Oratoire de Phalaris (qui administra Agrigente de 565 à 549 avant l'ère vulgaire, pense-t-on ?). Ce petit édifice est de l'ordre dit toscan-romain, et il date, selon nous, des premiers temps de l'empire. Un autre monument d'Agrigente, appelé Tombeau de Théron (il administrait la ville de 488 à 473 avant l'ère vulgaire), est formé d'un soubassement carré de 5m50 en tout sens, sur lequel s'élève une portion pyramidale avec quatre colonnes ioniques engagées, surmontées d'un entablement dorique, de l'époque de décadence (l'ensemble de 9m25 d'élévation). Ce monument ne se rapporte nullement à Théron, mais à des tombeaux élevés à des chevaux, en forme de pyramide ou plutôt d'obélisque, dont parle Pline[1]. Il y a tout lieu de croire qu'un second étage terminait ce monument.

Ségeste, en latin Egesta, dans la partie occidentale de la Sicile, habitée par des Phéniciens, et disputée aux Grecs à cause du commerce auquel elle servait de communication de Carthage avec la mer tyrrhénéenne, avait été fondée après la prise d'Ilion, selon Thucydide[2], par les Troyens qui prirent le nom d'Élymes; il se joignit à leur population quelques Phocéens qui, au retour de Troie, poussés par une tempête dans la Libye, passèrent de là en Sicile. Ségeste fut la rivale de Sélinunte dans le ve siècle avant l'ère vulgaire; dès 419, il y eut des guerres entre ces deux villes. Il reste encore un temple debout à Ségeste; hexastyle, périptère, avec quatorze colonnes sur ses côtés, il s'élève sur trois gradins. Il a 61m 36 de longueur, 26m 50 de largeur; ses colonnes ont 9m 07 d'élévation, 1m 88 de diamètre inférieur, 1m 57 supérieur. L'entre-colonnement est d'environ un diamètre 1/5. La hauteur de l'entablement est à peu près de 2/5 de diamètre des colonnes. L'échine du chapiteau est assez saillante, la courbe en est ferme et sévère. Les cannelures des triglyphes sont terminées à leur sommet carrément. Les fûts des colonnes ne sont qu'épannelés et leurs cannelures ne sont même pas amorcées à leur base et à leur sommet, ce qui est une preuve que le monument est resté inachevé. Les grandes

1. Pline, *Hist. nat.*, l. VIII, ch. XLII. Agrigenti complurium equorum tumuli pyramides habent.

2. Thucydide, l. VI, ch. II.

lignes de ce temple ont la légère concavité ou courbure remarquée dans les édifices grecs de la belle époque, ce qui porte à admettre qu'il est de la fin du v[e] siècle avant l'ère vulgaire, et qu'il est resté inachevé par suite des guerres qui eurent lieu vers cette époque entre Ségeste et Sélinunte. — On voit encore à Ségeste les restes d'un grand théâtre grec dont l'orchestre seul avait 16[m] 55 de diamètre; la longueur totale de la scène était de 27[m] 70. Ses débris, où l'on rencontre du dorique et de l'ionique, indiquent son époque, le milieu du III[e] siècle avant l'ère vulgaire.

A Acres, colonie de Syrakuse, on trouve encore les restes de plusieurs monuments de la décadence grecque, tels que des fragments d'un édifice à colonnes, deux théâtres et plusieurs tombeaux.

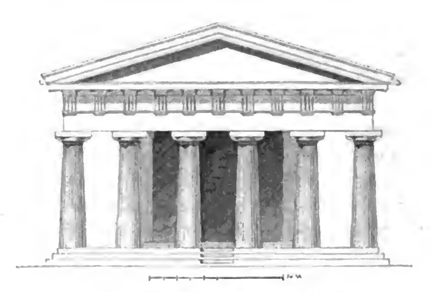
A Métaponte, dans la Grande-Grèce (sud de l'Italie), qui était en rapport avec Sybaris et qui fut fondée, en 774 avant l'ère vulgaire, par des Achéens sous la conduite de Daulios, tyran de Krissa près Delphes, on voit les ruines d'un temple dorique périptère, d'un caractère noble et sévère, ayant quelque ressemblance avec l'architecture ancienne de la Sicile. L'échine des chapiteaux est très-saillante, son profil moelleux : en dessous ne se trouvent que deux filets. Ce monument datait sans doute de la fin du v[e] siècle avant l'ère vulgaire[1]. On trouve encore à Métaponte les débris d'un autre temple, des fragments de corniche en terre cuite, qui ont, sans doute, appartenu à la décoration extérieure d'un édifice bâti en partie en charpente. On y remarque un choix sévère de tons rouges, noirs et jaunes.

Vers 580, des Achéens de Sybaris fondèrent Poseidonia, nommée plus tard Paistos, Pæstum, conquise vers 388 avant l'ère vulgaire par les Samnites, lorsque Denys, tyran de Syrakuse, leur prêta ses secours contre les villes helléniques de l'Italie. Pæstum est située à 70 kilom. sud de Naples, sur le bord du golfe de Salerne. Cette ville fut totalement détruite par les Sarrasins dans la seconde moitié du IX[e] siècle. On y voit trois temples doriques[2], dont bon nombre de colonnes sont encore debout, ainsi que leurs frontons. Leur style

1. *Métaponte*, par le duc de Luynes et F. G. Debacq. Paris, 1832. In-fol.

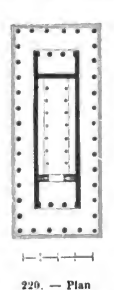
2. C. M. Delagardette, *Les ruines de Pæstum ou Posidonia*. Paris, an II; Paris, 1840. In-fol. — Th. Major, *The ruins of Pæstum*. London, 1768. In-fol. — J. H. Bartels, Briefe über Calabrien und Sicilien. Göttingen, 1792. 3 vol. in-8. — Bamonti, *Antichità Pestane*. Napoli, 1819. In-8. — F. K. L. Sickler, Handbuch der alten Geographie. Kassel, 1824. In-8. — 3[e] édit., 1836, avec atlas, 1[er] vol., p. 421.

n'indique pas une aussi haute antiquité que celle de certains temples de la Sicile; mais un d'eux, le temple de Poseidon, appartient cependant encore à la fin du v[e] siècle avant l'ère vulgaire (425?). On trouve aussi à Pæstum un grand nombre de vestiges de constructions antiques.



219. — Façade du Temple de Poseidon à Pæstum.

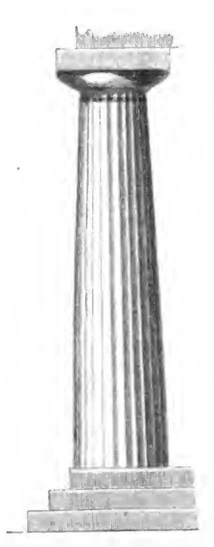
Le grand temple, dit de Poseidon, est périptère, hexastyle avec quatorze colonnes sur les côtés latéraux : il a 24^{m} 08 de largeur sur 58^{m} 55 de longueur. Les colonnes ont 8^{m} 73 de hauteur, vingt-quatre cannelures, $2^{m}01$ de diamètre inférieur, $1^{m}43$ de diamètre supérieur; l'entre-colonnement est de 1 diamètre 1/4, la hauteur de l'entablement $3^{m}66$, presque les 3/7 de celle des colonnes. L'échine du chapiteau est forte et saillante, d'un beau profil plein de souplesse : en dessous sont trois filets ou annelets, convexes en haut et plats en dessous. Le col de la colonne a trois entailles. Les mutules sont lisses, sans gouttes. Le temple se compose d'un pronaos, d'une cella et d'un posticum; entre les deux premiers sont disposés des escaliers, comme au temple de Héra Lacinia à Agrigente. La cella a de chaque côté sept colonnes, au-dessus desquelles s'élève un premier étage, le seul exemple encore existant d'une semblable ordonnance hypéthrale. Ce monument est bâti en tuf rougeâtre, dans lequel se trouvent un grand nombre de pétrifications.



220. — Plan du grand Temple de Pæstum.

Le petit temple, dit de Déméter, s'élève sur trois degrés. Il a $14^{m}29$

de largeur sur 32m49 de longueur; la hauteur des colonnes est de 5m40, elles ont vingt cannelures, 1m30 d'entre-colonnement, 1m21 de diamètre inférieur et 0m99 de supérieur. Il est d'ordre dorique, hexastyle avec treize colonnes sur les faces latérales. Le temple proprement dit se compose : 1° d'un pronaos qui s'élève sur quatre gradins; il est formé de face de quatre colonnes et d'autant sur chacune des faces latérales; 2° vient ensuite une cella de 7m40 de largeur hors œuvre, qui contient un petit sanctuaire où était placée la statue de la divinité; et 3° enfin un opisthodome fermé. Les colonnes ont une entasis très-considérable, la diminution du diamètre à leur sommet est très-prononcée. L'échine est forte, avec un assez beau profil presque en ligne droite. En dessous est un gorgerin orné de feuilles et en retraite sur le fût. L'architrave est couronnée de larges moulures ioniques; les triglyphes ont de mauvaises proportions et semblent avoir été ajoutés après coup. Ce temple est en général d'une époque de décadence et pourrait bien n'être que du dernier siècle avant l'ère vulgaire.



221. — Colonne du grand Temple de Pæstum.

Le troisième monument de Pæstum, arbitrairement qualifié de basilique, est également un temple d'ordre dorique, de 24m02 de largeur sur 52 mètres de longueur. Il a sur les deux faces principales neuf colonnes, et dix-huit sur les côtés latéraux. Ces colonnes ont 6m11 de hauteur, vingt cannelures, 1m38 de diamètre au pied, 1m06 de diamètre au sommet; à 3m20 du sol commence le renflement ou entasis avec un diamètre de 1m29. L'échine du chapiteau est saillante et d'un profil mou : en dessous se trouvent un rang de perles, ensuite un filet et enfin un gorgerin profond et outré, orné de feuilles. Cet ensemble, d'un assez mauvais goût, est une preuve que ce monument est d'une époque de décadence bien marquée. Il est vraisemblable qu'il date de la même époque que le monument précédent.

L'édifice qui nous occupe était pseudo-diptéral, avec une cella oblongue et étroite au centre, sur l'axe de laquelle, par exception à la règle générale, il existait une rangée de dix colonnes, également d'un dorique abâtardi. La frise du temple n'a pas de triglyphes. Quelques auteurs ont pensé que ce monument était une stoa, d'autres une basilique, mais sans fournir de raisons concluantes en faveur de leur opinion.

En l'année 332 avant l'ère vulgaire, Alexandre fonda la ville d'Alexandrie, en Égypte ; Deinocrates, l'architecte, en fit le tracé. Son enceinte était formée de murs remarquables par leur élévation ; et sa défense était merveilleusement assurée par sa position, car, placée entre la mer et un lac, on ne pouvait y arriver de l'intérieur que par deux langues de terre très-étroites et très-faciles à garder. Elle était traversée au milieu par une vaste rue qu'une seconde coupait verticalement. Cette rue était bordée de belles maisons et de temples magnifiques. Le palais seul occupait un quart de la ville ; le musée en faisait partie et renfermait la célèbre bibliothèque. En l'année 284 avant l'ère vulgaire, Ptolémée II Philadelphe fit commencer le célèbre phare conçu et bâti par l'architecte Sostratos de Knide, et qui avait coûté 800 talents[1]. Le phare est une tour très-élevée, d'une architecture merveilleuse, bâtie dans une île dont elle porte le nom[2]. Cet édifice avait à sa base un stade carré ; il s'élevait, en gradins et de forme pyramidale, à une grande élévation. Il existait encore au XII[e] siècle, époque à laquelle Edrisi ou le géographe nubien fit une description de ce monument extraordinaire, détruit par les Arabes. Le phare était destiné à faciliter la navigation, si favorisée sous Ptolémée Philadelphe, qui fut aussi un puissant protecteur du commerce et de l'industrie. Josèphe assure que le fanal du phare projetait autrefois sa lumière à 300 stades (55 kilomètres !) en mer, et signalait ainsi de loin la côte dangereuse aux vaisseaux que les vents et le courant du nord-ouest y portaient rapidement. Des escaliers habilement construits conduisaient dans de nombreux appartements ; des bêtes de somme pouvaient y monter, tant les pentes étaient adroitement ménagées. Quand l'empereur Claude éleva le phare d'Ostie, il prit pour modèle celui d'Alexandrie.

1. Pline, *Hist. nat.*, l. XXXVI, ch. XVIII. — Strabon, l. XVII, p. 791 — Lucien *Hippias*. — *Comment on doit ecrire l'histoire*. — Arrien, *Expeditions d'Alexandre*, l. III, ch. I. —

2. Cesar, *Guerre civile*, . III, ch. CXII.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

LIVRE PREMIER. — ANTIQUITÉ.

ÉGYPTE.

ASSYRIE.

BABYLONIE.

JUDÉE.

PHÉNICIE.

MÉDIE, PERSE.

TABLE DES MATIÈRES.

GRÈCE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

